This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

ALVMNVS BOOK FVND

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBR

Digitized by Google

L'ABBÉ J.-B. CHABAU

PÈLERINAGES

ET

SANCTUAIRES

DE LA

SAINTE VIERGE,

DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR

PARIS
LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE

AURILLAC
CHEZ L'AUTEUR
ET TOUS LES LIBRAIRES

1888

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGES

ET

Sanctuaires de la Sainte Vierge

DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES MIRACLES, A MAURIAC

Digitized by Google

L'ABBÉ J.-B. CHABAU

PÈLERINAGES

ET

SANCTUAIRES

DE LA

SAINTE VIERGE

DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR

PARIS
LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE

AURILLAC
CHEZ L'AUTEUR
ET TOUS LES LIBRAIRES

1888

Digitized by Google

Cinquante exemplaires de cet ouvrage ont été tirés sur papier de luxe grand format et numérotés.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

BT645
C5

A

MARIE Immaculée

REINE de FRANCE

DAME de HAUTE-AUVERGNE

MÈRE de JÉSUS-CHRIST

ROI Immortel

des siècles

Digitized by Google

M307040

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SA GRANDEUR

Monseigneur BADUEL

Evêque de Saint-Flour

MONSEIGNEUR,

Je suis heureux de pouvoir déposer aux pieds de Votre Grandeur le travail dont Elle voulut bien me charger, il y a cinq ans. Nulle étude ne pouvait être plus chère et plus douce à un enfant de Notre-Dame des Miracles que celle des bienfaits innombrables que la Reine du Ciel n'a cessé de prodiguer à ses dévots serviteurs de la Haute-Auvergne. Aussi a-t-il mis toute sa bonne volonté et tout son cœur à remplir, le moins imparfaitement possible, la difficile tâche qui lui avait été confiée.

Ce sera, Monseigneur, une des gloires de votre épiscopat si fécond, d'avoir provoqué l'étude du passé religieux de notre cher pays. Déjà d'heureux résultats ont répondu à votre appel et ils ne seront que le prélude d'autres travaux plus importants encore, qui achèveront de faire sortir de l'oubli notre Histoire religieuse, si intéressante à tous points de vue, et si riche en précieux enseignements. J'ai apporté mon humble pierre à cet édifice, sorti à peine de terre, mais qui promet de s'élever grand et majestueux pour la gloire de notre diocèse. Puissé-je n'avoir pas été trop au-dessous d'un sujet si vaste, mais, d'autre part, si

Digitized by Google

attrayant par lui-même, si capable de captiver, puisqu'il raconte les bontés, les tendresses d'une Mère incomparable, en même temps que la reconnaissance et l'amour de ses enfants dévoués.

En écrivant ce livre, né de l'obéissance, j'ai cherché à exciter dans l'âme de mes compatriotes un amour plus grand, une confiance plus fortement motivée, une dévotion mieux comprise envers la Très Sainte Vierge Marie. Ce but sera atteint, je l'espère, si vous voulez bien, Monseigneur, bénir, en même temps que son trop médiocre auteur, et l'ouvrage lui-même, et tous ceux qui voudront bien le parcourir.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect et de la religieuse vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De votre Grandeur,

Le très humble et très obéissant serviteur,

J.-B. CHABAU,

ch. h.

Aumônier de la Visitation d'Aurillac.

Digitized by Google

†
:VÊCHÉ
de
nt-Flour

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je vous suis très reconnaissant du précieux et si intéressant travail que vous venez de terminer et de livrer à l'impression : PÈLERINAGES ET SANCTUAIRES DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR.

De nombreux souscripteurs et des milliers de lecteurs l'attendent avec une religieuse impatience.

Ce beau volume, composé sur des documents puisés aux meilleures sources, et après des recherches laborieuses et des plus minutieuses, par UN ENFANT DE NOTRE-DAME DES MIRACLES, *par un prêtre dont la modestie m'oblige à taire le mérite, mais dont on ne saurait ne pas reconnaître et le savoir et la vertu, ce beau volume, dis-je, sera comme un monument de piété filiale élevé à la gloire de la Très Sainte Vierge, l'auguste Mère de Jésus et notre bonne Mère aussi à tous. Ce sera surtout comme un chant de louange et d'actions de grâces envers cette Reine du Ciel, qui s'est montrée si prodigue de ses faveurs à l'égard de notre vieille et noble terre d'Auvergne, qu'Elle a daigné honorer tant de fois de ses célestes apparitions, couvrir de sa protection et où Elle a voulu, sous des vocables divers, multiplier ses sanctuaires de prédilection.*

Digitized by Google

En racontant les origines et les développements de ces lieux de pèlerinage, parsemés sur nos collines et au fond de nos vallées, comme les étoiles au firmament, ce livre redira les merveilles qui, depuis des siècles, attestent ici, plus encore peut-être que partout ailleurs, et la puissance de Marie comme SOUVERAINE, *et son amour comme* MÈRE : SALVE, REGINA, MATER MISERICORDIÆ ! — *Il redira aussi les témoignages de reconnaissance et les élans de piété des innombrables générations qui, à travers les âges, se sont succédé dans ces bénis sanctuaires, répétant à l'envi l'immortel refrain :* BEATAM ME DICENT OMNES GENERATIONES.....

Ce livre surtout servira, comme vous en exprimez le désir, cher Monsieur le Chanoine, « à exciter dans l'âme de vos compatriotes (ces pieux enfants de la religieuse Auvergne) un amour plus grand, une confiance plus fortement motivée, une dévotion mieux comprise envers la Très Sainte Vierge. »

Et maintenant qu'il parte, sous notre bénédiction, qu'il fasse son chemin, ce messager de la bonne nouvelle, cet apôtre de Marie, qu'il aille dans nos villes et dans nos bourgs, et jusqu'aux hameaux les plus reculés de nos campagnes, célébrer les grandeurs de la Mère admirable — MATER ADMIRABILIS — *et publier ses incomparables bienfaits ; qu'il pénètre dans tous les foyers catholiques pour y charmer, par le récit de ses gracieuses légendes, les sombres veillées des longs hivers ; qu'il soit distribué comme prix d'honneur et de vertu aux élèves de nos écoles ; qu'il trouve sa place dans les archives de nos églises et dans les bibliothèques de toutes les familles chrétiennes ; qu'il réchauffe, en un mot, dans tous les cœurs le zèle pour le culte de la Vierge Immaculée et qu'il entraîne vers les antiques sanctuaires, au pied des Madones vénérées, des phalanges de plus en plus nombreuses de pieux et enthousiastes Pèlerins.*

Digitized by Google

Cette mission, cher Monsieur le Chanoine, votre livre la remplira très efficacement, je n'en doute pas, et c'est bien là, assurément, la plus douce, ou plutôt l'unique récompense que désire recevoir ici-bas votre cœur d'Apôtre.

Avec toutes mes félicitations et tous mes remercîments, agréez, cher Monsieur le Chanoine, l'assurance de mon bien affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† **F.-M.-BENJAMIN,**

Évêque de Saint-Flour.

Saint-Flour, le 16 juillet 1888. — En la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fig. 1. Monnaies des Evêques de Clermont, XIIe et XIIIe siècles.

AVANT-PROPOS

Iter para tutum.
O Marie, préparez-nous un chemin sûr.

Il y a des histoires générales des pèlerinages de France en l'honneur de la Sainte Vierge ; on a des monographies plus ou moins complètes de certains pèlerinages plus célèbres ; aucun diocèse, que nous sachions, ne possède un ouvrage résumant l'histoire de tous les lieux de pèlerinages diocésains. M. l'abbé Chaumeil, chanoine honoraire, fondateur de la communauté de Saint-Joseph, de Saint-Flour, publia, il est vrai, en 1860, une petite brochure d'une trentaine de pages, où l'on trouve mentionnés quelques-uns des principaux sanctuaires de la Sainte Vierge dans nos montagnes. Mais cette étude est bien loin d'être complète.

Comprenant tout l'intérêt qui s'attache à un tel sujet et l'édification qu'un pareil ouvrage pourrait apporter aux fidèles de son diocèse, Monseigneur Baduel, évêque de Saint-Flour, dont on connaît la tendre piété envers Marie, a bien voulu nous confier le soin de développer le thème de M. l'abbé Chaumeil. Ce travail, nous l'avouerons sans peine, nous souriait d'une manière toute particulière, et c'est avec joie que nous l'avons entrepris. Malheureuse-

Digitized by Google

ment nos forces n'étaient pas à la hauteur de la tâche. Mais on voudra bien tenir compte des efforts tentés et de la bonne volonté qui n'a cessé de nous animer dans le cours de nos recherches et de nos labeurs.

Avant de commencer, il nous semble bon de donner au lecteur une idée générale du sujet de ce livre et de la manière dont nous avons cru devoir le traiter.

Le titre même indique qu'il s'agit de *lieux de pèlerinage,* où les fidèles ont coutume de se rendre, en nombre plus ou moins grand, pour y prier la Sainte Vierge. Nous n'avons pas à justifier cette forme qu'a toujours revêtue la piété populaire envers Marie. Il est bon cependant d'en dire un mot, en faveur de ceux de nos lecteurs qui, par hasard, auraient quelques préjugés contre les pèlerinages, et ce mot nous l'emprunterons à un homme du monde bien connu, écrivain célèbre, ministre d'Etat, à Chateaubriant.

« Il faut placer au premier rang des dévotions « populaires, dit l'auteur du *Génie du Christianis-* « *me,* celles qui consistent en certaines croyances, « certaines cérémonies pratiquées de la foule, sans « être absolument prescrites par l'Eglise. Nous se- « rions bien à plaindre si, voulant tout soumettre aux « règles de la raison, nous condamnions avec rigueur « ces croyances qui aident le peuple à supporter « les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une « morale que les meilleures lois ne lui apprendront « jamais. Il est beau, il est bon, quoi qu'on en

Digitized by Google

« dise, que toutes nos actions soient pleines de
« Dieu et que nous soyons sans cesse environnés
« de miracles.

« Le peuple est bien plus sage que les philo-
« sophes. Souffre-t-il, l'homme de foi prend sa
« petite image et il est consolé. A-t-il besoin de
« revoir un parent, un ami, il fait un vœu et prend
« le bâton et le bourdon de pèlerin. Il se prosterne
« devant la Madone, la prie de lui rendre un fils,
« pauvre matelot ou soldat, de sauver une épouse,
« de prolonger les jours d'un père. Son cœur se
« trouve soulagé ; il part pour retourner à sa chau-
« mière et chante les bontés de Marie. »

Les pèlerinages sont aussi conformes à la raison qu'en harmonie avec les sentiments du cœur. Les libres penseurs et les protestants qualifient de superstitions ces dévotions locales, ces voyages lointains ; ils nous disent que Dieu est partout et que partout il entend la prière du cœur qui s'adresse à lui. Dieu est partout ! Eh ! qui en doute ? Ceux qui vont en pèlerinage le croient plus fermement que personne. Mais nous savons aussi qu'il plaît à Dieu d'écouter plus favorablement nos prières dans telle ou telle circonstance, dans tel lieu plutôt que dans tel autre. Peut-on nier les faits qui se sont accomplis et s'accomplissent tous les jours, dans certains sanctuaires privilégiés ? Qui sommes-nous pour demander compte à Dieu d'une telle conduite, pour oser critiquer l'Eglise qui encourage les pèlerinages et les enrichit d'indulgences ?

D'ailleurs les fatigues du voyage, les privations,

Digitized by Google

les sacrifices que s'impose le pèlerin, l'exemple de foi qu'il donne ; tout cela ne doit-il pas toucher le cœur de Dieu et le déterminer à accorder une grâce extraordinaire, qu'il aurait peut-être refusée autrement? Et ne voit-on pas que cette douleur des péchés, cette pénitence, cette résolution de mener une vie meilleure sont précisément ce que Dieu aime avant-tout ?

Il s'agit ensuite de pèlerinages et de sanctuaires de la Sainte Vierge. Personne n'ignore que la dévotion à Marie est aussi ancienne que le christianisme. Elle-même, par une prophétie étonnante, et dont la réalisation est, à elle seule, une preuve sans réplique de la vérité de l'Evangile, avait annoncé qu'un jour *toutes les nations l'appelleraient Bienheureuse*. Ce jour est arrivé depuis longtemps : le culte de Marie a pénétré partout où s'est étendue la connaissance de Jésus-Christ. Elle s'est développée peu à peu, mais d'une manière constante. Comme dit l'Ecriture, elle *devait prendre racine dans un peuple honorable*. Or, dit le père Faber, « prendre racine est une œuvre qui exige du temps. « Les saints l'ont enracinée, les conciles l'ont enra- « cinée, les universités l'ont enracinée, les ordres « monastiques l'ont enracinée, les écoles de théolo- « gie l'ont enracinée, les mille vicissitudes et les « hommages personnels des Papes l'ont enracinée. « A mesure que le monde s'accoutumait au mystère « de l'Incarnation, son cœur devenait moins sensi- « ble à la tendresse qui en découle ; alors la dévotion « à la Sainte Vierge, dans laquelle réside le vérita-

Digitized by Google

« ble esprit de Jésus, vint souffler sur le monde,
« comme la brise chaude et humide du sud sur le
« *Jardin des Aromates.* L'Eglise l'a incorporée
« dans son système et se l'est assimilée. Dieu l'a
« sanctifiée par des révélations, des visions et des
« miracles. Les fruits de sainteté du dix-neuvième
« siècle sont dus à cette dévotion qui faisait, dès les
« premiers siècles, le sujet d'une prophétie dans le
« livre inspiré de l'Apocalypse. Nous n'avons plus
« rien à envier à ceux qui entendirent proclamer
« Marie Mère de Dieu à Ephèse, nous qui avons
« entendu de nos jours le Saint Père prononcer
« infailliblement qu'elle a été conçue sans péché. »

Dès les premiers siècles, cette dévotion était connue dans les Gaules, où Zachée l'avait apportée à Rocamadour, où les Carnutes vénéraient, même avant le Christianisme, la *Vierge qui devait enfanter.* Saint Austremoine l'établit dans la capitale des Arvernes. Beaucoup des sanctuaires que nous visiterons ont une origine des plus anciennes et souvent des plus merveilleuses. Comme on se propose surtout d'édifier, et de porter les serviteurs de Marie à l'aimer davantage, les légendes ne nous ont point effrayé, et nous nous sommes bien donné de garde de les élaguer comme puériles. Outre qu'elles ont généralement un fond de vérité, embellie il est vrai par l'imagination populaire, elles sont toujours gracieuses, intéressantes, pieuses et donnent de la bonté et de la puissance de Marie une idée qui ne peut jamais être exagérée.

D'après ces légendes, la plupart de nos pèleri-

Digitized by Google

nages ont commencé par la découverte de quelque statue au milieu d'une forêt, dans le tronc d'un arbre ou le creux d'un rocher. Est-ce à dire pour cela que ces statues n'aient pas été faites de main d'homme et qu'elles soient ainsi tombées du ciel? Nullement. Voici comment s'explique ce fait, qui a dû se produire en réalité dans bien des cas et qui a été ensuite appliqué à d'autres pèlerinages par voie d'assimilation.

Dans l'impossibilité de détruire d'un coup tout vestige du vieux culte celtique, les premiers apôtres de nos contrées substituèrent peu à peu les pensées de la religion nouvelle aux rites idolâtres, en sanctifiant les objets mêmes du culte ancien. Des croix se dressèrent sur le sommet des menhirs; les chênes séculaires, les roches escarpées reçurent, dans leurs flancs caverneux, la douce image de Marie. On la plaça aussi au bord des fontaines de fées, qui devinrent des fontaines de la Vierge. Plus tard, lors de l'invasion des barbares, des Sarrasins ou des Normands, à l'époque des guerres de religion, ces statues furent cachées et jetées, tantôt dans une haie épaisse et impénétrable, tantôt au fond d'un ravin ou dans l'anfractuosité d'une roche, ou bien enfouies dans la terre, ou cachées dans une mousse épaisse et y demeurèrent longtemps oubliées. (1)

Mais, avec le temps, ces madones des bocages et des fontaines reparurent avec éclat, et la foi vive avec laquelle elles furent vénérées obtint des miracles de guérison. Tous les chroniqueurs espagnols,

(1) M. l'abbé Laden : *Le pèlerinage de N.-D. d'Enchanet*, p. 37.

Digitized by Google

belges et français nous parlent de ces inventions et des miracles qui les suivirent, et nous-mêmes aurons à en signaler un certain nombre dans le cours de cette histoire.

Un autre fait reviendra fréquemment sous notre plume : celui des translations miraculeuses de certaines de ces statues, revenant toujours à leur place primitive, après avoir été transportées ailleurs. Nous ne pourrions affirmer l'authenticité indiscutable de tous les récits de ce genre. Nous croyons plutôt voir, dans la persistance avec laquelle cette tradition se retrouve presque à chaque pèlerinage, un souvenir de la translation, indéniable celle-ci, de la sainte maison de Lorette, à la fin du XIIIe siècle, et dont nous dirons un mot au chapitre de Notre-Dame de Lorette, de Salers. Avec la *Santa Casa* avait été transportée miraculeusement, d'Orient en Occident, une statue de la Vierge et de l'Enfant Jésus, en bois de cèdre, renfermée dans le sanctuaire. La nouvelle de cette translation, ou plutôt des diverses translations de la Maison de Lorette, car il n'y en eût pas moins de quatre parfaitement distinctes, dut se répandre, non seulement en Italie, mais en France et dans la chrétienté, et y produire une vive impression sur l'imagination populaire. De là une tendance naturelle, pour les habitants des lieux de pèlerinages, à attribuer à leur madone ce qui était propre à celle de Lorette. Nous ne voulons pas nier, du reste, que le prodige se soit répété sur d'autres points que la Dalmatie et la Marche d'Ancone ; nous voulons seulement donner ici une explication, capable de

Digitized by Google

satisfaire quelques esprits prévenus, de la multiplicité de faits analogues, sans entrer dans l'examen de chacun d'eux ; ce qui serait du reste souvent difficile, vu le manque de documents et le peu d'importance des pèlerinages.

Après les légendes merveilleuses que l'on trouve à l'origine de la plupart de nos sanctuaires, viennent les miracles qui les ont rendus célèbres et qui s'y produisent encore très fréquemment. Conçoit-on un pèlerinage sans miracles, attirant de nombreuses foules d'infortunés, par l'espoir de voir, eux aussi, leurs vœux exaucés ? Quand il ne se produit plus de miracle dans un sanctuaire, il est bien près d'être abandonné des pèlerins. Comme nous nous adressons à un public qui a la foi, nous ne viendrons pas refaire devant lui la thèse de la possibilité du miracle et de sa perpétuité dans l'Eglise ; nous dirons seulement que, dans les récits qui vont suivre, nous n'avons pas accepté en aveugle tous les faits extraordinaires qui nous étaient racontés ; mais quand une guérison, portant les marques du surnaturel, était rapportée par un auteur grave, attestée par des témoins honorables, admise comme vraie par le sentiment commun de toute une population, nous n'avons pas hésité à l'admettre franchement, sans songer à ouvrir une enquête, pas plus qu'à exiger, pour chaque fois, des procès-verbaux en règle. Il ne s'agit pas ici en effet, qu'on nous permette le mot, de *canoniser* la Sainte Vierge, de prouver la légitimité de son culte par des miracles irréfragables à tout point de vue ; il s'agit simplement d'édifier la

Digitized by Google

piété du chrétien et de le porter davantage à l'amour et au culte de Marie. Tout fait de nature à toucher le cœur, à inspirer la confiance, devait être accepté, pourvu qu'il eût d'ailleurs des marques sérieuses de vérité et d'authenticité.

Le plan que nous avons adopté est des plus simples. Nous avons divisé notre travail en quatre Livres, suivant les quatre arrondissements dont se compose le département du Cantal, formant le diocèse de Saint-Flour. Il se trouve que chacun d'eux possède une Vierge couronnée au nom du Souverain Pontife ; c'est par elle, comme de raison, que nous avons commencé la série des notices de chaque Livre, en gardant pour les Vierges couronnées, et conséquemment pour les arrondissements eux-mêmes, l'ordre que leur assigne la date de leur couronnement. Ainsi, Notre-Dame des Miracles, de Mauriac, ayant été couronnée la première, en 1855, ouvrira le premier Livre, qui comprendra les autres lieux de pèlerinage de l'arrondissement de Mauriac. L'autorisation du couronnement de Notre-Dame du Cœur ayant été donnée en 1862, bien que la cérémonie n'ait pas encore été faite, l'arrondissement d'Aurillac viendra en second lieu. Notre-Dame des Oliviers, couronnée en 1878, formera avec l'arrondissement de Murat, la matière du troisième Livre. Enfin, Notre-Dame de Pitié, de Chaudesaigues, la dernière couronnée jusqu'à présent, composera le quatrième, avec les autres lieux de pèlerinage de l'arrondissement de Saint-Flour.

Il ne nous reste plus qu'à déposer aux pieds de

Digitized by Google

Notre-Dame ce modeste tribut de notre filiale piété, en priant la Reine du Ciel, la puissante Mère de Dieu, dont nous parlons d'une manière si indigne, de nous bénir, ainsi que les lecteurs qui voudront bien nous suivre aux sanctuaires aimés de nos montagnes. Puisse la lecture de ce livre leur apporter quelques-unes des consolations et des joies que nous avons goûtées nous-même à l'écrire !

O Marie ! guidez-nous dans ce pieux voyage que nous entreprenons sous vos auspices, pour notre édification et pour votre gloire ! *Iter para tutum.*

Aurillac, 2 juillet 1888, fête de la Visitation de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

SOURCES DE CET OUVRAGE

Il nous faut maintenant dire un mot des sources où nous avons puisé pour cette histoire. Comme le travail qui nous était demandé était un ouvrage d'édification et de piété, plutôt que de science et d'érudition, nous n'avons pas voulu surcharger nos pages de citations et de renvois, mais on s'est contenté d'indiquer, à la fin de chaque notice, les documents dont on s'était servi. Nous énumérons ici les principaux.

1° *La vie des saincts et sainctes d'Auvergne et du Velay*, par le P. Jacques Branche, prieur de Pébrac. Le Puy. 1652. — Le livre premier renferme l'histoire d'un certain nombre de pèlerinages à la Sainte Vierge des diocèses de Clermont, de Saint-Flour et du Puy. C'est au mois de septembre 1646 que le pieux historien visita ceux de la Haute-Auvergne.

2° *Nobiliaire d'Auvergne*, par J.-B. Bouillet, 7 volumes in-8°. 1847. — Bien des pèlerinages doivent leur fondation à quelques-uns de ces preux chevaliers d'Auvergne qui s'en allèrent outre-mer à la conquête du tombeau du Christ. Plusieurs autres avaient pour foyer la Chapelle même d'un castel féodal et leur histoire se lie intimement à celle d'une noble famille. Il a donc fallu consulter souvent l'ouvrage de Bouillet qui, s'il n'est pas à l'abri de toute critique, n'en contient pas moins des renseignements fort précieux.

3° *Dictionnaire historique et statistique du Cantal*, 5 volumes in-4°, 1859. — Cet ouvrage, composé par une société d'hommes instruits, contient de nombreux détails historiques sur les différentes localités de la Haute-Auvergne. Malheureusement il ne renferme aucune indication de sources, ce qui ne permet point de contrôler les faits, et surtout les dates dont un trop grand nombre ont besoin de rectification.

4° *Sanctuaires élevés dans le diocèse de Saint-Flour à la Sainte Vierge*, par l'abbé Chaumeil. 1860. — Petite brochure devenue rare, mais renfermant l'idée première de l'ouvrage que nous entreprenons.

5° *Notre-Dame de France, ou Histoire du culte de la Sainte Vierge en France, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours*, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice. 1862. — Après la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, il se forma, à Paris, un comité ayant pour but de recueillir tout ce qui concerne le culte de la Sainte Vierge dans notre pays. Pour cela on fit appel à tous les évêques

Digitized by Google

de France. Mgr Lyonnet, évêque de Saint-Flour, forma, en 1856, quatre commissions, une pour chaque arrondissement, chargées de rédiger des notices sur les différents pèlerinages, notices qui furent ensuite envoyées à M. Hamon. Les pèlerinages du Cantal se trouvent au Tome II, p. 314-356.

6° *Monographies particulières.* — Un certain nombre de pèlerinages ont déjà une histoire spéciale, faite sur les lieux par des hommes compétents, sur des documents originaux et des traditions encore vivantes. Quand nous avons eu la bonne fortune d'en rencontrer sur notre route, notre tâche s'est trouvée par là même bien simplifiée ; nous n'avons eu qu'a résumer, en y ajoutant peu de choses, l'histoire déjà écrite. Avouons ici que nous ne nous sommes pas fait scrupule de copier à peu près textuellement, lorsque nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire ; en sorte que si l'auteur peut revendiquer l'ordre et l'arrangement des matières dans chaque sujet, le fonds toujours et la forme assez souvent lui sont étrangers.

7° *Archives départementales.* — Bien que peu riches par rapport à notre sujet, nous les avons cependant consultées soigneusement, et avons profité des moindres renseignements qu'elles pouvaient contenir, relativement surtout à la destination des chapelles de pèlerinage durant la Révolution.

8° *Archives paroissiales et traditions locales.* — MM. les Curés ont bien voulu, à notre prière, consulter les unes et les autres et nous envoyer des notes détaillées, parfois même des notices complètes, dont nous tenons à les remercier ici publiquement ; sans leur secours, nous n'aurions jamais pu mener ce travail à bonne fin (1). Nous avons voulu aussi visiter par nous-même, autant que cela nous a été possible, la plupart des pèlerinages, en sorte que les descriptions d'églises ou de statues que nous donnons sont faites presque toujours *de visu.* Une carte spéciale que nous avons fait dresser pour l'ouvrage, aidera le lecteur à se rendre compte de la position respective des lieux de pèlerinages que nous visiterons ensemble.

Quant à l'illustration, elle n'est point aussi riche ni aussi complète que nous l'aurions désirée, pour qu'elle fût digne de la Vierge bénie que nous voulions glorifier ; les éléments et surtout les ressources nous manquaient trop pour cela. Mais telle qu'elle est, elle agréera, nous l'espérons, à nos lecteurs, devant lesquels nous voulons rendre ici un témoignage public de notre gratitude aux artistes et aux amis qui nous ont aidé de leur talent, de leur dévouement désintéressé et quelques-uns de leur bourse.

(1) Des notices sur le beau sanctuaire récemment restauré de Salsignac, paroisse d'Antignac, consacré à Notre-Dame de Bon-Secours, et sur l'oratoire de Notre-Dame de Pitié, à Saint-Poncy, nous sont arrivées à la dernière heure, trop tard pour trouver place dans l'ouvrage. Nous le regrettons vivement.

Digitized by Google

Plus heureux que beaucoup d'autres pèlerinages plus célèbres, la plupart des sanctuaires que nous visiterons ont conservé leur vieille Madone et la présentent encore à la vénération des peuples ; nous pourrons même offrir à nos lecteurs la représentation exacte de quelques-unes d'entre elles. Mais pour juger ces vénérables reliques d'un culte ancien, il ne faut pas les regarder d'un œil trop habitué aux productions de l'art moderne. Il faut se rappeler que, pour les statues de la Vierge, surtout dans le haut moyen-âge, le principal personnage est l'Enfant Jésus ; la Mère n'est qu'un accessoire en quelque sorte ; son giron sert de trône à l'Enfant-Dieu. Alors on recherchait surtout l'idée, on tenait peu à la forme, et, sous ce rapport, une vieille Madone, qui n'est rien moins que *jolie*, est souvent très *belle*. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier ces antiques et saintes Images, devant lesquelles le peuple priera toujours avec plus de dévotion qu'en présence des élégantes et fraiches statues sorties des ateliers modernes.

En exécution du décret du Pape Urbain VIII, l'auteur déclare que les faits contenus dans ce livre n'ont qu'une autorité purement humaine dont il soumet l'appréciation à qui de droit, et que, s'il donne parfois le titre de saint ou de vénérable à certains personnages pieux, il n'entend prévenir en rien, à leur égard, le jugement de la Sainte Eglise.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

ARRONDISSEMENT DE MAURIAC

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier

NOTRE-DAME DES MIRACLES

A MAURIAC

Couronnée au nom de S. S. Pie IX,

LE 13 MAI 1855

Virgo potens, ora pro nobis.
Vierge puissante, priez pour nous. (Lit. lauret.)

ur les trois cents églises qui embellissent Rome, la ville des Martyrs et des Papes, on en compte quarante-six dédiées à la Sainte Vierge sous des titres divers. Une de ces dernières porte le nom de Sainte-Marie des Miracles. Elle est située au nord de la ville, sur la placedu Peuple, la plus belle après celle de Saint-Pierre, à l'extrémité du *Corso*. Saint Camille de Lelis, ayant été ordonné prêtre, prit possession de l'église de Notre-Dame des Miracles dont on lui avait donné la direction. C'est là qu'il fonda sa Congrégation des Clercs réguliers pour le service des infirmes. Un peu plus tard, l'église, assez petite du reste, fut rebâtie dans les proportions où on la voit aujourd'hui. Commencée sous le Pontificat d'Alexandre VII, et terminée par le Cardinal Gastaldi, elle était desservie, au XVIIIe siècle, par des religieux français.

Or, ce titre si glorieux de Notre-Dame des Miracles, donné à Marie par Rome, la maitresse de la piété, comme elle est la règle de la foi, est aussi porté par d'autres Madones, entièrement françaises celles-ci, dont nous dirons un mot dans un autre chapitre. Pour le moment nous ne

Digitized by Google

voulons parler que d'une seule de ces Madones, par laquelle nous sommes heureux d'ouvrir ces notices sur les Pèlerinages à la Sainte Vierge dans le diocèse de Saint-Flour : c'est Notre-Dame des Miracles de Mauriac, petite ville située à l'ouest des montagnes du Cantal, heureuse et fière de son antique pèlerinage dont les origines se confondent avec celles de la Monarchie française. La fête qu'on y célèbre, chaque année, en l'honneur de Marie, est une des plus anciennes de l'Auvergne, et peut-être la plus populaire, celle qui parle le plus eloquemment à l'âme religieuse. La ferveur de la population, l'affluence des pèlerins, l'abondance des grâces obtenues, ce goût d'antiquité qui règne dans l'office et les cérémonies, tout contribue à donner à cette fête un caractère unique de simplicité et de grandeur.

Indépendamment de son ancienneté et des splendeurs dont elle s'environne, la dévotion à Notre-Dame des Miracles est profondément gravée dans le cœur des populations dont elle a tant de fois soulagé les douleurs et ranimé l'espérance. Au delà comme en deçà de la Dordogne, elle se mêle à la vie intime de la famille : soixante générations ont mis sous le patronage de Notre-Dame des Miracles tous leurs intérêts les plus touchants, toutes leurs espérances les plus chères. On a appris à demander beaucoup parce qu'on a beaucoup reçu. Pour l'édification de ceux qui ne la savent point, ou qui ne la connaissent qu'imparfaitement, racontons, mais en l'abrégeant, cette histoire de quatorze siècles.

I.

Origine et temps héroïques

(VIe—XIe SIÈCLE)

Théodechilde, fille de Clovis et de sainte Clotilde, princesse d'une rare piété, d'une charité plus grande encore, avait obtenu de son père l'autorisation d'élever un monastère à côté de la ville de Sens. Pour l'aider dans sa pieuse entreprise, le roi lui avait donné des terres aux environs de la ville gauloise et, en même temps, toutes les propriétés qu'avait en Auvergne et en Limousin un chef gallo-

Digitized by Google

romain, Basolus, que Thierry venait de vaincre et d'envoyer prisonnier à Sens.

Aidée par sa mère et ses frères, la fille de Clovis réalise son pieux dessein et bâtit le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, où Basolus, converti et baptisé, reçoit bientôt la tonsure monacale. Cependant Théodechilde, impatiente de connaître ses propriétés d'au delà de la Loire, part pour l'Auvergne. A cette époque, nous dit la chronique d'accord avec l'histoire, ce pays, comme du reste une grande partie de la France, était couvert d'immenses forêts. Çà et là seulement on trouvait d'étroites clairières défrichées, au milieu desquelles s'élevaient quelques rares habitations. Théodechilde donc, guidée par les siens, arrivait, à la nuit tombante, au château de Basolus, appelé Montsélis et situé sur une éminence qui commande les bords escarpés de la petite rivière d'Auze, à peu de distance de l'emplacement actuel de la ville de Mauriac. Tout-à-coup elle va voir au milieu de la forêt, une éclatante lumière qui semblait descendre du ciel. La nuit suivante, la même clarté vint encore frapper ses regards. Etonnée de la continuité du fait, elle résolut de se transporter sur les lieux, et qu'elle ne fut pas sa surprise, lorsqu'elle aperçut, auprès d'une large pierre en forme d'autel, une lionne avec ses lionceaux, qui s'éloignèrent à son approche.

Rentrée dans son château, la pieuse princesse se met en prière pour connaître la volonté du ciel et, comme elle prolongeait bien avant dans la nuit sa fervente oraison, elle finit par s'endormir. Durant son sommeil, une vision mystérieuse lui est montrée. Il lui sembla voir la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus entre ses bras. Précédée de l'apôtre saint Pierre, qui portait un flambeau allumé devant elle, la Reine des cieux fit le tour de l'appartement, puis se dirigea, accompagnée d'une légion d'anges qui faisaient retentir l'air de leurs chants, à l'endroit de la forêt où avait paru la merveilleuse lumière. Sur ce Théodechilde s'éveilla et comprit que la volonté du ciel était qu'elle bâtit en ce lieu une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge.

Cependant un grand danger, auquel elle échappa quelques jours après, lui donna l'idée d'une seconde fondation.

Digitized by Google

Comme elle chassait dans la forêt, selon la coutume des princesses mérovingiennes, elle s'écarta des siens et tomba dans une fosse creusée pour prendre les bêtes sauvages. Là elle aurait retrouvé la lionne mystérieuse de la vision. Effrayée, elle voua au Seigneur de bâtir, à côté de la chapelle de la Vierge, un monastère en l'honneur de saint Pierre, à l'instar de celui qu'elle faisait construire à Sens. Arrachée par la protection divine à cet imminent danger, Théodechilde retourne en son château et se met en devoir d'accomplir son vœu.

A cent pas de la chapelle dont les murailles montaient rapidement, s'élevait un vieux temple, presque en ruine, dédié à Mercure à l'époque de l'occupation des Gaules par les Romains. Il est abattu, ainsi que le château de Basolus, qui dès lors fut appelé le Château-vieux, et les matériaux sont employés à la construction de la chapelle et du monastère.

Quand la chapelle eut été terminée, elle fut bénite par un ecclésiastique envoyé de Reims par l'évêque saint Remy; puis Théodechilde y plaça, avec beaucoup d'honneur, sur l'autel rustique indiqué par le ciel, une statue de la Sainte Vierge que Clovis lui avait envoyée ; d'autres disent qu'elle l'avait trouvée sur le lieu même. De plus, en mémoire de la lumière merveilleuse qui lui était apparue, elle ordonna qu'un cierge brûlerait jour et nuit devant la Vierge de la forêt, et pendant près de treize siècles cette prescription de la sainte princesse a été exécutée avec une pieuse fidélité : jusqu'à la révolution française, le *cierge perpétuel* a brûlé, presque sans interruption, devant la statue miraculeuse de Marie.

Ayant appris la mort de Clovis son père (511), Théodechilde revint à Sens d'où elle envoya un essaim de moines peupler le monastère d'Auvergne et desservir la sainte chapelle. Pour elle, s'étant enfermée dans un monastère de filles bâti bientôt après à côté de celui des moines, elle y vécut dans les exercices de la vie religieuse et les austérités de la pénitence jusqu'à sa bienheureuse mort arrivée vers l'an 560. Sa postérité spirituelle lui donna le titre de Sainte que l'Eglise a confirmé.

Digitized by Google

Cependant il s'opéra tout d'abord aux pieds de la Vierge de la forêt des miracles innombrables. Des provinces les plus éloignées on venait en pèlerinage à la chapelle bâtie par la fille du premier roi chrétien des Francs. Tous ceux qui souffraient, après avoir invoqué le nom de Marie, se trouvaient immédiatement guéris ou soulagés ; aussi, de jour en jour l'affluence était-elle plus considérable et voyait-on constamment un nombre infini de gens entrer et sortir de la chapelle, la tête et les pieds nus, et plusieurs « en chemise », dit le chroniqueur, c'est-à-dire revêtus d'un sac de pénitence. Les prodiges opérés dans ce sanctuaire devinrent si nombreux et si éclatants que, dès lors, on commença à désigner la Vierge inaugurée en ces lieux par la fille royale de France sous le nom de Notre-Dame des Miracles.

Là, en effet, d'après le témoignage des anciens offices de la fête, approuvés par les évêques de Clermont, la vue était rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques. Des malheureux atteints d'une maladie contagieuse qui joue un grand rôle dans tout le moyen âge, sous le nom de *feu sacré*, y trouvaient une guérison assurée ; il est même parlé de morts ressuscités et de démons chassés des corps qu'ils possédaient.

Aussi le sanctuaire ne resta pas longtemps isolé au milieu des bois ; autour de l'oratoire vénéré, à l'ombre du monastère, s'élevèrent peu à peu de modestes habitations. Plusieurs personnes, guéries par l'intercession toute puissante de la Mère de Dieu, voulurent, pour lui témoigner leur reconnaissance, passer le reste de leurs jours à l'ombre de sa statue miraculeuse. D'autres s'y établirent pour offrir aux nombreux pèlerins une protection et un asile. En peu de temps, la forêt s'éclaircit, fut défrichée, et ces lieux d'horreur et de vaste solitude, comme parle le prophète, firent place à de fertiles campagnes, à une riante cité, qui est devenue le centre d'une population religieuse, intelligente, intéressante à tant de titres. Ainsi Notre-Dame des Miracles est la véritable fondatrice de Mauriac.

Après cette glorieuse éclosion de merveilles et de prodiges qui se produisit au berceau du pèlerinage de Mauriac,

Digitized by Google

voici venir des temps d'obscurité et de ténèbres à peu près complètes : pendant près de quatre siècles, la gloire de Notre-Dame s'éclipse pour nous. Non certes que le bras de Marie se fût raccourci pendant ce long intervalle, mais les documents qui s'y rapportent, s'ils ont jamais existé, n'étant point parvenus jusqu'à nous, il ne nous en est resté aucun souvenir. Cependant faut-il peut-être rapporter à l'époque de l'invasion de Sarrasins, au VIIIe siècle, un miracle des plus éclatants et des mieux avérés.

Un matin, sortant de leurs demeures, les habitants de la ville de Marie furent grandement surpris en voyant, couchés aux portes de la petite chapelle, deux hommes en costume étranger, chargés de lourdes chaînes et plongés dans un profond sommeil. On les réveille, on les questionne et ces deux hommes, non moins étonnés que ceux qui les interrogent, racontent qu'étant réduits à un dur esclavage dans un pays lointain, (en Espagne, dit-on), ils avaient imploré la Vierge de Mauriac. La veille encore, ils s'étaient endormis dans le cachot des infidèles, et ils se réveillaient à la porte du sanctuaire de Marie ! A ce récit le peuple, pénétré comme eux d'admiration et de reconnaissance, les délivre de leurs fers et tous ensemble vont chanter de justes actions de grâces à la Reine des Miracles. Ce fait tiré de l'office est encore attesté par un monument d'une autorité irrécusable : ce sont les fers eux-mêmes des prisonniers délivrés qu'on porte à la procession, devant la statue de Marie. Ce miracle ne dut pas être le seul de ce genre, car nous verrons que l'église de Mauriac possédait autrefois plusieurs autres *fers* semblables, qui furent enlevés, au XVIe siècle, par les Huguenots.

Le flot des infidèles n'avait pu, en passant, détruire le pèlerinage, mais il avait renversé le monastère qui mit près de cent ans à se relever. Enfin en 824, l'archevêque de Sens, Jérémie, à la prière de Frodbert, abbé de Saint-Pierre-le-Vif, réédifia le monastère de Mauriac bâti par sainte Théodechilde, sur le propre fond que celle-ci avait laissé au monastère de Sens. Des religieux de cette dernière abbaye vinrent y reprendre et continuer les traditions de leurs

Digitized by Google

prédécesseurs, et Louis-le-Débonnaire, par lettres datées du 9 mai 827, confirma cette fondation.

Cependant les prodiges continuaient à se manifester et ils étaient si répétés et si éclatants qu'ils proclamaient au loin la puissance et la miséricordieuse bonté de la patronne de Mauriac. La petite chapelle de sainte Théodechilde se trouva donc insuffisante pour contenir les pèlerins, chaque jour plus nombreux, et les habitants même de la ville qui s'agrandissait rapidement. On résolut d'élever une belle et vaste église.

Ici surgit un obstacle imprévu, qui fit éclater d'une manière terrible, pour la première fois, la puissance de Marie d'ordinaire si douce et si gracieuse dans ses manifestations.

Un prêtre possédait une maison et un jardin attenants à la chapelle du pèlerinage et nécessaires pour l'emplacement de la nouvelle église. Malgré toutes les instances des habitants, il refusa obstinément de vendre à aucun prix cette propriété, ou de l'échanger contre une autre. Bien plus, il résolut d'agrandir sa propre demeure et prit trois ouvriers dans ce but. Le malheureux avait comblé la mesure. Il fut trouvé mort dans son lit, le jour même où il devait commencer sa construction. Deux des ouvriers, qui étaient entrés dans son appartement pour prendre ses ordres, tombèrent frappés de mort subite, tandis que le troisième, resté au dehors, s'évanouit de frayeur. Ce trait de la vengeance divine est raconté longuement dans l'office le plus ancien connu de Notre-Dame des Miracles et, la veille de la fête, il était lu en langue vulgaire au peuple assemblé pour la solennité. On le voit aussi représenté en bas-relief sur le retable du maître-autel, au-dessous de la niche où est exposée la statue miraculeuse.

Comme on le pense bien, cet événement épouvantable leva toutes les difficultés. Plus de prétextes, plus de lenteurs. On se met à l'œuvre, on n'épargne ni la dépense, ni le travail et, depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle, on ne cessa de s'occuper de cette église qui est, sans contredit, une des plus belles de la Haute-Auvergne : c'est un modèle du style roman de transition qui a mérité d'être placé au rang des monuments historiques.

Digitized by Google

Nous n'avons pas l'intention de donner ici une description détaillée et technique de l'église de Mauriac. Nous dirons seulement que, construite sur le plan d'une croix latine avec deux nefs latérales, elle est complète et parfaitement régulière et qu'elle mesure 36 mètres de longueur dans œuvre et 18 mètres de largeur au transept. Les parties les plus belles et les plus intéressantes à étudier sont le portail, où se voit représentée l'Ascension, et le chevet avec ses colonnes et ses modillons variés.

Bien que complètement dégagée, l'église de Notre-Dame des Miracles n'offre cependant pas, à l'extérieur, un coup d'œil agréable ; le clocher trop massif, récent du reste, les toits trop exhaussés contribuent à l'écraser un peu. Mais si, vers la chute du jour, on pénètre à l'intérieur, l'impression est tout autre. La parfaite régularité de sa construction, la multiplicité des colonnes et des arcades qui, à différentes hauteurs, se profilent et se croisent de tous côtés ; l'élévation et la hardiesse des voûtes relativement élancées pour un édifice roman ; la pâle lumière que laissent passer les vitraux, l'espèce de pénombre qui règne dans le sanctuaire : tout agit à la fois sur l'imagination et les sens. Vous respirez une atmosphère mystérieure, pleine d'un charme pieux ; vous tombez à genoux. Nombre de personnes étrangères à la localité ont avoué avoir vu peu d'églises où l'on se sentît aussi près de Dieu etplus porté au recueillement et à la prière. Sans doute que, pour produire cette impression, il y a ici, en dehors de la disposition de l'édifice, une influence particulière, l'influence secrète de Marie dont la présence invisible remplit cet auguste sanctuaire élevé à sa gloire. Mais reprenons-en l'histoire au point où nous l'avons laissée.

II.

Pèlerins illustres. — La sainte chandelle

(XIIe—XIVe SIÈCLE)

Le chevet et le transept de l'église étaient à peine bâtis qu'on en célébra la dédicace ; elle fut faite avec une très

Digitized by Google

grande solennité par un évêque de Clermont que l'on ne nomme point. Ici encore la Vierge témoigna par un nouveau miracle à quel point elle était satisfaite du monument que ses enfants venaient de lui dédier. Une lumière surnaturelle éclaira l'intérieur de l'église durant les trois jours et les trois nuits qui suivirent la cérémonie. L'anniversaire de cette dédicace était célébré avant la Révolution le 10 mai, lendemain de la fête de Notre-Dame ; depuis le Concordat, il se célèbre, comme la dédicace de toutes les églises de France, le dimanche qui suit l'Octave de la Toussaint.

En 1105, des troubles ayant éclaté dans le monastère de Mauriac, par le fait d'un Doyen qui voulait se soustraire à l'autorité de l'abbé de Sens, l'évêque diocésain dut lancer l'interdit sur l'église du monastère. Il permit toutefois la célébration des saints offices dans la chapelle de saint Benoît, mais sans le son des cloches, et dans l'église de Notre-Dame, avec les cloches, au moins les jours de solennité. Cet état de choses dura jusqu'en 1110 où Louis-le-Gros, écrivant à Pierre Roux, évêque de Clermont, au sujet de cette affaire, fait allusion à la fondation royale de l'église de Mauriac en l'appelant la *Chapelle des rois de France. Capella regum Francorum est.* Ainsi la dévotion à Notre-Dame des Miracles se rattache à l'histoire de nos trois dynasties royales par sainte Théodechilde, Louis-le-Débonnaire et Louis-le-Gros.

Mais une illustration plus précieuse devait lui venir de la visite d'un pape. Caliste II, d'abord archevêque de Vienne, fut élu à Cluny par les cardinaux qui avaient suivi Gélase II en France. Après le Concile tenu à Reims, il visita une partie de la France, l'Auvergne en particulier. Dans le courant du mois de mai 1119, il séjourna à Brioude, Sauxillanges, Clermont, Mauriac, Aurillac, Saint-Flour où il était le 2 juin. C'est le 24 mai qu'il se prosternait aux pieds de Notre-Dame des Miracles. Son passage en cette ville est attesté par la bulle *Officii nostri* qu'il y donna, à cette date, et qui a pour objet de confirmer dans ses possessions le prieuré de Notre-Dame-de-Vaux-sur-Poligny, en Franche-Comté.

Après lui voici venir un puissant Seigneur du Limousin,

Digitized by Google

Ebles III, vicomte de Ventadour, surnommé le *Chanteur*, parce qu'il cultiva la poésie, et qui ne fut pas moins célèbre par ses exploits guerriers que par sa munificence. C'est en 1136 qu'il vint faire un pèlerinage à Mauriac et offrir des dons considérables au sanctuaire de Notre-Dame. Sans doute que la vue des nombreux et fervents pèlerins qu'il vit prosternés aux pieds de la Madone inspira sa muse et tira de sa lyre quelque cantique en l'honneur de la Vierge. Chevalier de Notre-Dame, il devint le Chevalier du Christ, accompagna Louis-le-jeune à la croisade et mourut, en revenant, au Mont Cassin.

A la suite des papes et des puissants du monde, les saints vinrent à leur tour saluer la Reine des Miracles et lui offrir leurs hommages. Dans les premières années du XIIIe siècle, saint Dominique fit plusieurs voyages à travers la France, durant la guerre des Albigeois. Dans un de ces voyages, il passa à Mauriac et y séjourna deux jours. Il y prêcha deux fois sur la Sainte Trinité et prit ensuite le chemin de Toulouse. C'était en 1207, d'après le chroniqueur Montfort.

Ebles VI, vicomte de Ventadour, héritier de la dévotion de son aïeul, avait des propriétés à Mauriac, et fit, en 1236, des dons à Notre-Dame des Miracles, mais on ne dit pas en quoi ils consistaient. Une comtesse de Montferrand vint aussi, en 1244, faire le pèlerinage de Notre-Dame et s'en retourna laissant sur ses autels de riches offrandes.

Un enfant de saint Dominique, Guy de la Tour-du-Pin, élevé sur le siège épiscopal de Clermont par saint Louis, en 1250, vint quelque temps après à Mauriac consacrer la nouvelle église du monastère et se prosterner aux pieds de la Madone que son bienheureux Père avait vénérée.

Sous la direction des moines un chapelain desservait le pèlerinage et l'église. Un acte du 16 août 1261 est passé sous le sceau de Guillaume Guitard, prêtre, tenant la place du chapelain de l'église Sainte-Marie de Mauriac, pendant la vacance de la chapellenie. Le sceau représentait une Sainte-Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras devant un homme à genoux. C'est ce chapelain ou peut-être son successeur, Jean Laromets, qui fit faire, vers cette époque,

Digitized by Google

une lanterne de pierre, surmontée d'une croix en fer, et placée au milieu du cimetière de Mauriac. En même temps, il donna à l'église un pré, situé à Artiges, dont le revenu devait être affecté à entretenir une chandelle allumée dans la lanterne funèbre, tous les samedis, en l'honneur de la Sainte Vierge et des trépassés. Ce petit monument existe encore. Il a été transporté, à la fin du siècle dernier, de l'ancien cimetière, qui occupait l'emplacement de la place actuelle, à l'entrée du nouveau cimetière situé au midi de la ville.

Raymond succéda, comme chapelain, à Jean Laromets. Sous lui, un sacristain, originaire du Limousin, s'enfuit un beau jour emportant les vases sacrés, les reliquaires d'argent et tous les objets précieux de l'église, « dont fut grande perte », dit le chroniqueur. On ne put retrouver qu'une statue d'argent de Notre-Dame et des reliques qui étaient enfermées dans deux anges d'argent. Ce détail nous montre combien déjà était riche le trésor de l'église de Notre-Dame. Pour réparer cette perte et pourvoir aux premiers besoins, le cellerier du monastère donna une partie de son bien pour faire faire trois calices d'argent et remplacer les reliquaires disparus. De leur côté, les habitants de la ville se cotisèrent pour faire une *custode* d'argent, c'est-à-dire, sans doute, une pixide ou ciboire (1289).

Nous avons dit qu'un cierge, d'après l'institution de sainte Théodechilde, brûlait perpétuellement devant la statue de Notre-Dame. Il paraît que, vers la fin du XIIIe siècle, ce cierge n'était plus allumé que la nuit. Mais un Doyen du monastère, Salomon del Frayssy, originaire du hameau de ce nom, aux portes de Mauriac, poussé par sa piété envers Marie, rétablit l'antique usage. Par acte du 10 mars 1310, il ordonna que le cierge, qui devait être d'une grosseur considérable, brûlerait, comme autrefois, nuit et jour, à perpétuité, et il chargea le cellerier du monastère qui était, d'office, sacristain de l'église paroissiale, de veiller à son entretien. Il donna à cet effet des rentes sur l'affar de Sartiges, paroisse de Sourniac, sur le Vigean-Soubro, paroisse du Vigean, et sur le Prat, paroisse de Jalleyrac.

A la fin du XVe siècle, nous trouvons des preuves que

Digitized by Google

les fondations étaient toujours acquittées et que le cierge brûlait encore. En 1474, Armand et Pierre Chautar reconnaissent devoir au cellerier du monastère, pour la *chandelle de Notre-Dame*, dans l'église paroissiale de Mauriac, une rente de huit sols tournois sur le pré dit *de la chandelle*, situé au Vigean-Soubro. De même, le 26 mars 1477, Pierre Vidal et Jacques Badails se reconnaissent obligés envers le cellerier et pour le même objet, à une rente de 7 deniers, une carte de seigle et deux cartes d'avoine, sur l'affar de Badailhs, paroisse de Jalleyrac. Jacques Laboyrie se reconnait redevable du même cens pour sa part de la même propriété.

Enfin, presque à la veille de la révolution, nous voyons cet antique et pieux usage encore fidèlement observé. Par un contrat intervenu, en 1780, au sujet de la *sainte Chandelle*, entre le cellerier, Dom François Godheux, et Jean Violle, marchand, celui-ci s'engage à fournir, pendant six années consécutives, la chandelle de cire qui doit brûler, nuit et jour, suivant l'usage, devant l'image miraculeuse de Notre-Dame de l'église paroissiale, moyennant la somme de 300 livres par an, que le cellerier promet de lui donner. Bientôt après, la tourmente révolutionnaire souffla sur cette flamme symbolique qui rappelait la lumière mystérieuse de la forêt primitive et que toutes les perturbations précédentes n'avaient pu éteindre. Mais, de nos jours, nous voyons encore comme un brillant reflet de sa perpétuelle lueur dans ces cierges de dévotion que les enfants de Notre-Dame des Miracles allument si souvent à son autel, et surtout dans ces trois mille cierges qui, chaque année, se consument autour de la statue de Marie, durant l'octave de sa fête.

De temps immémorial il existait dans l'église de Mauriac une communauté de prêtres séculiers qui, bien que ne menant pas la vie commune, observaient certains règlements, remplissaient plusieurs fonctions dans l'église paroissiale, acquittaient les fondations et rehaussaient singulièrement les cérémonies du culte. On trouve cette communauté mentionnée dès l'an 1170. Autorisée d'abord par le Doyen du monastère, elle fut approuvée canoniquement par une bulle de Clément V (1314). Les prêtres natifs

Digitized by Google

de la paroisse et baptisés dans l'église de Notre-Dame pouvaient seuls en faire partie ; c'est ce qui les faisait appeler prêtres *filleuls*. Leur nombre alla quelquefois jusqu'à quarante. « Tous les jours, dit un placet au roi, ils chantaient l'office canonial, assemblaient des chapitres, comme cela se pratique dans les églises collégiales, et même infligeaient des peines à ceux dont la conduite pouvait se relâcher. » Cette communauté, qui a subsisté jusqu'à la révolution, donnait à l'église de Notre-Dame, comme un air de cathédrale, et au pèlerinage un genre de splendeur qu'il n'a pas de nos jours.

Aussi la fête de Notre-Dame des Miracles était-elle renommée dès le commencement du XIVe siècle. Dans le testament de Bernard VIII de la Tour d'Auvergne nous trouvons la clause suivante : « Je confesse avoir fait vœu d'aller à la fête de Notre-Dame de Mauriac. Que si je ne puis faire par moi-même ce pèlerinage, je veux qu'il soit fait par mon héritier. » Ce testament qui nous a été conservé par le célèbre historien limousin, Baluze, est daté du samedi après la fête de saint Géraud, 1317. Selon toute apparence, Bernard accomplit lui-même son vœu, car il ne mourut que huit ans plus tard, le 19 décembre 1325, et fut enterré aux Cordeliers de Clermont.

La noblesse de la Haute-Auvergne ne le cédait point à ce haut baron. Elle venait, elle aussi, confondue avec ses vassaux, implorer l'humble et noble fille des rois de Juda. Au mois de juillet 1337, Raymond d'Espers, évêque de Clermont, séjourna trois jours à Mauriac, et pendant le temps qu'il y passa il reçut la foi-hommage d'un grand nombre de seigneurs des environs, parmi lesquels nous trouvons mentionnés : Bertrand de Sartiges, Brun de Claviers, Pierre de la Garde, Hugues et Aymeric de Ribier, Pierre et Guy de Salers, Rigaud et Aymeric de la Tour, Pierre de Fontanges, Raymond Lajarrige, Pierre Lizet, Raymond de Miremont, Guillaume de Montclar, Rigaud de Chalvignac et plusieurs autres. Tous ces gentilshommes, en venant s'agenouiller devant leur évêque et suzerain, ne manquaient pas d'aller se prosterner aussi aux pieds de

Digitized by Google

Notre-Dame dont ils étaient fiers de se constituer, dans les processions solennelles, les preux et féaux chevaliers.

III.

Notre-Dame de Grâces. — Réjouissances suivies de tristesses

(XVe ET XVIe SIÈCLES)

Cependant les miracles ne tarissaient pas dans le sanctuaire agrandi et embelli. Ils étaient toujours aussi nombreux qu'autrefois et on en tenait un compte fidèle dans un registre destiné à cette fin. Malheureusement, ce manuscrit, dont l'existence est attestée par Montfort dans plusieurs endroits de sa chronique, et qui nous serait aujourd'hui d'un si précieux secours pour écrire l'histoire du pèlerinage, fut détruit à l'époque des guerres religieuses, qui anéantirent tant de monuments de notre histoire ecclésiastique et nationale. Cependant le chroniqueur que nous venons de citer nous a conservé le souvenir de plusieurs de ces faits miraculeux dus à l'intercession de la patronne de Mauriac.

Un bourgeois nommé Thomas, seigneur de Salvalis, domaine situé à un quart d'heure de la ville, vers le midi, avait à une jambe une tumeur cancéreuse qui faisait craindre pour ses jours. Il s'adresse à Notre-Dame des Miracles, se recommande à elle de tout son cœur. O prodige ! Voilà que sa plaie si envenimée est instantanément guérie. En témoignage de sa reconnaissance, il fit élever dans ses domaines une chapelle qu'il dédia à saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, qui naguère avait reçu la palme du martyre pour la défense des droits de l'Eglise. Dans cette chapelle il fonda une messe par semaine.

Peu à peu des maisons se bâtirent autour de l'oratoire champêtre et formèrent le village de Saint-Thomas. La chapelle, qui, avant 89, servait de station à l'une des processions des Rogations, est aujourd'hui transformée en demeure particulière.

On sait qu'au Puy-en-Velay se célèbre un jubilé spécial toutes les fois que le Vendredi-Saint tombe le 25 mars. Le plus ancien dont il soit parlé dans les histoires locales eut

Digitized by Google

lieu en 1407 et il s'y rendit tant de monde « qu'il y eût bien deux cents personnes mortes ou éteintes. » Le second fut célébré en 1418. C'est à l'un de ces deux jubilés que se rendirent la plupart des habitants de Mauriac, conduits par plusieurs prêtres et religieux, en tête desquels était le Doyen du monastère, Henri de Beaumont. Le sens chrétien de cette époque, sens que nous n'avons plus au même degré, comprenait parfaitement que ce n'était pas nuire à un pèlerinage local que de se rendre à un pèlerinage étranger plus célèbre.

Or, pendant le séjour au Puy, le Doyen mourut et fut enterré dans l'église du Marthuret. En revenant, la pieuse caravane apporta, comme souvenir du pèlerinage, une statue de Notre-Dame qui fut bénite à Clermont par l'évêque diocésain, puis placée au grand portail de l'église de Mauriac, sur une poutre transversale. On peut voir encore les entailles qui furent faites, de côté et d'autre, dans la pierre, pour soutenir la pièce de bois au milieu de laquelle on posa, « sur un joly et beau siège », la statue apportée du Puy, avec une lampe close à côté, sur une planchette qui existe encore, à gauche en entrant. Cette statue reçut bientôt le nom de Notre-Dame de Grâces, soit à cause de sa beauté, soit à cause des faveurs célestes dont elle fut l'instrument et dont voici un exemple.

Il y avait cinq ans que la statue était au portail de l'église, lorsque, un jour de Pâques, un pauvre vieillard tout décrépit, aveugle depuis une quinzaine d'années, se fit conduire à l'église pour remplir son devoir pascal. En sortant, il entendit la foule vanter beaucoup la statue de Notre-Dame de Grâces, la plus belle, disait-on, qu'on eût jamais vue. Alors le pauvre aveugle, dans le désir de contempler cette merveille, s'écria avec une grande affection : « Ah ! plût à Dieu que je la pusse voir ! » Au même instant, ses yeux s'éclairèrent de nouveau ; il vit la sainte image et distinguait tout ce qu'on lui montrait, plus parfaitement qu'il n'avait jamais fait. Emue de ce prodige indéniable, toute la ville fut dans la jubilation et immédiatement on sonne les cloches et on organise une procession d'actions de grâce.

Digitized by Google

Ce miracle, comme on le pense, ne fit qu'augmenter la vénération de tous pour cette statue, ce qui ne la protégea pas néanmoins contre les insultes de profanations étrangères. Quatre vagabonds que la chronique appelle « enfants sans soucis et joueurs de farces », (1) traversèrent Mauriac et, de nuit, enlevèrent une belle couronne de perles et un magnifique voile qui ornaient l'image du portail. Mais, dès le matin, on s'aperçut de la disparition de ces riches ornements et on se mit aussitôt sur les traces des maraudeurs qui se trouvèrent nantis des objets disparus. Ils furent ramenés à Mauriac, incarcérés, retenus pendant plusieurs jours, puis fouettés par ordre du religienx chargé de la sacristie de l'église paroissiale et bannis de la ville.

Enfin la statue de Notre-Dame de Grâces fut volée elle-même par des gens d'armes, à pied, venus du Périgord, qui, passant à Mauriac, se répandirent la nuit dans les rues, menant grand bruit, et s'enfuirent après avoir commis plusieurs autres méfaits et larcins. La statue apportée du Puy était restée cinquante-huit ans au portail de l'église de Notre-Dame où elle ne fut pas remplacée.

Vers la même époque existait une coutume dont nous n'avons pu trouver l'origine ni le motif. Le jour de saint Barthélemy, apôtre, (24 août), ou faisait une procession des plus solennelles au Puy Saint-Mary, à l'ouest de la ville, où s'élevait, depuis le XIe siècle, une chapelle en l'honneur de ce saint apôtre de l'Auvergne, et on y portait la statue de Notre-Dame des Miracles. La procession traversait le faubourg Saint-Georges, passait au *Prat-Chalmy*, à l'est de la ville, en Barges et aux Vaysses, et la rue que l'on suivait en avait reçu le nom de *Charreyre de Notre-Dame*. Cet usage est mentionné dans plusieurs actes de 1460 à 1500. Après cetteépoque, on nomme bien encore la rue de Notre-Dame, mais on ne parle plus de la procession.

Sous l'administration de Pierre de Balzac, Doyen, les habitants de Mauriac et des environs, voulant témoigner encore davantage de leur amour et de leur dévotion envers

(1) Ils appartenaient sans doute à la troupe joyeuse connue sous ce nom, dont les membres jouaient sur les places publiques les pièces ridicules qui étaient en train de se substituer aux *Mystères*.

Digitized by Google

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES MIRACLES, A MAURIAC

Digitized by Google

Digitized by Google

Marie, fondèrent, en l'honneur de Notre-Dame, une messe haute qui devait être célébrée tous les jours de la semaine, au maître-autel (1483). Nous verrons, dans la suite, bien d'autres fondations se faire dans l'enceinte ou autour du sanctuaire vénéré. Mais voici que le XVIe siècle va nous présenter un nouveau et intéressant spectacle.

Les *Mystères* jouent, comme on sait, un grand rôle dans la vie intime des peuples au moyen-âge. On appelait ainsi des drames religieux exécutés ordinairement par les confrères de la Passion et dont les sujets étaient empruntés à l'ancien et au nouveau Testament, ou bien à la vie des saints. Les habitants de Mauriac ne voulurent pas se priver de ce délassement pieux et instructif autant que moral, et, à défaut d'acteurs de profession, ils se mirent eux-mêmes en scène. Le manuscrit de Montfort mentionne quatre *Mystères* joués dans la première partie du XVIe siècle; ce fut d'abord la Passion représentée en 1524, au cimetière de Mauriac et où « prêtres, religieux, gens mariés et à marier » figurèrent comme acteurs. Au moment où l'on préparait ces réjouissances naïves d'autres gens d'armes querelleurs vinrent à passer dans le pays et faillirent faire échouer la représentation. Mais après leur départ la Passion fut jouée « fort excellemment » et on apprit quelques jours plus tard que plusieurs de ces routiers brouillons s'étaient noyés en passant la Dordogne à Argentat.

En 1544, ce fut l'histoire de Suzanne qui fut mise en personnages « fort magnifiquement et somptueusement » par les enfants et les prêtres de la ville. Le peuple prit tant de goût à ces représentations que, trois ans après, en 1547, l'année de la mort de François Ier, on joua le sacrifice d'Abraham ; les enfants et les ecclésiastiques en firent encore tous les frais et on y était accouru en grande foule de toutes les campagnes environnantes. Enfin, l'année suivante, fut jouée la conversion de Madeleine, non plus au cimetière, mais dans l'église même de Notre-Dame des Miracles. Nos mœurs actuelles nous porteraient à juger sévèrement des actes de ce genre, si on ne savait que, pour apprécier sainement les usages de nos pères, il faut auparavant être familiarisé avec les idées et les coutumes de

Digitized by Google

l'époque où ils vivaient. Au reste, un arrêt du Parlement de cette même année 1548 autorise les confrères de la Passion à jouer des pièces « profanes, honnêtes et licites » mais leur interdit formellement de jouer désormais « la Passion ne autres mystères sacrés. »

La religion alors se mêlait à tout, surtout aux réjouissances publiques. A l'occasion de la paix conclue en 1559, le 2 avril, avec la reine Elisabeth, et, le 3, avec Philippe II, roi d'Espagne, de grandes fêtes eurent lieu à Mauriac de l'avis du conseil de ville et des consuls. Le lundi soir, 24 avril, les sergents du roi et ceux du Doyen parcoururent les rues et carrefours, ordonnant aux habitants de nettoyer les rues et, le lendemain, de parer leurs maisons de tapisseries, de verdure et de fleurs; puis eut lieu le défilé des fifres et tambours de Suisses, ce que nous appellerions aujourd'hui une retraite aux flambeaux, et les cloches sonnèrent tout le soir.

Le lendemain, jour de saint Marc, qui était également jour de foire, on fit une procession générale où assistaient les religieux du monastère et les prêtres de la communauté, tous en chape, au nombre de soixante-sept, marchant deux à deux. On y porta « les sacrées et vertueuses images de Notre-Dame, de Monseigneur saint Mary et de saint Pierre.» Quand on eut fait le tour de la ville, tout le monde se réunit sur la place Saint-Jean (aujourd'hui place *aux veaux*), et là on chanta à grand orchestre le *Regina Cœli,* tandis qu'on tirait des coups d'arquebuses et de bombardes. Un grand feu de joie avait été préparé au milieu de la place. Au moment fixé, les consuls, royalement vêtus, quittèrent leur banc « entapissé » et mirent le feu au bûcher qui fut embrasé dans un instant. Alors les petits enfants se mirent à chanter en chœur autour du feu de joie, tandis que les trompettes et les cloches sonnaient; « tellement qu'il n'y eust homme ne femme que de joie n'en plûrat. » Cela fait, le clergé chanta l'hymne *O gloriosa Domina* mélodieusement, posément et avec grande dévotion.

Puis, un héraut à cheval, bien équipé, s'avança et adressa au peuple une harangue en vers à la louange de M. de Guise. Un sous-diacre paré vint ensuite et prononça

Digitized by Google

pour l'Eglise une prière en quatre vers. Un mercenaire à genoux fit une prière semblable pour le peuple. Enfin, le héraut, derechef, vint haranguer le peuple. Pour terminer, les religieux et les prêtres entonnèrent le *Te Deum* et la procession rentra à l'église avec l'image de Notre-Dame des Miracles, les reliques de saint Mary et la croix de saint Pierre, toute d'argent et de la grandeur d'un homme, et on rendit grâces à Dieu à genoux, tout le monde baisant terre en signe d'humilité.

L'année 1563 est une date mémorable pour Mauriac : c'est celle de la fondation du collège qui, pendant deux siècles, jeta tant d'éclat sur la petite ville. Guillaume Duprat, évêque de Clermont, en fut le fondateur et y appela les Jésuites. Ceux-ci, à peine arrivés, dans leur dévouement au culte de la Vierge, établirent de précieux usages qui ont subsisté jusqu'à nos jours en se modifiant. Les jours de fêtes de Marie, ils organisaient de longues processions de petits enfants vêtus de blanc, qui sont devenus les *anges* d'aujourd'hui. En outre, les plus forts élèves de chaque classe étaient députés pour escorter, en costume de chevaliers et l'épée au poing, la statue miraculeuse, dans les processions, et former comme sa garde d'honneur dans les cérémonies de la fête solennelle. La gloire de servir ainsi d'escorte à la Reine du ciel s'obtenait au concours, en sorte que c'était, en même temps, un embellissement pour le culte et un stimulant pour les études.

Mais bientôt des jours de deuil se levèrent pour la ville privilégiée de Marie. « Par un juste jugement de Dieu, — dit le chroniqueur Mourguyos, qui écrivait au XVIIe siècle, — et pour la punition de nos péchés », le vendredi après Pâques, 16 avril 1574, les huguenots s'emparèrent, par surprise et trahison, de la ville et la tinrent durant trois mois. Il n'est point d'attentats sacrilèges qu'ils ne commirent : Bouissou, curé de la paroisse, eut la main droite coupée ; Fr. Louis de Montclar, chambrier du monastère, fut tué ; un père franciscain de Saint-Projet, Pierre Garrigue, étant venu à Mauriac pour affaires, fut massacré. Mais nous n'avons à mentionner ici que les ravages opérés dans l'église de Notre-Dame. Après l'avoir pillée, les hérétiques enlevèrent

Digitized by Google

plusieurs menottes et grosses chaînes de fer suspendues au-dessus du grand portail, *ex-voto* de plusieurs prisonniers délivrés par l'intercession de Notre-Dame des Miracles, et n'en laissèrent que les deux dont nous avons déjà parlé, n'ayant pu réussir, malgré tous leurs efforts, à les arracher de la muraille. Ils enlevèrent également les cloches, les ferrements des portes, les grilles des chapelles, renversèrent le toit du clocher et brûlèrent les boiseries du chœur. Heureusement on put soustraire à leur rage la statue vénérée de Notre-Dame.

Les habitants dans leur détresse, (car les Huguenots ne cessaient de piller et de détruire), eurent recours à leur refuge habituel : ils s'adressèrent à la Reine des Miracles et l'invoquèrent avec tant d'instance qu'ils obtinrent enfin d'être délivrés de leurs sacrilèges et féroces ennemis. Les Huguenots apprenant que Saint-Hérem, gouverneur d'Auvergne, rassemblait une armée, se retirèrent d'eux-mêmes, le 29 juillet, jour de sainte Marthe.

Au milieu des joies de la délivrance, le clergé, les religieux et les habitants de Mauriac firent vœu de célébrer tous les ans, le 29 juillet, cet heureux anniversaire « par une procession générale et solennelle à Dieu et à la sainte Vierge Marie, en actions de grâces. »

Des titres nombreux constatent la fidélité avec laquelle ce vœu fut toujours accompli. Un acte de 1649 nous fait connaître comment se faisait, au XVIIe siècle, cette procession « sainctement instituée par le seigneur Doyen et les « religieux du monastère, approuvée et reçue par tout le « clergé et peuple de cette ville ; laquelle se commence « et se finit dans l'église du monastère, comme étant la « maîtresse et principale église, en la forme et manière « des autres processions générales extraordinaires. MM. les « prebstres, vicaires et chapelains de l'église paroissiale « viennent à neuf heures du matin dans la dite église avec « leur croix, munis de leurs surplis et trouvent dans la dite « église MM. les consuls et officiers de la ville déjà assemblés, « avec le prieur claustral et les religieux. De plus, MM. les « prebstres de la paroisse portent l'image de la Vierge « (une petite statue d'argent) qui est dans la dite église de

Digitized by Google

« la paroisse et la remettent entre les mains du Supérieur « des religieux, pour être portée par icelui pendant la « procession, comme de bonne et louable coustume s'est « toujours fait. »

Un livre des offices des saints patrons de Mauriac, dont nous parlerons plus bas, imprimé à Toulouse en 1658, contient un calendrier des fêtes particulièrement célébrées à Mauriac. Au 29 juillet on lit cette note : *Habetur supplicatio solemnis pro liberatione urbis ab hereticis.* — « Procession solennelle pour la délivrance de la ville des mains des hérétiques. »

Dans le *Journal de voyage de D. Jacques Boyer*, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, envoyé dans la province de Bourges pour recueillir les documents nécessaires à la composition du *Gallia christiana,* on lit, sous la date du 29 juillet 1712 : « J'assistai à une procession générale que l'on fait tous les ans à Mauriac, en actions de grâces pour la délivrance de cette ville des hérétiques, l'an 1574. Je fis diacre au révérend père prieur, qui portait une belle figure d'argent de la Très Sainte-Vierge. »

La célébration de cet anniversaire fut nécessairement interrompue pendant la Révolution, mais, la tourmente une fois passée, elle fut vite rétablie. Voici ce que Pierre Pesteil, ancien prieur des Pénitents, écrivait, en 1818, dans le *Coutumier* de l'église de Mauriac : « Le 29 juillet, se trouve la fête de sainte Marthe ; ce jour-là il y a une procession à sept heures du matin, autour de la ville, en l'honneur de Notre-Dame des Miracles, qui daigna délivrer nos ancêtres des mains des Huguenots. Ce jour-là, M. le curé porte une statue de la Vierge entre les mains, et après la procession on chante une grand'messe en son honneur. »

Cette procession se fait encore aujourd'hui, à six heures du matin, mais sans solennité. Elle a même dégénéré en procession de sainte Marthe, patronne des servantes, qui y portent sa statue, au lieu de la statue de la Vierge. Il serait à désirer qu'on lui donnât un peu plus d'importance, ou du moins qu'elle reprît son caractère primitif.

Digitized by Google

IV.

Grand nombre d'institutions religieuses

(XVIe-XVIIIe SIÈCLE.)

Nous voici arrivés au grand siècle, et nous verrons que, s'il fut pour la France le signal d'une restauration chrétienne, comme le précédent l'avait été de la restauration païenne, il fut aussi pour la ville de Notre-Dame des Miracles l'époque d'un épanouissement merveilleux et fécond d'œuvres saintes, de fondations pieuses de toute sorte, dont la Vierge Marie était comme le centre et le moteur puissant.

Autour d'elle, en effet, surgirent alors une foule d'institutions et corporations dont le nombre est, à lui seul, un sujet d'étonnement et d'admiration. Dans une ville qui ne comptait pas trois mille âmes, nous voyons s'établir, depuis la fin du XVIe siècle jusque vers le milieu du XVIIe, deux maisons d'ordres religieux, l'une d'hommes, l'autre de femmes : les Jésuites et les Dominicaines ; deux Tiers-Ordres ; une compagnie de Pénitents ; six congrégations, dont deux vivant en communauté ; huit confréries. Si l'on y joint le monastère bénédictin et la communauté des prêtres, nous arrivons au chiffre de vingt corporations religieuses rayonnant autour de Notre-Dame et lui formant comme une brillante couronne. On comprend que, pour ne pas donner à cette notice des proportions exagérées, nous ne sortions pas de notre sujet et ne parlions ici que de celles qui étaient plus ou moins directement en rapport avec le culte de Marie.

La Compagnie des Pénitents de Notre-Dame du Gonfalon s'établit pour la première fois, à Mauriac, en 1589, pour l'un et l'autre sexe, sous le titre de l'Annonciation de la Sainte-Vierge. Approuvée d'abord par Mgr François de La Rochefoucaud, évêque de Clermont, elle fut confirmée au XVIIe siècle par le pape Urbain VIII, qui, entre autres faveurs spirituelles, accorda aux confrères une indulgence plénière, le jour de l'Annonciation, et une autre de sept ans et de sept quarantaines, le jour de Notre-Dame des Miracles (13 août 1624). Etablis d'abord dans une chapelle du cloître des religieux, les Pénitents ne tardèrent pas à aller

Digitized by Google

faire leurs exercices dans l'église paroissiale, sous le regard de Notre-Dame des Miracles. En 1652, ils bâtirent une chapelle à leur usage près de la porte Saint-Mary, qui prit de là le nom de *Portail des Pénitents*, qu'elle a gardé jusqu'à nos jours. Reconstituée après la révolution, la congrégation des Pénitents n'a fait que végéter et a fini par disparaitre, vers le milieu de ce siècle.

En 1645, Pierre Pommerie, curé de Mauriac, supplia Mgr Joachim d'Estaing, évêque de Clermont, de permettre l'érection dans son église, d'une congrégation de filles sous le titre de *Sœurs de Notre-Dame des Miracles*. L'évêque autorisa volontiers cette société dont les membres s'occupaient de la prière, du soin des autels et des œuvres de charité. Trois ans plus tard, Innocent X l'approuva à son tour et lui accorda des indulgences. Quoique instituées canoniquement sous le titre de la Purification de Notre-Dame, on les appelait vulgairement les *Sœurs de Notre-Dame des Miracles*, et leurs règles portent même ce dernier nom. Elles avaient un vêtement uniforme et une maison commune, où elles se réunissaient chaque jour pour faire certains exercices. Elles dépendaient directement du curé. Les Sœurs de Notre-Dame ont subsisté jusqu'à nos jours.

Les Religieuses de Saint-Dominique furent fondées à Mauriac par Anne de la Tour-du-Gouvernet, originaire de Murat, et arrivèrent dans notre ville en 1652. Leur couvent prit le nom de Notre-Dame de Grâces. Rétablies au commencement de ce siècle par Madame Fontanges, ancienne religieuse, elles ne pouvaient se recruter qu'avec peine, à cause de l'austérité de la règle, dont les observances ne s'accordaient guère avec les soins et l'instruction qu'elles donnaient aux jeunes filles de la ville. Aussi Monseigneur de Marguerye, autorisé par Rome, a changé l'ordre, en 1847, et les a transformées en religieuses de Notre-Dame.

La confrérie du Rosaire fut établie par des religieux de Saint-Dominique, sous le pontificat de Monseigneur Joachim d'Estaing, évêque de Clermont (1614-1650). Vers la fin du siècle nous trouvons plusieurs testaments contenant des fondations en sa faveur. Ainsi Marie Gourdes donne une rente pour la grand'messe, le jour de la fête du Rosaire

Digitized by Google

(1685), et plus tard, deux sœurs, Antoinette et Suzanne Badailles, fondent une messe chaque premier dimanche, et une autre chaque quatrième dimanche du mois, en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire (1690).

La confrérie de Notre-Dame d'août avait dû être établie après l'ordonnance de Louis XIII (10 février 1638), consacrant son royaume à la sainte Vierge et prescrivant une procession le jour de l'Assomption.

Chez les Pères Jésuites, la congrégation de la Sainte Vierge avait été établie dès la fin du siècle précédent et y était très florissante. Il y avait trois sections, ou plutôt trois congrégations distinctes : la congrégation des écoliers, celle des bourgeois et celle des manants, ou gens de la campagne.

Mais la corporation la plus nombreuse, la plus riche, la plus florissante était assurément celle de Notre-Dame des Miracles dont nous n'avons pu retrouver la fondation, laquelle devait remonter au moins à la fin du XVIe siècle, après les guerres de religion. Elle s'étendait bien au-delà des limites de la paroisse, car la plupart des pèlerins tenaient à s'y faire inscrire. Elle était gouvernée par des bailesses et faisait presque tous les frais de la fête, comme nous le dirons plus loin.

Vers le milieu du XVIIe siècle, toutes les corporations religieuses étaient fondées, fleurissaient, étaient à l'apogée de leur ferveur ; mais la sève d'esprit chrétien, qui coulait si abondante et si vive dans les veines du corps social, à cette époque, trouva bientôt un autre moyen de se manifester par des fondations particulières fort nombreuses, qui avaient pour objet principal la grandeur et la magnificence du culte. Elles se multiplièrent pendant cent ans, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Nous ne pouvons mentionner ici que quelques-unes de celles qui avaient pour but la glorification de la Mère de Dieu, de Notre-Dame des Miracles.

Rappelons d'abord que Jeanne de Fontanges, veuve d'Antoine de Ribier, douairière de Lavaur, insigne bienfaitrice du Collège, n'avait pas oublié Notre-Dame des Miracles. Par contrat du 25 décembre 1597, elle donna près de 1500 livres, dont le revenu devait faire les frais de

Digitized by Google

prédications suivies dans l'église paroissiale, pendant l'Avent et le Carême. La même dame avait fondé en même temps un office solennel pour les morts, le jour de saint Michel. La tradition de ces fondations pieuses s'est conservée : aujourd'hui encore le clergé de la paroisse prêche tous les jours du Carême, le samedi excepté, et l'office du jour de saint Michel se fait toujours très solennellement.

Antoinette Chavaniac, par son testament du 30 septembre 1649, demande que son corps soit enterré dans l'église paroissiale, et fonde une messe à l'autel de Notre-Dame pour le jour de l'Assomption, avec les Matines et les Laudes, avant la messe, et le chant du *Redemptor* après, sur son tombeau.

Marie Bezet, veuve de Jean Delbos, donne aussi par testament à l'église la somme de cent livres, pour acheter une croix processionnelle d'argent à l'usage de la paroisse (20 avril 1657).

Catherine Barrat, veuve de Pierre Verdier, fonde les Matines et les Laudes pour le jour de la Nativité de Notre-Dame; elles devront être chantées entièrement dans le chœur de l'église paroissiale (1657). Dans son testament rédigé dix ans plus tard, elle augmente encore la somme donnée pour cette fondation.

En exécution d'un arrêt du parlement de Paris de 1661, une transaction intervint entre le syndic des religieux et les prêtres de la communauté, d'après laquelle le syndic s'obligea à payer aux prêtres de la paroisse la somme de 1600 livres, pour les arrérages de vin et de cire que les religieux devaient à l'église paroissiale comme sacristains. Cette somme, d'après le désir exprimé dans l'arrêt du parlement, fut employée « à l'ornementation du maître-autel dédié à Notre-Dame des Miracles. »

Jean Bordes, prêtre, originaire de Mauriac, prieur de Saint-Michel-de-Banières, en Quercy, fonda les Matines et les Laudes, les jours de la Purification de la Sainte Vierge, de sainte Anne et de saint Jean-Baptiste (1682).

Une femme du peuple, étrangère à la ville, veut aussi témoigner de sa piété envers la patronne de Mauriac et, par son testament, lègue trois livres au Saint-Sacrement, trois

Digitized by Google

livres à l'autel de Notre-Dame, trois livres aux Pénitents et dix livres aux religieux du monastère (1692); c'était Françoise Chastres, du village de Lanau, paroisse d'Arches.

Antoine Pommerie, curé de Mauriac, donne à l'église son calice d'argent doré (1698).

Pierre d'Escayres avait légué deux cents livres pour la fondation du salut et d'une grand'messe, le jour de l'octave de Notre-Dame des Miracles : Jean Mauriac et Pierre Counil, ses héritiers, s'obligent à payer pour cela dix livres de rente.

Jean Corduron, prêtre, originaire de Mauriac, ancien curé de Calleville, par contrat passé à Clermont le 2 septembre 1714, fonde l'office canonial en entier, depuis les premières vêpres jusqu'à complies, pour les jours de saint Joseph, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Transfiguration, de la Nativité de Notre-Dame, de la Dédicace, de la Présentation et de saint Jean l'Evangéliste son patron. De plus l'office canonial devra être aussi chanté en entier, les quatre dimanches qui précèdent la solennité de Notre-Dame des Miracles, avec un salut solennel le soir en l'honneur de la Sainte Vierge. Semblable office sera fait le jour de l'Assomption et pendant toute l'octave, le jour de la Conception de Notre-Dame et son octave. Pour cette importante fondation, Jean Corduron donne trois mille livres à la communauté.

L'année suivante un pieux laïque, marchant sur les traces du saint prêtre, voulut aussi promouvoir le culte de Marie en même temps que le salut des âmes. Le 12 mars 1715, Antoine de Vezoles, procureur du roi en l'élection de Mauriac, « par la dévotion et révérence qu'il a envers la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, honorée le 9 may dans l'église de Mauriac, comme patronne, sous le titre de Notre-Dame des Miracles », fonde trois sermons qui devront être prêchés, l'un le dimanche dans l'octave de la fête, un second, le jour de l'octave, « à cause du grand concours et affluence des gens des pays circonvoisins, qui ne pouvant se rendre tous à Mauriac le jour de la fête, viennent pendant l'octave y faire leur dévotion » et le troisième, le jour de la commémoraison des morts « afin d'exciter les fidèles

Digitized by Google

à se préparer à la mort, et à soulager par leurs prières les âmes des fidèles trépassés ». Il donne pour cela 15 livres de rente à la communauté qui sera chargée de désigner le prédicateur.

M. de Vezoles donna en outre la somme de cinq cents livres, pour l'entretien perpétuel de deux lampes qui doivent brûler au grand-autel, devant la statue de Notre-Dame (1719). Le généreux bienfaiteur mourut le 3 avril 1725.

Sa veuve, Marie de Bonnefon, testa le 2 août de la même année et, à l'exemple de son mari, fit aussi un certain nombre de fondations et legs pieux. Ainsi elle donne quinze livres à la confrérie du Très Saint Sacrement, et autant à celle de Notre-Dame des Miracles ; deux cents livres pour la fondation des Matines et des Laudes, le jour de la Toussaint, avec l'absoute vers six heures du soir, pour faire sonner les cloches et mettre un certain nombre de cierges à l'autel et autour de la représentation ; dix livres à la congrégation des sœurs, ou menettes de Notre-Dame ; à l'autel de Notre-Dame des Miracles un tapis et deux flambeaux, pour mettre devant le Saint-Sacrement, etc.

D'autres fondations de ce genre eurent encore lieu qui rehaussaient singulièrement la majesté du culte dans l'église de Notre-Dame ; mais avec le temps il arrivait que plusieurs de ces fondations n'étaient plus payées, pour une cause ou pour l'autre, par les héritiers des fondateurs. Par un règlement du 15 novembre 1745, Massillon, évêque diocésain, statua que toutes les fondations de Matines, Vêpres, ou autres prières, demeureraient réduites aux Matines et Laudes des Dimanches de l'Avent et du Carême, des fêtes solennelles de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge ; des Octaves de Pâques, de Notre-Dame des Miracles, du Saint-Sacrement et de l'Assomption de la Sainte-Vierge, auxquels offices, encore bien nombreux, on le voit, tous les prêtres seraient tenus d'assister. Il est à croire que les fidèles les suivaient aussi en grand nombre, puisque c'était la piété populaire qui en avait été l'instigatrice. De cette piété nous trouvons encore des preuves dans les testaments de cette époque où se remarque souvent la formule suivante : « Je prie Dieu qu'il me pardonne mes péchés par les mérites de

Digitized by Google

Jésus-Christ, son Fils, et par l'intercession de la Vierge Marie, reine des Miracles. » Depuis un siècle nous avons fait du chemin; si les testaments contiennent encore des legs pieux, il y a longtemps que la rédaction a perdu ce caractère de christianisme qui pénétrait autrefois tous les actes de la vie même civile.

V.

La fête de Notre-Dame des Miracles

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

Dès la fin du XVIe siècle, un grand relief était donné à la fête de Mauriac, puisque on s'y préparait un mois à l'avance par des cérémonies spéciales. Un acte de 1577 nous apprend en effet que, les quatre dimanches qui précédaient la fête, on chantait en l'honneur de Notre-Dame un office particulier pour lequel les religieux du monastère se rendaient à l'église paroissiale, après la grand'messe. Le premier dimanche, le Doyen donnait à dîner aux religieux, le second dimanche, c'était le Cellerier, le troisième, le Camérier, et le quatrième, le Prieur du Vigean. C'était ce qu'on appelait le droit de *Sones*, ou le repas des *Antiphines (Antiphonæ)*, nom donné encore aujourd'hui à ces prières publiques et solennelles.

Pour disposer les âmes à bien célébrer les fêtes de Noël et de Pâque, l'Eglise a établi l'Avent et le Carême, temps de préparation, rempli de prières multipliées et de cérémonies pieuses. Pour se préparer à la grande solennité de Notre-Dame des Miracles, nos aïeux avaient organisé des cérémonies, des chants spéciaux, qui étaient comme la voix lointaine de la fête, comme l'annonce du grand avènement et qu'on pourrait appeler l'Avent de Notre-Dame. Voici en quoi consistait cette liturgie touchante et poëtique.

Avertis par le vicaire de la chapelle de Saint-Benoît, le Seigneur Doyen du monastère, le prieur claustral et les autres religieux se rendaient en procession à l'église de Notre-Dame, à l'issue de la grand'messe paroissiale, et

Digitized by Google

prenaient place au chœur avec les prêtres de la communauté ; le curé restait à l'autel. Tout le chœur commençait par saluer la Sainte Vierge, dont la statue surmontait le maître-autel, par le chant de l'Antienne *Salve Regina*. Aux trois exclamations ajoutées par saint Bernard : *O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !* le curé et deux moines, alternativement, intercalaient les strophes d'une prose, où les louanges et l'amour de Marie s'exhalent par des expressions poétiques et enflammées, et qui variaient chaque dimanche. Puis venait le chant du *Magnificat*, avec le *Regina cœli* pour Antienne, pendant lequel on sonnait les cloches et l'on encensait la Vierge et l'autel. Deux moines chantaient le verset et le curé récitait une oraison, où l'on demandait à Dieu la persévérance dans le culte de Marie et la grâce de se bien préparer à célébrer ses Miracles. Ces prières et ces chants furent légèrement modifiés plus tard.

A ce salut, qui avait lieu après la grand'messe, on ajouta, au commencement du XVIIIe siècle, un autre salut solennel, en l'honneur de la Sainte Vierge, qui se célébrait le soir des quatre dimanches. Nous avons vu plus haut que c'est un prêtre de Mauriac qui l'avait fondé.

Quant à la fête proprement dite, de toute antiquité elle a été fixée au 9 mai, à ce moment où la nature, si vigoureuse dans la première apparition du printemps, revêt nos campagnes des flots d'une luxuriante verdure. Mais quel motif a fait prendre cette date si admirablement choisie ? On ne le sait point au juste. C'est bien la date du diplôme de Louis-le-Gros pour la réédification du monastère, en 824 ; mais on ne voit pas de rapport bien étroit entre cette restauration et l'église de la paroisse. Dans le nouvel office de Notre-Dame des Miracles il est dit que *ce jour a été honoré par le premier miracle opéré par la Sainte Vierge dans l'église de Mauriac ;* mais rien, dans les annales de la cité, ne vient à l'appui de cette assertion toute récente de Mgr Bouange. Ce qui nous paraît le plus probable c'est que le 9 mai est l'anniversaire, conservé par la tradition, de l'apparition de la Sainte Vierge à sainte Théodechilde, et c'est peut-être ce qu'a voulu dire l'auteur du nouvel office.

Quoi qu'il en soit de la raison qui a fait fixer à ce jour

Digitized by Google

la fête de Notre-Dame des Miracles, celle-ci était célébrée avec beaucoup de pompe et attirait les foules des lieux les plus éloignés. Dès le commencement du XVIe siècle on chantait, la veille au soir, les Matines et les Laudes de la fête; au XVIIe, il y avait les premières vêpres composées de trois psaumes seulement, selon le rit de Clermont, et le soir les Matines avec un seul nocturne, comme pour les fêtes les plus solennelles, et trois leçons historiques approuvées dès 1528 par l'évêque de Clermont. Le jour même de la fête, les offices étaient présidés par le Doyen du monastère, curé primitif, ou en son absence, par le prieur, accompagné de ses moines. Mais vers le milieu du XVIIe siècle, le curé, qui n'avait encore que le nom de vicaire perpétuel, voulut s'affranchir, poussé du reste par l'esprit de la population, de la tutelle monacale ; ce qui occasionna quelques troubles, le jour même de la fête de l'année 1649. Pour éviter un procès, le curé et les religieux en vinrent à un compromis dont voici les points principaux.

La veille de la fête, 8 mai, le curé et les prêtres de la paroisse iront chercher les religieux, à trois heures, pour chanter les premières vêpres, après lesquelles ils les accompagneront de nouveau jusqu'à la porte de leur église de Saint-Pierre; ce qu'on fera aussi pour les Matines qui se chantent à six heures du soir. Le jour de la fête, le curé et les prêtres communalistes iront aussi chercher les religieux pour faire la procession, qui partira de l'église paroissiale et, à la fin de laquelle, le prieur du monastère donnera la bénédiction à la croix du cimetière; puis la procession rentre dans l'église, le prieur célèbre la grand'messe, donne la bénédiction au prédicateur et, l'office terminé, les prêtres et les curés reconduisent les religieux.

Dans l'après-midi, avant les vêpres, les religieux adjugent les offices et charges de la fête. Les secondes vêpres se célèbrent comme les premières. Si la fête tombe le dimanche, le curé dit la messe paroissiale et fait son prône comme de coutume. En tout temps, il présidera les Complies de la fête et après il fera l'exposition et donnera la bénédiction du T.-S. Sacrement. La prédication de ce jour était faite alternativement par les religieux et par le curé.

Digitized by Google

Quand les religieux ne pouvaient la faire à leur tour, ils devaient en avertir le curé assez à temps pour que celui-ci put se procurer un prédicateur.

Les jours de l'Assomption et de la Conception, on fera une procession générale en l'honneur de la Sainte Vierge, pour laquelle le curé, le vicaire et les prêtres de la paroisse iront chercher le prieur et les religieux dans l'église du monastère, puis tous ensemble iront prendre, dans l'église paroissiale, l'*image sacrée de Notre-Dame*, qui sera portée en triomphe, dans la ville, par quatre prêtres que le curé et le prieur du monastère auront désignés à l'avance. Le prieur porte entre ses mains le second reliquaire de la paroisse.

Aux processions du jubilé et à celles que l'on fait pour quelques nécessités publiques, on portera également par la ville les insignes reliques du monastère, ainsi que l'image de la glorieuse Vierge en triomphe, comme au jour de l'Assomption, et la bénédiction étant donnée, on rentrera dans l'église de la paroisse pour y rapporter la statue miraculeuse, et ensuite les prêtres et les religieux iront ensemble dans l'église du monastère déposer les saintes reliques. (22 octobre 1650).

Ce règlement laissait, comme on le voit, bien peu de latitude au curé qui, toujours poussé par l'opinion, ne tarda pas à faire de nouveaux empiètements en établissant, malgré les réclamations du Doyen, une seconde procession le jour de l'octave de Notre-Dame et le jour de l'octave du Saint-Sacrement, processions qu'il présidait seul entouré de ses prêtres, à l'exclusion des religieux. La procession du jour de l'octave de Notre-Dame fut autorisée par l'official de Clermont en 1717. Elle se fait encore aujourd'hui.

Il se donnait bien d'autres licences pieuses qui furent sévèrement critiquées, deux ans plus tard, par l'évêque de Clermont, Louis d'Estaing, qui visita l'église de Mauriac, le 15 juillet 1652. Il a laissé de son passage un procès-verbal très détaillé dont nous demandons la permission d'extraire les passages concernant notre sujet : « Nous avons visité un reliquaire d'argent auquel les reliques sont portées par deux figures d'anges, dans un cristal de forme oblongue, avec cette inscription : *De vestimentis beatæ Mariæ Virginis*

Digitized by Google

et aliorum Sanctorum. Avons ordonné de renouveler l'inscription pareillement écrite sur du velin. Partie des dites reliques étaient autrefois dans une image d'argent représentant la Sainte Vierge et le petit Jésus. Avons vu ladite image d'argent.

« Sur le maître-autel est placé un grand tableau de Notre-Dame des Miracles, embelli d'un cadre et d'un retable fort propre sur lequel est posée *une image ancienne en relief de la Sainte Vierge*.... La tradition est que l'église est consacrée, l'on en solennise et chôme la Dédicace le 10 mai, qui est le lendemain de la fête de Notre-Dame des Miracles, titulaire et patronne de la dite église....

« Enquis le dit curé s'il n'y avait point d'indulgences dans la dite église, nous a répondu qu'il y avait indulgence plénière, pour sept ans, le jour de Notre-Dame des Miracles.... Et d'autant qu'en la dite fête se font des cérémonies prohibées par la constitution canonique, par le Concile provincial de Bourges et par nos statuts diocésains; que l'on crée l'un des prêtres évêque, lequel marche avec une mitre en tête, fait porter la crosse devant lui et donne la bénédiction épiscopale, nous en avons interdit l'usage. Tolérons néanmoins que l'on fasse un rénage, ainsi que l'on a accoutumé aux autres fêtes. Nous autorisons aussi que la confrairie en continue, pourvu qu'il ne s'y passe rien de contraire à la discipline ecclésiastique, et à la charge que les bailesses rendront compte de leur gestion pardevant nous ou nos commis... »

Le curé, qui était alors M. Pierre Pommerie, put rendre à son évêque ce témoignage consolant qu'il ne savait aucune personne de la paroisse qui n'eût communié à Pâques, qu'aucun enfant n'était mort sans baptême, ni aucun adulte sans sacrement, sauf ceux qui étaient décédés de mort subite.

Cinq ans plus tard, Mgr Louis d'Estaing était encore à Mauriac, pour la visite, le 27 juillet, jour où il approuva de nouveaux offices de Notre-Dame des Miracles et des autres patrons de la ville, rédigés selon le rit romain et dont nous parlerons ci-après.

La confrérie de Notre-Dame des Miracles faisait tous

Digitized by Google

Pl. III

GRAVURE DU BRÉVIAIRE MAURIACOIS, 1658

Digitized by Google

Digitized by Google

les frais de la fête. C'est elle qui payait de ses propres fonds le déjeûner et le dîner des élèves du Collège qui, le jour de la solennité et le jour de l'octave, venaient à la paroisse remplir les offices d'acolythes, de thuriféraires, de porte-croix, de chapiers, etc. ; elle qui hébergeait, pendant tout le temps qu'ils restaient à Mauriac, les *violons* qu'on faisait venir d'Aurillac, chaque année, pour faire de la musique aux offices et à la procession, le jour de la fête ; les *violonneux* de Mauriac jouaient le jour de l'octave. Ses revenus consistaient dans la minime cotisation de 2 sols, 6 deniers que payaient les membres en entrant, dans les offrandes en argent et en cire provenant des rénages de la fête et enfin dans la vente des cierges aux pèlerins dont elle avait le monopole ; il s'en vendait, avons-nous dit, jusqu'à trois mille durant l'octave de la fête.

Les comptes-rendus des bailesses de la confrérie de Notre-Dame des Miracles, pour les années 1745-1749, nous font connaître les principaux usages de la fête à cette époque, en même temps qu'ils nous manifestent la piété de tous les rangs de la société.

Parmi les offices ou rénages pour les hommes, nous remarquons ceux d'évêque, de porte-crosse, de roi, de lieutenant du roi ; les offices de contre-roi, de premier, deuxième et troisième gentilhomme, etc. Pour les femmes, les offices de reine, de contre-reine ; puis de première, deuxième et troisième lieutenante de la reine. Viennent ensuite les porte-enseigne très nombreux et les porte-torche jusqu'au nombre de vingt-six. Le curé, M. Joseph de Bonnefon, docteur en théologie, est constamment évêque pendant ces cinq ans ; M. de la Vige, doyen de Vareins, est roi pendant trois ans, et M. Géraud Meynial, les deux autres années. M. de la Vige, conseiller du roi, remplit l'office de contre-roi en 1747. Madame de la Vige est reine deux ans, Mademoiselle de Montfort, une année, et Madame de Varconsin, aussi deux ans. Parmi les autres employés nous trouvons les noms suivants de familles qui existent encore, comme : Joseph Peyrac de Crouzy, Guy Gautier, Agnès Arnal, Pierre Delpeux, Alexis Chanut, Jean Ouvradou, Jean Lafarge, Anne Chassan, Marie Malassagne, Pierre Forestier, Amable Galvain,

Digitized by Google

Antoine Lascombes, Louis Gély, Antoine Serre, Guinot Gély, etc. On donnait aux deux *violons* d'Aurillac 26 livres, en outre de leur dépense à l'hôtel ; 12 livres aux sonneurs, pour leur peine du jour de la fête et de l'octave. Les bailesses donnaient *gratis* le repas aux anges les deux jours de la solennité. M. le Curé recevait également, ces deux jours-là, tous les prêtres étrangers.

Les évêques de Clermont faisaient régulièrement la visite de leur vaste diocèse tous les cinq ans. Ainsi Mgr Gilbert de Veny d'Arbouze était à Mauriac en 1666, 1671, 1676 ; dans cette dernière visite il fit plusieurs ordonnances relatives à la réforme de la communauté des prêtres.

Massillon qui, par sa douce éloquence autant que par sa tendre piété, a illustré le siège de Clermont, est venu plusieurs fois à Mauriac. En 1727, il assista à la fête et ordonna de faire l'inventaire de tous les titres de fondations de la paroisse. Il conserva des relations épistolaires avec quelques familles de Mauriac, entre autres avec la famille de Bonnefon, qui garde encore une correspondance inédite de l'illustre pontife.

Fig. 2. Sceau de Massillon

Vers la fin du XVIIIe siècle, les religieux semblent avoir cédé de leur droit, puisque à cette époque nous voyons le curé et les prêtres de Mauriac présider seuls les saluts, les processions et toutes les cérémonies de la fête.

Digitized by Google

A cette même époque survint un changement qui déplut aux populations et faillit nuire à la solennité de Notre-Dame des Miracles. Mgr de la Garlaye, évêque de Clermont, avait porté une ordonnance qui prescrivait de renvoyer au dimanche la célébration extérieure des fêtes patronales ; celle de Mauriac se trouvait dans ce cas et l'ordonnance épiscopale eut son plein effet durant les années 1774, 1775 et 1776. Mais les fidèles, habitués à venir honorer Notre-Dame des Miracles, le jour même de sa fête, furent froissés de ce changement. Les pèlerins se divisèrent alors : les uns, venant de plus loin, arrivaient toujours le 9 mai, comme auparavant; les autres, plus rapprochés et instruits du changement, attendaient au dimanche suivant pour venir faire leurs dévotions. Il en résultait un amoindrissement du culte extérieur. Aussi Mauriac réclama contre l'ordonnance épiscopale qui fut rapportée par le successeur de Mgr de la Garlaye, Mgr de Bonal, lequel, « voulant favoriser la piété des fidèles de Mauriac envers l'image insigne de N.-D. des Miracles » et faire droit au désir du curé et des prêtres de la ville, rétablit les choses dans l'ancien état.

Cependant l'esprit philosophique fait des progrès dans les masses et partout on sent la révolution qui s'approche : on peut le constater à Mauriac, comme ailleurs. Peu à peu l'ancienne ferveur, la foi simple et confiante diminuaient et les rangs des pèlerins, si serrés naguère, s'éclaircissaient de jour en jour. Les preuves de ce fait abondent. Tandis que les offrandes perçues par la confrérie de Notre-Dame des Miracles s'étaient élevées à 160 livres en 1747, elles ne montaient plus qu'à 55 livres en 1774. Or comme l'offrande faite par chaque nouveau confrère était de deux sols, six deniers, il en résulte qu'il y avait eu à la première de ces dates onze cents quatre-vingts inscriptions nouvelles, et qu'il n'y en eût que quatre cents quarante à la seconde. Le pèlerinage sembla cependant se relever un peu vers la fin du siècle, car d'après les comptes d'Etienne Leymonie, prêtre sacristain, en 1784, les recettes s'élevèrent, cette année, à quatre-vingt-huit livres. Cette augmentation, assez insignifiante d'ailleurs, constate les efforts que faisait à cette époque M. Ronnat, curé de Mauriac, pour redonner à

Digitized by Google

la fête son lustre d'autrefois, mais qui n'aboutirent qu'à transformer d'une manière malheureuse les anciennes cérémonies romaines et à leur donner le cachet du rit clermontois, comme nous le verrons ci-après.

L'affaiblissement de la dévotion populaire est encore attesté par deux tableaux, que nous avons sous les yeux, dressés, en 1775, pour le luminaire de la fête : l'un présente le détail de l'ancien luminaire, l'autre celui d'un luminaire réduit « pour l'épargne ». D'après le premier on employait quatre-vingt-douze livres de cire divisées en 178 cierges ; d'après le second il n'y en aura plus que soixante-trois livres réparties en 154 cierges. Mais bientôt du reste toutes ces lumières vont s'éteindre, les pèlerins s'arrêter complètement et l'église de Mauriac sera dans l'abandon, comme toutes les églises de France ; *tous les chemins qui y conduisent pleureront, parce que personne ne viendra plus à ses solennités.* Cependant avant de peindre ce lugubre tableau, il nous faut revenir en arrière pour contempler encore quelques consolants spectacles.

VI.

L'office liturgique de Notre-Dame des Miracles

La dévotion qui nous occupe n'est pas seulement une dévotion ancienne, populaire, illustre en prodiges, comme on en voit tant d'autres sur divers points du diocèse : c'est de plus une dévotion qui a reçu, à diverses reprises, et depuis longtemps, la sanction de l'Eglise par l'approbation formelle de prières liturgiques et d'un office ecclésiastique spécial, ce qui constitue un de ses caractères particuliers parmi tous les autres pèlerinages de la Haute-Auvergne.

Nous connaissons cinq offices propres de Notre-Dame ayant été successivement en usage dans le clergé de Mauriac. Le plus ancien connu remonte au XIIIe siècle, peut-être au XIIe ; Montfort ne nous en a conservé que les neuf leçons ou lectures, toutes historiques et pieuses, comme on les écrivait à cette époque, et qui étaient encore, de son temps, lues publiquement dans l'église, la veille de la fête. Elles rapportent la fondation du pèlerinage et s'éten-

Digitized by Google

dent longuement sur la construction de l'église et la punition terrible du prêtre qui voulut s'y opposer.

Le second office fut approuvé en 1528, par Thomas Duprat, évêque de Clermont, par rescrit daté du 5 mai de cette année. Celui-ci était rédigé selon l'ancien rit clermontois, d'après lequel les vêpres n'avaient que trois psaumes, et les matines un seul nocturne dont les leçons étaient historiques aussi. Elles racontent, dans un très bon latin, les commencements du pèlerinage, les miracles nombreux qui s'y opéraient, en particulier la délivrance des prisonniers et la consécration miraculeuse de l'église. Après 1629, on y ajouta le fait de la préservation de la peste. Les répons rappellent les plus gracieuses images par lesquelles l'Ecriture désigne à l'avance la Mère du Sauveur : la belle colombe qui remonte le courant du ruisseau ; les parfums du printemps qui s'attachent à ses pas ; les roses empourprées, les lis de la vallée, le jardin fermé d'une verdoyante clôture ; les louanges du monde entier s'ajoutant aux cantiques angéliques, etc. Ces deux premiers offices restèrent manuscrits.

Le troisième est celui qui fut approuvé, comme nous avons dit, en 1657, par Mgr Louis d'Estaing. Il a pour cadre le rit romain, et pour fond l'office de la Sainte Vierge du même bréviaire, avec les différences suivantes. Les antiennes des premières et des secondes vêpres, celles des Laudes, sont prises de la fête de la Nativité. Les répons des trois nocturnes sont empruntés à la même fête, ainsi que l'oraison et l'invitatoire, avec cette simple modification que partout où se trouvait le mot *Nativitatem*, on lui substitua *Solemnitatem Miraculorum*. Les trois leçons du second nocturne sont propres et empruntées à l'office de 1528.

Le 10 mai, on faisait la fête de la dédicace comme au bréviaire romain avec trois leçons historiques racontant la construction et la consécration de l'église. Ces deux fêtes portaient octave. Les rubriques annexées à l'office disent que, lorsque le 9 mai tombe le jour de l'Ascension, on ne renvoie pas la fête, à cause du concours du peuple, mais qu'on dit d'abord l'office et la messe chantée de l'Ascension, puis l'office et la grand'messe de Notre-Dame des Miracles.

Digitized by Google

On devait dire alors la messe votive de la Sainte Vierge, car nous n'avons pas trouvé de messe propre datant de cette époque, et l'approbation épiscopale n'en parle point.

A l'office ainsi retouché de Notre-Dame des Miracles on ajouta les offices de saint Mary, apôtre de l'Auvergne, de saint Quinide, évêque, dont les corps reposaient dans l'église du Monastère; de sainte Théodechilde, vierge ; de saint Paulin, martyr et de saint Godéric, confesseur, dont les reliques étaient honorées dans l'église des Jésuites ; enfin celui de saint Austremoine, évêque de Clermont.

Imprimés à Toulouse l'année suivante (1658), ces divers offices forment un joli volume in-12, de cent soixante-quatre pages, relié en maroquin et doré sur tranche. En tête de l'office de Notre-Dame se trouve une gravure représentant, dans la partie supérieure, la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus et, dans la partie inférieure, les cinq autres patrons de Mauriac. Au dessus de la représentation de la ville de Mauriac, offerte à Marie par sainte Théodechilde, brille une langue de feu, représentant incontestablement la lumière miraculeuse que Théodechilde aperçut dans les profondeurs de la forêt; sur un philactère tenu par des anges, on lit ce vers latin :

Prodigiis Virgo nascentem illuminat urbem.

Par ses prodiges la Vierge illustre la ville naissante.

Le quatrième office de Notre-Dame des Miracles fut rédigé à la fin du XVIIIe siècle, par M. Gabriel Ronnat, curé de Mauriac, et approuvé par Mgr François de Bonal. Sous l'influence des idées gallicanes, le diocèse de Clermont avait abandonné le rit romain pour se faire un rit particulier, avec lequel ne cadraient plus les offices du bréviaire mauriacois. M. Ronnat, pour les mettre d'accord avec les rubriques du bréviaire diocésain, imprimé, en 1774, par les ordres de Mgr de la Garlaye, composa un nouvel office de Notre-Dame des Miracles, où l'on ne trouve qu'une leçon historique, la troisième, résumant les trois du précédent office, et où nous voyons apparaitre pour la première fois la belle hymne des vêpres : *Felix, plaude pio*, que l'on chante encore aujourd'hui, et plusieurs oraisons propres. A la

Digitized by Google

suite, est une messe de Notre-Dame des Miracles avec une prose dont le chant est emprunté aux plus beaux endroits du Graduel. Approuvé d'abord par M. de la Garde, vicaire général, en 1776, ce nouvel office, encore retouché et perfectionné, le fut enfin par l'évêque diocésain, le 20 mars 1783, et imprimé à Clermont l'année suivante.

Nous ne ferons que mentionner le cinquième office de Notre-Dame des Miracles. Mgr Bouange, vicaire général, chargé par Mgr de Marguerye de rédiger le Propre de l'Eglise de Saint-Flour, se servit surtout, pour la fête de Notre-Dame des Miracles, de l'office romain de 1658, en y ajoutant les trois belles hymnes du XVIIIe siècle, et en refondant les anciennes leçons, auxquelles il a ajouté le fait saillant du couronnement. Cet office a été inséré dans le Propre de Saint-Flour qui, approuvé le 17 avril 1856 par la Sacrée Congrégation des Rites, devint obligatoire pour tout le diocèse à partir de l'année suivante. La fête de Notre-Dame des Miracles est donc célébrée aujourd'hui par le diocèse entier. — On a dû remarquer que, depuis quatre cents ans, chaque siècle a tenu à manifester sa dévotion à Notre-Dame des Miracles par la composition d'un nouvel office en son honneur; celui de 1856, approuvé par Rome, a fixé, pour longtemps sans doute, la forme des prières liturgiques qui s'adressent chaque année à l'auguste patronne.

Nous ferons une autre remarque au sujet de ces offices. Quand un changement s'opérait dans la récitation de la prière liturgique obligatoire ou autorisée pour les ecclésiastiques, l'ancienne forme du culte extérieur et solennel persévérait encore, quelquefois pendant fort longtemps. C'est ainsi que dans la seconde moitié du XVIe siècle, on lisait encore dans l'église, la veille de la fête, les neuf leçons de l'antique office, bien qu'un office nouveau eût été approuvé dès 1528. Ainsi encore après l'approbation et l'impression du bréviaire de 1658, on continua à chanter les saluts et l'office du soir comme auparavant; et aujourd'hui même que le dernier office est approuvé par Rome et obligatoire pour tous les prêtres du diocèse, les cérémonies

Digitized by Google

et les chants de la fête sont encore ceux qui furent mis en usage, à la fin du siècle dernier, par M. Ronnat.

La raison de ce fait est facile à donner : le peuple est essentiellement conservateur et ami de la tradition, et c'est pour ne point froisser ce sentiment fort respectable, puisque c'est celui de l'Eglise même, que le clergé hésite à changer les formules de prières, ou les cérémonies depuis longtemps en usage. Malgré tout cependant, et comme nécessairement, la transformation s'opère peu à peu, et assurément on peut dire que les cérémonies, telles qu'on les fait de nos jours, bien qu'ayant conservé un grand air et comme un suave parfum d'antiquité, se sont pourtant plus ou moins modernisées et diffèrent, sur plus d'un point, de celles qui étaient en usage au commencement du siècle. L'humanité marche sans cesse et les traditions les plus immuables changent toujours sous le soleil.

VII.

Quelques Miracles

(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

Ce qui ne changeait point, c'est la bonté de Marie et la confiance des peuples en sa puissante intercession, dont chaque siècle fournissait en passant de nouvelles preuves. Recueillons dans ce chapitre le souvenir de celles que le temps n'a point emportées.

En 1629, une épidémie, appelée fièvre rouge, fondit sur l'Auvergne et enleva le tiers de la population. Tous les environs de Mauriac étaient frappés ; déjà même il y avait eu quelques cas dans la ville. Les habitants se mettent, de nouveau et avec une renaissante ferveur, sous la protection de Notre-Dame des Miracles et s'engagent par vœu à faire, à perpétuité, une procession solennelle d'actions de grâces, le jour de l'Immaculée-Conception, s'ils sont préservés du fléau destructeur. Leur vœu est agréé. La peste ne toucha plus un seul des protégés de Marie et ceux qu'elle avait déjà saisis guérirent promptement. Mauriac fut fidèle à son vœu jusqu'aux jours de la Terreur ; mais, dans ce siècle, cet anniversaire glorieux pour Marie et précieux pour ses en-

Digitized by Google

fants n'a pas été rétabli ; il ne méritait pas moins cependant d'être conservé que celui de la délivrance des Huguenots.

Cette même année vit la réforme de Saint-Maur s'établir dans le monastère, grâce au zèle du curé de la paroisse, du recteur du collège et d'un fervent religieux, le Frère Granier, cellerier du couvent, malgré les agissements du marquis d'Escars de Merville, dont la famille avait longtemps possédé le doyenné en confidence. Le sieur de Merville en voulait surtout à Jean Granier, neveu du cellerier ; il le fit saisir par ses gens et conduire au château de Sainte-Amaranthe, en Périgord. Après quatre longs mois d'une dure captivité, le prisonnier, grâce aux bons soins et aux conseils du curé de Sainte-Amaranthe, put enfin s'évader, le 22 avril 1630. Marie Lavernhe, sa femme, avait fait vœu de donner un cierge de douze livres à l'autel de Notre-Dame des Miracles, si son mari parvenait à s'échapper. Celui-ci fut obligé de séjourner deux mois à Limoges pour refaire sa santé fort altérée par sa longue prison, et ne rentra chez lui que le 24 juin. Deux jours après, Marie Lavernhe accomplissait son vœu en actions de grâces à Dieu et à sa sainte et immaculée Mère.

Voici deux autres prodiges dus à l'intercession simultanée de Notre-Dame et de saint Paulin, martyr, dont le corps fut porté, des catacombes, dans l'église du collège, en 1650, mais dans lesquels « la Sainte Vierge eut sans doute la principale part, comme étant la Reine des Miracles », nous dit l'auteur de la *Translation de saint Paulin.*

Marguerite Boulon, du village de Cornillou, paroisse de Baliergues, en Limousin, avait longtemps souffert de grandes douleurs au sein. Elle était nourrice, et son lait se corrompant engendra trois ou quatre plaies incurables. Elle eut recours aux médecins et chirurgiens qui ne firent qu'accroître son mal. Alors, sur le conseil de quelques personnes, elle se mit à invoquer Notre-Dame des Miracles et à se recommander à saint Paulin, afin d'obtenir de Dieu sa guérison par l'intercession de sa Mère et de son Serviteur. Les deux noms étaient trop puissants pour ne pas obtenir cette grâce; Dieu se laissa fléchir et sa puissante main touchant les plaies de cette femme, ces sources de corruption se

Digitized by Google

séchèrent et, quelques jours après, elle vint à Mauriac, proclamer sa guérison, accomplir son vœu et laisser aux autels de Notre-Dame et de saint Paulin des témoignages de sa reconnaissance.

Une autre femme appelée Antoinette Deymar, du village de Calimon, paroisse de Soursac, avait un enfant âgé de quatre ans, à qui la marâtre nature avait tellement tordu les jambes, principalement la jambe gauche, qu'il devait en demeurer estropié toute sa vie. Cette bonne femme, qui voyait que l'infirmité de son enfant s'accentuait avec l'âge, le fit voir à un habile chirurgien qui proposa, ni plus ni moins, de couper l'os pour redresser la jambe. La mère n'entendit qu'avec horreur la proposition d'un tel moyen ; elle ne voulut jamais consentir à l'opération, et, se trouvant sans espérance du côté des hommes, elle recourut à Dieu, le priant instamment d'avoir pitié de son affliction. A ses prières elle joignit plusieurs vœux et pèlerinages en divers lieux, mais sans succès, Dieu ne voulant guérir son enfant qu'à Mauriac. En effet, ayant entendu parler des miracles opérés à la Translation de saint Paulin, cette femme conçut une ferme confiance, si elle lui vouait son fils. Ce qu'elle fit en appelant aussi à son secours les mérites de Notre-Dame des Miracles. Ce vœu fut efficace ; l'enfant qui, auparavant, ne pouvait même se tenir debout, marcha depuis avec assurance, gardant toutefois une petite difformité au genou, que Dieu lui laissa sans doute pour le faire souvenir toujours par quel moyen il avait reçu la santé, de peur qu'il ne fût ingrat d'une si grande grâce.

Il y avait autrefois, dans la sacristie de Mauriac, un livre de fondations à la fin duquel se trouvait le « procès-verbal d'un miracle de la Sainte Vierge en faveur de Jeanne Veyret, du lieu de Brageac. » Ce livre n'existe plus. Nous avons fait consulter les anciens registres de catholicité de la paroisse de Brageac, et on y a trouvé la mention de deux personnes portant ce nom : Jeanne Veyret, fille de Pierre, morte à vingt-quatre ans, le dernier juillet 1696, et autre Jeanne de Veyret, fille de Jacques, du lieu de Pradel, décédée à quarante-cinq ans, le 2 juin 1699. Rien n'a pu nous

Digitized by Google

indiquer quelle est celle des deux qui fut favorisée de la protection de Marie, ni quelle fut la nature du miracle.

Tant d'autres faits nous échappent, qui n'ont pas été attestés par écrit, ou dont les témoignages ont été détruits par la révolution. Mais il existe de cette époque, dans l'église de Mauriac, un témoin muet, mais probant, de la réalité de ces prodiges anonymes dont la connaissance explicite n'est point parvenue jusqu'à nous ; c'est un très beau tableau des *Miracles de la Vierge.* Dans la partie supérieure on voit représentée la Sainte Vierge, noblement assise sur un trône de nuages et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Dans le plan inférieur, des pauvres, des malades, des infirmes implorent avec une ferveur touchante la Reine des Miracles : c'est une mère désolée qui lui montre son enfant étendu à ses pieds, le visage déjà couvert des pâleurs de la mort ; c'est un vieillard soutenu par des potences qui prie avec un air de grande affliction ; plus loin ce sont des pèlerins en prière qui arrivent, la confiance peinte sur le visage. Marie les contemple tous avec un air de tendre compassion, tandis que son divin Fils lève la main pour les bénir et les guérir.

Des armoiries placées au fond du tableau, indiquent que c'est un *ex-voto.* En effet, il fut fait à Paris, en 1643, aux frais de messire Charles Girard, marquis du Tillay, président de la Chambre des Comptes, à la prière de Jean de Bonnefon, secrétaire du roi, originaire de Mauriac. Jean de Bonnefon fut, pendant trente-six ans, intendant du marquis du Tillay, qui, par son testament du 2 septembre 1666, lui légua un beau denier de dix-huit mille livres, en reconnaissance de ses bons offices. L'un et l'autre étaient très dévots à la Vierge Marie. La tradition attribue ce tableau à Lesueur ; mais un connaisseur fort expérimenté le croit plutôt d'un élève de Van-Dyck. Il fut d'abord placé au maître-autel, dans un cadre fort riche, formant le fond de l'ancien rétable remplacé, vers la fin du XVIIIe siècle, par le rétable actuel où le tableau n'a plus sa place. Il est aujourd'hui suspendu dans le chœur, au-dessus des stalles, du côté de l'Evangile.

Cependant le jansénisme était apparu ; c'était le protestantisme qui revenait sous une autre forme en refroidissant

Digitized by Google

les cœurs. Aussi les saints font défaut et les miracles sont clair-semés à la fin du règne de Louis XIV : cependant nous avons encore à enregistrer quelques faits.

Jean-Baptiste-Etienne de Lur-Saluces, baron de Drugeac, né en 1710, avait épousé Louise de Chaunac-Lanzac-Montlozy, de laquelle il eut un fils, Eutrope-Alexandre, né le 6 mars 1736. Ses pieux parents s'empressèrent de le porter à Mauriac pour l'offrir à Notre-Dame des Miracles, et comme témoignage de cet acte de piété, ils laissèrent dans l'église un tableau qui rappelait cette consécration et qu'on a conservé. Il représente dans le haut la Sainte Vierge assise sur des nuages tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. A sa droite, mais plus bas, deux gentilshommes sont agenouillés ; à sa gauche, deux dames dont l'une offre à Marie un enfant emmailloté. Au bas du tableau on lit : « Vœu du marquis et de la marquise de Saluces d'offrir leur garçon à Notre-Dame des Miracles (1736). »

Un autre tableau représentait la dame de Miremont offrant aussi un enfant à la Sainte Vierge. Voici à quel sujet l'*ex-voto* avait été fait : l'enfant s'était laissé choir dans l'eau, et quand on vint l'en retirer, il ne donnait plus aucun signe de vie. Tous les moyens employés pour le ranimer étant demeurés sans effet, les parents désolés s'adressent à Notre-Dame des Miracles, et voilà que peu à peu la vie revient dans le petit corps et l'enfant est conservé à l'affection de ses nobles parents.

Dans un autre *ex-voto*, on présentait à la Sainte Vierge une maison en feu. C'était un témoignage de reconnaissance pour un incendie prodigieusement éteint par l'invocation de Notre-Dame des Miracles. Ces deux derniers tableaux sont aujourd'hui perdus.

Vers la fin du siècle, une femme du village de Serre, paroisse de Mauriac, se rendait à Soursac, en Limousin. Arrivée sur les bords de la Dordogne, elle monte dans une barque et se lance sur les flots, malgré les représentations du nautonier. Mais les eaux, grossies par les pluies, grondent furieuses et menacent d'engloutir la nacelle. Dans cette extrémité, la téméraire voyageuse se recommande instamment à Notre-Dame des Miracles, et soudain le

Digitized by Google

bateau est porté sain et sauf sur la rive opposée. La Mirandelle, (c'était son nom), persuadée qu'elle devait son salut à Notre-Dame, offre à sa libératrice, en témoignage de sa reconnaissance, une petite barque d'argent sur laquelle elle était représentée, penchée sur les abîmes. Cet *ex-voto* a aussi disparu durant la Révolution.

Ainsi, dans tous les siècles, Notre-Dame a été le centre vers lequel ont convergé tous les regards, toutes les pensées, toutes les pieuses affections. L'enfant lui sourit dans son berceau ; la jeune fille lui confie ses vertus naissantes ; le jeune homme fait de son image la sœur de ses chastes pensées ; le vieillard la salue, comme le marin dans la tempête ; le grand seigneur l'invoque aussi bien que le manant ; tous en reçoivent des bienfaits et de sublimes bénédictions. C'est que dans Marie, il y a une puissance qui soulage, un attrait qui attire, une main qui endort toutes les douleurs.

VIII.

La Révolution. — La statue miraculeuse.

(1793 — 1801.)

Des temps sombres, et tristes, et sanglants sont venus : 93 a sonné à l'horloge de Satan victorieux. Déjà le vénérable curé, M. Ronnat, pour sauver sa foi et sa vie, était passé en Espagne où le suivirent un grand nombre de prêtres de nos contrées ; déjà M. l'abbé François Filhol était mort martyr, sur une des places publiques de la ville, à deux pas de Notre-Dame des Miracles, lorsque, au mois de septembre de cette lugubre année, un *barbier* impudent, qui terrorisait la ville, se rend à l'église paroissiale accompagné de quelques autres bons patriotes. Ils font main basse sur tout ce qui restait d'ornements sacrés, abattent un grand crucifix dressé dans la chapelle du fond de la nef méridionale et, poursuivant leurs exploits, coupent les têtes des apôtres au tympan de la grande porte.

Les statues de saints, les reliques qu'ils peuvent découvrir, sont portées sur le champ de foire, mises en tas et brûlées, puis les cendres sacrées jetées dans un égoût.

Digitized by Google

Quelques unes des plus précieuses reliques avaient cependant été sauvées, emportées à temps par M. Bertin, curé constitutionnel. Mais qu'était devenue la statue de Notre-Dame des Miracles ?

Le révolutionnaire Lamouroux n'avait eu garde de l'oublier ; monté sur l'autel, il saisit dans sa niche l'image vénérable et la précipite sur le pavé du sanctuaire, en proférant ce blasphème : « On dit que tu es si puissante ; eh ! bien, si tu as quelque pouvoir, montre-le maintenant ! » — D'autres prétendent qu'il la précipita du haut de la tribune et qu'en tombant la statue se brisa, pas assez cependant au gré du démagogue qui se serait alors mis en devoir de la scier. Cependant la statue mutilée échappa au bûcher, fut recueillie et conservée par des mains pieuses demeurées inconnues, malgré toutes les recherches faites plus tard. Mais le fait de sa conservation ne peut être mis en doute.

François Isac, originaire d'Ussel, était venu, en 1790, se fixer et s'établir à Mauriac, où il exerçait la profession de sculpteur et doreur. Sentant venir l'orage, cet homme foncièrement religieux avait caché, dans une des tours du fond de l'église, les statues, reliquaires, croix qu'il avait eu le temps de recueillir. Mais la cachette fut découverte et les statues enlevées et portées au bûcher. Ceci explique comment on a pu dire que la statue miraculeuse avait été précipitée du haut de la tribune. Isac parvint à sauver un grand crucifix, qu'il cacha sous son lit et restaura plus tard. Est-ce lui qui avait aussi caché la statue de Notre-Dame des Miracles? C'est ce que Isac, fils, relieur à Ussel, qui nous a rapporté ces détails (1874), ne put nous dire; mais il affirmait, qu'une fois la révolution passée, son père fut chargé de restaurer la statue de Notre-Dame des Miracles, et que, pour cet effet, il la garda près d'un mois chez lui. Ce témoignage est concluant. L'examen attentif de la statue le confirme et fournit des preuves en faveur de l'antiquité de cette sainte image, dont il est temps de faire la description.

La statue de Notre-Dame des Miracles représente la Vierge debout, portant sur le bras gauche l'enfant Jésus, dont elle soutient les pieds de la main droite. Elle mesure 1 m. 14 cent. de hauteur. Le corps de la statue est en noyer et

Digitized by Google

d'une seule pièce depuis la base jusqu'au sommet de la tête. Le bras droit de la Vierge et le bras gauche, qui porte l'Enfant et fait corps avec lui, sont rapportés et d'un bois différent : l'enfant Jésus est en chêne ; le bras droit est d'un bois léger et déjà vermoulu, peut-être en poirier. Ces deux pièces sont l'effet et la preuve de la restauration dont nous venons de parler. De plus, la surface presque entière de la statue a été retouchée et taillée à neuf.

La Vierge est vêtue d'une robe serrée à la ceinture. La manche du bras droit se termine au dessus du coude et laisse passer une seconde manche plus étroite qui va jusqu'au poignet. Par dessus la robe, est agrafé, au milieu de la poitrine, un manteau qui couvre les épaules et se relève sous le bras droit. La tête est couverte d'un voile peu ample qui laisse voir une bordure de cheveux. Les mains sont petites ; les pieds chaussés.

L'enfant Jésus est comme assis sur le bras de sa mère ; sa main gauche est repliée sur la poitrine ; il bénit de la main droite avec trois doigts ouverts. La tête est tournée à moitié vers la Vierge, comme si l'enfant divin voulait regarder sa mère. Il est vêtu d'une tunique. Une petite statue de bronze, conservée dans l'église de Mauriac, et qui doit dater de la fin du XVe siècle, représente d'une manière assez exacte la pose et la tournure générale de la statue miraculeuse, et il se pourrait fort bien que le sculpteur Isac l'ait prise pour modèle et pour guide dans sa restauration.

Mais l'exécution de son œuvre est loin d'avoir la perfection et le cachet de la statuette de bronze. Le travail (hors le visage de la Vierge) est grossier. Les plis sont indécis et mal fouillés. Enfin la statue, très dure et fort lourde, a gardé la couleur sombre et naturelle du bois, excepté le visage, la main droite et les pieds de la Vierge qui ont reçu une teinte noire. Mais on remarque sur divers points et dans les sinuosités qui n'ont pas été retouchées, des restes de peinture blanche, rouge et bleue-verdâtre, sur une légère couche de plâtre. Ces vestiges se voient surtout sur le dos et sur les côtés de la statue, mais toujours sur la pièce principale : preuve évidente que c'est là une statue ancienne récemment restaurée.

Digitized by Google

La partie la plus intéressante, parce qu'elle n'a pas été retouchée, c'est le visage de la Vierge qui seul a du caractère. Le front est élevé ; les sourcils arqués et fortement prononcés ; les yeux grands taillés en amande ; le nez long, légèrement relevé au bout ; la bouche bien dessinée et les lèvres comprimées par un sourire plein de grâce ; le menton petit et fuyant en arrière ; le cou long. La figure, qui présente une fente verticale sur le côté gauche, est tout entière d'un beau noir, un peu luisant. Cette couleur lui a-t-elle été donnée à dessein, ou a-t-elle été produite par le temps, la fumée des cierges et de l'encens ? C'est ce qu'il n'est pas facile de discerner.

D'après cette description, il ne semble pas qu'on puisse élever le moindre doute sur l'authenticité de la statue : les différentes pièces de bois qui entrent dans sa confection, les restes d'anciennes peintures qui se voient sur la pièce principale, la régularité et les belles proportions du visage, qui accusent une main beaucoup plus habile que ne l'était celle du restaurateur : tout concorde pour prouver l'ancienneté et l'identité de la sainte image.

Un point à éclaircir maintenant serait celui-ci : quelle était la forme de la statue avant sa restauration ? Nous croyons pouvoir établir que, primitivement, la statue miraculeuse représentait la Sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus devant elle, sur ses genoux, comme toutes les Vierges romanes, et voici sur quels faits se base notre conviction.

La statue était qualifiée d'*ancienne* au XVIIe siècle, au XVIe même, puisque Montfort peut sans invraisemblance la faire remonter au temps de Clovis. Les restes de peinture polychrome, déjà signalés plusieurs fois, s'accordent très bien avec la coutume des artistes du moyen-âge de donner constamment la couleur rouge à la robe, la couleur bleue au manteau de la Vierge, tradition qui s'est conservée. La couleur noire de la figure rentre aussi dans les habitudes de l'époque romane.

La statue de Notre-Dame du Puy, à laquelle le chroniqueur compare celle de Mauriac, et qui fut brûlée à la Révolution, était assise, l'enfant Jésus sur les genoux, avait les habits coloriés et la figure noire.

Digitized by Google

M. Delalo, ancien président du tribunal de Mauriac, très versé dans la connaissance de l'histoire locale dont il avait fait une étude particulière, disait qu'anciennement la statue de Mauriac était *une Vierge à la chaise*. Nous ne savons sur quoi il basait son dire, mais il avait certainement des raisons de parler ainsi.

Il nous est resté quatre représentations de Notre-Dame des Miracles antérieures à la Révolution ; ce sont : le tableau des Miracles de la Vierge exécuté en 1643 ; un second tableau conservé dans la chapelle du collège fait en 1651 ; la gravure du bréviaire mauriacois de 1658, et enfin l'*ex-voto* offert par le marquis de Saluces en 1736 : or, toutes montrent invariablement Notre-Dame des Miracles assise et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux.

Enfin l'aspect de la statue restaurée corrobore ce sentiment. La tête est proportionnellement trop forte pour la hauteur totale ; il en est de même des épaules et du buste. A partir de la ceinture les proportions ne sont plus gardées et les jambes sont beaucoup trop courtes. Aussi quand la statue est habillée et exposée au milieu de l'église, elle semble être assise, plutôt que debout, sur son trône. Si la hauteur totale était réglée sur les proportions du visage, la statue serait beaucoup plus grande et ne pourrait entrer dans la niche du maître-autel, qui cependant a été faite pour *l'ancienne image*. Elle a été sciée, dit-on, mais ce n'a pu être dans le sens horizontal, puisqu'il n'y a qu'une seule pièce de bois formant le tronc de la statue. Placée sur sa base, elle a dû être sciée dans le sens vertical, ce qui aura séparé l'Enfant Jésus et les genoux de la Vierge du corps de la statue ; ce qui explique encore comment certaines personnes peuvent prétendre avoir des morceaux de l'ancienne image.

De toutes ces considérations nous sommes autorisé à conclure que la statue était autrefois assise sur un siège massif, puisqu'on a pu y tailler le pied de la statue actuelle ; que la Vierge tenait l'Enfant Jésus assis devant elle, sur ses genoux ; que la Mère et l'Enfant avaient le visage de couleur noire, tandis que les habits étaient peints en rouge, bleu et blanc ; qu'enfin elle remontait au XIIe siècle environ,

Digitized by Google

époque de la construction de l'église. Et si Montfort décrit la statue telle qu'elle était de son temps, comme c'est vraissemblable, on y avait ajouté plus tard des ornements d'argent, et en particulier un semis de fleurs de lis, comme c'était l'habitude, surtout au XIVe siècle.

Quoi qu'il en soit, l'aspect de la statue, telle qu'elle est actuellement, est imposant. Ce visage un peu renversé en arrière et qui semble regarder le ciel; cette physionomie empreinte tout à la fois de majesté, de bonté et de douce gravité; cet enfant qui regarde sa mère; cette couleur sombre et unie; cette simplicité dans l'ensemble; cette pose pleine de noblesse et si dégagée qu'on dirait que l'enfant n'est d'aucun poids dans les bras de sa mère; tout en un mot étonne et ravit à première vue; et vous vous sentez porté à vous incliner devant cette Reine, si grande, si simple, si majestueuse en même temps, qui a reçu pendant des siècles, de tant de peuples prosternés, l'hommage et la vénération que vous croyez voir rayonner, comme une glorieuse auréole, autour de sa face immobile et sereine.

Cet effet produit par la statue, vue dans sa noble simplicité, est encore augmenté, s'il est possible, par les riches ornements dont on la décore, lorsque, dans des circonstances graves et solennelles, elle descend du trône mystérieux où l'ont placée nos pères. Tout le monde a remarqué l'air imposant et vraiment majestueux que lui donnent son manteau royal et son diadème d'or étincelant de pierreries, alors qu'elle trône au milieu de son temple, ou que, dans nos magnifiques processions, on l'aperçoit de loin s'avancer lentement au dessus de la foule qu'elle domine, au milieu de son peuple qu'elle semble contempler et bénir. « C'est vraiment la Reine! » s'écria un jour un prédicateur renommé qui prêchait la fête, lorsqu'il la vit descendue de sa niche et placée, couronnée et parée, au dessus de la blanche tour qui lui sert de trône.

Après dix ans de désordre et d'anarchie, l'ordre et la religion sont enfin rétablis en France, et la paix est signée entre elle et l'Eglise, sa mère, par le Concordat de 1801. Dans la nouvelle délimitation des diocèses, l'arrondisse-

Digitized by Google

ment de Mauriac fut distrait du diocèse de Clermont et uni à celui de Saint-Flour. Une des clauses du traité, qu'une nouvelle Révolution dénonce et veut briser, stipule que les fêtes autrefois chômées dans la semaine seront désormais, excepté quatre, renvoyées au dimanche suivant, les fêtes patronales comprises. La solennité de Notre-Dame des Miracles étant de ce nombre, se célèbre donc depuis lors, et définitivement cette fois, le dimanche qui suit le 9 mai, et l'octave, le dimanche suivant.

M. Ronnat, rentré d'Espagne avec ses confrères exilés, se hâta de rouvrir son église, de ramasser les débris épars du sanctuaire et de reprendre les anciennes traditions. La fête de Notre-Dame des Miracles reparaît donc avec ses *antiphines*, ses processions, saluée avec amour par le vieux monde heureux de la revoir, et par les générations nouvelles disposées à l'aimer. L'*Ave* des anciens jours se joint à l'*Ave* des temps nouveaux; les vieillards racontent aux enfants l'histoire de Notre-Dame, ses beautés, ses gloires, ses légendes d'autrefois, de sorte que le parfum des vieux souvenirs s'échappant ainsi des récits, des monuments et des cœurs, le culte de l'Auguste Patronne de Mauriac est bientôt popularisé parmi la nouvelle génération.

D'autre part, les pèlerins de l'Auvergne et du Limousin reprennent le chemin de la ville de sainte Théodechilde, heureux de se jeter aux pieds de Notre-Dame retrouvée et de se désaltérer aux sacrées irrigations de ce fleuve mystique, qui reprend son cours un moment interrompu. C'était toujours la même confiance des pèlerins envers Marie, et la même bonté de Marie envers les pèlerins.

IX.

Histoire de cinquante ans

(1801-1852.)

Au XVIIe siècle, ainsi qu'on l'a vu plus haut, la statue miraculeuse de Notre-Dame était portée en procession deux fois dans l'année, le jour de l'Assomption et le jour de la

Digitized by Google

Conception, et de plus aux processions jubilaires. Rien ne prouve qu'on la sortit le jour de la fête. Au XVIIIe siècle, du moins après la pose du rétable actuel, il semble qu'on ne la descendait que rarement de sa niche, comme il résulte des rubriques de l'office de 1783, qui disent que l'*image insigne de Notre-Dame des Miracles reste toujours exposée dans sa niche au milieu du maître-autel,* et d'un tableau du luminaire de la même époque qui parle d'une étoile formée de cinq cierges, que l'on plaçait sur le fond de l'autel, *devant l'image de la Vierge.* Celle-ci restait donc dans sa niche même à la fête.

Dans notre siècle il en est ainsi. Ce n'est que dans des circonstances rares et solennelles qu'on déplace la statue miraculeuse, pour l'exposer au milieu de l'église à la vénération des fidèles, pendant huit jours, et la porter ensuite en procession.

Une première descente de la statue est signalée en 1816, un an après la mort de M. Ronnat. Des pluies torrentielles et persistantes avaient amené la famine. M. Charles d'Auzers, curé de Mauriac, crut les circonstances assez graves pour descendre la statue de Notre-Dame et la présenter à la vénération des fidèles attristés. Le 7 août eut lieu une procession solennelle que les pénitents suivirent pieds nus. La multitude accourue était si nombreuse que l'on indiquait avec la grande cloche les différentes parties de la messe, pour que les foules, répandues aux abords de l'église, pussent suivre le saint sacrifice. Le *jour même* le beau temps revint; ce qui permit aux habitants des campagnes de se livrer à leurs travaux.

Pour ne point laisser perdre les anciens usages et les cérémonies antiques, celles surtout usitées durant la fête de Notre-Dame des Miracles, le noble et vénérable curé, qui mourut plus tard évêque de Nevers, chargea M. Pesteils, prieur des pénitents, très au courant des traditions de l'église, de les mettre par écrit; ce qu'il fit avec un soin religieux. Son précieux manuscrit, conservé dans les archives de l'église paroissiale, porte la date de 1818.

L'année suivante un legs considérable fut fait à l'église par le sieur Jacques Teissier, de Mauriac, qui, par testament, légua la somme de trois mille francs pour être em-

Digitized by Google

ployée en réparations, achat d'ornements et l'entretien à perpétuité d'une lampe devant brûler jour et nuit dans la chapelle du Rosaire.

Il nous faut aller jusqu'en 1832 pour trouver la mention d'une seconde descente de la statue. Le choléra faisait alors des ravages en France et, à l'approche du fléau, M. Lescure, alors curé, adressa aux pasteurs des paroisses environnantes une lettre circulaire par laquelle il annonçait aux populations que, pour mériter pour la ville de Mauriac et les peuples d'alentour la préservation du fléau, de l'agrément de Mgr l'Evêque, la statue de Notre-Dame serait portée aux deux processions qui devaient avoir lieu les 13 et 20 mai, jours de la fête et de l'octave, et qu'elle demeurerait exposée dans la nef de l'église durant huit jours. Le concours fut très considérable ; le choléra ne parut pas dans le pays.

Le 15 mai 1836, la fête de Notre-Dame eut cela de particulier qu'une éclipse de soleil vint en augmenter l'émouvant intérêt.

Depuis le commencement du siècle, on portait dans les processions deux bannières de Notre-Dame des Miracles, une petite qui ouvrait la marche, et une plus grande qui précédait immédiatement le trône de Notre-Dame; elles furent remplacées, en 1837, par une autre très riche, brodée en peluche, faite à Lyon et représentant d'un côté Notre-Dame des Miracles et de l'autre l'Assomption. La figure de la Vierge ne fut point faite sur le modèle de la statue miraculeuse, mais imitée de la célèbre Madone de Raphaël connue sous le nom de *Madone de saint Sixte*. Depuis peu d'années une nouvelle bannière a été confectionnée à Paris, dans le style moyen-âge; elle montre sur l'une de ses faces l'effigie de Notre-Dame des Miracles, et sur l'autre sainte Théodechilde.

Sous l'administration de M. Vidal, qui avait succédé à M. Lescure, eut lieu, durant les semaines qui précédèrent la fête (1841), la fameuse mission du P. de Bussy, jésuite, dont on garde encore le souvenir, tant l'éloquence apostolique de cet homme de Dieu toucha les cœurs et remua les âmes. La veille même de la fête, Mgr de Marguerye, évêque de Saint-Flour, présida la clôture des exercices et donna la

Digitized by Google

communion à douze cents hommes. Comme, à ce spectacle, le cœur du pontife dut être ému et consolé ! Comme la Reine des Miracles dut voir avec satisfaction se presser, le lendemain, dans son temple, tant de cœurs purifiés où son Fils régnait par sa grâce ! Jamais peut-être fête ne fut plus agréable à son cœur, parce que jamais ses enfants de Mauriac n'accompagnèrent sa marche triomphale avec une âme mieux disposée. Si d'autres solennités ont pu, depuis, paraître plus brillantes aux yeux des pèlerins, jamais aucune ne le fut autant que celle-ci aux yeux des Anges et de leur aimable Souveraine. Monseigneur ne put s'empêcher d'exprimer publiquement toute sa satisfaction et promit de revenir, dans deux ans, assister à une fête qui avait été pour lui le sujet de si douces émotions.

Fig. 3. Sceau de Mgr de Margueryc.

Il tint parole. Au mois de mai 1844, on le vit aux pieds de Notre-Dame des Miracles avec Mgr Berteaud, l'illustre évêque de Tulle. Le concours des fidèles fut immense et la fête, favorisée par un temps magnifique. Depuis quelques semaines l'annonce de ces deux illustres visites avait pénétré jusqu'au fond des campagnes les plus reculées ; aussi, dès la veille, des foules nombreuses sillonnaient toutes les routes se hâtant vers le sanctuaire vénéré. Le pontife pèlerin qui, pour la première fois, assistait à cette fête, fit entendre, à plusieurs reprises, sa voix éloquente. Jamais paroles plus magnifiques ne furent dites sur Notre-Dame des Miracles que celles qui coulèrent alors des lèvres du successeur de Mascaron. Sa paraphrase de la salutation angélique surtout fut admirable de poésie, de grâce et de sentiment. Mgr Berteaud aimait beaucoup Notre-Dame des Miracles ; il fit souvent le pèlerinage de Mauriac, inondant toujours des flots de son éloquence originale le temple de Marie et l'âme des pèlerins.

La procession fut splendide : l'image miraculeuse, tirée de son mystérieux asile, fut portée en triomphe au milieu d'un cortège interminable de fidèles, d'anges aux palmes

Digitized by Google

d'or, de chevaliers en armes, de prêtres en surplis ou en chapes. Enfin au loin apparaissent les saints pontifes, leur bâton étincelant à la main, conduisant à leur suite un immense défilé de pieux fidèles.

Les solennités passent, le temps marche, mais en passant chaque année apporte un lustre nouveau au culte de Marie, un ornement de plus à son sanctuaire. Déjà en 1843, une femme de la ville avait fait don du grand ostensoir de vermeil dont on admire l'élégance et les proportions heureuses. Bientôt après, l'église de Mauriac est mise au rang des monuments historiques et une somme de quatorze mille francs est allouée par le gouvernement pour les réparations et les embellissements de la vieille basilique, ce qui permit la reconstruction du clocher.

Au mois de février 1848, le drapeau tricolore flottait à sa cime en guise de la croix, qui manque encore, mais la proclamation de la seconde république n'apporta aucun refroidissement dans les sentiments religieux, ne fit aucun vide dans les rangs des serviteurs de Marie. La fête fut même rehaussée, cette année, par la présence de l'évêque diocésain et celle de Mgr Chabrat, évêque de Boliva, coadjuteur de Louisville, en Amérique. Originaire de la paroisse du Vigean, le prélat missionnaire, presque aveugle, brisé avant l'âge, venait faire hommage à Marie de ses travaux et de ses succès évangéliques dans le Nouveau-Monde. L'honneur en revenait bien en effet à Celle qui avait inspiré sa généreuse vocation au jeune élève du collège de Mauriac.

La fin du mois de juillet et le commencement du mois d'août 1852 furent marqués par des pluies abondantes et continuelles, qui compromirent gravement et gâtèrent même en grande partie les moissons ; le blé, déjà mûr, germait sur pied. Les populations s'émurent et demandèrent que la Vierge miraculeuse fut descendue de son trône et portée solennellement en procession. Volontiers M. le Curé accède à leur demande et, le dimanche, 15 août, Notre-Dame paraît au milieu de son temple. On accourt des paroisses voisines prier la Reine du ciel d'apaiser le courroux de son Fils. Cependant, malgré une procession faite sous une pluie battante, et dans laquelle les hommes suivent tête nue la

Digitized by Google

statue vénérée, malgré les prières ferventes versées avec d'abondantes larmes, Marie est sourde aux vœux de son peuple, qui n'attribue qu'à ses péchés de voir ses supplications repoussées pour la première fois, et qui, malgré cette apparente rigueur de sa Mère du ciel, ne peut sentir diminuer sa confiance en elle. Cette même année, les statues de Notre-Dame du Port et de Notre-Dame du Puy furent aussi solennellement exposées à la vénération des fidèles.

X.

Couronnement de Notre-Dame des Miracles

13 MAI 1855.

C'est sous l'administration de M. Laveissière, curé, (1852-1858), qu'eurent lieu deux évènements remarquables relativement au culte de Marie, l'un concernant l'Eglise entière, l'autre le pèlerinage de Mauriac : nous voulons parler de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, et du couronnement de Notre-Dame des Miracles.

Au mois de mai 1854, l'itinéraire de la tournée pastorale amenait à Mauriac Mgr Lyonnet, évêque de Saint-Flour, successeur de Mgr de Marguerye. Il fut si saintement touché des solennités de cette fête, nouvelle pour lui, que, le soir, au salut, il parut soudainement en chaire pour faire part à l'assistance des impressions de son âme. En terminant, il annonce que, dans son prochain voyage à Rome, pour la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, il sera heureux de déposer aux pieds du Souverain Pontife, un vœu de son cœur, celui de couronner, au nom du chef de l'Eglise, la patronne vénérée de Mauriac.

Le couronnement au nom du pape d'une statue de Marie est un privilège, un honneur insigne qui n'est accordé qu'aux madones les plus en renom par leur antiquité et les prodiges. Deux statues seulement, dit-on, avaient reçu, en France, avant celle de Mauriac, cette faveur particulière : Notre-Dame des Victoires (11 juillet 1853), Notre-Dame de Rocamadour (8 septembre 1853). Notre-Dame de Chartres fut couronnée la même année que Notre-Dame de Mauriac, mais après elle, le 31 mai.

Digitized by Google

Le 8 décembre 1854, jour d'immortelle mémoire, Mgr Lyonnet était à Rome, assistant, dans la basilique vaticane, avec une imposante assemblée d'évêques venus de tous les points du globe, à l'acte capital du glorieux et long pontificat de Pie IX. Il se souvint de sa promesse, et obtint du Souverain-Pontife, pour la madone de Mauriac, le privilége dont nous venons de parler.

Par un décret daté du 31 décembre 1854, Mgr Lyonnet fut délégué pour couronner, au nom du Souverain-Pontife, la statue de Notre-Dame des Miracles, et voici la traduction de cet acte qui restera dans les archives de l'église de Mauriac comme un des plus précieux documents de son histoire.

« Lorsque le chapitre romain du Vatican eut connaissance qu'il serait très agréable à Notre Très Saint Seigneur, le Pape Pie IX, que l'honneur d'un couronnement solennel fût accordé à la sainte Image de la Bienheureuse Vierge Marie et de l'Enfant Jésus qui, dès les temps anciens, est en vénération dans l'église de Mauriac, diocèse de Saint-Flour, en France, sous le titre de Notre-Dame des Miracles, et qui, illustrée par la renommée de ses prodiges, est glorifiée par les pieux pèlerinages des peuples même lointains ; le même chapitre romain, accédant très volontiers au désir du Saint Père, a décrété que ladite Image de la très bienheureuse Vierge Marie et de l'Enfant Jésus serait décorée d'une couronne d'or, et que le très illustre et très révérend seigneur Jean-Paul Lyonnet, évêque de Saint-Flour, serait délégué pour faire ce couronnement solennel, selon la forme et le rit prescrits pour une telle cérémonie. »

Signé : MARIN MARINI,
Chanoine, secrétaire dudit chapitre.

Pour saisir la teneur de cet acte, il faut savoir qu'en vertu d'une fondation et d'un legs du Comte Sfortia Pallavicini, le Chapitre de l'insigne basilique du Vatican accorde, chaque année, une couronne d'or à l'une des images miraculeuses de la Sainte Vierge, célèbres dans l'univers chrétien par l'ancienneté du culte, les miracles et le concours des peuples. La statue désignée doit être couronnée, dans

Digitized by Google

l'année, avec un cérémonial particulier, par un des chanoines de la basilique, ou un autre prélat désigné par le Chapitre.

Mais en outre des statues ainsi couronnées, dont le nombre est nécessairement restreint, le Souverain Pontife, sollicité par les Evêques, autorise encore, avec l'agrément du Chapitre du Vatican, le couronnement d'autres saintes images réunissant les conditions voulues et dont le nombre n'est pas limité. Mais alors l'Evêque postulateur, ou l'église qui obtient ce privilège doit faire les frais de la couronne. Ce dernier cas est celui de la Madone de Mauriac, qui doit à l'initiative et à la généreuse munificence de Mgr Lyonnet, non seulement l'autorisation du couronnement pontifical, mais encore la couronne elle-même de vermeil, enrichie de pierreries, qu'il fit confectionner à Lyon, à son retour de Rome.

Fig. 4. Cartouche aux armes de l'église de Mauriac.

Les armes qu'avait adoptées depuis le XVIIe siècle l'église de Mauriac semblaient prédestiner sa Madone aux honneurs du couronnement; elles portaient: *d'azur au chiffre de Marie d'or, couronné de même, avec un cœur de carnation, en pointe.* Nous les voyons figurer dans le Bréviaire mauriacois dont nous avons souvent parlé, et dans les cahiers de chant pour la fête, rédigés à la fin du siècle dernier. Nous en donnons ici le dessin.

Pour que les grâces spirituelles fussent en rapport avec les faveurs honorifiques, un indult, daté de Rome du 24 février 1855, accorde à perpétuité une indulgence plénière à tous ceux qui visiteront l'église de Notre-Dame, pendant la fête ou durant l'octave, et y feront la sainte communion. Il accorde en outre deux cents jours d'indulgence à ceux qui assistent à la fête, ou font une visite à la Vierge pendant l'octave.

Aussitôt que la nouvelle des grâces si abondamment départies à notre église fut connue dans nos montagnes,

Digitized by Google

les populations de la ville et des campagnes furent profondément émues. L'élan fut général, l'enthousiasme universel. Une souscription fut ouverte pour offrir à la Vierge un manteau et un voile dignes de sa brillante couronne. Chacun voulut concourir à cette œuvre, le pauvre montra autant d'empressement que le riche; on demandait à tous, aucun ne refusa.

Le Conseil de fabrique avait depuis longtemps le projet de compléter la décoration de l'église en la faisant orner de vitraux peints; il avait reculé quelque temps devant une dépense considérable; mais alors toute hésitation cessa, et le jour où le couronnement eut lieu, les vitraux, sortis des ateliers de M. Emile Thibaud, le restaurateur de la peinture sur verre, étaient déjà posés. L'un de ces vitraux représente, dans sa partie inférieure, Mgr de Saint-Flour recevant l'indult du Pape, et plus haut le même prélat présentant la couronne à Notre-Dame.

Le jour de la cérémonie était tout indiqué: c'est le jour de la fête, dimanche, 13 mai, qui fut choisi, et, par une singulière coïncidence, qui ne fut point remarquée alors, il se trouvait être le jour anniversaire de la naissance de Pie IX, né à Sinigaglia, le 13 mai 1789.

Quelques semaines avant la fête, Mgr de Saint-Flour adressa au clergé et aux fidèles de Mauriac une lettre spéciale, dans laquelle il parle de son voyage à Rome, de l'audience de Pie IX, des faveurs obtenues et engage les habitants à se préparer à la cérémonie prochaine.

Cependant une animation inaccoutumée se manifeste dans la ville; on s'occupe avec activité de la décoration de l'église. Les colonnes de la nef les plus rapprochées du sanctuaire sont revêtues de feuillage et de lierre, qui court en spirale du socle au chapiteau; des branches de sapin s'allongent le long des arceaux dont ils suivent la courbe. C'est une image de l'antique forêt de l'apparition. Entre ces colonnes, au milieu de la nef, s'élève le trône de Notre-Dame; c'est une sorte de pyramide couverte de rameaux fleuris, de roses blanches, parmi lesquelles courent de gracieuses guirlandes, qui doivent, le soir, projeter des flots de lumière. La Vierge noire domine le tout, cou-

Digitized by Google

verte d'ornements blancs de soie et d'or. Ainsi ornée, Marie est vraiment une reine dans tout l'éclat de sa majesté. Mais sa tête attend encore le diadème de la main du Pontife.

La veille du grand jour, à l'office du soir, l'église étincelait de mille feux aux couleurs variées. Parée à la fois de son antique beauté et des décorations modernes, elle semblait réunir les vieux temps aux temps nouveaux. Les grandes *antiphines* sont célébrées, selon l'ancien cérémonial, mais avec une pompe inaccoutumée, au milieu des harmonies d'une musique suave et d'un chant majestueux, en présence de NN. SS. Lyonnet, évêque de Saint-Flour, Berteaud, évêque de Tulle, Dufêtre, évêque de Nevers, et des personnages les plus distingués de la province, tels que : MM. Paillard de Saintaiglan, préfet du Cantal ; de Parieu, député au Corps législatif ; comte de la Porte, receveur général ; de Martignac, directeur des Douanes ; de Belfort, sous-préfet de Mauriac ; de Bicherand, sous-préfet de Murat ; Génestal, membre du Conseil général, et d'une foule de notabilités ecclésiastiques, vicaires généraux, chanoines, prêtres des diocèses de Clermont, de Tulle, de Moulins, de Nevers, etc., attirés par la grandeur de la solennité.

Devant cet auditoire d'élite, Mgr Berteaud prend la parole et, commentant les hymnes de la fête, fait jaillir, comme toujours, de son noble cœur, des flots de poésie où les images les plus gracieuses se mêlent aux considérations les plus élevées.

Le lendemain c'est le grand jour, mais hélas ! il est sans soleil et la pluie ne cesse de tomber à torrents. Et cependant les rues de la ville sont remplies de pèlerins qui débouchent de toutes les avenues, se dirigent vers le sanctuaire de Notre-Dame, se pressent à ses portes et dans son enceinte trop étroite, comme les flots d'une mer agitée.

Le saint Sacrifice ne discontinue pas, et la Table Eucharisque est sans cesse assiégée : ce spectacle émouvant ne se voit pas seulement dans l'église paroissiale, mais encore dans toutes les chapelles de la ville, où les pèlerins vont chercher des confesseurs et la facilité d'entendre la messe.

Cependant, sur la place publique, en avant de l'Hôtel

Digitized by Google

de Ville, une vaste estrade a été dressée, dont M. de Belfort a dirigé la construction. Madame Emile Bonnefon et les plus nobles dames de la ville ont rivalisé de zèle pour la décorer avec goût : c'est là que doit avoir lieu la cérémonie. Mais comme la pluie ne discontinue pas, on se résout à célébrer la grand'messe dans l'église. Les trois évêques, revêtus de leurs plus beaux ornements, partent du presbytère, précédés d'un cortège de plus de cent prêtres, arrivent à la grande porte de l'église où ils sont reçus par M. l'Archiprêtre, qui leur offre l'encens et l'eau bénite, et bientôt commence la messe pontificale célébrée par Monseigneur de Saint-Flour.

L'antique et vénérable statue de la Vierge, dominant de son trône élevé cette foule pressée de prêtres et de pèlerins, l'auguste présence des pontifes, l'attitude grave des nombreux magistrats et des divers fonctionnaires, les chants sacrés, le son des instruments et de l'orgue, le commandement militaire au milieu du recueillement universel, tout cela réuni produit, au moment solennel de l'Elévation, une de ces impressions qu'on ne saurait rendre, mais dont toute l'assistance est saisie en même temps.

Une cérémonie inattendue attire l'attention. Pendant son séjour à Rome, Mgr l'Évêque de Saint-Flour avait obtenu du Saint-Père, pour les chanoines titulaires et honoraires de sa cathédrale, une distinction particulière : le droit de porter au chœur une croix d'or suspendue à un ruban aux couleurs de Marie. Le vénéré Prélat, dans la vue de donner à cette décoration un prix plus élevé, a voulu en faire la première distribution sous les auspices et comme sous les yeux de Notre-Dame des Miracles. Après le saint Sacrifice, quatorze chanoines, parmi lesquels les vicaires généraux de Saint-Flour, ont reçu ce glorieux insigne.

A ce moment un rayon de soleil s'échappe des nues, et la pensée de revenir au programme de la fête se présente aussitôt à l'esprit de Monseigneur ; la foule, que n'a pu contenir l'église, ne sera point privée de l'auguste cérémonie.

Notre-Dame des Miracles descend donc de son trône ; portée par quatre prêtres et précédée de deux chanoines, M. Laveissière, curé de Maurlac, et M. Virbonnet, ancien

Digitized by Google

curé, soutenant sur deux coussins de satin blanc les couronnes destinées à la statue miraculeuse, elle s'avance triomphalement au milieu du clergé. La foule immense, non seulement remplit la place et les avenues qui y conduisent, mais se suspend à toutes les fenêtres, et s'étage même sur les toits des maisons voisines.

Après la lecture de l'acte qui autorise le couronnement et délègue Mgr de Saint-Flour pour faire, au nom du Souverain Pontife, cette auguste cérémonie, le vénérable Prélat, assisté de ses deux frères dans l'épiscopat, monte majestueusement les degrés de l'autel et, au milieu du recueillement général, place sur le front de l'Enfant Jésus d'abord, sur celui de la Vierge ensuite, les couronnes radieuses qu'il a préalablement bénites.

A ce moment solennel, un frémissement de joie éclate sur tous les points de l'immense assistance; les tambours battent au champ, le canon gronde, les cloches lancent leurs joyeuses volées, les chants de bénédiction et la musique mêlent leurs joyeux accords au murmure de l'émotion générale.

Un instant après l'évêque de Nevers s'avance au bord de l'estrade. De sa voix puissante il retrace à longs traits les bienfaits que nos aïeux ont reçus de Notre-Dame, et engage son frémissant auditoire à se rendre de plus en plus digne de ses faveurs. Sa voix forte et sonore arrive jusqu'aux extrémités les plus reculées, et chacun recueille avec avidité les paroles de consolation et d'espérance, qu'au nom de la Vierge couronnée, l'éloquent prélat laisse tomber de ses lèvres et de son cœur. Bientôt le cortège se reforme, et rentre dans l'église au chant répété de l'invocation : *Regina Miraculorum, ora pro nobis!* pendant que M. le curé de Mauriac dit, à l'autel de l'estrade, une messe basse en actions de grâce.

Le R. P. Nampon, de la Compagnie de Jésus, prêcha à vêpres avec cette pureté de langage connue de toute la France. Mgr l'Evêque de Nevers parla encore au salut du soir, et après lui, M. le curé de Mauriac paraissant en chaire remercia, dans un discours chaleureux, les prélats, surtout

Digitized by Google

Mgr de Saint-Flour, et les autorités civiles qui avaient prêté à cette solennité un si édifiant concours.

Le lendemain les évêques s'éloignèrent de la cité reconnaissante. Rien n'avait manqué à la fête, qu'un temps plus serein, que la Sainte Vierge n'avait pas jugé à propos de nous accorder, voulant sans doute, comme disait Monseigneur de Nevers, symboliser par cette pluie abondante l'abondance des grâces qu'elle répandait en ce jour.

Pendant l'octave, où le P. Nampon montait en chaire deux fois le jour, plusieurs paroisses des environs vinrent en procession offrir leurs hommages à Notre-Dame couronnée. Par une heureuse innovation, les jeunes filles de la ville venaient successivement, deux à deux et vêtues de blanc, passer une heure en prières devant la statue de la Reine des Vierges. Cette touchante pratique se renouvelle depuis, toutes les fois et tout le temps que la statue miraculeuse est exposée aux regards et à la vénération des fidèles.

Le dimanche, dernier jour de l'octave, la population eut le bonheur d'entendre de nouveau la voix si sympathique de son ancien pasteur, M. Virbonnet, qui parla avec son éloquence ordinaire de l'inépuisable amour de Marie pour les âmes. Après les vêpres, la pluie ayant cessé, la procession put avoir lieu, et Notre-Dame, portée sur les épaules des prêtres, parcourut, avec son manteau royal et sa couronne d'or, les rues de la cité qu'elle a elle-même fondée et qui l'aime tant.

Après le dernier salut, fut chanté le *Te Deum* en actions de grâces, et la foule, sous le charme des plus saintes émotions, trouva, en sortant de l'église, toute la ville brillamment illuminée. Pas un monument public, pas une maison particulière qui n'offrît la plus riche illumination rehaussée d'inscriptions, d'emblèmes, de tableaux qui tous célébraient Marie, la Reine des Miracles. Des feux de joie avaient été allumés sur toutes les hauteurs qui entourent la ville, ressemblant, dans les ombres de la nuit, à de brillants météores tombés du ciel et disposés en couronne autour de la cité de Marie.

Ainsi se termina cette série de solennités magnifiques

Digitized by Google

qui émurent si vivement les âmes, et dont les témoins garderont un impérissable souvenir. Des médailles commémoratives du couronnement furent frappées et distribuées ; des pièces de poésie et des relations de tout genre parurent dans les feuilles publiques. Enfin, un procès-verbal de ce grand évènement avait été rédigé sur parchemin et signé par les prélats et les notabilités du pays, destiné à conserver à la postérité le souvenir de ce grand jour.

En mémoire et action de grâces du couronnement, la statue miraculeuse fut encore descendue de son trône, l'année suivante, et portée en grande pompe par les rues de la ville. Mgr Lyonnet assista une dernière fois à la fête de Mauriac en 1857 et ne tarda pas à être transféré à l'archevêché d'Albi, où il mourut en 1875.

Fig. 5. Sceau de Mgr Lyonnet.

XI.

Histoire contemporaine

(1859-1887.)

Mgr Lamouroux de Pompignac, successeur de Mgr Lyonnet, vint faire son premier pèlerinage à Notre-Dame des Miracles, le 15 mai 1859, conjointement avec l'évêque de Tulle. A la même époque, trois capucins de la maison de

Digitized by Google

Clermont avaient été appelés par M. Vigouroux, nouveau curé de Mauriac, pour prêcher le Jubilé. Par la volonté expresse de Monseigneur de Saint-Flour, qui jugea la circonstance assez solennelle, la statue miraculeuse sortit de son sanctuaire et fut portée à la procession. A la grande satisfaction des pèlerins, Monseigneur de Tulle se fit encore entendre et ce furent, comme toujours, des flots de poésie exprimant une doctrine d'une admirable profondeur. La mission, qui avait duré près d'un mois, fut close par la plantation solennelle d'une croix, à côté de la petite porte de l'église. Enfin le P. Dominique et ses deux compagnons, après avoir fondé une société de Saint-Vincent de Paul et organisé deux autres pieuses associations, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, quittèrent Mauriac, emportant les regrets et les hommages de la cité reconnaissante.

Mais quel est ce prélat qui s'avance dans un costume sévère? Une longue barbe descend sur sa poitrine, sa main tient une crosse de bois, sa tête est couronnée d'une mitre de laine blanche : c'est l'ancien évêque de Toronto, Monseigneur Charbonnel, entré depuis deux ans dans l'ordre de saint François. Il vient à son tour se prosterner aux pieds de la Madone et assister aux cérémonies de sa fête, en compagnie de Monseigneur de Saint-Flour. L'évêque capucin, comme le nommait le peuple, avait assisté l'année précédente au couronnement de Notre-Dame du Puy, et il venait cette année (1861) édifier, par son extérieur et sa piété, les pèlerins de Notre-Dame des Miracles. Plusieurs fois, durant la fête, il fit entendre sa parole persuasive et vraiment apostolique.

Complète sous tous les autres rapports, il manquait parfois à la fête de Mauriac une voie autorisée pour redire aux pèlerins les grandeurs de Marie, et provoquer dans leur cœur de nouveaux élans d'amour et de confiance en sa maternelle bonté. M. Vigouroux comprit cette lacune et, grâce à des legs généreux laissés par deux dames de la ville, il put fonder à perpétuité une retraite, prêchée ordinairement par un religieux, pendant toute l'octave. Cette retraite, qui donne du mouvement à la cité, de l'éclat au pèlerinage, aux âmes pieuses l'occasion de se fortifier dans

Digitized by Google

la vertu, et aux pécheurs celle de revenir à Dieu, fut inaugurée en 1863 par M. Péchaud, Supérieur des Lazaristes d'Aurillac. Interrompue quelques années seulement (1871-1877), elle est aujourd'hui plus florissante que jamais, grâce à l'heureux choix qu'on sait toujours faire du prédicateur.

Le Jubilé de 1865 fut prêché à Mauriac par deux pères Capucins de Clermont et coïncida avec la fête, dont les cérémonies furent présidées tour à tour par Mgr de Pompignac et Mgr Peschoud, évêque de Cahors, qui accompagnèrent la statue miraculeuse dans sa marche triomphale à travers les rues de la ville. Le jour de l'octave, Mgr Jalabert, protonotaire apostolique, vicaire général de Saint-Flour, faisait la clôture du Jubilé. Ce même jour, l'image antique de Marie fut portée de nouveau en procession et replacée, le lendemain, dans sa niche séculaire.

Au mois de juillet, un autre évêque illustre par sa douce et sympathique éloquence, Mgr Landriot, évêque de La Rochelle, vint faire son pèlerinage à Notre-Dame des Miracles et séjourna quatre jours dans notre ville, dont il paya l'hospitalité par un discours sur le *bon exemple,* qui charma toute la population mauriacoise, accourue pour l'entendre. Durant le cours de cette année, quatre prélats étaient venus se prosterner aux pieds de notre Madone.

Avec les princes de l'Eglise, des paroisses entières accouraient implorer Notre-Dame. Une épidémie terrible de bestiaux sévissait, en 1863, dans la paroisse de Chalvignac. Les animaux les plus beaux et les plus forts étaient subitement atteints et succombaient en quelques heures. Les pertes devinrent bientôt considérables pour le riche propriétaire, irréparables pour le pauvre fermier. Le malheur, comme il arrive toujours, tourna les cœurs vers le ciel : le 20 juillet, toute la paroisse de Chalvignac, conduite par son pasteur, vint en procession à Notre-Dame des Miracles, chantant tout le long de la route les litanies de la Vierge. A partir de ce jour l'épidémie ne cessa de décroître, et finit bientôt par disparaître entièrement.

En octobre 1866, un nouveau fléau ramena les populations aux pieds de Notre-Dame des Miracles. Depuis plusieurs mois, des pluies torrentielles inondaient les

Digitized by Google

campagnes ; les récoltes pourrissaient sur pied ; les rivières grossies outre mesure ravageaient leurs bords, emportant presque tous les ponts de la contrée. Plusieurs paroisses vinrent en pénitentes, demander au ciel quelques semaines de beau temps. Au soir du dernier pèlerinage (4 octobre) une pluie abondante vint encore à tomber : mais Marie ne voulait qu'éprouver la foi de ses clients, car le lendemain le ciel se rasséréna et le beau temps revenu se prolongea jusqu'à la fin du mois.

Mais nous voici en 1870, année néfaste, marquée par trois fléaux : une sécheresse extrême, la peste bovine et une guerre désastreuse. La sécheresse fut si persistante que les fourrages et les moissons furent brûlés ; les bêtes à cornes, qui forment la principale richesse du pays, nourries de feuilles d'arbres, abreuvées d'eau bourbeuse, furent décimées par des maladies mortelles. Dans leur détresse, les populations des campagnes eurent recours à Notre-Dame, et le 21 juin les paroisses de Drugeac, de Salins, de Chambres, du Vigean se rendirent en procession au sanctuaire de Marie. Le fléau continuait toujours, mais la foi des peuples ne diminua point et voulut comme faire violence au Ciel. Le 25 juillet, la statue miraculeuse fut exposée au milieu de la nef de l'église et, le vendredi suivant, 29, jour anniversaire de la délivrance de la ville du pouvoir des Huguenots, onze paroisses se trouvaient réunies aux pieds de Notre-Dame, dans une immense procession formée par huit mille personnes. La peste bovine cessa, mais la sécheresse et la guerre allemande continuèrent. C'était l'année de la colère de Dieu. On fit encore plusieurs neuvaines pour toucher le cœur de Notre-Dame ; mais Notre-Dame semblait dire : « Je n'y puis rien cette fois ; laissez passer la justice de Dieu ! »

La peste, qui suit ordinairement la guerre, s'abattit sur les environs de Mauriac, apportée par de jeunes mobiles. Chalvignac et Anglards furent décimés par la petite vérole, tandis que Mauriac, placé entre ces deux foyers d'infection, fut absolument préservé. Il n'y eut qu'une voix pour attribuer cette préservation extraordinaire à la protection de Notre-Dame des Miracles.

Les fêtes de 1873 furent présidées encore par Mgr de

Digitized by Google

Pompignac. « Il a grand air Monseigneur de Saint-Flour », lisait-on quelques jours après dans la feuille de la localité; « Il a grand air vraiment. Nous avons vu, dans le cours de notre vie, bien des sommités ecclésiastiques, des évêques, des archevêques, des cardinaux de France, d'Espagne, d'Italie; nous n'avons jamais remarqué, dans aucun de ces personnages, des traits plus nobles, plus vénérables et plus sympathiques. »

Le lendemain de la fête, les *petites Sœurs des malades* firent, par un temps splendide, leur premier pèlerinage à Notre-Dame des Miracles. Fondées en 1866, par un pieux enfant de Mauriac, pour le service des malades et des pauvres à domicile, elles se trouvaient alors réunies dans leur maison de Saint-Projet, pour la retraite générale, lorsqu'elles vinrent offrir leurs hommages à Marie, au nombre de quatre-vingts, accompagnées de leurs supérieures et du R. P. Gardien, des franciscains de Limoges. Le soir, elles laissèrent une modeste couronne en offrande à Notre-Dame, et reprirent en procession le chemin des vallées de la Dordogne. Depuis lors les Sœurs des malades n'ont jamais manqué d'assister en grand nombre à la fête de Mauriac.

Parmi les pèlerins de cette année, nous devons mentionner Mgr Delcusy, évêque de Viviers, ancien curé de Saint-Géraud d'Aurillac, et le R. P. Chauveau, recteur de Vaugirard, qui vinrent saluer Notre-Dame dans le courant de septembre. Le P. Chauveau, né à Mauriac en 1824, avait fait ses premières études au collège de cette ville et conservé toujours précieusement, nous dit-il, le souvenir de Notre-Dame des Miracles.

Cependant la sécheresse avait reparu en 1874. Chalvignac, Salins, Chambres, reviennent en pèlerinage et n'obtiennent que des pluies peu abondantes. Le Ciel, pour exaucer complètement les désirs de la terre, attendait une manifestation qui devait former une des plus belles pages de l'histoire de Notre-Dame. Elle eut lieu le 30 juin, à la suite d'une neuvaine solennelle, faite aux pieds de la statue vénérée, exposée de nouveau au milieu de son sanctuaire. Que nous regrettons de ne pouvoir donner ici en son entier

Digitized by Google

l'intéressant récit qu'en a fait un pieux et noble pèlerin, M. le baron d'Auzers. Nous devons y faire cependant quelques courts emprunts.

« Toutes les paroisses du canton sont convoquées pour le 30 juin. Une grande manifestation se prépare, et tout un quartier de la ville, plus récemment construit (la rue Saint-Georges), demande que l'itinéraire ordinaire soit modifié cette fois et s'étende jusqu'à lui. On acquiesce à ce pieux désir, et dans leur reconnaissance, les habitants de ce quartier veulent pavoiser leurs maisons. Mais alors une sainte émulation envahit toute la ville, chacun veut orner sa demeure, et spontanément, chacun se met à l'œuvre. On n'a plus qu'un vœu, qu'une pensée, la décoration de la ville entière.

« Cependant le jour du pèlerinage est arrivé.... A neuf heures on peut s'ébranler. Les paroisses, massées avec un ordre parfait sur la place, sont appelées par ordre alphabétique et la procession commence au chant des litanies, des cantiques et de l'*Ave maris stella*.... Nous partons d'un bon bon pas. Notre enseigne s'incline à chaque instant sous des arcs de triomphe, sous des festons et des guirlandes de verdure qui se répètent à chaque maison. Magasins, boutiques, murs particuliers ou publics, neufs ou décrépis, tout jusqu'au premier étage a disparu sous des tentures éblouissantes de blancheur, émaillées de fleurs, semées de bouquets ou des festons les plus gracieux. Plus haut, les fenêtres et les balcons sont aussi tendus de riches étoffes. Toute la grande rue n'est qu'une avenue plantée d'arbres et nous ne marchons que sur des fleurs et des feuillages. Les plus pieuses comme les plus touchantes inscriptions se balancent sur nos têtes, apposées sur les tentures ou tracées en marguerites blanches sur le gazon vert. Vous ne fûtes pas oubliées dans cet exposé de nos douleurs, ô nos sœurs séparées, Alsace et Lorraine chéries ! On voyait vos noms associés sous la croix, et nous essuyions en passant une larme furtive. Cependant nous sortons de la ville, nous entrons dans la campagne, nous passons près du champ des morts, et après un parcours circulaire de près de deux kilomètres, nous rentrons dans la ville par une autre porte

Digitized by Google

et nous retombons au milieu des plus belles tentures et des plus belles fleurs. »

Cependant les processions des diverses paroisses, arrivées sur la place, se déploient en demi-cercle, sur de longues et nombreuses lignes concentriques, autour d'un autel érigé contre la porte latérale de l'église. Alors commence le saint sacrifice. Cinq mille personnes entendaient cette messe en plein air ; l'ordre et le silence témoignaient du recueillement de chacun ; car chacun avait sa prière à faire. Après une courte et chaleureuse allocution de M. Aurier, curé de la ville, la cérémonie se termine par la bénédiction du Saint-Sacrement.

Ce grand jour ne pouvait se terminer que par une illumination féérique. La longue rue Saint-Georges présentait un coup d'œil magnifique, avec ses arcs de triomphe allumés, ses guirlandes décorées de lanternes vénitiennes. L'Hôtel-de-Ville et le clocher de l'église projetaient surtout au loin l'éclat de leurs feux. Et au milieu de ces ondes lumineuses les prêtres, les frères, les religieuses, les bourgeois, les élèves des pensionnats, les grandes dames mêlées à la foule circulaient dans les rues, le front rayonnant d'une pure et sainte joie.

Les musiciens, à qui on n'avait point permis de jouer durant la procession, vu que c'était une cérémonie expiatoire, se dédommagèrent alors en parcourant la ville qu'ils firent retentir de leurs plus beaux morceaux. Puis allant se placer au-devant de la grande porte de l'église, ouverte à deux battants, ils jouèrent un dernier motet en l'honneur de Notre-Dame.

Ce grand acte de foi eut sa récompense. Les pluies qui tombèrent dès les premiers jours de la neuvaine, les orages et les ondées qui suivirent et vinrent rafraîchir la terre, paralysèrent les désastreux effets de la sècheresse, en sorte que les fourrages et les récoltes d'automne furent très abondants dans nos montagnes.

Le Jubilé de 1875 renouvela, en les embellissant encore, les splendeurs de l'année précédente. Pendant trois semaines, l'apôtre de Toulouse et du Midi, le R. P. Marie-Antoine, capucin, et deux de ses frères en religion, déployèrent

Digitized by Google

le zèle le plus merveilleux et obtinrent le succès le plus complet ; ce qui détermina M. le curé à exposer encore la statue de Notre-Dame des Miracles à la vénération de son peuple. C'était la onzième fois, depuis le commencement du siècle, que la Vierge quittait le trône mystérieux qu'elle occupe au-dessus du maître-autel. La facilité de ces descentes s'accentue de nos jours : tandis qu'il n'y en avait eu que trois dans l'espace des cinquante premières années, on en compte huit dans les vingt-cinq ans qui forment le troisième quart du XIXe siècle.

Ce déplacement de la statue se fait généralement de nuit, et toujours les portes fermées, avec un religieux respect et les marques de la plus profonde vénération. La tradition veut qu'on en demande l'autorisation à l'évêque diocésain et que le prêtre désigné pour cette fonction jeûne la veille.

Donc, le jeudi, 13 mai, à onze heures du soir, M. le curé et la plupart des ecclésiastiques de la ville se réunissent à la sacristie pour prendre l'habit de chœur. Précédés de quelques employés de l'église et portant tous un cierge allumé, ils se rendent en ordre au sanctuaire où, après avoir adoré un instant le Saint-Sacrement, M. le curé et son assistance psalmodient alternativement le *Miserere*, le *Parce, Domine,* répété trois fois, et le *Magnificat*. Après ces prières, M. le curé et l'un de ses vicaires montent sur l'autel, et, prenant respectueusement dans leurs bras la statue vénérée, la portent sur une table disposée au-dessous de la coupole, où elle est parée de ses plus riches ornements. On la place ensuite sur le trône qui lui est préparé, au milieu de la nef. Alors, à genoux devant la Vierge, l'assistance récite le *Memorare*, l'*Ave maris stella*, l'invocation trois fois répétée, *Regina Miraculorum, ora pro nobis*, et le *Sub tuum*. Après quoi on éteint les cierges et on se retire.

Le lendemain dès l'aube, la foule assiège les portes de l'église, et aussitôt qu'elles sont ouvertes, elle se précipite dans l'enceinte sacrée, impatiente de contempler de près, une fois de plus, les traits de sa mère chérie. La vue de la Vierge, trônant au milieu de son peuple, fut sans doute un stimulant qui détermina les âmes encore hésitantes et les

Digitized by Google

attira, par des touches intimes et secrètes, vers le Dieu de miséricorde, qui n'attend que le premier retour du pécheur pour lui pardonner.

Le dimanche, 16 mai, jour de la Pentecôte et octave de Notre-Dame des Miracles, douze à quinze cents hommes s'approchèrent de la table eucharistique. Puis à dix heures, une longue et magnifique procession s'organisa, qui suivit le long parcours de l'année précédente, et où fut portée la statue miraculeuse. Préparée de plus longue main, la décoration de la ville était plus belle encore, plus riche, mieux ordonnée qu'en 1874. Nous renonçons à en faire une description qui serait trop au-dessous de la vérité. Disons seulement qu'au retour de la procession, une messe basse fut célébrée sur une estrade élevée devant l'Hôtel-de-Ville, à la place même où Mgr Lyonnet couronnait, vingt ans auparavant, la Vierge des Miracles. Une inscription placée au-dessus de l'autel rappelait ce glorieux événement.

Mais voici la nuit venue. Le dernier son des cloches vient de s'éteindre après le chant du *Te Deum*. La population, agenouillée tout à l'heure au pied des autels, se précipite hors du saint lieu. La ville est éblouissante : les lanternes aux mille couleurs se balancent dans les airs, les fenêtres resplendissent, les innombrables arcs de triomphe s'allument, les invocations pieuses se détachent en lettres de feu, la musique parcourt les rues en faisant retentir sa brillante retraite. On assiste à une fête chrétienne imprégnée de poésie orientale. Tout est beau, suave, gracieux au delà de toute expression, et Mauriac a dépassé cette fois tout ce qu'il avait précédemment fait pour son aimable et puissante patronne, que tout célèbre, tout chante dans cette féérique nuit. Les missionnaires reconnaissent volontiers que nulle part, si ce n'est à Lourdes, ils n'ont joui d'un pareil spectacle.

Un évènement bien douloureux vint jeter, en 1877, un voile de deuil sur les solennités de la fête de Marie. Mgr de Pompignac, malgré son mauvais état de santé et sa fatigue habituelle, avait entrepris sa visite pastorale dans l'arrondissement de Mauriac, au milieu de l'inclémence d'une température des plus fâcheuses. Arrivé à Mauriac la veille de la fête,

Digitized by Google

il voulut présider toutes les cérémonies et célébra même la messe pontificale. Atteint, le mardi suivant, d'une fluxion de poitrine, que les soins éclairés de la science et de l'affection ne purent conjurer, il comprît aussitôt la gravité de son état. C'est muni des secours de l'Eglise, dont il était un des prélats les plus distingués ; c'est entouré de son clergé bien-aimé qu'il bénissait une dernière fois, que Monseigneur rendit son âme à Dieu, au presbytère de Mauriac, le 22 mai 1877, après vingt ans d'épiscopat, et sous les yeux pour ainsi dire de Notre-Dame des Miracles. Il avait présidé six fois sa fête ; sa dernière messe, il l'avait dite à l'autel de Notre-Dame et pour ses enfants de Mauriac.

La ville qui avait reçu son dernier soupir voulut être la première à lui rendre les honneurs funèbres : elle s'en acquitta dignement. Avant le départ du char funèbre pour la ville épiscopale, M. le Curé, dans un touchant discours, se fit l'interprête des regrets de tous et rendit aux vertus du pontife un suprême hommage.

Fig. 6. Sceau de Mgr de Pompignac

A un an de distance, son pieux successeur sur le siège de Saint-Flour, Mgr Baduel, interrompant sa visite pastorale, accourut de l'extrémité du diocèse, pour venir faire son premier pèlerinage à Notre-Dame des Miracles. Par cette

Digitized by Google

même route qui emportait naguère les dépouilles mortelles de son prédécesseur, Mgr Baduel faisait sa première entrée dans la ville de Mauriac. Il présida toutes les cérémonies de la fête.

Les mois de mai, juin et juillet 1879 furent excessivement pluvieux et nuisirent considérablement aux biens de la terre. Devant cette intempérie prolongée et ses conséquences inévitables, la population demanda, à plusieurs reprises, la descente de la statue. M. le curé annonça d'abord une neuvaine qui fut très suivie (22-30 juillet). Elle se termina par le chant du *Magnificat*, en actions de grâces du très beau temps que la Sainte Vierge avait accordé à la foi de ses enfants. Mgr Baduel, qui était à Pleaux, vint assister au dernier exercice de la neuvaine. Sa Grandeur présida aussi les fêtes de 1881.

L'été qui suivit fut très sec. Aussi, le 11 août, la paroisse de Drugeac vint-elle en procession à Notre-Dame des Miracles, pour demander une pluie depuis longtemps nécessaire. Or, le lendemain de ce pèlerinage la pluie tomba tout le jour ; elle tomba encore à plusieurs reprises dans les deux semaines qui suivirent. Les fâcheux effets de la sécheresse étaient conjurés.

Une cérémonie émouvante eut lieu le 30 novembre de la même année : la bénédiction de quatre cloches par M. le curé de Mauriac. M. Vigouroux avait déjà, (1867), fait fondre trois cloches nouvelles, mais qui ne s'accordaient point avec les anciennes. M. Aurier eut la pensée de les refondre toutes pour les agrandir et les harmoniser. Il fut aidé dans cette entreprise par Madame Galvaing, que l'on trouvait toujours à la tête de toutes les œuvres de piété et de charité, et qui voulut faire presque à elle seule les frais de cette restauration. La plus grande de ces cloches fut dédiée à Notre-Dame des Miracles et à sainte Marthe, en mémoire de la plus jeune fille de Madame Galvaing, récemment décédée. Elle porte une longue inscription latine dont voici un fragment en français :

« Notre-Dame des Miracles, priez pour nous. C'est grâce « à la munificence d'une généreuse bienfaitrice que je tiens

Digitized by Google

« le premier rang parmi mes sœurs ; c'est grâce à son iné-
« puisable libéralité que toutes nous avons été agrandies.
« Aussi, tant que j'aurai une voix pour gémir, je pleurerai
« la mort prématurée de très-pieuse demoiselle Anne-Julie-
« Marthe Galvaing. » Cette cloche, qui mesure 1m22 de diamètre et pèse 1.104 kilogrammes, porte sur sa robe l'effigie de Notre-Dame des Miracles et de sainte Marthe.

Les fêtes de 1884 furent rehaussées par la présence de Mgr de Saint-Flour et de Mgr Denéchau, évêque de Tulle, qui venait faire son premier pèlerinage à Notre-Dame des Miracles. Ce fut lui qui prêcha au salut de la veille, présida la procession et célébra la messe pontificale. Héritier du siège de Mgr Berteaud et d'une partie de son talent, il semble avoir aussi hérité de sa dévotion pour la patronne de Mauriac.

En 1887, Mgr Baduel assistait, pour la quatrième fois, à la fête de Mauriac dont les solennités, quoique contrariées par un temps défavorable, furent toujours le fidèle écho du passé et le garant de l'avenir. Vers la fin de cette même année, Mgr de Saint-Flour, s'étant rendu à Rome pour le Jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII, emporta avec lui, entre autres objets destinés à l'Exposition Vaticane, un tableau en tapisserie, magnifiquement encadré, représentant Notre-Dame des Miracles. Ce beau travail est dû à l'habileté et à la générosité de Madame Baduel d'Oustrac, nièce de Monseigneur.

Fig. 7. Sceau de Mgr Baduel

Digitized by Google

XII.

Récents Miracles

Nous avons vu, dans les pages précédentes, combien Marie a été souvent prompte à porter secours à ses enfants qui l'imploraient dans les calamités publiques, secours qui parfois tenait vraiment du prodige. Disons maintenant quelques-unes des faveurs dont les particuliers ont été l'objet durant ce siècle, celles du moins qui sont venues à notre connaissance.

Louis XVIII avait envoyé en Espagne une armée de cent mille hommes pour comprimer la révolution espagnole. Or quatre jeunes gens des environs de Pléaux, qui faisaient partie de l'expédition, se virent un jour poursuivis par des soldats ennemis, qui ne leur auraient point fait quartier. Sur le point d'être atteints, ils se cachent dans un épais fourré que les insurgés, se doutant de leur présence, sondèrent de toute part de leur sabre, sans leur faire aucun mal. Ils se crurent redevables de la vie à Notre-Dame des Miracles qu'ils avaient invoquée dans le péril, et l'année suivante (1824) ils vinrent assister à la fête et suivirent très religieusement la procession, racontant à tous la grâce qu'ils avaient reçu de Marie.

Le jour même de la fête (1835) un enfant perclus de naissance fut guéri subitement. M. Offroy, alors professeur de rhétorique au collège, avait été en quelque sorte témoin du miracle : il avait vu l'enfant perclus à son arrivée, et il le revit, le jour même, parfaitement guéri. Le lendemain il raconta le fait à ses élèves.

En 1845, à l'époque de la fête, une femme porta à Mauriac sa petite fille âgée de cinq à six ans, aveugle de naissance. Elle assistait au premier salut, lorsque tout à coup, au moment du *Magnificat,* la petite fille se met à crier : « Oh ! maman, que c'est beau ! que c'est beau ! » — On comprend l'émotion de l'heureuse mère, émotion qui gagna bientôt toute l'assistance.

Une pauvre femme, Marguerite Chavaroche, née en 1807, à Férluc, paroisse de Moussages, avait été portée à

Digitized by Google

l'hospice de Mauriac, en 1849, atteinte d'une maladie de la moelle épinière. Les médecins n'avaient pas tardé à juger son mal incurable, au point qu'un jour, un des docteurs, faisant la visite de l'établissement, jugea inutile de la voir. De dépit et dans un premier mouvement d'exaspération, certes des plus blamâbles, la malade se précipita par la fenêtre. Sa chute, on le comprend, ne fit qu'aggraver son état. Quand, au bout de longs mois, elle put quitter le lit, ce n'est qu'au moyen de deux potences qu'elle pouvait se tenir debout et faire quelques pas.

Cependant, malgré ses travers de caractère, elle avait la foi vive, et surtout une confiance illimitée dans la protection de la Sainte-Vierge. Le lundi après la fête, 12 mai 1851, elle voulut à tout prix se rendre à l'église et n'y parvint qu'avec beaucoup de peine. Elle entend la messe, fait la communion et offre un cierge. Que se passa-t-il ? Nous ne savons ; mais ce qui est constant, c'est qu'elle laissa ses potences à l'église et qu'elle remonta à l'hospice sans le secours de personne : elle était guérie. La presse s'occupa du fait, d'une part pour le ridiculiser, de l'autre pour l'affirmer. Mais la guérison était évidente ; elle persévéra. Pendant trente ans les habitants de Mauriac ont vu cette femme, dont les médecins avaient tous désespéré, et que le peuple avait surnommée : *le Miracle,* aller et venir dans les rues de la ville, un peu courbée, il est vrai, mais parfaitement guérie. Elle n'est morte qu'en 1881, bien convertie du reste, et devenue aussi douce et aussi complaisante qu'elle était jadis difficile et acariâtre.

Marie Cossoul, de la commune de Saint-Simon, près Aurillac, avait eu, à la suite de nous ne savons quelles circonstances, le cerveau troublé, et donnait bien de l'inquiétude à ses parents. Son humiliante indisposition persévérant toujours, on la conduisit, vers 1859, à la fête de Notre-Dame des Miracles. Comme on arrivait à l'endroit de la route nommé le *Moulin-à-vent*, d'où l'on aperçoit tout-à-coup la ville de Mauriac, à la vue du clocher de la Vierge, quelque chose d'étrange se passa chez la jeune malade ; elle revint tout-à-coup à elle-même et en pleine possession de

Digitized by Google

ses facultés, à la grande joie de ceux qui la conduisaient. La guérison fut complète et durable.

Un homme de Saint-Julien (Corrèze) avait un enfant estropié d'une jambe, dès ses plus tendres années. Il avait promis de se rendre en pèlerinage à Mauriac, et de faire dire une messe en l'honneur de Notre-Dame des Miracles, si la Sainte-Vierge voulait bien guérir le jeune infirme. Le père avait oublié son vœu, fait depuis un an déjà, lorsque le 9 mai 1862, à minuit, l'enfant s'éveille et sent sa jambe, repliée et engourdie jusque là, se redresser et s'allonger sans souffrances. Tout content, il appelle aussitôt son père et lui dit que la Sainte Vierge l'a guéri. Le lendemain le père et le fils partent à pied, et sans retard, pour venir remercier leur bienfaitrice et s'acquitter de leur vœu ; ce qu'ils firent le jour de la fête, en racontant les faveurs de Marie à leur endroit. Cette même année eurent lieu, paraît-il, plusieurs autres guérisons extraordinaires ; M. le Curé de Mauriac ne craignit pas de faire, du haut de la chaire, le récit du miracle qui précède.

L'année suivante (1863), la fête fut favorisée par un temps magnifique, un concours extraordinaire de pèlerins et un prodige opéré en faveur d'une pauvre femme de Champs-de-Bort. Elle avait, elle aussi, un enfant infirme, et pour obtenir plus sûrement sa guérison, elle fit le pèlerinage pieds nus, de Champs à Mauriac, (trente-trois kilomètres). Une pareille foi ne pouvait manquer d'être exaucée. Celle qui fut la mère de toutes les douleurs eut pitié de la douleur de cette généreuse mère et lui accorda la guérison de son enfant. Son rétablissement fut si prompt et si inespéré qu'on ne put l'attribuer qu'à la piété de la mère et à l'intervention de Notre-Dame des Miracles.

Marie Boutin, originaire d'Antignac, était domestique chez M. Lavergne, curé de Saint-Simon. Elle était phthisique et alitée depuis plusieurs mois ; sa maladie, de l'aveu des médecins, était arrivée au dernier période. Déjà la malade avait reçu l'Extrême-Onction et on disait sur elle les prières des agonisants ; des tâches noirâtres se montraient sur différents endroits du visage et du corps ; le docteur déclara qu'elle ne passerait pas la nuit. Son maître alors

Digitized by Google

eut la pensée de lui dire : « Recommandez-vous à Notre-Dame des Miracles. Voici sa fête qui approche ; nous allons commencer une neuvaine à votre intention. » La malade fait signe qu'elle y consent volontiers. Le neuvième jour de la neuvaine, la malade était levée et servait le déjeûner de son maître, en présence du médecin tout stupéfait ; le dimanche suivant, elle assistait à la messe. M. le Curé alla à la fête de Mauriac et raconta cette guérison qu'il n'hésita pas à qualifier de miraculeuse, en offrant d'en donner une attestation par écrit et d'en obtenir une semblable du médecin. Marie Boutin vit encore au moment où nous écrivons ces lignes.

Mais Marie n'est pas seulement la *santé des infirmes*, elle est aussi le *refuge des pécheurs*, dont elle finit par toucher le cœur et les amener repentants aux pieds de son Fils. Que de Miracles dans l'ordre moral que nous ne connaissons pas ! Que de conversions obtenues ! Que d'âmes relevées de la boue et illuminées tout-à-coup des splendeurs de la grâce !

A plusieurs reprises, une dame de Paris avait écrit à un saint prêtre de Mauriac, lui demandant de prier et faire prier pour obtenir la conversion de son mari par l'intercession de Notre-Dame des Miracles, à qui elle la demandait elle-même, chaque jour, avec instances. A la fin mars 1869, elle écrivait : « J'ai chanté l'*Alleluia* avec larmes ; mon mari ne parle pas de faire ses pâques. Je vous en supplie, au nom du sang précieux que Notre-Seigneur a versé sur la croix pour la conversion des pécheurs, priez Notre-Dame des Miracles de nous obtenir du Sacré-Cœur de son divin Fils cette conversion que je sollicite depuis un an. »

Le 12 avril elle écrivait de nouveau, mais cette fois c'était avec l'accent de la reconnaissance qu'elle disait : « Mille actions de grâces à Notre-Dame des Miracles ! Notre pauvre pécheur est rentré en grâce avec Dieu le dimanche du Bon-Pasteur. Gloire au Seigneur ! Amour et reconnaissance à Marie, notre bonne Mère ! Merci, merci ! » Quelques jours après, elle envoya une somme d'argent pour entretenir une lampe allumée au maître-autel ; puis un *ex-voto* ou

Digitized by Google

plaque de marbre où se lit cette inscription : « Un cœur reconnaissant à Notre-Dame des Miracles, 8 avril 1869. »

En 1872, malgré la neige et la grêle qui tombaient par intervalles, on put faire la procession, à laquelle on voyait les petites filles vêtues de blanc se serrer transies sous leurs bannières, et les petits anges roses et frais tressaillir et grelotter presque sous les étreintes d'un froid piquant. On aurait dit une procession sur les bords de la Néva. Jamais on n'avait vu, au 12 mai, un temps aussi rigoureux remplacer la température clémente de ces beaux jours de printemps, pleins de senteurs et de chauds rayons. En revanche Marie déploya son bras et manifesta encore une fois sa puissance.

Marie Brun, âgée de six à sept ans, originaire de Saint-Julien-aux-Bois (Corrèze), avait les jambes repliées et n'avait jamais marché de sa vie. Pour comble de malheur, cette pauvre petite était orpheline n'ayant d'autre soutien que sa tante, Marie Brun, qui était aussi sa marraine. Celle-ci, dont la pauvreté et la piété faisaient tout l'apanage, était allée à Rocamadour, en 1871, mais sans obtenir la guérison de sa nièce. L'année suivante elle vint à Mauriac, après une neuvaine où elle jeûna au pain et à l'eau, et apporta la petite infirme aux pieds de Notre-Dame des Miracles. De l'argent qu'elle a quêté la pauvre femme offre un cierge à Marie. Vers les neuf heures, elle se trouvait à l'église avec sa filleule, lorsque tout à coup celle-ci se lève toute seule et demande à marcher : elle était guérie. Les sœurs tourières du couvent qui, le matin, avaient vu la petite estropiée, la revirent le soir marchant parfaitement, au grand contentement de sa tante qui, pour attester la réalité du miracle, demandait qu'on écrivit aux prêtres de sa paroisse lesquels rendraient témoignage de l'état antérieur de l'enfant.

Parmi les sœurs garde-malades, il en était une, sœur Césarine, qui, envoyée dans une maison établie dans le Jura, y était tombée malade d'une ankylose à une jambe. Une tumeur très douloureuse s'était formée, qui ne permettait point à la patiente de faire un pas. Incapable de rendre aucun service, absorbant plutôt les soins des autres

Digitized by Google

sœurs que les malades réclamaient, et le médecin ne donnant d'ailleurs plus aucun espoir, elle fut rappelée à Mauriac, où elle arriva la veille de la fête (1876). Le lendemain, elle demanda à aller entendre la messe à la paroisse ; mais par crainte de quelque accident, à cause de la foule, sa supérieure voulut qu'elle entendît la messe dans une chapelle de communauté. Par une disposition de la Providence, toutes les messes furent dites au collège, au couvent et à l'hospice. On se résigne donc à la conduire à l'église paroissiale, où elle se traîne au moyen de deux échasses, et soutenue encore par ses sœurs. Après la messe elle était guérie, et, laissant ses potences suspendues au trône de Notre-Dame des Miracles, elle revint à la communauté sans secours ni appui d'aucune sorte. Les souffrances avaient complétement cessé et la tumeur disparu presqu'entièrement. Le soir même sœur Césarine sautait dans le jardin.

Les fêtes de 1883, favorisées par un temps splendide, le furent encore par une guérison extraordinaire parvenue à notre connaissance. Marguerite Chaumeil, née en 1877, à Prunet, paroisse de Vebret, fut prise, à vingt-deux mois, de vomissements fréquents, auxquels vint se joindre une sorte d'hydropisie. Ces maladies réunies la firent souffrir jusqu'à l'âge de cinq ans, la rendirent infirme et mirent plusieurs fois ses jours en danger. Désolée de l'état de sa fille, la mère la recommanda d'abord à saint Mein de Jalleyrac, où le père vint lui-même en pèlerinage et fit dire une messe, mais sans succès. Ce fut alors que les parents de la petite infirme songèrent à la recommander à Notre-Dame des Miracles. Sa mère la porta donc à Mauriac. Arrivée la veille de la fête, elle pria un vicaire de bénir l'enfant. Le lendemain, comme on sonnait la procession, la pauvre mère, pleine de foi, veut essayer de faire marcher sa petite et lui faire suivre les rangs, mais il faut qu'elle et une tante de l'infirme la soutiennent, chacune par un bras. C'est ainsi que toutes trois suivirent la procession. Jamais la petite fille n'en avait fait autant : c'était une amélioration, très faible sans doute, de son état d'impuissance absolue jusque là de faire un seul pas ; cette amélioration s'accentua si rapidement que, deux jours après, l'enfant marchait sans appui,

Digitized by Google

les souffrances avaient disparu et l'enflure considérablement diminué. Bientôt toute trace d'indisposition s'effaça pour faire place à une florissante santé. Dans sa reconnaissance, la mère fit le vœu de conduire sa fille deux ans encore à la fête de Mauriac, ce qu'elle a fait en 1884 et 1885.

Une nouvelle guérison réputée encore miraculeuse se produisit l'année suivante. Une jeune fille du Rieu, canton de Saint-Cernin, Marie Marty, âgée d'une vingtaine d'années, avait perdu la voix, depuis sixmois, d'une paralysie du larynx. Avec quelques-unes de ses compagnes elle vint à la fête, le 11 mai 1884, et fut guérie le jour même instantanément. Le mardi suivant, jour de l'Adoration perpétuelle au Rieu, elle chanta aux offices du matin et du soir sans aucun embarras ni fatigue de la voix. Cette guérison produisit la plus heureuse impression dans toutes les paroisses du canton: M. le doyen de Saint-Cernin en écrivit même à M. le curé de Mauriac.

Ces faits récents suffiront pour montrer que Notre-Dame des Miracles n'a point fermé son cœur ni raccourci son bras; et combien d'autres d'ailleurs nous échappent! Il ne se passe, pour ainsi dire, pas d'année où le bruit ne circule *qu'il y a eu miracle;* mais comme on ne fait aucune enquête, comme aucun registre n'est ouvert pour recueillir les faits de cette nature, ils passent presque inaperçus et leur souvenir s'efface vite. Il semble que la gloire et la réputation de Notre-Dame des Miracles soient suffisamment établies, pour qu'il paraisse superflu de prendre aucun moyen pour témoigner de sa puissance aux générations présentes, pas plus qu'aux générations à venir.

XIII.

La fête de Notre-Dame des Miracles

Nous avons souvent parlé, dans cette notice, de la fête solennelle que Mauriac célèbre, chaque année, dans le mois des fleurs, en l'honneur de son auguste patronne. Cette fête, renommée dans le pays et fréquentée par de nombreux pèlerins, remonte haut dans notre histoire et garde encore

Digitized by Google

un parfum très prononcé de poésie antique. Cependant, depuis le milieu de ce siècle environ, le pèlerinage de Mauriac, subissant nécessairement l'influence des temps nouveaux, des mœurs et des usages modernes, a perdu peut-être de cette imposante austérité, de cette grandeur simple et sévère qui le caractérisait jadis et que l'on retrouve dans le coutumier de 1818 ; mais il a encore de la célébrité, de la majesté et les populations affluent toujours, de l'Auvergne et du Limousin, aux pieds de la Vierge miraculeuse. C'est de ce concours, de ces solennités, de ces cérémonies antiques que nous voudrions dire quelques mots pour clore ces pages écrites à la louange de Notre-Dame des Miracles.

Fidèle à sa mission, le printemps nous ramène chaque année cette incomparable fête, ou plutôt il accourt avec empressement au devant d'elle, faisant éclore partout, pour l'embellir, le feuillage et les fleurs. Longtemps à l'avance, dans cette impatiente joie que produit l'attente du grand jour, tous les regards attachés au ciel semblent interroger le firmament et lui demander s'il ne s'apprête pas à joindre ses splendeurs aux splendeurs que prépare la terre ; et quel bonheur pour tous lorsque les jours qui précèdent la solennité lui promettent un ciel pur et un brillant soleil !

Après les cérémonies qui marquent les quatre dimanches qu'on peut appeler l'Avent de Notre-Dame, la fête proprement dite se célèbre le dimanche qui suit le 9 mai. Dès la veille du grand jour, la ville de Marie voit arriver dans ses murs de nombreux pèlerins différant entre eux de costume et de langage. Ils sont venus de loin, à travers les rudes montagnes et les chemins difficiles, prier la Reine du ciel dans son sanctuaire de prédilection. Plus d'une fois ils ont dû s'arrêter et se reposer sur le bord de la route ; mais ils se sont bientôt relevés ; la foi leur a donné de nouvelles forces et ils ont poursuivi leur pèlerinage. Les voilà se dirigeant maintenant vers le temple vénéré de Marie ; ils ont hâte d'arriver ; ils se pressent dans l'enceinte devenue trop étroite. Quel touchant spectacle ! On s'agenouille, on se prosterne devant l'image de la Vierge, on embrasse le pied de son trône ; on y suspend d'innombrables *ex-voto ;* on prie avec ardeur. Des larmes coulent des yeux à la vue de

Digitized by Google

cette ferveur et de cette foi si vive, au souvenir de tant de miracles qui se sont opérés et s'opèrent encore dans cette enceinte sacrée. Oui, on sent que ce lieu a été réellement choisi par la mère de Dieu pour y répandre des grâces particulières.

La solennité s'ouvre par les premières vêpres chantées au milieu de la nef, devant le trône où se dresse une gracieuse statue de Marie, pour donner à la nombreuse assistance la joie de suivre plus facilement tout l'ordre des cérémonies. Le célébrant qui les préside se place à la tribune, d'où il descend pendant le chant majestueux de la belle hymne *Felix, plaude, pio,* pour faire l'encensement de l'autel et de la statue, et où il est reconduit processionnellement. C'est de là aussi qu'il donne la bénédiction avec la croix ; car la bénédiction du Saint Sacrement, qui demeure exposé toute la soirée et pendant toute la journée du lendemain, ne sera donnée qu'au salut.

Cependant les pèlerins continuent d'arriver en foule par toutes les routes. Ce sont des adolescents qui, pour la première fois, font le pieux voyage, et leur cœur s'émeut quand, de loin, on leur montre le clocher de la Vierge ; ce sont de pieuses femmes venues pour accomplir le vœu qui tous les ans les ramène au seuil du sanctuaire ; ce sont des mères portant entre leurs bras leurs enfants malades ou fatigués ; fatiguées elles-mêmes, l'amour de Marie soutient leurs forces défaillantes ; ce sont des vieillards qui reviennent, au soir de leur vie, contempler la fête qui charma leurs jeunes années : la vieillesse et la fatigue ralentissent doublement leurs pas. Une fois arrivés, le premier soin de tous est d'aller rendre leurs hommages à la Reine de miséricorde qu'ils sont venus visiter de si loin. Prosternés à ses pieds, les yeux pleins de larmes et fixés avec amour sur la sainte image, ils présentent à Marie leurs vœux et leurs prières. Ce n'est qu'avec peine qu'ils s'éloignent pour céder la place aux nouveaux pèlerins que chaque instant amène.

La nuit est venue, mais dans l'église encombrée une illumination splendide frappe les regards. On ne voit partout que guirlandes de feu, que faisceaux de lumières dont le vif éclat fait briller de tous côtés l'or et l'argent répandus à

Digitized by Google

profusion sur les colonnes, les peintures et les autels. Mais l'œil se fixe bientôt sur un point unique. Au fond du sanctuaire, au centre d'une double auréole d'or et de flammes apparaît étincelante et couronnée l'antique madone. Elle est noire, mais qu'elle est belle ! On dirait qu'elle s'avance, hors de son trône, pour sourire à tous, pour montrer à tous l'Enfant divin qu'elle tient entre ses bras.

Le salut commence. Des chevaliers, l'épée au poing, (1) précèdent une longue procession d'anges, de lévites, de prêtres et de ministres sacrés accompagnant le célébrant, qui tous défilent autour de l'église, au moyen d'un passage qu'on ménage à grand'peine, à travers la foule compacte. Quand chacun est à son poste, quand l'œil embrasse d'un regard l'ensemble de la cérémonie, oh ! alors, comme l'a dit une bouche d'évêque, le spectacle n'est plus de ce monde. Ces costumes riches et variés, tout éblouissants d'azur, de pourpre et d'or ; ces palmes et ces flambeaux que l'on voit de loin se mouvoir au-dessus de la foule et qu'on dirait portés par des mains invisibles ; ces allées et ces venues du sanctuaire au trône de Marie, et du trône de Marie au sanctuaire, tout vous enchante et vous captive. Vous voyez aux mains de l'innocence les blancs insignes de la candeur, et sur des têtes angéliques des couronnes virginales ; vous voyez le trône de Marie encombré de fleurs immaculées, gracieux et touchant symbole qu'y déposa l'amour ; vous voyez des anges mortels, les uns garder l'entrée du sanctuaire, les autres plus nombreux former la cour de la Reine du ciel ; le plus beau, le plus brillant de tous, précède le célébrant et porte, selon l'antique usage qui a survécu, la crosse devant lui.

Mais que dire de ces chants que l'on n'entend qu'ici, de ces hymnes au rit antique, de ces concerts alternés de voix enfantines, de voix pleines et graves, et de musique aérienne, qui tour à tour tiennent l'âme suspendue. Tantôt les chants s'élèvent du milieu de la foule ; tantôt ils descendent des tribunes : le ciel semble répondre aux concerts de la terre, et la terre aux mélodies du ciel. Mais tout-à-coup,

(1) Depuis 1881, les élèves du collège ne viennent plus remplir, au salut et à la procession, l'office des anciens chevaliers de Notre-Dame.

Digitized by Google

moment solennel ! tout genou fléchit, toute tête s'incline : une voix s'élève forte et sonore. Elle salue la Reine des Miracles et implore pour tous sa prière puissante. *Regina Miraculorum, ora pro nobis !* Ainsi on se relève et on se prosterne trois fois... Une influence secrète et divine tient toute l'assistance dans une douce extase ; les heures passent comme des instants. La bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, donnée à l'entrée du sanctuaire, termine cette cérémonie qui ne peut guère avoir que son égale ici-bas. Chacun se retire pénétré et comme embaumé d'un parfum de céleste béatitude, se promettant pour le lendemain de nouvelles jouissances.

Le grand jour se lève enfin ; il s'annonce brillant et magnifique. La foule des pèlerins augmente à chaque instant, arrivant cette fois de toutes les campagnes environnantes. Une première messe est chantée avec diacre et sous-diacre, vers les six heures, pour la bénédiction des cierges distribués aux pèlerins et que les uns font brûler autour de l'image de Marie, que d'autres emportent pour les allumer en temps d'orage ou dans des circonstances solennelles. Le saint Sacrifice est offert sans interruption ; les confessionnaux et la sainte table sont constamment assiégés ; car c'est avec une conscience pure et un cœur renouvelé que le vrai pèlerin veut assister au triomphe de sa Mère et de sa Reine.

Voici en effet l'heure de la procession. Les enseignes saintes se déploient, les bannières brillantes apparaissent ; les châsses et les statues des saints les suivent. La foule s'avance sur deux rangs, silencieuse et recueillie ; la procession s'écoule peu à peu. Voici les bannières du Sacré-Cœur, rouges et flamboyantes comme l'oriflamme ; voici celles de Sainte Théodechilde et de Notre-Dame, de l'Immaculée-Conception et du Rosaire. Voici les Sœurs des malades, au nombre de cent ou de cent cinquante, avec leur habit de bure et leurs cornettes blanches ; voici les petites orphelines, en gamme de taille ascendante, conduites par les Sœurs de Saint-Vincent ; voici les élèves des pensionnats, les enfants des Frères avec leurs deux cents lances ornées d'oriflammes aux couleurs de la Vierge ; voici les

Digitized by Google

chœurs, la musique, les anges, précédant la Reine portée par des lévites en aube. Le clergé, les magistrats, les autorités (1), la foule innombrable des fidèles la suivent. Quelles lignes sans fin ! C'est là surtout autour de la Madone que la foi se montre et que la confiance éclate : on suit pieds nus, et quelquefois à genoux, la Vierge des Miracles ; on jette sur son passage les fleurs à pleines mains ; on admire saisi d'étonnement ces énormes fers portés à côté du trône de Marie, *ex-voto* significatifs des prisonniers délivrés par sa puissance. On regarde et l'on se sent ému, et l'on pleure avec l'enfant infirme et la mère affligée, avec le pauvre et le malheureux ; on prie surtout avec cette foule pieuse et enthousiasmée qui fait cortège à la Reine des cœurs, à la Consolatrice des affligés.

Au retour, la procession se masse devant l'église et les porte-enseignes se groupent au-devant de la croix de mission où, après les chants liturgiques, le célébrant, debout devant l'autel improvisé, bénit avec le signe du salut cette foule qui remplit la place. On rentre dans l'église au chant souvent répété, et toujours avec un effet nouveau, de l'invocation *Regina miraculorum*, et bientôt commence la messe solennelle, durant laquelle le prédicateur de l'octave, dans une courte mais entraînante improvisation, résume les impressions et les sentiments de tous.

Si nous rentrons dans l'église, dans l'intervalle des offices, nous y trouvons encore la foule qui prie, nous y voyons les cierges qui brûlent en grand nombre autour du trône de la Vierge. Avec peine nous pouvons approcher du petit monument sur lequel repose la statue. C'est la représentation d'un donjon hexagonal du moyen-âge, avec créneaux et machicoulis ; les six angles sont ornés dans le haut de petites tourelles terminées en cul-de-lampe fort élégant ; les ouvertures sont toutes en plein-cintre ou circulaires ; la maçonnerie y est représentée par un jointement en filets d'or ; le fond est tout blanc et nous fait penser à la *Tour d'ivoire*. C'est sur la plate-forme qui domine ce donjon,

(1) Les autorités n'assistent pas à la procession depuis l'année 1880.

Digitized by Google

qu'est placé le pavillon élégant, sous lequel s'abrite la statue de Marie.

Mais nous sommes attirés vers un autre point de l'église, par la foule qui se groupe devant le banc d'œuvre. Là on reçoit les honoraires de messes en l'honneur de Notre-Dame des Miracles ; là on inscrit les noms des étrangers qui désirent s'associer à l'antique confrérie de Notre-Dame ; là on reçoit les offrandes, on distribue des cierges bénits, des médailles, etc., que l'on est heureux d'emporter comme souvenir du pèlerinage accompli. Le pauvre, comme le riche, tient à contribuer de ses faibles ressources à l'entretien et à l'embellissement du sanctuaire, où il a prié avec tant de consolation. Qui pourrait dire les actes de pieuse générosité qu'inspire l'amour de Marie ? Un jour une vieille femme, bien pauvre, presqu'infirme, avait fait à pied plusieurs lieues pour venir honorer la Mère de Dieu dans son sanctuaire de prédilection. Exténuée de fatigue et peut-être de faim, elle veut faire inscrire son nom sur la longue liste des dévots à Marie. Mais elle n'a en sa possession que la petite somme indispensable aux frais de sa nourriture ; elle la donne jusqu'à la dernière obole, car son offre est si pressante qu'on ne peut la refuser. Mais il fallut que la même main qui avait reçu son offrande, devinant sa détresse, lui vint en aide pour fournir aux frais de son retour dans sa chaumière (1).

Les pèlerins arrivés la veille commencent en effet à repartir, et le soir venu, les mêmes chants, les mêmes cérémonies du jour précédent sont répétées avec le même

(1) On nous communique d'Argentat les touchants détails qui suivent : « Dans la paroisse d'Albussac (Corrèze) et dans un ravin sauvage, est un rocher en surplomb au-dessus d'une cascade et, à cet endroit, tous les ans, au jour de la fête de Notre-Dame de Mauriac, les gens du pays et des pèlerins viennent prier et allumer des cierges... Ils nomment ce rocher le « Roc de la Sainte » et leur tradition prétend que ce roc fut la première demeure de l'Image miraculeuse de la très sainte Vierge, retrouvée plus tard dans la forêt du Val d'Auze et glorieusement placée par sainte Théodechilde dans la chapelle de Mauriac. Leur dévotion est très simple et spontanée, mais je crois que le curé d'Albussac ne serait pas fâché de sortir un peu de la réserve prudente que ses prédécesseurs ont observée à ce sujet, d'embellir cet endroit par un édicule et d'accorder quelque pompe sacrée à cette fête d'ancienne dévotion. » « Paul Meilhac, à Argentat. »

Digitized by Google

déploiement de magnificence ; ce sont les dernières harmonies de cette merveilleuse journée.

La semaine de l'octave est comme une fête continuelle. Le matin, à neuf heures, messe solennelle avec diacre et sous-diacre (1) ; le soir à sept heures, petit salut de Notre-Dame. Le prédicateur de la retraite adresse, deux fois le jour, aux fidèles de la ville et aux pèlerins, des instructions tantôt simples et pratiques, tantôt relevées et éloquentes, dont le thème roule le plus ordinairement sur les grandeurs et les gloires de la Sainte Vierge. L'auditoire est nombreux et va croissant chaque jour. Les Lazaristes, les Capucins, les Oblats de Marie, les Jésuites surtout ont paru et brillé tour à tour dans la chaire de vérité.

Depuis plus de vingt ans il s'est établi un usage précieux : chaque établissement de la ville va tour à tour faire son pèlerinage à Notre-Dame des Miracles. C'est un spectacle ravissant que ces processions qui circulent chaque matin dans les rues de la ville, en chantant les litanies de la Sainte-Vierge. Rien de beau comme le pèlerinage des cent trente jeunes filles du couvent de Notre-Dame qui s'en vont, joyeuses, offrir leurs hommages à la reine de l'antique cité ; rien de monastique comme la procession des petites Sœurs des malades avec leur habit roux et leur croix de bois ; rien d'angélique comme les petites orphelines habillées de blanc ou de bleu, qui s'en vont silencieusement, conduites par les Sœurs de charité, offrir leur jeune cœur à la bonne mère des petits enfants ; rien d'intéressant comme la pieuse visite au lieu des antiques apparitions des pensionnaires et des religieuses de l'Hospice. Et quel bonheur pour Notre-Dame de voir venir à elle les longues files des enfants des Frères qui viennent placer leur vertu sous la protection de l'*Etoile du matin !* Que dire enfin des belles cérémonies de la Congrégation des enfants de Marie, qui, elles aussi, se font un devoir de porter aux pieds de leur mère commune et les prémices de leurs bonnes œuvres, et les besoins de leurs familles !

(1) Depuis quelques années on ne dit plus qu'une simple messe basse.

Digitized by Google

A chaque pèlerinage on entend la sainte messe ; on écoute la parole de Dieu ; on reçoit la sainte communion pour gagner l'indulgence plénière ; on fait de la musique, on chante, on prie ; on puise aux pieds de la Madone de nouvelles forces, de nouvelles inspirations et on se retire heureux et meilleur.

C'est ainsi que, d'émotions en émotions, on arrive au dimanche de l'Octave, dont les cérémonies et les solennités sont absolument les mêmes que celles de la fête. A la fin du dernier salut, ordinairement le plus beau et le plus fréquenté, et qui forme la clôture de ces jours heureux, M. l'Archiprêtre, dans une chaleureuse allocution, remercie les autorités, les musiciens, tous les assistants, du concours empressé qu'ils ont apporté à la célébration de la fête ; il remercie surtout, au nom de la population, le prédicateur qui a comme donné une voix à tous ces rites antiques, et il appelle sur tous les bénédictions de la Reine des Miracles. Puis, comme ne pouvant maîtriser les sentiments de sa reconnaissance et se faisant l'écho de tous les cœurs, il entonne le *Te Deum*. Tandis qu'il est chanté alternativement par le chœur et les tribunes, les cloches joignent leurs hymnes à l'hymne des fidèles pour remercier Notre-Dame et la saluer une dernière fois.

Bientôt, guidée par les mélancoliques clartés qui brillent dans la nuit, la foule s'éloigne et disparaît. Mais voici que tout à coup les cloches s'ébranlent de nouveau, et ces chanteuses, qui pendant huit jours n'ont fait entendre que des cantiques de joie, soupirent maintenant les notes lugubres de la mort ; elles annoncent pour le lendemain un office solennel pour les membres défunts de la confrérie de Notre-Dame des Miracles.

Et maintenant tout est fini ! Elle est terminée cette longue série de longs exercices, cette fête pleine de charmes, belle de poésie, entourée de symboliques mystères, qui laisse après elle de si tendres regrets, de si doux et si heureux souvenirs ! « J'ai beaucoup voyagé, dit un illustre témoin (1), j'ai assisté à de brillantes cérémonies, à de magni-

(1) M. le baron de Sartiges d'Angles.

Digitized by Google

fiques processions en divers lieux, dans plusieurs capitales; je puis affirmer que je n'en ai pas vu qui eût un caractère plus imposant, plus solennellement religieux que la fête et la procession de Notre-Dame des Miracles à Mauriac. »

O Marie, ô Notre-Dame des Miracles, Vierge toute bonne et toute puissante, on a dit de vous que vous êtes un abîme de Miracles, *Abyssus miraculorum*. Que de dons merveilleux en effet, que de privilèges sublimes n'avez-vous pas reçus de l'Auguste Trinité! Et pour ne parler que de cette grâce unique et incommunicable qui vous a été faite de concevoir dans vos chastes entrailles le Fils même de l'Eternel, sans aucun détriment pour votre parfaite pureté, vous méritez, à cause de ce titre de Reine des Vierges et de Mère de Dieu, l'admiration, les louanges et les bénédictions éternelles du ciel et de la terre. Mais vous ne gardez pas pour vous seule les grâces innombrables dont votre âme a été enrichie; vous en déversez le trop-plein sur les hommes, vos enfants d'adoption. Vous n'êtes pas seulement un chef-d'œuvre tout composé de prodiges, vous êtes encore, comme s'exprime un autre saint Père, un laboratoire, une officine de Miracles, *officina miraculorum*. Vous êtes la Toute-Puissance suppliante à qui votre Divin Fils ne peut rien refuser. Ils le savent par leur propre expérience, vos enfants et vos pèlerins de Mauriac, car c'est bien ici que l'on voit réalisée, une seconde fois par vous, la parole de l'Evangile : *les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les boiteux marchent, les infirmes et les malades sont guéris*. C'est bien ici, dans cet antique et magnifique sanctuaire, fondé par une princesse et une sainte, illustré par tant de prodiges, si souvent rempli de pieuses foules prosternées à vos pieds, c'est ici que se vérifient sous nos yeux les belles paroles de saint Augustin : *Ascendunt suspiria, et descendunt miracula* : Les prières, les larmes, les soupirs de vos enfants montent vers vous, et les miracles descendent sur eux, versés par vous comme à pleines mains! Ah! faites éclater encore une fois votre puissance en notre faveur; rendez-nous la santé, calmez nos craintes, purifiez nos cœurs, réglez nos passions, éteignez nos divi-

Digitized by Google

sions et nos haines,... obtenez-nous une vie pure, une sainte mort, et faites qu'après avoir solennisé avec amour vos fêtes sur la terre, nous célébrions un jour, avec les anges et les élus, votre gloire au ciel. Ainsi soit-il !

Chronique de Montfort, 1564, mss. — Les deux Chroniques de L. Mourguyos ; 1630, 1645, mss. — *Officia in solemnitate miraculorum Beatæ Mariæ Virginis..., Tolosæ, 1658.* — *Notice sur la fête et le pèlerinage de Notre-Dame des Miracles*, pa M. l'abbé G. Delteil, 1855. — *Histoire de Notre-Dame des Miracles*, par M. l'abbé J.-B. Serres, 1876. — *Sainte Théodechilde, vierge, fille de Clovis*, par l'abbé J.-B. Chabau, 1883. — Archives du Cantal. — Archives paroissiales de Mauriac. — *Dictionnaire statistique du Cantal.* IV. p. 241. — Collection de l'*Annotateur Cantalien* et du *Journal de Mauriac*, depuis 1840. — Archives privées, etc.

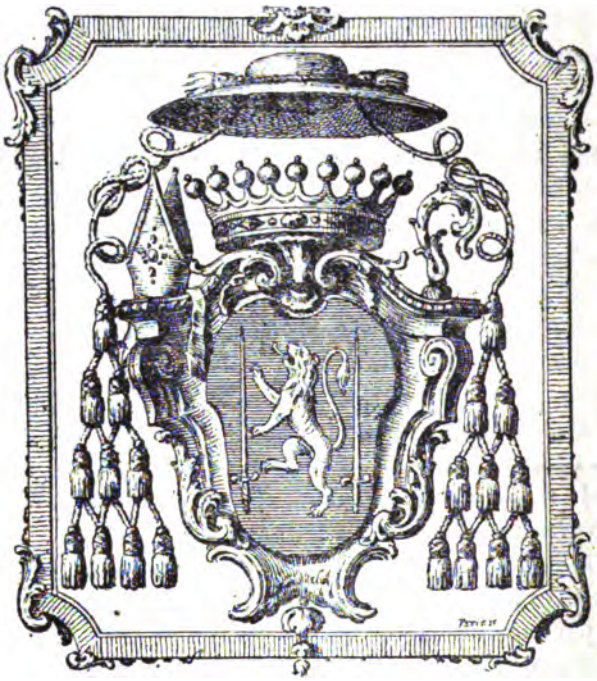


Fig. 8. Sceau de Mgr de la Garlaye. (V. p. 38.)

Digitized by Google

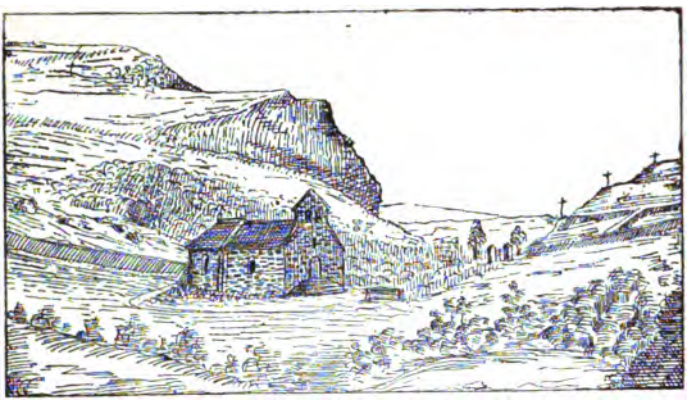


Fig. 9. Chapelle de Notre-Dame de Claviers.

CHAPITRE II

NOTRE-DAME DE CLAVIERS

Paroisse de Moussages

Clavis regni Christi
O Marie, vous êtes la clef
du royaume du Christ !
(St Epiphane).

Le touriste qui descend, le soir, la longue côte d'Anglards à Pons, ou gravit la rampe non moins longue qui conduit de Pons à Moussages, ne peut se soustraire à la contemplation d'un rocher abrupte, détaché du flanc de la montagne, formant éperon, sur la vallée du Mars, qu'il surplombe. Un isthme étroit le relie au système de roches conglomérées qui le projettent en avant comme une saillie isolée. Sur cet étroit récif, et en enserrant la base dans ses murs, s'élevait autrefois le château-fort de Claviers dont les ruines elles-mêmes ont aujourd'hui disparu.

Digitized by Google

Aux pieds du château, sur la langue étroite qui le reliait aux pentes supérieures de la montagne, on aperçoit une petite chapelle, orientée de l'ouest à l'est, s'ouvrant au couchant sur un perron composé de degrés semi-circulaires : c'est le sanctuaire de Notre-Dame de Claviers, qui, par son antiquité, ses souvenirs, les importantes réparations dont il a été récemment l'objet, mérite une place d'honneur dans l'histoire des sanctuaires de la Mère de Dieu.

I.

La légende et l'histoire de Notre-Dame de Claviers

Si nous portons tout d'abord nos regards vers le passé pour chercher à découvrir l'origine de cet oratoire champêtre, nous y trouvons une légende fraiche comme les eaux de la rivière du Mars, gracieuse comme les côteaux aux aspects variés qui bordent ses rives.

Il y a bien longtemps de cela, sur le soir d'une chaude journée d'été, au coucher du soleil, un jeune pâtre quitte le village de Jaillac assis là-haut sur la plaine, et, pour trouver un peu de fraîcheur, s'enfonce dans les grands bois qui couvrent les pentes descendant vers la rivière. Quelque temps il s'ébat à travers les taillis, court sous les grands arbres, et, se couchant enfin sur l'herbe menue, il s'endort d'un sommeil tranquille. Cependant le soleil est couché ; la nuit sombre s'étend peu à peu dans la vallée et gagne les côteaux. Romanange et Montbrun disparaissent d'abord dans les ombres ; Valens, la Trémollière, Montclar s'éclipsent à leur tour, et la voûte du ciel apparait étincelante de tous ses joyaux.

Combien de temps dormit le berger ? Je ne sais. Mais voici qu'un ange, descendu des hauteurs azurées, est debout près de l'enfant et le touche de son aile invisible. Eveillé en sursaut, celui-ci se lève et s'étonne que si vite la nuit soit venue.

Mais un objet étrange attire aussitôt son attention : près d'une source voisine bien connue de lui, il aperçoit quelque chose qui reluit dans la sombre profondeur du bois.

Digitized by Google

L'enfant commence à craindre ; il tremble ; mais l'ange toujours invisible rassure son jeune cœur. Le voilà donc qui marche, poussé par la curiosité, vers la lumière scintillante comme un faisceau d'étoiles. Il approche. Ah ! que voit-il ? Une image de la douce Vierge tenant sur ses genoux son bel enfant. Quelle vision pour le cœur pur et pieux du jeune pâtre ! Il tombe à genoux ; il prie ; il caresse la douce image ; il chante ; il pleure.... L'ange, le contemplant d'un regard plein de tendresse, sourit à sa joie enfantine et allume en son jeune cœur une flamme plus vive pour Marie et son fils Jésus.

Dans sa ferveur croissante, l'enfant ne songe plus à la nuit qui l'environne ; il s'oublie dans son extase. Mais les parents, que son retard inquiète, ont déserté la chaumière et le cherchent à grand bruit dans la forêt. Soudain la voix de sa mère qui l'appelle a frappé son oreille, et ses yeux découvrent au loin la torche mobile qui luit dans la profondeur du bois, à travers les grands arbres. Il sait qu'on le cherche. Que faire ? Quittera-t-il sa mère du ciel pour sa mère de la terre ? Son cœur l'inspire : il prend dans ses bras, presse sur sa poitrine son cher trésor et court joyeux au devant de ceux qui l'appellent.

— Mère, mère ! crie-t-il, la Sainte Vierge et son petit Jésus ! Je l'ai trouvée là-bas sous le feuillage, dormant sur l'herbe. Je te l'apporte ; ne pleure plus. Souvent tu désiras pour notre chaumière une image de la Madone. La voici ! Vois qu'elle est belle, comme elle brille ! Et le petit Jésus n'est-il pas beau ?

La bonne mère est accourue ; à son tour elle s'est prosternée et son cœur s'est ému d'une piété nouvelle. Elle baise l'image façonnée au ciel sans doute ; car quelle main d'homme aurait pu faire cette merveille ? Puis d'un cri elle appelle les siens. Toute la famille, à l'instant, se rassemble autour d'elle et ces bons villageois manifestent naïvement leur bonheur. Tour à tour ils baisent la Madone et lui adressent des prières simples comme leur âme. Puis on se dirige vers le village où l'on porte en triomphe, au chant des cantiques, l'image pieuse. Après de nouvelles prières, le saint trésor est déposé avec simplicité dans un coffre

Digitized by Google

antique, le seul meuble de la pauvre cabane qui pût le recevoir.

Au lendemain, l'enfant, qui n'avait guère dormi de bonheur, devança l'aurore et, à genoux devant le vieux coffre, il aurait voulu voir la bonne Vierge; mais le lourd couvercle résiste à ses efforts. Bientôt ils viennent tous : père, mère, frères, sœurs, impatients de revoir la précieuse trouvaille. Le père ouvre... ô douleur ! le coffre est vide ! et l'image si chère a disparu, comme s'envole un rêve trompeur !

— Qu'avons-nous fait à la Madone, dit la mère éplorée, pour la perdre sitôt ? Mais l'enfant, inspiré par son ange, l'a bientôt rassurée. — Mère, dit-il, ce n'est pas faute à nous si la Madone nous a quittés. Elle préfère sans doute sa demeure de là-bas, sous le vieux chêne. Allons-y tous : elle doit y être. Aussitôt toute la maisonnée avec les gens du village descendent le bois, conduits par l'enfant.

Il avait dit vrai : au bord de la claire fontaine reposait la Madone sur son lit de mousse. De belles fleurs gracieusement l'encadrent ; un souffle léger court dans le feuillage, l'agite et remplit la forêt d'un harmonieux murmure. Les oiseaux, plus bruyants que de coutume, font entendre un doux ramage, écho des cantiques des cieux. Aux rayons du soleil levant, tamisés par les rameaux, resplendissent les pleurs de la nuit doucement déposés au bord du calice des fleurs. Le verdoyant gazon est changé en un riche écrin, où scintillent à foison l'émeraude, le rubis, le diamant.

— Vois-tu, mère, poursuit l'enfant, ici sa maison est plus belle que notre masure ; mais pour la préserver des froideurs de la nuit, recouvrons-là d'une verte chapelle de feuillage. Ce disant, il a déjà saisi de jeunes branches et les courbe en berceau. La foi de ces braves gens enfante des prodiges, et ce jour voit un autel nouveau élevé à la bonne Vierge. Elle était là sous un dais de verdure brodé de mille fleurs ; près de ce trône champêtre, le ruisseau murmure son doux cantique et le bois donne ses senteurs comme un encens délicat.

Bientôt la nouvelle a couru la contrée ; de tous côtés les cœurs pieux volent au rustique autel pour prier la belle

Digitized by Google

Madone, et celle-ci ouvre pour eux les célestes trésors. Dans ce monde les affligés sont nombreux et ils accourent bien vite où brille pour eux une lueur d'espoir. Ici la foule accourt et bientôt elle abonde, mais le berceau de feuillage ne peut la recevoir. Que des murs se dressent à sa place ! Qu'une chapelle s'élève ! C'est le cri de tous. Aussitôt le chantier est ouvert, la hache vole, les chênes s'affaissent et tombent lourdement ; la pierre se polit sous le dur marteau : tout est prêt.

Sur le plateau une route romaine traversait la forêt ; c'est là que sera bâti le sanctuaire, plus à portée des habitants du hameau et des voyageurs. A l'œuvre donc ! Déjà on fouille la terre ; le sillon des fondements est tracé ; cent bras robustes apportent les matériaux du saint édifice.

Mais lorsque, au matin suivant, les ouvriers, remplis d'une ardeur nouvelle, reviennent à leurs travaux, tout a disparu. La Vierge a déclaré sa volonté en enlevant, la nuit, tous les matériaux rassemblés la veille. Voici donc de nouveau nos villageois autour du berceau de feuillage que Marie a choisi et veut garder pour son trône d'amour. La foi de ses enfants ne demande pas d'autre preuve ; c'est là que s'élèvera le saint temple, y fixant à jamais le séjour de la bonne Mère. Palais bien simple, résidence bien modeste pour la Reine du Ciel ! Son image en fait tout l'ornement. Mais les faveurs célestes y coulent en abondance pour les cœurs simples et purs.

La Vierge a aussi béni la fontaine en donnant une vertu secrète à ses ondes, où souvent les malades et les fiévreux trouvent un remède à leurs maux. Dès lors le vallon ne fut plus solitaire ; les infirmes et les souffreteux y venaient en foule et, guéris de leurs maux par la protection de la Reine des cieux, ils suspendaient aux murs du sanctuaire de nombreux *ex-voto*, témoins précieux des faveurs obtenues.

Telle est la légende de Notre-Dame de Claviers, légende que vous pourrez recueillir vous-même, ami lecteur, sur les lèvres de tous les habitants de Jaillac et de Moussages ; légende mise récemment en vers gracieux par un lauréat de l'académie de Toulouse, M. Deveaux ; légende qui n'est

Digitized by Google

pas d'aujourd'hui ni d'hier, puisque le savant bénédictin Bellecoste, de l'abbaye de Broc, appelé à Claviers par le seigneur de Jaillac, en 1519, la recueillit de la bouche d'une vieille femme qu'il rencontra auprès de l'oratoire. La voilà telle qu'une tradition constante nous l'a transmise ; elle est si fraîche et si délicate que nous n'osons y toucher, si gracieuse que nous ne voulons point la discuter. Contentons-nous de décrire la chapelle et la vieille statue qui restent encore ; commençons par celle-ci.

Fig. 10. Notre-Dame de Claviers.

L'antique image de Notre-Dame de Claviers, l'une des plus anciennes et des plus intéressantes que possède le diocèse de Saint-Flour, est en bois, haute de 80 centimètres, et représente la Vierge assise sur un siège à arcatures cintrées. Elle est vêtue d'une robe rouge plissée à très petits plis et à larges manches, par dessus laquelle est jeté un *peplum,* ou manteau bleu recouvrant la tête et toute la partie supérieure du corps jusqu'au dessous du genou. Le visage de la Vierge dénote un certain âge : ce n'est pas une jeune fille à l'air fade et maniéré, comme on la représente trop souvent de nos jours ; c'est la femme forte, la femme de l'évangile. Ce visage mûr peut paraître un peu froid aux yeux de nos contemporains ; mais aucun homme de goût ne pourra y méconnaître un air de noblesse et de certaine grandeur.

Digitized by Google

La Vierge-Mère retient l'enfant Jésus assis dans son giron. Celui-ci est revêtu d'une robe rouge-clair et d'un manteau jaunâtre qui drape avec élégance le bras gauche. Ses pieds sont nus, tandis que ceux de la Vierge sont chaussés, selon les anciennes traditions iconographiques du moyen-âge. La sculpture de ce groupe dénote une main très habile.

Malheureusement cette belle et dévote statue a subi quelques dégradations de la main du temps et de celle des hommes plus impitoyable parfois. Le bois est fort vermoulu, à tel point que l'enfant Jésus a perdu ses deux mains, depuis longtemps sans doute tombées en poussière. Le visage de la Vierge a été recouvert d'un épais badigeon rose qui lui enlève en grande partie sa physionomie primitive. La tête de l'Enfant et une des mains de la Mère sont le fait d'une restauration peu habile. De plus, le dossier du siège où la Vierge est assise a été mutilé à coups de hache, pour permettre de la placer dans un trône trop étroit qu'on avait fabriqué pour la porter en procession. Dans cet état de mutilation la statue ne pouvait plus tenir debout et il a fallu l'étayer au moyen de montants à peine dégrossis.

La vénérable Madone est habituellement recouverte de vêtements dorés ou argentés. Cet usage d'habiller les statues miraculeuses, contre lequel s'élèvent parfois certains antiquaires, parce qu'il leur dérobe souvent la vue de véritables œuvres d'art, a cependant son bon côté. Outre le respect dont il témoigne pour un objet vénéré, il sert à embellir quelquefois des images qui n'ont pas, tant s'en faut, la même valeur artistique que la nôtre ; de plus il a rendu l'inappréciable service de conserver presque intacts de vrais chefs-d'œuvre, avec la peinture primitive, comme c'est ici le cas. Une statue à découvert exige des réparations assez fréquentes qui en altèrent singulièrement le caractère original. Nous pensons en outre, que cet usage avait aussi sa raison d'être, en partie du moins, dans une règle liturgique. La rubrique prescrit en effet de voiler les statues de saints ou saintes devant le Saint-Sacrement exposé. Or comme les images miraculeuses étaient ordinairement placées sur des autels où avaient lieu de fréquentes cérémonies, il

Digitized by Google

aurait fallu voiler et dévoiler trop souvent les statues qui y étaient exposées à la vénération des peuples ; il était plus commode de les laisser habituellement couvertes. Ce qui n'était primitivement qu'un voile destiné à cacher des formes peu agréables, ou exigé par les rubriques, devint un véritable ornement qui mettait la statue vénérée plus en évidence.

Passons maintenant à l'examen de la chapelle : une petite nef rectangulaire couverte d'une voûte en berceau ; un arc triomphal soutenu par des pieds-droits en retrait, un petit chevet circulaire voûté en demi-coupole, une crédence en pierre de taille faisant le tour de l'hémicycle ; quatre petites fenêtres cintrées éclairant, deux la nef et deux l'abside : voilà tout le monument à l'intérieur. A l'extérieur, la corniche du chevet est soutenue par des modillons à figures variées et grimaçantes ; de petits contreforts peu saillants s'appuient contre le mur du pourtour. L'intersection de la nef et du chevet est rendue apparente à l'extérieur par la surélévation d'une muraille de forme triangulaire qui dépasse le toit du chevet et celui de la nef. Sur la façade ouest s'ouvre une porte surmontée d'un clocher à peigne, à deux ouvertures, se terminant par un angle aigu. A ces détails on reconnait de suite une chapelle romane du XIe ou du XIIe siècle.

C'est vers cette époque qu'il faut faire remonter l'origine de la dévotion à Notre-Dame de Claviers. Nous verrons plus bas que la fête titulaire de la chapelle est la Nativité (8 septembre). Un très grand nombre d'autres chapelles de pèlerinage du diocèse sont érigées sous le même titre, et on remarque que ce sont presque toujours les plus anciennes.

La fête de la Nativité est en effet une des plus anciennement établies en l'honneur de la Sainte Vierge. Elle était célébrée à Rome du temps du Pape Sergins Ier (VIIe siècle). Etablie en France vers la fin du VIIIe siècle, elle ne fut cependant regardée comme d'obligation qu'un siècle plus tard. Aussi ce fut sous l'évêque Agelmare (868-891) qu'elle s'introduisit officiellement dans le diocèse d'Auvergne. A partir de cette époque la solennité de cette fête alla toujours en augmentant, comme a fait celle de l'Immaculée-

Digitized by Google

Conception, depuis le Concile de Trente jusqu'à nos jours, où elle prime, en quelque sorte, toutes les autres dans la piété populaire.

Vers le milieu du XIIIe siècle, une octave fut ajoutée à la fête de la Nativité, à l'occasion des difficultés suscitées par Frédéric II dans le Conclave assemblé pour donner un successeur au pape Célestin IV. Les Cardinaux, pour obtenir d'être délivrés des vexations de l'Empereur, s'obligèrent par vœu à établir l'octave de la Nativité de la Sainte Vierge, aussitôt après l'élection d'un pape légitime. Innocent IV, ayant été élu bientôt après, exécuta ce vœu du Sacré-Collège en établissant l'octave de la Nativité, l'année même de son élection (1243) (1).

D'autre part il n'y eut pas d'autre fête instituée en l'honneur de la Sainte-Vierge jusqu'à la fin du XIVe siècle où la Visitation commença à être célébrée en France, ce qui fait que les pèlerinages établis chez nous du temps des croisades ont tous pour fête titulaire la Nativité. De là cette règle que, lorsque l'origine d'un sanctuaire dédié à la Nativité de la Vierge nous est inconnue, on peut sans témérité l'assigner à l'époque romane : c'est ce que l'on peut constater avec certitude pour Notre-Dame de Claviers dont la chapelle et la statue remontent au moins au XIIe siècle.

Le nom de Claviers donné au sanctuaire et à la Madone vient d'une ancienne famille de chevalerie qui avait son berceau dans le château dont nous avons parlé. Le premier des seigneurs de ce nom que l'on connaisse fut un de ces puissants laïques qui, en 1109, s'immiscèrent dans les affaires privées du monastère de Mauriac. Les seigneurs de Claviers, de Montbrun, de Salers, de Scorailles soutenaient le Doyen Pierre de Saint-Baudry, déposé par l'abbé de Sens. Mais l'autorité de celui-ci finit par prévaloir, et les seigneurs, qui avaient soutenu et peut-être fomenté la révolte, vinrent à résipiscence.

Au XIIIe siècle, nous trouvons mentionnés Aymeric et Bernard de Claviers, chevaliers. Brun de Claviers, aussi chevalier, approuva, en sa qualité de suzerain, une vente

(1) Gosselin : *Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise*. T. III, p. 165.

Digitized by Google

faite par Robert et Pierre de Marlho aux prêtres de la communauté de Mauriac, le 21 novembre 1275. Le même était en contestation avec le Doyen du monastère de la même ville, au sujet de certains droits de fief et de l'hommage de la terre de Claviers, mais il finit par lui rendre hommage en 1297. Autre Brun de Claviers accomplit la même formalité quelques années après. Vers cette époque la famille de Claviers cessa de posséder la seigneurie de ce nom (1).

Elle passa ensuite aux seigneurs de la Tour qui en furent investis à titre de fief, sous la réserve de foi et hommage à l'évêque de Clermont et avec défense de l'aliéner. Ici se place l'épisode d'après lequel le vieux château aurait été livré aux flammes par une demoiselle de Claviers, Yolande de la Tour, poussée au désespoir par le refus que faisaient ses parents de consentir à son mariage avec un de Montclar. Elle aurait péri elle-même dans les flammes qu'elle avait allumées, en cherchant à leur soustraire une cassette de bijoux. De fait on trouve beaucoup d'objets carbonisés sur l'emplacement de l'ancien castel féodal.

Primitivement l'oratoire de Notre-Dame de Claviers n'était sans doute que la chapelle du château. D'après d'autres cependant elle aurait servi d'église à un village dont il est fait mention dans les anciens titres, sous le nom de Corbeyre, et qui était encore habité en 1523. Vers cette époque, Bellecoste, que nous avons déjà cité, raconte que, pressé par les instances de Jean de Jaillac, seigneur de Claviers, il se rendit à son castel, le 24 septembre 1519. « Il y avait, dit-il, grande fête à Jaillac : C'était le mariage « de demoiselle Jeanne, fille unique de preux et catholique « seigneur de Claviers et autres lieux. Les épousailles « eurent lieu dans la chapelle de la Madone de Claviers, où « la grand'messe fut célébrée par Astorg, prieur des Augus- « tins d'Escaumels (2), alors retiré au château de Grossaldet « où était sa sœur Emma, femme du seigneur du lieu. « L'oratoire, élevé d'abord aux frais des fidèles, fut plus

(1) La maison de Claviers portait : *de gueules au sautoir d'argent cantonné de quatre clefs de même*, allusion manifeste au nom de Claviers.

(2) Escalmels, prieuré conventuel de l'ordre des Augustins, fondé dès le XIe siècle, sur la paroisse de Saint-Saury ; brûlé lors des guerres religieuses, il fut transformé en un prieuré simple et c'est alors que fut bâtie l'église actuelle.

Digitized by Google

« tard enrichi des legs qui lui furent faits par le célèbre « chroniqueur de la ville de Mauriac, Montfort, curé de « Moussages, par Jean Stuart, duc d'Albanies, oncle et « tuteur de Madeleine de la Tour, et d'autres personnages « illustres que je passe sous silence. »

La fille de Madeleine de la Tour, Catherine de Médicis, hérita de la seigneurie de Claviers qu'elle transmit à sa fille Marguerite de Valois, qui la vendit au seigneur d'Aligux. Cette terre importante passa ensuite dans la maison de Chaudenier, puis dans celle de Broglie, qui en était encore propriétaire en 1789. Vers la fin du XVIIIe siècle, le duc de Broglie, possesseur de la baronnie, fit faire des réparations d'entretien à la chapelle.

Nous n'avons plus d'autres souvenirs se rapportant à la dévotion à Notre-Dame de Claviers avant la révolution, que deux cloches servant encore à la chapelle : l'une porte la date de 1684, l'autre celle de 1716, avec cette inscription : *Sancta Maria, ora pro nobis.*

La révolution passa sans toucher aucunement au sanctuaire protégé par son obscurité, son éloignement des voies de communication et, sans doute aussi, par la foi des habitants de Jaillac qui n'auraient point permis la profanation de leur chapelle et de leur chère Madone. Plus heureux que le château, dont les guerres et les révolutions ont détruit les ruines mêmes jusque dans leurs fondements, le petit édifice consacré à la Vierge a survécu au manoir féodal qui devait le protéger. Depuis quelques années, des circonstances singulières se sont produites qui ont augmenté la piété et l'affection des fidèles envers ce sanctuaire tombé dans une assez grande pauvreté, et mal entretenu par la fabrique de Moussages qui avait à relever son église paroissiale. Cependant la Sainte Vierge a suscité un homme qu'elle avait marqué à sa naissance d'un signe de prédilection et destiné à relever son culte. Cet homme est François Lesmarie. Raconter son histoire ce sera continuer celle de Notre-Dame de Claviers.

Digitized by Google

II.

Le Saint de Jaillac

Né en 1817, à Laprade, commune de Moussages, François Lesmarie, plus connu sous le nom de *Saint de Jaillac*, ne parut d'abord qu'un enfant ordinaire. Fils de travailleurs, le travail fut son lot dès sa première enfance. Plus tard, il abandonna les champs et, suivant le torrent de l'émigration, parcourut plusieurs provinces de France, mais sans faire fortune, comme un honnête Auvergnat qu'il était. Il revint donc au pays où il rapporta, pour seul trésor, les mœurs primitives et les précieuses traditions des ancêtres, que tant d'autres émigrants laissent trop souvent, hélas! sur les trottoirs de nos grandes villes. François venait donc d'atteindre sa vingt-cinquième année, lorsque, effrayé pour sa religion et sa foi des périls de l'émigration, incapable d'ailleurs de la plus petite injustice, il se prononça définitivement pour le travail des champs.

Peu après son retour, il s'aperçut, ou plutôt on s'aperçut autour de lui qu'une légère éruption, qui s'était formée depuis quelques jours à l'aile droite du nez, prenait tous les caractères d'une affection cancéreuse et commençait déjà ses effrayants ravages. Grande fut la douleur des siens; grande aussi la peine de tous ceux qui le connaissaient. Pour lui, il adorait en silence les desseins du Très-Haut et baisait humblement la main qui le frappait. Néanmoins il tenta tous les efforts et essaya de tous les moyens pour guérir ce qu'il appelait *son mal*, ou du moins pour en ralentir la fureur dévorante.

Peine inutile! pendant quinze ans, le malheureux François lutta vainement contre les ravages de sa cruelle maladie, qui ne semblait s'endormir, pendant quelque temps, que pour reparaître ensuite plus terrible et plus opiniâtre. Sous son action lente et désastreuse, déjà une partie du nez avait disparu. La seule vue de ce qui restait inspirait aux moins délicats comme une sorte de répulsion et le rendait comme odieux à lui-même. Mille fois interrogée et mille fois en défaut, la science médicale se voyait contrainte d'avouer son impuissance. Tous les dévouements s'étaient

Digitized by Google

lassés. Ne pouvant plus lui suggérer une pensée d'espoir, ses meilleurs amis eux-mêmes n'osaient lui parler; et il s'était fait autour de cet infortuné comme un silence de mort.

Cependant voici qu'une espérance s'alluma soudain dans l'âme de François Lesmarie. Son visage, d'ordinaire si mélancolique, s'épanouit tout-à-coup; une ardeur nouvelle se répandit dans tout son être et, autour de lui, on n'eut pas de peine à comprendre qu'une voix secrète lui avait parlé et qu'il espérait contre toute espérance.

Un jour que nous ne saurions préciser, François sortit de la ferme, au premier rayon de l'aurore. Il avait ses habits du dimanche, ses sabots de noyer et le bâton traditionnel du voyageur auvergnat. La journée se passa; le soleil descendit à l'horizon; les ombres du soir s'élevèrent du fond de la vallée sur les crêtes des montagnes. Avant de fermer la porte de la ferme, une femme en deuil prêta longtemps l'oreille aux bruits de tous les sentiers; mais seuls le murmure de la rivière et la brise troublèrent le silence de la nuit. Le lendemain, même attente et même déception. Les jours se succédaient; deux longues semaines s'écoulèrent. Enfin, un soir, à l'ombre du crépuscule, François reparut au foyer de la famille. Ses vêtements étaient couverts de poussière, son visage ruisselait de sueur; tous ses traits et tout son corps portaient l'empreinte d'une grande fatigue. D'où venait-il?

François avait franchi plusieurs centaines de kilomètres; il venait d'accomplir un long pèlerinage; il avait eu le bonheur d'épancher son âme dans l'âme apostolique du vénérable curé d'Ars. Que lui avait dit le saint curé? Quelle recette lui avait-il donné pour son mal? Quelles prières ou quelles pratiques lui avait-il prescrites? Nul ne le saura jamais. Mais ce que tout le monde put constater, c'est qu'à partir de ce jour sa maladie entra visiblement dans une voie de décroissance. La plaie se cicatrisa peu à peu, et aux teintes rougeâtres et enflammées du visage succéda bientôt une couleur naturelle: François était guéri et il put reprendre ses travaux habituels. En témoignage de sa gratitude il vint déposer deux modestes vases et deux fleurs artificielles sur

Digitized by Google

l'autel de Notre-Dame de Claviers. C'était le premier dimanche de septembre 1854.

Depuis ce jour la vie de François ne ressemble à aucune autre. Un nouvel horizon s'est déroulé devant lui. Tout en demeurant fidèle aux habitudes de travail qui avaient fait le fond de ses premières années, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son âme, et pour nous servir d'une expression de sa mère, *il se donna plus que jamais à la religion.*

Mais au bout d'un an, à la surprise de tous, le chancre reparut. François craignant de ne pas s'être exactement conformé aux avis de son charitable médecin, se décida à entreprendre un nouveau voyage à Ars. Dans ce long trajet, comme toujours, il ne fit usage ni des voitures publiques, ni du chemin de fer. Il allait à petites journées de ville en ville, de village en village, mangeant le pain de la charité publique, dormant sous le toit de l'hospitalité. Il retrouva le saint curé et, cette fois, il fut probablement plus fidèle à sa recette ou à son règlement, car le mal fut arrêté pour toujours : il n'en resta que les cicatrices.

Au bout de quelques années, François, certain de sa guérison, voulut aller témoigner sa reconnaissance à M. Vianay et repartit pour Ars. C'était en 1860. Mais quelle ne fut pas sa douleur de trouver l'église d'Ars en deuil et le presbytère vide ! Le saint curé était mort l'année précédente ! Oh ! comme il pleura alors ! Comme il paya à cette tombe vénérée le pieux tribut de ses prières ! Obligé de remplacer sa chaussure usée, le pèlerin se procura une nouvelle paire de sabots qu'il fit bénir sur la tombe du saint, et repartit, ayant augmenté son chargement habituel de statuettes, de livres, de médailles et d'images en l'honneur du saint curé dont il popularisa dans son village le nom et le culte. On conserve encore précieusement, dans sa famille, les débris d'une brouette qu'il confectionna lui-même, quelque temps avant que d'entreprendre son troisième pèlerinage, et sur laquelle il transporta, d'Ars à Jaillac, les trois statues que l'on voit encore dans la chapelle de Claviers et une sainte Philomène qu'il donna à l'église de Mauriac. Que de regards ont dû se porter sur lui durant ce long et laborieux parcours !

Digitized by Google

Combien se sont ri de cet étranger, aux formes rudes et grossières, qui ne craignait pas de se donner en spectacle aux élégants des cités, heureux, dans son âme, de racheter par des actes d'humilité et de pénitence, les faveurs signalées qu'il avait reçues du Ciel.

Dix ans après sa dernière pérégrination et au lendemain de la guerre allemande, François, ayant dépassé l'âge de cinquante ans, résolut de consacrer le reste de ses jours à la pratique de la vertu la plus éminente et de ne plus vivre que d'aumônes, tout en se livrant à un travail des plus incessants. Profondément affligé de l'abandon presque total où gisait la chapelle de Notre-Dame de Claviers, il voulut l'en retirer. « Pourquoi, disait-il quelquefois avec tristesse, « les habitants de Moussages n'iraient-ils pas visiter plus « souvent Notre-Dame de Claviers ? Pourquoi nos prêtres « n'iraient-ils pas de temps en temps y célébrer le saint « Sacrifice de la messe ? Notre-Dame de Claviers n'est-elle « pas aussi bonne, aussi puissante que Notre-Dame de la « Font-Sainte, ou Notre-Dame des Miracles ? » L'idée de la restauration du culte de Notre-Dame de Claviers s'était emparée de lui et dès lors il se dévoua à cette œuvre avec une constance que la mort seule a pu vaincre.

Il avait conçu d'abord le projet d'ériger au sommet du rocher, sur l'emplacement de l'ancien château, une statue de la Sainte-Vierge qui dominerait toute la vallée et dont l'aspect rappellerait aux laborieuses populations le souvenir de la Mère du Sauveur. Ce fut M. l'abbé Roussel, alors curé de Moussages, qui soupçonna, le premier, tout ce qu'il y avait d'inspiration divine dans les plaintes et les pieux desseins de son cher paroissien. Sur ses instances, il entreprit la restauration du sanctuaire ; il encouragea son zèle de tout son pouvoir et souvent de ses propres ressources : enfin, pour obtempérer au désir le plus ardent de François, il décida qu'une messe serait célébrée, dans la chapelle de Jaillac, tous les jours de fête de la Sainte Vierge, chaque samedi du mois de mai, toutes les fois enfin qu'il lui en serait fait la demande et que le permettrait le service de l'église paroissiale. La dévotion à Notre-Dame de Claviers s'accentua, dès ce moment, d'une manière sensible. Au son de la

Digitized by Google

cloche de Jaillac, les habitants des villages voisins s'acheminaient vers la demeure de Marie et y priaient avec une ferveur nouvelle.

François, de son côté, payait héroïquement de sa personne. Devenu presque étranger à sa famille, tout entier à l'œuvre de Claviers, lorsque venait la saison des travaux de la campagne, il louait ses services à quelque propriétaire du vallon et le fruit de ses sueurs était mis tout entier en réserve pour l'achat de sa statue. Pendant le reste de l'année, on le voyait, armé de la pelle ou de la pioche, niveler la crête du rocher ou tracer tout autour les divers chemins qui mènent aujourd'hui à la statue, à la fontaine, au village même de Jaillac. Un travail opiniâtre, une abnégation sans exemple, telle fut pendant plusieurs années l'existence de François. Les habitants du village lui donnaient tour à tour le pain de chaque jour, une place, le soir, au foyer, et, pour la nuit, la paille de la grange, la seule couche qu'il voulut accepter.

Le bruit de ce qui se passait à Notre-Dame de Claviers, le nom de l'ouvrier infatigable et désintéressé qui lui avait voué jusqu'à son dernier souffle, éveillèrent à juste titre la curiosité des populations environnantes. De toutes les paroisses voisines, de la cité comme des villages, on venait en foule visiter le sanctuaire de Marie, on venait voir cet homme extraordinaire, qui n'était plus désigné que sous le titre de *Saint de Jaillac*. Il n'est pas un seul de ces visiteurs, quelle que fût d'ailleurs la distinction de son rang ou de ses qualités, qui ne trouvât un secret bonheur à s'entretenir familièrement avec François et qui ne voulût lui témoigner sa satisfaction et sa confiance, en déposant dans sa main une pieuse offrande, que celui-ci joignait à ses faibles économies pour l'achat de la statue désirée.

Après un travail de quelques années, riche de ses maigres salaires et des secours ainsi spontanément offerts, le serviteur de Marie se trouva avoir réuni les ressources suffisantes pour commander à Lyon une statue de la Vierge Immaculée, en fonte de fer, mesurant 1 mètre 70 centimètres, sur le socle de laquelle François fit graver cette simple inscription : *Reine du Ciel et de la terre*. Elle fut placée sur

Digitized by Google

un piédestal en pierre de taille, d'un dessin asez élégant, qui donne à l'ensemble du monument plus de 4 mètres de hauteur. Quelques fils de fer, formant balustrade, devaient prévenir les accidents (1873).

Ce modeste résultat comblait une partie des vœux de François Lesmarie ; mais dès lors il élargit sa tâche, il désira qu'on pût venir en procession à sa statue, pour que le prêtre répandît sur tout le pays des bénédictions, du haut de l'esplanade. Elle était difficilement accessible ; il se fit ingénieur, et, rappelant les souvenirs de quelques squares qu'il avait vus dans ses voyages, il traça autour du rocher et dans le rocher même une allée de trois mètres de largeur au plus qui, contournant au couchant l'ovale central du rocher respecté par lui, s'élève jusqu'à la plateforme, où est la statue, et redescend par la pente orientale à la porte de la chapelle, son point de départ.

Ce travail avait coûté des années ; il le compléta par une route qu'il construisit aussi lui-même et qui, de la chapelle, remonte par une pente adoucie jusqu'au village de Jaillac, formant, pour les habitants, une agréable promenade. En taillant dans le roc sa route sinueuse, il retrouva, ouvrit et nettoya des matériaux qui l'obstruaient la citerne de l'ancien château ; c'est une excavation de sept à huit pieds de long, sur cinq à six de large, profonde de deux ou trois, recouverte d'une voûte et cimentée sur ses parements verticaux. A peine déblayée elle ne tarda pas à se remplir d'une eau très limpide qui, montrée tout à coup au voyageur surpris, ajoute un intérêt d'un nouveau genre à cette curieuse excursion.

Non loin de la chapelle et du sein d'une roche jaillit la source dont nous avons déjà parlé, d'une pureté remarquable entre les sources pures de nos montagnes, d'un débit toujours égal, insensible à toutes les variations de la température ; les habitants des environs lui attribuent des propriétés fébrifuges surnaturelles et y conduisent souvent des malades ou des enfants. L'accès en était difficile, même dangereux. François Lesmarie pratiqua dans le roc une niche, revêtue de pierres de taille, fit protéger la devanture par un châssis vitré, y plaça une belle statue en terre cuite

Digitized by Google

de sa Vierge bien-aimée, puis il se mit à tailler un chemin pour y parvenir. Aujourd'hui, grâce à son travail, on arrive à la fontaine par un sentier facile et gracieux ; une tasse en fer blanc, avec un long manche, y reste à demeure pour le service de ceux qui viennent y boire.

Après ces résultats obtenus, l'ambition pieuse de François Lesmarie ne fut pas encore satisfaite ; il pensa que l'érection d'un Chemin de croix, le long des courbes de la double avenue qui conduit à sa statue chérie, attirerait encore des fidèles et donnerait lieu à de plus fréquentes prières. Il se mit aussitôt à l'œuvre : quatorze croix en fer, de même modèle, furent commandées pour le prix de vingt francs chacune, et il put trouver dans les environs quatorze familles qui consentirent à en faire les frais. Chaque croix porte sur une petite plaque de cuivre le nom du donateur. Quant aux socles de pierre, François s'en chargea ; il fit appointer son marteau, s'improvisa tailleur de pierres, se fit un modèle et tailla bravement ses quatorze socles en belle dolérite. Sur quelques-uns il cisela même d'une main novice, mais visiblement inspirée, les touchantes scènes de la Passion du Sauveur. Des voisins, touchés de sa peine, apportaient, en revenant de leurs travaux, ces pierres taillées de leur lieu d'extraction sur la place destinée. On les dressa, moitié sur une partie de la double avenue, moitié sur l'autre, et le chemin de croix fut constitué. Une quinzième croix, plus grande que les autres, fut placée à l'entrée. Hélas ! l'intrépide ouvrier du Christ ne devait pas voir le couronnement de sa pieuse entreprise. Le *Saint de Jaillac* devait mourir sur ce calvaire inachevé, comme il convenait à un vrai serviteur de Dieu parvenu au sommet de la vie chrétienne.

Un jour du mois de juillet 1876, au matin, la chapelle de Claviers demeura fermée. Le bruit du marteau, qui depuis si longtemps animait cette solitude, ne se fit plus entendre. Le marteau, le ciseau gisaient sur le chemin. Ce jour-là, le *Saint* n'avait pas quitté sa couche. Une fièvre ardente dévorait ses membres. Sa tête, abattue par la souffrance, reposait immobile sur la paille. A la première nouvelle de sa maladie, tous les braves gens du village vinrent se presser dans la

Digitized by Google

grange de M. Chatonnier, son asile de prédilection. Chacun voulut lui adresser une parole amie ; tous lui offrirent leurs services et leurs ressources. François refusa tout avec la douceur ordinaire de sa parole et l'accent d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Cependant la maladie semblait faire de rapides progrès. Ceux qui suivaient sa marche d'un œil attentif commençaient à redouter une issue fatale. Ils voyaient surtout avec une peine sensible que leur cher malade, à qui chacun aurait volontiers cédé sa couche, persistât à vouloir souffrir sur uu tas de paille. Il ne fallut rien moins que la volonté toute puissante de sa vieille mère pour le résoudre à se laisser transporter au domicile de son frère aîné, fermier à Algères. On l'emporta donc sur une chaise, on le coucha dans un lit où il reçut la visite du prêtre, et la visite en viatique suprême de Celui qu'en santé il avait tant de fois reçu dans l'église de Moussages.

Deux ou trois semaines s'écoulèrent. Les soins toujours si assidus et si délicats de la famille semblèrent, un moment, avoir conjuré tout danger. Il y eut même une apparence de mieux qui rendit l'espérance. Puis un jour, le soir du dernier juillet, après avoir respiré, sur le seuil de la maison, la douce brise des campagnes, après avoir écouté le chant joyeux des moissonneurs, François, se trompant lui-même, ou obéissant à une inspiration secrète, se rendit dans la grange voisine, s'assit sur la paille, et déclara qu'il voulait y passer la nuit seul et sans garde. Il fallut obtempérer à ses désirs, et, à l'heure du crépuscule, le malade que l'on croyait hors de danger, fut laissé seul sur la couche du pauvre.

La première aurore du mois d'août n'éclairait encore que les hauts sommets, lorsqu'une main discrète vint ouvrir doucement la porte de la grange. Un regard inquiet, le regard d'un frère, se porta soudain vers l'endroit où François avait été couché. « François! François! » murmura le fermier. Aucune voix ne répondit à son appel. Il s'approche de plus près. François était assis plutôt que couché sur la paille ; sa pose était naturelle ; sa tête penchée en avant reposait sur sa main droite, comme un homme qui médite. Le fermier secoua légèrement son bras, comme pour le

Digitized by Google

réveiller; François s'était endormi du dernier sommeil; il était mort comme il l'avait désiré, seul et sur la paille; son âme sainte était retournée à Dieu rejoindre au ciel ce qu'il avait le plus aimé sur la terre : Dieu, la sainte Vierge, saint Joseph, sainte Philomène et le curé d'Ars.

Il serait difficile de dépeindre la triste et douloureuse émotion que produisit sur la pauvre mère et sur tous les domestiques de la ferme cette parole, mêlée de sanglots et de larmes : « Mon frère est mort !... » Le souffle du matin, comme un écho plaintif, la porta de village en village, de foyer en foyer. Avec elle la douleur et le deuil se répandirent partout. On eût dit que la mort avait frappé dans toutes les maisons, que chaque famille avait perdu un de ses membres, tant il était devenu cher à tous les habitants de la contrée !

A l'heure des obsèques, toute la paroisse de Moussages vint se ranger autour de son modeste cercueil. M. Chambon, maire de la commune, le conseil municipal, les deux écoles tinrent à honneur de suivre en corps le convoi funèbre. On se disputait les lambeaux de ses pauvres haillons, on rendait à sa mémoire et à sa vertu les honneurs qu'il avait fuis pendant sa vie. Lorsque la tombe de François se referma, quand, au nom de tous, la voix émue du pasteur lui adressa un touchant adieu, des flots de larmes, de pieux soupirs, expression sublime de l'admiration plus encore que de la tristesse publique, dirent assez haut et plus éloquemment qu'aucun discours, ce que fut, aux yeux de ses semblables, le *Saint de Jaillac,* et quels souvenirs il laisse à ceux qui lui survivent.

La dépouille mortelle de ce grand serviteur de Dieu et de Marie repose donc dans le cimetière de sa paroisse, jusqu'au jour où la justice et la reconnaissance de ses concitoyens lui érigeront, auprès de la chapelle et à l'ombre des croix qu'il a plantées, le modeste tombeau qui rappellera aux générations futures les vertus et les travaux de cet homme si humble qui, déshérité des faveurs de la nature et de la fortune, sut être le bienfaiteur de son pays. Sa mémoire vivra dans le peuple et le parfum de sa sainteté, qui s'élevait vers le ciel comme un pur encens, embaumera longtemps

Digitized by Google

ces lieux où il vécut, qui furent témoins de sa prière et arrosés de ses sueurs. Le chemin de croix, terminé après sa mort, fut béni solennellement le dimanche, 9 septembre 1877, par le P. Henri, de l'ordre des Prémontrés, au milieu d'un très grand concours de pèlerins, ainsi que le constate le procès-verbal d'érection déposé dans la chapelle.

Depuis la mort du *Saint de Jaillac*, on a fait frapper une médaille où l'on voit d'un côté la Madone de Claviers et de l'autre la chapelle, le rocher surmonté de la statue et, à ses pieds, François Lesmarie à genoux, tenant une pioche à la main. Déjà, en 1867, une belle gravure avait été faite à Paris représentant aussi la chapelle et la statue miraculeuse.

Rien de plus gracieux aujourd'hui que les environs du sanctuaire plantés de cerisiers, de tilleuls, de pins, d'épicéas de sorbiers, d'acacias. Çà et là des corbeilles de fleurs variées reposent et réjouissent la vue, tandis qu'un ruisseau aux ondes pures entretient la fraîcheur dans la riche végétation qui embellit ce site autrefois aride et désert. A l'est de la chapelle, un bassin naturel reçoit l'eau de la source miraculeuse de temps en temps visitée par les malades et les fiévreux. Plusieurs guérisons réputées merveilleuses s'y sont opérées; nous n'en citerons qu'une seule, celle de Jean Robert, aubergiste à Pons, lequel, après avoir employé beaucoup de remèdes contre une fièvre tenace qui résistait à tout, a été guéri en venant faire son pèlerinage à Notre-Dame de Claviers et boire à sa fontaine. Aussi raconte-t-il avec bonheur sa guérison inespérée à tous les voyageurs qui passent chez lui, se rendant au pèlerinage de Claviers.

Non seulement les villages de Moussages, mais les paroisses de Saint-Vincent, du Vaulmier, d'Anglards, de Méallet, viennent fréquemment en procession à la chapelle de Jaillac demander, tantôt la cessation d'un temps pluvieux, tantôt la fin d'une sécheresse trop persistante. Depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre, le saint Sacrifice y est offert, au moins une fois par semaine, le jeudi. Les communautés, les écoles des paroisses voisines y viennent tour à tour glorifier, chanter, invoquer Notre-Dame de Claviers et passer une belle et sainte journée sur son site

Digitized by Google

enchanteur. Parmi les richesses du sanctuaire il faut mentionner un reliquaire donné par M. Laurichesse, vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, originaire de Moussages. Il renferme une relique précieuse : un morceau du voile de la Sainte Vierge provenant du trésor de Chartres. Ce fut Mgr de Clauzel qui la donna, en 1839, à M. l'abbé Fouilhoux, chanoine honoraire, lequel en fit don à son tour à la chapelle de Claviers. On la fait baiser aux fidèles les jours de fête et de pèlerinage.

Deux fêtes sont spécialement célébrées dans cette chapelle : Notre-Dame Auxiliatrice, le 24 mai, et la Nativité, le 8 septembre. La première de ces fêtes a été établie par le curé actuel de Moussages, M. Garcelon, sur le désir ardent de François Lesmarie, et sa célébration, fixée au dernier dimanche de mai, clôture les exercices du Mois de Marie. La fête patronale a lieu le dimanche dans l'Octave de la Nativité. Ce jour-là on voit affluer au sanctuaire de Claviers des flots nombreux de pieux pèlerins venant des paroisses environnantes et même de celles plus éloignées, du Vigean, de Saint-Bonnet, de Trizac, au nombre de quinze cents à deux mille.

A dix heures commence à se dérouler une magnifique procession où viennent prendre rang des groupes d'hommes dévots à Marie, de longues files de pieuses femmes, des phalanges de jeunes filles marchant sous la bannière de la Vierge sans tache, des essaims de jeunes enfants tenant en main des oriflammes aux emblèmes variés. Souvent il arrive que les premiers rangs de la procession ont atteint la croix du village, située sur la plaine, avant que le célébrant, entouré d'un nombreux clergé, ait encore quitté le sanctuaire béni. Au retour, une messe solennelle est célébrée, au milieu du recueillement général, pendant laquelle les chants graves de la liturgie alternent avec les cantiques populaires en l'honneur de Notre-Dame de Claviers.

A trois heures, chant des vêpres, suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement, à laquelle assistent de nouveaux groupes de pèlerins venus dans la soirée, rendez-vous édifiant où se confondent toutes les conditions, le pâtre de la montagne et le laboureur de la vallée, la noble châtelaine

Digitized by Google

et l'humble villageoise, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme pour aimer et bénir la Vierge immaculée !

Avant de quitter la pittoresque vallée du Mars, remontons la rivière durant quelques kilomètres pour aller saluer, dans l'église de Saint-Vincent, Notre-Dame d'Heureuse-Délivrance.

L'origine de cette dévotion est attribuée à une des châtelaines de Saint-Vincent, Mademoiselle Ysabeau Broquin de Manclaux (Trizac), qui avait épousé Christophe du Fayet de la Tour, seigneur de la Borie, de la Tour, etc., né le 23 août 1687.

Cette Dame qui a laissé un grand renom de vertu, puisque on lui attribue même des miracles, avait eu des premières couches très difficiles et très dangereuses. Ayant échappé à un vrai péril de mort, elle voulut en témoigner sa reconnaissance à la Sainte Vierge, à qui elle s'était adressée dans le danger, et mit en honneur, à Saint-Vincent, le culte de Notre-Dame d'Heureuse-Délivrance, appelée quelquefois aussi Notre-Dame de Bon-Secours. Toujours est-il qu'elle eut dix-sept enfants. Le premier naquit en 1722 et le dix-septième en 1741. C'est le dernier enfant d'une si nombreuse famille qui continua la postérité et sauva le nom de la maison.

Christophe de la Tour mourut en 1758 et Ysabeau en 1767, à l'âge d'environ soixante-dix ans.

C'est de cette époque que datent les boiseries du château de Saint-Vincent, la plupart du moins. Toutes représentent des sujets tirés de l'Ancien Testament, de l'Evangile, ou de la vie des Saints ; elles ont été restaurées naguères.

Quant à la statue primitive de Notre-Dame d'Heureuse-Délivrance, elle doit être aussi de la même époque. Remplacée, il y a quelque temps, par une statue neuve, elle fut reléguée dans un grenier et en grand danger de disparaître. Elle a été retrouvée par les héritiers de la piété et des vertus d'Ysabeau de la Tour et recueillie dans le château. Mais les fidèles n'en continuent pas moins à invoquer, dans l'église paroissiale, la Sainte Vierge sous le nom de Notre-

Digitized by Google

Dame d'Heureuse-Délivrance. La puissance et la miséricorde de Marie ne sont-elles pas universelles en effet ? Après nous avoir préservés ou délivrés des maux d'ici-bas et du péché, le plus grand de tous, c'est elle encore qui nous ouvre les portes de l'éternelle félicité. *Janua Cœli !*

O Marie ! ô Notre-Dame de Claviers ! un de vos plus dévots serviteurs vous salue d'un nom que nous aimons à redire ici ; il vous appelle *Clavigera Cœli, Porte-clef du Ciel !* Vous n'êtes pas seulement la porte du ciel, vous êtes encore la clef précieuse, la clef d'or qui ouvre à vos dévoués clients le séjour du bonheur sans fin. Ah ! du haut de votre trône de gloire, jetez les yeux sur vos enfants qui travaillent et gémissent dans cette vallée de larmes ; que votre regard maternel nous soutienne au milieu de nos souffrances, de nos lassitudes, de nos combats et de nos luttes ! La souffrance physique n'est pas encore notre plus grand mal ; c'est le péché qui s'attaque à nos âmes, leur enlève la beauté de la grâce, les défigure à vos yeux et aux yeux de votre Fils. Oh ! douce Mère, préservez ou délivrez nos âmes de cette lèpre honteuse, de ce chancre hideux, qui les conduirait à la mort éternelle et nous priverait à jamais de votré douce présence. Faites que, sanctifiant toujours nos peines et nos travaux par la patience et la résignation chrétiennes, nous fassions de dignes fruits de pénitence et méritions ainsi de mourir en l'union du Seigneur. Et quand nos yeux, se fermant à la lumière d'ici-bas, s'ouvriront au grand jour de l'éternité, que notre vue se porte tout d'abord sur votre gracieux visage, lequel sera pour nous un gage assuré de prédestination et de salut. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal. IV. 391. — Manuscrit provenant de l'abbaye de Broc. — *Courte notice sur la vie et la mort de François Lesmarie,* par M. l'abbé Peythieu, 1877. — *Moniteur du Cantal* du 6 octobre 1876. — *Un saint au XIXe siècle,* par M. le baron d'Auzers. — Notes communiquées par M. Garcelon, curé de Moussages, 1885. — *Légende de Notre-Dame de Claviers,* par M. Deveaux.

Digitized by Google

CHAPITRE III

NOTRE-DAME DU MAS

Paroisse d'Auzers

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.
Je m'en suis allée bien loin et je suis restée dans la solitude.
(Ps. 54. 8.)

UZERS est mentionné, avec plusieurs autres lieux de la paroisse, dans une liève du monastère de Mauriac, insérée, vers le IXe siècle, dans la charte attribuée à Clovis, ce qui donne une assez haute antiquité à la fondation de son église. Dédiée à saint Pierre, dont on possède depuis quelques années des reliques, elle était primitivement située au-dessous du château. Le curé était à la nomination de l'évêque de Clermont.

De nos jours, l'église a été rebâtie, sur des proportions plus grandes et dans le style du XVe siècle ; mais elle a été transportée à l'extrémité du bourg, vers le couchant. De la place qui s'étend devant le porche part, vers la droite, un chemin qui gravit doucement la colline et nous conduit en trente minutes, par différents détours, à la chapelle de Notre-Dame du Mas, située sur la hauteur, au nord-ouest d'Auzers.

Le mas est une expression d'origine auvergnate ; un terme de la *Coutume d'Auvergne :* « Au haut pays d'Auvergne, « y est-il dit, les pâturages se délimitent par villages, mas

Digitized by Google

« et tènements. » (1). Le mas était un héritage de main-morte tenu par des personnes de condition servile. C'était une certaine portion de terre cultivée par un colon, qui y avait son habitation. Ce mot vient de *manere*, demeurer, d'où sont venus *maison, manoir* et *manant*. Le nombre d'arpens que chaque manse ou mas devait avoir était déterminé par les lois. Ainsi, dans les Cartulaires de Charlemagne, il est parlé de mas entiers, de demi-mas et de petits mas : *Mansi integri, dimidii, manselli.*

Le mas d'Auzers n'était donc autrefois qu'une ferme qui s'est développée, étendue par la culture, puis subdivisée et a formé un village assez considérable, lequel a retenu, comme nom particulier, la dénomination primitive dont le sens était plus restreint. Onze villages et au moins autant de hameaux du Cantal portent encore le nom de Mas, qui, en outre, est entré dans la composition d'un certain nombre de noms propres de familles et de lieux.

La première fondation du sanctuaire de Notre-Dame du Mas nous paraît remonter au XIIe siècle. C'est ce que l'on peut conjecturer de la Vierge noire, et sans doute romane, que l'on y vénérait autrefois, et de la fête de la Nativité qui est le titulaire de la chapelle.

La chapelle actuelle porte les caractères de la fin du XVe siècle. Une porte en ogive, aux lignes très pures, y donne entrée du côté du couchant, en face de l'autel qui est adossé à un mur plat. A l'aspect du midi, une seconde porte plus petite donne accès près du sanctuaire et suffit les jours où il n'y a point de pèlerinages. A côté s'ouvre une fenêtre éclairant seule la chapelle ; l'ogive en est tellement surbaissée qu'on la croirait de plein cintre.

Au-dessus de la porte principale on voit un écusson fruste qui y a été encastré après coup, d'une manière fort maladroite et sur lequel M. le baron d'Auzers a pu découvrir, non sans peine, les armes écartelées de lions et de chevrons que portaient, au commencement du XVIe siècle, les Levis-Ventadour, seigneurs de Charlus et de Granges, dont relevait peut-être alors le village du Mas.

(1) Dictionnaire de Trévoux.

Digitized by Google

A quelques pas de la chapelle est une petite terre qui porte le nom de *Cimetière*. Voici ce que la tradition du pays rapporte à ce sujet. Une maladie contagieuse, désignée par le peuple sous le nom de *Croquet*, éclata autrefois dans le pays, faisant partout de nombreuses victimes. Le nombre des morts fut bientôt si grand que le cimetière paroissial devint insuffisant à les recevoir. On décida alors que les pestiférés seraient enterrés à côté de la chapelle dédiée à Marie.

Cependant l'épidémie continuait ses ravages : effrayés et craignant que le bras de Dieu ne continuât à s'appesantir sur eux, les habitants, dans leur détresse, eurent recours à la Sainte Vierge et, le jour de la Visitation, firent vœu de solenniser tous les ans cette fête, si la Mère de Dieu daignait arrêter le fléau qui les décimait. Marie entendit ces prières et agréa ces promesses ; dès ce moment la terrible maladie ne fit plus de progrès ; le plus grand nombre de ceux qui étaient déjà atteints guérirent, et bientôt le fléau eut entièrement disparu. Telle serait l'origine et la cause de la fête que les habitants d'Auzers célèbrent depuis lors le 2 juillet.

A quelle époque eut lieu le fait que nous venons de raconter ? Il serait difficile de le déterminer avec certitude. Mais ce que l'on sait bien, c'est qu'au temps des guerres de religion le champ dont nous parlons portait déjà le nom de *cimetière*. En effet, un acte du 19 avril 1574 nous montre messire Gabriel Dumas, prêtre du village de Vieillefon, paroisse d'Auzers, reconnaissant, au nom de messire Gratien Bompain, curé, tenir de Pierre de Doubet, écuyer, seigneur d'Auzers, un champ appelé *de l'église*, et *le cimetière* y joignant, situés au village du Mas (1). La peste avait donc sévi antérieurement à cette date. Il faut peut-être voir dans cette tradition un souvenir de la grande et universelle *peste noire* qui, de 1348 à 1350, décima la France et l'Europe et qui a été popularisée par les contes de Boccace. Cependant il faut dire aussi que la fête de la Visitation ne fut introduite dans le diocèse de Clermont que sous l'épiscopat d'Henri de la Tour (1376-1415). Ce serait donc entre cette dernière date et celle de la reconnaissance faite au seigneur d'Auzers qu'il faudrait placer l'époque de la grande épidémie.

(1) Terrier d'Auzers.

Digitized by Google

En 1664, la chapelle du Mas fut dotée par Simon Broquin, du Cher, village de Chastel-Marlhac ; le fief du Cher, acquis en 1473, par Blardin Bompar, seigneur d'Auzers, passa par le mariage de sa fille aînée avec Antoine de Doubet dans la maison de ce dernier, qui devint seigneur d'Auzers. On comprend dès lors qu'il y ait eu des relations entre le Mas et les tenanciers ou habitants du village du Cher.

Située sur un terrain communal, la chapelle n'a pas été vendue à la Révolution. Dans ce siècle elle a été mise dans un état de décence et de propreté, grâce aux largesses de Madame la baronne d'Auzers, née de Caissac, et des paroissiens, autant qu'aux soins de Messieurs les Curés qui se sont succédé à Auzers. A côté de l'autel, à gauche, se voit une statue de plâtre argenté de la Vierge sans l'Enfant, d'un assez beau modèle ; sur le socle on lit : *Virgo Virginum, Challe 1764*. C'est un don de M. l'abbé Noël, ancien vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas.

Fig. 11. N.-D. du Mas.

Deux tableaux, procurés à la chapelle par le zèle de M. l'abbé Sabatier, vicaire à Chaillot, originaire de la paroisse et neveu de M. Noël, ont été placés, il y a quelques années, aux côtés de l'autel. L'un d'eux, qui représente la Nativité de la Sainte Vierge, se voit du côté de l'épître ; l'autre, qui représente la Visitation, est du côté de l'évangile.

Mais le monument le plus intéressant de ce modeste sanctuaire c'est bien la statue miraculeuse placée sur le tabernacle de l'autel et qui a remplacé l'ancienne statue noire de Marie, dont nous avons déjà parlé. L'image actuelle est en bois peint représentant la Sainte Vierge debout, tenant devant elle, des deux mains, l'Enfant Jésus qui se suspend gracieusement au cou de sa mère, en tournant la tête vers les fidèles. La Vierge, dont la pose est assez élégante et les pieds nus, doit être un travail du temps de Louis XIV.

En 1793, la Vierge du Mas échappa à la profanation et à

Digitized by Google

la destruction, grâce au zèle de trois paysans d'Auzers : Jean Pigot, André Monteil et un troisième dont nous n'avons pu savoir le nom. Ayant appris que quelques jeunes gens, la tête exaltée par les idées du jour, avaient formé le projet sacrilège d'aller, le lendemain, brûler la statue du Mas, ces trois généreux chrétiens les préviennent. Ils se rendent pendant la nuit dans le sanctuaire, enlèvent l'image sainte et vont la cacher sous le chaume d'une ruche à miel, où elle resta pendant trois ans. L'horizon politique s'étant un peu éclairci en 1795, ils rapportèrent la statue à sa place accoutumée, où elle est demeurée depuis, vénérée de tous.

Dans le voisinage du Mas se trouve le village du Mont, résidence d'une respectable famille qui comptait, en 1789, quatre frères prêtres. Tous refusèrent le serment schismatique et émigrèrent. L'un d'eux, Antoine Foulhoux, ancien professeur de rhétorique au collège de Mauriac, très instruit en histoire naturelle et en littérature, ne tarda pas à mourir en Italie. Sa fin est restée un mystère : peut-être périt-il victime des soldats de Bonaparte, vers l'époque du traité de Tolentino.

Une fois la tourmente révolutionnaire passée, les trois autres frères, émigrés en Suisse, rentrèrent en France. Pierre rétablit, en 1802, le collège de Mauriac, avec le titre de principal ; Guillaume fut nommé curé de Chalvignac, où il mourut, en 1839, avec une réputation de sainteté qui ne s'est pas encore effacée du souvenir des populations. Antoine-Dominique, religieux profès au couvent des Dominicains de Clermont, était passé de Suisse en Italie. Il séjourna cinq ans à Imola, où sa science et ses vertus le firent bientôt remarquer de l'évêque du lieu, le cardinal Chiaramonti, qui lui donna son amitié et le choisit pour son confesseur.

De retour en France, l'ancien Dominicain se retira au Mont et allait, chaque matin, dire la messe à la chapelle du Mas, jusqu'au moment où une chapelle eût été érigée au Mont. M. le baron de Thuret, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, homme très distingué à tous les points de vue, devait aller demander une audience à l'ancien évêque d'Imola, devenu pape sous le nom de Pie VII, et alors détenu

Digitized by Google

prisonnier à Fontainebleau. Le Dominicain Foulhoux, qui avait gardé les meilleures relations avec son ancien et auguste pénitent, profita de l'occasion pour demander au Souverain Pontife, pour lui et ses frères, quand ils venaient au Mont, la faculté de célébrer la messe dans leur chapelle domestique. Le Pape s'empressa de répondre à son *carissimo Antonio* en lui accordant l'autorisation demandée. Dès lors, ni lui ni ses frères ne dirent plus habituellement la messe au Mas.

Dominique mourut en 1830; cette même année, Pierre, son frère aîné, qui avait quitté le collège pour devenir, pendant quelque temps, précepteur à Clermont, se retira aussi à la maison natale, où il demeura jusquà sa mort arrivée en 1834; il était âgé de quatre-vingt-six ans.

Un neveu de ces vénérables ecclésiastiques, confesseurs de la foi, grandit, comme eux avaient vieilli, non loin du sanctuaire béni du Mas. Ordonné prêtre en 1813, il remplit successivement plusieurs postes honorables dans la ville épiscopale, et mourut avec les titres de chanoine et de vicaire général honoraire (1851). Mais revenons à parler plus particulièrement de Notre-Dame du Mas.

La gloire des prodiges ne lui a point fait défaut. Outre la cessation miraculeuse de la peste dont nous avons parlé, voici deux autres prodiges plus récents racontés dans la chapelle même, en 1848, le jour de la fête, par le vénérable curé d'Auzers, M. Magne :

« Il y a environ soixante ans, un bon chrétien de la paroisse de Menet avait un enfant qui, quoique âgé de sept à huit ans, n'avait pas encore marché, ne pouvait même se tenir debout. Pleins de confiance dans l'intercession de Notre-Dame du Mas, ses parents le portent à la chapelle, le déposent au pied de l'autel, le vouent à Marie et repartent avec l'espoir d'être exaucés quand il plaira à Dieu et à sa bonne Mère. Le trajet est long; en chemin, ils sont obligés de faire une halte et posent l'enfant, qu'ils portaient à tour de rôle, à terre à côté d'eux. Tout-à-coup, quel n'est pas leur étonnement et surtout leur joie de voir le jeune paralytique se lever d'un bond et aller lestement cueillir les fleurs

Digitized by Google

qui croissent sur le bord de la route! Marie l'avait subitement guéri. »

« Dans la paroisse de Chastel, continuait M. le curé, existe encore une vertueuse mère qui avait une petite fille, atteinte d'une fluxion aux yeux si maligne que les paupières et les sourcils étaient tout couverts d'une croute épaisse. On essaie d'un cautère qui ne soulage point la malade. Toute affligée par le triste état de son enfant, la mère la recommande alors à Notre-Dame du Mas et va elle-même communier et faire ses dévotions dans sa chapelle. Une grande joie l'attendait au retour : elle veut examiner les yeux malades de sa fille, lorsqu'elle voit les écailles en tomber les unes après les autres et les yeux demeurer parfaitement nets. Elle examine alors le bras de l'enfant : nouvelle surprise! le cautère est sec. Ce n'était donc point de là que venait la guérison, mais de sa confiance et de sa foi dans la puissance de Marie. »

Le digne ecclésiastique que nous venons de citer gouverna la paroisse d'Auzers pendant trente ans (1844-1874). M. Pierre Magne n'avait fait qu'un seul poste avant d'être envoyé à Auzers ; il était demeuré douze ans vicaire à Marmanhac, où il avait eu le bonheur d'alimenter sa piété pour Marie dans le sanctuaire de Roquenatou ; mais il l'avait surtout puisée aux pieds de Notre-Dame des Miracles, alors qu'il était élève au collège de Mauriac. Deux fois il avait eu le bonheur de prêcher l'octave de cette belle fête (16 mai 1847 — 22 mai 1852), et chaque fois ses auditeurs avaient pu constater et admirer l'ardeur de son amour pour la Sainte Vierge. « Je n'oublierai jamais, écrivait plus tard un de ses auditeurs, les paroles touchantes que je lui entendis prononcer à la fête de Mauriac. »

A Auzers il fut heureux de trouver un sanctuaire de pèlerinage à Marie et s'appliqua de toutes ses forces à promouvoir le culte de Notre-Dame du Mas. Peu de temps après son arrivée, le 2 juillet 1847, il bénissait la petite cloche que l'on replaçait au clocher de la chapelle, resté muet depuis la Révolution. « Petite église du Mas, s'écria-t-il en terminant l'allocution qu'il adressa à son peuple en cette circonstance, petite église du Mas, vous aussi vous

Digitized by Google

fûtes spoliée de votre cloche argentine, et les malheurs des temps n'ont pas permis à de saints et zélés pasteurs de vous rendre votre voix. Réjouissez-vous ; le jour de votre triomphe est arrivé ; par le généreux concours de tous, le plus indigne de vos pasteurs vous voit aujourd'hui enrichie d'une modeste cloche qui désormais annoncera au loin que toujours vous avez été chère à nos cœurs. Gloire, honneur, gratitude à tous les bons habitants des villages du Mas, du Mont et de Vieillefon ; honneur, gloire et gratitude surtout au digne ecclésiastique que ses mérites ont élevé aux premiers rangs de la hiérarchie sacerdotale (1), et à la respectable, vertueuse et très charitable dame (2), qui ont accepté d'être les parrain et marraine de notre cloche ! »

Marie-Madeleine de Caissac, baronne d'Auzers, bienfaitrice de la chapelle du Mas, mourut à Paris, au mois de mars 1859. Son corps fut transporté à Auzers où les funérailles eurent lieu, au milieu des larmes de toute une population que ses vertus avaient édifiée et dont sa bonté avait gagné l'affection, surtout des malheureux pour qui elle avait été comme une Providence visible. Elle était issue de cette antique famille de Caissac de la Roquevieille, dont nous verrons un membre obtenir de Rome, au XVe siècle, des indulgences pour la chapelle de Notre-Dame de Roquenatou. Héritière de la foi et de la piété de ses ancêtres envers Marie, symbolisées par l'argent et l'azur qui couvrent leur blason, elle avait épousé M. Joseph de Douhet, baron d'Auzers, chevalier de Saint-Louis, dont le fils et les petits-fils rappellent si bien le grand air, les vertus et les sentiments généreux de l'ancienne noblesse française. Dans la tour et la licorne que portent leurs armoiries (3) ne peut-on pas voir aussi le souvenir de la *Tour d'ivoire* et de la *Vierge fidèle* dont la licorne était le symbole au moyen-âge ? Ces rapprochements étaient trop frappants pour être laissés inaperçus.

Tandis qu'il rebâtissait son église paroissiale, et durant cet hiver de 1870 si rigoureux par les neiges et les froids

(1) M. Fouilhoux, vicaire général de Saint-Flour.
(2) Madame la baronne d'Auzers, née de Caissac.
(3) De Douhet : *Ecartelé : au 1er et au 4e d'azur à la tour d'argent, qui est de Douhet. Au 2e et au 3e de gueules, à la licorne d'argent, qui est de Bompar.*

Digitized by Google

excessifs, si triste surtout par l'humiliation de la France, le vénérable curé d'Auzers monta tous les jours à la chapelle du Mas pour célébrer la sainte messe, le bail de la maison qu'on avait louée pour y faire les saints offices ayant expiré, avant que la nouvelle église fût en état d'être bénite.

L'année 1873 a été surnommée l'année des pèlerinages ; à Paray-le-Monial cent cinquante députés se consacraient solennellement au Sacré-Cœur de Jésus ; Clermont venait de faire, au mois de mai, la translation solennelle de sa statue de Notre-Dame du Port retrouvée ; au mois de juin, le diocèse de Saint-Flour avait envoyé ses premiers pèlerins à Lourdes. On évalue à deux cent cinquante mille le nombre des pèlerins qui se rendirent, cette année-là, aux grands sanctuaires de France. Le pieux curé d'Auzers voulut associer sa paroisse à cet élan général et avoir aussi son pèlerinage du Mas. Il le fixa au mercredi, 13 août, et y convoqua toutes les paroisses voisines avec leur pasteur. Le dimanche précédent il y invita ses paroissiens en ces termes : « Je vous annonce, M. F., un pèlerinage à notre petite chapelle du Mas. Vous l'aimez tous cette chapelle ; vous y avez reçu tant de grâces ; vous espérez en recevoir encore beaucoup d'autres. Aussi vous ai-je vus correspondre toujours avec empressement aux appels qui vous ont été adressés. Cette fois vous serez portés encore de meilleure volonté ; vous irez recommander à la bonne Vierge vos besoins propres, les besoins de vos familles, ceux de la paroisse, surtout ceux de la pauvre France. Que Dieu la bénisse et lui fasse reprendre son rang dans le monde chrétien !

« Pour donner à notre pèlerinage un peu plus d'extension, pour le populariser davantage et nous rendre la Sainte Vierge plus favorable, j'ai eu la pensée d'écrire à mes confrères voisins pour les prier d'engager leurs paroissiens à se joindre à nous, dans la chapelle du Mas. Vous leur donnerez l'exemple de l'exactitude et du recueillement, vous souvenant que c'est de la disposition du cœur que les pèlerinages tirent toute leur efficacité. »

En provoquant cette manifestation plus solennelle, M. Magne voulait en effet donner au pèlerinage du Mas plus de

Digitized by Google

popularité, s'il était possible, et surtout augmenter dans tous les cœurs la dévotion envers Marie. Il réussit au delà de ses espérances. Une foule très nombreuse répondit à son appel ; dix-huit ecclésiastiques des environs assistèrent à la fête qui fut des plus belles. Le cœur du bon pasteur était comblé de joie.

Il semble que M. Magne ait voulu couronner par cette touchante cérémonie une existence pleine de vertus et de bonnes œuvres : il mourut en effet, moins d'un an après, le 16 mai 1874, octave de Notre-Dame des Miracles, précisément au jour où, vingt-sept ans auparavant, il avait prêché pour la première fois la fête de Mauriac. Il avait puissamment aidé à la création de la paroisse de Saint-Pierre, distraite de Champagnac, son lieu d'origine. Il était âgé de soixante-sept ans. Son corps repose dans le cimetière d'Auzers, sur l'emplacement même du maître-autel de l'ancienne église, comme il en avait, de son vivant, manifesté souvent le désir.

En dehors des solennités extraordinaires que nous venons de raconter, deux fêtes attirent spécialement les fidèles d'Auzers, et des paroisses environnantes, à ce petit sanctuaire insuffisant à les contenir, et ces deux fêtes s'y présentent sous des caractères tout différents. C'est d'abord la Visitation dont la solennité se célèbre toujours à la date du 2 juillet, sauf lorsque ce jour est un dimanche, auquel cas elle est remise au lendemain, toujours en semaine par conséquent. Celle-ci est proprement la fête votive du Mas et garde un caractère exclusivement religieux. Presque toutes les familles de la paroisse députent un de leurs membres pour venir y entendre la messe, et, il y a une cinquantaine d'années, on évitait généralement d'atteler les bestiaux ce jour-là. Ces traditions tendent à disparaître aujourd'hui et la fête perd de son importance, à mesure que se renouvelle la population.

Il n'en est pas ainsi de la solennité de la Nativité de la Sainte Vierge, fête titulaire de Notre-Dame du Mas, plus ancienne que la première. La paroisse entière, sauf le bourg d'Auzers, qui fête la Saint-Pierre, l'a adoptée pour sa fête patronale, et elle se célèbre, tous les ans, le dimanche qui

Digitized by Google

suit le 8 septembre. Les offices s'y font en grande pompe, la foule est nombreuse et la chapelle ne pouvant la contenir, on ouvre à deux battants la grande porte et la porte latérale, afin que le prédicateur puisse être entendu des fidèles qui encombrent les environs du sanctuaire et couvrent l'esplanade.

Ce jour-là, il y a une première messe basse, puis grand'messe, procession, publication des rénages en l'honneur de la Nativité, et enfin chant solennel des vêpres. Avant de repartir, chacun se fait un devoir de déposer une offrande plus ou moins riche selon ses moyens, mais toujours généreuse, pour l'entretien du sanctuaire et la célébration de messes en l'honneur de Marie. La fête de la Nativité était autrefois très fréquentée par les pèlerins des paroisses voisines, mais aujourd'hui il n'y va guère que les fidèles d'Auzers et les membres de leurs familles établis hors de la commune, que la fête y attire : la facilité et la mode des pèlerinages lointains à de plus illustres sanctuaires ont peut-être contribué à une sorte de décadence de quelques pèlerinages locaux.

Mentionnons encore une autre pieuse coutume qui doit aussi son origine au bon M. Magne : Le dimanche où l'on célèbre à Mauriac la fête de Notre-Dame des Miracles, on va, le soir, chanter les vêpres à la chapelle du Mas ; c'est un dédommagement accordé à la piété des fidèles d'Auzers qui n'ont pu se rendre à la fête la plus brillante et la plus populaire de la contrée. Disons enfin que, durant l'année, les ecclésiastiques d'Auzers sont souvent priés par la population d'aller célébrer le saint sacrifice, pour des besoins, soit publics, soit privés, à la chapelle si vénérée du Mas.

La piété publique pour la céleste patronne de la contrée se manifeste encore de beaucoup d'autres manières. C'est ainsi qu'elle a déterminé dans plusieurs directions, notamment sur la route de Mauriac et au bout de la côte de Méallet, certains points d'où l'on peut apercevoir le sanctuaire. Ces divers endroits, marqués sans doute par des croix à l'origine, ont retenu le nom de *Croix des Pater,* et le pieux voyageur, cavalier ou piéton, ne manque pas de s'arrêter encore à ces pieuses stations ; tourné vers le sanctuaire béni, il adresse, de loin, une courte prière à Marie, sa

Digitized by Google

mère, et se remet ensuite en route, plein de confiance en sa protection puissante.

O douce Mère de Dieu et des hommes, Marie, vous dont la main puissante chasse au loin les épidémies meurtrières, redresse les boiteux, ouvre les yeux de l'aveugle, guérit toute sorte de maux ; écoutez favorablement les prières de ceux qui viennent vous invoquer dans ce champêtre, mais antique sanctuaire, où vous avez vu tant de vos fidèles enfants agenouillés à vos pieds. Nous n'avons pas oublié vos anciennes miséricordes ; à votre tour vous n'oublierez pas nos besoins présents. Une épreuve est à peine finie ici-bas qu'une autre commence, parce que, oubliant la main qui nous a frappés pour notre conversion, nous revenons bientôt à nos péchés. O Notre-Dame du Mas, vous qui, négligeant ce semble des lieux plus illustres, avez fixé votre demeure dans nos humbles campagnes, accordez-nous la haine et la fuite du péché, seule cause de tous nos maux ; maintenez nos cœurs dans l'amour de Dieu, dans le souvenir des grâces déjà reçues, afin que le sentiment de la reconnaissance attire sur nous l'effusion de nouvelles faveurs de votre part. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal. I. 231. — Notes communiquées par MM. Périer, aumônier du Carmel d'Aurillac ; Laurichesse, prêtre retiré à Auzers ; Andraud, vicaire, en 1885 ; et par M. le baron d'Auzers, en 1888.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

NOTRE-DAME DE PITIÉ

A PLEAUX

Dimitte me ut plangam paululùm dolorem meum.
Laissez-moi pleurer un peu seule ma profonde douleur.
(Job. X. 20.)

I.

Les premiers chrétiens réunis dans les catacombes ne pouvaient, en célébrant les saints mystères, rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur sans songer en même temps à la compassion de Marie, sa mère. On peut donc dire que la dévotion aux douleurs de la Sainte Vierge est, en un sens, contemporaine du berceau de l'Eglise. Saint Ephrem, Sophrone, saint Bernard y font de fréquentes allusions.

Ce ne fut cependant qu'au commencement du XIIIe siècle que cette dévotion s'accentuant donna naissance à une confrérie, et la piété des fidèles se développant toujours, un ordre religieux s'établit en l'honneur de ce mystère (1233). Le jour de l'Assomption de cette même année, sept des plus nobles patriciens de Florence étaient réunis dans une église et y priaient en commun, lorsque la mère de Dieu leur apparut et les exhorta à embrasser un genre de vie plus parfait. Sur cet avis de la Reine du ciel, donné d'une manière si merveilleuse, ils se retirèrent sur le mont Sénario, en

Digitized by Google

Toscane, où ils ne tardèrent pas à fonder l'ordre des *Servites*, dont le but était d'honorer d'une manière spéciale les douleurs de la Très Sainte Vierge ; on institua pour les laïques une confrérie sous le nom de *Notre-Dame des sept douleurs*, dont le vocable indique la fin qu'elle se proposait. Les sept fondateurs de l'ordre des Servites viennent d'être canonisés par Léon XIII, à l'occasion des fêtes de son jubilé sacerdotal.

Cependant ce ne fut qu'au XVe siècle que fut instituée dans l'Eglise une fête particulière pour honorer les souffrances de Marie. A cette époque, les partisans de l'hérésiarque Jean Hus, dans leur fureur sacrilège, choisissaient de préférence, pour les profaner, les images et les statues de *Notre-Dame de Pitié*. Afin de réparer ces outrages, un pieux archevêque de Cologne, Thierry de Meurs, inaugura, en 1423, cette fête dans son diocèse par un décret synodal. Elle s'étendit successivement, sous des noms divers, dans les provinces de la catholicité, par la tolérance du Siège apostolique, jusqu'à ce qu'enfin, au siècle dernier, le pape Benoît XIII, par un décret du 20 août 1727, l'inscrivit solennellement sur le Cycle de l'Eglise catholique, sous le nom de *Compassion de la Sainte Vierge*. Cette fête, établie surtout pour honorer les inénarrables douleurs que Marie a éprouvées au pied de la croix de son divin Fils, fut fixée au vendredi de la semaine de la Passion. « La semaine suivante, en effet, dit Dom Guéranger, est occupée tout entière par la célébration des mystères de la passion du Sauveur; et, bien que le souvenir de Marie compatissante soit toujours présent au cœur du fidèle qui suit pieusement tous les actes de cette longue et sublime scène, les douleurs du Rédempteur, le spectacle de la justice et de la miséricorde divines, s'unissant pour opérer notre salut, préoccupent trop vivement le cœur et la pensée, pour qu'il soit possible d'honorer, comme il le mérite, le profond mystère de la Compassion de Marie aux souffrances de Jésus. » (1)

La piété des derniers temps ne s'est pas contentée de cette fête fixée au vendredi de la Passion. Le Souverain Pontife Pie VII établit, en 1814, une nouvelle fête en l'hon-

(1) *L'Année liturgique*, VI, 187.

Digitized by Google

neur des souffrances de la Sainte Vierge et en mémoire de sa propre captivité. Il la fixa au troisième dimanche de septembre, sous le titre de *Fête des Sept Douleurs de la Sainte Vierge,* ce qui semble indiquer que son objet renferme toutes les souffrances et toutes les douleurs qu'eut à endurer la Mère de Dieu durant son existence ici-bas. L'office des *Sept-Douleurs* est tout à fait différent de l'office de la Compassion (1).

La fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs fut établie dans le diocèse de Clermont, dans lequel Pleaux se trouvait autrefois, par l'évêque Martin Gouge, qui gouverna cette Eglise de 1415 à 1444. Les différents sanctuaires dédiés à Notre-Dame de Pitié dans le diocèse actuel de Saint-Flour sont donc tous postérieurs à cette époque.

Le plus renommé de ces sanctuaires est incontestablement celui de Chaudesaigues qui, indépendamment de l'insigne honneur qu'il a reçu récemment du Saint-Siège, occupe le premier rang par le concours des peuples et l'éclat de ses prodiges; nous en parlerons en son lieu. Actuellement nous avons à nous occuper de la dévotion des habitants de Pleaux envers Notre-Dame de Pitié, vénérée dans l'église paroissiale de cette ville.

II.

Pleaux est une petite ville de deux mille âmes, assise au milieu d'une plaine fertile, au sud-ouest de Mauriac, à quelque distance des limites de la Corrèze. Sa fondation remonte aux temps héroïques de notre Charlemagne. En 769, Roger, comte de Limoges, et Euphrasie, sa femme, voulant faire des richesses que Dieu leur avait données un noble et saint emploi, fondèrent à Charroux, près de Poitiers, une abbaye bénédictine d'hommes, sous le titre de Saint-Sauveur. Un second monastère de Saint-Sauveur, dépendant de Charroux, fut fondé par eux, en 804, à Nontron (Dordogne). Enfin, quelques années plus tard fut fondé à Pleaux un prieuré, sous le même titre de Saint-Sauveur et dépendant encore de l'abbaye poitevine, sa mère.

(1) Gosselin : *Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise,* I, 314.

Digitized by Google

L'existence de ce prieuré est établie d'une manière certaine, vers le milieu du XIe siècle, par une Bulle du pape Léon IX, (3 mai 1053), qui mentionne l'église de Pleaux comme une dépendance de Charroux. Deux autres Bulles de la fin du même siècle en font encore mention.

Au siècle suivant, saint Etienne, fondateur d'Obazine, vint plusieurs fois à Pleaux où il exerça quelque temps le saint ministère ; dans une de ses visites, il administra les derniers sacrements, avant de repartir, à une pauvre infirme qui guérit subitement, après son départ, de la paralysie et de la fièvre. On demeura persuadé que le saint avait différé la guérison pour se soustraire aux louanges du peuple (1).

Dans la taxe du don gratuit de 1535, nous voyons que le prieuré de Pleaux était toujours à la disposition de l'abbé de Charroux. La cure de Saint-Sauveur était à la présentation du même abbé et à la nomination de l'évêque de Clermont. Enfin, il existait de plus, dans la ville, une société de prêtres communalistes dans laquelle on ne pouvait être reçu qu'après avoir exercé le saint ministère dans le diocèse, au moins pendant quatre ans. Le chef de la communauté portait le titre de curé.

En 1638, les Carmes mitigés vinrent s'établir à Pleaux, d'après le concordat passé entre les chefs de l'ordre et le corps commun de la ville. Le Petit-Séminaire actuel est situé sur l'ancien emplacement du couvent des Carmes dont l'église, dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel, sert de chapelle à l'établissement, qui, dans ce siècle, a eu la gloire de donner plusieurs évêques à l'Eglise.

Il y avait en outre dans la ville deux autres églises : celle de Saint-Sauveur, paroisse actuelle, et celle de Saint-Jean-Baptiste, située au midi et à 25 mètres de la première, à peu près sur l'emplacement de l'Hôtel de Ville actuel. Dans cette église de Saint-Jean, plus petite que l'autre, il y avait une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, sous le titre de Notre-Dame de Pitié. L'origine de cette dévotion à Pleaux n'est pas connue, mais on peut sans témérité la faire remonter au XVe siècle, époque où la dévotion aux

(1) *La vie de saint Etienne, fondateur et premier abbé d'Obazine.* Tulle, 1881, p. 131.

Digitized by Google

Douleurs de Marie se généralisa dans l'Eglise. Il ne nous reste aucun document constatant, d'une manière certaine, le culte de Notre-Dame de Pitié jusqu'à l'année 1781. A cette date, nous avons un registre, le plus ancien qui soit aux archives paroissiales, où sont consignées les dépenses, relativement considérables, que faisaient alors les administrateurs de l'église Saint-Jean pour donner à la fête de Notre-Dame de Pitié tout l'éclat possible. Pour relever la pompe de cette solennité, on y appelait d'habiles musiciens, d'excellents chantres et un clergé nombreux. Cette fête se célébra ainsi jusqu'à la Révolution.

Après le Concordat, l'église Saint-Jean fut démolie; il ne resta que l'église Saint-Sauveur qui fut choisie pour église paroissiale et bénite de nouveau sous le titre de Saint-Jean-Baptiste, ancien patron de la ville. Elle avait autrefois deux tours, qui furent abattues en 1793, l'une sur le pignon occidental, l'autre dominant le chœur. Cette dernière fut rétablie, pour servir de clocher, et on y employa une partie des matériaux de l'ancienne église Saint-Jean.

La nef de l'église actuelle parait être de la fin du XVe siècle. Elle est supportée par quatre piliers massifs portant sur leur face antérieure trois colonnettes groupées, d'où s'échappent en gerbes des nervures prismatisques supportant la voûte. Il n'y avait primitivement qu'une seule nef avec trois chapelles au nord et autant au midi. Le chœur flanqué de deux sacristies, était éclairé par une fenêtre absidale fermée depuis par le rétable, et ouverte récemment. En 1819, on transforma les deux sacristies en chapelles que l'on fit communiquer avec le chœur par des arceaux en plein cintre et que l'on éclaira par des fenêtres sans caractère. On réunit en même temps les chapelles de la nef en perçant les murs qui les séparaient, de manière à former deux collatéraux. Une grande porte fut ouverte dans le pignon occidental et deux salles furent construites sur les côtés ; l'une sert de sacristie et l'autre pour les catéchismes. Pour compléter cette restauration, l'architecte eut la singulière idée de remplacer toutes les fenêtres latérales par des œils-de-bœuf, de telle sorte que l'église de Pleaux n'a plus aujourd'hui, sauf la voûte, aucun caractère. Elle mesure 27

Digitized by Google

mètres de long sur 13 mètres 50 cent. de large et un peu plus de 9 mètres de haut. On y compte quatre chapelles : au midi, celles de Notre-Dame de Pitié et du Sacré-Cœur ; au nord, celles de saint Roch et de sainte Agnès. Cette église vient d'être l'objet de réparations importantes et bien entendues.

Fig. 12. N.-D. de Pitié de Pleaux.

A l'époque de la destruction de l'église Saint-Jean, la statue vénérée de Notre-Dame de Pitié fut transportée à la nouvelle église paroissiale. En pierre blanche, mesurant 0,51 cent. de hauteur, cette statue porte tous les caractères du XVe siècle et représente la Mère des douleurs assise, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. Elle se trouve placée dans une belle niche, fermée par une porte à deux battants, simulant une draperie d'azur, et dont la partie supérieure est grillée. Autour du cintre on lit une inscription, tirée du livre de Job, qui, placée au-dessus de cette porte fermée, derrière laquelle se cache la statue de la Mère des Douleurs, exhale comme un parfum de poésie pieuse et triste : *Dimitte me ut plangam paululum dolorem meum.* « Laissez-moi pleurer un peu seule ma profonde douleur ! » Cette niche mystérieuse ne s'ouvre que deux fois dans l'année pour laisser apercevoir la vénérable image : pendant le mois de mai et à l'époque de la fête.

Nous avons dit que la fête de Notre-Dame de Pitié tombe en carême, le vendredi de la Passion. Ce jour-là, Pleaux se borne à chanter une messe en son honneur et remet, avec l'autorisation de l'ordinaire, la solennité de la fête au sixième dimanche après Pâques, c'est-à-dire au dimanche qui suit l'Ascension et précède la Pentecôte.

La veille de ce jour, vers les huit heures du soir, grâce au concours si bienveillant et si utile que prêtent au clergé de la paroisse M. le Supérieur et MM. les professeurs du Petit-Séminaire, la fête commence par un salut solennel où

Digitized by Google

sont employés douze ecclésiastiques. Après l'exposition du Saint-Sacrement au maître-autel, le clergé se place au milieu de l'église, en face d'un trône brillant où se voit Notre-Dame de Pitié, retirée de sa niche pour recevoir pendant huit jours les hommages des pieux fidèles. Au chant de plusieurs antiennes en l'honneur de Marie, succède celui du *Magnificat,* après lequel la bénédiction du Saint-Sacrement est donnée à la grille de la communion et termine la cérémonie.

Le lendemain, la fête se continue par plusieurs messes basses et par la grand'messe où l'orateur désigné célèbre devant un auditoire compacte et recueilli les gloires et les bienfaits de Notre-Dame de Pitié. La messe terminée et la bénédiction du Saint Sacrement donnée à la foule, la procession commence à défiler ; elle est très longue et fait le tour de la cité. La Vierge vénérée, portée sur les épaules de jeunes filles vêtues de blanc, s'en va visiter sa ville de Pleaux et bénir toute la paroisse. Une foule nombreuse, toute à la piété et à la joie, la précède ou la suit dans un ordre admirable et dans le plus profond recueillement. Des légions de petites filles et de petits garçons, dans les costumes les plus divers, font à la Reine de la fête comme une cour gracieuse, brillante de candeur et d'innocence. Pendant une heure les rues de la petite cité voient défiler le pieux cortège et retentissent du chant des hymnes et des cantiques à l'honneur de la Reine des cieux.

Le soir, après les vêpres solennelles, on publie le rénage établi depuis bien des années en l'honneur de Notre-Dame de Pitié. Mais on constate avec regret que la piété actuelle n'est plus à la hauteur de celle de nos pères, du moins s'il faut la mesurer aux recettes que produit le rénage. Le soir a lieu un salut semblable à celui de la veille.

Tel est le résumé des cérémonies usitées à Pleaux et qui ne sont qu'une imitation de celles qui se font à Mauriac pour la fête de Notre-Dame des Miracles. L'exiguité de l'église, le petit nombre des pèlerins, l'absence de ces prières spéciales qui composent l'office de Notre-Dame des Miracles, de ces chants antiques qui l'accompagnent, ne permettent pas d'assimiler la fête de Pleaux à celle de Mau-

Digitized by Google

riac. C'est vers 1830 qu'a commencé, parait-il, cette imitation trop servile pour être vraiment belle, trop restreinte pour soutenir la comparaison avec les cérémonies qui lui ont servi de type.

Nous avons parlé de la rareté des pèlerins à Notre-Dame de Pitié; ce n'est pas que le jour de la solennité on ne voie accourir à Pleaux un certain nombre d'étrangers, qui viennent des paroisses voisines du Cantal et de la Corrèze, mais la plupart sont attirés par la curiosité plutôt que par la piété. Très peu se confessent et font leurs dévotions; ils n'offrent ni cierges, ni messes, ni *ex-voto:* ils n'entrent pas même dans les rangs de la procession. La seule paroisse de Tourniac, dans des cas extraordinaires de sécheresse ou de pluies prolongées, vient quelquefois en pèlerinage à Notre-Dame de Pitié.

Pour les habitants de Pleaux, il en est bien autrement: leur pieux dévouement et leur confiance envers cette sainte protectrice ne sauraient être contestés. Chaque fois qu'un malheur les menace ou les frappe, ils accourent à son autel, font brûler des cierges ou des bougies, demandent qu'on célèbre des messes en son honneur, pour obtenir, par l'entremise de la Mère des douleurs, d'être préservés ou délivrés de ces fléaux, et tout porte à croire que leurs supplications ont été souvent exaucées; s'ils n'avaient obtenu aucune grâce, il y a longtemps qu'ils auraient cessé de recourir à cette intercession inutile.

Par rescrit en date du 20 décembre 1839, le Souverain Pontife Grégoire XVI a accordé, en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, une indulgence plénière qui peut se gagner depuis les premières vêpres de la fête jusqu'à la fin de l'Octave.

O Marie, ô Mère affligée, quel est l'homme qui pourrait vous voir plongée dans une aussi profonde douleur sans être touché lui-même jusqu'aux larmes? C'est au pied de la Croix que se vérifia pour vous la dure prophétie du vieillard Siméon: « Un glaive de douleur transpercera votre âme ». Mais, ô tendre Mère, ce temps de larmes et de tristesse est depuis longtemps passé pour vous; vous jouissez mainte-

Digitized by Google

nant au Ciel, et pour toujours, de toutes les délices dont votre Fils inonde votre cœur, et si nous célébrons encore ici-bas le souvenir de vos douleurs inénarrables, c'est que nous avons besoin de l'exemple de votre patience admirable, de votre résignation parfaite, de votre héroïque courage, pour nous aider à supporter les épreuves qui nous accablent en cette vie. Moins pénibles que les vôtres assurément, elles s'attaquent à des cœurs beaucoup plus faibles et plus disposés à l'abattement et à la plainte. Ah ! ne nous « laissez pas seuls pleurer notre douleur » ; venez pleurer avec nous, comme une mère partage les tristesses de son enfant ; venez sécher nos larmes, calmer nos douleurs, dissiper nos angoisses, rassurer nos craintes, et un jour, au jour de la suprême tristesse, ouvrez devant nos yeux les portes du ciel, qui vous laisseront voir à nous, non plus dans l'attitude de la douleur, mais dans la majesté de votre triomphe et l'éclat de votre gloire. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal, V. 32. — Lettre de M. Muratet, ancien curé de Pleaux, à Mgr Bonange, 1850. — Notice de M. Pau, curé-doyen de Pleaux, 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE V

NOTRE-DAME DE GUÉRISON

A ENCHANET

Salus infirmorum, ora pro nobis
Santé des infirmes, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

I.

Au midi de la petite ville de Pleaux, et à une distance de six kilomètres, se trouve le village d'Enchanet composé de dix-huit maisons. C'est une sorte de promontoire dont les flancs escarpés plongent dans trois ravins qui lui font ceinture, et au fond desquels roulent la Maronne, l'Incon et le Saldeuze. Une langue de terre forme, au levant, une espèce d'isthme déclive qui joint la presqu'île au reste du continent. Le plateau est couvert de bruyères et présente l'aspect d'un désert. Seulement des chaînes séculaires, des châtaigniers vigoureux, encadrent gracieusement le village assis sur un beau tapis de verdure, et on dirait une charmante oasis au milieu de cette nature pauvre et de cette solitude silencieuse.

Les ravins sont garnis de bois où domine l'essence de chêne, et de là est venu, peut-être, le nom d'Enchanet. On y trouve des rochers de schiste ou de gneis, des cavernes mémorables qui ont abrité et protégé de pauvres et saints prêtres, fuyant devant les fureurs de 93. De la petite esplanade où est assise la chapelle vénérée, vous jouissez de

Digitized by Google

quelques perspectives d'azur, jusqu'aux cimes des montagnes du Cantal, blanches de neige, derrière lesquelles surgit le soleil, comme un vaste ostensoir aux rayons d'or.

Le hameau d'Enchanet ne se composait, à l'époque dont nous allons parler, que de sept maisons dont les chefs étaient autant de patriarches. Nul ne quittait le toit paternel, si ce n'est ces hommes de dévouement et de sacrifice que Dieu marquait au front du signe d'une vocation sacrée et qui édifiaient le diocèse de Clermont, dont Enchanet faisait alors partie. Dans ce modeste hameau prirent naissance, presque en même temps, quatre ecclésiastiques qui ont laissé une mémoire pleine de bénédiction. Ce sont : le Père Lactance, supérieur des Carmes au couvent de Figeac, et plus tard à celui de Pleaux ; les trois abbés Pomeyrol, dont l'un fut missionnaire du diocèse, le second curé de Pleaux, mort en odeur de sainteté, et le troisième, prieur de Sourniac.

C'était en 1726 et par une belle soirée d'automne. Au moment où rentraient au hameau les troupeaux de chèvres, de moutons, les vaches conduisant des chars, et les cultivateurs lassés de leurs travaux, on vit arriver aussi un pauvre mendiant, les cheveux blancs et la figure vénérable. Son costume indiquait un étranger. Il va demander l'hospitalité ou, comme on dit dans le langage du pays, la *retirance* chez un nommé Vaury. Elle lui est accordée avec ce respect que mérite l'infortune du véritable pauvre. Ce soir-là, le souper se composait, pour chaque membre de la famille, d'une écuelle de bouillie. On fait, de ce modeste repas, la part du pauvre et de l'étranger : il accepte avec mille remercîments, mais il y goûte à peine. Le souper fini : « Faisons la prière, dit le mendiant ; j'ai ensuite à vous dire quelque chose qui regarde surtout le village d'Enchanet. » Le vieillard parlait peu, ne disait aucune parole inutile, mais s'exprimait avec grâce et clarté ; on remarquait en lui quelque chose de majestueux et de solennel qui étonnait : on eut dit un ange revêtu d'une forme humaine et descendu sur la terre pour y remplir quelque mission céleste.

La prière finie, on s'assied et chacun est curieux de savoir ce que veut dire l'étranger. « Bons habitants d'Encha-

Digitized by Google

net, leur dit-il, je sais que votre foi et votre religion sont pour vous le plus précieux des trésors ; votre vie simple et laborieuse a vivement touché le cœur de la Mère de Dieu, qui a prié pour vous. Vous exercez avec bonté une religieuse hospitalité envers le pauvre qui vient frapper à votre porte. Dieu est bon : il a tenu compte de votre foi simple et de votre ardente charité, surtout en ce qui regarde l'aumône. Vous avez au milieu de vous un trésor que vous ne connaissez pas et que je viens vous révéler. Dans l'enfoncement du bois de *Las Tissonnières,* à mi-côte, au grand détour du chemin, il y a un grand rocher que vous connaissez tous. Du côté du soleil levant et dans une anfractuosité de la roche, se trouve cachée une statue de la Sainte Mère de Dieu. *Elle sera votre sauvegarde, votre consolation et votre gloire. Vous l'invoquerez sous le titre de Notre-Dame de Guérison* : Salus Infirmorum. *Tout ce que vous demanderez à Dieu de juste et de raisonnable, elle vous l'obtiendra, pourvu que vous le demandiez avec foi et contrition de vos péchés.* »

A ce récit, on s'étonne, on se regarde ; on connaît bien le rocher, mais jamais on ne s'est aperçu d'aucune image de la Vierge. Le voyageur, du ton le plus persuasif, leur donne l'assurance la plus positive du fait, et il est convenu que le lendemain matin, il conduira les habitants du hameau à l'endroit indiqué.

Le lendemain, en effet, le soleil commençait à peine à poindre à l'horizon, que tout le village était sur pied et s'acheminait vers le bois de *Las Tissonnières*. On arrive sous la roche à crête aiguë et on reste frappé d'étonnement et d'admiration à la vue du spectacle qui s'offre aux regards. C'est une image de la Sainte Vierge taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant et revêtue d'habits qui ne révèlent qu'un luxe naïf. Elle se trouve placée dans une espèce de niche déjà ancienne, car elle est tapissée d'une mousse fraiche et drue. « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce !* » s'écrient en se prosternant à genoux les pieux villageois ; et, sans doute, ces suaves paroles furent répétées par les chœurs des anges, en même temps qu'elles furent redites par les échos de la forêt. On récite ensuite en chœur les litanies de la Vierge,

Digitized by Google

où la foi a parlé, sans s'en douter, le langage de la poésie la plus sublime. Enfin, après de nouveaux actes de foi, de reconnaissance et d'amour, on remonte, le cœur joyeux et content, vers l'heureux village. Mais le mendiant refuse l'invitation qu'on lui fait de revenir au hameau. Il voulait rester, disait-il, quelque temps encore en prière aux pieds de la Madone. On redescendit plus tard au rocher, qu'on appela dés lors le *rocher de la Sainte Vierge,* mais on ne l'y trouva plus. Que devint ce vénérable étranger ? Nul n'a pu le savoir. Les bons villageois crurent à l'apparition d'un ange, député par la Reine des cieux, qui voulait faire de leur solitaire hameau l'un de ces pieux asiles, où elle aime à se montrer secourable aux hommes souffrants. Ici finit la légende.

II.

Bientôt se répand dans tous les environs la nouvelle que la Sainte Vierge s'est manifestée d'une manière spéciale aux habitants d'Enchanet. De tous les villages voisins on accourt et on prie : dans tous les temps, comme aujourd'hui, on a eu tant de choses à demander à la bonne Mère ! On remarqua sur les bords de la niche rocheuse, quelques gouttes de cire blanche, que les pieux visiteurs ramassèrent avec soin, comme si quelque angélique serviteur de Marie fût venu allumer un flambeau mystérieux aux pieds de la Madone. On racontait récemment encore que ces gouttelettes répandaient une odeur d'ambroisie et qu'on les envoyait au loin, aux parents et aux amis, comme de précieuses reliques qui guérissaient les malades que l'art et la science ne pouvaient pas seulement soulager.

Un homme de Nozières, presque aveugle, qui ne pouvait plus marcher qu'au moyen d'un guide, se fit conduire vers la Madone, pria avec ferveur et dévotion, mais sans succès. Il dit alors à Marie, comme Jacob à l'ange : « Vierge sainte, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez béni. » Il fut guéri le jour même, et le lendemain il s'en retourna seul et avec une vue parfaite.

Un jeune homme des environs de Saint-Martin-Cantalès, émigrant, marchand chaudronnier, avait été frappé de paralysie à une jambe, qui avait, de plus, enflé d'une ma-

Digitized by Google

nière extraordinaire : il se fait porter au rocher de la Vierge, veut, par esprit de mortification, descendre la côte à pied, soutenu d'un côté par une personne et par sa béquille de l'autre ; il fait sa prière, sent tout à coup comme une douce chaleur dans tous ses membres, et, en un quart d'heure, il se trouve radicalement guéri. Il se relève, sans aide de personne, fait quelques pas et s'assure que sa guérison n'est pas un rêve. Il se prosterne de nouveau aux pieds de la bienfaisante Madone pour lui témoigner sa reconnaissance : « O bonne Mère, lui dit-il, vous m'avez rendu l'usage de mes membres ; je puis reprendre mon commerce ; le premier profit qu'il me donnera je le consacrerai à acheter deux lampes pour orner votre sanctuaire. » Il tint parole : un an après, arrivèrent à Enchanet deux belles lampes qui brûlèrent dans la chapelle jusqu'au vandalisme de 93. Il avait laissé sa béquille appendue au rocher. Cette pièce de conviction inquiétait sans doute les réformateurs de la Révolution, car ils eurent bien soin de la livrer aux flammes, avec d'autres dont nous allons parler, et avec toutes les statues de saints qui se trouvèrent dans l'église. Ces pauvres esprits se figuraient que le peuple serait plus heureux quand on lui aurait enlevé son culte. On sait ce qu'il en advint.

On ne s'entretenait, à plusieurs lieues à la ronde, que du rocher de la Sainte Vierge : c'était la grande nouvelle du jour. Chacun voulut la visiter et la tradition rapporte que lorsqu'on avait prié devant la Madone du bois, on s'en retournait plus content et mieux disposé à remplir ses devoirs. Un grand nombre d'enfants âgés de quatre, cinq, six ans, qui ne marchaient pas encore, y furent portés, et remontèrent la côte de leur pied. Il n'était pas rare d'y voir quelque père ou quelque mère de famille, passer neuf jours et autant de nuits dans cette sombre et silencieuse forêt ; c'est ce qu'on appelait faire la grande neuvaine ; d'ordinaire on y jeûnait au pain et à l'eau, en esprit de pénitence, et on couchait sur la pierre mousseuse.

Tout ce bruit, ce mouvement, de pèlerins et de prodiges devait naturellement éveiller l'attention de l'autorité ecclésiastique. Enchanet n'était alors qu'un petit village de la vaste paroisse de Pleaux. Le pasteur de ce troupeau,

Digitized by Google

disséminé sur une grande étendue de terrain, était à cette époque M. Rothier, enfant de la ville. Avant d'agir, il prit l'avis et les ordres de son supérieur hiérarchique, Mgr l'évêque de Clermont. Le siège était alors occupé par l'immortel Massillon. Nul n'était plus capable que cet illustre prélat de discerner la vérité. Cet homme intelligent, cet esprit supérieur autant que pieux vit, dans les faits que venait de lui signaler M. le curé de Pleaux, ce caractère de simplicité, de foi, de piété et de pureté d'intentions, qui est inhérent aux œuvres de Dieu. Loin de blâmer la pieuse dévotion de ses diocésains, il l'encouragea et prescrivit au digne et prudent pasteur d'indiquer une procession générale pour transporter la statue dans l'église paroissiale, et l'engagea à donner à cette cérémonie toute la solennité possible. Cette décision contrista les habitants d'Enchanet: le vieillard leur avait annoncé un trésor pour leur hameau, et il allait leur être enlevé. Mais comme c'étaient des chrétiens pleins de foi et de respect pour l'Eglise, ils ne murmurèrent point.

Le jour de la translation est donc fixé; il est annoncé dans les paroisses voisines. L'autorité civile, invitée à cette cérémonie, se fait un devoir d'y assister ; le clergé est nombreux ; la foule est immense. Aux pieds de la Madone, les chants ont commencé, les saints cantiques font retentir les échos de cette sylvestre vallée de la Maronne, et tout ce peuple de pieux fidèles défile avec ordre pour précéder, sur deux rangs, la statue miraculeuse. Jamais plus, dit la chronique, on n'avait vu une procession aussi nombreuse. On ne comprenait pas d'où avaient pu venir tant de pieux pèlerins. La bonne Mère cependant ne veut pas quitter ces lieux solitaires sans y signaler, encore une fois, sa puissante bonté: la tradition rapporte qu'elle y guérit plusieurs personnes atteintes de diverses maladies, quatre boiteux entre autres qui suivirent la procession de leur pied et revinrent ensuite au rocher de la Sainte Vierge, y suspendre leurs béquilles, comme un trophée de la puissance de Marie.

Cependant la procession arrive à Enchanet qu'il fallait traverser pour aller à Pleaux. Quand les bons villageois

Digitized by Google

virent la Madone traverser le hameau, pour aller, croyaient-ils, fixer ailleurs sa demeure, ils se prirent tous à pleurer, tant ils désiraient la garder au milieu d'eux. Dieu récompense presque toujours dès cette vie, un généreux sacrifice inspiré par la Charité ou par l'obéissance. A peine le clergé eut-il dépassé les dernières maisons du village, et fut-il arrivé vis-à-vis du jardin actuel de la cure, que tout-à-coup le ciel se couvre de nuages épais, le tonnerre gronde, les éclairs redoublés sillonnent la nue, et les ténèbres deviennent si épaisses qu'on eut dit une nuit sans lune et sans étoiles. Le chant devient triste et lugubre ; les sanglots des habitants d'Enchanet redoublent. Le vénérable pasteur qui préside la cérémonie s'arrête et comprend qu'un changement si subit, dans un ciel quelques instants auparavant sans nuage, est évidemment un signe d'en Haut et que Dieu ne veut pas priver les bons villageois du trésor qu'il leur a promis. Il fait arrêter la procession, appelle autour de lui les pieux habitants du hameau : « Mes enfants, leur dit-il, Dieu se déclare pour vous ; il parle assez clairement pour que nous puissions le comprendre. Vous garderez au milieu de vous l'image de votre bonne Mère et j'en confie la garde à la maison Pomeyrol. »

Il en fut ici comme chez Obédédon : l'Arche sainte porta bonheur à la maison, d'où sortirent, quelque temps après, les trois prêtres vertueux dont nous avons parlé, et où vécurent plusieurs générations de chrétiens à la foi sincère et au cœur intègre. On comprit cependant qu'il fallait construire une chapelle pour y recevoir la statue miraculeuse. Pauvres cultivateurs, riches seulement de foi et d'amour de Dieu, vous ne reculâtes, ni devant les charges, ni devant les sacrifices qu'il fallut vous imposer pour cette construction. Dans quelques mois, le pieux et modeste sanctuaire s'éleva propre et gracieux; il forme les deux tiers de la nef de l'église actuelle. Sur le pignon du couchant, on voit encore le campanile qui fut construit alors, percé d'ouvertures à jour, où babillent deux cloches à la voix argentine.

Aussitôt que fut terminé le modeste sanctuaire, on s'occupa d'en faire la pacifique inauguration. Les fêtes du village ont bien aussi leur côté touchant. L'illustre évêque

Digitized by Google

Fig. 13. Massillon.

qui gouvernait alors avec tant d'éclat le diocèse de Clermont voulut venir lui-même présider cette cérémonie, accompagné d'un chanoine de sa cathédrale, M. l'abbé Laval, originaire de Pleaux. Le premier évêque que vit Enchanet fut le grand et illustre Massillon. Une seconde procession, plus solennelle encore que celle qui avait eu lieu un an auparavant, fut indiquée pour le 8 septembre. L'affluence des pèlerins étonna tout le monde. Plusieurs guérisons miraculeuses eurent encore lieu sous les yeux de l'éloquent pontife. Nous n'entreprendrons pas de les citer ici, mais la tradition les transmet à Enchanet de génération en génération. Elle parle, entre autres guérisons, de celle d'un étranger privé de la vue depuis sept ans qui s'en retourna parfaitement guéri. La

Digitized by Google

procession déploya donc ses deux rangées de fidèles, défilant, sous de nombreuses bannières, autour de l'heureux village. La Vierge recueillie et silencieuse, qui avait passé sa jeunesse dans le temple, qui avait vécu obscure à Nazareth, venait de choisir le modeste hameau d'Enchanet pour y faire éclater ses bontés maternelles. C'est là qu'elle a opéré tant de guérisons de maladies réputées incurables, qu'elle a parlé si souvent à des cœurs malades, qu'elle a éclairé tant de doutes et d'irrésolutions, fixé tant de vocations, déterminé tant de conversions. On a vu les guérisons des corps ; mais on n'a pu compter les plus admirables guérisons de l'âme.

III

Comme dans un très grand nombre de pèlerinages à Marie, on trouve à Enchanet une *fontaine miraculeuse* dont les eaux opèrent, dit-on, des cures extraordinaires. Les pieux pèlerins croiraient n'avoir fait les choses qu'à demi si après avoir prié aux pieds de la Madone du rocher, dont ils emportent toujours religieusement quelques fragments, ils n'allaient visiter la fontaine qui se trouve à quelques mètres plus bas, ne buvaient de cette eau que Marie semble avoir bénite, et s'ils n'en emportaient quelque peu comme souvenir du pèlerinage. C'est dans le peuple une croyance générale que cette eau *coupe les fièvres*, pour nous servir d'une expression populaire, si on en prend après avoir récité certaines prières. Tout est possible à Dieu, et il est sûr que la recommandation d'un saint auprès du Souverain Maître de l'univers, et surtout de Marie, est plus puissante que les hommes ne sauraient le supposer. Nous sommes devenus trop rationalistes en France, et nous en sommes d'autant moins raisonnables.

Aux chrétiens trop craintifs, trop sujets à s'effrayer, nous dirons : Le pèlerinage d'Enchanet vous offre, sous le rapport orthodoxe, toutes les garanties que vous pouvez désirer. Il a la sanction de l'Eglise. L'immortel Massillon l'a solennellement inauguré de sa personne, et Massillon ne passera jamais pour un esprit trop crédule, ni médiocre. Les Souverains Pontifes l'ont enrichi d'indulgences et y

Digitized by Google

ont invité les fidèles. Celui qui communie dans le sanctuaire d'Enchanet, le jour de la fête, 8 septembre, ou même pendant l'un des jours de l'octave, gagne ces précieux trésors de l'entière rémission de la peine due à tous ses péchés, que nos aïeux allaient jadis recueillir si loin, au prix de tant de travaux. Le maître-autel de ce pieux asile, que surmonte la statue miraculeuse, est un autel *privilégié,* et tout le monde sait les grandes grâces que l'Eglise attache à ces sortes d'autels. C'est à cause du pèlerinage que Mgr de Marguerye, qui lui portait un si grand intérêt, érigea d'abord Enchanet en paroisse, et en demanda au gouvernement l'érection en succursale, ce qui fut aussitôt accordé. Ce pieux et savant prélat voulut, par un privilège bien honorable pour le pèlerinage de *Notre-Dame de Guérison,* que la fête d'Enchanet fut célébrée le jour même de la Nativité de la Vierge, et que la procession allât faire la station au rocher de la Madone. Cette fête est des plus touchantes. Près de trois mille pèlerins accourent ce jour-là à Enchanet; non-seulement l'église en est remplie, mais la place qui la précède en est couverte. En 1887, le 8 septembre, la paroisse de Tourniac vint en procession à Enchanet, inaugurant ainsi une pratique qui sera certainement suivie par d'autres paroisses.

Le concours des pèlerins, attirés seulement par la piété de leur cœur et le sourire de la bonne Mère, présente ici un spectacle des plus édifiants. Nulle part, dans aucun pèlerinage peut-être, on ne remarque autant de piété et de recueillement. La curiosité amène trop souvent ailleurs la dissipation et le bruit : ici, la foi et l'amour sont les seuls mobiles. Que de douces émotions n'éprouve-t-on pas au pied de la roche solitaire, quand on rappelle les souvenirs du passé ! Là, un vieillard vénérable, sans doute un habitant des cieux, descendu un moment sur la terre, conduisit un jour les simples habitants du village voisin aux pieds d'une statue rustique de Marie ; là, un évêque illustre vint à son tour consacrer par sa présence auguste le pèlerinage naissant ; là, Marie a distribué depuis d'innombrables grâces; là se sont opérées tant de guérisons du corps et de l'âme ; là enfin tant de cœurs affligés ont été consolés ! Oh ! qu'il est

Digitized by Google

beau de voir la piété simple et naïve des habitants des campagnes demandant, espérant et obtenant souvent de nouvelles faveurs miraculeuses! Qu'il est beau de voir cette foule écoutant avec la plus religieuse attention le prédicateur debout, au pied de la roche solitaire, sur une petite éminence qui lui sert de tribune et lui parlant de la bonté maternelle de Marie! On dirait une scène de l'Evangile qui nous montre le bon Maître entouré au désert d'une foule nombreuse et sympathique, savourant ses paroles et demandant pour ses malades des prodiges toujours accordés. Non, rien ne peut rendre la poésie touchante qui se dégage de ce tableau simple et grandiose en même temps, et quand une fois on a senti ce parfum qui s'exhale de ce rocher diluvien, on éprouve le besoin de le savourer de nouveau et on se promet intérieurement de refaire, encore une fois, le pèlerinage si dévot de *Notre-Dame de Guérison* d'Enchanet!

O Marie! salut des infirmes, daignez écouter la prière que je viens vous adresser pour ce malade qui m'est si cher. Dites, dites encore à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Faites que *cette maladie n'aille point jusqu'à la mort, mais qu'elle aille à la gloire de Dieu* et à la sanctification du pauvre souffrant. Je crois que votre fils Jésus est le Christ, le *Fils du Dieu vivant qui est venu en ce monde.* Je crois qu'il est *la résurrection et la vie, et que celui qui croit en lui vivra, encore qu'il vienne à mourir*, parce que ceux qui croient en lui auront la vie éternelle. Il a guéri tant de malades durant le temps de sa vie mortelle, à la prière et à la considération de ceux qui les lui présentaient. Je ne suis pas digne de paraître devant lui, et je ne mérite pas qu'il ait égard à ma prière; mais vous, ma Mère, vous pouvez lui présenter ma demande, il l'accueillera de votre bouche et l'exaucera; *qu'il dise une parole et mon cher malade sera guéri.* Priez Jésus de faire servir cette maladie corporelle à la guérison de son âme, ou à son avancement dans la vertu. Obtenez-lui la patience, la force et la résignation. Pour moi, je redoublerai d'ardeur pour

Digitized by Google

plaire à mon Dieu et pour éviter tout ce qui pourrait l'offenser. Ainsi soit-il !

Le pèlerinage de Notre-Dame d'Enchanet, par M. l'abbé Laden, chanoine honoraire de Clermont. Aurillac, 1855. — Notes de M. Caulus, curé d'Enchanet, 1885.

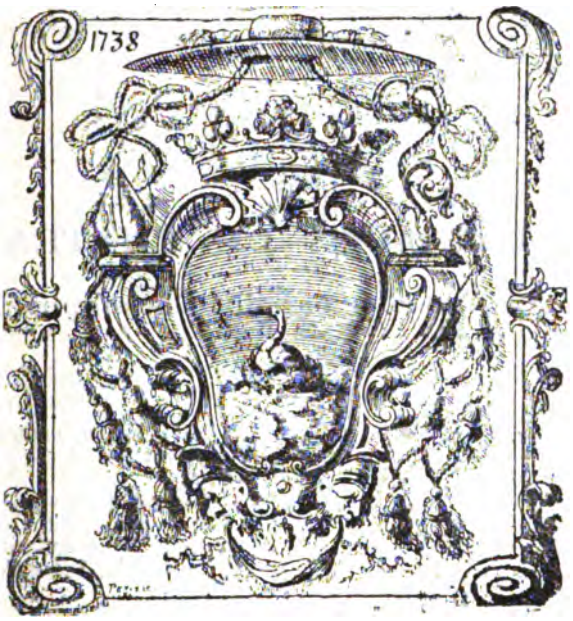


Fig. 14. Autre sceau de Massillon.

Digitized by Google

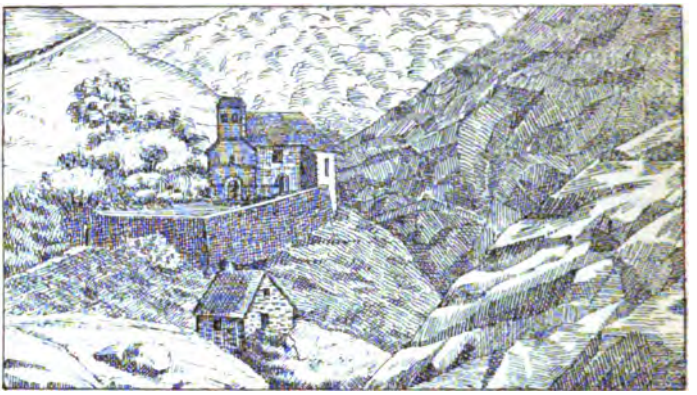


Fig. 15. Chapelle de Notre-Dame du Château de Saint-Christophe.

CHAPITRE VI

NOTRE-DAME DU CHATEAU

à Saignes et à Saint-Christophe

Ad te suspiramus, gementes et flentes in hâc lacrymarum valle.
Nous soupirons vers vous, ô Marie, gémissant et pleurant en cette vallée de larmes.
(Ant. *Salve Regina.*)

DEUX sanctuaires portent, dans le diocèse, le titre de Notre-Dame du Château : l'un à Saignes, l'autre à Saint-Christophe ; tous deux dans l'arrondissement de Mauriac. Ce nom leur vient de ce qu'autrefois ils servaient de chapelle à des habitations seigneuriales. Les châteaux ont disparu avec les seigneurs qui les habitaient ; les chapelles sont demeurées, participant de l'immortalité promise à l'Eglise et toujours visitées par la

Digitized by Google

piété des peuples. Nous dirons peu de choses de la chapelle du château de Saignes, n'ayant pu trouver que des renseignements insuffisants ; nous nous étendrons un peu plus sur celle de Saint-Christophe.

I.

Notre-Dame du Château, à Saignes

A l'est, mais tout près du bourg de Saignes, sur un rocher basaltique assez élevé, on voit les vestiges du château de la seigneurie de Saignes, dont la justice s'étendait sur soixante villages ou mas des paroisses de Saignes, de Champagnac, de Chastel, de Vebret et d'Ydes, et sur les châtellenies d'Auzers, de Vebret et de Courdes.

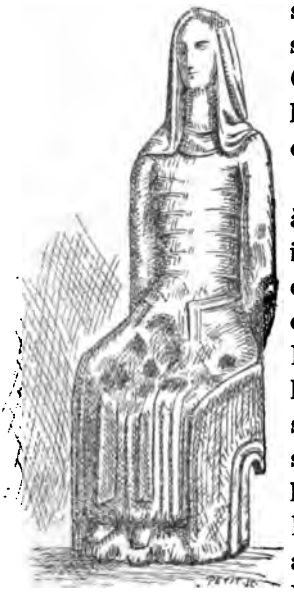


Fig. 16. Ancienne Vierge romane à Champagnac.

Cette terre avait donné son nom à une ancienne famille que l'on croit issue de celle des Comptours d'Apchon et dont le premier chef connu est Odon, qui donna le village du Monteil, paroisse de Chastel, à l'abbaye de Valette, en 1187. Archambaud, son successeur, fonda son anniversaire dans la même abbaye, en 1200, le lendemain de la Noël. Enfin Odon II et un de ses frères transigèrent avec l'abbé du même monastère de Valette, devant l'évêque de Clermont, au mois d'août de l'an 1217. Or, l'abbaye de Valette était sous l'invocation de la Sainte Vierge ; serait-il téméraire de penser que ce fut la dévotion des Comptours de Saignes pour cette maison qui les porta à consacrer aussi à la Reine du ciel la chapelle de leur château ?

La seigneurie de Saignes passa successivement dans les maisons de la Tour, de Chabannes, de Charlus-Lévis, de La Croix-de-Castries et enfin dans celle de Caissac. De ces grands noms et des souvenirs qu'ils rappellent il n'est

Digitized by Google

demeuré, sur le rocher de Saignes, qu'un reste de tour, quelques souterrains, une citerne à demi-comblée et la toute gracieuse chapelle romane de Notre-Dame du Château. C'est bien ici le cas de répéter la parole connue, si souvent vérifiée : *Sic transit gloria mundi !* Ainsi passe la gloire de ce monde ! Le petit sanctuaire a survécu à toutes les révolutions et reste là comme un témoin muet, mais éloquent, de la foi pieuse des anciens seigneurs, qui leur aura plus servi devant Dieu que leurs richesses et leur puissance.

La chapelle dont nous parlons se compose de deux travées et se termine par un élégant chevet circulaire surplombant le précipice. Le porche a été récemment couronné par un clocheton gothique peu en rapport avec le reste de l'édifice. Très propre et fort bien tenu, ce petit sanctuaire est décoré d'un autel en chêne sculpté sur le tombeau duquel sont représentées l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Notre-Seigneur. Plusieurs beaux tableaux garnissent les murs de la nef, et deux ex-voto en marbre portent les inscriptions suivantes : *A Notre-Dame du Château, une mère reconnaissante. 1879. — A Notre-Dame du Château, témoignage de reconnaissance pour une guérison obtenue. 1879.*

Parmi les faveurs miraculeuses attribuées à l'intercession de Marie on raconte la suivante. Il y a une soixantaine d'années, au village de la Vigne, naissait une petite fille dont les pieds étaient très déformés et recourbés en arrière. Elle grandit, mais sans pouvoir marcher, ni même se tenir debout sans appui ; à peine pouvait-elle faire quelques pas soutenue par deux potences. Inutile de dire combien ses parents étaient peinés de cette infirmité à laquelle il n'y avait d'autre remède que le secours du ciel. C'était la seule espérance et le seul moyen de guérison que l'on pouvait avoir ; on résolut d'y recourir. On commence donc une neuvaine à Notre-Dame du Château, et, chaque soir, la famille entière, à genoux devant la porte de la maison, le visage tourné vers la chapelle, adresse à Marie de ferventes prières. Marie les agréa : le dernier jour venu, la jeune infirme jette ses béquilles et marche sans appui. La guérison était parfaite ; elle se maintint. Celle qui en avait été favorisée

Digitized by Google

racontait naguère encore les merveilles de la Sainte Vierge à son endroit.

La fête patronale de Notre-Dame du Château est la Nativité de la Sainte Vierge. Le dimanche dans l'octave, le clergé et les fidèles de Saignes montent en procession à l'antique chapelle et vont offrir le tribut annuel de leurs hommages à la Reine du ciel. Il va sans dire que, dans le courant de l'année, de nombreux fidèles viennent isolément prier aux pieds de l'image de Marie, et les ecclésiastiques de la paroisse acquitter, soit des messes de fondation, soit des messes de dévotion demandées dans le vénéré sanctuaire.

II.

Notre-Dame du Château, à Saint-Christophe

Dans les gorges profondes creusées par la tortueuse rivière de la Maronne, entre Saint-Martin-Cantalès et Saint-Christophe, mais sur le territoire de cette dernière paroisse, se dresse, sur la rive droite et au bout d'un rocher isolé, la petite chapelle de Notre-Dame du Château-Bas. Sa position est des plus pittoresques, la rivière contournant le rocher dont il fait une presqu'île qui n'a d'accès que du côté de l'ouest, par un défilé très étroit.

La chapelle de Notre-Dame domine un village du même nom, dont les maisons, de misérable apparence, sont accrochées aux flancs du rocher, du côté du midi. Pour l'aborder, il faut franchir d'abord le défilé, puis gravir un sentier, ou plutôt une sorte d'escalier taillé dans le roc, dont les marches ont été usées en partie par les pieds des pèlerins. On arrive bientôt devant un portail surmonté d'une croix de pierre qui donne accès sur une petite esplanade, ombragée de quelques arbres, fermée à droite par un parapet, à gauche par le rocher couronné autrefois par un château, et se terminant en face de vous par la chapelle de Notre-Dame.

C'est un petit édifice, en partie taillé dans le roc, sans grand caractère architectural. Au nord et au midi, deux chapelles, percées après coup, donnent au monument l'aspect d'une croix. La chapelle du nord seule reçoit

Digitized by Google

quelque cachet de sa fenêtre flamboyante partagée par un meneau délicat et couronnée de lobes aigus, auxquels viennent se suspendre très pittoresquement des plantes grimpantes, formant ainsi à la fenêtre comme un gracieux mais fragile treillis.

Fig. 17. Notre-Dame du Château-Bas

Sur l'autel de la petite abside, dans une niche modeste, se voit une antique statue de la Vierge, haute seulement de 0m,80 centimètres. La Mère de Dieu est représentée assise sur un siège à bras et à dossier droits, tenant l'Enfant Jésus des deux mains, non sur les genoux mais du côté gauche. Le groupe, d'un bois inconnu, est dans un état de décomposition avancée, tout vermoulu et tombant en poussière. Le travail est grossier, le dessin incorrect, à tel point qu'on ne peut reconnaître la nature de l'objet que l'Enfant tient entre ses mains. Un badigeon récent, fait dans des conditions telles qu'il s'écaille sur bien des points, ajoute encore à l'aspect peu gracieux de la statue. Les deux visages sont recouverts d'une peinture noire et luisante, alors que les mains ont la couleur de carnation. Rien de beau, rien d'original dans les traits de la Mère et de l'Enfant; tout, au contraire, dans cette image, dénote un artiste d'occasion.

Une tradition rapporte que Raoul de Scorailles, partant pour la Terre-Sainte en 1098, fit faire trois statues de la Sainte Vierge; il donna l'une à la chapelle du Château-Bas, l'autre à la chapelle de Claviers, paroisse de Moussages, et laissa la troisième dans le château même de Scorailles où elle est encore. Il se serait fait représenter à genoux aux pieds de la Vierge. Si cette tradition est fondée, on remarquera du moins que ni Notre-Dame du Château, ni Notre-Dame de Claviers, (nous ne connaissons point celle de Scorailles), ne portent aucune trace de la statuette du donateur, qui aurait été primitivement fixée au socle, et que si ces deux statues ont la même origine et la même

Digitized by Google

date, elles ne sont point assurément de la même main, vu la grande différence d'exécution.

Ce qui donne cependant quelque poids à cette tradition, c'est que la chapelle de Notre-Dame relevait primitivement de la puissante maison de Scorailles, comme toute la terre de Saint-Christophe. Cette seigneurie, très considérable, était divisée en plusieurs fiefs : Château-Haut, Château-Bas, la Clarétie, la Melhoris, etc. Le Château-Haut était à Saint-Christophe même et il n'en reste aucune trace ; le Château-Bas était situé sur le sommet de la presqu'île que nous avons décrite ; son emplacement est aujourd'hui couvert par un gracieux bouquet d'arbres ombrageant une croix et dominant la chapelle. Ces différentes châtellenies étaient la propriété de plusieurs seigneurs, vassaux du suzerain de Scorailles, et plus tard du comte de Rodez.

La plus ancienne et la première de ces familles portai le nom de Saint-Christophe. C'est d'elle qu'était issu Adralde II, huitième abbé d'Aurillac, qui succéda, en 1010, à Raymond de Lavaur. Ce pieux abbé, ayant reçu de sa mère une forte somme d'argent, se hâta d'employer tout ce trésor à l'embellissement de sa basilique. Il fit faire, entre autres choses, une statue d'or de saint Géraud et un autel d'argent enrichi d'un grand nombre de pierreries. Ces détails, que nous a conservés le chroniqueur de l'abbaye, nous donnent une idée de l'opulence, à cette époque, de la maison de Saint-Christophe.

Après Adralde, nous trouvons Bernard de Saint-Christophe qui, sur la fin de sa vie, quitta le siècle pour entrer dans l'abbaye de Valette (1156). Le jour où il prit l'habit religieux il donna au monastère, du consentement de ses fils, le mas de Fageoles. Vers 1270, Jean de Saint-Christophe, se disposant à faire le voyage d'outre-mer où il pouvait mourir, légua au monastère de Mauriac, pour la rédemption de son âme, l'affar d'Issartels. Il mourut en effet dans le cours de son pieux voyage. Agnès de la Tour Saint-Christophe était religieuse à Brageac en 1287, et Galienne en 1313. Le dernier représentant de cette famille fut Louis de Saint-Christophe qui réunit un instant sur sa tête la

Digitized by Google

propriété du Château-Haut et du Château-Bas, propriété que sa fille Catherine porta, en 1460, dans la maison d'Albars.

La première mention que nous ayons trouvée de la chapelle du Château-Bas se rapporte à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au XVe siècle. En 1464, Jean de Cayrac, seigneur de Broussette et de Melhoris, fit hommage au comte de Boulogne pour son château de Melhoris, situé au lieu de Château-Bas, *près du chemin qui va à la chapelle de Notre-Dame,* et pour les maisons d'Albars, et de la Salle-Vieille, au-dessous *de la chapelle de Notre-Dame,* près du rocher du château inférieur.

Si, dans le principe, la chapelle de Notre-Dame fut la chapelle privée du Château-Bas, de bonne heure elle passa sous la dépendance du curé et des prêtres de la communauté de Saint-Christophe. Nous en trouvons la preuve dans les statuts de la confrérie du Saint-Esprit fondée en 1540, pour les prêtres et les laïques de la paroisse, où nous voyons qu'elle était une annexe de Saint-Christophe. La fête particulière de cette confrérie se célébrait le mardi de la Pentecôte. « Si tous les vicaires sont de la confrérie, disent les règlements, un seul ira, ce jour-là, à Notre-Dame pour faire vénérer les reliques. » Ce passage suppose d'abord qu'il y avait plusieurs vicaires ; ensuite que plusieurs prêtres allaient chaque jour à Notre-Dame pour dire des messes, recevoir les pèlerins et leur faire vénérer les reliques.

Au XVIIe siècle les consuls d'Aurillac étaient dans l'habitude d'envoyer, le Jeudi-Saint, un cierge à Notre-Dame du Château. La distance cependant était assez considérable. D'où venait cette pieuse coutume ? C'était peut-être un souvenir des antiques relations entre la ville de Saint-Géraud et Saint-Christophe. Nous trouvons en effet, en 1286, Fr. André de la Roque, religieux d'Aurillac, prieur de Saint-Christophe, charge que remplissait en 1360, Pierre de Tassis, grand prieur claustral de saint-Géraud.

Les offrandes étaient assez considérables à cette époque pour que la communauté des prêtres dût nommer, chaque année, un de ses membres syndic de la chapelle de Notre-Dame du Château-Bas. En 1657, le syndic était messire Jean Thornal qui tenait registre des honoraires de messes,

Digitized by Google

des offrandes pour les antiennes récitées sur les pèlerins et autres oblations. Le curé, Pierre Servet, avait sa part dans ces oblations et, en 1660, nous le voyons délivrer une quittance de 52 livres en déduction de ce qui pouvait lui être dû par le syndic sus-nommé. Pierre Verdier était syndic de Notre-Dame, en 1668; mais nous n'avons trouvé nulle part le total des offrandes qui nous aurait permis de juger, d'une manière approximative, de la célébrité du pèlerinage et du concours des pèlerins à cette époque.

Nous avons cependant pour cela mieux que des chiffres, il nous est demeuré la relation d'une guérison miraculeuse due à l'intercession de la Sainte Vierge, et opérée après un vœu d'aller visiter le sanctuaire de Notre-Dame de Château-Bas; voici le fait.

C'était au village de Leygue, paroisse de Saint-Mer, diocèse de Limoges : Elisabeth Frayssinet, âgée de vingt-deux ans, fille de pieux cultivateurs, Pierre Frayssinet, et Françoise Miril, fut frappée, vers les pâques de l'année 1698, d'une attaque d'apoplexie qui lui paralysa la langue et le bras droit, la main restant fermée sans que les plus grands efforts pussent la faire ouvrir. Pour comble de malheur, l'accident avait aussi affecté le moral de la jeune personne qui courait sans cesse à travers champs, comme une folle. Elisabeth resta dans cet état, jusqu'à la semaine de la Passion de l'année suivante 1699, c'est-à-dire un an entier. Vainement on avait réclamé les secours de l'art et conduit la malade aux médecins de Tulle, d'Argentat, de Reilhac et autres localités voisines; aucun des remèdes employés n'avait produit le moindre résultat.

Les choses étaient en cet état, c'est-à-dire désespérées, lorsque une voisine de la famille éprouvée, nommée Françoise Vitourne, touchée de compassion pour l'état de cette jeune personne, va trouver sa mère et lui conseille de faire le vœu d'aller, avec sa fille, à Notre-Dame du Château, près Saint-Christophe, et d'y prier pour demander sa guérison. Elle lui persuade en même temps de se rendre, pour faire ce vœu, au pied d'une croix qui se trouvait au milieu du village, et d'y réciter un chapelet. Elles y vont toutes trois ; mais voici qu'avant même d'avoir terminé cette

Digitized by Google

prière, Françoise Miril entend sa fille lui dire: « Mère, allons-nous en!» et en même temps elle la voit remuer librementson bras et ouvrir sa main, autrefois roidie et sans mouvement. Avec la guérison physique le bon sens était aussi revenu. — « Ah ! Sainte-Vierge ! s'écrie aussitôt la pauvre mère, joyeuse autant que surprise d'une merveille qu'elle espérait bien, mais qu'elle n'attendait pas sitôt, — ah! Sainte Vierge ! merci d'avoir guéri ma fille, merci de lui avoir rendu la parole et l'usage de sa main ! » Depuis ce moment Elisabeth se trouva complétement guérie.

Le 18 août suivant, quand les travaux de la moisson furent terminés, la mère et la fille vinrent accomplir leur vœu et remercier la Sainte Vierge dans la chapelle de Notre-Dame du Château, dont leur village était éloigné de cinq grandes lieues. Messire Pierre Rivière, bachelier en théologie, était alors curé de Saint-Christophe. Les deux femmes lui racontèrent la guérison miraculeuse dont Elisabeth avait été l'objet, et en affirmèrent la vérité par serment devant de nombreux témoins, savoir : Pierre Chameyrac, vicaire de Saint-Christophe ; Pierre Rueyres, prêtre ; Jean Borderie, sous-diacre ; Joachim de Barriac, médecin de Saint-Martin-Cantalès ; Guillaume Arnal, peintre d'Aurillac, qui se trouvait sur les lieux pour l'exercice de sa profession ; Gabriel Magne, tailleur d'habits ; Jean Fraissy, tisserand, etc. Non content de cette déposition verbale, le curé en fit dresser un acte authentique par Antoine de Mathie, licencié en droit, bailli de Saint-Christophe, « à la « gloire et honneur de Dieu et de la Sainte Vierge, à l'aug- « mentation de son culte et à l'édification des fidèles. » Le procès-verbal signé du bailli, et de la plupart des témoins précités, fut déposé dans les archives de l'église et joint à beaucoup d'autres actes de même nature qui s'y trouvaient déjà. Malheureusement il est le seul qui nous soit resté ; mais il suffit pour montrer combien le pèlerinage était alors renommé et fréquenté.

Parmi les pèlerins qui s'y rendaient régulièrement, il faut mentionner les pénitents blancs fondés, à Mauriac, en 1589, lesquels venaient tous les ans en procession, à Notre-Dame du Château. Dans le testament de Jean Sérieys,

Digitized by Google

marchand chaudronnier, originaire de Nieudan, daté du 30 janvier 1754, à Mios, en Guyenne, entre autres legs pieux à divers sanctuaires, on trouve la fondation de six messes qui doivent être dites à Notre-Dame du Mont-Carmel de Saint-Christophe, mais peut-être s'agit-il ici d'une chapelle de l'église paroissiale.

Durant la Révolution les cloches qui garnissaient les baies du petit clocher qui surmonte la porte furent enlevées. Mais, dès la réouverture des églises, on songea à les remplacer. En 1808, M. Bonnet, curé de Saint-Christophe, bénissait deux nouvelles cloches pour le sanctuaire. L'une eut pour parrain Jacques Cabanes, du village de Rodemont, et pour marraine, Emilie Vacher de Tournemire, épouse de J.-C. Cabannes, du village d'Autrières, paroisse de Saint-Chamant. La seconde fut tenue par Antoine Chaumeil et Marie Guy, épouse Servet, tous deux du village de Farge. Elles portent, l'une en français, l'autre en latin, cette invocation : *Notre-Dame du Château, priez pour nous. — Regina Castelli, ora pro nobis.*

Aujourd'hui encore, quoique moins nombreux qu'autrefois, les pèlerins viennent au rocher de la Vierge ; aujourd'hui encore leur piété et leur confiance obtiennent de Marie des faveurs extraordinaires, témoins ces nombreux *ex-voto,* ou *anathèmes* en cire, qui garnissent les parois du sanctuaire ; témoins les lettres que reçoit assez souvent M. le curé de Saint-Christophe, et qui contiennent le témoignage et l'expression de la reconnaissance pour les grâces reçues ; elles viennent de tous côtés, mais surtout des environs d'Aurillac et de Maurs.

Les prêtres de Saint-Christophe et de Saint-Martin descendent souvent à Notre-Dame pour y célébrer les messes demandées par les fidèles. Deux fois l'année, le jour de l'Assomption et le dimanche dans l'octave de la Nativité, le clergé de Saint-Christophe se rend processionnellement à la Chapelle pour y célébrer les offices paroissiaux, et il y a toujours un concours très considérable. Le lundi de la Pentecôte on y descend une troisième fois pour la touchante cérémonie de la bénédiction des enfants, suivie de la vénération des reliques. C'est sous les yeux de la *Mère*

Digitized by Google

admirable, de la *Mère de la divine grâce*, que les mères chrétiennes désirent voir leurs enfants bénis par les ministres sacrés, et c'est par Elle que tous demandent à l'Esprit-Saint de garder toujours pur le cœur de ces êtres chéris.

Un quatrième pèlerinage vient annuellement à Notre-Dame du Château, c'est celui de la paroisse de Saint-Illide qui s'y rend le jeudi de l'Octave du Saint-Sacrement, en exécution d'un vœu fait autrefois durant une épidémie qui décimait cette paroisse et qui cessa à la suite de la promesse faite par les habitants de se rendre chaque année à Notre-Dame de Saint-Christophe. Cette procession, qui se faisait déjà longtemps avant la révolution française, est des plus pittoresques : la longue file des pèlerins suivant lentement le sentier qui serpente sur les flancs du rocher ; les étendards qui flottent au vent ; le chant des cantiques se perdant dans l'espace ; le son argentin des deux cloches de Notre-Dame répété par les échos des vallées profondes ; l'immense panorama de montagnes et de précipices qui sert de cadre au rocher où se dresse l'humble chapelle, à demi cachée par les arbres qui l'entourent ; le souvenir des anciens castels disparus et des nobles familles éteintes, qui plane comme un voile mystérieux sur ce vaste paysage tout drapé de verdure, tout inondé des rayons d'un brillant soleil ; le parfum des bruyères qui monte du fond des vallons apporté par la brise : tout est fait pour charmer l'imagination, enchanter les sens, attendrir le cœur et jeter dans l'âme un sentiment vaguement mélangé de poésie, de religion et de piété.

Chaque dimanche, après les vêpres de la paroisse, le clergé de Saint-Christophe et les fidèles se rendent à la croix des processions dominicales, dressée à l'entrée du bourg, au bord de la profonde vallée ; et là, en face de Notre-Dame, on chante la touchante prière de l'église : *Sub tuum præsidium*. Enfin, dans les calamités publiques, par les temps désastreux pour les biens de la terre, toutes les paroisses voisines s'empressent de venir se jeter aux pieds de la Vierge du Château pour la prier de fléchir, par ses supplications toujours exaucées, le courroux du ciel. Ally, Drignac, Escorailles, Loupiac, Sainte-Eulalie, Saint-Martin-

Digitized by Google

Cantalès, Saint-Cirgues, l'Hôpital, c'est-à-dire presque tout le canton de Pleaux, arrivent en procession, à différents jours, à la chapelle bénie. Là on prie, on chante, parfois on pleure ; et chacun s'en revient ensuite consolé et nourrissant la confiance d'être exaucé.

Fig. 18. Vierge de Châteauneuf-les-Bains (Puy-de-Dôme) XIIIe siècle. (1)

O Marie, ô Notre-Dame du Château, nous venons nous jeter à vos pieds dans l'espoir que vous écouterez notre humble prière. De combien de peines notre cœur est accablé ici-bas ! De combien de souffrances notre corps est tourmenté ! A chaque pas que nous faisons c'est une nouvelle douleur qui nous arrive, et les sentiers qui mènent à votre sanctuaire sont moins rudes que les chemins de la vie. Nos jours s'écoulent tristes et rapides, comme ces flots tumultueux qui baignent le pied du rocher où vous avez établi votre trône. Ah ! réjouissez-les un peu par votre sourire maternel. Nos ennemis invisibles nous poursuivent sans trève ; mais votre sanctuaire béni est comme une forteresse inexpugnable où l'on sent un calme et un repos plein de sécurité. Gardez l'innocence; ramenez les pécheurs; accueillez le repentir ;

(1) Cette gravure, ainsi que celle de Massillon, page 145, est extraite de l'*Auvergne illustrée*, publiée par M. Ambroise Tardieu, à Herment.

Digitized by Google

soyez à tous notre secours et notre consolation. *Du fond de cette vallée de larmes, nous soupirons vers vous pleurant et gémissant : O vous qui êtes notre avocate auprès de votre Fils, tournez vers nous vos regards pleins de miséricorde, et après l'exil de cette vie, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie!* Ainsi soit-il.

Dictionnaire du Cantal, III. 196. V. 166. — *Saint-Géraud d'Aurillac*, I. 329. II. 83. — *Nobiliaire d'Auvergne*. — Archives de l'église de Saint-Christophe. — Notes communiquées par M. le curé en 1885. — Notes de M. le comte de la Salle, 1886.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

NOTRE-DAME DE LORETTE

à Salers

Domus aurea, ora pro nobis.
Maison dorée, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

UR le versant nord-ouest du massif cantalien est assise une des villes les plus élevées de France, qui garde encore une physionomie très accentuée du moyen-âge avec ses fortes murailles, ses tourelles et ses créneaux. Salers est bâti sur deux mamelons basaltiques, de même hauteur, mais de grandeur inégale, s'élevant à peu de distance l'un de l'autre. Un château, dont l'origine se confond avec celle de la féodalité, avait été bâti sur l'un de ces mamelons ; sur le second, plus spacieux, s'étaient plus tard groupées les habitations des vassaux du seigneur de Salers. L'église paroissiale fut construite dans le faubourg, entre le château et la ville.

A trois aspects de l'horizon s'étendent des pâturages et des prairies d'une grande fertilité, et de là l'œil du spectateur aime à se plonger dans les beaux vallons de Fontanges, de Saint-Paul et de Saint-Martin, ou à se porter au loin vers les riches montagnes qui dominent la ville au levant et nourrissent pendant l'été les plus beaux troupeaux de l'Auvergne. Si l'on se dirige vers les hauts sommets, on ne trouve plus, après Salers, ni villages, ni hameaux, pas même une habitation ; quelques burons, épars sur la pelouse, abritent seuls les bergers et les pâtres.

Digitized by Google

A une petite distance de cette ville, curieuse par sa position et ses vieux monuments, près du village de la Jourdanie, se dresse une chapelle toute élégante dans sa fraîcheur : c'est Notre-Dame de Lorette, un des plus anciens sanctuaires de France élevés à Marie sous ce titre. Cette chapelle en a remplacé tout récemment une plus ancienne qui remontait à l'origine du pèlerinage dont nous voulons faire l'histoire. Mais auparavant, nous croyons utile de rapporter, en peu de mots, la translation miraculeuse de la sainte maison de Lorette que rappelle le titre même de cette notice.

I.

La *Santa Casa* de Lorette

Fig. 19. L'Annonciation au porche d'Ydes, XIIe siècle.

Ce fut sous le pontificat de Célestin V, en 1291, que la petite maison de la Sainte Vierge, à Nazareth, où avait eu lieu l'Annonciation, où s'était opérée l'Incarnation du Fils de Dieu, fut transportée par les anges, dans la Dalmatie ou Esclavonie, sur un petit monticule appelé Tersato. Les miracles qui s'opéraient tous les jours dans cette sainte maison, l'enquête juridique que des députés du pays allèrent faire à Nazareth même, pour constater sa translation en Dalmatie, enfin, la persuasion universelle des peuples qui venaient la vénérer de toutes parts, semblaient être des preuves incontestables de la vérité du prodige. Dieu voulut néanmoins en donner une nouvelle, qui eût en quelque sorte l'Italie et la Dalmatie pour témoins.

Digitized by Google

Après trois ans et sept mois, en 1294, la sainte maison fut transportée, à travers la mer Adriatique, au territoire de Recanati, dans une forêt appartenant à une dame appelée Lorette ; et cet évènement jeta les peuples de la Dalmatie dans une telle désolation qu'ils semblaient ne pouvoir y survivre. Pour se consoler, ils bâtirent, sur le même terrain, une église consacrée à la Mère de Dieu, sur la porte de laquelle on mit cette inscription : « C'est ici le lieu où fut la maison sacrée de Nazareth, qui est honorée maintenant au pays de Récanati. »

Pour constater la vérité de cette nouvelle translation, les habitants de Récanati envoyèrent, d'abord en Dalmatie et ensuite à Nazareth, seize personnes des plus autorisées, qui firent sur les lieux de nouvelles enquêtes. Mais Dieu daigna en montrer lui-même la certitude en renouvelant, deux fois, coup sur coup, le prodige de la translation dans le territoire même de Récanati. Car, au bout de huit mois, la forêt de Lorette, se trouvant infestée d'assassins qui arrêtaient les pèlerins, la maison fut transportée à un mille plus avant, et se plaça sur une petite hauteur qui appartenait à deux frères de la famille des Antici ; et enfin, ceux-ci ayant pris les armes l'un contre l'autre pour partager les offrandes des pèlerins, la maison fut transférée, en 1295, dans un endroit peu éloigné, et au milieu du chemin public où elle est restée, et où a été bâtie, depuis, la ville appelée Lorette. La sainte maison, à l'époque de sa translation, renfermait une statue de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, que l'on y vénère encore aujourd'hui.

Au point de vue de la simple critique, ce prodige est attesté, non seulement par les annalistes de l'Eglise et par les historiens particuliers de Lorette, mais par des savants de premier ordre, entre lesquels nous citerons Papebrock, Noël Alexandre, Benoît XIV, Trombelli, etc... D'ailleurs le Saint-Siège s'est employé avec zèle, depuis plus de cinq siècles, à reconnaître ce prodige et à le proposer aux fidèles comme un puissant moyen de rendre gloire au Verbe incarné et à sa très sainte Mère. Nous mentionnerons, comme actes explicites du Saint-Siège sur le miracle de Lorette, les bulles de Paul II, de Léon X, de Paul III, de Paul IV,

Digitized by Google

de Sixte-Quint, etc... Un grand nombre de diocèses de France font la fête de la Translation de la Maison de Lorette le 10 décembre et, parmi eux, celui de Saint-Flour en récite l'office depuis l'année 1856.

C'est dans le sanctuaire de Lorette que commencèrent à être récitées les litanies de la Sainte Vierge appelées pour cela *Litanies Laurétanes,* aujourd'hui en usage dans tout l'univers catholique. On dit qu'elles furent composées, vers l'an 1483, par un dévot serviteur de Notre-Dame de Lorette.

Plusieurs sanctuaires, une vingtaine au moins, ont été élevés en France sous le vocable de Notre-Dame de Lorette; le plus célèbre est celui qui fut bâti, en 1680, sous M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, à Issy, près Paris. Ce célèbre sanctuaire peut se glorifier d'avoir vu dans son enceinte, prosternés aux pieds de la Vierge Marie, les plus illustres pontifes de l'Eglise de France. (1)

Comme ancienneté, le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette de Salers l'emporte sur le vénérable sanctuaire parisien, car il remonte au moins à deux siècles avant ce dernier. Il est temps maintenant d'en raconter l'histoire.

II.

L'histoire ancienne de Notre-Dame de Lorette de Salers

L'origine de ce pèlerinage est inconnue, mais, selon toute apparence, il faut en rapporter la fondation au XVe siècle, peut-être même au XIVe, c'est-à-dire à cette grande époque du moyen-âge qui vit tant de créations en tout genre, à cette époque où les barons de Salers, après avoir couru à la délivrance de la Terre-Sainte, prenaient les armes contre les Turcs qui menaçaient l'Europe d'une invasion qui aurait pu être plus désastreuse que celle même des barbares.

C'est un dernier épisode de ces luttes chevaleresques qui a donné lieu à l'érection du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette. S'il faut en croire la tradition populaire, toujours éminemment respectable, un chevalier du pays, se trouvant

(1) Gosselin : *Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise,* III. 390.

Digitized by Google

aux prises avec un musulman, dans un de ces duels formidables, comme il y en avait tant alors en Orient, invoqua la protection de la Vierge immaculée et fit vœu, s'il sortait vainqueur de cette lutte à mort, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. La Vierge l'exauça : le sarrazin fut terrassé et l'héroïque chevalier, fidèle à sa promesse, alla en Italie faire hommage de sa victoire à l'auguste Madone sa Libératrice. De retour dans ses foyers, il voulut consacrer le souvenir de la miraculeuse protection dont il avait été l'objet, et fit bâtir, à ses dépens, un oratoire à Notre-Dame de Lorette.

Ce récit, qui s'est transmis de génération en génération pendant quatre ou cinq siècles, semble être confirmé par la découverte qu'on a faite, en démolissant le vieux sanctuaire de la Vierge, d'un panneau d'autel représentant en relief deux chevaliers bardés de fer et croisant leurs épées dans un duel à mort. Avouons toutefois que cette scène pourrait bien n'être autre chose que la dispute des frères Antici, qui fut cause de la dernière translation de la Maison de Lorette.

L'oratoire était à peine bâti qu'il vit accourir dans son enceinte les fidèles enfants de la Sainte Vierge, venant de tous côtés lui porter leurs hommages et leurs vœux. Ce n'était pas seulement de Salers, c'était de toutes les paroisses des environs qu'on se rendait à Notre-Dame de Lorette dont le pèlerinage, un demi-siècle seulement après sa fondation, était un des plus célèbres de nos montagnes.

Aussi fallut-il bientôt agrandir un oratoire trop étroit au gré de la dévotion des fidèles. Mathieu Chalvet, président de chambre au Parlement de Toulouse, était alors propriétaire du fief de la Jourdanie et de la chapelle de Notre-Dame, sans doute comme descendant du chevalier fondateur. En 1582, pour des motifs qui ne sont pas connus, Mathieu vendit la Jourdanie à Jacques Chalvet, son parent, et à Marguerite de Rigal, sa femme, qui, devenus propriétaires de la chapelle de Notre-Dame, y firent exécuter des réparations ou même des constructions importantes, comme l'attestaient les armoiries sculptées à la clé de voûte et au maître-autel de l'ancienne chapelle.

Peu après cependant, en 1593, ils revendirent et le sanc-

Digitized by Google

tuaire et le fief seigneurial à Guy Dufayet, seigneur du Fau, qui devint ainsi seigneur de la Jourdanie. Dans un acte reçu par Conort, notaire royal, le 16 mai 1646, Antoine Chevalier, curé de Salers, et Jean Sarret, baile de la communauté des prêtres, reconnurent que noble Guy Dufayet, habitant de Salers, est vraiment propriétaire, possesseur et fondateur (héritier des droits du fondateur), de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, et que tous les privilèges et droits honorifiques lui appartiennent en cette qualité. De son côté, le seigneur du Fau et de la Jourdanie déclare qu'il n'entend empêcher en rien le curé et les prêtres de l'église paroissiale de continuer à faire le service de la chapelle, comme ses prédécesseurs l'ont permis et voulu dans le passé. Guy Dufayet ne s'en tint pas là ; il fit réparer à ses frais, en 1649, le sanctuaire de Notre-Dame.

Un autre noble habitant de Salers, M. de la Raffinie, agrandit, quelque temps après, le porche et le portail et y fit graver ses armes. Ces agrandissements successifs, faits durant le XVIIe siècle, prouvent invinciblement l'affluence toujours croissante des pèlerins aux pieds de Notre-Dame de Lorette, et la dévotion toujours plus grande des peuples d'alentour pour ce sanctuaire vénéré.

Le XVIIIe siècle nous en a laissé de plus nombreux souvenirs, grâce au zèle et à la piété de M. de Mathieu, curé de Salers, qui, vers l'an 1769, écrivit sur la dévotion à Notre-Dame de Lorette une notice précieuse que nous allons analyser.

« Dès le principe, dit le vénérable historien, ce saint lieu devint grandement célèbre. Les peuples de Salers et des environs, à plusieurs lieues à la ronde, s'empressèrent d'aller rendre un culte religieux, dans cet auguste sanctuaire, consacré à l'honneur et à la gloire de la Mère de Dieu. Le Seigneur ne tarda pas à faire connaître par des prodiges combien cette dévotion lui était agréable. Il suffisait qu'on y invoquât avec ferveur et avec confiance la Reine du Ciel, pour qu'on éprouvât bientôt les effets de sa puissante protection.

« Les affligés y trouvaient la consolation, les infirmes du soulagement et des forces ; des malades presque déses-

Digitized by Google

pérés étaient guéris subitement, dès qu'eux-mêmes ou leurs parents avaient imploré le secours de Notre-Dame de Lorette. On portait aux malades (et cela se pratique encore aujourd'hui) une robe qui avait servi à couvrir la statue de la Vierge; on la leur appliquait sur la tête, et presque toujours, ils étaient, le jour même, sensiblement soulagés. Il est arrivé plusieurs fois que des parents, affligés de voir quelques-uns de leurs enfants dans l'impossibilité de se tenir sur leurs jambes, quoique âgés de quatre à six ans, faisaient le vœu de les porter à Notre-Dame de Lorette, et le vœu n'était pas plutôt accompli, qu'ils avaient la consolation de voir leurs enfants marcher d'un pied assuré, comme s'ils n'eussent jamais été infirmes ou malades.

« Les emblèmes de cire, et autres *ex-voto*, que les personnes qui avaient obtenu leur guérison avaient soin de porter à la sainte chapelle, pour les y suspendre en signe de reconnaissance, témoignent des merveilles qui s'y sont opérées et qui s'y opèrent encore chaque jour. A peine quelque calamité publique menaçait-elle Salers ou les paroisses environnantes qu'aussitôt on avait recours à Notre-Dame de Lorette qui, immédiatement, écartait le fléau. Il faudrait un volume pour raconter les faits de cette sorte; on se contentera de rapporter les plus récents.

« Vers le commencement de ce siècle (XVIIIe), on ne sait précisément en quelle année, pendant les mois d'avril et de mai, il régna une sécheresse si constante qu'on ne vit pas tomber une seule goutte de pluie. Les campagnes étaient arides et brûlées. Les bestiaux, surtout dans les hautes montagnes, périssaient faute d'eau et de pâturage; il fallait, pour les abreuver, les conduire à des rivières parfois éloignées. Partout les fontaines avaient tari; à peine trouvait-on, à plus d'une lieue de la ville, des moulins où il y eut assez d'eau pour moudre : tout annonçait une famine prochaine.

« Dans cette extrémité on a recours à Notre-Dame de Lorette, on fait un vœu, et un prodige insigne en est la récompense. La procession solennelle, dans laquelle fut portée la statue miraculeuse, fut à peine finie que le ciel, fort serein jusque-là, s'obscurcit tout à coup et se couvrit

Digitized by Google

de nuages, sans qu'il survint ni vent, ni orage, ni tonnerre. Une pluie fine et douce commença à tomber et continua pendant plusieurs jours, de telle manière que l'herbe dans les prés, le blé dans les champs, qu'auparavant l'on apercevait à peine, se mirent à pousser à vue d'œil. La calamité était conjurée.

« En 1739, vers le temps de la récolte, il tomba des pluies si continuelles et si abondantes qu'on avait presque perdu l'espoir de recueillir les moissons. En même temps le prix des grains était devenu si excessif que les pauvres étaient dans l'impuissance absolue d'acheter du pain : on était menacé de la plus affreuse famine et déjà on en éprouvait les tortures.

« Dans ces tristes circonstances les habitants de Salers et de toute la région voisine résolurent de s'adresser à Notre-Dame de Lorette, leur refuge ordinaire. Dans une assemblée tenue à l'Hôtel-de-ville, il fut résolu qu'à un jour fixé on irait en procession à Notre-Dame de Lorette ; que les différents corps de la ville y assisteraient avec le clergé ; qu'arrivé à la chapelle, M. le curé, à genoux, prononcerait, à haute voix, un vœu au nom de tout le peuple. Ce vœu consistait à promettre de descendre de son lieu ordinaire la statue miraculeuse, à la placer sur un trône exposée à la vue et à la vénération des fidèles, à la laisser ainsi un certain nombre de jours pendant lesquels on irait chaque matin à la chapelle célébrer une messe solennelle. On promettait en outre qu'à la fin de la neuvaine, la statue miraculeuse serait portée en procession avec toute la pompe et la magnificence possibles ; que l'on formerait une compagnie de bourgeois en armes, portant l'étendard et la livrée de Notre-Dame et commandée par le seigneur de la ville, laquelle marcherait en tête de la procession, au son de différents instruments de musique ; que, la procession finie, la statue miraculeuse serait remise sur son trône pour y demeurer encore exposée pendant plusieurs jours, durant lesquels on ferait régulièrement les mêmes exercices ; enfin, qu'on observerait un jeûne rigoureux, la veille de la fête, pour se rendre la Vierge plus propice par cet acte de pénitence.

Digitized by Google

« Chose merveilleuse ! ce vœu fut à peine prononcé que les pluies cessèrent, le ciel devint serein, le beau temps se maintint jusqu'après les récoltes et les semailles. La moisson fut si abondante que le prix du grain, monté si haut, diminua tout à coup des deux tiers.

« Ce prodige se renouvela dans les mêmes circonstances et dans des conditions identiques en 1746, 1749, 1750 et 1769, et il fut attesté chaque fois par des procès-verbaux signés des curés ou vicaires de quinze paroisses, qui assistèrent, avec leur population aux processions solennelles qui furent faites, chacune des années susdites. Mais ce fut surtout en 1749 que la Sainte Vierge fit sentir d'une manière plus éclatante encore les effets de sa puissante intercession.

« Outre les pluies abondantes qui tombèrent, cette année-là, la température s'abaissa rapidement et devint aussi froide qu'en hiver. Le 27 juin, une neige abondante couvrit toute la campagne ; on fut obligé de faire descendre des montagnes tous les bestiaux qu'on y tient au pâturage jusque vers la Toussaint, de les renfermer et nourrir dans les étables. Le fléau de Dieu ne s'arrêta pas là : une maladie contagieuse sévit à la campagne et dans la ville et enleva, en peu de jours, un grand nombre de personnes. On ne voyait partout que morts et que mourants.

« Dans une si grande affliction, on eut recours, comme de coutume, à Notre-Dame de Lorette. On fit le vœu dont il a été déjà parlé et on l'exécuta de la même manière. Aussitôt le glaive du Seigneur, qui avait frappé tant de coups, rentra dans le fourreau ; les calamités cessèrent ; le temps devint serein ; les récoltes furent heureusement levées ; la maladie contagieuse ne fit plus de progrès ; bien plus, ceux qui en avaient été atteints guérirent promptement. Alors le clergé et les corps de la ville, suivis d'une foule immense de peuple qui donnait les témoignages les plus édifiants d'une sainte et reconnaissante allégresse, se rendirent à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, où le *Te Deum* fut chanté solennellement en actions de grâces....

« On n'en finirait pas si l'on voulait raconter en détail les miracles en tout genre qui, dans tous les temps, ont été opérés par l'intercession de la Sainte Vierge dans sa cha-

Digitized by Google

pelle de Salers. On ne saurait cependant passer sous silence deux guérisons merveilleuses opérées sur la personne de deux enfants, guérisons qui firent grand bruit dans tout le pays.

« Le premier de ces enfants avait sept à huit ans, et ses parents étaient dans la plus profonde affliction de le voir, à cet âge, parlant à peine, ne pouvant articuler que quelques mots. De plus, ses yeux étaient presque sans lumière et ne pouvaient distinguer aucun objet.

« Ses religieux parents furent inspirés de le vouer à la Sainte Vierge. Ils promirent donc de le porter à la chapelle de Lorette, d'y faire célébrer une messe et de lui faire baiser l'image miraculeuse. Au jour désigné pour l'accomplissement de ce vœu, ils se mirent en route, portant avec eux le petit infirme. On ne fut pas plus tôt arrivé à la vue de la sainte Chapelle que l'enfant, sentant tout-à-coup sa langue se délier, demanda : « Est-ce là Notre-Dame de Lorette où vous me conduisez ? » Heureusement surpris de l'entendre parler si distinctement, ses parents lui firent plusieurs questions auxquelles il répondit sans difficulté, et ils reconnurent alors que l'enfant avait bien réellement reçu de Marie l'usage de la parole. Pour que le miracle fût complet, ses yeux devinrent en même temps clairs et nets, et non seulement il fut dès ce moment capable de se conduire lui-même, mais il pouvait distinguer les plus petits objets à une grande distance. Après avoir accompli leur vœu et rendu grâces à la Sainte Vierge, les parents s'en retournèrent chez eux pleins de joie.

« L'autre enfant guéri par Notre-Dame de Lorette était d'antique et noble lignée ; c'était Mathieu-Marie de Montclar, second fils de Jean-Dominique de Montclar, chevalier, seigneur d'Anglards, de Méallet et de la Trémolière, baron de Montbrun et de Longevergne, et de dame Marie-Adélaïde-Claire du Fayet de la Tour-la-Vaissière, tous deux habitant au château de la Trémolière, à Anglards. Mathieu-Marie avait déjà atteint l'âge de cinq ans et ne marchait pas encore. Ses jambes pouvaient à peine le soutenir, et quand la femme qui en était chargée le posait à terre ou l'appuyait contre une chaise, il demeurait dans la même posture jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'elle le reprit entre ses bras. Le père et la mère du pauvre petit étaient d'autant plus affligés de cette infirmité qu'ils l'aimaient avec la plus grande tendresse.

« Durant l'été de 1765, ayant appris qu'on se préparait, dans la ville de Salers, à célébrer en l'honneur de Notre-Dame de Lorette une fête solennelle, que les habitants avaient vouée à l'occasion d'une calamité publique, ces religieux parents, se sentirent inspirés de vouer leur enfant à la Très Sainte Vierge. Ils promirent donc, en présence de toute leur maison assemblée, de faire porter leur cher enfant à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, de l'y accompagner et d'y faire une offrande de cire d'un poids égal à celui du petit infirme.

« Le vœu ne fut pas plutôt fait que l'enfant, qu'on tenait appuyé contre une chaise, fit un effort pour s'échapper des mains de sa nourrice et se mit à courir tout seul dans l'appartement où la famille était rassemblée. On cria au miracle! Dans un instant tous les habitants du bourg en furent informés et coururent au château, pour être témoins de cette merveilleuse guérison et s'en réjouir avec leur seigneur.

« Inutile de dire que les heureux parents se firent un devoir de religion et de reconnaissance de se rendre à Salers pour y accomplir leur vœu. Ils y firent porter avec eux l'enfant qui les suivit de son pied, depuis une maison où ils étaient entrés pour se reposer, jusqu'à la chapelle de Notre-Dame de Lorette; là ils firent célébrer une messe d'actions de grâces et offrirent quatre grands flambeaux de cire.

« Pour l'enfant, il continua à marcher d'un pied ferme et à se fortifier de jour en jour. Il devint fort et robuste et entra depuis dans les ordres.

« Tous ces prodiges, et beaucoup d'autres, augmentèrent encore la dévotion des peuples à Notre-Dame de Lorette, en sorte que le concours des étrangers y était de plus en plus grand, surtout les jours de dimanche et de fêtes. Deux prêtres, au moins, s'y rendaient chaque jour pour célébrer la sainte messe. En outre, chaque samedi, on y chantait les litanies de la Sainte Vierge, et plusieurs

Digitized by Google

processions avaient lieu dans le cours de l'année. Il y avait aussi une confrairie ou congrégation sous le titre de Notre-Dame de Lorette, approuvée par les Souverains Pontifes et enrichie d'indulgences, dont la fête principale se célébrait le jour de l'Assomption.

« Peu de jours se passaient dans l'année sans qu'on vit des étrangers venir, quelquefois de fort loin, honorer Notre-Dame de Lorette et implorer son secours. On y portait de toute part des malades et des infirmes; on poussait la confiance jusqu'à prendre de l'huile de la lampe qui brûle constamment devant la statue miraculeuse, pour s'en servir ensuite comme d'un préservatif ou d'un remède contre toutes sortes de maux. On y recevait, des lieux les plus éloignés, des dons et des présents précieux et, plusieurs fois, la capitale même de la province en avait envoyé de très riches et de très beaux.

« Tout ce qu'on vient de dire, — ajoute en terminant l'historien, — est fondé sur les témoignages les plus authentiques, et si quelqu'un a le zèle de faire une histoire des principales dévotions établies dans la province d'Auvergne, à l'honneur et à la gloire de la Très Sainte Vierge Marie, il n'est pas douteux que celle de Notre-Dame de Lorette de la ville de Salers, ne doive occuper dans cette histoire édifiante une des premières places. »

Après plus d'un siècle, le vœu du pieux et digne curé de Salers est enfin réalisé, et de fait la notice de Notre-Dame de Lorette tient une place des plus honorables dans cette histoire de nos sanctuaires dédiés à Marie.

La dévotion des anciens habitants de Salers envers la Sainte Vierge ne se concentrait pas tout entière dans la chapelle de Lorette ; l'église paroissiale en gardait de nombreux témoignages. Elle renfermait une chapelle dédiée à Notre-Dame de Pitié, bâtie à la fin du XVe siècle par Jean Fontolive, bourgeois et marchand, et une autre, sous le nom de Notre-Dame de Grâce, due, ainsi que le sépulcre si remarquable qu'on admire encore aujourd'hui, à la pieuse générosité de Géraud Vitalis, prêtre de Salers (1498). Dans cette même église était établie, sous le titre de Notre-Dame de Septembre, une confrérie qui portait rénage.

Digitized by Google

Un inventaire de la même époque mentionne dans le trésor de l'église de Salers, entre autres richesses, « un petit reliquaire en argent où il y a une image de Notre-Dame, donné par feu Mathieu Dufayet, bourgeois de Salers ; deux couronnes d'argent doré pour l'image de Notre-Dame et de l'enfant Jésus, garnies de perles, de fleurons, de pierreries ; un corail à trois grandes branches, garni d'argent, avec une image de Notre-Dame, donné par Jean Boyssou, bourgeois de Salers. » Enfin il y a encore aujourd'hui dans l'église de la paroisse un très bon tableau, attribué à Ribera, représentant l'adoration des Bergers. La tête de la Vierge a une expression des plus remarquables. Ce sujet semble avoir été choisi exprès et fort à-propos pour cette localité, centre de la vie pastorale dans nos montagnes.

Nous ne devons pas passer sous silence la fondation à Salers, en 1625, du couvent des Franciscains de l'Etroite Observance, religieux de tout temps si dévoués au culte de Marie Immaculée, et, en 1646, des religieuses de Notre-Dame qui se sont livrées dès l'origine, et se livrent encore avec succès, à l'éducation des jeunes personnes.

Mais voici la grande Révolution avec ses orgies sacrilèges et ses saturnales impies dont Salers n'a pas été préservé. Hélas ! si l'oratoire resta debout, l'antique statue noire de la Vierge, apportée sans doute d'Italie, ou peut-être même de Terre-Sainte, par le chevalier, fondateur du sanctuaire, ne put échapper à la fureur de quelques énergumènes qui, en 1793, dans un jour d'aveugle et sacrilège fureur, la brûlèrent, avec d'autres statues de saints, sur la place de Barrouze, comme pour punir cette sainte image d'avoir été, pendant plusieurs siècles, l'objet de la vénération des peuples. Mais laissez passer la tempête révolutionnaire ; voici venir l'ère féconde du Consulat où Marie va reprendre son trône et retrouver les hommages d'autrefois.

III.

L'histoire récente de Notre-Dame de Lorette

La vénérable statue impitoyablement livrée aux flammes fut remplacée par une autre qui représente la Sainte Vierge

Digitized by Google

debout portant l'Enfant Jésus entre ses bras. La nouvelle statue, haute de 60 centimètres environ, est entièrement dorée, selon le mauvais goût de cette époque; elle fut bénite, à Fontainebleau, par le cardinal Gabrieli, le 24 septembre 1813, par permission expresse de Sa Sainteté Pie VII, détenu captif en cette ville avec la plupart des cardinaux. Cette circonstance donne déjà à la nouvelle statue un caractère historique.

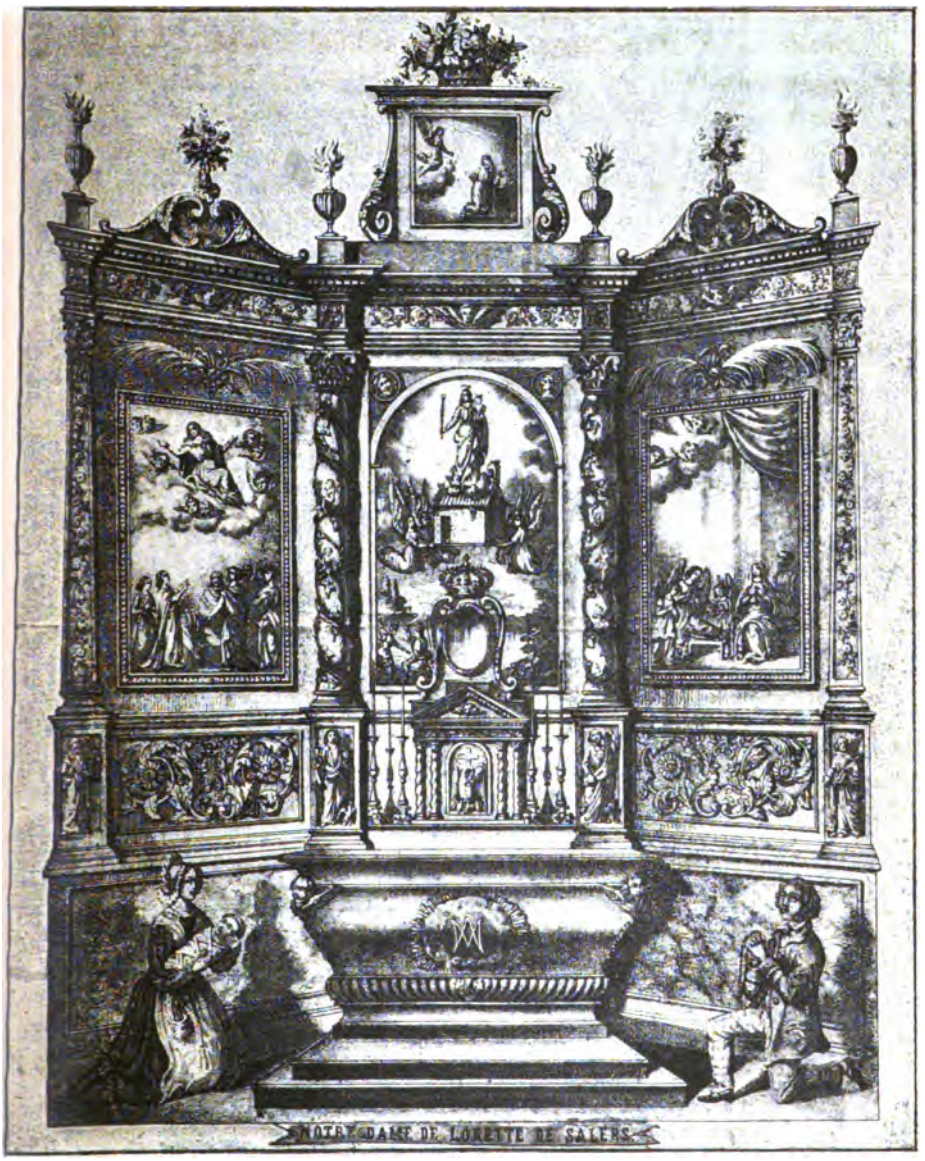
Avec le sanctuaire rouvert, les pèlerinages recommencèrent, et avec les pèlerinages, les prodiges, dont la chaîne, un moment interrompue, reprit son cours.

Il serait juste assurément et utile à la gloire de Dieu, à l'honneur de sa très sainte Mère, de relater tous les faits qui ont été constatés depuis le commencement du siècle; mais cette tâche, douce pour notre cœur, serait trop longue pour le lecteur, à cause des redites auxquelles elle nous condamnerait. Nous nous contenterons d'en citer quelques-uns qui suffiront à montrer que le cœur de Marie ne s'est point fermé sur les besoins de ses enfants.

En 1817 la paroisse de Fontanges était décimée par une affreuse épidémie qui répandait le deuil parmi les habitants : des familles entières disparaissaient; chaque maison était obligée d'ensevelir ses morts, pendant la nuit. Le son des cloches ne se faisait plus entendre ; le cimetière ne suffisait plus aux inhumations... Mais au milieu de la consternation générale, une lueur d'espérance brille encore aux yeux des infortunés survivants ; ils se souviennent de Notre-Dame de Lorette et font le vœu de se rendre, pendant trois années consécutives, en procession, à la sainte chapelle de Salers. A peine ce vœu est-il formulé que le fléau cesse, le peuple respire et bénit Marie de sa protection si prompte.

Une sécheresse des plus calamiteuses désolait, en 1839, les environs de Salers. Les feuilles des arbres sont desséchées ; il n'y a plus d'herbe ; le sol est partout brûlé, à peine trouve-t-on de l'eau pour empêcher les bestiaux de mourir de soif. Dans cette extrémité, toutes les paroisses voisines s'unissent pour demander que l'on expose et porte en procession la statue de Notre-Dame de Lorette. Chacune des paroisses arrive à son tour à l'auguste sanctuaire et à

Digitized by Google



ANCIEN RETABLE DE NOTRE-DAME DE LORETTE, A SALERS

Digitized by Google

Digitized by Google

la fin de la neuvaine, les quatorze paroisses du canton s'y rendent ensemble ; une immense population remplit la ville, désespérant presque, cette fois, de la protection de Marie, car le ciel, malgré toutes les prières, est toujours d'airain. Tout-à-coup vers le milieu de la procession, le ciel se couvre ; de grosses gouttes de pluie commencent à tomber, et sont suivies d'une pluie douce et abondante dont tout ruisselle.

A cette vue tous les cœurs sont émus, des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux. La foule se retire pleine de reconnaissance et louant hautement sa céleste bienfaitrice. Ce fait merveilleux fut attesté par tous les curés et vicaires des environs ; tout le pays en fut témoin et de nombreux survivants le racontent encore.

Quant aux faits particuliers, nous en choisirons seulement quelques-uns parmi ceux qui ont été observés durant les cinquante premières années du siècle.

Un homme de la commune de Fontanges était travaillé depuis longtemps d'une fièvre opiniâtre. Tous les médecins sont consultés, tous les remèdes essayés, mais en vain. Enfin, le malade a recours à Notre-Dame de Lorette, et, comme il arriva autrefois à la belle-mère de saint Pierre, la fièvre le quitte aussitôt. — Un jeune enfant de trois ans avait les yeux si mal conformés que la prunelle restait invisible. Ses parents font dire une messe pour sa guérison, et sans retard les yeux reprennent leur position naturelle et la vue est rendue au petit aveugle. Le jeune miraculé devint plus tard maire de Salers.

Le feu se déclare un jour à l'hospice de Salers avec une grande violence, activé encore par un furieux vent du midi. La vénérable supérieure crie alors vers Notre-Dame de Lorette et jette son scapulaire au milieu des flammes. Dès ce moment, le feu suspend ses ravages et le scapulaire est retrouvé intact au milieu des décombres ; le cordon seul était brûlé.

« Voilà ma petite offrande, disait un jour une servante à un vicaire de Salers, j'étais estropiée, c'est Notre-Dame de Lorette qui m'a guérie et mise en état de gagner ma vie. » — Une jeune fille de douze ans était depuis longtemps malade. Sa mère demande une messe à Notre-Dame et

Digitized by Google

quelques jours après sa fille était guérie. — Le père et la mère d'un enfant de trois ans arrivent un jour, d'une paroisse voisine, ils font offrir le Saint Sacrifice dans la chapelle miraculeuse pour leur fils qui n'avait pas encore marché. A l'élévation, l'enfant s'agite et se met à courir, à la grande joie des parents et de tous les assistants ravis.

Une jeune femme, sur le point de s'accoucher, est atteinte d'une maladie très grave qui se complique encore d'une fluxion de poitrine. Une inflammation si intense se produit à la gorge qu'elle peut à peine respirer. On lui donne une médaille de Notre-Dame de Lorette qu'elle prend avec confiance. Dès ce moment elle se sent soulagée ; la fièvre disparait peu à peu et l'enfant vient heureusement au monde.

Le 2 juillet 1850, une mère apporte dans la chapelle de Lorette une petite fille de treize mois dont les jambes étaient repliées l'une sur l'autre ; si on les allongeait, elles reprenaient immédiatement leur position première. Mais voici que durant la sainte messe, au moment de l'élévation, l'enfant se redresse toute seule et bondit sur les genoux de sa mère : elle était instantanément guérie ! L'année suivante, la mère conduisit son enfant à la grande fête du 1er juin dont nous parlerons bientôt, et la petite miraculée, (elle n'avait que deux ans), suivit à pied la procession qui dura près de deux heures.

Tels sont quelques-uns des faits extraordinaires arrivés dans la première moitié de ce siècle ; nous en avons encore plusieurs à rappeler, mais nous devons parler auparavant de l'institution de la fête de Notre-Dame de Lorette qui eut lieu à l'époque où nous sommes arrivés et a donné un nouvel éclat au pèlerinage.

IV.

La fête de Salers. — Le nouveau sanctuaire

Il n'y a point de pèlerinage sans fêtes à Marie. Depuis un demi-siècle celui de Notre-Dame de Lorette avait repris son cours ; le Ciel, nous venons de le voir, continuait de son

Digitized by Google

côté à confirmer par des prodiges la confiance des peuples en leur bonne Mère; et cependant, il faut le dire, il n'y avait pas, dans toute l'année, un seul jour consacré à rendre un culte public et solennel à la Vierge protectrice de nos montagnes. Depuis longtemps, à Salers et dans les paroisses voisines, on regrettait cette lacune et on désirait vivement qu'elle fût comblée. Pressés de rendre de solennelles actions de grâces pour le passé, et en même temps jaloux d'assurer aux générations à venir les faveurs de Marie, tous pensaient, tous disaient: « Il nous faut une fête, une fête solennelle en l'honneur de Notre-Dame de Lorette ! » Longtemps le vénérable curé de Salers, M. Chabrat, reçut, la joie au cœur, cette expression des vœux publics dont il se fit enfin l'écho auprès de l'administration diocésaine. Monseigneur de Marguerye, évêque de Saint-Flour, s'empressa d'exaucer de si légitimes désirs. La fête fut d'abord fixée au premier dimanche de juin, afin de clôturer par elle les exercices du mois de Marie. Mais on ne tarda pas à remarquer que, soit la fête de la Pentecôte, soit celle du Saint-Sacrement, tombaient assez ordinairement vers cette époque et pourraient nécessiter le renvoi de la fête locale. On s'arrêta donc au dimanche de la Sainte Trinité, dont le mystère n'est pas sans d'étroites relations avec celui de la Mère de Dieu. Marie n'est-elle pas en effet la fille bien aimée du Père, la Mère Immaculée du Fils, l'épouse sans tâche du Saint-Esprit ? Et n'était-il pas convenable, en célébrant ce mystère qui se cache dans les profondeurs de la Divinité, d'y mêler le souvenir de cette créature incomparable chargée d'en révéler la gloire à la terre ?

La fête est donc annoncée pour le premier dimanche de juin 1851, la ville est dans la joie, et tous rivalisent d'ardeur et de zèle pour s'y préparer. Impossible d'exprimer l'élan de la population et tout ce qu'elle réalisa de beau, de grand, de magnifique pour célébrer sa chère et puissante patronne. Trente jeunes gens de l'école supérieure d'Aurillac étaient venus apporter le concours de leur fanfare et l'édification de leur tenue irréprochable. Monseigneur Chabrat, évêque de Boliva, depuis peu de temps retiré à Mauriac, avait correspondu à l'invitation de son vénérable frère, le pasteur

Digitized by Google

de Salers, et, comblant les vœux de tous, était venu, malgré ses infirmités, rehausser de sa présence l'éclat de cette fête. A dix heures un clergé nombreux va prendre le prélat au presbytère et le conduit processionnellement à l'église de la paroisse, où la grand'messe est célébrée pontificalement. Le digne et éloquent archiprêtre de Mauriac, M. Virbonnet, tient sous le charme son nombreux auditoire, par les considérations les plus élevées et les plus touchantes sur la puissance et la bonté de Marie.

A deux heures, le son des cloches donne le signal de la procession générale ; comment décrire le féérique spectacle que présente alors la ville ? Les rues pavoisées, de beaux reposoirs disposés de distance en distance ; le trône de Marie magnifiquement orné, porté par quatre jeunes filles vêtues de blanc ; des anges, rayonnant d'innocence, portant des palmes ou jetant des fleurs à la Reine de l'univers ; ces bannières, ces croix luisantes, ces airs de musique multipliés ; le soleil inondant de ses rayons les montagnes et les vallées ; surtout cette multitude calme, pieuse, qui s'arrête parfois pour admirer tant de belles choses ; tout cela formait un tableau des plus variés, des plus attachants, qui élevait l'âme et réjouissait le cœur.

Le soir, à huit heures, eut lieu le salut solennel qui devait clôturer la fête. Ici encore la musique répand de nouveaux flots d'harmonie ; M. l'archiprêtre prend encore la parole et, ravi lui-même de tant de foi et d'amour pour la Vierge Marie, félicite son nombreux auditoire des magnificences par lesquelles la ville de Salers vient de couronner son culte antique pour Notre-Dame de Lorette. Le lendemain la joie rayonnait sur tous les fronts ; l'enthousiasme durait encore.

Depuis cet heureux jour, Salers a vu, chaque année, cette fête se renouveler avec le même entrain, la même splendeur, la même dévotion. Chaque année, les rues se jonchent de fleurs, les vieux murs, les antiques tourelles se pavoisent joyeusement, les pèlerins accourent, et Marie, l'humble Vierge de Nazareth, parcourt en triomphe tous les quartiers de cette ville qui lui est si dévouée. Le spectacle, déjà ancien, semble toujours nouveau, la piété s'ingéniant à

Digitized by Google

varier les décors, à inventer de nouveaux reposoirs, des scènes à personnages vivants qui font rêver aux représentations naïves et pittoresques des fêtes de la catholique Espagne, ou de la poétique Italie. Honneur aux habitants de Salers, aux enfants de Notre-Dame de Lorette! Nulle paroisse peut-être ne les égale ; aucune assurément ne les dépasse dans ce culte annuel qu'ils savent rendre à la Mère de Dieu.

A l'époque où cette fête solennelle commença à être en usage, on établit une Congrégation de la Sainte-Vierge divisée en trois sections: l'une pour les jeunes filles, la seconde pour les femmes et la troisième pour les hommes et les jeunes gens. Les statuts furent approuvés par l'évêque de Saint-Flour d'abord, puis par Pie IX qui enrichit cette association de nombreuses indulgences. La Congrégation avait trois fêtes principales : l'Annonciation, la Visitation et la Translation de la sainte Maison de Lorette. Malheureusement les deux sections des femmes et des hommes ne tardèrent pas à disparaître, et la Congrégation se composa désormais exclusivement des jeunes filles, qui continuent à faire par leur piété l'édification de la ville.

Mais voici que Salers voit arriver dans ses murs un curé au large cœur, à l'initiative généreuse et hardie. Il comprend que la pauvreté du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette n'est pas en harmonie avec l'amour profond que lui portent les habitants de Salers. Aussitôt il conçoit le projet de le rebâtir: quêtes laborieuses, sermons de charité, voyages dans la capitale, rien ne coûte à son zèle infatigable. Il est sur le point de voir se réaliser le plus cher de ses désirs, lorsque la Providence vient le prendre pour en faire le pontife de l'Eglise de Tarentaise. On n'oubliera jamais, dans nos montagnes, les solennités, nouvelles pour elles, du sacre de Mgr Pagis. Ce fut le 29 juin 1882 que Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour, assisté de Mgr Lacarrière et de Mgr Bouange, en présence de deux cents prêtres et d'une foule énorme, accourue d'Aurillac, de Mauriac et de Pleaux, fit couler l'huile sainte sur la tête du nouvel élu. Après la cérémonie, une procession, uniquement composée du clergé, des quatre évêques en habits pontificaux et de leur suite, fit le tour de la ville au milieu d'une foule recueillie, qui se

Digitized by Google

prosternait sur le passage des prélats pour recevoir leur bénédiction. Puis le nouvel évêque va se jeter aux pieds de Notre-Dame de Lorette et mettre sous sa protection sa personne et son diocèse. Quelques jours avant son sacre, Mgr Pagis adressait, de Salers, à ses diocésains sa première lettre pastorale, dans laquelle il insérait ces lignes touchantes à l'adresse de la paroisse chérie et de la Vierge bien aimée qu'il allait bientôt quitter :

« Et toi, Salers, la ville de Notre-Dame de Lorette, « comment ne serais-tu pas la première dans notre cœur et « dans notre souvenir? Nous étions fier d'être ton pasteur, « le pasteur d'une ville dont le passé fut si glorieux dans « l'histoire de l'Auvergne, d'une population admirable de « foi, de sentiments chrétiens, de dévotion à Notre-Dame « de Lorette. Nous savions que tu nous aimais ; tu nous as « donné tant de preuves de ta généreuse affection, que « notre cœur se brise à la pensée d'une séparation. Du « moins, chère paroisse, nous emportons dans notre sceau « tes armes, ta Vierge, tes montagnes ; nous te laissons le « souvenir ému de notre consécration épiscopale, nous te « laissons ce que nous avons de plus cher au monde (sa « mère) et nous le confions à ta garde. »

Fig. 20. Sceau de Mgr Pagis.

Digitized by Google

Le nouveau prélat quitta bientôt les montagnes de l'Auvergne pour celles de la Savoie ; mais son projet de reconstruction du sanctuaire de Marie ne fut pas pour cela abandonné. Le digne successeur de Mgr Pagis, M. l'abbé Chaumeil, devait le réaliser avec autant de zèle que d'intelligence.

La fête de 1883 fut remarquablement belle. L'église paroissiale admirablement décorée; les rues de la ville jonchées de fleurs, ornées d'arcs-de-triomphe et de magnifiques reposoirs ; deux prédicateurs éloquents prêtant leur voix sympathique pour traduire les émotions qui sont dans tous les cœurs ; des chants ravissants, soit à la chapelle miraculeuse, soit à l'église paroissiale : tout s'unissait pour embellir encore cette fête toujours si brillante et pour faire comprendre au nouveau pasteur combien Marie est aimée et honorée dans cette bonne ville de Salers. Profitant de la circonstance, M. le curé ouvre, par le nom de Mgr de Tarentaise et par le sien, la liste des souscripteurs pour la reconstruction de la chapelle. Chacun s'empresse de se faire inscrire, voulant apporter sa pierre au nouvel édifice.

La fête de 1884 fut la dernière célébrée dans l'antique oratoire, démoli au printemps de l'année suivante, et bientôt commencèrent les travaux de reconstruction, d'après les plans et sous la direction d'un artiste bien connu (1). C'est le 5 juin 1885, jour de la fête, que la première pierre fut posée avec une grande pompe et au milieu d'une foule immense accourue de tous les lieux environnants. Dans cette pierre angulaire du nouvel édifice furent scellés deux procès-verbaux de la cérémonie rédigés sur parchemin, l'un en français, l'autre en latin, avec un grand nombre de pièces de monnaie françaises et étrangères, au millésime de 1885. La cérémonie fut rehaussée par un beau discours de M. l'abbé Delmont, professeur de philosophie au petit-séminaire de Pleaux, qui célébra, dans un magnifique langage, l'origine et les gloires de l'antique pèlerinage, orgueil de Salers.

Les travaux furent poussés avec une telle activité qu'au printemps de l'année 1886, l'édifice était terminé. La nou-

(1) M. Peuch, enfant de Salers.

Digitized by Google

velle chapelle, de style gothique, est composée d'un porche avec tribune, de deux travées et d'un sanctuaire à pans coupés, renfermant l'autel en chêne sculpté. Sans parler de la décoration picturale, les vitraux font le plus bel ornement de l'intérieur. Au chevet, les quinze mystères du Rosaire brillent aux feux du soleil levant. Dans la nef, saint Zacharie et saint Joachim font face à sainte Elisabeth et à sainte Anne. Enfin l'image de saint Joseph surmonte la porte, et de là le glorieux patriarche semble contempler l'ensemble du sanctuaire élevé à la gloire de Celle dont il eut l'honneur d'être l'époux. On a eu le bon goût de rappeler de vieux souvenirs, en reproduisant sur les vitraux les anciennes armoiries de la ville de Salers, celles du corps des officiers du baillage, du corps des métiers et de la communauté des prêtres.

L'extérieur est aussi gracieux que l'intérieur. Trois tourelles crénelées surmontent la façade, celle du milieu dépassant en hauteur et en proportions les deux autres placées aux angles. Elles doivent être couronnées par les statues de la Sainte Vierge et de deux anges aux ailes éployées. On pourrait peut-être critiquer le plan de cette façade conçu un peu en dehors des règles ordinaires, mais il faut reconnaître que le profil de ces trois tourelles produit le plus pittoresque effet dans ce coin de paysage.

Ce fut le dimanche, dans l'octave de la Nativité, 12 septembre 1886, qu'on rapporta en triomphe la statue miraculeuse dans son nouveau sanctuaire, dont l'inauguration fut faite par Monseigneur Pagis, aujourd'hui évêque de Verdun, toujours si sympathique à ses anciennes ouailles. Enfin, le 8 mai de l'année suivante, Monseigneur Baduel, évêque de Saint-Flour, consacra solennellement la nouvelle chapelle au milieu de l'enthousiasme renouvelé de toutes les populations de la ville et des alentours, et c'est là désormais qu'elles viendront réclamer, avec la confiance des anciens jours, la protection et les faveurs de leur aimable Souveraine. Rappelons, en terminant, quelques autres prodiges opérés depuis le milieu de ce siècle.

Depuis deux ans une dame avait deux plaies qui coulaient abondamment et qu'on regardait comme incurables. Vaine-

Digitized by Google

ment avait-elle fait plusieurs vœux à saint Louis, roi de France, pour obtenir sa guérison.

En 1852, cette malheureuse dame eut une crise si terrible qu'on l'avertit de mettre ordre à ses affaires spirituelles et temporelles. En même temps quelqu'un lui parle des prodiges opérés par Notre-Dame de Lorette de Salers : elle fait une neuvaine, demande une messe dans le sanctuaire et promet d'y faire un pèlerinage, si elle obtient sa guérison. Le jour même où la messe fut célébrée, les deux plaies se fermèrent et la mourante était guérie. Le 6 juin, jour de la fête, elle accomplissait son vœu.

Le domestique d'un fermier voisin de Salers avait essayé de surmonter, pendant quelque temps, une violente douleur qu'il éprouvait à un bras ; mais enfin il fut obligé de céder au mal et de se retirer chez sa mère. Celle-ci, ne sachant qu'opposer à la violence de la douleur qui arrachait des cris à la pauvre victime : « Mon fils, lui dit-elle, adresse-toi à Notre-Dame de Lorette ; elle te soulagera. — J'obéis, raconte le jeune homme, et à l'instant ma douleur se calma. Le lendemain (6 juin 1852), on célébrait à Salers la grande fête du pèlerinage ; désolé de ne pouvoir m'y rendre, je me fais conduire devant la porte pour réciter mon chapelet, les yeux tournés vers la chapelle. J'en avais à peine dit la moitié, que toute douleur avait disparu et que je sentais mon bras malade aussi libre que l'autre. Depuis, je n'ai plus rien éprouvé. »

Plein de reconnaissance, ce bon jeune homme vint à Salers, se confessa et fut heureux de faire la communion à la messe qu'il entendit en actions de grâce.

Durant l'hiver de 1882, Salers et ses environs furent désolés par une violente épidémie de petite vérole. Les populations se tournent alors, comme toujours en pareil cas, vers leur sainte protectrice, et de tous côtés on demande qu'une manifestation publique soit faite en l'honneur de Notre-Dame de Lorette. Cédant volontiers à ce désir public, M. le curé de Salers convoque aux pieds de la Vierge bénie toutes les paroisses du canton, malgré les objections de quelques-uns, qui s'efforcent de démontrer combien il est dangereux de réunir, dans un centre si infecté, toute la

Digitized by Google

population valide du pays. Mais ces terreurs n'étaient que le fait d'une prudence terrestre que l'événement se chargea de condamner, tout en justifiant les espérances et la confiance de la foi. La manifestation eut lieu nombreuse, imposante et pieuse. Depuis ce moment il n'y eut plus un seul cas mortel et l'épidémie alla rapidement en décroissant.

On n'a pas oublié les pluies merveilleuses si subitement obtenues jadis par la foi des populations ; le prodige s'est renouvelé en 1875 et tout récemment encore, le 17 août 1887. Les paysans et les bonnes femmes arrivaient pour la procession, par un soleil splendide, avec le parapluie sous le bras, et à ceux, rares du reste, qui leur demandaient en souriant ce qu'ils voulaient en faire — « Ils nous serviront au retour », — répondaient gravement les montagnards. Et de fait la pluie est arrivée à point nommé, et, dans ces deux circonstances, le parapluie fut très utile pour le départ. C'est ce qui fait dire à ces populations naïves et croyantes : « Si l'on veut avoir le beau temps, on peut aller à Notre-Dame des Miracles de Mauriac. Mais, si l'on a besoin de pluie, il faut venir à Notre-Dame de Lorette. »

Par le passé, les événements ont donné raison au dicton populaire et il faut espérer que l'avenir n'y contredira pas.

O Marie ! O Notre-Dame de Lorette ! vous dont le cœur est si compatissant, dont les prières sont toujours exaucées, ne détournez pas votre face d'un de vos enfants affligé et ne sachant à qui recourir dans cette vallée de larmes. De toutes parts j'entends dire, ô Vierge de Nazareth, que vous êtes la santé des malades, la consolation des affligés, la mère de la sainte espérance. Eh ! bien, ô Marie, je suis malade, affligé, sans ressource ; m'abandonnerez-vous ? me retrancherez-vous du nombre de ceux à qui vous distribuez vos faveurs ? Oh ! non, ne me refusez pas cette grâce que je vous demande et dont j'ai un si grand besoin. Accordez-la moi, au nom de tant et de si glorieux privilèges que vous avez reçus dans la sainte maison de Nazareth, au nom de tous ces titres que l'église universelle se plaît à vous donner et que je vous donne avec elle. N'êtes-vous pas la mère de Celui qui, durant sa vie mortelle, guérissait toute langueur

Digitized by Google

et toute infirmité? Et vous même n'avez-vous pas, dans ce pieux sanctuaire, éclairé l'aveugle, redressé le boiteux, renvoyé l'infirme guéri? Non, votre bras ne s'est point raccourci, votre cœur ne s'est point fermé; et plus vos enfants vous témoigneront de dévouement et d'amour, plus vous aimerez à les protéger, à les secourir. C'est l'espérance que je veux remporter dans mon cœur, en quittant votre gracieux sanctuaire, assuré qu'elle ne sera pas confondue. Ainsi soit-il!

Dictionnaire statistique et historique du Cantal. V. 231. — L'abbé Touzery : *Le pieux pèlerin à Notre-Dame de Lorette.* 1865. — M. l'abbé Delmont : *Sermon pour la fête de Notre-Dame de Lorette.* 1885 — Notes communiquées par M. Chaumeil, curé-doyen de Salers, et M. Lesmarie, vicaire, 1885-1887.

Fig. 21. La *Santa Casa*

Digitized by Google

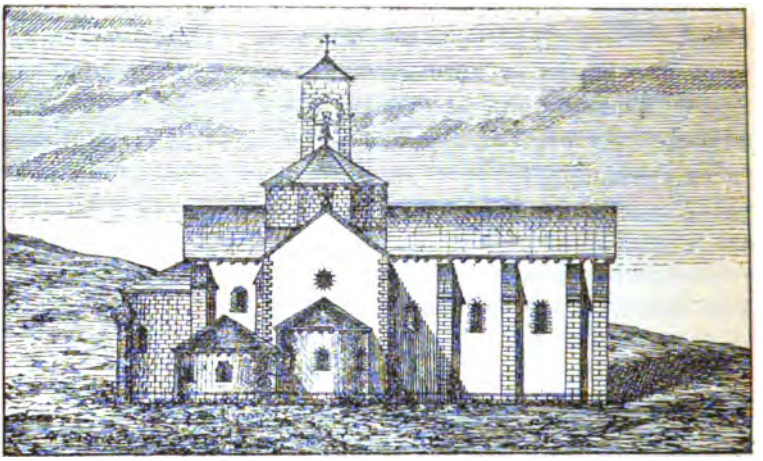


Fig. 22. Nouvelle chapelle de Notre-Dame de la Font-Sainte (non encore terminée)

CHAPITRE VIII

NOTRE-DAME DE LA FONT-SAINTE

Paroisse de Saint-Hippolyte

Exurgens Maria, abiit in montana.
Marie, se levant, alla sur les montagnes.
(Luc, I, 39.)

Nous voici à 1200 mètres d'altitude, en pleines montagnes du Cantal. Du haut du rocher de Rochemonteix, la vue domine toute la partie nord du département et s'étend, à gauche, sur les plaines du Limousin, en face, sur les Monts-Dore et la chaîne du Cézailler, à droite, sur le massif du Cantal. De là on découvre les vallées creusées par la Rhue, la Maronne, la Santoire et, au loin, la Dordogne. Nulle part en Auvergne, ce semble, on ne pourrait trouver un panorama

Digitized by Google

plus grandiose, un coup d'œil plus magique, lorsque, au mois de juillet, le soleil, dans toute la splendeur de ses feux, étend son manteau d'or sur ces pelouses sans fin et sur les cent mamelons qui surgissent de toute part. Quel magnifique tableau! Que ce spectacle est bien fait pour élever l'âme! Que ce lieu est bien choisi pour un pèlerinage!

C'est là que se dresse, en face de Collandres, dominant Apchon et ses ruines, la belle chapelle de *Notre-Dame de la Font-Sainte*, à côté d'une source abondante et fraîche qui lui a donné son nom. Ce n'était dans le principe qu'une source vulgaire dont les eaux ont la limpidité du cristal et que la religion a consacrée à Marie, en élevant au-dessus un petit oratoire à la Sainte Vierge.

On sait que le pèlerinage de la Salette a sa fontaine de la Vierge, ce ruisseau dans lequel sont tombées les larmes de la Mère de Dieu sur les prévarications de son peuple. Notre-Dame du Port, à Clermont, a aussi un puits au milieu même du sanctuaire de la chapelle souterraine, dont l'eau est recherchée comme jouissant d'une vertu féconde. Qui ne connaît aujourd'hui les apparitions de Lourdes et la vertu merveilleuse, tant de fois expérimentée, de l'eau miraculeuse dont la source a jailli au pied des roches Massabielles, sous les doigts de Bernadette, à un signe de la Vierge Immaculée?

Plusieurs fois, dans cet ouvrage, nous avons eu et nous aurons encore à mentionner, auprès des sanctuaires bénis de la Mère de Dieu, la présence d'une source dont les eaux opèrent des prodiges; mais la plus renommée est assurément celle que les pèlerins vont visiter sur les sommets du Cantal et dont nous avons à raconter l'histoire.

I.

Fondation du pèlerinage

L'origine du pèlerinage de la Font-Sainte est inconnue. Peut-être devons-nous voir là une de ces fontaines sacrées, fréquentées par les druides, que la Religion du Christ aura transformée en la dédiant à Marie. Souvent en effet la religion nouvelle, pour ne point rebuter les populations qui

Digitized by Google

acceptaient sa foi, leur laissait quelques-uns de leurs usages traditionnels, se contentant d'en changer l'esprit et le but final. En a-t-il été ainsi de la Font-Sainte? C'est probable; mais on ne saurait, faute de documents certains, rien affirmer à ce sujet. Quoi qu'il en soit, il est sûr que le pèlerinage existait au XVIe siècle, car, d'après un écrit conservé autrefois dans les archives de l'église d'Apchon, Pierre Amblard, d'Alberoche, propriétaire de la montagne de la Font-Sainte, légua par son testament, daté de l'an 1555, un don de soixante-dix livres à la chapelle de la *Font-Sainte*, paroisse de Saint-Hippolyte, preuve évidente que cet oratoire existait antérieurement à cette date.

Il paraît que, pendant les guerres de religion, l'antique et modeste oratoire fut entièrement détruit par les hérétiques. Mais c'est en vain que les ennemis de la Vierge avaient essayé d'anéantir son culte; son amour était ancré trop avant dans le cœur des fidèles pour pouvoir en être jamais déraciné. Les pèlerins continuèrent à visiter la sainte fontaine dont l'on voyait les eaux sourdre parmi les ruines.

Or, parmi les âmes ferventes qui venaient ainsi prier Marie sur les débris de son sanctuaire se trouva, en 1743, une pieuse paysanne, qui, tous les ans, venait à la Font-Sainte payer à Marie son tribut d'hommage et d'amour, et réclamer sa protection puissante. C'est elle que Marie choisit pour relever son sanctuaire profané.

Marie Galvain, ou Gravain, était du village de Rastoul, paroisse de Saint-Hippolyte. Elle avait pour la Sainte Vierge une dévotion des plus tendres, accompagnée de la confiance la plus naïve et la plus entière. Un jour, comme elle faisait, suivant son habitude, son pèlerinage annuel à la Font-Sainte, et qu'elle se tenait à genoux auprès de la sainte source, en adressant ses prières à la Mère de Dieu, elle se sent tout à coup saisie d'une impression étrange et se voit en même temps enveloppée d'une lumière éclatante. Elle lève les yeux et aperçoit devant elle, debout sur l'autre bord de la fontaine, la Vierge Marie sous la forme d'une belle et grande dame richement vêtue. La montagne, le paysage, le vaste horizon, tout disparait aux yeux éblouis de la pauvre paysanne; elle ne voit plus que cette apparition céleste

Digitized by Google

sur le visage de laquelle est répandue une majesté presque divine, tempérée par un air de bonté qui inspire la confiance.

Comme on le pense aisément, Marie Galvain, à cette vue, est saisie d'un saint tremblement, et l'impression que fit sur elle cette apparition inattendue fut si profonde que, plus tard, elle ne pouvait jamais en parler sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnaissance.

Mais voici que la vision fait signe qu'elle va parler. « Marie, — dit la Reine du ciel, avec un accent de tendre reproche, — « Marie, j'étais bien plus honorée autrefois sur « cette montagne que je ne le suis aujourd'hui. Mon oratoire « n'existe plus, et plusieurs de mes enfants oublient leur « mère, parce qu'ils ne voient plus mon sanctuaire debout. « Il faut, ma fille, que vous fassiez rebâtir ce petit oratoire. « Je vous ai choisie pour cette bonne œuvre. Vous le ferez « reconstruire ici même, au-dessus de la *fontaine*, et vous « direz de plus que je veux même que plus tard on m'élève « là une chapelle — et en même temps le doigt de la Vierge désignait un emplacement, à droite, sur la plaine; — « à « l'endroit où vous trouverez une pierre marquée d'un « signe. On tournera la porte de cette chapelle du côté de « l'église de Saint-Hippolyte, vers les lieux d'où est venue « ma statue, lorsqu'on l'apporta de l'Orient. »

Cette statue apportée d'Orient, sans doute du temps des croisades, a dû disparaître à l'époque des guerres de religion. Le groupe de la Visitation qui se voit aujourd'hui dans l'oratoire, au-dessus de la fontaine, est relativement récent et ne porte aucune marque de l'art oriental. Quant à la pierre marquée d'un signe, elle est placée aujourd'hui devant la porte de la chapelle. Outre cette pierre désignée par la Sainte Vierge, il en existe plusieurs autres que le public montre avec vénération, entre autres une que l'on voit sur la montagne du Chancel, à quelques pas du chemin. C'est là, dit-on, que fut déposée la statue primitive de la Sainte Vierge lorsqu'on l'apporta de l'Orient. Une croix a été plantée sur cette pierre en 1862.

Cependant la vertueuse femme, qui avait interrompu sa prière pour écouter, humblement prosternée, la voix de Marie, resta quelques instants interdite, en apprenant la mission dont

Digitized by Google

la Sainte Vierge la chargeait. A la fin pourtant, encouragée par le regard si doux de la Reine du Ciel qui restait devant elle, attendant son consentement, elle répondit : — « Comment, « ô ma bonne Mère, pourrai-je vous obéir et faire exécuter « vos ordres ? Je ne suis qu'une pauvre femme, sans ressour- « ces. — Ayez confiance, ma fille, répliqua aussitôt la Vierge « avec bonté, et, sans vous mettre en peine de ce qui pourra « arriver, adressez-vous à mes vrais serviteurs ; dites-leur « la mission que je vous ai confiée, et rien ne vous sera « refusé de ce que vous demanderez en mon nom. » A ces derniers mots, la vision disparut aux regards de notre pieuse paysanne, la laissant seule aux bords de la fontaine sacrée, le cœur partagé entre la surprise et l'admiration. Rentrée chez elle, Marie Galvain raconta avec simplicité la mystérieuse faveur dont elle venait d'être honorée et la mission qu'elle avait reçue de la Reine du Ciel. Cependant, avant de rien entreprendre, elle voulut aller consulter l'évêque de Clermont dans le diocèse duquel se trouvait alors l'arrondissement de Mauriac.

Le prélat, qui n'était autre que Massillon, après avoir examiné devant Dieu ce que venait de lui raconter une femme qui n'a d'autre ambition que de voir Marie honorée sur la montagne, approuva l'œuvre et encouragea la piété de cette humble paysanne. La tradition ajoute même que ce pontife fit présent à Marie Galvain d'une statue de la Sainte Vierge qui ne serait autre que celle qu'on vénère aujourd'hui à la Font-Sainte.

De retour de Clermont, la pieuse zélatrice du culte de Marie, recueillit quelques offrandes dans Saint-Hippolyte et les environs, et fit construire l'oratoire qui se voit aujourd'hui au-dessus de la fontaine miraculeuse. Dans ces dernières années, comme on renouvelait les boiseries de l'oratoire, on trouva, dans le mur situé au dessus de l'endroit d'où jaillit la source, une niche en pierre proportionnée à la hauteur de la statue miraculeuse, avec le nom de Marie Galvain et la date de 1743 gravés dans la pierre. L'oratoire présente au dessus de la porte le millésime de 1744. On mit donc deux années à le construire, et c'est dans ce modeste

Digitized by Google

asile que demeura pendant un siècle la statue donnée par Massillon.

Que penser de la vision de Marie Galvain ? Il ne nous appartient point de la proclamer authentique ; cependant il y aurait, ce semble, de la témérité à la nier, en présence des faits accomplis, de la tradition constante des anciens et surtout du témoignage de la petite-fille de Marie Galvain, Marie Dussarget, décédée le 28 décembre 1847, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Cette respectable nonagénaire a plusieurs fois affirmé au vénérable M. Combes, qui fut si longtemps à la tête du pèlerinage, tenir elle-même de son aïeule le récit que l'on vient de lire, et rien ne permet de douter de la bonne foi et de la sincérité de ces deux fidèles servantes de la Sainte Vierge.

L'oratoire était construit ; mais la Sainte Vierge avait demandé une chapelle dont elle avait indiqué elle-même l'emplacement, au-dessus de la source. On se mit donc à l'œuvre ; mais ici des difficultés imprévues surgirent de divers côtés ; ce qui obligea la pieuse fondatrice à réclamer la protection de l'évêque par la supplique qu'on va lire et dont l'original est conservé dans les archives de l'église de Saint-Hippolyte.

« *A Monseigneur,*
« *Monseigneur l'Evêque de Clermont-Ferrand.*

« Supplie humblement Marie Galvain, habitante du « village de Rastoul, paroisse de Saint-Hippolyte-d'Apchon, « disant que le zèle dont elle est pénétrée pour la religion et « la vénération qu'elle a, depuis ses tendres années, pour la « Sainte Vierge, lui ont inspiré les pieux sentiments de la « reconstruction (1) d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de « la Font-Sainte, dans le voisinage où l'ancien oratoire est « situé. La suppliante à qui il ne manquait rien pour la « construction de ce pieux ouvrage que votre agrément, « Monseigneur, vous donna sa requête à ce sujet. Mais un « commissaire, mal intentionné, eut la témérité de la cacher « à votre justice, au grand regret de la suppliante qui avait

(1) Cette expression montre bien qu'une ancienne chapelle avait existé dans ce même lieu, comme nous l'avons exposé plus haut.

Digitized by Google

« déjà fait ramasser la pierre nécessaire pour la construction « de cette chapelle, et sa pieuse intention en est constatée « par les fondements qu'elle en fit faire dans ce temps. Elle « a été depuis entravée dans la construction de cet édifice « par les paroissiens et voisins de ladite paroisse qui, outre « diverses menaces qu'ils lui ont faites, lui ont enlevé les « pierres qu'elle avait déjà préparées pour cet ouvrage. « Comme les intentions de la suppliante sont très pures et « qu'elles ne tendent qu'à la propagation de la dévotion à la « Sainte Vierge, elle a tout lieu d'espérer que vous voudrez « bien seconder sa pieuse entreprise et recevoir favorable- « ment la présente requête.

« Ce considéré, Monseigneur, il vous plaise permettre à « la suppliante de faire construire une chapelle dédiée à « Notre-Dame de la Font-Sainte, dans les dépendances de « la paroisse de Saint-Hippolyte-d'Apchon, faire défense aux « paroissiens de ladite paroisse, et à tous autres, de l'y « troubler à peine d'excommunication ; permettre en cas « d'insuffisance de fonds, à la suppliante de faire une quête « pour la construction de ladite chapelle là où bon lui « semblera, et ferez bien. La suppliante ne cessera de faire « des vœux au ciel pour la prospérité de votre Eminence. »

Sur l'original sont plusieurs signatures. L'absence de celle de Marie Galvain fait supposer qu'elle ne savait point écrire.

Quel fut le résultat de cette requête ? Rien ne nous l'apprend. Il est probable qu'elle ne fut pas envoyée, puisqu'elle n'est suivie d'aucune réponse et qu'elle est restée à Saint-Hippolyte ; à moins qu'on ne dise qu'elle fut renvoyée à la suppliante telle quelle, en signe de refus. Quoi qu'il en soit, cette pièce démontre les efforts faits par Marie Galvain pour accomplir entièrement les désirs manifestés par la Sainte Vierge. La pauvre femme, à qui Marie s'était montrée un jour, mourut sans avoir complètement réalisé ses pieux projets ; ils furent abandonnés après sa mort. Mais les desseins de Dieu ne sauraient être entravés par la malice des hommes, et ils se réalisent tôt ou tard. La Sainte Vierge s'était servie d'une humble femme pour la construction du

Digitized by Google

petit oratoire de la Source, elle se servira d'un saint et zélé missionnaire pour l'édification d'un sanctuaire plus digne d'elle.

II.

La restauration

Le P. Murat était né à Orcières, paroisse de Neuvéglise, le 17 avril 1786. Ordonné prêtre en 1812, il exerça quelque temps le ministère ordinaire ; mais bientôt son zèle le fit s'adonner aux missions qu'il entreprit avec le plus grand succès, non seulement dans le diocèse de Saint-Flour, mais dans les diocèses du Puy, de Clermont, de Tulle et d'Albi. Les missions elles-mêmes ne purent épuiser son ardeur et il mena de front, avec elles, plusieurs autres œuvres importantes, parmi lesquelles il faut placer la restauration du pèlerinage de la Font-Sainte.

Depuis la Révolution, quelques pèlerins avaient repris le chemin de la sainte montagne et venaient prier Marie sur le bord de la source sanctifiée par sa présence. Ce n'était pas seulement des pèlerins isolés que l'on voyait renouer ainsi les traditions du passé ; deux fois l'an, la paroisse de Saint-Hippolyte se rendait processionnellement à la Font-Sainte, le 2 juillet et le 8 septembre. Ces deux fêtes de Marie, communément appelées la *première* et la *seconde Font-Sainte,* attiraient un certain nombre de fidèles et plusieurs fois des guérisons extraordinaires récompensèrent la foi de ceux qui venaient à la source bénie. Le P. Murat ayant entendu parler de ce concours se fit un bonheur, bien digne d'un homme apostolique, de venir évangéliser les pèlerins, et on indique encore la croix de granit du pied de laquelle il parlait.

Le saint missionnaire voyait avec peine que, dans l'oratoire si étroit bâti par Marie Galvain, le pèlerin ne pouvait, ni s'approcher du sacrement de pénitence, ni recevoir la sainte communion. Il conçut donc le désir d'élever, à côté de la fontaine, une chapelle assez spacieuse et assez décente pour qu'on pût y célébrer les saints mystères et administrer les sacrements. Il fit part de cette pensée à Mgr de Gualy, alors évêque de Saint-Flour. Ce prélat voulut

Digitized by Google

visiter en personne le pèlerinage de la Font-Sainte, et après avoir tout examiné par lui-même, il approuva le projet du P. Murat. La construction d'une chapelle était décidée, mais les ressources manquaient. Le P. Murat y pourvut; il obtint du prélat l'autorisation de faire une quête dans tout le diocèse. Le 16 juillet 1833, il envoyait de Saint-Flour, à tous les curés, une circulaire où percent à chaque ligne son zèle pour les âmes, et son amour pour Marie. Il y rappelle l'antiquité du pèlerinage, le grand nombre de grâces obtenues ; il démontre la nécessité urgente d'un sanctuaire suffisant pour satisfaire à la dévotion des pèlerins; il fait connaitre les intentions de Monseigneur, qui n'a pu voir sans attendrissement qu'un pèlerinage si fréquenté n'eût qu'un oratoire si petit et si pauvre. Enfin il indique les moyens à prendre pour recueillir les aumônes, et fait un chaleureux appel à la charité et à la piété des âmes dévouées à Marie.

L'appel fut entendu et les offrandes arrivèrent. Le P. Murat du reste ne se contenta pas d'écrire en faveur de la Font-Sainte; il mit au service de cette sainte entreprise l'éloquence de sa parole tout apostolique. Entre si bonnes mains l'affaire ne pouvait manquer de réussir. Les aumônes s'élevèrent à la somme de 3.400 francs; on se mit donc immédiatement à l'œuvre.

M. Valarcher, Jean-Baptiste, du village de Rochemonteix, donna, par acte authentique, le terrain sur lequel devait être bâtie la chapelle, et mérita par cette générosité que son nom fût inscrit parmi les bienfaiteurs insignes du pèlerinage. Mais cette fois encore des difficultés surgirent, que le P. Murat constate dans une seconde circulaire, du 28 août 1837, mais dont il ne nous explique point la nature. A cette époque la chapelle était presque terminée, mais les aumônes recueillies déjà ne pouvant couvrir les dépenses, le zélé et infatigable missionnaire fait encore appel à la charité des pasteurs et des fidèles, en rappelant plusieurs guérisons miraculeuses récemment opérées sur la montagne de Marie.

Ce second appel fut entendu comme le premier et, dès le 8 septembre suivant, la chapelle était bénite solennellement, en présence d'une foule très nombreuse, par M. de

Digitized by Google

Rochemonteix, de Pradines, vicaire général de Poitiers. Depuis ce jour le pèlerinage prit d'année en année plus d'extension. Le P. Murat n'oublia jamais sa chère Font-Sainte « qui est, dit-il dans une lettre à M. le curé de « Saint-Hippolyte, comme la piscine de Siloë, où les « âmes viennent souvent se purifier de la lèpre du péché, « tandis que Marie obtient pour les corps des guérisons « surprenantes. »

Le saint missionnaire revit-il la sainte montagne qui lui devait une gloire nouvelle ? Nous ne savons. Mais s'il n'a pas revu la Font-Sainte sur la fin de ses jours, il est du moins allé mourir à l'ombre d'un autre sanctuaire de la mère de Dieu, Notre-Dame de Lorette de Salers. C'est dans l'hospice de cette ville, situé à quelques pas de ce dernier oratoire, que le P. Murat est mort plein de jours et de mérites, le 4 juillet 1869.

Un prêtre aussi pieux que zélé, M. Combes, curé de Saint-Hippolyte pendant près de quarante ans (1841-1880), développa l'œuvre du saint P. Murat, donna de l'extension au pèlerinage et enrichit la chapelle d'ornements de toute sorte, et surtout de nombreuses et très précieuses reliques.

En première ligne, nous devons placer un morceau du voile de la Bienheureuse Vierge Marie, donné par le pape Grégoire XVI qui, dans l'acte de donation, se recommande aux prières de Notre-Dame. Cette relique précieuse est enfermée dans un beau reliquaire, appelé *le reliquaire de la Sainte Vierge,* que l'on donne à baiser aux pèlerins.

Mentionnons ensuite huit beaux reliquaires en cuivre doré, d'égale forme et grandeur. On y voit, entre autres restes sacrés, du bois de la vraie Croix ; des reliques de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne, de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Laurent, de saint Hippolyte, de saint Antoine, abbé, de saint Ignace, martyr, de saint Césaire, de saint Stanislas, évêque, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint François de Sales, de saint Claude, de saint Blaise, de saint Louis de Gonzague. Il y a aussi des reliques de sainte Christine, de sainte Claire, de sainte Thérèse, de sainte Jeanne de Chantal, de sainte Aurélie, etc.... Telle est la couronne brillante de

Digitized by Google

bienheureux dont les restes mortels, comme de riches joyaux, ornent le front de la Reine des saints, dans ce sanctuaire béni de la montagne.

Un autre genre de trésor que possède le pèlerinage de Notre-Dame de la Font-Sainte, ce sont les indulgences dont les Souverains Pontifes Grégoire XVI et Pie IX ont libéralement doté ce sanctuaire vénéré ; en voici le résumé.

1° Une indulgence plénière, le 2 juillet, fête de la Visitation, ou l'un des sept jours qui suivent ; même indulgence, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, ou l'un des jours de l'octave ; une troisième indulgence plénière au jour de son choix. — 2° Indulgence de deux cents jours à tous les fidèles qui assistent aux processions de l'ouverture et de la clôture du pèlerinage ; même indulgence toutes les fois que l'on visite la chapelle et qu'on y prie avec piété. (Grégoire XVI, 7 juin 1839).

Un second bref de Grégoire XVI (10 décembre 1842) confirme les indulgences précédentes et permet de gagner l'indulgence attachée à la visite de la statue miraculeuse, à Saint-Hippolyte, depuis le jour de la descente jusqu'au 2 juillet, une fois le jour.

Notre Saint Père le Pape Pie IX, de glorieuse mémoire, par son bref du 4 avril 1856, a aussi accordé une indulgence plénière à tous les fidèles qui assistent aux processions qui se font en l'honneur de Notre-Dame de la Font-Sainte, aux conditions ordinaires de la confession et de la communion, et deux cents jours aux personnes qui n'ont point communié le jour de la procession ; mêmes indulgences sont accordées aux paroisses voisines qui se rendent en procession à la Font-Sainte. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire. Peu de pèlerinages, on le voit, sont aussi favorisés que celui qui nous occupe en ce moment.

III.

Les fêtes

C'est maintenant le lieu de parler des fêtes de la Font-Sainte et de dire avec quelle piété, quel concours, elles sont célébrées chaque année. Pendant près de neuf mois, la

Digitized by Google

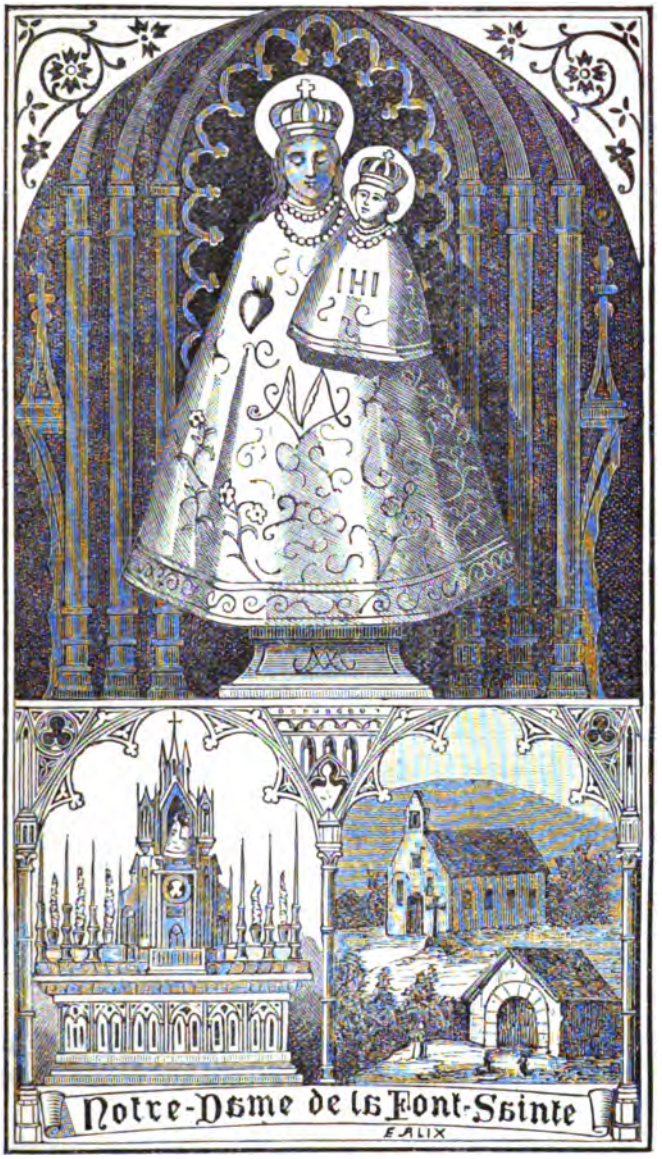


Fig. 23. Notre-Dame de la Font-Sainte

Digitized by Google

statue de Notre-Dame de la Font-Sainte est conservée pieusement dans une chapelle richement ornée de l'église de Saint-Hippolyte. Cette statue est en bois et ne mesure que $0^{m},50$ de haut. La Vierge est debout et tient l'enfant Jésus sur le bras gauche. Elle est habituellement recouverte d'un manteau en drap d'or, dû à la générosité reconnaissante de quelque pieux fidèle. Lorsqu'un nouvel ornement lui est donné, ce qui arrive presque chaque année, l'ancien est découpé en petits morceaux que les pèlerins emportent, comme souvenir de leur pieuse visite.

Pendant les frimas de l'hiver, long en ces parages, la Vierge miraculeuse ne laisse pas d'être visitée dans l'église de Saint-Hippolyte, et c'est à son autel que les prêtres de la paroisse célébrent les messes fréquemment demandées en son honneur. Mais les grands, les beaux jours du pèlerinage commencent au mois de juillet pour se continuer jusqu'à la mi-octobre. A cette époque, où la montagne s'illumine des feux d'un soleil ardent, où la plus luxuriante végétation couvre les hauts sommets d'un moelleux tapis de verdure et de fleurs, la Vierge de Saint-Hippolyte quitte le fond de la vallée et, comme autrefois Marie *s'en alla sur les montagnes de Judée,* gagne les hauteurs comme pour attirer vers le ciel, après elle, les milliers de cœurs qui viendront l'y saluer.

Le 1er juillet, veille de la Visitation, on voit arriver à Saint-Hippolyte, de tous les côtés de l'horizon, un concours si prodigieux de pèlerins que l'on se demande où ils pourront trouver un abri. Les uns viennent en voiture, un plus grand nombre à cheval, la plupart à pied. Les cantons de Salers, Saint-Cernin, Pleaux, Saignes, Champs envoient chacun un fort contingent. Murat et Mauriac, ces deux villes si dévouées à Marie, tiennent à députer aussi une garde d'honneur à la Reine de la montagne. C'est un touchant spectacle que ce nombreux concours de pieux fidèles, venus de tous les vents du ciel, ayant hâte d'aller se prosterner devant la statue de Notre-Dame, élevée sur un trône ruisselant d'or et de lumière.

A neuf heures du soir commence un salut solennel. La richesse du décor, l'harmonie et la variété des chants, l'éclat

Digitized by Google

des fleurs, la phalange des enfants de chœur, la couronne vénérable de prêtres accourus des environs, tout remue l'âme jusque dans ses profondeurs intimes. Une instruction, toujours à la louange de Marie, et la bénédiction du Saint-Sacrement terminent cette cérémonie. Cependant, la foule ne se retire point : les uns se préparent à s'approcher du tribunal de la pénitence ; les autres, qui ont déjà rempli ce pieux devoir avant de quitter leurs paroisses respectives, prennent, sur les dalles mêmes de l'église et jusque sur les marches de l'autel, un repos qu'appellent les fatigues d'une longue course ; d'autres enfin tiennent à passer cette nuit dans la prière, faisant ainsi, sous les yeux de Marie, cette nouvelle *veillée d'armes.*

Cependant l'aurore se lève radieuse : Une messe de communion est célébrée, vers six heures, après laquelle le son des cloches annonce le départ de la procession. L'une de ces cloches, la plus grande, date du XVe siècle (1473). Elle porte cette simple inscription tirée de l'Evangile : *Jesus autem transiens per medium illorum ibat.* Nous n'y changeons qu'un mot, et tandis qu'elle jette ses notes mélancoliques aux échos de la vallée , nous nous disons : Marie, mère, de *Jésus, passant au milieu de ces pèlerins* accourus de toutes parts, *s'en va* ; elle va prendre possession de son trône sur la montagne. La seconde cloche, datée de 1660, porte une inscription beaucoup plus longue où nous voyons figurer en tête le nom de Marie : *Per preces Beatæ Mariæ Virginis, sancti Hippolyti.... etc.* Le nom de la Vierge précédant celui de saint Hippolyte, titulaire de l'église, est pour nous une preuve évidente que le pèlerinage était en grand honneur à cette époque, puisque la Sainte Vierge y éclipse déjà le patron local.

La procession s'organise et s'ébranle ; on gravit les flancs escarpés de la montagne. Les femmes marchent les premières, le chapelet à la main, et se disputant l'honneur de porter tour à tour la statue de Notre-Dame ; les hommes viennent ensuite avec le clergé précédés de la croix. A mesure qu'on s'élève, le vent devient plus fort et fait flotter les enseignes pieuses ; l'horizon s'étend et on voit de tous côtés de nouveaux pèlerins se joindre à la procession. Nous

Digitized by Google

voilà sur la verte pelouse émaillée de fleurs, qui semblent venues là pour se faire fouler avec bonheur sous les pieds qui portent l'image de la Reine du ciel. On s'avance avec un peu plus d'ordre, mais le coup d'œil n'y perd rien. De loin les robes éclatantes des enfants de chœur, tranchant sur le vert émeraude de la montagne, produit l'effet de bluets et de coquelicots dans un champ de blé ; les costumes variés des femmes venues de divers points complètent cette flore nouvelle et animée.

On arrive ainsi, chantant et priant à la *pierre de l'apparition* surmontée d'une croix brillamment ornée. On y fait halte. De là on découvre le sanctuaire qui émerge au milieu de l'immense tapis de verdure et dont on entend déjà la cloche jeter au loin ses sons argentins. Après le chant du *Sub tuum*, le prêtre officiant donne la bénédiction à la foule inclinée, qui s'ébranle de nouveau et reprend son mouvement ascensionnel. A la chapelle, les processions d'Apchon et de Cheylade rejoignent celle de Saint-Hippolyte, et la Reine fait son entrée triomphale dans son sanctuaire de la montagne ; elle prend possession du trône qui lui est préparé au-dessus du maître-autel, où, pendant trois mois, elle écoutera les prières de tous ceux qui viendront l'y visiter.

La foule, qui s'élève ordinairement à trois ou quatre mille personnes, ne peut évidemment pénétrer toute dans l'enceinte, aussi la grand'messe est-elle célébrée sur un autel portatif, à l'entrée de la chapelle. Vingt-cinq à trente prêtres entourent l'autel où commence le saint sacrifice. Le moment de l'élévation est des plus solennels, alors que le son de la clochette se fait seul entendre au milieu de cette foule immobile et prosternée autour de l'oratoire, au centre de ce désert qui l'entoure de toutes parts. Ce tableau grandiose produit sur l'âme une impression dont on ne peut se défendre.

Cependant, la messe finie, la foule se disperse ; des groupes se forment çà et là. Sur le gazon s'étalent les provisions de bouche apportées par chacun, et bientôt commencent des repas pleins de simplicité et de frugalité, où règne la charité la plus fraternelle. L'heure des vêpres rassemble bientôt dans la chapelle les pèlerins qu'une

Digitized by Google

longue distance n'a pas obligés à prendre déjà le chemin du retour. Enfin avec la bénédiction du Saint-Sacrement finit cette première fête, pendant laquelle les pèlerins n'ont cessé d'entourer la source bénie pour s'y désaltérer et s'y laver.

A dater de cette cérémonie, chaque jour est signalé par l'arrivée de nouveaux pèlerins. Leur affluence est grande surtout les dimanches, le 26 juillet, fête de sainte Anne, le 15 août, le 8 septembre et pendant toute l'octave de la Nativité. En 1878, du 8 au 15 septembre, on ne distribua pas moins de quatre mille communions. Ce chiffre donne une idée de l'affluence qui se produit, durant la belle saison, au sanctuaire de la montagne (1).

Mais voilà que les beaux jours s'en vont; il est temps de ramener la statue miraculeuse à l'église de la paroisse, où elle sera plus abordable aux pèlerins qui viendront encore l'implorer malgré les frimas. C'est à la mi-octobre que se célèbre la fête de la *descente*. En ce jour, un sentiment de tristesse se mêle à la joie des pèlerins et on prie, ce semble, avec plus de ferveur dans ce sanctuaire qui restera fermé durant de longs mois. A neuf heures a lieu une messe basse pour la communion des fidèles présents, puis commence la touchante procession qui ramène la statue de Marie à Saint-Hippolyte, où, après une messe solennelle, elle est replacée sur son autel, au chant du *Magnificat* et du *Te Deum*.

Telles sont les fêtes de la Font-Sainte ; tel est le concours qui les fait si belles. Mais, depuis quelque temps, l'exiguité de la chapelle ne pouvait suffire à recevoir les pèlerins ; aussi, une des premières pensées de M. l'abbé Cheyrier, à son arrivée à Saint-Hippolyte, a été de construire une église, vaste et digne de la renommée du pèlerinage. Cette pensée est en partie exécutée aujourd'hui.

Un mur d'enceinte fut d'abord élevé autour de la chapelle, mesurant 165 mètres de circuit et 1^{m},50 de hauteur moyenne. Dans l'espace de terrain ainsi enfermé et cédé gratuitement par M. Raynal, du Vernet, et le village de

(1) On distribue habituellement de cinq à six mille communions à la Font-Sainte durant les trois mois que dure le pèlerinage.

Digitized by Google

Rochemonteix, on a planté 300 pieds d'arbres qui, dans quelques années, permettront aux pèlerins de s'asseoir à l'ombre pour prendre leur repas, durant les chaudes journées de l'été. Mais ce n'était là qu'un travail préparatoire.

La première pierre de la nouvelle église fut posée le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, 1886, par M. Blanc, curé-doyen de Riom-ès-Montagnes, délégué de Mgr l'évêque de Saint-Flour, en présence d'une trentaine d'ecclésiastiques du canton et des cantons voisins, et de plus de deux mille pèlerins. La cérémonie fut imposante. Après les prières et les rites de la bénédiction, M. l'abbé de Chazelles, curé du Claux, célébra la grand'messe sur une magnifique estrade qui s'élevait au niveau du toit de l'ancien oratoire.

A partir de ce jour, les travaux furent poussés avec une telle activité que les pèlerins du 2 juillet de l'année suivante purent voir avec admiration les murailles du chevet et des deux bras de la croix élevées jusqu'à la naissance de la voûte.

Ce jour-là, dans le chantier de la Font-Sainte, quinze cents à deux mille pèlerins se pressaient autour de l'autel improvisé, les uns agenouillés sur des moellons, d'autres prosternés sur l'herbe, d'autres encore perchés sur les murailles ou nichés dans l'embrasure des fenêtres, tous priant, tous pieusement attentifs à l'éloquente parole du P. Brunet, missionnaire diocésain.

Enfin le 8 septembre, un an après la pose de la première pierre, la charpente était construite et placée. Après la grand'messe dite par M. l'abbé Mas, vicaire de Gien (Loiret), et la procession d'usage, la nouvelle charpente fut bénite par M. Chabrier, ancien curé de Cheylade, bienfaiteur du pèlerinage, qui, malgré ses quatre-vingt-six ans, trouva dans sa piété la force de gravir la sainte montagne.

Le plan de cette nouvelle église a été combiné et mûri par M. le curé de Saint-Hippolyte lui-même, qui a adopté avec beaucoup de sagesse le style roman, comme plus résistant aux intempéries de l'hiver, si long et si rude dans ces hauts lieux. Le plan représente une croix latine dont chacune des branches supérieures est terminée par une abside semi-circulaire renfermant un autel. Le chœur est

Digitized by Google

en outre accosté de deux chapelles qui communiquent avec lui par une arcade. Le chœur et le transept sont seuls terminés actuellement, l'ancienne chapelle servant provisoirement de nef à la nouvelle construction. Jusqu'à présent dix-huit mille francs ont été dépensés ; mais la générosité des pèlerins de la Font-Sainte n'est point épuisée, et ceux-ci ne laisseront certainement pas inachevé le sanctuaire de leur Mère bénie.

IV.

Les prodiges

Pour exciter la confiance des pèlerins de la Font-Sainte, nous terminerons cette notice par l'énumération de quelques-unes des faveurs extraordinaires obtenues par l'intercession de la Vierge de la montagne. Il est regrettable que, par le passé, on n'ait point tenu compte des faits réputés miraculeux ; heureusement des personnes, sur le témoignage desquelles on peut absolument compter, en ont conservé un certain nombre. Les faits récents sont fidèlement consignés dans un registre qui a pour titre : *Les souvenirs de la Font-Sainte*. Nous y ferons des emprunts après avoir puisé dans le *Manuel du Pèlerin* pour les faits antérieurs.

Une mère porte sur la montagne bénie son enfant âgé de quatre ans qui n'a point encore marché ; elle le dépose sur le seuil de la chapelle, et tout à coup elle le voit s'échapper de ses bras et courir seul et sans soutien vers l'autel de Marie.

Un autre enfant avait fait, de très haut, une chute si malheureuse qu'il s'était fracturé le crâne. Les médecins conseillaient de le laisser mourir sans essayer le trépan, jugeant l'opération inutile. Mais la mère du pauvre condamné ne peut se résigner à le voir mourir : elle recourt à Marie et demande pour son enfant une messe à M. le curé de Saint-Hippolyte, et pendant qu'elle se dit à l'autel de Notre-Dame, l'enfant appelle sa mère en disant qu'il est guéri et ne sent plus aucune douleur : l'os déboité s'était remis de lui-même à sa place.

Digitized by Google

Vers 1825, un vieillard aveugle aurait recouvré la vue après s'être lavé les yeux avec l'eau de la source.

M. Madeuf, ancien vicaire général de la Guadeloupe, retiré à Ydes, assure qu'une de ses sœurs fut guérie d'une grave infirmité après avoir invoqué Notre-Dame de la Font-Sainte et, dès sa première année de prêtrise, lui-même vint célébrer sur la sainte montagne une messe d'actions de grâces.

Vers l'âge de quatre ans, M. le curé actuel de Saint-Hippolyte, par suite de quelque accident, était devenu si bègue et s'exprimait avec tant de difficulté qu'il pouvait à peine se faire comprendre ; son père, par un temps d'hiver épouvantable, monte à Saint-Hippolyte, y fait dire une messe et l'enfant est guéri le jour même.

Au mois de septembre 1878, tandis que Mgr de Saint-Flour était à Lourdes avec un pèlerinage diocésain, la Font-Sainte offrait un bien consolant spectacle. Bien des fidèles, à qui leurs ressources n'avaient point permis d'aller à Lourdes, voulurent se dédommager en se rendant à pied à la Font-Sainte, et leur pèlerinage n'en fut sans doute que plus méritoire. Le dimanche de la fête du Saint Nom de Marie, la foule des pèlerins fut plus grande encore. Ce jour-là un enfant qui n'avait jamais marché fut guéri instantanément après qu'on lui eut lavé les jambes dans l'eau de la fontaine.

En 1882, par suite d'une maladie qui lui rendait impossible tout travail (abcès à la mâchoire), un instituteur fut obligé de demander un congé. Après avoir consulté plusieurs médecins et suivi inutilement leurs prescriptions, il a recours à Notre-Dame de la Font-Sainte, et l'année suivante il vient en pèlerinage la remercier de la guérison obtenue.

La famille Deydier, originaire de Saint-Paul-de-Salers, habitant Paris, avait un enfant, âgé d'environ dix ans, constamment souffreteux, que rien ne pouvait soulager. On le voue à Notre-Dame de la Font-Sainte et bientôt il retrouve une santé florissante. Dans le courant du mois d'août 1883, sa mère et sa tante l'ont conduit sur la montagne remercier sa céleste bienfaitrice. Vers la même époque, deux autres enfants, l'un de Saint-Paul-de-Salers, l'autre du Vigean, furent également guéris.

Digitized by Google

Une personne de Drugeac fut prise, il y a quelques années, de coliques si violentes qu'on la crut perdue. On lui fait avaler quelques gouttes de l'eau de la Font-Sainte, et elle fut instantanément guérie.

Marie Tronchet, de la Massugère, paroisse de Saint-Bonnet-de-Marcenat, avait presque perdu la vue dans son enfance. Elle la recouvra subitement après s'être lavée à la source miraculeuse. Depuis lors elle est revenue, tous les ans, faire son pèlerinage d'actions de grâce. Elle y est venue encore, âgée de 75 ans, le 3 août 1884, et elle a certifié le fait publiquement.

Deux jours après, un jeune homme, âgé de vingt-sept ans, venait aussi, en compagnie de ses parents, à la Font-Sainte, pour remercier Marie de sa guérison. Atteint de phthisie, les médecins désespéraient de lui; mais il n'a pas désespéré de la puissance de la Sainte Vierge qui lui a rendu la santé et la vigueur de la jeunesse.

Le 10 août de la même année, un jeune enfant de Mauriac, âgé de 4 ans, est porté à la Font-Sainte par ses parents qui viennent en actions de grâce pour la conservation de leur fils, rendu à la santé, disent-ils, par la seule invocation de Notre-Dame de la Font-Sainte.

François Talon, propriétaire au Claux, s'était fait, en 1850, une entorse au pied droit dont il n'était jamais complètement guéri. A certaines époques, il y souffrait des douleurs aiguës, en sorte qu'il ne comptait pas sur sa guérison. Plus tard, sa petite fille étant tombée malade, il s'adressa pour elle à Notre-Dame de Lourdes, à Notre-Dame de Châteauneuf, et enfin à Notre-Dame de la Font-Sainte. Arrivé sur la montagne, à la vue de la chapelle, il ôta sa chaussure et alla pieds nus faire ses dévotions. Il repartit de même après avoir plongé les pieds dans la fontaine de l'oratoire. Revenu au point où il avait quitté ses souliers, il voulut les reprendre. A ce moment, il sentit un frisson courir tout le long de la jambe droite : c'était sa guérison, car depuis lors il n'a plus éprouvé aucune douleur au pied malade. La Sainte Vierge lui avait accordé, non la grâce qu'il était venu solliciter, parce qu'elle n'entrait point dans les desseins de la Providence, mais une autre qu'il ne

Digitized by Google

songeait plus à demander. Sur l'avis de M. le curé du Claux, il a attendu longtemps pour faire sa déclaration, afin de constater qu'il était radicalement guéri. Ce n'est, en effet, que le 18 mars 1885 qu'il a relaté et signé de sa main sa guérison, dans le *Livre* de la Font-Sainte « et il aurait été « heureux, disait-il, de la signer de son sang. »

Le 16 juillet 1886, Marguerite M... vient remercier Notre-Dame de la Font-Sainte de sa guérison. Atteinte à la jambe gauche d'une tumeur rebelle à tous les traitements, elle pouvait à peine se mouvoir. Elle pense que la Sainte Vierge la guérira et se transporte à grand'peine à la Font-Sainte, le 2 juillet 1885. A partir de ce jour un mieux sensible se fait sentir et le jour de son pèlerinage d'actions de grâces elle est parfaitement rétablie.

En juin, une demoiselle de Saint-Denis (Seine) était si malade que sa famille craignait un dénouement fatal que tous les secours de l'art paraissaient impuissants à conjurer. Une ouvrière qui travaillait dans la maison parle de la Font-Sainte et on commence une neuvaine. Lorsque, le dernier jour, on eut fait dire une messe en l'honneur de Notre-Dame de la Font-Sainte, la jeune personne parut assez guérie pour qu'on ne crut pas imprudent de la faire partir pour la campagne. Le 10 août, l'ouvrière faisait un pèlerinage d'actions de grâces et attestait la complète guérison de sa jeune maîtresse.

Le 3 août 1887, une demoiselle de Saint-Flour, venue à la Font-Sainte avec quelques autres personnes, a déclaré se croire redevable à la Sainte Vierge de la guérison d'une sciatique dont elle avait souffert durant plusieurs années.

Le 8 septembre de la même année, G. C., de Drugeac, est venu à la Font-Sainte en actions de grâces. Ce père plein de foi était déjà venu en pèlerinage le 2 juillet précédent, convaincu que la Sainte Vierge guérirait sa fille menacée de cécité et soignée jusque là sans succès par les hommes de l'art. En effet, à partir de ce jour, un mieux sensible se manifesta et, lors du second voyage de son père, celle qu'on croyait devoir être aveugle pour toujours, avait complètement recouvré la vue.

Digitized by Google

Ces faveurs extraordinaires n'ont pas été les seules obtenues, et assurément elles ne seront pas les dernières. Ici comme à Lourdes la puissante Mère de Dieu continuera à sauver les âmes en guérissant les corps, et tant que l'eau de la fontaine sainte coulera pour le soulagement des infirmités corporelles la grâce de Jésus-Christ coulera également pour purifier et sanctifier les cœurs.

Il existe une confrérie, approuvée par Pie IX, (bref du 4 avril 1856) sous le nom de *Dévotion ou Fête de Notre-Dame de la Font-Sainte,* dont presque tous les pèlerins tiennent à faire partie. Elle n'impose d'autre obligation que de donner son nom et de faire, chaque année, une offrande de vingt-cinq centimes pour l'entretien de la chapelle. Il paraît qu'autrefois les associés se réunissaient le 2 juillet, fête patronale de la Font-Sainte. Aujourd'hui encore la messe solennelle de ce jour se célèbre pour eux.

Les évêques de Saint-Flour sont souvent venus à la Font-Sainte, malgré les difficultés des chemins et l'éloignement de la cité épiscopale, et récemment encore, le 26 août 1885, Mgr Pagis, évêque de Tarentaise, aujourd'hui évêque de Verdun, faisait son pèlerinage à la Reine de nos montagnes.

O Marie! O Notre-Dame de la Font-Sainte, me voici humblement prosterné à vos pieds pour implorer votre puissante protection auprès de votre cher Fils Jésus-Christ. Je désire, ô ma bonne Mère! obtenir de Lui la grâce que vous connaissez ; mais hélas! je me reconnais indigne des faveurs du ciel, et je viens à vous afin que, par vos prières, vous m'obteniez ce bienfait.

Vierge sainte, je vous choisis aujourd'hui pour ma Mère, mon Avocate et ma Souveraine. Je vous consacre tout ce qui m'appartient, ma santé, ma vie et tout ce qui m'intéresse. Protégez-moi, s'il vous plaît, dans le douloureux pèlerinage de la vie; défendez-moi contre les attaques du démon et faites que mon cœur vous reste toujours fidèle. Je voudrais pouvoir demeurer toujours à vos pieds dans votre béni sanctuaire de la montagne, mais je ne puis qu'y laisser

Digitized by Google

mon cœur et mes affections. Recevez-moi donc au nombre de vos serviteurs perpétuels et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! Ainsi soit-il !

Manuel du Pèlerin de la Font-Sainte, par M. Combes, 1866. — *Vie du Père Murat*, par M. l'abbé J.-B. Serres, 1875. — Notes communiquées par M. Cheyrier, curé de Saint-Hippolyte, 1885-1887.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

ARRONDISSEMENT D'AURILLAC

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier

NOTRE-DAME DU CŒUR

A AURILLAC

Dont le couronnement a été autorisé par le révérendissime chapitre du Vatican (1862).

Cor meum ibi cunctis diebus.
Là est mon cœur à jamais.
(2 Paral. VII. 16.)

La dévotion de la ville d'Aurillac envers la Sainte Vierge est des plus remarquables, car, de tout temps, elle s'est distinguée par son dévouement à la Mère de Dieu. Lorsque, autrefois, elle était environnée de hautes murailles, elle avait placé sur chacune des grosses tours qui défendaient ses six portes une statue de Marie, comme pour faire entendre qu'elle comptait moins sur l'épaisseur de ses remparts que sur le secours de la Mère de Dieu. Lorsque ses murailles eurent été renversées, elle plaça l'image de Marie dans la façade des maisons construites sur leur emplacement et les y vénère encore aujourd'hui.

Il est une autre preuve bien plus frappante de la dévotion d'Aurillac envers la Sainte-Vierge : ce sont les sept sanctuaires que lui a élevés son amour.

Le premier c'est Notre-Dame d'Aurillac. Cette vaste et

Digitized by Google

belle église, située sur l'emplacement actuel de l'Hôtel de Ville, était desservie par une communauté de prêtres, tous nés à Aurillac et baptisés dans l'église même : double condition indispensable pour y être admis.

Fig. 24. Sceau de l'église paroissiale de Notre-Dame d'Aurillac

C'était dans cette église, restée l'unique paroisse de la ville jusqu'en 1792, que les consuls prenaient possession du Consulat, qu'ils juraient d'en remplir loyalement tous les devoirs ; c'était là qu'ils recevaient le serment des habitants ; là que toutes les corporations avaient leurs chapelles, leurs bannières, leurs archives. Mais, hélas ! ce noble sanctuaire, renversé une première fois, en 1569, par les protestants ; relevé, peu après, plus majestueux et plus plus beau ; enrichi par le secrétaire du roi, M. Lagarde, d'une statue de la Vierge en argent du poids de 40 marcs et de la valeur de 1200 livres ; ce sanctuaire a été renversé pendant les jours néfastes de 93, pour ne plus se relever.

Le second sanctuaire de Marie dans Aurillac, c'est Notre-Dame-aux-Neiges, autrefois église du couvent des Cordeliers, aujourd'hui une des paroisses de la ville. Saint Antoine de Padoue, prêchant à Aurillac, en 1225, y jeta, dit-on, les fondements d'une chapelle et d'un petit monastère qui lui était contigu. En 1332, ils furent remplacés par un vaste et bel édifice qui tomba plus tard sous le marteau destructeur des protestants (1569). Le torrent de l'hérésie une fois écoulé, les Cordeliers relevèrent à grand peine la maison de Dieu. Heureusement cette nouvelle église échappa aux démolisseurs de 93, et depuis la Révolution elle est devenue église paroissiale sous le titre de Notre-Dame-aux-Neiges.

Sainte Marie des Carmes était le troisième sanctuaire de Marie dans Aurillac. Fondé par ces religieux en 1328, détruit aussi par les protestants, il fut relevé par les consuls qui consacrèrent à sa reconstruction une somme de 16.000 livres. Malheureusement il a été renversé de nouveau en 1793 et l'acte de destruction a été complété au commencement de ce siècle. Un couvent de Clarisses occupe aujourd'hui

Digitized by Google

l'emplacement où étaient les Carmes, et un monastère de Carmélites, fondé à peu de distance, il y a quelques années, a remplacé l'ancienne église de Sainte-Marie des Carmes, en dédiant sa chapelle au Cœur Immaculé de Marie. La première pierre en fut posée, le 13 août 1874, par Mgr Bouange, et le maître-autel, consacré par Mgr Pagis, le 7 septembre 1883. L'archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie y a été établie, dès les premiers jours, pour la conversion des pécheurs en général, et plus particulièrement de ceux qu'on ne cesse de recommander aux prières des religieuses et des membres de l'association.

Le sanctuaire de Notre-Dame d'Aureinques est le quatrième élevé dans Aurillac à l'honneur de la Mère de Dieu, mais son origine est si merveilleuse, son histoire si pleine d'intérêt, la dévotion qui s'y manifeste toujours si populaire, qu'elle mérite une étude à part.

En 1630 eut lieu l'érection d'une autre église en l'honneur de la Sainte Vierge. Les consuls, ayant fait venir du Puy les religieuses de Notre-Dame pour leur confier l'éducation des jeunes personnes, leur bâtirent, sous le vocable de l'Assomption, une belle église au centre de la ville. Ce nouveau sanctuaire s'étant écroulé en 1718, les religieuses construisirent une église plus vaste qui fut bénite, en 1728, par M. l'abbé Négrel, vicaire général de Monseigneur l'abbé d'Aurillac. Cette nouvelle église attira bientôt un si grand concours d'âmes pieuses que beaucoup de fidèles, en mourant, demandaient à y être enterrés. C'est aujourd'hui le Théâtre ! Acteurs et spectateurs ne se doutent guère qu'ils s'amusent sur des tombes ! Heureusement ce sanctuaire profané a été, lui aussi, remplacé par un autre. Les religieuses de l'Instruction de l'Enfant Jésus, qui ont remplacé les religieuses de Notre-Dame, ont à leur tour élevé une vaste et magnifique chapelle gothique qui a été consacrée par Mgr de Pompignac, le 18 août 1862, sous le titre de l'Immaculée-Conception.

Un sort non moins déplorable que celui de l'ancienne église de Notre-Dame était réservé à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. Bâtie en 1763, avec l'agrément des consuls, dans la rue Saint-Marcel, elle était fréquentée non

Digitized by Google

seulement par les habitants du quartier, mais par toute la ville, chaque famille se faisant un devoir, en allant à la promenade, ou en s'en revenant, d'y entrer pour faire la prière du soir.

Ce sanctuaire demeura en grande vénération jusqu'en 1792 où il fut, comme tant d'autres, indignement pillé, profané et abandonné ; on le voyait alors rempli d'*ex-voto,* rappelant les merveilles de grâces et de guérisons opérées par l'intercession de la Sainte Vierge. Un lieu si saint, après avoir été converti en une ignoble écurie, est aujourd'hui occupé par l'hôtel Saint-Pierre.

Enfin le septième sanctuaire à Marie (1) et le plus renommé est celui de Notre-Dame du Cœur, dans l'église de Saint-Géraud. Dédiée une première fois, en 916, sous les yeux du bon Comte, reconstruite à plusieurs reprises, toujours sur un plan plus vaste, l'antique église abbatiale fut consacrée, en 1096, par le B. Urbain II, venu à Aurillac après la prédication de la première croisade, accompagné de saint Hugues, abbé de Cluny, et d'une foule d'autres prélats. Tombée presque entièrement sous le marteau des religionnaires, elle fut restaurée, au XVIIe siècle, par Charles de Noailles, abbé d'Aurillac, plus tard évêque de Saint-Flour. on y travailla soixante-quatorze ans, mais en 1643, le manque de ressources fit cesser les travaux.

Ce monument inachevé demeura dans cet état jusqu'aux mauvais jours de 1793, où il vit son clocher tomber sous les coups des vandales modernes. Dans ce siècle enfin, la restauration de l'église de Saint-Géraud a été reprise ; deux travées ont été ajoutées à ce qui restait de l'ancienne abbatiale et, lorsque le clocher sera terminé, rien ne manquera plus au plus beau monument d'Aurillac.

Ce qui nous intéresse spécialement dans cette vieille basilique, c'est la chapelle de Notre-Dame du Cœur, centre de la dévotion dont nous avons à parler maintenant avec quelque développement. Cette dévotion a eu deux phases bien distinctes : dans la première on y a honoré la Sainte

(1) Nous devons mentionner aussi la chapelle du couvent du Buis, consacrée à Notre-Dame de la Visitation, et qui a remplacé l'ancienne église de la Visitation devenue le manège du Haras.

Digitized by Google

Vierge sous le nom de Notre-Dame du Chœur; dans la seconde, c'est-à-dire à partir du XVIIe siècle, sous celui de Notre-Dame du Cœur, qu'elle garde encore aujourd'hui.

I.

Notre-Dame du Chœur

C'est au Xe siècle qu'il nous faut remonter pour rencontrer les premières traces du culte rendu à Marie dans le monastère d'Aurillac, et nous les trouvons dans un codicile de Garsinde, veuve de Raymond Pons, comte de Toulouse, vers l'an 974. Après plusieurs dons au monastère d'Aurillac, la généreuse comtesse lègue encore « à Dieu, à saint Pierre, à saint Géraud et à *Sainte Marie du monastère d'Aurillac,* les manses de Puy-Méjane et le bois appelé les Rames. » Ces différentes propriétés étaient situées dans le diocèse de Carcassonne. Les libéralités de la comtesse de Toulouse prouvent clairement que le sanctuaire de Notre-Dame à Saint-Géraud était déjà célèbre.

Après ce premier rayonnement du culte de Marie dans le monastère où fut élevé Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, il nous faut traverser une nuit de trois siècles où ne se rencontre aucun vestige de cette dévotion. Mais au milieu du XIIIe siècle le voile se déchire, et nous la voyons rayonner de nouveau pour ne plus s'éclipser. La chronique des abbés d'Aurillac nous apprend que Bertrand Ier, 24e abbé, mort en 1252, voulut être enterré dans la crypte ou cimetière *de la chapelle de Notre-Dame,* et que Guillaume III, 28e abbé, décédé en 1291, fut enseveli devant *l'autel même de Notre-Dame.*

Les fidèles imitaient cette piété des abbés et manifestaient leur propre dévotion par des dons et des fondations multiples. Ainsi en 1280, Marine, veuve d'Eustache de Beaumarchais, consigne dans son testament un legs de XXI deniers tournois pour le luminaire de *Notre-Dame du Chœur,* au monastère. Guillemette, femme de Pierre de Bonenfant, donne aussi par testament (1286) trois deniers de rente annuelle « aux trois chandelles de *Notre-Dame du Chœur,* de Saint Géraud et de Notre-Dame de la paroisse. »

Digitized by Google

C'est donc vers la fin du XIIIe siècle que nous voyons attribuer, pour la première fois, à la Vierge vénérée dans l'abbatiale d'Aurillac, le nom spécial de Notre-Dame du *Chœur*. Cette dénomination lui venait de sa position dans l'église; dans le principe, en effet, la chapelle de Notre-Dame n'était point placée, comme aujourd'hui, dans le transept méridional, mais bien à côté de la chapelle absidale de Saint-Sauveur, vers l'endroit occupé maintenant par l'autel de Sainte Anne. Or il n'y avait point alors de déambulatoire autour du chœur qui se prolongeait jusqu'au chevet (1), en sorte que l'autel de Notre-Dame était dans le chœur des moines; de là lui vint le nom de *Notre-Dame du Chœur,* absolument comme dans l'église métropolitaine de Bordeaux il y avait *Notre-Dame de la Nef,* et comme dans la cathédrale de Chartres il y a encore *Notre-Dame du Pilier* (2).

Au XIVe siècle nous voyons tour à tour les ecclésiastiques, les nobles, les gens du peuple, s'empresser de léguer des sommes plus ou moins fortes pour l'entretien d'un luminaire, devant les autels respectifs des patrons de la cité. Ainsi, pour ne parler que du cierge de Notre-Dame du Chœur, nous voyons, en 1334, Jean Pouchet, prêtre, laisser, par testament, douze deniers de rente annuelle assignée sur un jardin à lui appartenant; en 1346, Marguerite de la Vernhie vendre à Hugues Vernhe, bourgeois et administrateur du luminaire, autres douze deniers de rente; en 1348, Guillaume Peugendre léguer encore douze deniers pour la même fin; en 1354, Pierre Pinart, originaire du Limousin, fonder par testament une rente de vingt-quatre deniers tournois, pour l'entretien des trois cierges mentionnés ci-dessus et d'un quatrième à la chapelle de Saint-Sauveur

(1) Mgr Bouange : *Saint Géraud,* II. 359.

(2) Tous les documents originaux, de la fin du XIIIe siècle au commencement du XVIIe, déposés aux archives départementales et communales d'Aurillac, portent constamment : *Beata Maria de Choro* ou *de Coro.* Cette dernière manière d'orthographier ne peut soulever une difficulté. Au moyen-âge on supprimait souvent la lettre h de mots similaires. C'est ainsi qu'on écrivait fréquemment *caritas* pour *charitas, carta* pour *charta, scola* pour *schola* (voir Du Cange). Au reste, nous trouvons dans les mêmes archives un acte de 1381 passé : *in coro ecclesiæ Bredomii,* d'autres encore où il est parlé des *presbyteri corarii* ou prêtres *coriers* du chapitre de Murat, etc.. Bien plus, dans l'office propre de Saint Géraud, imprimé en 1662 par les soins de l'abbé de Manzieri, on écrit encore *Beata Maria de Choro.* Enfin, au milieu même du XVIIIe siècle, M. Textoris, prêtre de la communauté, natif d'Aurillac, écrit, quatre fois sur cinq, même en français, *Notre-Dame du Chœur,* persistant à donner son nom primitif à la Vierge de l'abbatiale, même un siècle après que l'usage populaire avait introduit la dénomination de *Notre-Dame du Cœur.*

Digitized by Google

dans l'église abbatiale. Cette même année, l'abbé Aymeric de Montal ayant établi Philippe d'Athon son juge dans sa terre d'Aurillac, les consuls se rendent devant l'autel de Notre-Dame pour le récuser en présence de l'abbé.

La seule année 1361 nous a laissé le souvenir de quatre fondations du genre des précédentes. Les fondateurs sont Bernard del Fabre, pélissier, messire Durand Serrat, prêtre, Astorgie de Septfonts et enfin messire Géraud de Talon, qui lèguent des rentes de diverses valeurs pour l'entretien du cierge de Notre-Dame. Guillaume de Glénat était, cette même année, administrateur de la lampe de Notre-Dame du Chœur. En 1368, le vendredi avant la fête de sainte Madeleine, noble N. Rolandi assigne encore trois sous de rente au luminaire de sainte Marie du monastère.

Les artisans n'étaient pas en reste sur les bourgeois et les nobles : nous l'avons déjà vu ; en voici d'autres preuves. Durand Boeti, cordonnier, en 1370, et Jean Laborgade, tailleur d'habits, en 1375, donnent, le premier trois sous renduels, et le second huit deniers aussi renduels aux administrateurs des cierges de saint Géraud et de Notre-Dame du Chœur. Enfin par son testament (24 mai 1377), Pierre Bonenfant, d'Aurillac, lègue à chacun des quatre cierges du Corps-Dieu (Saint-Sacrement), de Saint Géraud, de Notre-Dame du Chœur et de Notre-Dame de la paroisse vingt deniers de rente ; et de plus autres vingt deniers « à la lampe qui brûle devant l'autel de Notre-Dame du Chœur, au monastère. »

Mais nous n'avons pu donner que quelques actes isolés, épaves échappées aux diverses révolutions. Ce qui prouve surtout que les fondations de ce genre étaient très nombreuses, ce sont deux cahiers qui nous sont restés et où sont énumérés les cens et rentes dus au luminaire dont nous parlons. Le premier, en parchemin, que son écriture fixe à la seconde moitié du XIVe siècle, contient environ quatre-vingt-dix rentes différentes, assises sur divers immeubles d'Aurillac ou des environs, pour l'entretien du seul cierge de Notre-Dame du Chœur (1).

(1) « *Census candele Beate Marie de Choro.* »

Digitized by Google

Le second cahier, en papier, renferme la liève des rentes dues aux deux cierges réunis de Notre-Dame du Chœur et de Notre-Dame de la paroisse. Composé de soixante-trois feuillets, il part de l'année 1438 et va jusqu'en l'année 1451.

Avant cette dernière date, était intervenue une transaction entre les prêtres de la communauté et les consuls, administrateurs-nés des revenus dus aux trois cierges. Le 8 février 1423, les deux bailes de la communauté s'obligent à payer annuellement aux consuls, la veille de la Noël, la somme de 21 sous tournois, pour tout ce que doit la communauté aux trois chandelles de Notre-Dame du Chœur, de Saint Géraud et de Notre-Dame de la paroisse.

Mais les habitants d'Aurillac n'étaient pas les seuls à honorer ainsi la Vierge du Monastère. Comme le tombeau de Saint-Géraud, l'autel de Notre-Dame du Chœur était un but de pèlerinage des plus fréquentés. Durant toute la période du moyen-âge, les étrangers y venaient en grand nombre des diverses contrées de la France, de l'Italie, de l'Espagne. Le concours était si grand, à certaines époques, que les consuls étaient obligés de faire tendre des chaînes, le long des rues, pour empêcher les pèlerins de s'étouffer, et assigner le parcours à suivre par ceux qui se rendaient à l'église abbatiale, et par ceux qui en sortaient.

Mais voici le triste XVIe siècle. L'abbaye d'Aurillac, sécularisée en 1561 et remplacée par une collégiale, devient, comme toutes les autres institutions et monuments de la ville, l'objet de la fureur protestante. Aussi aucun document n'est resté de cette époque pour nous rappeler la dévotion qui nous occupe, mais que nous allons voir se développer merveilleusement dans le siècle suivant.

II.

Notre-Dame du Cœur jusqu'à la Révolution

Au XVIIe siècle, la dénomination de la Vierge vénérée à Saint-Géraud, se transforme: elle devient *Notre-Dame du Cœur*. Ce nom ne fut d'abord vraisemblablement qu'une altération du premier vocable, provenant de la similitude

Digitized by Google

des consonnances (1). Dans un mémoire, daté du 8 août 1634, et contenant ce que les consuls sont tenus de faire durant le cours de l'année, on voit que, le Jeudi-Saint, ils devaient envoyer deux cierges, au nom de la ville, à l'église paroissiale, deux autres à Saint-Géraud, un à *Notre-Dame du Cœur,* un à Saint-Etienne, un à Saint-Jean-du-Buis, un à Notre-Dame des Carmes et un aux Pères de Saint-François. Enfin ils en expédiaient encore à plusieurs autres sanctuaires de la Vierge assez éloignés. Ce titre est le premier où nous ayons trouvé le nom de Notre-Dame du *Cœur* donné à la Vierge du Chapitre.

Les religieux Eudistes, en Normandie, et ceux du carmel d'Apt, (Vaucluse), prétendent être les fondateurs, en France, de la dévotion au cœur de Marie, vers le milieu du XVIIe siècle. Selon quelques auteurs, le père Eudes aurait composé, dès 1641, un office du cœur de Marie et on s'en serait servi dans ses communautés. Toujours est-il qu'à la date de 1646, les annales de la congrégation de Jésus et Marie, fondée par le Vénérable Eudes, font une mention très explicite de cette fête. Le 8 février 1648, grâce à l'autorisation de Mgr de Ragny, évêque d'Autun, il fut permis au P. Eudes, durant le cours d'une grande mission, de la célébrer avec une pompe extraordinaire dans la cathédrale.

Fig. 25.

L'année suivante, 1649, la fête du Cœur de Marie fut célébrée à Caen et l'office approuvé par les évêques de Coutances et Lisieux. Enfin, trois ans plus tard, le P. Eudes jetait la première pierre de l'église de son séminaire à Coutances, et, le 4 septembre 1655, il en faisait la dédicace au *Cœur de Jésus et de Marie.* Cette église, la première consacrée sous ce vocable, est aujourd'hui la chapelle du lycée.

(1) Nous ferons remarquer qu'au XVIIe siècle, on écrit fréquemment *cœur* pour *chœur* d'église, mais qu'on ne trouve jamais *chœur* écrit pour désigner le *cœur*, organe physique.

Digitized by Google

Si, en invoquant Marie sous le titre de Notre-Dame du Cœur, les habitants d'Aurillac avaient, dès 1634, l'intention d'honorer le Cœur immaculé de la Bienheureuse Vierge, comme tout le fait croire, ils ont eu incontestablement la primeur de cette dévotion sur les Eudistes, et la chapelle de Notre-Dame du Cœur, à Saint-Géraud, est très probablement la première du monde qui ait été dédiée à la Sainte Vierge sous ce titre.

En 1646, au mois d'octobre, Aurillac vit venir dans ses murs un fidèle et dévoué serviteur de Marie, déjà connu par son ouvrage des *Sacrés éloges de la Mère de Dieu;* c'était D. Jacques Branche, prieur-mage des chanoines Augustins de Pébrac, qui parcourait alors l'Auvergne et le Velay, visitant les plus célèbres sanctuaires de la Bienheureuse Vierge, recueillant tous les grands souvenirs qui s'y rattachaient.

« La chapelle de Notre-Dame du Cœur, dit-il dans son ouvrage paru en 1652, est dans l'église de Saint-Géraud, au côté gauche du grand autel (par rapport au crucifix). Elle est ancienne de cinq à six cents ans et depuis toujours visitée par les peuples et honorée de plusieurs miracles, à cause de la grande dévotion du lieu et de la quantité d'indulgences que les papes ont données à cette sainte église, avec un autel privilégié et la Confrérie du Rosaire établie depuis peu. » (1)

Le pieux auteur nous donne ensuite une courte description de la chapelle de Notre-Dame du Cœur, telle qu'elle était alors. Il nous la montre ornée de draperies de damas, de soie et de gaze ; constamment éclairée par quatre lampes d'argent qui avaient été données par diverses personnes, à la suite de faveurs particulières qu'elles avaient reçues de la Sainte Vierge. Il nous dit que l'image miraculeuse de Marie qu'on y vénérait était un tableau qui dominait l'autel.

Cette antique image représentait la mère de Dieu tenant son fils entre ses bras et le baisant. Elle était enchassée sous verre et d'un coloris très pâle ; elle avait, disent d'anciens manuscrits, un peu plus d'une demi-aune de hauteur et presque autant de largeur. C'était une copie de la fresque miraculeuse révérée à Génazzaro, dans le diocèse

(1) *Vies des saincts et sainctes d'Auvergne et du Velay*, I. 92.

Digitized by Google

Fig. 26. Notre-Dame de Bon-Conseil
qui a servi de modèle à l'ancien tableau de Notre-Dame du Cœur

de Palestrine, près de Rome, sous le nom de Notre-Dame de Bon-Conseil, et qu'on y conserve encore aujourd'hui. A quelle époque avait été faite la copie que l'on voyait dans la chapelle de Notre-Dame du Cœur ? C'est ce que nous ne pouvons dire, aucun document ne nous étant parvenu à ce sujet. Tout ce que nous savons, c'est qu'à cette époque l'image sacrée dont nous venons de parler était l'objet d'un très grand culte et une cause intarissable de bienfaits.

Jacques Branche énumère quelques-unes des guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de Notre-Dame du

Digitized by Google

Cœur et qui lui furent attestées sur place, par ceux qui en avaient été l'objet ou les témoins.

En 1640, messire Guillaume Salomon, prêtre, prébendé du chapire, était dévoré d'une fièvre continue qui le minait et le conduisait lentement au tombeau. Abandonné des médecins, il promit, le jour de l'Assomption, d'aller célébrer les saints mystères dans la chapelle de Notre-Dame du Cœur, dès qu'il serait guéri. Le jour même il eut un redoublement de fièvre et l'accès fut si violent, la sueur si abondante, qu'on ne put changer son linge qu'en le déchirant. Mais cet accès fut le dernier et la guérison fut si prompte qu'avant la fin de l'octave il put aller accomplir son vœu.

Une femme de Marcolès était demeurée fort longtemps complétement sourde. Ses parents et amis lui donnèrent le conseil d'aller faire un pèlerinage à l'oratoire de Notre-Dame du Cœur. Elle y vint en effet, en 1644, et assista avec ferveur à la messe qu'on célébrait à l'autel de la Bienheureuse Vierge. Cependant l'horloge du monastère vint à sonner, et, à son grand étonnement, elle entendit et put compter distinctement toutes les heures. Elle était guérie et dès lors elle ne se ressentit plus de sa première infirmité.

Dame Jeanne de la Font, qui passait une partie de ses journées dans l'église de Saint-Géraud pour prier la Bienheureuse Vierge et orner ses autels, se présenta aussi à D. Jacques Branche et attesta, sous la foi du serment, qu'en cette même année, 1646, où la fièvre chaude faisait de grands ravages dans la ville, elle avait offert à Marie, *santé des infirmes,* dans la chapelle de Notre-Dame du Cœur, les vœux de plusieurs de ses connaissances et amis attaqués par l'épidémie régnante, et que pas un d'eux n'était mort. De ce nombre se trouva le curé de la chapelle du château de Saint-Etienne, lequel sentit aussitôt du soulagement quoique son état fût désespéré et, peu de jours après, il put lui-même venir remercier, dans son sanctuaire, sa céleste bienfaitrice.

Agnès Desprat était demeurée cinq jours sans mouvement, sans connaissance, sans parole, abandonnée des médecins; mais aussitôt que sa belle-mère l'eût recommandée

Digitized by Google

à Notre-Dame du Cœur, elle recouvra en même temps la connaissance, la parole et la force de se mouvoir. Quelques jours après, elle porta son suaire à la sainte Chapelle, en reconnaissance de la santé qu'elle avait recouvrée par l'intercession de la Mère de Miséricorde.

Une fille Brouillat, aussi d'Aurillac, reçut une faveur semblable. Malade à l'extrémité de la fièvre chaude, elle guérit à la suite d'un vœu fait par sa mère de la conduire à la chapelle de Notre-Dame du Cœur et d'y porter son suaire, si Dieu, par l'entremise de Marie, la préservait de la mort. Ce qu'elle fit au mois de mai 1646.

Un inconnu tout écloppé se rendit cette même année, sur ses potences, à la chapelle de Marie, où ayant fait ses dévotions, il se sentit assez de forces pour s'en retourner chez lui sans le secours de ses béquilles qu'il laissa, en partant, derrière la tapisserie de la chapélle.

Un habitant de Murat, gendre de M. Pichot, ayant échappé à une maladie mortelle, après un vœu fait à Notre-Dame du Cœur, vint faire son pèlerinage à Aurillac et fit don au sanctuaire de douze messes, douze cierges et une figure de cire. Avant de repartir, il entendit huit messes et communia à la dernière en actions de grâce.

Enfin dame Marguerite de Barate, épouse de M. Cailar, receveur des décimes du diocèse de Saint-Flour, fit une grave maladie dans laquelle elle reçut les soins de trois médecins, qui tous la traitèrent d'incurable. Mais elle s'adressa à Dieu par l'entremise de sa sainte Mère, qu'elle promit d'aller visiter dans son sanctuaire de Notre-Dame du Cœur, si le ciel lui en donnait les forces. Elle ne tarda pas à ressentir les bons effets de son vœu, et la santé lui ayant était rendue, elle l'accomplit fidèlement.

Après avoir raconté ces guérisons merveilleuses, J. Branche termine ainsi sa notice sur Notre-Dame du Cœur : « On voit fort souvent dans ce sanctuaire de semblables merveilles dues à l'invocation de cette divine Mère, avocate des pauvres affligés. Aussi voit-on à sa chapelle un si grand nombre d'offrandes diverses et surtout de visages et de membres de cire que, bien qu'on les retire de temps en

Digitized by Google

temps, il y en a toujours assez pour servir d'ornement à l'autel. »

En dehors des pieux récits du prieur de Pébrac, l'antique église abbatiale avait conservé, malgré les révolutions, d'autres preuves des bienfaits de Marie ; c'étaient quelques tableaux représentant un certain nombre de miracles opérés à cette époque, ou au commencement du siècle suivant, par l'intercession de Notre-Dame du Cœur. L'une de ces toiles était un hommage de la cité tout entière ; des fidèles de tout sexe, de tout rang étaient prosternés devant l'image vénérée. Un autre tableau, portant l'inscription EX VOTO, représentait un bourgeois à genoux aux pieds de l'auguste Vierge. Un troisième, qui se voyait naguère encore dans l'église de Saint-Géraud, portait au sommet cette inscription latine tirée de nos saints Livres :

COR MEVM IBI CVNCTIS DIEBVS

Dans la partie inférieure on lisait :

MIRACLES OPÉRÉS PAR NOTRE-DAME DV CŒVR en 1696, 1697 et 1698

Ces miracles étaient représentés dans treize médaillons, où l'on voyait des boiteux, des infirmes, des malades, hommes, femmes et enfants, guéris par l'intercession de la Sainte Vierge et venant la plupart déposer leurs béquilles et leurs échasses au pied de son autel. Ce tableau, preuve parlante de nombreux miracles (treize en trois ans) opérés à la fin du XVIIe siècle, a depuis disparu de l'église.

Enfin un quatrième tableau, conservé au presbytère de Saint-Géraud, rappelle une guérison obtenue en 1702 par l'intercession de Notre-Dame du Cœur. A droite on voit une femme couchée dans son lit. A gauche apparaissent la Sainte Vierge et l'enfant Jésus vus à mi-corps et entourés de nuages. Devant elle un homme est à genoux et prie avec ferveur. Derrière lui s'échelonnent deux jeunes filles et un petit garçon, également à genoux, les mains jointes et regardant la Vierge (1).

(1) Au dessous on lit cette inscription qui explique le sujet représenté.
ECCE VOTVM. *Au mois d'avril 1702, une femme estant à toute extrémité et presque abandonnée, son mary se ressouvenant des faveurs qu'il a reçues par l'intercession de Nostre-dame du Cœur l'année 1699, fit fère vœu à sa ditte femme, et par la même intercession elle feut miraculeusement guérie. L'un et l'autre sont venus accomplir edit vœu en septembre 1703.*

Digitized by Google

Ces grandes merveilles, le chapitre de Saint-Géraud aimait à les préconiser ; héritier des traditions de l'abbaye bénédictine, il récitait tous les jours le petit office de la Sainte Vierge à la suite des heures canoniales. Un saint confesseur de la foi, M. l'abbé Ladurantye, dernier représentant de cette vénérable compagnie, décédé à Aurillac en 1836, n'aurait jamais manqué, même dans son extrême vieillesse, à la pieuse observance dont nous parlons. De plus, tous les samedis, après l'office de complies, les chanoines se rendaient à la chapelle de Notre-Dame du Cœur pour y chanter les litanies : cet usage, rétabli après la Révolution, a été fidèlement gardé jusqu'en 1838.

Fig. 27. Notre-Dame du Cœur d'après une gravure du XVIIe siècle.

Le XVIIIe siècle, le siècle des philosophes, vit pourtant le culte de Notre-Dame du Cœur se maintenir resplendissant. Dès 1695, Léonard Viallanes, libraire à Aurillac, avait imprimé et dédié à la Mère de Noailles, supérieure du monastère de la Visitation, un opuscule sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus composé par la sœur Joly ; il y avait ajouté un précis historique sur le culte du Cœur de Marie et faisait allusion aux miracles quotidiens, dit-il, qui s'opéraient dans le sanctuaire de Notre-Dame du Cœur ; venaient ensuite diverses pieuses pratiques en l'honneur de ce Cœur immaculé : ce charmant petit livre fut réimprimé en 1722 et dédié à la Mère Marie-Christine de Neuville, supérieure de la Visitation. Dans l'exemplaire que nous avons eu entre les mains, on avait inséré après coup une jolie gravure, que nous avons fait reproduire, représentant la Sainte Vierge debout sur les nuages, entourée de têtes d'anges, les mains

Digitized by Google

croisées sur la poitrine, tenant un cœur de la main gauche, les yeux élevés au ciel et le visage extrêmement gracieux. Cette gravure est la reproduction de l'ancienne statue de Notre-Dame du Cœur qui était jadis honorée conjointement avec le tableau dont parle Jacques Branche. Elle était en bois doré, grande et majestueuse à peu près comme celle que l'on vénère aujourd'hui.

Dans la basilique de Saint-Géraud existait, à la même époque, une confrérie établie sous le titre aimé de Notre-Dame du Cœur. Le jour de l'Assomption, la confrérie faisait célébrer, dans la chapelle, une messe haute pour les confrères vivants, et, quelques jours après, le 23 août, une autre grand'messe avec musique pour les confrères défunts.

La Confrairie du Saint-Esprit instituée dans l'église paroissiale, se rendait parfois en corps à Saint-Géraud pour y faire une station à Notre-Dame du Cœur. Elle y vint en particulier le 1er juillet 1727. Un grand nombre de confrères, ayant tous un cierge à lamain, assistèrent avec grande piété à la messe célébrée par M. l'abbé Bonhore. On y voyait, au premier rang, Monsieur de Sistrières de Fraissy, avocat au Parlement, M. Nicolas Laroque, procureur au présidial, et M. Charles Dabernat, marchand, tous trois bayles de la Confrairie cette année-là.

On venait à Notre-Dame du Cœur dans les circonstances solennelles ou critiques de la vie, on y venait aussi reposer après la mort, sous les regards de la Mère du Souverain Juge. Durant l'espace d'une quinzaine d'années, nous trouvons, dans le chroniqueur Textoris, les noms de six ou sept personnes qui avaient demandé à être inhumées dans cette étroite chapelle. Ce sont : Léonard Salverti de Noisac, étudiant en Rhétorique chez les Jésuites ; Marguerite Caumel, veuve de Pierre Brolhac de Maillard, conseiller du Roi (1726) ; M. Jean de Cambefort d'Oradou (1733) ; Dame Lacarrière, et plus tard son mari, Jean-Baptiste Lacarrière, médecin (1735) ; Demoiselle Jeanne de Tourtoulou de Cambefort, 1740, etc.

Digitized by Google

Fig. 28. L'étudiant Léonard Salverti se consacre à Notre-Dame du Cœur

Ceci explique pourquoi il y avait un certain nombre de services funèbres fondés dans la chapelle du Cœur. Dans un cahier des Obits de Saint-Géraud, nous avons relevé en particulier les noms des familles de Roquesanhe, Laparra, Lacoste, Darses, de Gourlat, de Cébié, Sérieys, de Fabrègues, Dubois, Perret, etc...; ainsi que les noms de plusieurs chanoines : MM. Delort, Laugat, Delom, de Cébié, de Parizot, dont les anniversaires se faisaient à jours fixes, le long de l'année, dans la chapelle de Notre-Dame du Cœur.

Aux dernières années qui précédèrent immédiatement les jours néfastes de la révolution, la dévotion populaire se refroidit un peu à l'égard de Notre-Dame du Cœur ; le concours des pèlerins n'était plus aussi considérable ; et toutefois, ils venaient encore si nombreux à la fête de l'Assomption, que la basilique ne pouvait suffire à les con-

Digitized by Google

tenir ; on les voyait agenouillés et priant jusqu'au milieu de la rue du Monastère, faisant suite à ceux qui se trouvaient dans le temple sacré. Ces détails ont été rapportés par des témoins oculaires.

Parmi les pèlerins du XVIIIe siècle nous mentionnerons Mgr Charles d'Argentré, évêque de Tulle, qui célébra la messe à Notre-Dame du Cœur, le vendredi des quatre-temps, 19 septembre 1738. Durant les sept jours que ce prélat passa à Aurillac, il donna la confirmation à près de douze mille personnes, tant de la ville que des campagnes environnantes, sur l'autorisation de Mgr de Gesvres, abbé d'Aurillac.

Avant que la Révolution ne se déchaîne sur la France et sur Aurillac, nous avons à décrire la chapelle de Notre-Dame du Cœur. En 1762, le magnifique autel et la table de communion en marbres choisis, que nous voyons encore à la sainte chapelle, avaient été construits, grâce aux pieuses générosités des fidèles. Quinze lampes en argent brûlaient constamment devant les saintes images de Marie. L'auguste sanctuaire était fermé par de superbes grilles en fer doré qui s'ouvraient rarement ; on pénétrait habituellement dans la chapelle par une porte percée du côté de l'évangile et qui a été retrouvée en 1866. De ce même côté se trouvait un second autel adossé à la muraille, dédié aussi à la Sainte Vierge. Peut-être était-ce là qu'était exposé le tableau miraculeux de Notre-Dame du Cœur, tandis que la statue était placée sur le grand autel du fond. Mais l'une et l'autre image allaient bientôt disparaitre avec toutes les richesses accumulées dans le sanctuaire par la piété des siècles.

Le 20 janvier 1791, les membres du Directoire du district se rendent dans la sacristie du chapitre, pour procéder à l'inventaire du mobilier. Ils ne laissent à la disposition des chanoines que quelques ornements pour dire la messe, une petite statue d'argent de la Sainte Vierge et un petit reliquaire aussi d'argent. Les autres ornements, calices, ciboires, reliquaires, ostensoirs, bourdons des chantres, chandeliers, etc., sont transportés dans la chambre haute, et enfermés

Digitized by Google

dans des armoires sur lesquelles les scellés sont apposés. Descendus dans l'église, les administrateurs trouvent neuf lampes d'argent suspendues à une grande barre de fer devant la chapelle de Notre-Dame du Cœur, et une à la chapelle de Saint-Géraud. Tous ces objets inventoriés et laissés à la garde de Pierre Roques, sacristain, furent plus tard enlevés et vendus.

A l'issue de la fête de la Raison, célébrée dans l'église des Cordeliers (19 janvier 1794), eut lieu, sur la place de la Révolution (Square actuel), un autodafé de ce qu'on appelait les *hochets du fanatisme,* c'est-à-dire tous les objets sacrés dont on avait dépouillé les églises.

Ce fut dans cette circonstance que périt la statue de Notre-Dame du Cœur. « Elle ne put échapper, dit Mgr « Bouange, aux fureurs de l'impiété révolutionnaire. Un « misérable, nommé Marcenac, lui coupa la tête, après lui « avoir d'abord coupé le nez, et la jeta dans les flammes.... « Quelques jours après, ce scélérat, frappé par la main de « Dieu, expira sur un fumier, le nez d'abord, puis le visage « entier dévoré par les vers. Une pieuse femme, que j'ai « connue dans mon enfance, Madame Texier, offrit en vain « une magnifique chaîne en or pour sauver l'auguste image, « puis pour avoir seulement la tête ; l'impiété l'emporta en « cette circonstance sur la soif de l'or. » L'iniquité était consommée et la désolation installée dans le sanctuaire.

La même année, l'ancienne abbatiale devint le temple de l'Etre suprême dont la fête eut lieu le 20 prairial (8 juin), mais afin d'enlever aux regards tout ce qui pouvait rappeler aux habitants d'Aurillac le souvenir de leurs antiques gloires religieuses, on mura les deux chapelles de Notre-Dame du Cœur et de Saint-Géraud.

Cependant un décret de la Convention ayant rétabli la liberté des cultes en 1795, on commença, le 9 août, à célébrer de nouveau, dans l'église du chapitre, la messe et les offices catholiques, et l'on se hâta de rouvrir, pour la fête de l'Assomption, les chapelles de Notre-Dame du Cœur et de Saint-Géraud ; mais ce n'était là qu'une accalmie trompeuse, et longtemps encore il faudra attendre le retour de la paix et de la liberté religieuse.

Digitized by Google

III.

Notre-Dame du Cœur depuis la Révolution

Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise de France, Aurillac fut divisé en deux paroisses ayant pour siège, l'une l'église abbatiale, l'autre l'ancienne église des Cordeliers. Par une attention pleine de délicatesse, Mgr de Belmont, évêque de Saint-Flour, institua pasteur de toute la ville M. Etienne Lolier, confesseur de la foi, ancien curé de Notre-Dame d'Aurillac, et l'église abbatiale lui fut donnée pour résidence, avec le titre de Notre-Dame du Cœur. Mais ce titre n'était que provisoire. A une demande du conseil de fabrique, sollicitant la confirmation définitive de ce titre pour la première paroisse de la ville, Monseigneur répondit qu'il croyait nécessaire de conserver à l'ancienne église abbatiale son nom historique de Saint-Géraud.

Après les scènes sanglantes de la Révolution, les habitants d'Aurillac s'empressèrent de venir se jeter au pied de l'autel profané de leur Mère, où une nouvelle statue remplaçait l'ancienne qu'elle rappelle assez exactement.

La statue, le rétable et le tabernacle, œuvre de M. Chaumont, l'un des fabriciens de Saint-Géraud, s'harmonisent parfaitement avec l'autel en marbre du XVIIIe siècle qui a été heureusement conservé. Les années qui suivirent ont apporté, jusqu'à nos jours, de nouveaux et magnifiques embellissements à la chapelle autrefois si visitée de Notre-Dame du Cœur. Ainsi de magnifiques peintures furent exécutées en 1866, par M. Pedoya, de Pamiers, qui peignit en même temps la chapelle d'Aureinques.

Vers la même époque, les deux fenêtres qui éclairent la sainte chapelle furent ornées de verrières provenant des ateliers de M. Thibaut, de Clermont-Ferrand, et représentant les principales circonstances de la vie de l'auguste mère de Dieu, depuis sa naissance jusqu'à son couronnement dans le ciel.

Le pavé du sanctuaire laissait beaucoup à désirer et s'harmonisait mal, n'étant qu'en briques, avec les marbres de la table de communion et de l'autel, les dorures du

Digitized by Google

rétable, les peintures des murs et de la voûte, les brillantes couleurs des vitraux. On résolut de le remplacer par une riche mosaïque en marbre. Dix rosaces forment le tapis de la chapelle : quatre renferment une grande fleur de lis, et six présentent des inscriptions dont le texte a été admirablement choisi et appliqué au local (1).

Cette belle décoration, faite en 1885, a été récemment complétée par une très riche boiserie sculptée qui revêt le bas des murailles dans tout le pourtour de la chapelle, et sur laquelle sont représentés les quinze mystères du Rosaire. Cet ensemble d'ornementation, dû à la générosité inépuisable des demoiselles de la Congrégation, fait de la chapelle de Notre-Dame du Cœur un sanctuaire aussi riche que gracieux. Mais une gloire d'un autre genre lui était réservée.

Le 18 octobre 1830, sur le soir, un jeune homme, à peine âgé de dix-sept ans, allait faire ses adieux, avant de la quitter pour la première fois, aux principaux sanctuaires de sa ville natale. Il va d'abord se prosterner aux pieds de la Vierge noire, vénérée dans l'église de Notre-Dame aux Neiges. Il lui recommande avec larmes sa vocation naissante. De là, il monte à Notre-Dame d'Aureinques et lui demande la faveur d'être un jour célébrant à cet autel, où si souvent il avait rempli le rôle de servant de messe.

Mais le sanctuaire qui le retint le plus longtemps et qui entendit ses derniers soupirs fut la chapelle de Notre-Dame du Cœur. Il avait déjà prié à l'autel de Saint Géraud, le bon comte d'Aurillac, et il s'y était presque oublié. Mais quand il entendit le cliquetis du trousseau de clés, agité par le sacristain, il revint encore auprès de Notre-Dame du Cœur, pour lui demander une dernière bénédiction avant son départ pour le Grand-Séminaire. Ce pieux adolescent, on l'a reconnu, c'était le jeune Guillaume Bouange, qui deviendra plus tard successivement curé de Notre-Dame aux Neiges, grand-vicaire d'Autun, curé de Saint-Géraud et

(1) A l'entrée du sanctuaire on lit : *Ave Maria, gratia plena ;* à droite et à gauche en montant : *Refugium peccatorum o. p. n. — Salus infirmorum, o. p. n. ;* au centre le chiffre de Marie couronné, puis tout autour : *Cor meum ibi cunctis diebus ;* enfin près des marches de l'autel : *Cor Mariæ immaculatum, o. p. n. — Regina sacratissimi rosarii, o. p. n.*

Digitized by Google

évêque de Langres, le doux et pieux historien de Saint Géraud et de sa ville natale.

Sa dévotion si connue pour Notre-Dame du Cœur le porta, étant grand-vicaire d'Autun, à faire solliciter, pour sa Madone chérie, les honneurs du couronnement, par Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour, qui devait se rendre à Rome pour la canonisation des martyrs du Japon. En effet, le 15 juin 1862, Monseigneur présentait au Chapitre du Vatican la supplique rédigée par Mgr Bouange, exposant les motifs qui militaient à l'appui de la faveur demandée, c'est-à-dire l'antiquité de la dévotion à Notre-Dame du Cœur, le concours des pèlerins d'autrefois et la multiplicité des faveurs obtenues. Après en avoir mûrement examiné le contenu, la vénérable assemblée décréta, à l'unanimité, l'autorisation du couronnement et le don qu'elle faisait d'une couronne d'or pour la statue de Notre-Dame du Cœur.

Voici le décret du Révérendissime Chapitre :

« L'Illustrissime et Révérendissime Seigneur, Pierre-« Antoine de Pompignac, évêque de Saint-Flour, ayant « adressé des lettres postulatoires, à cette fin que la statue « de bois de la Vierge, Mère de Dieu, portant le titre de « Notre-Dame du Cœur, célèbre par l'antiquité du culte qui « lui est rendu, par la renommée des faveurs dont ce culte « a été la source, et par le pieux concours des habitants du « lieu où elle est vénérée, ainsi que des étrangers, et en « l'honneur de laquelle une chapelle du même titre a été « dédiée dans l'église de Saint-Géraud de la cité d'Aurillac, « en Haute-Auvergne, soit décorée d'une couronne d'or par « notre Chapitre ;

« Les Révérendissimes Chanoines ayant examiné mû-« rement, à diverses reprises, les documents présentés à « l'appui de la supplique, et les ayant trouvés en harmonie « avec elle, ont décrété, à l'unanimité des suffrages, que la « statue précitée de la Mère de Dieu serait couronnée au « nom de notre Chapitre. Toutefois les ressources dont ils « peuvent disposer actuellement ne leur permettant pas « une dépense fort considérable, le prix de cette couronne « ne dépassera pas trois cent quatre-vingt-dix écus. Et ils ont « commis très volontiers, conformément au désir qu'il avait

Digitized by Google

« instamment exprimé, le Révérendissime Seigneur, Pierre-
« Antoine de Pompignac, évêque de Saint-Flour, pour faire
« la cérémonie solennelle du couronnement.

« Rome, en la salle Capitulaire du Vatican, le 15 juin 1862.

« Signé : Achille APOLLONIS,
« *Secrétaire du R. R. Chapitre.* »

Un an entier se passa sans que personne se présentât au nom de Mgr de Saint-Flour pour retirer la couronne donnée par l'auguste chapitre, et se concerter avec lui pour le jour et les cérémonies du couronnement. Le désir de faire coïncider le couronnement avec la consécration de l'Abbatiale, que l'on était en train de restaurer, avait été la principale cause de ce retard.

Cependant la couronne précieuse, confectionnée à Rome en 1864, fut remise à M. Thomas, grand vicaire de Mgr de Marguerye, qui se trouvait alors dans la ville éternelle pour la béatification de la Vénérable Marguerite-Marie, et apportée par lui, à Autun. C'est le 3 avril 1865 qu'elle fut remise par Mgr d'Autun entre les mains de Mgr Bouange qui la livra, le 27 août suivant, à M. Buch-Mulher, archiprêtre de Saint-Géraud. Elle est aujourd'hui dans le trésor de la basilique, attendant qu'il plaise à Dieu de permettre qu'elle soit déposée solennellement sur le front de l'image vénérée.

Fig. 29. Sceau de Mgr Bouange

Après sa nomination au siège de Langres, Monseigneur Bouange ne voulut pas recevoir l'onction épiscopale ailleurs que dans sa chère église de Saint-Géraud et de Notre-Dame du Cœur.

C'est là, en effet, qu'il fut sacré solennellement par Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, le 18 novembre 1877.

Comprenant dès lors que le clocher de la basilique ne

Digitized by Google

se terminerait encore de longtemps; Monseigneur était revenu sur sa première pensée et il désirait que le couronnement se fît le plus tôt possible. Mais Dieu ne lui a pas accordé cette consolation. Ni Mgr de Marguerye, ni Mgr de Pompignac, ni Mgr Bouange ne verront le couronnement de la statue aux pieds de laquelle ils avaient prié, et dont ils auraient été si heureux de contempler le front rayonnant sous son diadème d'or. Mais du haut du Ciel, où leur âme goûte le bonheur sans fin, mérité par une vie pleine de nombreuses et saintes œuvres, ils contempleront cette cérémonie du couronnement qui, espérons-le, ne tardera pas à réjouir les cœurs de la catholique cité, et fera tressaillir de joie ceux qui nous ont précédé dans la patrie céleste.

Si glorieusement illustrée par cette auguste faveur du Chapitre du Vatican, si richement embellie par sa décoration et la piété constante des fidèles, la chapelle de Notre-Dame du Cœur est encore plus précieuse et plus chère aux enfants de la Reine du Ciel par les faveurs spirituelles dont les Souverains Pontifes l'ont comblée. Par un bref du 22 mars 1839, le pape Grégoire XVI a accordé, outre plusieurs indulgences partielles, une indulgence plénière aux fidèles qui visitent l'auguste sanctuaire l'un des jours de l'octave de l'Assomption et qui remplissent les conditions ordinaires.

L'autel de la sainte chapelle jouit de plus des indulgences de l'un des sept autels privilégiés de la Basilique Vaticane, par concession du Souverain Pontife Pie IX (1856). Et enfin, en 1870, l'église de Saint-Géraud a été rendue participante des indulgences de la *Santa Casa* de Lorette.

La chapelle de Notre-Dame du Cœur est en outre le centre de plusieurs confréries en l'honneur de la Sainte Vierge. C'est d'abord la confrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, érigée à la demande de M. Delcusy, curé de Saint-Géraud, plus tard évêque de Viviers, par lettres patentes de Mgr de Marguerye (27 juillet 1841). Le 15 août suivant, jour de l'institution solennelle, M. le curé eut la consolation de voir trois cents fidèles s'agréger à la sainte association, affiliée quelques jours après à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

Cette confrérie demeure toujours florissante. Une messe

Digitized by Google

est célébrée, le second samedi de chaque mois, à l'autel de Notre-Dame du Cœur, pour le Souverain Pontife et la France, pour la conversion des pécheurs, pour les associés vivants et défunts et pour toutes les pieuses intentions des fidèles qui, depuis le mois précédent, ont déposé une offrande dans le tronc de l'œuvre. Avant la messe, le célébrant donne connaissance du contenu des billets de recommandation trouvés dans le tronc, puis il expose le Saint-Sacrement et après la messe il donne la bénédiction.

La fête patronale de la confrérie est celle du Cœur très pur de Marie, que l'Eglise honore le dimanche après l'octave de l'Assomption. La confrérie célèbre aussi, comme fêtes secondaires, l'Assomption et l'Immaculée-Conception.

Une autre congrégation, qui a également son siège dans la chapelle du Cœur, c'est celle des ouvrières et domestiques sous le titre du *Cœur immaculé de Marie et de sainte Marthe.* Erigée par ordonnance épiscopale du 29 juillet 1863, elle reçut de Mgr Bouange des statuts pleins de sagesse et de piété, et fut agrégée à la congrégation première et principale du collège romain, par diplôme signé du B. P. Becks, général de la Compagnie de Jésus (2 décembre 1863). Depuis elle fonctionne régulièrement, et Dieu seul connaît le bien qu'elle fait aux personnes du sexe destinées au service, et combien elle leur facilite le travail de leur sanctification, par la protection de Marie et la pratique des devoirs de leur état.

La chapelle du Cœur est enfin le centre de la confrérie du Rosaire où elle existait depuis longtemps ; mais comme les titres s'en étaient perdus, on a procédé, en 1883, à une nouvelle érection canonique. Le 13 mai, le Père Jourdain Leteiller, des Frères prêcheurs, après une neuvaine d'exercices préparatoires, érigea solennellement, dans l'église de Saint-Géraud, la confrérie du Très Saint Rosaire. Cinq cent trente-sept associés se firent inscrire le même jour. La confrérie compte aujourd'hui plus de dix-huit cents membres et rien n'est plus édifiant que la nombreuse assistance qui se voit, chaque dimanche, à la récitation du Rosaire.

L'antique piété des fidèles d'Aurillac envers la Vierge de Saint-Géraud demeure donc toujours la même. Son autel les voit accourir tous les jours, offrir des cierges, des

Digitized by Google

bouquets, des *ex-voto*, prier et communier avec ferveur. C'est par milliers que se comptent les communions faites à l'époque de l'Assomption, qui est demeurée la fête de Notre-Dame du Cœur et en conserve le nom.

Ce jour-là, après vêpres, a lieu une procession générale des deux paroisses, ordinairement présidée par M. le curé de Notre-Dame aux Neiges, et qui se termine à la chapelle de Notre-Dame du Cœur par un salut solennel. C'est à cet autel qu'est conservée la réserve ; là que presque toutes les messes privées sont journellement célébrées ; là enfin que se fait le reposoir du Jeudi-Saint : Jésus en butte aux persécutions de ses ennemis semble venir chercher un refuge dans le cœur de sa benoite Mère.

La coutume de chanter, tous les samedis, les litanies de la Sainte Vierge dans la chapelle de Notre-Dame, s'était continuée jusqu'en 1838. A cette époque ce pieux usage fut remplacé, à la suite d'une fondation de M. l'abbé Arnal, par un salut du Très Saint Sacrement qui a lieu tous les jeudis et auquel on chantait primitivement le *Magnificat*. Aujourd'hui on se contente de chanter trois fois l'invocation : *Refugium peccatorum, ora pro nobis !*

Nous avons dit au commencement de cette notice qu'Aurillac possède, depuis quelques années, un autre sanctuaire dédié au Cœur de Marie, la chapelle du Carmel. Mais celle-ci n'est pas la première élevée chez nous, de nos jours, en l'honneur du Cœur immaculé de la Mère de Dieu. Cette priorité appartient à l'église de Chambres, près Mauriac, la *première église paroissiale* du diocèse dédiée au Cœur Immaculé de Marie. Trois frères, prêtres, originaires du lieu de Chambres, en ont été les fondateurs. Ce sont : Mgr Guy-Ignace Chabrat, évêque de Boliva, ancien coadjuteur de Mgr Flagel, évêque de Louis-Ville, dont nous avons eu déjà occasion de parler ailleurs ; M. Pierre Chabrat, curé de Salers ; et M. François-Xavier Chabrat, curé de Riom-ès-Montagnes.

Dans une audience que Mgr Chabrat obtint de la Reine Amélie, il pria Sa Majesté de s'intéresser à l'œuvre qu'il projetait de créer une paroisse dans son lieu d'origine ;

Digitized by Google

et en effet, peu de temps après (1845), Louis-Philippe signa le décret de l'érection en succursale de la chapelle de Chambres.

C'était l'ancienne chapelle du château des de Montclar et des de Noailles, dédiée à saint Léger et dépendante jusque-là de la paroisse du Vigean ; mais elle était fort petite et insuffisante. Mgr Chabrat et ses frères complétèrent l'œuvre en bâtissant, à leurs frais, une belle et vaste église. La première pierre en fut posée le 8 août 1850, par Mgr de Marguerye lui-même, en présence d'une foule considérable d'ecclésiastiques et de fidèles. Les habitants de la localité se prêtèrent avec le plus grand zèle au transport des matériaux et à la main d'œuvre, si bien que, le 2 février 1852, la nouvelle église était terminée et bénite par M. Vidal, grand vicaire de Saint-Flour. Elle fut dédiée au *Cœur Immaculé* de Marie ; Mgr Chabrat en avait obtenu l'autorisation de Pie IX lui-même, avec une indulgence plénière que l'on peut gagner *chaque fois* que l'on communie dans cette église, ou qu'un prêtre dit la messe au maître-autel, en remplissant d'ailleurs les autres conditions.

En 1857, M. le curé de Salers fit bâtir le clocher, qui renferme trois belles cloches, successivement données par Mgr Chabrat. La première, bénite en 1849, par M. Virbonnet, archiprêtre de Mauriac, rappelle, par son inscription, la dédicace de l'église : « *Dédiée au Cœur immaculé de Marie par son très indigne serviteur G.-I. Chabrat, évêque de Boliva, ancien coadjuteur de Louis-Ville.* » La seconde est dédiée à l'Immaculée-Conception (1864), et la troisième à tous les Saints Anges (1866).

Mgr Chabrat est mort à l'âge de 81 ans, après ses deux frères, le 22 novembre 1868. La mémoire de ces trois saints ecclésiastiques, et surtout celle de Monseigneur, est à juste titre vénérée par les habitants de Chambres dont l'église est encore la seule, parmi les églises paroissiales du diocèse, qui soit dédiée au Cœur immaculé de Marie (1).

O Marie, ô Notre-Dame du Cœur, le prophète nous

(1) Notes communiquées par M. Mauriac, curé de Chambres, 1888.

Digitized by Google

avertit que *toute votre gloire à vous, Fille du roi du ciel, est intérieure,* c'est-à-dire concentrée dans votre Cœur ; c'est de votre Cœur immaculé, en effet, que sont sortis vos mérites, vos vertus, vos perfections, aussi bien que vos bontés, vos miséricordes, pour vos enfants de la terre. Or, *votre Cœur est ici ;* ici est la source même de vos innombrables bienfaits. Nos pères en ont fait la douce expérience ; nous l'avons faite nous-mêmes. Aussi que n'oserions-nous pas demander ? O Cœur de Marie, Cœur si humble, donnez à nos cœurs orgueilleux l'humilité chrétienne ; Cœur si pur, donnez à nos cœurs souillés la pureté parfaite ; Cœur si aimant, donnez à nos cœurs si égoïstes la charité condescendante ; Cœur si embelli des dons du ciel, donnez à nos cœurs si pauvres et si dépourvus la parure des vertus que Dieu veut voir en nous. Et dans nos cœurs, ô Marie, vous aurez toujours un sanctuaire, un trône, où nous aimerons à vous honorer, à vous bénir, à vous aimer comme notre mère et notre reine, en attendant qu'au ciel nous formions tous autour de vous la plus glorieuse et la plus enviée des couronnes. Ainsi soit-il !

Documents originaux aux archives départementales et communales. — D. Jacques Branche : *La vie des saincts d'Auvergne.* 1652. I. 92. — *Proprium festorum insignis ecclesiæ abbatialis sancti Geraldi.* 1662. — *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* par une religieuse de la Visitation d'Aurillac. 1722. 2e édition. — *Dictionnaire statistique du Cantal.* 1852. I, article : *Aurillac.* — Hamon : *Notre-Dame de France.* 1862. — Mgr Bouange : *Saint Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye.* 1881. — Diverses notes de Mgr Bouange, communiquées par M. Elie Roux, son neveu, 1885. — M. l'abbé Delmas : *Vie de Mgr Bouange.* 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE II

NOTRE-DAME AUX NEIGES
OU D'AUREINQUES
A AURILLAC

Quæ est ista quæ progregitur quasi aurora consurgens, terribilis ut castrorum acies ordinata ?
Quelle est celle qui s'avance radieuse comme une aurore naissante, terrible comme une armée rangée en bataille ?
(Cant. VI. 9.)

I.

La divine Libératrice d'Aurillac

C'ÉTAIT pendant la nuit du 4 au 5 août 1581 : l'univers chrétien célébrait, sous le titre de Notre-Dame aux Neiges, l'anniversaire de l'apparition de la très Sainte Vierge à Jean Patrice, de Rome, pour lui annoncer qu'une traînée de neige, tombée miraculeusement sur le mont Esquilin, lui désignerait l'emplacement du sanctuaire qu'Elle désirait voir élever à sa gloire dans ce même lieu, sanctuaire devenu aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure. A la faveur des ténèbres, distribués en plusieurs bandes, arrivant par diverses voies, les Huguenots s'acheminent sans bruit vers Aurillac, que onze ans auparavant ils avaient déjà rempli de carnage et de ruines (1).

(1) Ils avaient quitté la ville le 10 octobre 1570. Une procession générale fut établie ce jour-là en action de grâces. Elle avait sa station à l'église paroissiale de Notre-Dame.

Digitized by Google

Ils se réunissent au pied des remparts, près de la tour de Malras, sur la voie dite des Hortes. A l'aide de deux échelles, soixante à quatre-vingts d'entre eux s'élancent sur les murs, et déjà leur trompette joue une fanfare et crie : *Ville gagnée !* Ils cherchent ensuite à pénétrer dans la tour Seyrac, située près de la porte d'Aureinques, tuent la sentinelle qui veillait au bas et essayait de s'opposer à leur passage ; mais ils sont arrêtés par une autre sentinelle qui descend au bruit qu'elle a entendu.

En attendant, celle de Malras avait donné l'alarme ; à son appel et au son de la trompette ennemie, les habitants s'éveillent ; à demi vêtus et la plupart sans armes, ils courent aux remparts, en implorant le secours du Seigneur par l'intercession de la Très Sainte Vierge ; les vieillards, les femmes et les enfants, les uns dans leurs maisons, les autres à genoux sur les ruines des sanctuaires de Marie, sollicitent, par leurs prières et leurs larmes, sa protection toute puissante en faveur d'une cité qui lui était consacrée depuis tant de siècles. Le premier consul, Guy de Veyre, et ses frères, Géraud, Charles, Nicolas et Guinot marchent à la tête de leurs compatriotes, tous décidés à vaincre ou à mourir. Se voyant dans l'impossibilité de s'emparer de la tour Seyrac, l'ennemi se jette sur le toit d'une maison voisine, pour descendre dans la rue par les greniers ; mais ce mouvement a été remarqué par Guinot de Veyre et par quelques braves qui se trouvaient sur les maisons contiguës ; ils s'élancent dans l'intérieur de celle qui vient d'être envahie par les assaillants, afin de leur barrer le passage.

Tandis qu'ils se battent avec acharnement dans les chambres hautes, la pensée vient à d'autres de mettre le feu à une écurie attenante et qui pouvait offrir une nouvelle issue aux calvinistes ; les flammes se communiquent rapidement à la maison et enveloppent dans un même désastre assiégeants et assiégés. L'intrépide Veyre avait mieux aimé mourir dans les flammes que d'abandonner ses concitoyens ; son corps, calciné, fut reconnu à une bague que lui avait donnée sa fiancée, Mademoiselle de Cayrols, fille de l'avocat du roi.

Digitized by Google

Tant d'héroïsme ne pouvait rester sans récompense. Le Seigneur avait déjà visité, purifié son peuple par la tribulation ; il allait faire luire sur lui des jours de bénédiction et de joie. La lutte avait lieu au milieu des ténèbres les plus profondes ; c'était une heure avant les premières lueurs de l'aube. Soudain, ô merveille ! la cité entière est inondée d'une lumière précoce. Certains habitants assurèrent même avoir vu apparaître, sur la tour Seyrac, la bienheureuse Vierge tenant dans ses bras le divin Enfant. C'était Elle sans doute qui répandait sur la ville cette lumière miraculeuse. Cependant ni la délibération du corps de ville tenue quelques jours après, ni l'ancien office de Notre-Dame d'Aurillac relatant le fait de la délivrance, ne parlent de cette apparition. Quoi qu'il en soit, animés par le fait extraordinaire de la lumière qu'ils n'attendaient pas encore, les valeureux défenseurs d'Aurillac fondent avec une vigueur nouvelle sur les hérétiques, les repoussent et les précipitent du haut des remparts.

Déconcerté par cette résistance, à laquelle il était loin de s'attendre, l'ennemi s'enfuit en désordre à travers la campagne, laissant sur place, avec un grand nombre de morts et de blessés, et comme monuments de sa défaite, armes, cuirasses, corselets et échelles. Le trompette avait été atteint d'un coup d'arquebuse au moment où il venait de crier : *Ville gagnée !* Son corps et la trompette furent trouvés dans les fossés des Hortes. Parmi les catholiques, outre le brave de Veyre qui s'était si généreusement dévoué, on eut à regretter la perte de Pierre Moles, fils, marchand, de Pierre de Tourdes, bourgeois, et de Pierre de Combes, notaire royal, tous capitaines en leurs quartiers. Avec eux succombèrent aussi Guillaume Maurye, pelletier, Laurent Guiral, praticien, Jean Laparra, cordonnier, et Jacques Lagarde, maréchal.

Aurillac avait échappé miraculeusement à la fureur de ses anciens oppresseurs ; tout se réunissait pour attester l'intervention du Ciel en faveur de la cause catholique. Les habitants d'Aurillac ne s'y trompèrent pas ; les noms bénis de l'auguste Vierge et du bon Comte étaient sur toutes les lèvres, la reconnaissance la plus vive dans tous les cœurs.

Digitized by Google

Le lendemain, dimanche, on célébra sur la place publique une grand'messe, à laquelle assistèrent tous les habitants avec le clergé séculier et régulier. On fit ensuite une procession solennelle et on y porta, comme monuments de triomphe et en hommage au Dieu des armées, les deux échelles et la trompette des ennemis.

Mais ces actions de grâce ne pouvaient suffire à la piété de nos pères ; ils voulurent consacrer par une institution durable le souvenir d'un évènement si glorieux et si heureux pour notre cité. En conséquence, le 21 du même mois d'août, les consuls firent convoquer à son de trompe tous les habitants pour délibérer à ce sujet. A cette assemblée, présidée par noble et puissant seigneur François Robert de Lignerac, chevalier de l'ordre du roi, bailli pour Sa Majesté au Haut-Pays d'Auvergne, furent présents : Noble Guy de Chaumeil, seigneur de Verniols, lieutenant général civil et criminel au bailliage et siège présidial d'Aurillac; noble Antoine de Sarret, seigneur de Vaurs, président audit siège ; honorables hommes, Guy de Veyre, seigneur du Claux; Pierre Moles, aîné, marchand; Pierre Savy, marchand, et Jean Cavanac, procureur, consuls. Parmi les ecclésiastiques et les citoyens de tout rang, de toute profession, qui assistèrent à cette réunion, nous en trouvons plusieurs dont les familles existent encore à Aurillac : Jean Delzons, Géraud Vigier, Pierre Labeau, Nicolas de l'Olm, Lacarrière, Jean Textoris, Raimond Laborie, Jean Labroha, Jean Canteloube, Jean Laveissière, Guillaume Cabrespine, François Boygues, Antoine Dangeny....

Robert de Lignerac exposa à l'assemblée qu'il avait appris que toutes les troupes de la précédente conjuration, *prodition et trahison,* étaient assemblées au Mur-de-Barrez ou aux environs, au nombre de 1.500 à 2.000 hommes. Or, afin de s'opposer à toute nouvelle tentative, le marquis de Canillac, lieutenant général pour le roi, lui avait écrit que son intention était d'envoyer à Aurillac une garnison de cent hommes, aux dépens du pays, sous l'autorité du bailli et des consuls. Toutefois M. le marquis avait le désir de ne rien faire sans l'autorité des consuls, du public et des

Digitized by Google

habitants de la ville, *en considération de l'acte généreux qui par lesdits consuls et habitants avait été exécuté, en expellant et jetant hors l'ennemi mortel et cruel d'icelle.*

Cette proposition fut généralement accueillie ; et à la demande du premier consul, Guy de Veyre, il fut statué en même temps qu'on renforcerait la garnison de cent autres soldats, levés en partie parmi les habitants, en partie parmi les Suisses, et que pour plus de sûreté on abattrait les haies, les arbres et les murs qui s'élevaient trop près de l'enceinte de la cité, et qui pouvaient servir à l'ennemi pour cacher ses mouvements.

Mais *si le Seigneur ne veille sur la cité, vaine est la vigilance de la sentinelle préposée à sa garde* (1). Témoin des merveilles qui venaient de s'accomplir, aussi généreux dans sa foi que dans son patriotisme, le brave et pieux consul avait déclaré tout d'abord qu'il fallait avant tout rendre grâces à Dieu de la glorieuse victoire qu'on venait de remporter ; que c'était par sa miséricorde et sa providence que la ville avait été préservée de la main du cruel ennemi qui avait résolu de tuer tous les catholiques, sans distinction d'âge ni de sexe ; que c'était par cela même un devoir sacré de perpétuer par une éclatante manifestation le souvenir de ce grand évènement. Il fut donc arrêté que les consuls convoqueraient six notables les plus autorisés d'Aurillac, ainsi que les ecclésiastiques, afin de régler toutes choses pour perpétuer la mémoire de ce bienfait du Très-Haut.

Et le lendemain, 22 août, en la maison consulaire, présidant noble Antoine de Sarret, furent appelés nobles et vénérables personnes Annet de Saint-Exupéry *alias* de Miremont, doyen de l'église de Saint-Géraud, Guy de Nozières, aumônier et vicaire général de Monseigneur l'Abbé, et Etienne Colinet, chanoine, députés du Chapitre ; Antoine Leygonie, prêtre et baile, et Bernard Desbaux, prêtre et vicaire de l'église paroissiale, faisant pour les autres communalistes ; R. P. Pierre Piscator, gardien des frères mineurs ; frère Jean-Thomas Vinzèle, religieux carme ; honorable homme Me Valette, docteur en théologie, principal

(1) Ps. 126.

Digitized by Google

du Collège ; Antoine Dufau et Jacques de Tournemire, conseillers au siège présidial ; Charles Cayrols, procureur du roi ; Pierre Castel, juge et garde des sceaux ; Nicolas de Talon, docteur en médecine ; sire Antoine du Laurens, bourgeois, et Ramond Mole, procureur.

Le premier consul leur ayant exposé le sujet de cette convocation, rappelé l'événement miraculeux du 5 août, remontra combien il convenait de rendre grâces à Dieu par de bonnes et saintes prières, abstinences et corrections de vices, et de prier pour l'âme des illustres personnages, capitaines et autres, morts pour la conservation de la ville : que pour cet effet le conseil, assemblé le jour précédent, avait résolu de faire un vœu à l'honneur de Dieu, de la Sainte Vierge Marie et de saint Géraud, patron de cette ville ; que c'était pour l'exécution de ce vœu qu'ils avaient été appelés : en conséquence il les exhortait, au nom de Dieu, de donner avis et conseil pour effectuer ce qui avait été arrêté.

Sur quoi il fut unanimement résolu et décrété :

Que chaque année, le cinquième jour d'août, il serait fait une procession générale à laquelle assisteraient MM. les chanoines de l'église Saint-Géraud, les prêtres de l'église de Notre-Dame, les religieux de Saint-François et de Notre-Dame des Carmes, les religieuses bénédictines de Saint-Jean du Buys, les consuls, magistrats et habitants de la ville, les bailes des confréries avec leurs torches et armoiries, MM. du Chapitre portant le *Corpus Domini,* et les prêtres de Notre-Dame l'image de la Bienheureuse Vierge.

Qu'au bout de la rue d'Aureinques, contre la muraille de la ville, au-dessous de la tour Seyrac, lieu par où les ennemis avaient été repoussés, serait faite une chapelle et plantée une croix en haut, pour, le jour de la procession. chaque année, et chaque dimanche perpétuellement, y être célébrée une messe basse par MM. les Chanoines, prêtres de Notre-Dame, et religieux, alternativement, à six heures du matin, à l'honneur de Dieu, de la Sainte Vierge et de Saint Géraud, et pour le salut et rédemption de ceux qui, en cette victoire miraculeuse, avaient fini leurs jours.

Que le même jour, avant la procession, il serait fait un

Digitized by Google

sermon à l'église de Notre-Dame, auquel tous les habitants assisteraient pour leur être expliquée la cause de ladite procession, et exciter le peuple à prier, et à rendre grâces à Dieu pour cette heureuse délivrance.

Que le lendemain de cette solennité il serait, chaque année, célébré une messe haute à l'église de Saint-Géraud par les Chanoines de cette église ; qu'il serait fait une autre prédication à laquelle assisteraient les mêmes ecclésiastiques, religieux et religieuses, consuls, magistrats et habitants ; qu'après la messe serait chanté un répons, avec prière et oraison ; et à chacun desdits ecclésiastiques seraient remis par lesdits consuls, et des deniers de la quête pour les défunts, ou autres deniers communaux de la ville, deux sols pour leurs honoraires ; que ledit jour, 6 août, serait solennisé comme le propre jour de dimanche, et sans qu'il fût loisible à aucun habitant de faire un travail quelconque, jusqu'à ce que le service divin fût célébré, à peine de prison.

Que la trompette gagnée sur les ennemis en cette miraculeuse victoire serait mise en l'église paroissiale, en un lieu éminent, où serait aussi placé un tableau, sur lequel seraient gravés en lettres d'or les mots suivants :

Buccina hostium Christi et Ecclesiæ,
Proditorum urbis et patriæ :
Quasi morientes, et ecce vivimus !
A Deo factum est istud
Et est mirabile.
Anno Domini MDLXXXI, V augusti, Virgini sacro.

C'est la trompette des ennemis du Christ et de l'Eglise, des traîtres qui avaient juré la ruine de la cité et de la patrie. La mort nous menaçait et voici que nous vivons encore ! c'est le Seigneur qui nous a sauvés. Oh ! l'évènement admirable : l'an du Seigneur mil cinq cent quatre-vingt-un, le cinquième jour d'août, consacré à la Vierge.

Guy de Veyre, bourgeois,
Pierre Moles, bourgeois,
Pierre Tourdes, bourgeois,
Me Pierre Combes, notaire royal,

Digitized by Google

Guillaume MAURIE, pelletier,
Laurent GUIRAL, praticien,
Jean LAPARRA, cordonnier,
Jacques LAGARDE, maréchal.

Enfin il fut statué que, pour perpétuelle mémoire, le fait ci-dessus serait enregistré et transcrit au livre de la ville et maison consulaire, et gardé aux archives ; qu'il en serait transcrit autant sur un tableau qui serait placé dans ladite maison, et contiendrait les noms, prénoms et qualités de ceux qui étaient morts en ce conflit, et autant en serait mis dans l'église paroissiale.

Et ce fait, les consuls promirent et jurèrent de garder, entretenir et observer ce que dessus inviolablement, tant pour eux que pour le corps commun de la dite ville, obligeant à cette fin ses biens communs, avec promesse de le faire ratifier en plein Conseil général si besoin était ; jurèrent aussi et promirent les dits doyen et aumônier, pour eux et pour les autres membres du chapitre ; les dits Leygonie et Desbaux, bailes de l'église de Notre-Dame, firent la même promesse pour eux et les autres prêtres, ainsi que les religieux de l'Observance et du Carmel, et enfin les bailes des confréries de la ville : et ce, sans qu'il en pût en être rien contredit.

Fidèle à son vœu, la ville chargea M. Contrastin de Combes, procureur, de faire bâtir la chapelle d'Aureinques, ce qui fut exécuté l'année même de l'événement.

Henri III, ayant appris la nouvelle de cette éclatante victoire, s'était empressé d'adresser à ce sujet aux habitants d'Aurillac la lettre la plus bienveillante, pour les féliciter et les remercier (19 août 1581). Il voulut aussi donner à la famille de Veyre un témoignage spécial de son estime, il ennoblit le premier consul, ses frères et leurs descendants (8 juin 1582). Les armoiries de cette illustre famille étaient : *d'azur au chevron d'argent, accompagné de deux coquilles en chef et d'un croissant en pointe, du même.*

Le portrait du brave Guinot, acquis par M. Jamet, garde-magasin du timbre, lors de l'enlèvement du mobilier de la maison Colinet de Nieuil, l'an II de la République, fut donné plus

Digitized by Google

tard par celui-ci à la commune et placé dans la bibliothèque de l'Hôtel de ville, où on le voit encore aujourd'hui, surmonté de la trompette historique heureusement conservée.

Mademoiselle de Cayrols, sa fiancée, renonça au monde et embrassa, dit-on, la vie religieuse au monastère des bénédictines de Saint-Jean-du-Buys. S'il faut en croire la tradition, elle fit relever de ses ruines, dans l'église de Saint-Géraud, la chapelle du Saint-Sépulcre, située au chevet de celle de Notre-Dame du Cœur, et dédiée aujourd'hui au Sacré-Cœur de Jésus. Au sommet de l'arceau d'entrée était un écusson en pierre, représentant une main passée dans les courroies d'un bouclier et portant un anneau au quatrième doigt ; c'était, dit-on, le souvenir de celui qu'elle avait aimé et qui avait donné si généreusement sa vie pour la défense de sa patrie et de sa foi. Cet écusson a disparu dans des réparations faites en 1834, mais dans ces derniers temps il a été peint de nouveau à une clef de voûte de la chapelle, magnifiquement restaurée et pourvue d'un autel en marbre qui a été consacré, en 1876, par l'un des derniers descendants de Guy de Veyre, Mgr Lacarrière, ancien évêque de la Basse-Terre.

Les huguenots firent plusieurs autres tentatives contre Aurillac ; mais sans succès. La cité de Saint-Géraud devait être désormais à l'abri des fureurs du protestantisme et ses habitants échapper au venin de l'héresie.

II.

Aurillac fidèle au culte de sa Libératrice

Près d'un demi-siècle après le grand évènement raconté plus haut, une nouvelle épreuve fondit sur Aurillac. En 1628, la peste s'abattit sur la ville et sur tout le voisinage ; elle emporta en peu de temps sept mille personnes. Dans cette triste circonstance, tous les ecclésiastiques de la ville rivalisèrent d'abnégation et de zèle pour porter aux malades et aux mourants les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. La plupart d'entre eux moururent victimes de leur charité : tous les pères Cordeliers, à l'exception d'un seul ; tous les Carmes, excepté deux, succombèrent. Un

Digitized by Google

père Jésuite du collège succomba pareillement; un de ses confrères, atteint aussi par la contagion, n'échappa que par miracle. Dans sa détresse, Aurillac recourut par un vœu à sa divine Protectrice : le mal cessa, et le 2 février 1629 les habitants, que la frayeur avait fait déserter la ville en très grand nombre, rentrèrent rassurés et joyeux dans ses murs. Une lampe d'argent de cinquante écus fut envoyée en *ex-voto* à Notre-Dame du Puy. On fixa au jour de la Purification la procession solennelle qui devait avoir lieu tous les ans pour l'accomplissement du nouveau vœu. Les consuls, leurs officiers, le lieutenant général y assistaient portant des flambeaux. A la station, on chantait un répons du T. S. Sacrement avec l'oraison correspondante, puis celles de la fête du jour et de l'action de grâces (1).

La solennité du 5 août restait cependant la plus remarquable et se célébrait avec octave dans la ville qui, à dater du grand évènement, avait pris Marie pour patronne spéciale. Tous les ans, quand venait la fête de Notre-Dame aux Neiges, les consuls, revêtus de leur robe rouge, se rendaient avec leurs officiers à l'église paroissiale pour entendre la messe et assister au sermon. De là ils allaient processionnellement, avec le clergé et les fidèles, à l'église abbatiale, précédés des violons, pour porter le dais à la procession du T. S. Sacrement. Le lieutenant général se trouvait déjà dans cette église où il avait assisté à la messe; il prenait rang dans le cortège, et les deux trophées de la victoire miraculeuse, la trompette et les échelles des protestants, étaient portés à la suite de la croix qui ouvrait la marche triomphale. On parcourait au chant des hymnes sacrées la cité tout entière, et la station avait lieu à la chapelle de la tour Seyrac où se donnait la bénédiction.

Le lendemain, les consuls et les officiers s'assemblaient à la maison de ville et de là ils allaient au Monastère assister à la messe de *Requiem* célébrée pour les nobles victimes dont nous avons parlé. Les flambeaux allumés, le procureur d'office et le greffier posaient le drap mortuaire; et, après le sermon et la messe, les consuls, avec les

(1) On faisait à Aurillac quatre processions générales : le 2 février, le 5 août, le 15 du même mois et le 10 octobre, dont trois en l'honneur de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

Fig. 30. Notre-Dame d'Aurillac, chez Viallanes, 1771.

prêtres de l'église paroissiale venus à Saint-Géraud, se rendaient à la chapelle commémorative pour y faire les prières du vœu. Les consuls, le juge, le procureur d'office, le greffier et le collecteur se réunissaient le lendemain pour des agapes fraternelles.

Cette touchante manifestation de la foi catholique, qui se fit encore le 5 août 1792, fut interrompue par la Révolution. Elle fut reprise à la restauration du culte ; mais en 1816, M. Lakairie ayant fait paraître une brochure qui racontait l'assaut des Huguenots, l'administration prit sans doute ombrage de l'évocation de pareils souvenirs, car elle interdit la procession qui demeura supprimée jusqu'en 1842.

Le vénérable évêque qui gouvernait alors le diocèse de Saint-Flour, Mgr de Marguerye, la rétablit à la grande satisfaction des fidèles d'Aurillac et célébra lui-même la fête. Depuis lors, la procession a toujours eu lieu. Le dimanche de la solennité de Notre-Dame aux Neiges, le clergé et les fidèles de la paroisse de Saint-Géraud se rendent, après vêpres, à l'église de Notre-Dame; la procession parcourt, entre autres rues, celles auxquelles se rattache le souvenir des événements que nous avons racontés : la rue Saint-Marcel, les rues du Consulat, de Lacoste, d'Aureinques; elle est présidée par M. l'Archiprêtre de Saint-Géraud qui a hérité en cela de l'honneur dont jouissaient autrefois le seigneur abbé d'Aurillac et le doyen du chapitre. La station a lieu, comme par le passé, sur la place d'Aureinques, auprès de la chapelle.

Le sanctuaire élevé à la divine Libératrice sur l'emplacement de la tour Seyrac fut toujours entretenu par les

Digitized by Google

habitants d'Aurillac avec une religieuse reconnaissance. C'est ainsi qu'en 1745, les consuls Delolm de Lalaubye, Sérieys et Viallanes firent restaurer la chapelle et agrandirent la porte d'entrée.

Une pieuse dame, Claude Carrière, veuve de François Larommès, fonda dans cette chapelle (10 février 1688) deux messes par semaine : l'une devait se dire le mardi, en l'honneur de saint Joseph ; l'autre le samedi, en l'honneur de la Sainte Vierge. Les Frères des Ecoles chrétiennes, établis en 1778, dans la maison dite de Bonnepinche, rue d'Aureinques, étaient dans l'habitude de conduire leurs enfants dans la chapelle votive pour les exercices religieux.

La Révolution respecta l'oratoire d'Aureinques dont les murs gardent encore les noms des généreux défenseurs de la cité. On y voit aussi appendus trois tableaux, portant la date de 1701, qui représentent le combat, l'embrasement de la maison envahie et la procession d'actions de grâces qui suivit la victoire. Le petit vitrail placé au-dessus de la porte d'entrée et représentant la Vierge avec son divin Enfant, au milieu d'un charmant paysage, est un beau reste de la peinture sur verre au XVIIe siècle (1622).

A la demande de Mgr de Marguerye, le Souverain Pontife Grégoire XV accorda, par rescrit du 5 juillet 1841, une indulgence plénière à ceux qui communieraient le jour de la fête, ou l'un des jours de l'octave, et visiteraient la chapelle d'Aureinques en y priant selon ses intentions. Il accordait aussi une indulgence de 300 jours aux fidèles qui assisteraient, au moins avec un cœur contrit, à la procession faite le dimanche de la solennité, et qui, le même jour, iraient prier selon ses intentions dans la chapelle.

Par une ordonnance, en date du 1er novembre de l'année précitée, Monseigneur renouvela la dédicace de cette chapelle sous le titre de Notre-Dame aux Neiges ; il y institua à perpétuité une confrérie sous le titre de Notre-Dame de la Bonne-Mort, et il détermina les principales observances qui devaient être gardées dans l'auguste sanctuaire. A sa demande encore, le Souverain Pontife Grégoire XVI, par un rescrit donné le 29 du même mois, déclara privilégié le maître-autel de la chapelle, et la

Digitized by Google

confrérie participante à perpétuité de toutes les indulgences accordées à l'archiconfrérie romaine du même titre.

Cette œuvre de piété et de zele est demeurée florissante. Le deuxième vendredi de chaque mois une messe est dite pour la confrérie avec exposition du Très Saint Sacrement; elle est suivie d'une instruction et de la bénédiction. Tous les mois le saint sacrifice est aussi célébré dans la chapelle pour ses bienfaiteurs et les victimes de l'événement de 1581. Le 4 août, au soir, il y a salut solennel du Très Saint Sacrement, précédé du chant des litanies de la Très Sainte Vierge.

Le mouvement imprimé par Mgr de Marguerye à la piété envers la divine Libératrice d'Aurillac rendit son sanctuaire plus cher aux fidèles qui eurent à cœur de le restaurer et de l'embellir. Aux fonds votés à cet effet par la municipalité vinrent se joindre les généreuses libéralités de M. Grognier, maire, celles de Madame de Parieu et de Madame Casses, ainsi que les offrandes des fidèles recueillies par ces dames. En 1844, le monument sacré, préservé de la ruine qui le menaçait, brillait d'une nouvelle splendeur.

En 1850, grâce à un double secours accordé par le ministère des cultes, à une somme de douze cents francs offerte antérieurement par le conseil municipal et aux nouvelles libéralités des fidèles, l'auguste sanctuaire fut agrandi du côté du levant et devint ce qu'il est aujourd'hui. Le 15 mai 1862, un décret de l'Empereur Napoléon l'érigeait en chapelle de secours sous la direction du curé de Notre-Dame aux Neiges et l'administration temporelle du conseil de fabrique de cette paroissse; en sorte que désormais elle pouvait légalement être autorisée à recevoir des donations, des legs, des fondations pieuses. Enfin, en 1866, on terminait la décoration de l'auguste sanctuaire par des peintures qui furent exécutées par M. Pedoya. Sur le fond bleu des voûtes se détachent, au milieu d'arabesques d'or, les images des quatre évangélistes, les personnifications des vertus théologales, les bustes de saint Pierre, de saint Flour, de sainte Elisabeth, de sainte Thérèse, etc.

On ne tarda pas à élever dans la chapelle supérieure d'Aureinques un autel à l'honneur de Saint Joseph, et un

Digitized by Google

autre en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours dont la statue, pieusement conservée par les fidèles du quartier Saint-Marcel, se vénère actuellement dans l'auguste sanctuaire. Tous les ans, le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, il y a instruction et bénédiction du Très Saint Sacrement après la messe. Le pape Pie IX, de sainte mémoire, a accordé à perpétuité (25 juin 1850), une indulgence plénière à gagner deux fois par an, aux jours à déterminer par Mgr l'Evêque de Saint-Flour, à la visite de l'oratoire de Notre-Dame de Bon-Secours, aux conditions ordinaires. Mgr de Marguerye assigna le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, et le 13 novembre, fête de Saint Stanislas de Kostka, qui eut le bonheur d'être assisté à sa mort par la Très Sainte Vierge.

Quand, après la Révolution, Aurillac fut divisé en deux paroisses (18 fructidor an 11), l'ancienne église de Saint-François, devenue église paroissiale, prit le titre de Notre-Dame aux Neiges, parce que la chapelle d'Aureinques se trouvait sur son territoire.

Dans cette église, les fidèles aiment à venir prier Marie sous le double vocable de Notre-Dame aux Neiges et de Notre-Dame de l'Immaculée-Conception. L'image qui porte cette dernière dénomination est une Vierge noire, assise, avec l'enfant Jésus dans son giron, reproduisant les traits de l'antique statue de Notre-Dame du Puy. Les cierges qui brûlent presque continuellement à son autel, les *ex-voto* appendus à ses murs, les messes nombreuses que la piété des fidèles y fait célébrer fréquemment, tout atteste et la reconnaissance envers Marie pour les grâces passées et la confiance pour les grâces à venir.

Durant la célébration du concile du Vatican, Mgr Bouange, se trouvant à Rome avec Mgr de Marguerye alors évêque d'Autun, sollicita auprès du vénérable Chapitre de la basilique patriarcale de Notre-Dame aux Neiges, plus connue sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, des lettres d'agrégation en faveur de l'église paroissiale d'Aurillac décorée du même titre. Ce bienfait si précieux lui fut accordé, le 3 avril 1870, par diplôme signé de Mgr Mercurelli, chanoine de la basilique et secrétaire du Chapitre. Par ces

Digitized by Google

lettres, l'église de Notre-Dame d'Aurillac a été rendue participante à perpétuité de toutes les faveurs, privilèges et indulgences octroyés à la T. S. Basilique Libérienne.

Disons enfin que le grand évènement dont Aurillac conserve le souvenir par tant de monuments divers est rappelé, chaque année, dans toutes les églises du diocèse, par l'office particulier de Notre-Dame aux Neiges, inséré dans le Propre de Saint-Flour, où le souvenir de la délivrance d'Aurillac, par l'intervention de la Très Sainte Vierge, est célébré conjointement avec la fête catholique de Notre-Dame aux Neiges.

Nous ne serions pas complet et notre travail laisserait à désirer, si nous ne racontions maintenant les fêtes magnifiques par lesquelles Aurillac a célébré, en 1881, le trois centième anniversaire de sa miraculeuse délivrance, préparé par la publication d'une brochure savante et pieuse de Mgr Bouange, intitulée : *La divine libératrice d'Aurillac.* Nous en empruntons le récit au *Moniteur du Cantal* dans les colonnes duquel une plume élégante le retraça à cette époque.

III.

Le troisième centenaire de Notre-Dame aux Neiges

« C'était une fête à la fois patriotique et religieuse que l'anniversaire béni de la nuit à jamais mémorable qui vit la Reine des victoires combattre en quelque sorte, avec les enfants d'Aurillac, *pro aris et focis !* Aussi, tous ceux qui, parmi les descendants de ces fiers catholiques du XVIe siècle, savent unir dans leur cœur l'amour sacré de la patrie à l'amour divin de la foi de leurs ancêtres, avaient salué avec une joie émue le retour d'une date qui leur permettait de professer hautement leur culte pieux pour les grandes traditions locales et les chers souvenirs du passé évoqués à travers les âges.

« Les deux paroisses de Notre-Dame aux Neiges et de Saint-Géraud ont rivalisé de zèle et d'ardeur pour célébrer dignement le *Triduum* consacré à fêter la mémoire des événements accomplis il y a trois siècles.

Digitized by Google

« A l'entrée de l'église de Notre-Dame s'élevait un arc de triomphe avec cette inscription se détachant sur un fond vert en lettres d'une éclatante blancheur : « A NOTRE DIVINE LIBÉRATRICE ». Les voûtes de l'église étaient pavoisées d'oriflammes aux couleurs de la Vierge ; au-dessous, une triple chaîne de mousse émaillée de lis et de roses, et faisant le tour de la nef et du chœur, se rattachait de proche en proche à des écussons bleus, portant les inscriptions des litanies de la Sainte Vierge ; plus bas encore, des tentures vertes aux franges d'or décoraient le cintre des chapelles et les boiseries du chœur ; du haut du maître-autel, la statue en marbre de la Vierge trônait au milieu de guirlandes, de géraniums, de lauriers-roses, et semblait sourire avec bonheur à ces magnifiques préparatifs de fête.

« L'église de Saint-Géraud, toujours si belle dans la simple majesté de son style ogival, s'était revêtue de splendeurs inaccoutumées : faisceaux d'oriflammes blancs et bleus, écussons portant des inscriptions heureusement choisies, lauriers-roses habilement disposés dans les trois nefs et dans les chapelles comme pour symboliser l'éclatante victoire de Marie sur les hérétiques, armoiries de saint Géraud, de la ville d'Aurillac et de Guy de Veyre dominant le porche de l'église, tout portait l'empreinte d'un goût exquis.

« Les fêtes solennelles ont commencé le jeudi soir, 4 août, par le salut solennel du Très Saint Sacrement donné à Notre-Dame aux Neiges, par Sa Grandeur Mgr Bouange ; c'était bien à l'évêque de Langres qu'il appartenait d'inaugurer une fête dont il avait raconté l'origine et que l'on devait assurément à son initiative.

« Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour, est arrivé le soir même pour rehausser par sa présence l'éclat de la solennité, prendre part à des joies qui sont les siennes, parce qu'elles sont celles de ses enfants, et donner à la ville d'Aurillac une nouvelle preuve de l'affection qu'il lui a vouée.

« Par une heureuse et délicate pensée, Mgr Lacarrière, enfant d'Aurillac et descendant de la famille de Veyre, avait été chargé de prêcher le *Triduum* en l'honneur de Marie. Il l'a fait avec la suprême distinction de langage qui le

Digitized by Google

Pl. V

NOTRE-DAME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION
DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME-AUX-NEIGES
A AURILLAC

Digitized by Google

Digitized by Google

Fig. 31. Sceau de Mgr Lacarrière

caractérise, et les fidèles ont pu admirer, avec son éloquente parole, la vigueur et l'éclat d'une imagination toujours jeune, qui poétise tout ce qu'elle touche. Ils assistaient en foule, avec un recueillement édifiant, soit aux messes pontificales célébrées à Notre-Dame, soit aux saluts solennels donnés chaque soir dans les églises des deux paroisses.

« Toutes ces cérémonies avaient un charme et un attrait particuliers, grâce au chant et à la fanfare de l'Ecole supérieure, grâce surtout aux magnifiques morceaux de musique qu'ont fait entendre, à Notre-Dame et à Saint-Géraud, plusieurs dames de la ville.

« Le dimanche, 7 août, a été le grand jour de la manifestation de cette foi patriotique qui animait tout un peuple.

« Après la messe pontificale, célébrée à Notre-Dame aux Neiges par Mgr Baduel, et à Saint-Géraud par Mgr Bouange, les deux paroisses se sont réunies pour la procession solennelle, commémorative de la délivrance d'Aurillac. Cette procession si discutée, si menacée, disait-on, par des autorités qui se sont montrées très bienveillantes, s'est faite avec un entrain vraiment admirable de la part de la foule qui se joignait aux communautés religieuses, et, par son attitude édifiante et recueillie, inspirait le respect aux curieux, aux indifférents, aux libre-penseurs eux-mêmes.

« Le Saint Sacrement était porté par Mgr l'Evêque de Saint-Flour, accompagné de Mgr Bouange et d'un grand nombre de membres des familles les plus honorables d'Aurillac. En tête des rangs pressés d'un clergé nombreux, quatre ecclésiastiques, enfants d'Aurillac, portaient sur un trône, simulant une tour, la Vierge noire des Cordeliers, Notre-Dame de l'Immaculée Conception. La fanfare, alternant avec les chantres, exécutait les plus brillants morceaux.

« Les rues Saint-Marcel, du Rieu, du Consulat, la rue

Digitized by Google

de Lacoste, la rue d'Aureinques et la rue Neuve, que devait traverser le cortège, étaient presque partout pavoisées, ornées de verdures et de fleurs, de guirlandes et d'arcs de triomphe, de draperies et de tentures. On a surtout admiré la richesse, l'élégance, le goût parfait des décorations de la rue d'Aureinques transformée tout entière en une avenue riante et fleurie.

« Des reposoirs s'élevaient de distance en distance, aux deux extrémités de la rue Saint-Marcel, dans la rue du Consulat, dans la rue de Lacoste, au portail d'Aureinques, sur la place de l'Hôtel de Ville et enfin sur le perron du Palais de justice. Quelques-uns de ces reposoirs étaient de véritables chefs-d'œuvre de travail, d'art et de goût ; celui d'Aureinques représentait une tour crénelée, sous laquelle s'ouvrait une porte de ville et que couronnait la statue de Notre-Dame aux Neiges.

« Quand la procession, débouchant de la rue Neuve, s'est déployée dans le haut du square, ça été un beau spectacle que celui de ces mille bannières flottant au vent, de cet ostensoir d'or rayonnant au soleil entre les majestueuses colonnes du Palais de justice, de tous ces prêtres échelonnés devant l'autel, sur les marches du grand escalier, de cette foule enfin tombant à genoux pour recevoir une dernière bénédiction, et s'unir de cœur et d'âme à M. l'archiprêtre de Notre-Dame, qui, d'une voix vibrante et émue, consacrait la ville d'Aurillac au Cœur Immaculé de Marie !

« Le soir, malgré les courses, il y avait grande affluence aux Vêpres pontificales. Mgr Bouange a raconté à Saint-Géraud les triomphes de Marie sur les hérétiques, et Mgr Lacarrière, évoquant des souvenirs antiques et sacrés, a dit à son auditoire ému pourquoi cette journée avait vu tant de guirlandes et de fleurs, de piété et d'enthousiasme.

« A l'issue des Vêpres, Mgr Baduel a tiré de son cœur une chaleureuse improvisation dans laquelle il a rendu hommage à l'éloquence de Mgr Lacarrière, hommage au zèle infatigable de l'excellent Curé de Notre-Dame aux Neiges, hommage enfin à la noble cité de Saint Géraud qui a donné à l'église et au monde le grand pape Gerbert et, la

Digitized by Google

la première peut-être, a rendu un culte sacré au Cœur de Marie.

« Il a ensuite convoqué les fidèles pour la bénédiction du Saint-Sacrement et le chant du *Te Deum* à huit heures. C'est avec un bonheur infini que chacun a remercié le ciel des émotions de ce beau jour et chanté, du plus profond de son âme, gloire à Dieu, gloire à Marie.

« Gloire à Dieu dont la religion bénie demeure toujours le premier des biens et le plus précieux des trésors, pour l'immense majorité des habitants d'Aurillac !

« Gloire à Marie dont le culte est si profondément enraciné dans les âmes, qu'il a provoqué spontanément les belles illuminations que la foule allait voir, avec un calme parfait, admirant en particulier le clocher et le presbytère de Notre-Dame, la façade de Saint-Géraud, les couvents du Buis, de la Sainte-Famille, de l'Enfant-Jésus, et surtout la place et la rue d'Aureinques.

« Gloire à la Libératrice d'Aurillac qui nous a valu ces joies douces et suaves, intimes et profondes, et à laquelle tous les cœurs catholiques, à l'occasion de ce beau centenaire, sentent le besoin de renouveler, avec le témoignage de leur filiale et éternelle reconnaissance, le serment de leur inébranlable fidélité. »

O Marie ! ô notre divine Libératrice ! c'est grâce à votre merveilleuse intervention que les hérétiques, sur le point de s'emparer de notre ville, furent repoussés autrefois. Louanges immortelles vous soient rendues pour cet insigne bienfait ! Ah ! puisse votre salutaire et maternelle protection s'étendre jusque sur les derniers descendants de ces généreux citoyens qui donnèrent leur vie pour la conservation de leurs autels et de leurs foyers. Ecartez toujours de cette cité les ennemis de la vraie foi qui cherchent à ravir, non la vie temporelle des corps, mais la vie immortelle des âmes. O Notre-Dame de Bon-Secours, vous êtes l'avocate des coupables, l'espérance des malheureux. Je suis un de ces coupables, un de ces malheureux. Prenez-moi sous votre protection, et je ne crains plus rien, et je serai consolé. Enfin, ô Notre-Dame de la Bonne Mort, ne

Digitized by Google

nous abandonnez pas à notre heure dernière, mais venez alors à la rencontre de notre âme, recevez-la dans vos bras, et faites-nous expérimenter combien il est doux de mourir quand on a aimé et servi de tout son cœur la Mère de Celui qui doit nous juger. Ainsi soit-il.

Archives départementales et communales d'Aurillac. — Mgr Bouange ; *La divine Libératrice d'Aurillac, 1881. — Saint Géraud et son illustre abbaye. — Le Moniteur du Cantal,* No du 10 mai 1881.

Fig. 32. Vierge de saint Luc, à Bologne.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

NOTRE-DAME DE GRACES

A ARPAJON

Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.
Mère de la divine grâce, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

quatre kilomètres d'Aurillac, au sud de cette ville, s'élève le bourg d'Arpajon, dominant la vaste et riche plaine à laquelle il a donné son nom. Nous trouvons cette localité mentionnée dans un titre de l'an 1180; mais nul doute qu'elle n'ait été habitée plusieurs siècles avant cette époque. Les poteries, médailles, statuettes en pâte calcaire que l'on y a trouvées de nos jours et qui remontent à l'époque gallo-romaine en sont la preuve évidente.

Plusieurs villages et hameaux de la commune s'honorent d'avoir donné leur nom aux plus nobles familles de la Haute-Auvergne. Nous ne pouvons les énumérer ici, ni redire tous ces souvenirs, si intéressants qu'ils soient; mentionnons seulement les chatellenies de Conros et de Montal, résidence des Astorg d'Aurillac et des de Montal, descendants de la Bienheureuse Avigerne, sœur de Saint Géraud. Ces familles se sont toujours ressenties de leur sainte et noble origine et se sont fait remarquer par leur attachement à la vraie foi et les pratiques de la piété chrétienne, Nous n'en rapporterons qu'une preuve que nous trouvons dans le manuscrit de Textoris conservé à la bibliothèque communale d'Aurillac. Le 12 avril 1732, premier

Digitized by Google

dimanche après Pâques, les PP. Martin et Vigier, jésuites, clôturaient une mission qu'ils venaient de prêcher à Arpajon, par une procession générale. A cette procession très nombreuse, et où se trouvait même beaucoup de monde venu d'Aurillac, Madame de Lygnerac, épouse de M. le Comte de Conros, portait la croix des femmes, et M. de Saint-Martial, fils de M. le Marquis de Conros, portait celle des hommes.

L'église d'Arpajon était jadis un prieuré relevant premièrement et principalement de la communauté des prêtres de Notre-Dame d'Aurillac; l'évêque de Saint-Flour avait aussi quelques droits sur elle; un de ses vicaires généraux y résidait parfois avec le titre d'official.

L'ancienne église, de style roman, s'élevait sur la place et avait pour titulaire saint Vincent, diacre, martyr de Saragosse. Dans cette église se voyait une chapelle où, sous le nom si doux de Notre-Dame de Grâces, l'auguste Mère de Dieu était honorée de temps immémorial, et voyait accourir aux pieds de sa statue miraculeuse les fidèles de tout le voisinage, surtout aux jours où l'Eglise célèbre l'anniversaire de sa sainte naissance. Pleine de grâces dès le premier instant de son existence, Marie eut le bonheur de voir s'accroître à tout instant le trésor divin dont elle avait été comblée. Elle le mérita par sa correspondance toujours fidèle aux bénédictions dont elle avait été prévenue, et à son heure dernière, elle était devenue si riche en grâces et en mérites, qu'elle faisait, dit le Docteur séraphique, l'admiration du Ciel lui-même. Et maintenant qu'elle règne en souveraine dans les splendeurs de l'éternité, à la droite du Roi des rois, elle est pour ses enfants adoptifs, combattant et souffrant sur la terre, la dispensatrice de toutes ces grâces qui préparent, qui font les élus; elle est le *refuge des pécheurs*, le *secours des chrétiens*, le *salut des infirmes*, la *consolatrice des affligés*.

Son antique sanctuaire d'Arpajon est un témoignage éclatant, ajouté à tant d'autres, de sa puissance et de sa bonté. Que de générations sont venues l'y invoquer avec confiance, sous le titre de Notre-Dame de Grâces! Que de générations y sont venues la bénir!

Au XVIIe siècle, il était d'usage que les consuls

Digitized by Google

d'Aurillac envoyassent un certain nombre de cierges à plusieurs églises et chapelles en renom ; celle de Notre-Dame de Grâces d'Arpajon était du nombre.

La fête de de la Nativité était une des fêtes patronales de l'ancienne abbaye de Saint-Jean du Buis, et elle n'y portait pas d'autre nom que celui de Notre-Dame de Grâces. D'après un livre de compte de la fin du XVIIIe siècle, on voit que le monastère faisait un don, qui variait chaque année, à l'autel de Notre-Dame de Grâces ; qu'on donnait un honoraire au prédicateur appelé pour prêcher la fête au Buis et enfin, pourquoi ne pas le dire? que la dépense pour la cuisine était un peu plus forte ce jour-là.

Sauvée par la piété des fidèles au temps de la Révolution et replacée avec honneur dans son antique sanctuaire, la statue vénérée de Notre-Dame de Grâces vit de nouveau accourir à ses pieds les populations toujours confiantes en sa maternelle bonté. On y venait d'Aurillac et des paroisses avoisinantes. Un jour, c'était en 1830, durant l'octave de la Nativité, un jeune élève du collège d'Aurillac qui devait illustrer plus tard sa ville natale par sa science, sa piété et le rang illustre qu'il tiendrait dans l'Eglise, se dirigeait vers Arpajon pour aller faire son pèlerinage à Celle que la piété chrétienne salue comme l'*Etoile du matin,* comme si elle devait éclairer l'aube de toutes les grandes choses. Le jeune pèlerin n'était autre que Guillaume Bouange, destiné à devenir plus tard l'ange de l'illustre Eglise de Langres. Mais écoutons-le parler lui-même. « J'avais terminé mes « études de collège, j'allais me rendre au grand Séminaire « pour commencer mes études de théologie. Je revenais « d'un pèlerinage à Notre-Dame de Grâces dans l'église « paroissiale d'Arpajon. C'était le dimanche consacré à « honorer le saint nom de l'auguste Mère de Dieu ; j'étais « allé solliciter de sa bonté maternelle la grâce de bien « répondre à l'appel que son divin Fils avait daigné mé « faire, lorsque je n'étais encore qu'un petit enfant, sans « mérite aucun. Une grande joie m'attendait au retour de « ce pèlerinage : des mains de Marie était descendue sur « mon frère la plus grande des bénédictions, il s'était fait « dans son âme, que le souffle empoisonné du monde n'avait

Digitized by Google

« pas atteinte, tout un mouvement de grâce ; il s'était senti « appelé à l'état ecclésiastique. Il s'en ouvrit à moi, dès que « je fus rentré à la maison, et me demanda de lui faire « commencer immédiatement ses études. Je m'empressai de « répondre à son désir ; je ne pouvais assez bénir le Seigneur « de nous avoir honorés tous les deux du même bienfait. »

Combien d'autres âmes ont reçu aussi, aux pieds de la Vierge bénie, de ces grâces intérieures plus précieuses cent fois que la guérison des infirmités corporelles ! Grâces de préservation, grâces de conversion, grâces de vocation à la vie religieuse ou sacerdotale, grâces de lumière pour le choix si important d'un état de vie ! Mais ces choses ne se voient pas, ne se racontent guère, et c'est pourquoi l'histoire de Notre-Dame d'Arpajon ne nous retiendra pas longtemps.

En 1857 l'ancienne église tombant en ruines, et étant très insuffisante d'ailleurs pour la population, fut démolie. Une nouvelle église, de style roman comme la première, mais beaucoup plus spacieuse, fut construite au pied du mamelon où se trouve aujourd'hui le cimetière et sur lequel s'élevait autrefois un château dont on voit encore quelques vestiges. Elle fut consacrée le 27 septembre 1869 par Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour. Le zèle intelligent, l'activité généreuse de M. Delmas, curé de la paroisse, avait conduit à heureuse fin l'œuvre importante entreprise par son prédécesseur, M. Mathie. Dans le sépulcre du maître-autel furent déposées des reliques de saint Hippolyte, martyr ; de saint Nicolas, évêque de Myre ; de saint Géraud, comte d'Aurillac ; de sainte Ursule, vierge martyre, et une parcelle du lieu où naquit la Bienheureuse Mère de Dieu. Le saint temple fut dédié sous le titre de Notre-Dame de Grâces ; saint Vincent lui fut donné comme patron secondaire.

Tandis que la nouvelle construction s'élevait, les exercices du culte avaient lieu dans une grange voisine du presbytère, et on y avait transporté la statue miraculeuse. Or, un jour de fête, l'autel se trouvait plus brillamment illuminé que d'habitude, lorsque le feu prit subitement aux ornements, aux fleurs artificielles qui le décoraient. En un instant les flammes eurent dévoré presque toutes les garni-

Digitized by Google

tures légères et facilement combustibles; mais voilà que par une disposition providentielle, la statue de Marie et les draperies de soie et de gaze qui la recouvraient n'eurent aucun mal et furent complètement épargnées par le feu. Toute la population présente regarda ce fait comme un prodige.

Quand la nouvelle église fut terminée, M. le Curé eut la pensée de changer l'antique image, très vermoulue et fort grossièrement sculptée d'ailleurs, contre une statue nouvelle et mieux en harmonie avec le nouvel édifice. Un gros propriétaire de la paroisse donna même une très belle Vierge romane que l'on peut voir dans l'abside du midi. Mais les fidèles d'Arpajon ayant appris ce projet de leur pasteur, qui n'avait évidemment en vue que le bien et la plus grande majesté du culte, s'opposèrent formellement à son exécution. L'ancienne statue fut donc conservée, et après avoir subi quelques réparations devenues indispensables, elle fut transférée avec une grande solennité dans son nouveau sanctuaire. Elle est vénérée aujourd'hui dans la magnifique chapelle élevée pour elle dans le transept méridional. A son autel sont conservées, avec les restes bénis des saints Martyrs Vincent, Benerius, Maxime et Philomène, plusieurs reliques des matériaux du sépulcre de l'Auguste Mère de Dieu. De cet autel Elle dit à ses pieux enfants cette parole si douce à entendre : « J'ai à ma disposition les richesses de la grâce; j'en enrichirai tous ceux « qui m'aiment. Bienheureux celui qui veille tous les jours « à ma porte, en me trouvant il trouvera la vie, il puisera « par moi à la source du salut. » (Prov. VIII. 35.)

Les habitants d'Aurillac ont entendu cet appel. Chaque année, le jour de la Nativité et pendant toute l'octave, on voit constamment aux pieds de Notre-Dame de Grâces de pieux visiteurs qui viennent lui demander une part des faveurs divines. C'est en quelque sorte, pendant ces huit jours, un pèlerinage continuel de la ville au joli bourg dominé par le clocher de Marie. Il n'est pour ainsi dire pas de famille dont quelque membre ne tienne à venir rendre hommage à la douce Mère du Sauveur.

Comme nous l'avons vu mettre sous la protection de la

Digitized by Google

Reine du Clergé son entrée au grand Séminaire et sa vocation déjà ancienne, ainsi a-t-on vu Mgr Bouange venir placer sous l'égide de la Reine des Apôtres, les commencements de sa noble et grande mission, trop tôt hélas! interrompue par la mort. Le 13 août 1883, Mgr l'Évêque de Langres faisait son second pèlerinage épiscopal à Notre-Dame de Grâces, et après avoir célébré le saint Sacrifice à son autel, il se tournait vers les fidèles qui étaient venus associer leurs prières aux siennes, leur adressait quelques unes de ces paroles onctueuses dont il avait le secret, et enfin nommait publiquement chanoine de sa cathédrale M. Delort, le si vaillant et si méritant Curé d'Arpajon. En reconnaissant son mérite, il voulait aussi honorer le Curé de Notre-Dame de Grâces.

O Marie, ô Mère de Grâce, en vous saluant *pleine de grâce* au jour de l'Annonciation, l'archange Gabriel a soulevé pour nous un coin du voile qui dérobe à tous les yeux les saintes et magnifiques splendeurs de votre âme bénie. Pleine de grâce dans votre esprit, pleine de grâce dans votre cœur, pleine de grâce dans votre extérieur lui-même, vous êtes la merveille du Ciel et de la terre, qu'aucune langue, ni humaine, ni angélique, ne saurait dignement louer. Mais cet insondable abîme de grâces que Dieu a mis en vous n'est pas pour vous seule, nous le savons. Aussi, tout indignes que nous sommes, nous venons en réclamer une part, une très large part. Votre pieux serviteur, saint Bernard, a dit que *tous nous avons reçu* et nous recevons chaque jour *de votre plénitude*. Versez donc en nos pauvres âmes le trop plein de votre Cœur. Comme votre divin Fils est le seul auteur de la grâce, vous êtes le mystérieux et large canal qui nous la communique. Veuillez, ô libérale dispensatrice des dons de Dieu, les répandre sur nous avec une abondance qui soit en rapport avec nos nécessités, et si, comme nous l'espérons, vous nous exaucez en ce jour, à jamais sur la terre, et éternellement au ciel, nous vous chanterons un cantique d'amour et de reconnaissance. Ainsi soit-il!

Notice sur le culte de Notre-Dame de Grâces, par Mgr Bouange. Mss. — *Lettre circulaire de Mgr l'évêque de Langres à l'occasion de la mort de son frère*. — Notes communiquées par M. Delort, curé d'Arpajon, en 1883.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

NOTRE-DAME DE PITIÉ

D'HAUTERIVE

A Jussac

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo validè.
Mère Sainte, daignez imprimer fortement dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.
(Prose *Stabat.*)

Le canton sud d'Aurillac renferme deux sanctuaires dédiés à Notre-Dame de Pitié : l'un situé au nord du chef-lieu, près de Jussac ; l'autre au sud-ouest, sur la paroisse de Sansac-de-Marmiesse. Nous commencerons par dire quelques mots de ce dernier.

Sur le bord du chemin de Sansac à Ytrac, à un kilomètre à peine du bourg de Sansac, se trouve une modeste et antique chapelle dédiée à Notre-Dame de Pitié. Elle est connue dans le pays sous le nom de *Capelotte de Sansac* et les quelques maisons qui se sont groupées autour d'elle ont pris également le nom de village de la *Capelotte.* On la trouve quelquefois désignée sous le vocable de Notre-Dame du Peuch, à cause d'un hameau voisin qui porte ce nom.

Il serait difficile de dire à quelle époque, pour quel motif et par qui fut bâtie cette chapelle ; les plus anciens du pays n'en savent rien et l'ont toujours vue ce qu'elle est aujourd'hui. On trouve bien, dans le département des

Digitized by Google

décimes de 1641, une chapellenie de Notre-Dame de la Miséricorde dans l'église de Sansac, mais elle ne doit sans doute pas être confondue avec Notre-Dame de Pitié de la Capelotte. Avant la Révolution cet oratoire appartenait à la maison de Peyronnenc de Saint-Chamarand, à qui il faut peut-être, à cause de cela, en attribuer la fondation. La maison de Peyronnenc s'est fondue, au dernier siècle, dans celle de La Garde de Saignes.

Confisquée en 1793, elle fut affermée pour trois ans, au prix de 15 livres, à Guillaume Giraldon, habitant de Sansac (8 germinal, an II). Le 30 floréal, an IV, (19 mai 1796) elle fut vendue au sieur Jacques Sérieys, notaire, qui la revendit à un certain Jourdes, maçon de son métier, qui l'habita jusqu'en 1818.

Jourdes ne fut pas heureux dans cette habitation : s'étant marié il n'eut pas d'enfant, et l'opinion publique vit là une punition du Ciel. La tradition raconte aussi que, vers le soir, il voyait parfois comme une ombre faire le tour de sa maison ; c'était la sainte Vierge, disaient les bons habitants de Sansac, qui voulait reprendre possession de son sanctuaire profané. Pour ce motif il se décida à revendre son habitation à M. Ladurantye, alors curé de Sansac, qui en fit ensuite donation à la commune.

Tant que la petite chapelle servit d'habitation privée, la statue de Notre-Dame de Pitié resta dans l'église de Sansac où elle avait été pieusement déposée. Après le rachat et la restauration de la chapelle, elle fut solennellement transportée dans son antique sanctuaire, et on se souvient encore dans le pays de la magnifique procession qui eût lieu dans cette circonstance : c'était le 15 août 1819.

Cependant la vénérable image, contemporaine sans doute de la construction de l'édifice, avait notablement subi les ravages du temps et ne fut pas jugée susceptible de réparation, ce qui décida M. Delzongles, deuxième successeur de M. Ladurantye, à la remplacer par une nouvelle statue. Celle-ci représente la Vierge assise, les yeux pleins de larmes et levés au ciel, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils. Pour l'ancienne statue, elle fut

Digitized by Google

donnée à une pieuse famille, voisine de la chapelle, qui la conserve toujours avec un soin respectueux.

La chapelle de Sansac célèbre sa fête patronale le vendredi de la semaine de la Passion, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ce jour-là on y chante une grand'messe à laquelle, selon l'antique coutume, viennent assister les prêtres du voisinage. Le sermon est fait par un prédicateur étranger et suivi de la publication des rénages dont le produit est employé à l'entretien du sanctuaire.

Une seconde fois dans l'année, il y a foule autour de la *Capelotte;* c'est le jour de l'Assomption. La procession, que toute la France fait en ce jour, d'après le vœu d'un de ses rois les plus pieux, se dirige, après vêpres, vers le sanctuaire de Notre-Dame de Pitié et se déroule, pieuse et longue, sur la plaine où se dresse l'antique oratoire. Ainsi se trouvent réunis dans une même pensée et honorés dans le même lieu le mystère des douleurs de Marie et celui de sa gloire et de son triomphe. D'Elle comme de son divin Fils, comme de tous les élus, il est vrai de dire : « Il a fallu que Marie souffrit et qu'Elle entrât ainsi dans la gloire. »

On a recours à Notre-Dame de Pitié de Sansac dans toutes les afflictions et épreuves de la vie, soit de l'âme, soit du corps, et les pèlerins des environs savent par expérience qu'on trouve toujours auprès d'Elle, force, secours et consolation; car ce n'est pas sans motif qu'on a inscrit sur la porte de la chapelle ces deux vers :

« De Marie, ô passant, invoquez le secours ;
« A son bon cœur jamais on n'eut en vain recours. » (1)

I.

L'ancien sanctuaire d'Hauterive

Au nord du bourg de Jussac, à deux cents mètres environ de l'église paroissiale, s'élève le mamelon d'Hauterive, au centre d'un vaste amphithéâtre richement décoré par la nature. Ce nom d'Hauterive, que l'on retrouve en plusieurs lieux, indique toujours un site élevé dominant

(1) Notes communiquées par M. l'abbé Sérieys, curé de Sansac, 1886.

Digitized by Google

une rivière. L'Authre coule en effet à une petite distance du mamelon dans la direction du nord-est au sud-ouest.

Après avoir parcouru le paysage vaste, riche et varié, qui s'étend autour de vous et où la vie déborde, le regard s'arrête attristé sur le champ voisin où reposent les morts. Le cimetière paroissial de Jussac ressemble un peu trop aux cimetières de nos villes ; il n'a pas l'aspect agreste, doux et calme de ces vieux champs de repos qui autrefois entouraient l'église du village. La civilisation moderne l'a envahi. Mais, hélas ! à mesure que le culte des morts se traduit par les embellissements matériels de la tombe, la pensée de l'immortalité semble quitter les survivants et l'espérance de la résurrection finale devient plus vague dans les cœurs.

Sur le versant du plateau d'Hauterive qui regarde le sud-est s'élève le bourg de Jussac. Son église était déjà connue au IXe siècle, au temps de saint Géraud ; c'était un riche prieuré dépendant de l'abbaye d'Aurillac et placé sous l'invocation de saint Martin. Cette église a été souvent remaniée et il est difficile de lui attribuer un caractère architectural bien déterminé. La base de la tour romane qui s'élève sur le sanctuaire semble remonter au XIe siècle ; la nef, composée de quatre travées, a été refaite au XVe et présente en plusieurs endroits les armes de l'ancien prieuré de Jussac : *D'argent, à trois épis d'or, tenus par un dextrochère habillé de gueules.* Ne faut-il pas voir dans ce signe héraldique, adopté par les anciens prieurs de Jussac, un symbole parlant de la fertilité de la vallée, au centre de laquelle s'élevait leur église ? Et dans cette main qui tient les épis une image de la Providence divine qui départit si largement aux hommes les richesses de la nature ? Mais il est temps d'arriver au sanctuaire même de Notre-Dame d'Hauterive situé sur le point culminant du mamelon.

Quelques tilleuls, plusieurs fois séculaires, derniers survivants d'une famille plus nombreuse et que le temps a décimée, protègent la chapelle contre les vents du midi et de l'est. Si nous osions, nous prierions Marie de protéger à son tour ces vieux amis de son sanctuaire et d'éloigner de leur front sourcilleux, et aussi de ce beau pays qui est son

Digitized by Google

domaine, les orages et les tempêtes, qui trop souvent les désolent.

L'ancienne chapelle d'Hauterive, dont il ne reste que les fondations et les vieux matériaux entrés dans la construction nouvelle, mesurait à l'extérieur quatorze mètres de long et sept de large. La porte qui y donnait accès était très basse et absolument dépourvue de tout caractère architectural. Deux fenêtres, percées dans le mur de l'est, éclairaient seules l'intérieur. L'autel était adossé à la muraille qui séparait la chapelle de la sacristie, laquelle avait une porte indépendante s'ouvrant sur le communal. Un lambris en planches de sapin, barbouillées de bleu, constituait la voûte. Les murailles étaient peu élevées et fort mal construites. On comprend difficilement comment la toiture assez lourde, en tuiles grises, avait pu être soutenue aussi longtemps par une charpente tout à fait misérable.

Malgré la pauvreté extrême et la grande simplicité de ce petit édifice, sa destination était pourtant très claire aux yeux du visiteur ; elle ressortait avec évidence du fronton extérieur, dans lequel était percée une petite niche pour loger une statuette ; du tronc ménagé dans le mur ; des deux bénitiers en pierre bâtis dans la muraille, tout cela, visiblement contemporain de la construction de ce bâtiment, nous permet de conclure que la chapelle d'Hauterive a toujours eu une destination religieuse, excepté durant la tourmente révolutionnaire.

Quelle est l'origine de cette chapelle ? Quelle est la date de sa construction ? Pour répondre à ces deux questions, les renseignements font absolument défaut. Le culte de Notre-Dame de Pitié s'étant répandu dans l'Eglise, surtout au XVe siècle, il est à croire que c'est vers ce temps que la chapelle fut bâtie.

La piété des habitants du pays envers la Vierge d'Hauterive, le souvenir d'anciens pèlerinages indiquant la dévotion plus grande encore des temps passés, la croyance à des faits de l'ordre surnaturel, tels que guérisons accordées à la foi des pèlerins, le témoignage de ces faits s'affirmant par des *ex-voto* malheureusement disparus dans ces dernières années, toutes ces indications réunies disent

Digitized by Google

du moins clairement la grande affection des fidèles de la contrée pour le sanctuaire de Notre-Dame de Pitié, affection qui suppose des précédents et par conséquent une certaine antiquité.

Quoi qu'il en soit, le pieux oratoire, confisqué par la nation, fut vendu, le 14 messidor an IV (2 juillet 1796), en même temps que la maison et le jardin du prieuré, pour la somme totale de 1.953 livres qui fut payée par le citoyen Usse, soumissionnaire. Heureusement la chapelle passa peu de temps après entre les mains de M. Lagaldie, riche propriétaire, qui, comme tout l'indique, ne l'acheta que pour la restituer au culte. Elle servit à emmagasiner la récolte du blé, jusqu'à l'an XIII, tandis que la statue de Notre-Dame de Pitié fut cachée dans une grange voisine.

L'an 1er de l'Empire, le 22 vendémiaire, l'acquéreur de la chapelle d'Hauterive, alors maire de la commune, à la demande du conseil municipal, céda l'oratoire au même prix qu'il lui avait coûté. La délibération relatant ce fait restitue formellement le pieux édifice à sa primitive destination, avec cette clause particulière qu'il pourra servir de reposoir pour les morts. Le culte religieux n'a donc été interrompu dans la chapelle d'Hauterive que durant la période de la fermeture des églises de France.

Depuis quelques années, le pieux sanctuaire n'offrait plus la sécurité nécessaire à la célébration du culte divin; les fidèles demandaient avec instance aux pasteurs de la paroisse d'organiser une souscription publique pour le restaurer, ou même le reconstruire, si les vieux murs refusaient de se prêter à une restauration sérieuse.

Au mois de mai 1881, une procession solennelle fut organisée, un dimanche, à l'issue des vêpres, dans le but de transporter dans l'église paroissiale la sainte et vénérable image de Notre-Dame de Pitié. Un cantique, composé pour cette circonstance par une pieuse chrétienne, exprimait les sentiments de tous, et il serait difficile de redire l'émotion des fidèles, se traduisant par leurs larmes, à la vue de cette statue si aimée et si vénérée, forcée de quitter son vieux sanctuaire en ruines et allant chercher un refuge dans

Digitized by Google

l'église paroissiale où on lui destinait pourtant une place d'honneur. L'émotion aurait été bien plus douloureuse, si on avait pu prévoir, en ce jour, les obstacles et les difficultés qui viendraient paralyser le bon vouloir de tous et prolonger durant cinq longues années un exil dont le terme paraissait alors si prochain.

Ce fut durant les jours qui suivirent cette touchante translation que commença la quête paroissiale destinée à recueillir les offrandes des fidèles, en argent et en nature, pour la restauration du vénérable sanctuaire de Marie. Cette course à travers la paroisse démontra aux pasteurs l'amour des habitants de Jussac pour leur antique chapelle d'Hauterive, leur ardent désir de la restaurer et leur impatience de revoir la sainte image reprendre le chemin de sa chère colline pour continuer, dans son sanctuaire embelli, sa mission séculaire de divine protectrice des vivants et des morts.

II.

Le nouveau sanctuaire d'Hauterive

Le 31 mai 1885, le conseil municipal de Jussac émettait un avis favorable à la restauration de la chapelle d'Hauterive et, au mois de juin suivant, les ouvriers démolissaient le vieil édifice ; les anciennes fondations demeuraient intactes et recevaient les premières assises du nouveau sanctuaire dont les proportions sont par conséquent exactement les mêmes que celles de l'ancien.

Le samedi, 3 septembre, les fidèles, convoqués le dimanche précédent, se rendaient en foule à l'église de Jussac pour y assister à une messe célébrée à l'occasion de la pose de la charpente du sanctuaire d'Hauterive. Durant l'office, un double chœur d'enfants et de jeunes filles, qu'accompagnait l'orgue, a exécuté les plus gracieux cantiques en l'honneur de la Sainte Vierge. A l'issue de la messe, le conseil de fabrique, auquel s'était joint un grand nombre de conseillers municipaux, suivis de la foule des fidèles, a accompagné le clergé sur le plateau d'Hauterive pour y assister à la bénédiction du bois de la charpente.

Digitized by Google

S'inspirant du récit évangélique que rappelle la statue honorée à Hauterive sous le titre de Notre-Dame de Pitié, l'architecte, (M. Lemaigre), a compris que la sévérité du mystère, Marie tenant Jésus mort sur ses genoux, que le cimetière si voisin de la chapelle exigeaient un édifice de caractère noble et sévère, et le style roman a été choisi, comme plus propre à exprimer la pensée qu'il s'agissait de traduire. La porte, très simple mais fort belle, est bien plus grande que ne semblent l'exiger les proportions restreintes du vaisseau, en voici la raison : à la fête de l'Assomption, qui attire à Jussac un si grand nombre d'étrangers, les fidèles sont trop nombreux pour que la chapelle puisse les contenir. On assiste alors à une transformation qui est aussi naturelle que gracieuse : le petit sanctuaire n'est plus que le sanctuaire d'une vaste église dont la nef s'étend sur le vert gazon, à l'ombre des grands tilleuls. A la prière des vivants se mêlent alors la prière des morts et le chant des oiseaux, et toutes ces voix innombrables qui s'élèvent de partout dans la nature pour produire, de toutes les harmonies de la création, un magnifique cantique.

Au-dessus de la porte est percée une rosace, dominée elle-même par le socle de la statue de Notre-Dame de Grâce qui couronne le fronton. A l'autre extrémité du toit se trouve un gracieux campanile, du même caractère que la porte. Quatre fenêtres à plein cintre, s'ouvrant deux à l'est et deux à l'ouest, distribuent la lumière dans l'intérieur de l'édifice. Deux portes, également cintrées, s'ouvrent au fond et servent de cadre à l'autel adossé au mur. Elles ont chacune leur destination particulière : celle du côté de l'épitre fait communiquer la chapelle avec la sacristie, qui elle-même a une porte indépendante du même côté.

La porte du côté de l'évangile donne accès à un caveau provisoire destiné à recevoir les morts, transportés d'ailleurs, et qu'on ne peut ensevelir immédiatement. L'émigration fréquente des habitants de cette contrée, la tendance si naturelle et si légitime, qui s'accuse de plus en plus, de préférer la terre natale, comme lieu de repos, après les agitations stériles ou fécondes d'une vie d'exil, la facilité des communications qui croit tous les jours ; toutes ces

Digitized by Google

considérations réunies, justifient la pensée d'offrir une hospitalité temporaire, aux pieds de la Mère des Douleurs, à ceux qui viennent demander à leur pays quelques pouces de terre, en attendant la résurrection finale.

Le mystère qu'on honore dans ce sanctuaire a aussi inspiré l'ornementation, d'ailleurs si sobre et si simple, qu'on a pu y introduire. Ainsi l'autel est ouvert par devant et laisse voir un Christ, de grandeur naturelle, couché dans le sépulcre de marbre blanc. Par les deux fenêtres les plus rapprochées de l'autel la lumière pénètre à travers deux figures rayonnantes de sainteté : ce sont les deux amis plus intimes de Jésus et de Marie, dont la fidélité a persévéré jusqu'à la fin : Jean, le disciple bien aimé, et Marie-Madeleine, la pécheresse convertie.

Les fidèles de Jussac professent une dévotion particulière pour sainte Marie-Madeleine, et une procession se fait tous les ans à Hauterive en son honneur.

Les fenêtres voisines de la porte contiennent, l'une l'image de sainte Anne, l'auguste mère de Marie que la confrérie des Mères chrétiennes a choisie pour patronne; l'autre celle de saint Joseph, le fidèle gardien de Jésus et de Marie, le patron et le modèle de la bonne mort. C'est la congrégation de la Sainte Vierge qui a voulu introduire son image dans la chapelle d'Hauterive.

Au-dessus de l'autel est placé le trône de la Vierge sobrement décoré. La rosace qui le domine est garnie d'un vitrail représentant la crèche de Bethléem ; de sorte qu'on a sous les yeux les deux mystères dont l'un commence et l'autre termine la vie de Jésus sur la terre : la Nativité du Sauveur au sommet ; en bas Jésus couché dans le tombeau ; au milieu le corps de Jésus inanimé renversé sur les genoux de sa mère.

Les voûtes à plein cintre légèrement surbaissé se divisent en deux travées et sont d'un effet très gracieux ; les nervures qui les soutiennent s'élancent de six culs de lampe sculptés. Au-dessous de ceux qui supportent l'arc du milieu sont peints deux écussons pris dans l'église paroissiale.

Tel est le nouveau sanctuaire de Notre-Dame d'Hauterive ; mais avant d'en raconter l'inauguration et la translation

Digitized by Google

de la sainte image qu'on y vénère, il convient de décrire la statue elle-même de Notre-Dame de Pitié.

Cette statue remonte, selon toutes les probabilités, au XVIIe siècle. Sans être un chef-d'œuvre, elle ne manque cependant pas d'expression dans son ensemble. De la main droite Marie soutient la tête du Christ étendu mort sur ses genoux; le bras gauche est levé en signe de douleur; la tête et les yeux levés au ciel rendent bien l'expression de douleur profonde et résignée que ressentit la plus tendre et la plus affligée des mères, quand elle reçut entre ses bras le corps du plus aimant et du plus aimé des fils. On n'a pas voulu toucher à cette vénérable image pour lui imposer une restauration, qui aurait fait disparaître sans doute certains défauts, mais qui aurait aussi enlevé une partie de son cachet à cette pieuse représentation de la Mère des Douleurs.

Au commencement de mars 1886, le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Pitié était prêt à recevoir la vénérable image de Marie. Déjà, le dimanche, 28 février, la cloche destinée à l'élégant campanile de la chapelle était bénite par M. le curé de la paroisse et, quelques jours après, la nouvelle baptisée se balançait dans les airs, et sa voix argentine disait à tous les hameaux environnants que la chapelle de Marie avait retrouvé la parole entendue par les ancêtres.

Dans son mandement du carême, Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour, avait désigné le mardi, 13 avril, pour la confirmation des enfants de Jussac et des paroisses environnantes, et pour la bénédiction de la chapelle d'Hauterive. Les jours qui ont précédé ce jour fortuné ont été remplis par les préparatifs de la grande solennité, et la veille, l'animation était plus grande encore : chaque foyer était en fête et se dilatait pour recevoir les parents et amis convoqués à la cérémonie du lendemain.

La journée du 13 avril s'annonça assez belle pour autoriser l'espoir que le programme de la fête pourrait être entièrement réalisé. En effet, à trois heures du soir, la procession s'organisa, pendant que les enfants et les jeunes filles chantaient un cantique composé pour cette circonstance par un prêtre qui s'est inspiré de ses souvenirs personnels d'enfance et de jeunesse. Enfin la vénérable statue

Digitized by Google

de Notre-Dame de Pitié, revêtue du manteau bleu qu'une sainte fille du cloître, née à Jussac, avait confectionné avec amour, a quitté l'église paroissiale ; elle était portée par quatre prêtres, et autour d'elle les confirmés du matin, revêtus des livrées de Marie, formaient une escorte d'honneur.

Lorsque les prières de la liturgie pour la bénédiction des églises furent terminées, la statue de Marie, qu'un magnifique arc de triomphe avait reçue provisoirement, pénétra dans son sanctuaire et fut placée sur le trône qui l'attendait. Le chœur entonna l'hymne de la reconnaissance: *Magnificat anima mea Dominum.* Le pieux cortège reprit ensuite le chemin de l'église paroissiale.

Après le salut solennel du Très Saint Sacrement, le saint et vénéré prélat qui avait présidé la cérémonie voulut, malgré ses fatigues, adresser un dernier mot aux fidèles de Jussac, et il trouva dans son âme apostolique les accents les plus émus pour remercier les bienfaiteurs de la chapelle d'Hauterive et pour parler à tous de la puissante protection que la mère de Dieu accorderait à leur zèle et à leur dévouement.

Le lendemain de ce jour, qui sera une date mémorable pour Jussac et tous les environs, M. Ouillade, chanoine honoraire de Saint-Flour et de Langres, le digne pasteur de la paroisse, célébra la première messe dans le sanctuaire dont la restauration est due surtout à son zèle et à sa constance. Il ne put s'empêcher de faire part à la foule accourue des sentiments et des émotions qui remplissaient son âme. Désormais, grâce à lui, les chemins d'Hauterive seront plus fréquentés qu'ils ne l'ont jamais été, et Marie se plaira à étendre les effets de sa bonté maternelle et sur les morts qui reposent à ses pieds, et sur les vivants qui viendront la prier dans son oratoire rajeuni.

La fête principale de Notre-Dame d'Hauterive se célèbre le troisième dimanche de septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. L'Assomption est la fête secondaire.

O Marie ! ô Notre-Dame de Pitié, obtenez-nous de Jésus la grâce d'imiter votre résignation et votre constance dans

Digitized by Google

les épreuves nombreuses que la Providence vous fit traverser, d'accepter avec soumission les peines et les sacrifices que la bonté de Dieu nous ménage, afin de détacher de plus en plus notre cœur des choses de ce monde. Par les angoisses de votre exil en Egypte, obtenez-nous de vivre ici-bas comme vous avez vécu sur la terre étrangère, c'est-à-dire dans le travail, la résignation, l'amour de Dieu et du prochain. Par votre martyre au pied de la croix, obtenez-nous de comprendre la malice du péché et d'expier nos fautes par notre repentir. Par votre ineffable douleur auprès du tombeau de Jésus, obtenez-nous d'aimer nos morts comme les aime l'Eglise et de nous soumettre, dans tous nos deuils, à la sainte volonté de Dieu, afin que notre douleur sanctifiée profite aux âmes que nous pleurons. Vous-même, ô Notre-Dame de Pitié, tendez-leur une main secourable dans ces flammes vengeresses de la Justice divine, où elles expient encore leurs fautes, car c'est vers vous, ô Marie, que les morts soupirent dans le désir de la délivrance que vous pouvez leur apporter. Enfin, guidez-nous tous, et ceux qui nous ont précédés, et nous qui restons encore, et ceux qui nous suivront, et faites-nous aborder à ces heureux rivages de l'éternelle vie, où nous aurons la joie de vous contempler dans la gloire de votre triomphe. Ainsi soit-il !

M. l'abbé Ouillade : *Notre-Dame de Pitié d'Hauterive, à Jussac.* Aurillac, 1886.

Digitized by Google

CHAPITRE V

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

OU DE ROQUENATOU

Paroisse de Marmanhac

Auxilium christianorum, ora pro nobis.
Secours des chrétiens, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

La chapelle de Roquenatou, dans le village du même nom, sur la paroisse de Marmanhac, est un de ces oratoires que l'on visite avec une émotion toujours nouvelle pour son joli site et ses attachants souvenirs. Figurez-vous une large et profonde vallée que borde une double chaîne de montagnes : c'est Marmanhac avec son joli bourg, ses nombreux villages, ses blanches maisons de campagne disséminées çà et là, au milieu des prairies, sur les bords de la rivière d'Authre, le long des bosquets. Au-dessous se déroule la vaste et fertile plaine de Jussac, au centre de laquelle nous avons déjà visité un sanctuaire à Marie.

Sur la rive gauche de la rivière se dresse, à mi-côte, un énorme rocher entouré de bois, autrefois couronné par un antique manoir et qui abrite aujourd'hui une chapelle et un petit village : c'est Roquenatou. Ce repaire aurait existé du temps de saint Géraud et aurait même appartenu au bon comte d'Aurillac.

Saint Géraud n'avait qu'une sœur, la B^te^ Avigerne, qui fut

Digitized by Google

mariée à un seigneur nommé Athon, comme l'indique le nom d'un de ses fils Benoit d'Athon. C'est peut-être le mari d'Avigerne qui fit construire le château fort qui porta d'abord le nom de Roque-d'Athon, puis celui de Roquenatou. En tout cas cette forteresse, située sur les terres de saint Géraud, *sub allodio sancti Geraldi,* comme s'exprime le chroniqueur de l'abbaye, donna son nom à une famille noble connue au XIIe siècle sous le nom d'Athon de la Roque, ou de la Roque d'Athon, ou simplement de la Roque. Elle fournit à cette époque un abbé au monastère d'Aurillac, Pierre de la Roque, qui succéda à Pierre de Cisières.

Durant la guerre de Cent ans, le château de Roquenatou fut pris et repris plusieurs fois par les Anglais, qui le rendirent en 1362. Plus tard les protestants le prirent à leur tour, puis en furent expulsés. Finalement il fut rasé, ainsi que plusieurs autres, en 1579, par les ordres du marquis de Canillac, lieutenant général du roi, pour enlever ces retraites aux bandes calvinistes qui s'y abritaient.

Dès le XIIe siècle, c'est-à-dire en 1129, à côté du château des neveux de saint Géraud, s'élevait une chapelle dédiée à la sainte Vierge, avec le titre de prieuré.

Au siècle suivant, Guy de la Roque charge un prêtre de dire un certain nombre de messes dans la chapelle de de Roquenatou (1250). A côté de la chapelle il y avait un hôpital pour les pauvres, lequel fut doté, en 1295, par Arie, femme de Rigaud de Marmanhac.

Un chroniqueur de Mauriac, au XVIe siècle, Montfort, raconte que les religieux et les habitants de Mauriac étant allés en pèlerinage au Puy, à l'occasion du Jubilé qui se célèbre dans cette église toutes les fois que le 25 mars tombe le Vendredi-Saint, en rapportèrent une image de la sainte Vierge qu'ils placèrent au portail de l'église paroissiale. Elle y resta cinquante-huit ans. Mais une nuit, des gens d'armes venus du Périgord, battant avec grand tapage les pavés de la ville surprise, commirent plusieurs vols et méfaits et en particulier ils dérobèrent la statue de Notre-Dame de Grâce qui était au portail et la laissèrent, dit-on, à Roquenatou. Ceci se passait dans le courant du XVe siècle.

Au XVIe, la propriété de la chapelle passa aux de Caissac

Digitized by Google

qui avaient acquis, en 1442, une partie du château et la seigneurie de Sédaiges, à Marmanhac. Dès cette époque la chapelle de Roquenatou était le but d'un pèlerinage où l'on se rendait en foule les jours de Notre-Dame d'août et de septembre. Malheureusement ces réunions de fête sont quelquefois, pour les Auvergnats naturellement querelleurs, l'occasion de rixes déplorables. C'est ce qui arriva à Roquenatou, en 1523. Cette année-là, le jour de l'Assomption, toute la noblesse des environs s'était rendue à la fête avec le peuple, en grand concours. Après l'office, MM. de Beauclair, de Sédaiges, de Missilhac, de la Roque, de la Moissetie, de Caissac et de Tourtoulou, la plupart co-seigneurs de Roquenatou, se trouvant sur la place publique, devant la chapelle, se prirent de querelle, on ne dit point à quel propos. Peut-être était-ce au sujet de quelques questions de préséance dans la chapelle elle-même. Toujours est-il que Tourtoulou, emporté par la colère, porta un coup de couteau au sieur de Sédaiges et prit la fuite. Sédaiges le poursuivit l'épée à la main; mais affaibli par la perte de son sang, il tomba sans connaissance et sa vie fut longtemps en danger.

Nicolas de Caissac, seigneur de Marmanhac, co-seigneur de Roquenatou, avait d'autres sentiments. Il obtint de plusieurs cardinaux, à cause de sa dévotion particulière pour la chapelle de Roquenatou, dont il était patron, une indulgence de cent jours, à perpétuité, que l'on pouvait gagner les jours de l'Assomption, de la Nativité et de la Pentecôte, à condition de réciter un *pater* et un *ave* pour les besoins de l'Eglise. Cette indulgence était accordée afin de porter les fidèles à fréquenter encore plus l'oratoire de la Vierge. On voit aussi par ce rescrit, donné le 15 août 1554, sous le pontificat de Jules III, que la famille de Caissac avait son tombeau dans la chapelle de Roquenatou.

François de Caissac, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, fit, vers le commencement du XVIIe siècle, de nombreuses acquisitions autour de la chapelle. Une de ses petites-filles, sous le nom de Mademoiselle de Caissac, fit profession, âgée de dix-sept ans, au couvent de Notre-Dame d'Aurillac, le 8 septembre 1737. Enfin le dernier représentant de cette famille, Jean de Caissac, n'ayant qu'une fille, la maria à

Digitized by Google

noble Pierre de Béral, chevalier, seigneur de Massebeau, près de Murat, à qui elle apporta la terre de Roquenatou et dont les descendants l'ont possédée jusqu'à nos jours.

L'oratoire de Notre-Dame de Bon-Secours n'échappa point à la désastreuse révolution qui bouleversa la France ; il fut en partie détruit et le reste devint une habitation privée. Mais ce qu'on ne put détruire c'est l'amour et la vénération que les populations environnantes lui ont vouées depuis des siècles. Aussi, quand la religion put de nouveau se manifester, vite on songea à la Vierge de Roquenatou. Ses anciens propriétaires furent les premiers à mettre la main à l'œuvre pour relever de ses ruines la chapelle qui fut reconstruite dès 1808. Ce fut l'œuvre de Mademoiselle Pauline Béral de Sédaiges, dont la mémoire, à cause de sa charité et de sa piété, restera longtemps en vénération dans la vallée de Marmanhac. Elle méritait de reposer au milieu des siens, sous les yeux de la Vierge miraculeuse qu'elle avait tant aimé et tant contribué à faire honorer. Sur sa tombe se lit cette inscription qui n'est pas un vain éloge, comme on en trouve tant aujourd'hui sur les mausolées de nos cimetières modernes :

Cy gît la mère des pauvres, Marie-Anne-Pauline Béral de Sedaiges, pieuse restauratrice de cette chapelle, décédée le 1er septembre 1834, en la soixante-deuxième année de son âge.

La piété est héréditaire dans cette famille, comme elle le fut chez les de Caissac, ses prédécesseurs. Un de ses membres, le Comte Casimir de Sédaiges, brave officier, assistait au bombardement de Mogador par les Français, en 1844. Il s'élance à la tête de ses soldats ; le feu de l'ennemi est des plus nourris, et notre officier voit ses hommes tomber nombreux à ses côtés. A la fin il se trouve presque seul debout au milieu des morts et des mourants. « Vierge de Roquenatou, je te dois la vie ! » Tel fut le cri de sa reconnaissance. Or ce jour-là c'était précisément la fête de la chapelle. Avant de quitter la terre natale, le protégé de la Vierge était allé s'agenouiller sur le pavé de l'oratoire si cher à ses aïeux. Ce qui avait détourné les balles homicides ce n'était point la croix d'honneur qui brillait sur sa poitrine, mais bien la médaille de Marie qu'il portait avec

Digitized by Google

respect et confiance. Il est mort naguère, à Toulon, avec le grade de Commandeur (1885).

Son frère Emile, baron de Sédaiges, capitaine de vaisseau, protégeait les convois marchands dans l'archipel, au temps de la guerre de Crimée. A cette époque il faisait le voyage de Jérusalem, chaussait, dans l'église du Saint-Sépulcre, l'éperon d'or de Godefroy de Bouillon et recevait les insignes de son ordre, après avoir, à la suite du patriarche de Jérusalem, guidé dans la *voie douloureuse* l'état-major et l'équipage entier du *Mercure*. Par cette touchante et solennelle profession de foi, l'élite des marins français, qui avait voulu faire cortège à son commandant, manifestait assez que désormais la bannière de la France ne flotterait pas en vain sur les Saints Lieux, et que nos consuls, en levant l'épée pour la défense de l'Evangile, seraient assurés de rencontrer toujours aide et appui dans la patrie de Charlemagne, de Philippe-Auguste et de Saint Louis. Puisse la France ne jamais renier cette belle mission! Mais revenons à la chapelle de Roquenatou, dont nous devons faire la description à nos lecteurs.

Située au midi du rocher qui supportait autrefois le château fort, elle se compose d'une seule nef éclairée par trois fenêtres, et terminée par une abside semi-circulaire. Près de la porte, du côté du Nord, s'ouvre une petite chapelle dédiée à Sainte Anne, patronne de la pieuse demoiselle qui a restauré ce sanctuaire et qui a voulu associer au culte de la Vierge Marie celui de sa mère. Derrière l'autel, en guise de rétable, on admire un très beau tableau de l'école italienne représentant l'Eglise triomphante. Tout en haut se voit la Trinité Sainte qui règne au ciel. Puis à droite de la Trinité, la Sainte Vierge, à gauche, Saint Joseph, sont à genoux, dans l'attitude de la supplication. Au bas du tableau enfin, des groupes de saints de tous ordres, apôtres, pontifes, martyrs, confesseurs, vierges, lèvent leurs yeux et leurs mains vers la Trinité adorable, mêlant leurs supplications à celles de la Mère de Dieu et de son chaste Epoux. Il y a là des têtes fort belles et fort expressives.

La pose du tableau a nécessité le déplacement de la statue de la Vierge qui devait être autrefois sur le tabernacle

Digitized by Google

et qui se voit aujourd'hui du côté de l'épître, sur un socle fixé à la muraille. Cette statue n'est pas assurément celle qui, d'après Montfort, aurait été apportée de Mauriac. Elle représente la Sainte Vierge debout tenant, sur le bras gauche, l'Enfant Jésus qui porte le globe du monde. La tête de la Vierge Mère n'a d'autre voile qne sa chevelure. Cette statue, en bois doré, mesure à peine 0m 35 de haut, et elle est presque entièrement couverte de bouquets de fleurs d'orangers offerts sans doute par les jeunes mariées de la famille de Sédaiges. Au-dessous sont suspendus des *ex-voto* en cire, modestes offrandes d'humbles villageoises, mais tout aussi précieuses pour Marie.

Le tabernacle de l'autel conserve un reliquaire ovale contenant des parcelles du sépulcre de la Sainte Vierge, des reliques de sainte Anne et de saint Joachim.

Du côté de l'évangile, comme pendant à la statue miraculeuse, on voit, dans un tube de verre, un cierge magnifiquement décoré et aux armoiries de Pie IX. C'est le cierge que l'immortel pontife portait à la cérémonie de la Chandeleur, le 2 février 1862, et qu'il donna, le même jour, en signe d'estime et d'affection, à M. Joseph-Alfred de Sédaiges, de Clermont, officier de cavalerie dans la petite troupe qui montait alors la garde, au nom de la France, aux portes du Vatican. M. de Sédaiges l'a déposé en pieux et respectueux hommage dans la chapelle de Roquenatou (1).

Mais les fils de notre vieille noblesse ne sont pas les seuls à venir honorer dans sa modeste chapelle de Roquenatou l'humble Vierge issue de la race des rois; l'enfant du peuple, le laboureur, lui aussi, lui surtout, vient à Elle, la prie, l'aime et en reçoit de nombreuses faveurs. Il ne parle qu'avec vénération de la chapelle de Roquenatou; il ne peut la voir ou la visiter sans attendrissement. Les habitants de la vallée la regardent comme leur paratonnerre, et demandent souvent que le saint Sacrifice soit offert sur son autel. Aussi vous verriez fréquemment les prêtres de Marmanhac, de Laroquevieille, se diriger vers ce lieu béni pour satis-

(1) Voici l'inscription commémorative qu'on lit sur le cierge lui-même :

Pius IX Josepho-Alfredo Béral de Sédaiges, diœcesis Claromontensis in Galliâ in copiis gallicis Duci equitato. 2 Février 1862.

Digitized by Google

faire à la piété des fidèles, et le ciel, ici comme ailleurs, ne manque pas, de temps à autre, d'encourager, par des prodiges, la dévotion populaire.

Une bonne femme des environs avait sa fille percluse des jambes depuis longtemps. Une neuvaine est commencée ; or, au dernier jour, la jeune fille se lève de la couche où elle était clouée depuis longues années, et court embrasser sa mère en criant : « Je suis guérie ! » Une vertu secrète s'était échappée du trône de Notre-Dame du Bon-Secours.

D'autres prodiges ont eu lieu assurément dont le détail nous échappe ; mais la prédilection persévérante du peuple pour cet antique sanctuaire parle assez haut et prouve suffisamment que Marie le couvre de sa protection et se plait à y faire éclater ses miséricordes.

Ce n'est pas seulement pour Marmanhac que l'auguste Mère de Dieu a des grâces de choix ; elle en distribue à tous ceux qui viennent de près ou de loin l'invoquer avec confiance. Les paroisses voisines le savent bien ; aussi font-elles parfois ce pèlerinage. Nommons Laroquevieille, Saint-Simon, Lascelles, Saint-Cirgues, Reilhac, Naucelles. Veut-on obtenir un temps favorable aux biens de la terre ? ces diverses paroisses songent aussitôt à Notre-Dame de Bon-Secours, et elles se donnent le mot d'ordre pour faire ensemble une procession à la chapelle. Au jour marqué, les pieuses caravanes se mettent en marche ; elles arrivent de divers côtés, croix en tête, bannières déployées, conduites par leur pasteur respectif. Vous seriez attendris de voir hommes, femmes et enfants, cheminer avec ordre, sur deux rangs, à travers les montagnes, chantant des cantiques, méditant de pieuses pensées dans les poses qu'exige la difficulté des chemins. Et quand, avant d'atteindre le terme de leur pieux voyage, ils longent la cime de la montagne, on peut dire qu'ils sont en spectacle aux anges qui prêtent l'oreille à leurs cantiques, tandis que les habitants de la vallée, au milieu de leurs travaux champêtres, lèvent la tête pour voir défiler ces troupes recueillies.

La messe du pèlerinage terminée, les vœux et les prières déposés avec la plus cordiale confiance aux pieds de l'illustre Protectrice de ces lieux, la foule se répand sur

Digitized by Google

la plate-forme pour prendre une modeste réfection qui rappelle les touchantes agapes des premiers siècles. Ici, comme dans les repas des fidèles de l'Eglise primitive, tout est simple et fraternel. Le pauvre n'est point oublié ; il a, dans chaque groupe qu'il visite, sa part qui l'attend. En vérité il est bien touchant le spectacle que présentent alors les alentours du modeste oratoire.

C'est souvent qu'on voit aussi, dans la belle saison, des groupes de pèlerins, des familles entières venir faire leurs dévotions à Notre-Dame de Bon-Secours. Un jour même, c'était le dimanche, 24 août 1884, une caravane d'un nouveau genre, un groupe de soldats de la garnison d'Aurillac, venait à Roquenatou entendre la messe que le digne aumônier militaire y célébrait pour eux et leurs camarades.

Mais c'est surtout à l'Assomption et à la Nativité qu'on voit ici un plus grand concours de fidèles. Ces jours-là les offices paroissiaux sont célébrés, avec grande pompe, à la chapelle de beaucoup insuffisante pour contenir la foule. On s'y rend processionnellement de Marmanhac et on a eu soin d'apporter les frais bouquets, l'ostensoir de vermeil, la chape et la chasuble d'or. Mais ce qui fait le plus bel ornement de ces solennités, c'est la ferveur des pèlerins qui de tous les côtés y accourent ; il est beau de les voir agenouillés dans l'enceinte sacrée, ou groupés dans l'attitude du plus grand recueillement sur toute l'esplanade qui s'étend devant le sanctuaire.

L'office est long pourtant ces jours-là ; et néanmoins la messe avec son chant solennel, l'instruction, les vêpres suivies de la bénédiction du Très Saint Sacrement, ne suffisent point à la piété des fidèles. Longtemps après vous en verriez encore prosternés sur les dalles du sanctuaire dont ils ne peuvent s'arracher, tant a de charmes le colloque d'un enfant qui épanche son cœur dans celui de sa mère ! Enfin il faut bien reprendre le chemin du foyer domestique, mais on repart avec la ferme résolution de devenir meilleur et de mériter, par une vie sérieusement chrétienne, les pures félicités du Ciel dont les fêtes de la terre donnent un si délicieux avant-goût.

Digitized by Google

O Marie, ô Notre-Dame de Bon-Secours, qu'il connaissait bien votre cœur, celui qui le premier vous salua d'une si douce appellation ! Nous-mêmes, bien souvent, avons fait l'heureuse expérience de ce secours que vous réservez à vos enfants dans les moments de peine et de souffrance. Nous avons crié vers vous et vous êtes venue à notre aide, comme une mère accourt au premier cri de son enfant en danger. Continuez-nous toujours votre protection maternelle. Dans les peines du cœur, comme dans les souffrances physiques, dans les besoins de l'âme, comme dans ceux du corps, dans nos nécessités de toute sorte, c'est à vous que nous aurons recours. O Notre-Dame de Bon-Secours, dans ces tristes circonstances, ne nous abandonnez jamais ; mais faites-nous sentir l'efficacité de votre pouvoir et la tendresse de votre amour. Surtout aidez-nous dans la dernière épreuve, dans le périlleux passage du temps à l'éternité. Secours des chrétiens, priez toujours pour nous. Ainsi soit-il !

Diction. du Cantal. IV. 136. — *Saint Géraud d'Aurillac,* II. *passim.* — *Nobiliaire d'Auvergne.* I. 202. — Notice par M. l'abbé Delmas, originaire de Marmanhac, mort curé-archiprêtre de Saint-Vincent de Saint-Flour.

Fig. 33. Vierge du XIIIe siècle. (à l'auteur)

Digitized by Google

CHAPITRE VI

NOTRE-DAME DE PUY-RACHAT

Paroisse de Nieudan

Redemit eos de manu inimici.
Elle les a rachetés des mains de l'ennemi.
(Ps. CV. 10.)

NIEUDAN est une petite paroisse de deux cent cinquante âmes, située au nord-ouest d'Aurillac, dans le canton de Laroquebrou. L'existence, à l'est du bourg, de vestiges d'un camp romain donne l'explication de son nom (1) et confirme la tradition qui veut qu'un lieutenant de César ait subi, en ce lieu, une défaite de la part des Arvernes.

Il y a eu une famille de Nieudan dont deux membres seulement sont connus : Jean de Nieudan, bailli de Calvinet en 1290, et Irlande de Nieudan, abbesse du monastère du Buis, vers 1429. L'église de Nieudan était autrefois un prieuré qui existait déjà en 1245 et dépendait de l'archidiacre d'Aurillac.

Au sud du bourg se voit une éminence assez élevée, régulière, isolée, abordable surtout du côté de l'ouest, sur laquelle est bâtie la chapelle de Notre-Dame de Puy-Rachat. Une allée plantée d'arbres de différentes essences part de la route nationale, court à travers les champs jusqu'au pied du mamelon ; là, elle se bifurque et, contournant la montagne, conduit par une pente adoucie jusqu'à

(1) *Novum damnum*, nouvel échec. — Les peuples barbares qui renversèrent l'empire romain appelèrent *damnum* toute terre où on ne pouvait entrer sans s'exposer à une amende. Cours de Gébelin : *Le monde primitif*, I. 5. Paris, 1778.

Digitized by Google

l'entrée de la chapelle. Les processions les plus nombreuses peuvent s'y déployer à l'aise.

Du sommet de la sainte montagne on jouit d'un vaste panorama dans lequel on peut découvrir les villages de plus de vingt paroisses. De quelque côté que l'on porte ses regards on aperçoit les horizons les plus variés : côteaux stériles, landes parsemées de fondrières, bruyères immenses, vastes champs cultivés, pâturages à perte de vue, forêts magnifiques frappent tour à tour le regard. On comprend qu'en ce lieu la prière soit facile, et qu'en face des grandes œuvres du Créateur l'âme puisse plus directement monter à lui. Mais esquissons l'histoire de Notre-Dame de Puy-Rachat, écrite par le vénérable M. Soulhié, mort naguère, dont le cœur, resté jeune, se retrouve à chaque instant sous sa plume.

I.

Fondation. — Temps anciens.

Le pèlerinage de Notre-Dame de Puy-Rachat remonte au moins au XVe siècle, puisque nous trouvons la chapelle mentionnée dans un acte de 1502. Voici qu'elle en serait l'origine : Trois jeunes gens de la paroisse de Nieudan, émigrants en Espagne, furent faits prisonniers par les Maures. Ne voulant point trahir leur foi, et ne voyant aucun moyen humain d'obtenir leur délivrance, ils se tournèrent vers la Reine du Ciel, la Rédemptrice des captifs et, d'un commun accord, firent vœu d'élever une chapelle en son honneur, sur le mamelon qui domine leur paroisse natale. Leur vœu fut agréé de Marie et ils ne tardèrent pas à recouvrer leur liberté par un concours merveilleux de circonstances dont la tradition ne nous a pas conservé le détail. De retour dans leur pays, les trois protégés de la Sainte Vierge se hâtèrent d'accomplir leur promesse en élevant un petit sanctuaire sur la montagne qui, depuis lors, porta le nom de Puy-Rachat. Cette tradition est confirmée par une foule de testaments en langue espagnole où se trouvent insérés différents legs en faveur de la chapelle ; par divers objets

Digitized by Google

d'origine espagnole, tels que couronnes, chapelets, médailles à l'effigie de Notre-Dame del Pilar, offerts au sanctuaire par des émigrants.

Ce ne fut qu'en 1492 que Ferdinand d'Aragon conquit Grenade, le dernier rempart en Espagne de la puissance musulmane qui avait duré près de huit cents ans; c'est donc au moins dans le courant du XVe siècle qu'il faut placer l'épisode des trois jeunes gens de Nieudan, et peut-être faut-il faire honneur de leur délivrance aux religieux de la Merci, établis pour la Rédemption des captifs; le nom de Puy-Rachat, donné à la montagne, porterait à le croire.

La chapelle une fois bâtie vit bientôt accourir dans son étroite enceinte les populations environnantes. Une foule *d'ex-voto* de cire appendus autrefois autour de la statue miraculeuse, des dons nombreux faits au sanctuaire témoignaient de la confiance des populations et aussi de leur reconnaissance pour les bienfaits reçus. Voici quelques unes de ces donations dont le souvenir nous a été conservé.

Antoine Lagourès, par son testament du 26 octobre 1662, lègue à Notre-Dame du Puy-Rachat une somme destinée à acheter un ornement pour célébrer la messe, et laisse en même temps des honoraires pour vingt messes à dire, pour le repos de son âme, à l'autel de la Vierge.

Le 15 juillet 1672, Madeleine de Boysse, du château de Braunugues, veuve d'Antoine Guy, seigneur de Pralat, lègue aux prieur et prêtres de Nieudan vingt livres pour son anniversaire, et de plus trente livres pour être employées en réparations à la chapelle miraculeuse.

Le testament de Jean Limbertie, fait le 20 mars 1677, contient, entre autres legs, vingt-cinq livres pour aider à l'achat d'une cloche destinée à la chapelle de Puy-Rachat. Cette cloche fut achetée en effet et bénite, le 18 juillet 1679, par Antoine Bros, prieur, sur l'autorisation de M. Fortet, vicaire général et official de l'évêque de Saint-Flour. La cérémonie eut lieu dans l'église paroissiale de Nieudan, en présence de Pierre Cambon, curé d'Arpajon, docteur en théologie. Le parrain fut Mre Jean-Louis Pouget, notaire royal, et la marraine Antoinette Bertrand.

Jean Delzort, habitant du hameau de Lentillac, paroisse

Digitized by Google

de Saint-Paul-des-Landes, lègue aussi à la chapelle de Nieudan la somme de cinq livres payable par ses héritiers trois ans après son décès (5 octobre 1679).

Le 29 septembre 1682, Hilarion Bros, marchand du lieu de Nieudan, se disposant à repartir pour l'Espagne, juge prudent de faire son testament, dans lequel il lègue la somme de soixante livres, dont le revenu doit être employé à faire dire annuellement six messes basses pour le repos de son âme et celle de ses auteurs, dans la chapelle de Puy-Rachat.

Le XVIIIe siècle, comme le XVIIe, nous a laissé plusieurs exemples de dispositions testamentaires en faveur de notre chapelle. C'est ainsi que Jean Rieu, marchand chaudronnier, natif de Nieudan, fit don, le 15 septembre 1708, à la chapelle de Puy-Rachat, de la somme de cinquante-sept livres ; une partie doit être employée en réparations du sanctuaire et l'autre à faire dire des messes à son intention.

En 1728, Maître Ladurantie, conseiller du roi, du village de Labro, paroisse de Saint-Etienne-Cantalès, donne, par son testament olographe, à la chapelle de la Vierge de Nieudan, la somme de cent vingt livres, dont le revenu doit être employé à dire, chaque année, dans ladite chapelle, quatorze messes aux jours fixés et déterminés dans l'acte. Nous trouvons encore Jean Vernis qui, en 1730, fonde également des messes dans la chapelle de la Vierge.

Louis Sacreste, ancien prieur de Nieudan, s'était retiré à Sanhes, paroisse d'Ayrens. Dans son testament il n'oublia pas la chapelle où il avait si souvent prié et offert le Saint Sacrifice. Il légua donc certaines sommes pour faire célébrer des messes pour le repos de son âme, à Nieudan, à Ayrens, à Saint-Cernin, à Saint-Victor, à Teissières-de-Cornet, à Saint-Illide, et en particulier il donne les honoraires de vingt messes qui seront dites dans la chapelle de Notre-Dame de Puy-Rachat (7 octobre 1738).

Anne Cassan, du bourg de Nieudan, donne aussi, par testament du 20 février 1753, cinquante-trois livres pour être employées en honoraires de messes qui devront être célébrées soit à la chapelle de Puy-Rachat, soit dans l'église paroissiale. L'année suivante, Jean Sérieys laisse encore

Digitized by Google

douze messes à Notre-Dame de Puy-Rachat, six à Notre-Dame des Neiges à Aurillac, six à Notre-Dame du Mont-Carmel à Saint-Christophe et six à Saint-Géraud d'Aurillac. Le testament est fait à Mios, en Guienne, où Jean Sérieys, exerçant la profession de chaudronnier ambulant, était tombé malade et où il est vraisemblable qu'il mourut.

Au nombre des bienfaiteurs de la chapelle de Nieudan, nous devons mentionner la famille de Pérusse-d'Escars de Merville, qui avait succédé, en 1593, à l'ancienne maison de Montal, de Laroquebrou. Un vieux tableau, qui se voyait dans l'ancienne chapelle et qui paraissait être du XVIIe siècle, portait le brillant écusson de cette illustre famille.

Bien avant la Révolution, le Puy-Rachat était fréquenté par les populations environnantes. Dans les malheurs publics, on s'adressait à la Vierge de Nieudan. Des pluies ou des sécheresses persistantes, des maladies épidémiques, ou toute autre calamité, venaient-elles à fondre sur le pays ou le menacer, aussitôt les fidèles se mettaient en marche, des processions s'organisaient et l'on gravissait la sainte montagne pour aller prier aux pieds de Marie, et le plus souvent ces supplications solennelles avaient pour effet de suspendre les coups de la justice divine.

Le pèlerinage était principalement en honneur auprès des paroissiens de Saint-Etienne, de Saint-Gérons, de Saint-Santin-Cantalès et surtout de Laroquebrou. Conduits par leurs pasteurs respectifs, ils venaient en procession à Notre-Dame de Puy-Rachat demander à la puissante Mère de Dieu de leur obtenir de son Fils un temps plus favorable aux biens de la terre. Qu'il était beau alors de voir des vieillards décrépits, des femmes courbées sous le poids des ans, braver des chaleurs brûlantes ou des pluies torrentielles, suivre à pas lents, en égrenant leur chapelet, la longue file des pèlerins qui chantaient, avec un entrain édifiant, les louanges de Marie !

Dans les besoins privés on avait aussi recours à la Vierge bénie. Pour obtenir la guérison des maladies les plus diverses, on faisait une neuvaine pendant laquelle on prenait, chaque jour, à jeun, un peu de pain et d'eau spécialement bénis à cette fin par le pasteur de la paroisse ;

Digitized by Google

et souvent il arrivait que, grâce à leur esprit de foi, les malades étaient guéris, à la suite de ces naïves pratiques de piété.

Un autre usage bien touchant s'est longtemps conservé à Laroquebrou. Dans la semaine qui précédait la cérémonie de la première communion, les parents ou les maîtres d'école conduisaient dans la chapelle de Puy-Rachat les enfants qui devaient y prendre part : là, prosternés aux pieds de Celle que l'Eglise appelle l'*Etoile du matin*, les jeunes néophytes lui demandaient de les rendre dignes de l'Hôte divin qu'ils allaient bientôt recevoir ; présentés ainsi par Marie, ils ne pouvaient qu'être bien reçus par le Dieu qui appelle à lui les petits enfants.

A ces dons, à ces prières, à cette confiance, Notre-Dame répondait par des grâces, par des prodiges, dont un petit nombre seulement nous a été conservé. A ce sujet, la tradition nous apprend que, sur le versant méridional du mamelon, coulait jadis une fontaine aux eaux de laquelle le peuple attribuait une vertu surnaturelle. Les malades, atteints de quelqu'une de ces plaies dont la vue seule inspire la répulsion, venaient laver dans ces ondes bienfaisantes leurs membres affligés et y trouvaient la guérison ou du moins un soulagement notable. Le terrain, en cet endroit, a subi de si profondes modifications que la source a presque disparu et qu'elle est aujourd'hui réduite à un mince filet d'eau, qui parfois même tarit complètement.

Les anciens racontent un fait plus précis. Un jeune homme de Saint-Mamet, qui avait complètement perdu la vue, se fit un jour conduire à Nieudan, dans l'espoir d'obtenir sa guérison. Arrivé dans l'étroit sentier qui conduisait alors à la chapelle et averti qu'il n'était éloigné que de quelques pas du but de son pèlerinage, il se prosterne et se traîne à genoux jusqu'aux pieds de la bonne Madone. Il demande qu'on veuille bien célébrer une messe à son intention. Sa prière est si fervente, sa confiance si entière, qu'avant de sortir du saint lieu, il a complètement recouvré la vue.

Le pèlerinage de Nieudan dut nécessairement être interrompu durant la période révolutionnaire. Heureusement une bonne et pieuse femme du bourg parvint à sous-

Digitized by Google

traire la statue miraculeuse à la fureur des nouveaux iconoclastes et la tint soigneusement cachée. La chapelle de Puy-Rachat fut également soustraite à la profanation par les soins et la prévoyance d'un paroissien : le 23 prairial an IV (11 juin 1796), Jean Vabret, du bourg de Nieudan, l'acheta de MM. les administrateurs du département, et plus tard sa fille la céda à la paroisse, comme nous allons le dire.

II.

Restauration du pèlerinage. — Reconstruction de la chapelle

Après la révolution, les pèlerins reprirent spontanément le chemin de la chapelle de Puy-Rachat. Mais, hélas ! quelle pauvreté, quel dénûment régnait dans ce sanctuaire béni ! C'était encore une propriété privée ; mais le 14 juillet 1811, Françoise Vabret, fille de Jean Vabret, cède par acte public à Jean-Baptiste Bourrieu de Boisse, Joseph Verdier et Géraud Renac, habitants de la paroisse, en leur nom privé et comme membres du bureau de fabrique, tous les droits qu'elle peut avoir sur la chapelle de Puy-Rachat, dans l'état où elle se trouve, à la seule condition que les membres du bureau feront les diligences nécessaires pour que la propriété de la chapelle soit incessamment et légalement rendue à la fabrique de l'église et remise à l'usage des fidèles ; à la charge encore qu'il sera employé à la restauration de la chapelle une somme de cent cinquante francs ; ce qui fut accepté et promis par les sieurs de Boisse, Verdier et Renac.

Rentrée au pouvoir de l'église paroissiale dont elle avait toujours dépendu, la chapelle fut ouverte de nouveau au public, après avoir reçu une restauration sommaire ; elle était demeurée fermée plus de vingt ans. Alors aussi la statue miraculeuse sortit de sa cachette et reprit place sur son autel séculaire. Trois ans plus tard le campanile de la chapelle, resté muet jusque-là, retrouve sa voix : une souscription, dans laquelle M. de Boisse figure pour une somme relativement importante, permit d'acheter une cloche pour remplacer l'ancienne qui avait disparu. En 1834, Marguerite

Digitized by Google

Lavie, épouse de Joseph Verdier, donne par testament, entre autres legs, trois cents francs de messes à acquitter dans l'église paroissiale, et autres trois cents francs de messes pour être dites à la chapelle de la Vierge : le tiers des honoraires doit être au profit du pieux sanctuaire. Mais ces dons laissaient encore la chapelle dans un dénûment bien triste et pénible à voir.

Les choses en étaient là, lorsque, en 1845, un prêtre zélé et entreprenant fut mis à la tête de la paroisse. A peine arrivé, il se trouve en face d'une église presque complètement dépourvue des ornements les plus indispensables et sur le point de tomber en ruines. Dès le premier moment il est résolu de rendre à la maison de Dieu la richesse ou du moins la décence qui lui convient. Dix ans se passent sans que les circonstances lui permettent de rien entreprendre; mais en 1855, M. l'abbé Soulhié peut enfin commencer la restauration de son église et, au bout de quatre ans, il a la satisfaction de la voir complètement réparée.

Ce fut alors que le zélé pasteur songea à la chapelle miraculeuse. Les réparations faites à l'église ont épuisé les ressources de la fabrique et de la commune ; aussi M. le curé n'attend rien de ce côté ; il se borne à demander au conseil municipal l'autorisation de restaurer à ses frais le sanctuaire ; ce qui lui fut facilement accordé. Aussitôt il prend le bâton de pèlerin ; il part. Trois fois il parcourt la capitale pour faire appel à la générosité des riches ; il voit Lyon, la Grande-Chartreuse, Bordeaux, etc. Il s'adresse au clergé, aux évêques, aux pieux fidèles, au comte de Chambord lui-même qui lui fait tenir son offrande. Souvent on donnait volontiers au pauvre prêtre, devenu frère quêteur pour la Sainte Vierge; plus souvent on le repoussait ; sa vie même fut parfois en danger.

Dans un premier séjour à Paris, M. le curé de Nieudan, à la suite d'un refroissement subit, est menacé d'une fluxion de poitrine. Mais la nuit suivante une crise heureuse se déclare, une réaction s'opère et, sans le secours d'aucun remède, l'indisposition, qui s'annonçait comme très grave, disparaît promptement.

Une autre fois, c'était dans le diocèse d'Angoulême, sur

Digitized by Google

la route de Barbézieux à Châlais, on gravissait une côte des plus raides ; au moment où M. Soulhié, voulant descendre de la diligence, mettait imprudemment le pied sur la roue, les chevaux partent subitement et le malheureux prêtre est rejeté au loin sur la route. Les voyageurs l'entourent pleins d'anxiété, le croyant tué ou gravement blessé; mais à l'étonnement de tous, il se relève sain et sauf, sans la moindre égratignure.

Tandis qu'on démolissait l'ancien sanctuaire, un pan de muraille s'écroule tout à coup, une longue poutre est projetée au milieu de l'enceinte où le bon curé se tenait debout, effleure sa tête et vient tomber à ses pieds. Les ouvriers qui ont vu le danger poussent un cri de terreur ; il s'en était fallu de quelques lignes que la poutre n'atteignît M. le curé à la tempe et ne l'étendît roide. M. Soulhié raconte encore, dans sa notice sur Nieudan, quelques autres circonstances où il croit n'avoir dû son salut qu'à une protection spéciale de la Sainte Vierge qui l'avait choisi pour rebâtir son sanctuaire.

Cette restauration, commencée en 1863, fut terminée en deux ans. La nouvelle chapelle est gothique. Le bâtiment mesure dans œuvre 11 mètres de long sur 5 de large. Le carrelage en terre cuite offre une mosaïque d'un bel effet. La nef, divisée en trois travées, est recouverte d'une voûte à nervures élégantes. Six fenêtres répandent dans le vaisseau une lumière abondante, tamisée par les vitraux qui les garnissent et qui représentent chacun un des mystères de la Vierge. Ce sont alternativement la Nativité et la Présentation au Temple, l'Annonciation et la Visitation, la Naissance du Sauveur et la Purification. L'imposte de la porte figure l'Assomption. Dans les parois de l'abside se creusent trois niches renfermant les statues du Sacré-Cœur, de saint Joseph et de sainte Anne. La statue miraculeuse est placée sur le maître-autel en marbre blanc.

Cette statue, haute de 0 m. 70, est en chêne, assez bien sculptée, et porte les marques d'une ancienne dorure. Elle représente la Sainte Vierge debout tenant sur son bras gauche l'enfant Jésus qui porte de sa main droite le globe symbolique. Elle est habituellement revêtue d'une robe en

Digitized by Google

soie enrichie de broderies délicates. La tête de la Vierge et celle du Sauveur sont ornées de riches couronnes d'argent, données autrefois par un habitant de la paroisse émigrant en Espagne.

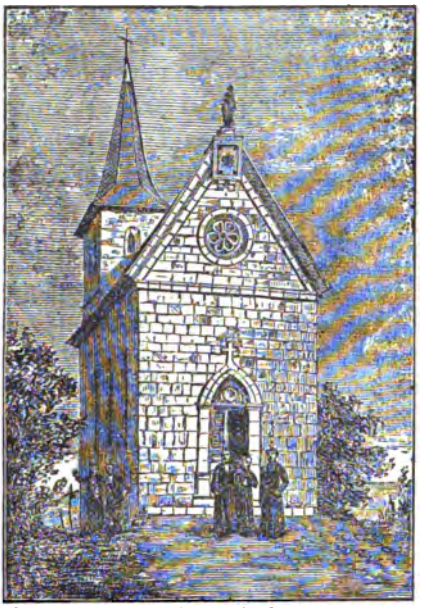


Fig. 34. Chapelle de Nieudan

La benédiction solennelle de la chapelle de Nieudan eut lieu le 2 août 1865, fête de Notre-Dame des Anges. Ce fut Mgr Lamouroux de Pompignac, évêque de Saint-Flour, assisté de Mgr Lacarrière, ancien évêque de Basseterre, qui fit la cérémonie. Dès le matin les paroisses voisines arrivent avec leurs pasteurs et grossissent les rangs de la procession qui, au son joyeux de toutes les cloches, part de l'église paroissiale, les femmes d'abord, les hommes ensuite, suivis de près de quatre-vingts prêtres qui font cortège aux deux prélats. Quatre jeunes filles vêtues de blanc portent, sur un brancard richement orné, la statue de Marie qui va prendre possession de sa nouvelle demeure. Une partie seulement de cette immense foule pénètre dans la chapelle et peut être témoin des cérémonies de la bénédiction. A peine sont-elles finies que Mgr Lacarrière monte sur une estrade préparée devant

Digitized by Google

la porte du nouveau sanctuaire et tient, pendant une heure, sous le charme de sa parole un auditoire de quatre mille personnes massées sur le mamelon.

Après le sermon, M. Bucmulher, archiprêtre de Saint-Géraud, célèbre le Saint Sacrifice. La messe en musique est chantée avec un talent remarquable par un groupe d'élèves du Petit-Séminaire de Pleaux. La cérémonie terminée et la Vierge placée sur son nouveau trône, on redescend en procession à l'église paroissiale où un *Te Deum* d'action de grâces est chanté au salut solennel du Saint-Sacrement donné par Mgr de Pompignac.

Le soir venu, une partie des pèlerins se retirent; les autres veulent jouir de la fête jusqu'au bout. Vers les huit heures, M. le curé met le feu à un immense bûcher élevé sur la place de Nieudan et, au même instant, une illumination féérique s'allume autour de l'oratoire. Un magnifique feu d'artifice dont M. l'abbé Robert, de Laroquebrou, vicaire à Saint-Germain-des-Prés, a voulu faire les frais, lance dans les airs ses fusées aux couleurs de la Vierge, qui retombent en pluie d'or sur le sanctuaire. Il est dix heures; la foule qui couvrait la sainte montagne se rassemble une dernière fois aux pieds de la Madone, et là une voix mélodieuse et légèrement émue fait entendre un dernier cantique en l'honneur de la Reine des Cieux. Ainsi se termina cette belle journée dont le souvenir vivra longtemps dans le cœur de tous les habitants de la contrée.

Le vénérable M. Soulhié jouissait maintenant du fruit de ses fatigues et de son zèle; il voulut cependant compléter son œuvre en donnant au gracieux clocher de sa chapelle chérie une voix digne d'elle. Le 25 octobre 1867, eut lieu, en grande pompe, dans la chapelle de Puy-Rachat, la bénédiction d'une belle cloche dont M. l'abbé Robert fut le parrain, et Madame Angelvy, de Châlais, la marraine. La cérémonie fut faite par M. Bucmulher, et la messe célébrée par M. Réveilhac, archiprêtre de Notre-Dame aux Neiges. Désormais la chapelle de Puy-Rachat était complète et les pèlerins pouvaient venir prier Marie dans son nouveau et magnifique sanctuaire.

Digitized by Google

III.

Temps actuels. — Nouveaux prodiges.

Les pèlerins sont venus en effet et les donations à la chapelle se sont multipliées comme autrefois : nous en enregistrons quelques-unes. En 1872, Jeanne Cazal, ancienne domestique, décédée dans la paroisse de Goulles, diocèse de Tulle, lègue à la chapelle de Puy-Rachat la somme de soixante francs. En 1874, un jeune négociant, originaire de Nieudan, se recommande, lui et sa jeune épouse, à la Vierge de Nieudan, fait don à la chapelle d'une somme de cent francs et donne pareille somme pour l'acquit de cinquante messes à l'autel de la Madone miraculeuse. En 1876, Françoise-Agathe Cabanes, de Peyrelevade, commune de Nieudan, donne, par son testament, cinquante francs à l'église paroissiale et cinquante francs à la chapelle miraculeuse. Résumons en disant qu'aux murs du sanctuaire sont suspendus trois tableaux où sont inscrits près de mille noms de bienfaiteurs ; et cette liste s'accroît tous les jours.

Outre le mérite de la bonne œuvre en elle-même, les bienfaiteurs de la chapelle de Puy-Rachat jouissent de plusieurs privilèges spirituels : chaque dimanche des prières publiques sont faites pour eux au prône de l'église paroissiale ; tous les premiers dimanches du mois, on fait le chemin de la croix à l'intention des bienfaiteurs décédés. Chaque année, dans le courant de novembre, un service funèbre solennel est célébré pour eux et leurs parents défunts. Le premier samedi du mois une messe est dite pour tous les bienfaiteurs en général à l'autel de la Vierge. Ces fondations et ces prières ont été approuvées, le 15 janvier 1862, par Monseigneur l'évêque de Saint-Flour.

Outre ces avantages spirituels particuliers aux bienfaiteurs, il y a de plus, comme dans tous les sanctuaires dédiés à Marie, des faveurs générales accordées à tous les pèlerins ; ce sont diverses indulgences concédées par les Souverains Pontifes à ceux qui visitent Notre-Dame de Puy-Rachat. En voici l'énumération : Indulgence plénière à tout pèlerin qui, au jour de son choix, visitera la chapelle, y communiera et

Digitized by Google

priera aux intentions du Souverain Pontife; une seconde indulgence plénière au jour de l'Assomption, ou dans l'octave; une troisième le jour de la Nativité ou dans l'octave; une quatrième le 2 août, jour anniversaire de la bénédiction de la chapelle; enfin une indulgence de trois cents jours chaque fois que, le cœur contrit, on visite le sanctuaire de Nieudan.

Peu de pèlerinages ont reçu plus de faveurs spirituelles que celui-ci; mais ce que l'Eglise n'a pu faire, Marie l'a fait. Elle aussi a ouvert son cœur, étendu sa main, touché les misères physiques de ses enfants et les en a délivrés. Nous avons déjà dit un mot des miracles anciens, tout en regrettant qu'un si petit nombre soit parvenu jusqu'à nous; voici maintenant le récit des faveurs récentes par lequel nous terminerons cette notice.

C'était quelque temps avant 1830; une sécheresse persistante brûlait la terre faisant sécher sur pied les récoltes encore loin de leur maturité. Trois pieuses femmes de Laroquebrou, Marie Besson, originaire du Quercy, directrice de l'hôpital, Suzanne Mespoulhès et Marie-Anne, sa sœur, la première dévouée surtout à la prière, la seconde aux bonnes œuvres, voyant la calamité publique dont tout le monde gémissait, se concertèrent pour aller demander à la Vierge de Nieudan un temps plus favorable aux biens de la terre. Sans rien dire à personne de leur pieux projet, elles partent ensemble, un beau matin, de Laroquebrou, et, le cœur plein de confiance dans la bonté puissante de Marie, elles se rendent à pied, priant le long de la route, au sanctuaire de Puy-Rachat. Arrivées au terme de leur pieux pèlerinage, elles font célébrer une messe et passent de longues heures au pied de l'autel de Marie. Enfin heureuses d'avoir accompli ce devoir de piété et confiantes dans le cœur de leur bonne Mère du Ciel, elles reprennent, le soir, le chemin de leur domicile. Leur espérance ne fut point trompée; comme elles rentraient à Laroquebrou, un orage éclate et des torrents d'une pluie bienfaisante viennent conjurer les effets désastreux d'une trop longue sécheresse. Ce fait fut raconté plus tard à M. le curé de Nieudan par les pieuses personnes qui furent, dans cette circonstance, les instruments de la providence et de la protection de Marie.

Digitized by Google

Une pieuse dame de Nieudan, madame Couderc, après avoir perdu son premier-né, n'eut point d'autre enfant pendant une douzaine d'années. Sur le conseil de son confesseur, elle fait une neuvaine à Notre-Dame de Puy-Rachat, pendant laquelle on célèbre chaque jour pour elle la messe à l'autel privilégié. Bientôt elle devient mère de nouveau et donne successivement le jour à une fille et à trois garçons. La première a succédé à sa mère dans le gouvernement de la maison ; les trois jeunes gens sont entrés dans l'état ecclésiastique. L'un est décédé aumônier des Carmélites d'Aurillac, en 1870 ; le second est entré chez les Trappistes de Sept-Fonts ; le troisième est mort, en 1881, à la Grande-Chartreuse, après une vie d'innocence et de prière.

En 1838, un habitant de Nieudan, nommé Lavergne, était fort malade et presque à l'agonie, ayant perdu la parole depuis trois jours. Dans son désespoir, sa femme sort de la maison, se met à genoux tournée vers la chapelle, prie longuement la Sainte Vierge de venir à son secours, de sauver son mari, unique soutien de ses enfants en bas âge. Lorsqu'elle rentre, le malade l'appelle : « Femme, dit-il, je suis guéri ! » Il l'était en effet. La Sainte Vierge avait guéri le corps ; un peu plus tard Elle guérit l'âme de celui qu'on lui avait recommandé avec tant de ferveur. Lavergne était brouillé avec son frère depuis plusieurs années. Sa femme et sa fille souffraient on ne peut plus de cette situation pénible ; elles ont recours à la Sainte Vierge qui les avait exaucées une fois et qui les écouta encore. Au temps pascal de 1858, les deux frères réconciliés venaient s'agenouiller ensemble à la Table sainte.

Ce n'était pas la dernière faveur que la bonne Vierge réservait à cette famille privilégiée : Marie Rieu, petite-fille de celui dont nous venons de parler, fut atteinte dans son bas âge d'une maladie de cœur. A la suite d'une attaque, elle resta paralysée de la langue et du côté droit. Voyant son enfant sans parole et presque sans mouvement, le médecin ne pouvant plus rien pour la guérir, en proie à l'angoisse la plus cruelle, la mère fit vœu d'aller, neuf jours de suite, après l'*Angelus* du soir, se prosterner à la porte de la

Digitized by Google

chapelle miraculeuse. Le neuvième jour, tandis qu'après la dernière visite on récitait en famille les prières de la neuvaine, qu'elle ne fut pas la surprise de tous d'entendre la petite malade répondre à haute voix aux litanies de la Sainte Vierge! Ses premières paroles furent : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous! »

En 1847, Antoine Dubuisson, enfant de huit ans, fait une chute qui lui occasionne une fracture à la cuisse droite. Le médecin appelé pose l'appareil usité en tel cas. A peine l'homme de l'art s'est-il retiré que le jeune blessé éprouve d'insupportables douleurs. Dans son triste état il se recommande avec confiance à Notre-Dame de Nieudan et demande lui-même qu'on dise une messe à son autel. Les parents et quelques personnes du village y assistent. Ce pèlerinage accompli, et comme le père et la mère rentraient chez eux, le malade qui ne sent plus aucune douleur demande qu'on ôte l'appareil et dit qu'il veut se lever. Les parents ne peuvent croire à une guérison si subite et surtout complète, et par prudence on attendit au surlendemain pour enlever le bandage. L'enfant était parfaitement guéri.

Un autre enfant, plus jeune encore puisqu'il n'avait que trois ans, fils de M. Peyrac, notaire à St-Paul-des-Landes, était fréquemment en proie à des attaques convulsives qui le faisaient horriblement souffrir. Son père et sa mère, affligés de ce triste état, le portent un jour à la chapelle miraculeuse de Nieudan, le recommandent avec confiance à la Sainte Vierge, et font célébrer une messe pour demander la guérison de leur cher malade. A partir de ce jour les attaques ne reparurent plus. Ceci se passait en 1854.

Près de dix ans plus tard, un jeune prêtre, originaire de Nieudan, à peine entré dans le saint ministère, vit sa santé s'altérer sensiblement. Soumis pendant plusieurs mois à un traitement très pénible, surexcité par des remèdes extrêmement violents, le malheureux tombe dans un état qui tient de la folie. La crainte de mourir empoisonné, asphyxié, etc., ne le quitte plus. En proie nuit et jour à ces terribles appréhensions, il cherche à se dérober à tous les regards ; la maison paternelle lui devient un séjour insupportable; il cherche une distraction et un refuge tantôt au presbytère,

Digitized by Google

tantôt chez quelque propriétaire du bourg. Un certain soir, dans un moment de lucidité et de calme, il dit en présence du curé et de plusieurs autres personnes : « Faisons une neuvaine à Notre-Dame de Nieudan, et si, dans sa bonté, la Sainte Vierge veut bien me guérir, je fais vœu de donner une somme importante pour l'achat d'un autel en marbre. » C'était un samedi ; la neuvaine est aussitôt commencée, et le dernier jour, qui était un dimanche, le cher malade demande à aller célébrer la messe à la chapelle de Puy-Rachat : sa guérison est complète. Quelque temps après, fidèle à son vœu, il dépose une somme de mille francs entre les mains de M. le Curé.

A la même époque, madame Gaillard, de Laroquebrou, désolée de voir sa fille unique abandonnée des médecins et menacée d'une mort prochaine, dans un moment d'angoisses poignantes, se jette à genoux, implore la protection de Notre-Dame de Nieudan, et fait vœu de donner cinq cents francs à la chapelle, si la bonne Madone, en laquelle elle a confiance, conserve la vie et rend la santé à sa chère enfant. A peine cette promesse est-elle formulée que la malade éprouve un mieux très prononcé et ne tarde pas à entrer en pleine convalescence. Convaincue qu'elle doit la guérison de sa fille à la puissante intercession de la Mère de Dieu, cette bonne dame, pénétrée d'un profond sentiment de reconnaissance, s'empresse d'acquitter son vœu. La fille vint elle-même plus tard rendre hommage à la Vierge de Nieudan.

Une mère de famille de Lacapelle-Viescamp avait un enfant devenu presque entièrement aveugle, malgré les soins des praticiens les mieux entendus. Elle se détermine à faire le pèlerinage de Nieudan. Dans cette intention, elle fait célébrer la sainte messe et, dès ce jour, le malade entre dans la voie d'une prompte guérison. Cette bonne et très pieuse femme, pénétrée d'une profonde reconnaissance, est venue plusieurs fois rendre ses actions de grâces à sa puissante bienfaitrice.

Une personne de Laroquebrou se trouve en proie à des affections du cœur extrêmement graves. Le moment arrive où, totalement suffoquée, elle se croit sur le point de rendre

Digitized by Google

le dernier soupir. Justement alarmée de cette crise terrible, la malade se recommande avec confiance à Notre-Dame de Nieudan et lui fait un vœu ; à l'instant même elle se sent miraculeusement soulagée. Quelques années plus tard, la même personne, atteinte d'une maladie grave, demande et reçoit les derniers sacrements. Frappée du danger qu'elle court, elle fait vœu de faire célébrer chaque année deux messes à chacune des quatre principales fêtes de la Sainte Vierge. Depuis cet engagement sacré et son exact accomplissement, sa santé, sans être des plus satisfaisantes, s'est considérablement améliorée.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler dans leur détail toutes les autres guérisons merveilleuses racontées par M. Soulhié dans son ouvrage sur Nieudan. Qu'il nous suffise de mentionner brièvement quelques autres faits : en 1864, c'est une jeune personne qui est éclairée sur sa vocation ; en 1868, c'est une petite fille de quinze mois qui, laissée agonisante dans son berceau, est retrouvée parfaitement guérie par sa mère, au retour de Nieudan ; c'est une jeune fille, servante à Aurillac, qui, atteinte de la fièvre muqueuse, retrouve une prompte santé après s'être recommandée à Notre-Dame ; en 1870, c'est un pauvre ouvrier de Laroquebrou qui depuis longtemps ne pouvait prendre aucune espèce de nourriture ; conduit au Puy-Rachat et n'ayant pas autre chose à offrir, il promet une journée de travail à l'œuvre de la chapelle, s'il guérit ; à peine sorti de l'oratoire, il sent que l'appétit est revenu, et bientôt avec l'appétit les forces et la santé reviennent à leur tour ; c'est une dame de Paris qui, dans deux maladies fort graves, implore Notre-Dame de Nieudan, en obtient deux fois la santé et envoie, comme témoignage de sa reconnaissance, un magnifique cœur de vermeil.

Nous laissons de côté plusieurs autres faits de ce genre et nous terminons par une guérison encore plus surprenante.

En 1875, une jeune dame propriétaire dans le canton de Laroquebrou est atteinte d'un cancer au sein gauche ; les médecins déclarent unanimement qu'une opération est indispensable. Elle se rend à Paris, accompagnée de son

Digitized by Google

mari, pour recourir aux lumières des sommités médicales. A peine cette bonne dame a-t-elle entrepris ce triste voyage que sa pieuse et tendre mère, plongée dans la plus poignante affliction, a l'heureuse pensée de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Nieudan. Elle arrive, un matin, sur le monticule vénéré avec les quatre enfants de la malade, la nourrice portant entre ses bras le plus jeune âgé de quinze mois, et s'empresse de recommander à la Sainte Vierge sa fille bien-aimée.

Selon son désir, deux messes sont successivement célébrées à l'autel de Marie ; elle y communie et fait au sanctuaire une généreuse offrande. Rien de plus touchant que le spectacle de cette famille affligée, prosternée aux pieds de la Mère de Miséricorde, que la présence de ces quatre enfants encore si jeunes et menacés d'être bientôt orphelins ! Aussi l'émotion des deux prêtres est si grande qu'à peine peuvent-ils contenir leurs larmes pendant la célébration des saints mystères. Maintenant qu'on nous dise comment il s'est fait qu'une maladie si grave et réputée incurable ait entièrement disparu sans aucune opération, et que, depuis vingt ans déjà, cette dame jouisse d'une santé parfaite ? Ne doit-on pas reconnaitre dans un fait si surprenant la puissante intervention de Celle qui est appelée, avec tant de raison, *la santé des infirmes* et la *consolation des affligés ?*

O Marie ! ô Notre-Dame de la Merci, nous voyons, sur cette colline, une preuve entre mille de votre secourable protection sur les pauvres captifs. Mais vous ne vous en êtes pas tenue, dans la distribution de vos bienfaits, à la délivrance de ces trois enfants de l'Auvergne qui vous avaient invoquée sur une terre étrangère ; vous avez multiplié ici même, et de nos jours, les marques extraordinaires de votre maternelle protection envers ceux qui vous implorent dans leurs nécessités ; soyez-en mille fois bénie ! Mais, ô Notre-Dame du Puy-Rachat, continuez sur cette sainte montagne et dans ce beau sanctuaire que la piété et le zèle vous ont élevé, continuez à vous montrer favorable à nos prières, à nos vœux. Continuez à délivrer les malheureux qui vous implorent des infirmités corporelles dont ils

Digitized by Google

le ...s. 305

...Notre-Dame de la Merci, surtout, ...ge du péché, de la tyrannie des ...la captivité du démon, afin que, ...liberté des enfants de Dieu, nous ...vir ici-bas, vous et votre Fils béni!

...eudan et son antique pèlerinage, par l'abbé Soulhié, ch. ...Clermont-Ferrand, 1884. — *Dictionnaire du Cantal*, IV. 560.

Fig. 35 Vierge en pierre, à Jalleyrac (XIIIe Siècle.)

Digitized by Google

CHAPITRE VII

NOTRE-DAME DE GRACE

OU DU BOURGNIOUX

Paroisse de Roumégoux

Favus distillans labia tua.
Vos lèvres sont comme un rayon qui distille le miel.
(Cant. IV. 11.)

I.

Fondation merveilleuse

La chapelle de Notre-Dame de Grâce, autrement dite du Bourgnioux, est située sur le territoire de la paroisse de Roumégoux, canton de Saint-Mamet, sur le chemin de la Capelle-Marival à Aurillac. Elle est pittoresquement assise sur un plateau mameloné, à une petite distance du bourg. Au moyen-âge, ce lieu aimé des abeilles, à cause des immenses bruyères qui couvraient le sol, se nommait *Dulcedo* (Douceur). Plus tard, cette poétique dénomination fut remplacée par le nom patois de Bourgnioux qui, en langue romane, signifie *ruche à miel*. Plus rustique que le premier, ce nom moderne tire de la même cause sa raison d'être et sa signification. Quoique mieux travaillé qu'autrefois, le pays offre encore au regard des landes couvertes de bruyères, coupées de bosquets, de maigres prairies, de pacages où croissent dru

Digitized by Google

d'odorants genévriers. Aussi les abeilles n'ont point abandonné ces parages, et il n'est pas de ferme qui n'abrite de nombreuses ruches.

C'est en ce lieu que Marie, l'Abeille mystique selon saint Ambroise, Celle que l'Eglise appelle *Dulcedo, notre Douceur,* a voulu se choisir un asile, modeste sans doute, mais cher à bien des âmes. Ce pèlerinage champêtre a pourtant une antique et noble origine : il remonte au Xe siècle et son berceau se rattache à un fait miraculeux produit par le cercueil d'un saint illustre.

Le bon comte d'Aurillac, saint Géraud, venait de mourir (le vendredi, 13 octobre 920), dans son château de Saint-Cirgues, en Quercy, à trois heures de marche environ de Roumégoux. Mais il avait choisi sa sépulture dans l'église de sa chère abbaye. Le dimanche, 15 octobre, sa dépouille mortelle fut donc portée par les siens à Aurillac, au milieu d'un immense concours. Son entrée dans les terres d'Auvergne fut signalée par un prodige. Arrivés au lieu où se voit aujourd'hui le hameau du Bourgnioux, les porteurs s'arrêtèrent et déposèrent un moment leur précieux fardeau, pour changer le voile qui le recouvrait et qui était terni par la poussière. L'abréviateur de saint Odon, qui nous a conservé le souvenir de ces faits, remarque même qu'on ne s'arrêta nulle autre part dans cette translation. Pressés par la soif, nos hommes étaient allés chercher de l'eau et n'avaient pu en trouver. Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, à leur retour, ils virent une fontaine qui avait jailli sous le cercueil ! Ils s'y désaltèrent avec délices et, reprenant leur douce charge, ils poursuivirent leur route jusqu'à Aurillac.

Ce prodige ne tarda pas à être accompagné d'une autre merveille. Les animaux qui broutaient à l'endroit où les saintes reliques avaient un instant reposé, devenaient à l'instant même furieux et comme enragés ; quelques-uns même mouraient subitement. Les habitants du voisinage remarquèrent le fait et comprirent que la présence en ce lieu, pendant quelques instants, du corps du bon Comte avait suffi pour sanctifier ce coin de terre et en faire le théâtre des merveilles de la puissance divine. Pour eux cette fontaine miraculeuse, qui continuait à couler, devint le symbole

Digitized by Google

mystérieux des bénédictions que le Ciel voulait répandre désormais sur ceux qui viendraient en ce lieu implorer, par l'intercession de saint Géraud, la miséricorde du Seigneur. Ils s'empressèrent donc d'y construire une chapelle qui fut dédiée à la Reine des Saints, sous le titre de Notre-Dame de Grâce, le serviteur de Dieu n'étant pas encore honoré d'un culte solennel.

Bientôt des environs, de loin même, on accourut au modeste sanctuaire de la lande bénie ; et déjà, aux jours où saint Odon écrivait l'histoire du bon Comte, c'est-à-dire environ vingt ans après la mort du saint, un grand nombre de malades y avaient obtenu leur guérison. L'historien rapporte même un fait extraordinaire qui s'y rattache. On conservait dans le village du Bex une table qui avait servi au saint Comte, et un jour un ecclésiastique s'en servait pour donner à dîner à quelques-uns de ses amis. A un moment donné, les convives s'étant mis à plaisanter, ils furent tous saisis en même temps d'une soudaine terreur dont ils ne purent s'expliquer la cause que par le manque de respect envers cette relique du bon Comte. Ce qui est certain c'est que la frayeur fut telle qu'ils se levèrent précipitamment et allèrent achever leur repas ailleurs. La table fut ensuite portée dans la chapelle du Bourgnioux pour y être conservée avec vénération. Inutile de dire que depuis longtemps elle n'existe plus.

Neuf siècles et plus se sont écoulés depuis ces évènements et la fontaine jaillit encore sans tarir jamais, même dans les plus grandes sécheresses. Elle est formée d'un bassin en pierre de taille de petite dimension, percé au centre d'une ouverture circulaire d'où l'on voit sourdre l'eau toujours claire et d'un égal volume. Les voyageurs sont heureux d'aller s'y désaltérer et les malades cherchent un remède dans ces ondes mystérieuses, où l'on va puiser pour les transporter au loin et s'en servir dans un cas de nécessité. Le nom de saint Géraud est resté attaché à la fontaine.

La chapelle resta plus exclusivement dédiée à la Sainte Vierge. La tradition rapporte que la statue de Marie fut aussi découverte miraculeusement. Des bergers, dit la légende, soulevant un jour le chaume d'une ruche pour en

Digitized by Google

extraire le miel, y trouvèrent cette sainte image. Fiers de cette découverte, les habitants de Madelbos (mas del bos, *maison du bois),* village le plus rapproché de la chapelle,dont il est séparé par un bois de peu d'étendue, s'empressèrent de l'emporter chez eux. Mais, à deux reprises, la statue disparut et fut retrouvée à la même place. Vaincus par ce prodige réitéré, ils renoncèrent à la douce consolation de lui donner asile et la déposèrent dans la chapelle du Bourgnioux qui devrait son nom à cette découverte merveilleuse.

La statue actuelle de Notre-Dame de Grâce représente la Vierge assise sur un siège massif et sans dossier, avec l'Enfant Jésus, debout sur son genou droit et tendant ses mains vers les fidèles. L'aspect et la facture de la statue ne permettent pas de la faire remonter au delà du XVIIe siècle. Mais à cette époque il n'était pas dans les habitudes de la statuaire de représenter ainsi la Vierge assise; on peut donc supposer avec vraisemblance que ce groupe a été fait pour remplacer une statue beaucoup plus ancienne représentant la Vierge assise avec l'enfant dans son giron, comme on la représentait à l'époque romane. On aura voulu garder quelque chose de l'ancienne image, sans réussir à lui donner le cachet du moyen-âge. Quoi qu'il en soit, cette statue a été restaurée, il y a peu d'années, par M. Muratet, curé de Roumégoux; elle est dorée et mesure $0^{m},70$ de hauteur.

Si l'origine de la chapelle du Bourgnioux est connue d'une manière certaine par l'historien de saint Géraud, il n'en est pas de même de son histoire qui est sans annales. L'obscurité du lieu, le périmètre restreint du pèlerinage, nous expliquent, à défaut d'autres motifs, cette pénurie de documents. Le nom de Roumégoux ne se lit que trois ou quatre fois dans l'histoire de notre pays. La seigneurie de Roumégoux était un fief assez considérable qui avait donné son nom à une famille éteinte depuis longtemps. Le membre le plus anciennement connu est Hugon de Roumégoux qui vivait en 1171. En 1261, nous trouvons cette terre possédée par Durand de Montal, l'un des descendants de la sœur de saint Géraud, qui en faisait hommage au vicomte de Carlat, comme la tenant de lui en arrière-fief. La seigneurie de

Digitized by Google

Roumégoux n'aurait-elle point fait partie des domaines de saint Géraud, qui furent cédés en fief au vicomte de Carlat par Géraud de Saint-Céré, abbé d'Aurillac? On peut le conjecturer sans témérité. Le château avec un bel étang, entouré de magnifiques prairies, était situé à peu de distance du bourg; il en reste encore plusieurs corps de logis.

On ne peut douter que les diverses familles qui l'ont successivement habité n'aient fréquenté et enrichi de leurs dons le pèlerinage du Bourgnioux; nous en avons du moins une preuve pour celle de Barriac. Marguerite de Barriac était fille de Pierre de Barriac qui mourut en 1614. Héritière de la seigneurie, Marguerite épousa François d'Escorailles, seigneur de Mazerolles, de Favars et baron de Salers, dont elle n'eut qu'une fille, Antoinette d'Escorailles. Celle-ci était veuve, en 1684, de François de la Valette-Cornusson, sénéchal de Toulouse et d'Albigeois, son second mari. A cette époque, Marguerite de Barriac, sa mère, vivait encore et habitait le château de Roumégoux; elle eut la douleur de voir sa fille la précéder dans la tombe. Pleine de dévotion pour Notre-Dame de Grâce, la vieille douairière, qui devait être alors fort âgée, fit reconstruire, en 1690, la chapelle du Bourgnioux.

Il paraît y avoir eu autrefois un prieur attaché au service de la chapelle du Bourgnioux. Nous avons du moins trouvé, dans un acte de 1299, le nom de Guillaume de Claviers, prieur *de Burgno*. Depuis longtemps le service de la chapelle est fait par le curé de Roumégoux. Avant la Révolution, il y avait dans l'église paroissiale une communauté de prêtres qui acquittait les offices fondés en assez grand nombre, soit à la paroisse, soit à la chapelle de Bourgnioux. Mais au XVIIe siècle ces fondations n'étaient plus acquittées, comme le constate le dénombrement présenté à MM. du clergé, en 1685, par Antoine Delbos, curé de Roumégoux: « Dans la « chapelle de Bourniou, y est-il dit, il n'y a aucun revenu, ni « service à faire, les papiers en ayant été brûlés », sans aucun doute à l'époque des guerres religieuses qui détruisirent plus de titres et de monuments que ne l'avait fait, deux siècles auparavant, l'invasion et l'occupation anglaise.

Nous ne trouvons qu'une autre mention de notre pèle-

Digitized by Google

rinage avant la Révolution : sous le règne de Louis XV, un membre de la famille de Pruines, originaire de la paroisse, résidant à Séville, fut un jour saisi d'une de ces violentes coliques, connue vulgairement sous le nom de *Miserere*, qui le mit à deux doigts de la mort. Voyant le danger qu'il courait pour sa vie, cet homme plein de foi fit vœu de donner une lampe à la chapelle du Bourgnioux, et il fut immédiatement guéri. Cette lampe a été retrouvée dans les greniers du presbytère, restaurée par les soins de la famille du donataire et replacée dans la chapelle, où elle brûle presque constamment entretenue par la pieuse générosité des fidèles.

II.

Restauration et développements du pèlerinage

Nous n'avons aucun détail sur la manière dont la statue fut conservée durant la période révolutionnaire ; nous savons seulement que, si elle dut quitter son sanctuaire, elle y fut replacée aussitôt la tourmente passée. Quant à la chapelle elle-même, elle fut achetée à la nation, avec le patus qui l'environne, par un habitant de la commune, M. Bézairie, le 28 floréal, an VI (17 mai 1798). Celui-ci ne l'avait acquise que pour la préserver de la profanation ou de la ruine ; ce qui le prouve, c'est que, le 1er frimaire, an XII (23 novembre 1803), il l'abandonna gratuitement à la commune et, dans l'acte de cession, spécifia formellement que ses descendants ne pourraient, sous aucun prétexte, réclamer sur elle un droit quelconque. Cette donation fut approuvée par le gouvernement, le 2 mars 1804 ; depuis lors la chapelle est demeurée propriété communale.

Cependant, elle ne fut rendue au culte que le 18 avril 1807, par Mgr Eléonore de Belmont, évêque de Saint-Flour, qui, sur le rapport favorable de M. Bertrand, curé de Saint-Mamet, y autorisa, pour un an, le rétablissement du culte divin. Cette permission fut renouvelée, chaque année, jusqu'en 1813 inclusivement, où elle devint définitive.

Jusqu'en 1834, la chapelle n'était qu'un petit oratoire de trois mètres carrés environ. Réparée et agrandie alors une

Digitized by Google

première fois par les soins de M. Yzoulet, curé de Roumégoux, comme le constate une inscription gravée sur la façade : *1834. Ave Maria*, elle le fut encore de nouveau en 1858, et une troisième fois en 1881. A cette dernière époque, un ecclésiastique zélé et grand serviteur de Marie, M. l'abbé Mathieu, venait d'être nommé à la cure de Roumégoux : la Vierge de Quézac, où il était vicaire, l'envoyait à la Vierge du Bourgnioux, en lui disant la parole du Christ à saint François : *Vade, repara domum meam.* « Va et répare ma maison ! » Le nouveau titulaire, en effet, trouva la chapelle dépourvue d'ornements et dénuée de toute ressource. Mais à force de sollicitude et de démarches, il a réparé et agrandi l'oratoire primitif, auquel ont été ajoutés un sanctuaire et une sacristie. Un vitrail, représentant la Vierge assise, orne la fenêtre absidale. Le petit clocher qui surmonte la porte menaçait ruine ; mais grâce au zèle de M. le curé et au bon vouloir de la population, il a été reconstruit en 1886. Le dallage de la chapelle est à refaire, mais l'initiative du pasteur et la générosité des fidèles ne mettront pas de retard à compléter la restauration du sanctuaire de Marie.

Une première cloche avait été fondue, en 1827, pour le pèlerinage ; on y lit cette inscription : *Chap. du Bournioux... Mater gratiæ, ora pro nobis... Carolo decimo regnante...* Cette cloche fut transportée à l'église paroissiale, lors de la fonte, en 1835, d'une autre cloche pour l'oratoire. Celle-ci porte cette inscription : *Yzoulet Guy, curé de la chapelle du Bourgnioux. Mater gratiæ et pietatis, ora pro nobis.*

Les habitants de Roumégoux et du voisinage ont gardé fidèlement les pieux et saints souvenirs qui se rattachent à la chapelle du Bourgnioux. Aujourd'hui, comme autrefois, dans leurs besoins personnels, comme dans les calamités publiques, ils s'y rendent en grand nombre pour solliciter les suffrages de l'auguste dispensatrice des grâces. Pendant quatre années consécutives, la grêle avait ravagé les champs environnants, détruisant en une heure les travaux de toute une année. En 1881, au mois de mars, sur la demande unanime des conseillers municipaux, une procession eut lieu au sanctuaire béni, pour demander par Marie la conservation des biens de la terre ; depuis lors, chaque

Digitized by Google

année cette procession se renouvelle, et elle a été particulièrement nombreuse en 1884 ; depuis lors aussi, la puissante protection de Marie est intervenue et a préservé tous les environs de nouveaux désastres.

Le nombre des pèlerins s'accroit d'année en année, et peu de jours se passent sans qu'on voie quelque pieux fidèle prosterné aux pieds de la Vierge du Bourgnioux. Tous les jeudis, à moins d'empêchement occasionné par le ministère paroissial, la messe se célèbre à la chapelle, et ce jour-là, il y a un nombre relativement considérable de fidèles pour l'entendre. Leur nombre s'augmente surtout dans la belle saison, et il arrive parfois que, dans le mois de mai, les dimanches au soir, la chapelle est tout à fait insuffisante à les contenir, quoique les fidèles s'y tiennent debout et pressés. On s'y rend plus particulièrement les jours de fête de la Sainte Vierge, et on voit alors bon nombre de personnes s'approcher de la Table sainte.

La fête de Notre-Dame de Grâce se célèbre le dimanche dans l'octave de la Nativité. Ce jour-là il se fait un grand concours, non seulement des paroisses voisines, mais encore du Lot et de l'Aveyron. On y compte des fidèles de dix-huit à vingt paroisses des environs, et l'usage s'introduit pour les paroisses les plus rapprochées d'y venir en procession pendant le mois d'octobre, qui est le mois du saint Rosaire.

A la demande de Mgr de Marguerye, évêque de Saint-Flour, qui visita le sanctuaire le 12 mars 1844, le Souverain Pontife Grégoire XVI voulut bien accorder à la chapelle de Notre-Dame de Grâce les indulgences suivantes : Indulgence plénière le second dimanche de septembre, jour assigné pour la fête du pèlerinage, et une autre indulgence le jour des saints apôtres Pierre et Paul, titulaires de l'église paroissiale, ou dans l'octave de ces fêtes, aux conditions ordinaires; indulgence de sept ans et de sept quarantaines, les jours de l'Assomption et de la Compassion de la Sainte Vierge, à condition de visiter la chapelle et d'y prier, au moins contrit de cœur, aux intentions du Souverain Pontife. Ces indulgences sont applicables aux défunts. (Rescrit du 25 septembre 1841.)

Le souvenir de saint Géraud, qui se rattache à la

Digitized by Google

fondation du pèlerinage et que rappellent la fontaine et une statue du bon Comte en bois doré, ne pouvait manquer d'intéresser particulièrement Mgr Bouange. Sur les désirs de M. le curé, il fit don à la chapelle de quelques reliques du voile de la Sainte Vierge et des ossements de saint Géraud, auxquels il ajouta des ossements de saint Pierre, du linge dont Notre Seigneur se servit à la cène, des reliques de saint Vincent-de-Paul, de saint François d'Assise, de sainte Claire, de saint Louis, roi, de la Bienheureuse Marguerite-Marie, de sainte Cyriaque, vierge, martyre romaine, dont le corps repose aux Clarisses d'Aurillac. Tous ces restes précieux furent déposés dans un reliquaire en cuivre doré donné à la chapelle et que l'on fait vénérer aux pèlerins (1881). Ajoutons que Mgr Baduel, notre pieux et saint évêque, a déjà visité deux fois le sanctuaire du Bourgnioux, en 1880 et en 1883, et il voulut bien, dans cette dernière circonstance, féliciter la paroisse et son pasteur des améliorations introduites dans le sanctuaire. Quelques nouveaux ornements ont encore embelli la chapelle durant l'année 1884. Ce qui reste à faire est peu de chose relativement, et les ressources, grandissant avec le pèlerinage, permettront de perfectionner l'œuvre si bien commencée.

Mais ce qui fait le plus bel ornement de ce sanctuaire, c'est l'éclat des prodiges opérés par la puissante intervention de Marie, la Mère des grâces, et dont nous allons maintenant rapporter quelque chose.

III.

Quelques prodiges récents

Signalons d'abord deux traits de la justice divine, par lesquels Dieu a prouvé qu'il veut faire respecter par tous l'honneur de sa Mère. En 1858, un jeune homme de 17 ans, originaire du village de Madelbos, s'était déguisé, à l'époque du carnaval. Passant devant la chapelle pour se rendre à l'auberge qui lui fait face, saisi tout à coup d'un accès de vanité qu'on s'expliquerait plus facilement chez les personnes du sexe dont il avait pris les vêtements, il s'écria :

Digitized by Google

« Sainte Vierge, on dit que vous êtes si belle ; mais moi je « suis plus beau que vous ! » Ce blasphème absurde ne tarda pas à être puni. Trois semaines après cette bravade sacrilège, notre beau garçon commença à se plaindre de maux d'yeux et en même temps sa vue s'affaiblissait graduellement. La crainte de perdre les yeux le fit recourir aussitôt aux hommes de l'art. Mais tous les remèdes possibles employés n'amenèrent aucune amélioration, ne purent pas même arrêter les progrès du mal, en sorte que, l'hiver suivant, il avait entièrement perdu la vue. Ce châtiment terrible a eu au moins un bon résultat : notre jeune vaniteux se convertit et s'est toujours comporté depuis en bon chrétien ; il vit encore et habite toujours le village de Madelbos.

Un autre fanfaron, que l'exemple du premier ne rendit pas plus sage, se trouvait au Bourgnioux, le 9 septembre 1868 ; il regardait avec un sourire moqueur les fidèles qui allaient déposer une modeste offrande au tronc de la chapelle : « Braves femmes, dit-il enfin en pirouettant sur « ses talons, si vous gardiez votre *sou* pour acheter des « pêches à La Bastide, cela vous vaudrait bien mieux ! » Le lendemain, en effet, il était foire à La Bastide (Lot) ; notre jeune esprit-fort s'y rend et s'empresse d'acheter un *sou* de pêches. La première qu'il porta à la bouche faillit l'étrangler ; le noyau s'était arrêté dans le gosier, et ce ne fut qu'après deux heures d'atroces souffrances que le patient put se dégager. Ce ne fut pas tout : quelque temps après on le trouva mort dans son lit. Ce fait et le précédent sont de notoriété publique à Roumégoux et dans les environs.

Ce n'est pas seulement par ces punitions exemplaires et terribles que Notre-Dame de Grâce manifeste sa puissance ; elle le fait surtout par des bienfaits sans nombre qui prouvent sa bonté et dont le peuple garde le reconnaissant souvenir. Mais, comme ils n'ont jamais été écrits, nous nous contenterons de citer quelques-uns des plus récents et des mieux constatés.

Il y a environ une trentaine d'années, le feu avait pris, sans doute par l'imprudence de quelque jeune berger, à un bois voisin, et l'incendie, favorisé par un vent des plus violents, prit bientôt des proportions inquiétantes. Voyant

Digitized by Google

le danger, une personne de foi, qui se trouvait sur les lieux, eut la pensée de s'adresser à Notre-Dame du Bourgnioux ; elle le fit ; presqu'aussitôt, sans cause apparente, le feu diminua d'intensité, et bientôt il fut facile de le circonscrire.

Le vendredi, 10 mars 1884, on apporta à la chapelle du Bourgnioux, dans un char attelé d'une paire de vaches, faute d'autre véhicule, un enfant de dix-sept mois, originaire du hameau du Fraysse, commune de Quézac, atteint de fréquentes attaques depuis le mois d'octobre précédent. Ses parents affligés et craignant de le perdre le vouèrent à Notre-Dame de Grâce, et le père, nommé Sudre, alla chercher M. le curé pour faire baiser les reliques au jeune malade. Ce jour-là même les parents commencèrent en l'honneur de Marie une neuvaine pour demander sa guérison. La bonne Mère ne tarda pas à exaucer de si ferventes prières : dès le troisième jour, les attaques disparurent, et le 14 on portait l'enfant à M. le curé de Roumégoux pour faire constater la guérison qui s'est maintenue depuis.

Quelques jours après ses couches qui avaient été très heureuses, Lucie Bex, épouse Gazal, du village de Cros, commune de Saint-Saury, fut prise d'une éclampsie péritonéale ; pendant deux jours, il fallut les efforts de plusieurs personnes pour la retenir dans son lit. Trois médecins furent appelés qui tous regardèrent le cas comme excessivement grave. Le 18 avril 1884, pendant la nuit, on alla prier M. le curé de Roumégoux de vouloir bien dire la messe pour elle le lendemain ; plusieurs de ses parents résidant à Roumégoux et tous les voisins de la malade, hommes, femmes, enfants, y assistèrent. Le père, la mère et le mari de Lucie étaient restés auprès d'elle : ses forces étaient abattues. « Faisons la prière, dit la mère, pendant qu'on dit « la messe pour notre malade, et en union avec ceux qui « l'entendent. » On récite *Notre Père ;* Lucie ouvre les yeux et répond à la prière. A partir de ce moment il y eut un mieux très sensible qui alla toujours croissant, et un mois après, la malade, complètement rétablie, allait à pied au Bourgnioux remercier la Sainte Vierge et y faire la sainte communion. Plus tard elle a envoyé le récit de sa guérison inespérée signé par de nombreux témoins. « Devant tous les tribunaux

Digitized by Google

« du monde, — disait la mère de Lucie, en face de tous les « impies, j'affirmerai toujours que je dois la guérison de ma « fille à Notre-Dame de Grâce du Bourgnioux. »

A la fin d'avril de cette même année, Pierre Roudergues, du Puech, commune de Maurs, âgé de vingt-huit ans, arrivait de Paris gravement malade d'une lésion intérieure que les médecins ne purent bien caractériser. Le premier qui le vit, à son arrivée, affirma qu'il n'avait plus que quatre ou cinq jours à vivre, et engagea ses parents à lui faire régler au plus tôt ses affaires. Le 3 mai, il fut administré. Une de ses sœurs, nommée Jeanne, le recommanda à son insu à Notre-Dame de Grâce. Un mieux se fit aussitôt sentir, et le jour de l'Ascension, il put aller, non sans peine, à la messe à Quézac. Dans les premiers jours du mois de juin, le mieux augmentant, il vint à pied au Bourgnioux, avec une autre de ses sœurs nommée Marie. Comme M. le curé l'avait connu enfant, il l'engagea à venir au presbytère et le fit causer. Il avoua avoir consulté, à Paris, huit médecins, mais toujours sans succès ; plusieurs le traitaient comme phtisique. Quoi qu'il en soit, au mois d'octobre il repartit pour la capitale parfaitement guéri, et depuis sa santé s'est maintenue florissante.

Ces faits extraordinaires ont accru, comme on le conçoit, la confiance et la dévotion des peuples envers la Sainte Vierge honorée ici sous le titre si doux de Notre-Dame de Grâce. Pour finir, citons encore un trait qui montre combien les bonnes populations de nos campagnes tiennent à leur religion et à leur foi envers la Mère de Dieu. Le jour de l'Assomption de l'année 1881, la paroisse de Roumégoux, à laquelle s'étaient adjoints d'autres fidèles des paroisses voisines, au nombre de cinq cents personnes environ, se rendit en procession à la chapelle. Cet acte de foi suscita les colères d'un libre-penseur, qui vomit ses blasphèmes dans un journal antireligieux d'Aurillac. La réponse de la paroisse fut de revenir au grand complet, en procession, à la chapelle miraculeuse, pour y faire réparation à la Vierge Marie. Dans cette touchante cérémonie, les larmes coulèrent de bien des yeux, et prouvèrent à la bonne Mère que

Digitized by Google

toute la population était pour elle contre le grossier blasphémateur.

Heureuse paroisse! qu'elle garde toujours sa foi en Dieu, sa confiance en Marie, ses pratiques religieuses, et elle jouira longtemps, elle jouira toujours, au milieu des simples occupations des champs, du premier bien de ce monde : la paix cimentée par la charité !

O Notre-Dame de Grâce, ô douce Marie, c'est de vous que l'Esprit-Saint a dit : « Vos lèvres, ô ma bien aimée, sont « comme un rayon de miel qui se fond ; votre langue distille « le lait et le miel le plus doux (Cant. IV. 11.) ; vos pèlerins savent par expérience combien votre culte est doux, combien précieuses sont vos consolations. Abeille mystique, qui vous êtes fixée sur ce plateau solitaire pour y habiter une modeste ruche, je veux dire ce sanctuaire qui abrite votre douce image, attirez-nous à vous par l'odeur de vos parfums ; versez dans nos plaies un baume salutaire, dans nos cœurs les consolations célestes, dans nos esprits inquiets pour l'avenir une paix pleine de sécurité. Bonne Marie, continuez à exaucer les prières de vos pèlerins, à récompenser leur foi par des prodiges, si vous les jugez utiles à leur salut et à la gloire de votre Fils. Que le bon Comte saint Géraud, qui fut le fondateur de cet humble pèlerinage, nous serve d'intermédiaire auprès de vous, comme vous nous servez d'avocate auprès de Dieu, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie !

Saint Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye, par Mgr Bouange, I. — Archives départementales. — Notes communiquées par M. Mathieu, curé de Roumégoux, en 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

NOTRE-DAME DE PITIÉ
OU DE SOUS-TERRE
A Rouffiac

Penetrabo inferiores partes terræ... et illuminabo omnes sperantes in Domino.
Je pénètrerai dans les profondeurs de la terre, et j'illuminerai tous ceux qui espèrent dans le Seigneur.
(Eccli. XXIV. 45.)

I.

L'ancienne dévotion à Notre-Dame de Sous-Terre

Nous voici dans un autre sanctuaire dédié à Notre-Dame de Pitié ; c'est une crypte de l'église de Rouffiac, canton de Laroquebrou. Cette crypte, l'unique, croyons-nous, qui se trouve dans le diocèse de Saint-Flour, est située, en partie sous l'église, et en partie en dehors, vers le midi. La tradition rapporte qu'en creusant les fondations de la nef actuelle, on fit la découverte d'une chapelle souterraine, dans laquelle on trouva une statue de la Sainte Vierge parfaitement conservée. Il serait difficile de déterminer la date de fondation de ce premier oratoire, ainsi que les causes qui l'avaient fait abandonner pendant longtemps peut-être. Toujours est-il qu'après la découverte de la crypte, les fidèles commencèrent à la fréquenter et à vénérer l'image miraculeuse qui s'y était si inopinément

Digitized by Google

manifestée. L'existence de cette crypte prouverait la haute antiquité d'une fondation religieuse sur l'emplacement de l'église actuelle de Rouffiac. Ce sanctuaire souterrain avait-il été d'abord dédié à Marie ? La statue trouvée là semblerait le prouver. Cependant si, comme on le dit, la statue découverte au XVIIe siècle, est bien celle qu'on voit aujourd'hui, dans une niche, au-dessus de la porte de l'église, et qui représente la Mère des Douleurs tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, elle ne peut pas remonter au-delà du XVe siècle.

Quoi qu'il en soit des temps antérieurs, l'histoire authentique de cette dévotion locale ne commence que vers la fin du grand siècle. A cette époque les registres de l'église parlent de Notre-Dame de Pitié comme d'une dévotion florissante, qui devait par conséquent exister depuis déjà un certain temps.

En 1682, fut établie une confrérie de Notre-Dame de Pitié, qualifiée même d'archiconfrérie dans les titres ; elle avait ses fêtes, ses rénages, comme les autres confréries du Saint-Sacrement, de la Purification, de l'Assomption, de la Nativité, de Saint-Roch, du Rosaire, de Saint-Antoine, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Martin, titulaire de l'église. Un si grand nombre d'associations pieuses, dans une paroisse de huit à neuf cents âmes, prouve en faveur de l'esprit religieux de ses habitants. C'est ce que démontre aussi l'existence, dans la même église, d'une ancienne communauté de prêtres.

Quoique plus récemment établi, le rénage de Notre-Dame de Pitié fut bientôt plus en faveur auprès des fidèles qu'aucun des autres, et il en est encore ainsi aujourd'hui, la dévotion populaire se portant principalement vers Notre-Dame de Sous-terre. Le roi et la reine donnaient d'habitude douze livres de cire chacun ; le lieutenant, la lieutenante et les autres officiers, à proportion. Les chefs des familles les plus honorables du pays tenaient à honneur de prendre ces rénages et d'affirmer ainsi leur foi et leur dévotion envers Marie. Ainsi, nous trouvons dans les anciennes listes les noms des familles de la Pachevie, de Briquillange, de la Salle, de Montal, etc.

Digitized by Google

Ces rénages se donnaient le lundi de Pâques, jour auquel était transférée alors la solennité de Notre-Dame de Pitié. Il est dit que ce jour-là était « la fête locale et princi- « pale de cette paroisse. »

C'est à cette époque que l'on songea à remplacer l'ancienne statue de la crypte par une nouvelle statue plus grande et mieux sculptée. Le 18 avril 1682, « Jean Cinqual- « bres, vicaire, donne à Pierre Picard, maître menuisier de « Rouffiac, pour l'achat de Notre-Dame de Pitié, la somme « de 9 livres, 8 sols, 1 denier, de l'argent perçu pour le « rénage de l'archiconfrérie de Notre-Dame de Pitié nouvel- « lement établie. »

L'archiconfrérie recevait parfois d'ailleurs des secours moins spontanés que ceux qui provenaient des rénages; c'est ainsi qu'en 1684, un consul de Rouffiac, ayant commis quelques abus dans la répartition de la taille, fut condamné, par sentence d'Aurillac, à une amende de 13 livres, 13 sols, en faveur de Notre-Dame de Pitié.

Une partie de l'église s'étant écroulée, en 1690, on rebâtit la nef, les deux chapelles du nord et le clocher. A la même époque, la crypte qui n'avait d'abord que 3 m. 20 en tout sens, fut agrandie de deux mètres environ. Cet agrandissement fut fait, non sous l'église, mais en dehors, du côté du jardin. Alors aussi on renouvela l'autel de Notre-Dame de Pitié.

On le voit, on voulait que la chapelle et l'autel fussent dignes de recevoir la nouvelle statue dont on n'avait voulu confier l'exécution qu'à un artiste de Rouffiac : c'est encore celle qu'on vénère aujourd'hui dans la crypte. Comme toutes les *pieta* c'est un groupe représentant la Vierge assise, tenant sur ses genoux le corps de Jésus qu'elle soutient de la main droite. L'ancienne statue, plus petite et plus grossièrement sculptée, fut alors placée, comme nous l'avons dit, dans une niche qui lui avait été ménagée au-dessus de la porte de l'église, où elle reçoit toujours les hommages des bonnes femmes qui, avant d'entrer dans le saint Lieu, s'arrêtent un instant devant elle pour réciter une prière.

Cependant la dévotion croissant toujours, on méditait de nouveaux embellissements pour la chapelle souterraine.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'en 1701 on donne à prix-fait, à Jean Laquille, *le travail de Notre-Dame de Pitié*, travail qui n'est pas davantage spécifié sur les registres. Un peu plus tard (1713), on place dans la chapelle miraculeuse un beau rétable, œuvre de Vidal, sculpteur renommé d'Aurillac ; ce rétable fut doré en 1721, par Andrieu, maitre doreur, pour le prix de quatre-vingt-cinq livres ; il devait peindre en même temps les lambris qui tapissaient les parois de la crypte.

Les offrandes faites à Notre-Dame de Pitié étaient assez considérables pour exciter la convoitise. C'est ce qui arriva à la mort de Pierre Delpuech, curé de Rouffiac, dont l'héritier prétendit que les offrandes faites à la chapelle devaient revenir au curé, et par conséquent lui appartenaient. Cette prétention indigna tout le monde ; aussi fut-il décidé que les offrandes en argent, cire, cierges et autres quelconques, faites à Notre-Dame de Pitié, pendant le cours de l'année, ainsi que les rénages publiés le lundi de Pâques, avaient toujours appartenu et appartiendraient encore, à l'avenir, à la fabrique, pour être employées à la décoration et à l'embellissement de la chapelle (1751).

Cependant l'humidité de la crypte nécessitait de fréquentes réparations. Aussi voyons-nous, en 1755, le curé, nommé Chiniard, et Veyrac, syndic de la fabrique, donner à prix-fait deux lambris à faire dans l'oratoire souterrain ; ils devaient être décorés de pilastres et surmontés d'une grande corniche. Si nous insistons sur ces détails c'est pour montrer, par les embellissements que le cours des années apportait à la chapelle, la dévotion toujours croissante des fidèles de Rouffiac envers Notre-Dame de Sous-terre.

Mais voici que nous arrivons à l'époque révolutionnaire. Comme partout l'église fut profanée et pillée ; les statues, les croix furent brisées et jetées aux flammes. On expédia à Aurillac le mobilier qui avait quelque valeur, et en particulier une grande cloche qui se trouve aujourd'hui à Ytrac. Mais Notre-Dame de Pitié et son sanctuaire furent respectés et continuèrent à être le but secret de bien des pèlerinages isolés. A ce sujet on raconte un trait des plus touchants.

M. Auzolles, curé de Rouffiac depuis 1784, ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, avait été remplacé par

Digitized by Google

un prêtre assermenté. Mais le bon pasteur, bien que son nom se lise sur la liste des émigrés du Cantal, n'avait pas abandonné son troupeau ; il se cachait et continuait d'administrer la paroisse qui répudiait l'intrus. On a conservé des registres de catholicité signés d'Auzolles depuis juillet 1795 jusqu'en septembre 1797. Pour dépister les espions de la Révolution, le confesseur de la foi disait la messe tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. On montre encore une chambre dans la maison Bourbouze, du village de Moulergues, et une grange au Faure, où le digne curé aurait célébré plusieurs fois les saints mystères.

Or, un jour, c'était sans doute la fête de Notre-Dame de Pitié, les fidèles pressent leur pasteur de les suivre à la chapelle de Sous-terre et d'y célébrer la messe. Le curé refuse d'abord, alléguant que ce serait une démarche imprudente, dangereuse pour eux tous, et qu'il ne fallait pas tenter Dieu. Mais on insiste : les hommes se déguisent, s'arment de cailloux et conduisent ainsi leur pasteur sous bonne garde à la chapelle. Quelques-uns font le guet, tandis que dans l'oratoire silencieux, rempli de pieux fidèles, M. Auzolles célèbre le saint sacrifice, après lequel il est reconduit avec la même escorte dans sa cachette. Après le Concordat, M. Auzolles devint curé de Laroquebrou.

II.

La dévotion récente à Notre-Dame de Sous-terre

A peine les églises rouvrent-elles leurs portes que la dévotion à Notre-Dame de Pitié refleurit sans retard. Dès le lundi de Pâques 1801, on publie les rénages en l'honneur de Notre-Dame de Sous-terre. Le premier qui se fit inscrire fut un pauvre de la paroisse de Saint-Christophe qui donna *douze sous* ; l'offrande était minime sans doute ; mais, aux yeux de Celui qui mettait l'obole de la veuve au-dessus des plus riches offrandes, ces *douze sous* n'eurent-ils pas autant et plus de prix que les *douze livres* données par les *rois* et les *reines* d'autrefois ?

En 1802, parmi les rénages du lundi de Pâques, nous trouvons une offrande de six livres faite par un vacher,

Digitized by Google

Pierre Vidal, de la montagne d'Aspleaux ; encore la généreuse obole du pauvre qui dut être bien agréable à Notre-Dame de Pitié ! Depuis lors les rénages, les offrandes faites au tronc (1), la petite rétribution perçue pour la chapelle sur les honoraires de messes, ne firent qu'aller en augmentant. Le tout était déposé, comme autrefois, *dans la bourse de Notre-Dame*, dont le contenu servait à l'entretien et à l'embellissement du sanctuaire. Le nombre des messes votives que l'on demande à la chapelle souterraine s'accroît d'année en année. Il en fut célébré cent vingt-cinq en 1828, cent soixante en 1835, cent quatre-vingt-quatre en 1863, deux cent quarante-quatre en 1870 : ce redoublement de ferveur s'explique à cette malheureuse époque, où la France envoyait ses enfants périr, hélas ! inutilement sur les champs de bataille !

Ces offrandes tentèrent encore la cupidité. Le 31 août 1830, M. Lacroze, curé de Rouffiac, descendit à la souterraine pour y célébrer la messe. Les assistants s'aperçurent que le tronc était fracturé et ouvert ; ils en avertirent M. le curé qui, après avoir déposé les ornements sacerdotaux, s'approche avec le vicaire et l'instituteur. On constate qu'en effet le tronc a été brisé, et cependant on y trouva la somme de 30 francs. On ne put s'expliquer comment le malfaiteur n'avait pas profité de l'ouverture du tronc. Quelqu'un l'avait-il dérangé dans ses opérations ? La religion et la conscience avaient-elles fait entendre leur voix ? Le champ était ouvert à toutes les conjectures : le fait était assez singulier du reste et l'énigme demeura sans réponse.

En 1853, on voulut restaurer l'escalier qui conduit à la chapelle souterraine et dont les marches étaient usées par les pèlerins, bien qu'il soit d'usage de les descendre et de les monter à genoux en récitant à chaque degré un *Ave Maria*, suivi de l'invocation : *Reine des martyrs, priez pour nous*. Pour éviter des frais trop considérables, on avait l'intention de se servir des mêmes pierres, que l'on se contenterait de retourner. On s'aperçut alors que l'escalier avait déjà été retourné une fois et que les

(1) On a eu trouvé jusqu'à 150 francs dans le tronc.

Digitized by Google

degrés étaient aussi profondément usés en dessous qu'à la partie supérieure. Quelles foules nombreuses ce détail ne fait-il pas supposer qui sont venues se prosterner aux pieds de Notre-Dame de Pitié pour lui exposer toute sorte de misères et de besoins !

Des dons particuliers ou anonymes, faits en 1858 et en 1869, permirent de faire à la crypte des réparations importantes, de l'aérer, et particulièrement de changer l'escalier qui, mieux placé le long des murs de l'église, laisse la nef entièrement dégagée.

En 1843, arriva à Rouffiac, comme vicaire, M. l'abbé Jarrige, excellent et pieux ecclésiastique, originaire d'Ally, qui se prit d'une dévotion toute spéciale pour Notre-Dame de Pitié et se voua tout entier à son culte. Il composa dans ce but une prière qui sera donnée à la fin de cette notice et fit faire, à Clermont, une image, bien modeste sans doute, de sa Madone bien-aimée, mais qui servit à étendre et à propager encore la dévotion des fidèles envers Notre-Dame de Sous-terre. La Providence ne le laissa que cinq ans à Rouffiac. Dans les postes peu nombreux qu'il a faits, au Fau où il fit bâtir l'église, au Bex où il est mort, il emporta avec lui le culte de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et chercha à l'inspirer aux âmes qui lui étaient confiées. Il avait souvent manifesté le désir de mourir un jour de fête de le Sainte Vierge. Son vœu fut exaucé. Un jour de l'Assomption, il fut frappé d'apoplexie en chaire et rendit le dernier soupir, quelques instants après, au pied de l'autel. Plus tard, sa nièce, écrivant à M. Larigaldie, curé de Rouffiac, rappelait sa constante dévotion envers Notre-Dame de Pitié, en mémoire de laquelle elle faisait abandon à la chapelle de Sous-terre de certaines sommes dues à son oncle par plusieurs personnes de la paroisse.

L'archiconfrérie fondée, comme nous avons dit, en 1682, sous le vocable de Notre-Dame de Pitié, fut rétablie dans l'église de Rouffiac, le 19 juin 1844, par Mgr de Marguerye, sous le titre du *Très saint et affligé Cœur de Marie,* et confirmée par son successeur, Mgr Lyonnet. (16 avril 1856.)

Nous avons dit aussi qu'anciennement la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui tombe le vendredi de la

Digitized by Google

Passion, était renvoyée pour la solennité extérieure, au lundi de Pâques, alors que ce jour était encore fête chômée. Aujourd'hui elle est célébrée le dimanche suivant, c'est-à-dire le dimanche de *Quasimodo*. C'est la grande fête de Notre-Dame de Sous-terre. Mais il y a d'autres jours dans l'année, où les étrangers viennent en plus grand nombre que d'habitude; ce sont les fêtes de saint Jean-Baptiste et de l'Assomption. Ces jours-là, comme le dimanche de *Quasimodo,* on fait une procession solennelle jusqu'à un pic élevé, distant de deux cents mètres environ du bourg et qu'on appelle le *Puy-de-l'église.* Y a-t-il eu en cet endroit un oratoire, un ancien sanctuaire? Le nom populaire semble l'indiquer; mais il n'en reste aucune trace, ni sur le mamelon, ni dans les titres.

Depuis quelques années on célèbre une quatrième fête en l'honneur de Notre-Dame de Sous-terre; c'est le troisième dimanche de septembre, jour où l'Eglise honore pour la seconde fois les Douleurs de la Très Sainte Vierge. En 1867, au mois de septembre, Mgr Lamouroux de Pompignac, se trouvant à Pleaux pour la retraite pastorale, M. Larigaldie lui présenta une supplique à l'effet d'obtenir l'autorisation de faire une quatrième procession au *Puy-de-l'église,* le troisième dimanche de septembre. L'autorisation fut accordée et Monseigneur voulut qu'elle fût consignée dans le registre des délibérations du conseil de fabrique, afin d'en conserver le souvenir.

III.

Les bienfaits de Notre-Dame de Sous-terre

Comme partout ailleurs, la dévotion des fidèles à Notre-Dame de Sous-terre a été récompensée par des faveurs réputées miraculeuses. Voici quelques faits rapportés par des personnes tout à fait dignes de créance.

C'était vers 1820: Marie Lascaze, du village de Teulet, commune de Sescles (Corrèze), avait neuf ans; elle était sourde et ne marchait qu'en s'aidant de deux potences. Elle avait une sœur, Catherine, mariée à Rouffiac, qui conseilla

Digitized by Google

à ses parents de la recommander à Notre-Dame de Sous-terre. On l'y conduisit en effet, ou plutôt on l'y porta et elle entendit la messe à la chapelle. Quand elle remonta, elle était parfaitement guérie de ses deux infirmités, entendait très bien, et marchait sans le secours des échasses qu'elle laissa dans la crypte, où elles demeurèrent supendues pendant longues années. Depuis, Marie, la miraculée, se voua exclusivement au service de Dieu en entrant dans la congrégation de Sainte-Agnès. Elle ne manquait pas, quelque longue que soit la distance de Sescles à Rouffiac, de venir deux ou trois fois chaque année, rendre visite à sa bienfaitrice.

Une dizaine d'années après cette guérison extraordinaire s'en produisit une autre non moins surprenante. Une femme des environs de Crandelles vint en pèlerinage à Rouffiac, la veille de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Elle conduisait un enfant de sept ans, son fils unique, qui depuis quelques années, à la suite de convulsions atroces, avait perdu l'usage de la parole. Il était complètement muet et ne pouvait se faire comprendre que par signes. Plusieurs fois déjà sa mère était venue le recommander à Notre-Dame de Sous-terre; mais l'enfant restait infirme. La mère cependant n'avait pas perdu confiance, et, avec cette persévérance qui est toujours exaucée, elle revenait, amenant cette fois son enfant avec elle. Le lendemain de son arrivée, 14 septembre, elle fait offrir pour lui le saint sacrifice à la chapelle souterraine. L'enfant y assiste avec la femme Rieu, chez qui les pèlerins avaient logé, et que la mère avait priée de venir joindre ses prières aux siennes. Tout à coup, au dernier *Dominus vobiscum,* la langue de l'enfant se délie; il s'écrie: « Maman! maman! » Notre-Dame de Sous-terre venait de le guérir. Quelque temps après, l'aubergiste Rieu, ayant rencontré, par hasard, à Aurillac, un oncle de l'enfant, put apprendre de sa bouche que la guérison s'était maintenue et que la famille s'en croyait redevable à Notre-Dame de Pitié. La famille Rieu, qui habite aujourd'hui le village de Leyrits, a témoigné de ce fait. Dans la même maison on raconte aussi que plusieurs autres enfants souffreteux, dont la vie n'était pour ainsi dire qu'un gémissement continuel,

Digitized by Google

ayant été recommandés à Notre-Dame de Sous-terre, avaient éprouvé tout aussitôt du soulagement.

Une autre mère, Françoise Prunet, de Montvert, avait une enfant qui, à trente mois, ne marchait pas encore. Les jambes de la pauvre petite étaient sans force et si flexibles qu'elles se laissaient replier en tout sens sans douleur. Avec raison la pauvre mère craignait que son enfant ne demeurât infirme toute sa vie. Déjà fort dévote à Notre-Dame de Sous-terre, elle redoubla de confiance et multiplia ses prières. Aussitôt qu'elle le pût, elle vint faire son pèlerinage, descendit à genoux les degrés de la Souterraine et fit dire une messe à laquelle elle assista avec beaucoup de ferveur. Depuis ce jour la petite fille, sans avoir fait aucun remède,reprit peu à peu des forces,et bientôt elle put marcher sans appui. Bref, à quatre ans, elle était aussi forte, aussi bien portante que tout autre enfant de cet âge. Mais la Sainte Vierge, qui ne l'avait guérie que pour manifester sa puissance et proclamer la foi de la mère, fit alors à sa petite protégée une grâce plus précieuse qu'on ne songeait point à lui demander. Une maladie de quelques jours emporta cet ange de la terre, à qui Marie ouvrit les portes du paradis, avant que rien encore n'eût terni la blancheur de ses ailes.

Un homme nommé Dampeyron, originaire du village de Salès, négociant à Noirmoutiers, envoie, en 1858, un don de cent francs en exécution d'un vœu qu'il avait fait. Sa femme était très malade et abandonnée des médecins. Tout espoir de la conserver était perdu, lorsque le mari s'adresse à Notre-Dame de Rouffiac et promet de faire le don ci-dessus à la chapelle, si Mme Dampeyron revient à la santé. Aussitôt, contre l'attente de tout le monde, tout danger cesse, la malade se trouve mieux, et dans peu de temps elle est complètement rétablie.

Quelque temps après, eut lieu une guérison plus merveilleuse encore. Marie Calvet, âgée d'environ neuf ans, du village d'Espinet, commune de Saint-Gérons, n'avait jamais marché de sa vie. Elle restait constamment assise dans une petite chaise fermée où la pauvre enfant passait tristement de longues journées, tandis que, sous ses yeux, les autres

Digitized by Google

enfants de son âge se livraient à leurs joyeux ébats. Ses parents, tout aussi affligés qu'elle d'une si pénible situation, à laquelle la science humaine ne pouvait apporter aucun soulagement, se tournèrent du côté du ciel et eurent la pensée de porter leur enfant à Rouffiac. Arrivés au sanctuaire de Notre-Dame de Pitié, ils assistèrent à la messe qu'ils faisaient célébrer pour elle. Mais voilà qu'au moment précis de l'élévation, l'enfant se lève toute seule et se met à marcher pour la première fois de sa vie. Reconnaissante pour une aussi grande faveur, Marie Calvet ne manque pas de faire dire chaque année, à la chapelle souterraine, une messe d'action de grâce à l'honneur de sa puissante bienfaitrice.

Un fait d'une notoriété générale s'est passé à l'époque de la guerre allemande. Les mères, tremblant pour la vie de leurs enfants sous les drapeaux, redoublèrent de prière et de confiance envers la Consolatrice des affligés. La crypte de Notre-Dame de Pitié était assiégée de mères éplorées ; des messes s'y disaient chaque jour. La *Vierge fidèle* entendit ces vœux désolés ; elle étendit sa protection sur tous les enfants de la paroisse qui se trouvaient alors sous les armes, et tandis que les paroisses voisines eurent à déplorer la mort de quelques mobiles, celle de Rouffiac n'eut à subir aucun deuil : tous ses enfants rentrèrent dans leurs foyers sains et saufs, sans la moindre égratignure, bien qu'ils eussent assisté à plusieurs batailles.

Un autre fait merveilleux a fait encore éclater, il y a peu d'années (octobre 1880), la bonté et la puissance de Marie. Un enfant âgé de cinq à six ans, nommé V. Richard, du village de Lalo, commune de Goules (Corrèze), fut d'abord saisi d'un grand rhume. Au bout de trois semaines, la maladie empirant toujours, on appela le docteur Pouget, de Laroquebrou, dont les soins n'amenèrent aucun résultat. On s'adresse alors au docteur Dampeyron qui, d'accord avec son collègue, déclara que l'enfant ne tarderait pas à succomber ; qu'en tout cas il demeurerait idiot. Pendant quinze jours il resta sans parole, sans connaissance, complétement immobile, respirant à peine. Nuit et jour on le veillait, attendant à chaque moment son dernier

Digitized by Google

soupir. Ses parents eurent alors la pensée de le vouer à Notre-Dame de Sous-terre, et firent vœu de faire célébrer plusieurs messes. Le grand-père se rendit même à Rouffiac où il entendit la première qui fut célébrée dans la crypte pour son petit-fils. Rentré à la maison, il trouve le malade dans le même état. Mais on ne perdit pas confiance et on continua à prier. Le lendemain l'enfant recouvra la parole et en peu de temps sa première santé, sans avoir eu pour ainsi dire de convalescence. Cette guérison a été attestée par les parents.

Terminons cette notice en disant qu'il y a peu d'offices publics célébrés dans l'église paroissiale de Rouffiac, à l'issue desquels bon nombre de fidèles ne descendent à la crypte pour y faire leur visite à la Sainte Vierge. Outre les jours de fête indiqués plus haut, où le concours est plus considérable, il se passe peu de jours dans l'année qui ne voient arriver quelques pèlerins venus non seulement des paroisses environnantes, mais encore de Laroquebrou, de Siran, de Crandelles, de Saint-Christophe, d'Ayrens, de Saint-Etienne, voire même de la Corrèze. En temps de sécheresse, de pluies prolongées ou d'épidémie, les paroisses de Saint-Santin-Cantalès, de Cors, d'Arnac, de Montvert ont, de temps immémorial, la pieuse coutume de venir en procession à Notre-Dame de Pitié, et il est rare que les pèlerins confiants s'en retournent sans voir leurs prières exaucées par la Vierge bénie.

O Sainte Vierge Marie, Mère des Douleurs, Reine des Martyrs, vous avez tant pleuré lorsque vous vîtes entre vos bras le corps de votre divin Fils, non plus dans l'éclat de sa beauté comme vous l'aviez autrefois reçu dans l'étable de Bethléem, mais tout ensanglanté, livide et déchiré de blessures. Mais à quoi me serviront vos larmes, si je viens à me damner ? Par les mérites de vos douleurs, obte-

Digitized by Google

nez-moi donc un véritable repentir de mes péchés, un vrai changement de vie, avec une tendre compassion pour les souffrances de Jésus et pour vos propres douleurs. Puisque Jésus et vous, quoique innocents, avez tant souffert pour moi, obtenez-moi la grâce de souffrir aussi quelque chose pour votre amour, moi qui, par mes péchés, ai mérité l'enfer. O ma divine Mère ! par l'affliction que vous éprouvâtes en recevant entre vos bras le corps de votre cher Fils descendu de la croix ! je vous supplie de m'obtenir une bonne mort. Ah ! ne manquez pas alors, ô puissante Avocate des pécheurs, d'assister mon âme dans ce grand et terrible passage. Je ne pourrai peut-être pas alors invoquer de bouche Jésus et Marie ; je les invoque maintenant d'avance, et vous conjure, ô vous, ma douce espérance, de me secourir au dernier moment. Ainsi soit-il !

Archives de l'église de Rouffiac. — *Notice sur Notre-Dame de Sous-terre*, 1845. — Notes communiquées par M. l'abbé Vezole, vicaire de Rouffiac, en 1884.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

NOTRE-DAME DE QUÉZAC

Salus infirmorum, ora pro nobis.
Santé des infirmes, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

A l'extrémité méridionale du diocèse de Saint-Flour, non loin de la petite ville de Maurs et sur les hauteurs qui dominent sa riante vallée, se trouve une église connue sous le nom de *Notre-Dame de Quézac*. Le calme et le silence de la solitude où elle est bâtie invitent naturellement l'âme au recueillement et à la prière. Marie s'est choisi ce lieu pour y faire éclater les merveilles de sa puissance et de sa bonté. Aussi, est-il aujourd'hui un des pèlerinages les plus fréquentés du diocèse. Fort connu dans le midi, on y vient en foule de Decazeville, de Rodez et même d'Alby. Nous allons résumer son histoire en nous servant du livre si intéressant et si pieux : *Une fleur à Marie,* qui est comme le manuel du pèlerin de Quézac.

I.

Quézac depuis son origine jusqu'à la Révolution

C'est dans une bulle du pape Nicolas IV, adressée en 1289, à Guillaume, abbé d'Aurillac, que nous trouvons la première mention de l'église de Quézac. C'était alors un prieuré dépendant de l'abbaye fondée par saint Géraud, sous l'invocation de saint Pierre : C'est la raison qui a fait donner, pour patron, à l'église de Quézac, saint Pierre-aux-

Digitized by Google

Liens. L'histoire ecclésiastique nous apprend, en effet, que lorsqu'on consacrait une église à saint Pierre, c'était toujours le 29 juin que l'on prenait pour fête patronale. Mais si, dans la même localité ou à peu de distance, se trouvaient deux églises sous le vocable du chef des apôtres, la moins ancienne était invariablement dédiée à saint Pierre-ès-Liens. Il en était ainsi à plus forte raison des églises ou prieurés fondés par l'église-mère ou l'abbatiale. Ce dernier cas est celui de Quézac.

Cette église, d'après une tradition locale, était située primitivement dans un village assez considérable appelé aujourd'hui *Vieil-Quézac*. Au commencement du XIVe siècle, elle fut transférée au bourg actuel, où existait déjà une chapelle ou oratoire dédié à la Sainte Vierge. Les grâces que les fidèles y obtenaient, les faveurs extraordinaires dont ils y étaient l'objet, lui avaient donné une certaine importance. Aussi, malgré les droits acquis par le village de Vieil-Quézac, ayant église, presbytère et cimetière dont on montre encore l'emplacement, l'église paroissiale fut transportée au nouveau Quézac, bien que ce fut un lieu presque solitaire, éloigné des autres villages et moins commode pour les paroissiens.

A quelle époque remontait ce sanctuaire dédié à Marie? C'est ce qu'on ne peut dire avec certitude. On peut avancer toutefois qu'il datait du XIIe siècle. Cette assertion se base sur la forme de l'ancienne statue miraculeuse qui, pendant des siècles, avait été vénérée en ce lieu, et que son état de vétusté fit remplacer,au XVIIe siècle,par celle qu'on vénère aujourd'hui. L'ancienne statue, retrouvée en 1826 dans les combles de l'église, représentait la Sainte Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Comme elle était grossièrement sculptée, très mutilée et vermoulue, le Curé d'alors la fit brûler, par respect, au lieu de la conserver avec soin, au moins dans la sacristie. Enfin on s'appuie encore, pour prouver l'ancienneté du pèlerinage, sur des moulures et chapiteaux romans trouvés dans les murs de l'ancienne église.

Quoi qu'il en soit de l'origine exacte de cette dévotion, ce qui est certain c'est que la nouvelle église paroissiale fut

Digitized by Google

consacrée sous l'invocation de Saint-Pierre, le 20 mai 1313, par un Evêque nommé Jean, dont le siège est ignoré.

Dans le tombeau de l'autel furent placées des reliques de la crèche de Notre-Seigneur, de Saint Pierre et de plusieurs autres Saints. Une petite charte, qu'on montre encore, fut enfermée dans l'autel avec les reliques. L'Evêque consécrateur accorda en même temps une indulgence de quarante jours, que pourraient gagner les fidèles, à perpétuité, ce jour-là et pendant l'octave.

On ne sait plus rien de l'histoire du pèlerinage de Quézac jusque vers le milieu du XVIIe siècle. A cette époque plusieurs testaments, que l'on garde encore, font mention de legs pieux et de fondations en l'honneur de Notre-Dame de Quézac. L'un de ces testaments porte la date de 1668. Une dame, nommée Gabrielle de Lafon, donna, en 1672, le tabernacle et le rétable du maitre-autel en bois doré et sculpté qui existent encore aujourd'hui et font l'admiration des connaisseurs.

En 1686, une autre personne généreuse offrit le tableau de la mort de Saint Joseph, qui n'est pas sans mérite, bien que dégradé par le temps et surtout par une main inhabile qui a voulu le restaurer.

Le 10 mars 1727, Guibert Maurian, du village de Fiscans (Frayssy), paroisse de Quézac, fonda par testament douze messes en l'honneur du Saint-Sacrement, à dire le premier jeudi, et douze messes en l'honneur de la Sainte Vierge, le premier samedi de chaque mois.

Le pèlerinage alors était déjà florissant: on peut en voir la preuve d'abord dans le nom donné à l'église de Quézac. Bien que dédiée à l'apôtre Saint Pierre, elle était cependant communément appelée : l'église de Notre-Dame. On trouve cette dénomination dans les actes publics du temps, et l'autorité ecclésiastique elle-même la lui a conservée depuis. Une commission de Vicaire, à la date du 12 juillet 1664, porte ces mots : *Ut in ecclesia parochiali Beatæ Mariæ de Quezac vicarii officio fungaris...* « Afin que vous exerciez dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Quézac les fonctions de vicaire. »

Un témoignage, plus explicite encore, du concours qui

Digitized by Google

se faisait à Quézac se trouve dans une requête adressée par le curé Joseph Boussuge, à Mgr de la Motte-Haudancourt, évêque de Saint-Flour, conservée aux archives de l'église, dans laquelle il lui demande de proroger les pouvoirs du vicaire qu'il y avait alors. Entre autres raisons à l'appui de sa supplique il dit : « Qu'il lui serait impossible, à lui seul, « d'assister les malades qui se trouvent dans la dite paroisse « et de leur administrer les sacrements; même de pouvoir « vaquer au service de la dite église pour entendre les « confessions *d'un grand nombre de pèlerins* qui viennent en « dévotion. Ce qui a été si bien reconnu que, de temps « immémorial, il y a eu un vicaire pour le service de la dite « église. »

La réponse de l'évêque qui est écrite au bas de la supplique porte la date du 13 juillet 1685.

Mais ce qui, plus que tout le reste, nous montre la renommée de Notre-Dame de Quézac à cette époque, ce sont les nombreux miracles que la Sainte Vierge y opérait en faveur de ses dévots clients. Les prêtres qui desservaient le pèlerinage en tenaient fidèlement registre. Malheureusement ces procès-verbaux, qui nous seraient aujourd'hui si précieux, ont été dispersés, détruits par la Révolution, qui pensait anéantir la religion dans les cœurs, en même temps qu'elle détruisait impitoyablement les monuments de sa grandeur et de sa gloire. Deux feuillets seulement ont échappé, par un hasard providentiel, à une inévitable destruction. On croit y reconnaître la plume de M. Dambelot, si attaché à son église de Quézac. Voici à peu près textuellement les faveurs miraculeuses relatées dans ces deux précieuses feuilles, pour la seule année 1666.

M. de Fontanges, curé de Vitrac, envoie un message pour faire dire une messe et porter deux mains de cire : il est incommodé des deux bras, de telle sorte qu'il ne peut s'en aider, ni porter la main à la bouche.

Marie de Mérandis, étant en travail d'enfant et ne pouvant se délivrer, s'est recommandée à la Très Sainte Vierge et a promis de venir visiter sa sainte chapelle de Quézac, et à l'instant elle a eté heureusement délivrée.

Marie d'Aiguesparses, étant très gravement malade, fut

Digitized by Google

guérie aussitôt après avoir fait vœu de visiter la sainte chapelle de Quézac.

Jeanne de Puchemule, de la ville de Saint-Céré, paralysée de la moitié du corps, fut guérie après s'être vouée à la Vierge et avoir promis de visiter sa chapelle de Quézac.

Antoine Valaret, de la paroisse de Faysselle, en Quercy, fut guéri d'un mal de jambes et de bras après s'être recommandé à la Sainte Vierge et avoir promis de faire le pèlerinage.

Catherine Bournière a promis de donner, pendant trois ans, une livre de cire, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Louis Aiguesperses, du lieu d'Acier, en Quercy, s'est voué à notre chapelle de la Sainte Vierge, à cause d'une incommodité considérable qui le rendait perclus des jambes. Son père est venu visiter l'église pour lui.

Mademoiselle Louise de Carlathi, de Bretenoux, s'est vouée à la Sainte Vierge de Quézac, étant paralytique de tout son corps. Les médecins n'ayant pu réussir à la guérir, elle trouva sa convalescence après son vœu qu'elle est venue accomplir, le 14 juillet, lendemain de la Pentecôte, de l'an 1666.

Bernard Noël, du même lieu de Bretenoux, est venu rendre grâces à la Sainte Vierge pour avoir été guéri immédiatement après son vœu d'une loupe qu'il avait au visage.

Marie Cabridens, de Saint-Félix, malade de paralysie, est guérie par l'intercession de la Sainte Vierge.

Perrette de Fau, de la Tronquière, malade des bras et des jambes, s'est recommandée à la Sainte Vierge et a promis de visiter la chapelle de Quézac.

Jean Viguier, de la paroisse de Reilhac, proche Aurillac, a donné deux cierges et une messe.

Albain Mazet, paralysé de ses jambes et d'un bras, s'est recommandé à Notre-Dame de Quézac, et a envoyé, par son père, une messe.

Françoise de Bourg, de Frayssinet, près Saint-Céré, s'est recommandée et vouée à la Sainte Vierge pour une enflure des jambes et des pieds.

Digitized by Google

Jeanne Gibrit, de Saint-Maurice, femme à Jean Lacarrière, s'étant vouée à la Sainte Vierge, s'accoucha heureusement aussitôt après son vœu.

Marie Late a été préservée du naufrage dans une inondation arrivée à Saint-Projet (sur le Lot), le jour de Saint Laurent de l'an 1666, par l'intercession de la Sainte Vierge, et en reconnaissance, elle a donné une messe.

Jean Espinasse, malade de paralysie, ayant fait vœu de faire dire une messe à la chapelle de Quézac, fut guéri incontinent. Il est fils d'Antoine Espinasse et de Françoise de Landes, habitants du village de Laderat, paroisse de Terron.

Marguerite Canet, de la paroisse de Marcolès et du village de Canet, fut guérie d'un grand mal de jambes en même temps qu'elle eût voué une messe à la chapelle de Quézac. Son père est Antoine Canet et sa mère Anne de Muratet.

Jeanne Delclaux s'est vouée à la Sainte Vierge et a promis de faire dire une messe pendant trois ans, à compter d'aujourd'hui, 4 septembre 1666.

Pierre Delmas, natif du Gévaudan, fils de Pierre et de Jeanne Carbonières, demeurant à Flaniac, écolier, ayant perdu la parole en disant sa leçon, la recouvra six à sept heures après que son père eut promis de venir faire dire une messe devant l'image de la Sainte Vierge.

M. Antonin Aiguesparses, de Saint-Céré, demeura longtemps sans pouvoir se servir de ses jambes ; il fut entièrement guéri après qu'il se fut voué à Notre-Dame de Quézac, et a signé la présente déclaration dans le registre des messes. — *Aiguesparses.*

M. Henri de Moustoulat a reçu la même grâce par l'intercession de la Sainte Vierge, et a signé dans le même registre. — *D'Estivaux de Moustoulat.*

Antoinette N... s'est recommandée à saint Pierre pour avoir été mordue par un chien enragé.

Suzanne Lavergne, paroisse de Gorsses, s'est recommandée à la Sainte Vierge pour une douleur aux genoux.

Cette épave de l'ancien registre, où l'on inscrivait en même temps les messes, les offrandes, les recommandations

Digitized by Google

à Notre-Dame de Quézac et les guérisons obtenues, nous montre combien était grande et générale, à ce moment, la confiance en la Vierge de Quézac, confiance si souvent récompensée par des miracles. Il nous reste encore un feuillet détaché contenant le procès-verbal d'une autre guérison miraculeuse opérée quelques années plus tard. Le voici dans sa forme et teneur.

« Bernard Chapblat, du village de la Bombe, paroisse de Saint-Vincent-lès-Saint-Céré, s'estait dévoyé et quasi perdu le sens, en telle sorte qu'on luy avait disposé des menottes pour l'arrester. D'abord qu'on l'eust voué à Notre-Dame de Quézac sa maladie cessa, et Jean Chapblat, son père, nous a porté lesdites menottes et est venu avec luy remercier la Sainte Vierge. C'est de quoy nous ont tous deux certifié, le 8 may 1673. Présents : Bernard Bouzou, du village de la Rometz, paroisse d'Aynac, et Guyon de Fauverges, sieur de Bersagol, témoins signés avec nous. — *B. Bouzou.* — *Bersagol.* — *Carrié,* prêtre vicaire. »

Les menottes dont on parle ici sont encore conservées dans la chapelle avec d'autres *ex-voto* nombreux qui attestent chacun une faveur particulière de Marie.

Pendant tout le cours du XVIIIe siècle le pèlerinage dut continuer à être fréquenté et Marie à combler de grâce ses dévots clients. Nous n'avons cependant trouvé qu'un seul souvenir de cette époque : C'est une cloche fondue en 1721 sur laquelle on lit cette inscription : *Sancta Maria, ora pro nobis. Messire François de Naucaze, parrain; Dame Suzanne de Laroque, marquise de Naucaze, marraine; Messire Claude Chirol, prieur de Quézac.* Depuis la Révolution cette cloche est à l'église de Sansac-Veinazès.

Nous venons de nommer la Révolution. Bien qu'isolée au milieu des bois, l'église de Quézac ne fut pas oubliée des vandales de 1793. Moins maltraitée que beaucoup d'autres, elle eut cependant sa part de pillage et de profanations. Guillaume de Chaudesaigues, curé depuis 1780, ayant refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé, fut obligé, pour sauver sa vie, de chercher un refuge dans les forêts environnantes. Il fut remplacé par un intrus qui ne jouit pas longtemps du fruit de son parjure, car bientôt les

Digitized by Google

révolutionnaires ne voulurent pas plus de ceux qui avaient trahi leur Dieu que de ceux qui lui étaient restés fidèles ; il fut expulsé à son tour. Lorsque la Convention eut décrété l'abolition du culte catholique et déclaré qu'on ne devait reconnaitre d'autre divinité que la *Raison,* il survint, un jour, une bande de terroristes pour saccager l'église. Leur chef, dont le nom est assez connu dans le pays, plus impie que ses compagnons, s'avance jusqu'à l'autel, ouvre le tabernacle, le frappe à coups de bâton en disant : « S'il y a un Dieu qu'il se fasse voir !... » Ce blasphème ne suffisant point à assouvir sa haine furieuse, le malheureux monte sur l'autel et souille indignement le tabernacle, tandis que ses compagnons renversent tout dans l'église et mutilent les belles sculptures des rétables.

La patience divine eut un terme. Ce Dieu que l'impie sommait naguère de se faire voir, ne tarda pas à lui faire sentir sa puissance. Le malheureux fut frappé d'une maladie honteuse qu'il porta jusqu'au tombeau. Il ne pouvait s'asseoir sans laisser partout les traces hideuses d'un châtiment trop justement mérité. La justice divine le poursuivit jusque dans sa postérité : son fils, après avoir vendu un bien assez considérable qu'il tenait de ce malheureux père, et en avoir dissipé la valeur, est mort à l'hôpital, à la suite d'une maladie cruelle qui avait dévoré ses chairs.

Cependant la population de Quézac, indignée de ces profanations, s'arme de pierres, chasse ces impies de l'église et les poursuit jusqu'au-delà des limites de la paroisse. Grâce à cet acte de zèle, les destructeurs ne reparurent plus et on n'eut pas d'autres actes de vandalisme à déplorer. Du reste des personnes pieuses, prévoyant les excès qui pouvaient être commis, s'étaient concertées pour retirer à l'avance tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'église. La statue miraculeuse et une autre grande statue de la Vierge, ainsi que celles de plusieurs saints, furent cachées dans le haut d'une tourelle de l'ancien presbytère. Les ornements, les reliques, une lampe d'argent, *ex-voto* très ancien offert à Notre-Dame, furent sauvés à leur tour par une pieuse dame du lieu.

Le courage de quelques paroissiens avait enhardi les

Digitized by Google

autres : chaque dimanche, à l'heure de la première messe, une pieuse fille, sans s'inquiéter de ce qui pourrait arriver, venait régulièrement à l'église faire la prière à haute voix, et des témoins oculaires ont maintes fois assuré que le lieu saint se remplissait alors de fidèles, comme autrefois à la messe de paroisse ; on y venait même des paroisses voisines. On s'étonne que les terroristes, qui envoyaient espionner chaque soir les maisons des particuliers, et dénonçaient comme suspects ceux qui étaient surpris faisant la prière, aient toléré ces assemblées publiques. Qui ne verrait là une protection particulière de la divine Providence et de l'auguste patronne de ces lieux ?

Plus tard, lorsque la persécution commença à se ralentir, le prieur, Guillaume de Chaudesaigues, qui n'avait point quitté la paroisse où il se tenait caché, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, venait assez souvent, pendant la nuit, dire la messe dans la sacristie, y invitant les personnes sur la prudence desquelles il pouvait compter, et on fit ainsi jusqu'à ce que des jours meilleurs fussent venus.

II.

Quézac depuis la Révolution jusqu'à la mort de M. Souilhac

1801-1867

Lorsque l'église de Quézac eut été rendue au culte, les divers objets que l'on avait sauvés furent fidèlement remis à leur place. La dévotion à Notre-Dame de Quézac reprit alors son cours ; les pèlerins revinrent et leur nombre ne fit que grandir d'année en année. Mais ce fut surtout à partir de 1811 que le pèlerinage prit un développement considérable. La guérison extraordinaire d'une jeune enfant, Nathalie Sénezergues, obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Quézac, en fut l'occasion. Nous donnons plus bas les détails de ce miracle.

Vers la même époque de grands orages ayant détruit, pendant plusieurs années consécutives, les récoltes des paroisses environnantes, celles de Maurs et de Saint-Etienne firent vœu de venir annuellement à Quézac, en

Digitized by Google

procession, pour obtenir la cessation du fléau. Leur promesse fut agréée de Marie, et depuis elles viennent tous les ans remercier leur bienfaitrice et la prier de leur continuer sa protection.

Ce n'est pas seulement des paroisses voisines, mais c'est aussi de loin que les pèlerins viennent, aujourd'hui comme autrefois, vénérer la Vierge de Quézac et demandent à vénérer le trésor de l'église, c'est-à-dire les saintes reliques qu'on y conserve. Ces reliques, enchâssées dans l'autel en 1313, en furent extraites, paraît-il, vers le milieu du XVIIe siècle puisque, à partir de cette époque et à plusieurs reprises, on les voit visitées et reconnues par divers évêques de Saint-Flour : en 1673, par Mgr Jérôme de la Mothe-Houdancourt ; en 1700 et en 1724, par Mgr Joachim-Joseph-d'Estaing de Sailhans ; et en 1783, par M. Vayron, vicaire général ; enfin dans ce siècle, en 1832, par Mgr François-Marie-Edouard de Gualy.

Une dernière et solennelle vérification de ces restes sacrés fut faite, le 7 août 1844, par M. Bouange, secrétaire général, préposé à la conservation, visite et reconnaissance des reliques du diocèse, qui trouva, dans différents sachets, avec d'anciennes inscriptions, les reliques suivantes : *de la crèche de Notre-Seigneur ; de saint Pierre, apôtre ; de saint Julien, martyr, et d'autres saints.* A ces reliques Mgr de Marguerye voulut en ajouter d'autres bien précieuses aussi : *une parcelle de la vraie croix ; du manteau de la Sainte Vierge ; des ossements de saint Roch, et des vêtements de saint François de Sales.* Une translation solennelle de toutes ces reliques eut ensuite lieu dans l'église de Quézac, où elles sont vénérées depuis.

Mgr l'évêque de Saint-Flour voulut encore enrichir cette église de nouvelles faveurs. Il obtint du Souverain-Pontife Pie IX quatre indulgences plénières que les pèlerins peuvent gagner en visitant l'église et remplissant les conditions ordinaires, savoir : un jour dans l'année, au choix de chaque fidèle ; le jour de l'Assomption ; celui de la Nativité, ou pendant leurs octaves ; et enfin le 27 août, où l'affluence est plus considérable. En outre, on peut gagner trois cents jours d'indulgence, tous les jours de l'année, par la simple visite de l'église (1852). Toutes ces indulgences

Digitized by Google

sont applicables aux âmes du purgatoire. Par un indult du même Souverain-Pontife, les prêtres qui viennent en pèlerinage sont autorisés à dire la messe votive de la Sainte Vierge, même les jours de fête double. On le voit, sous le rapport des faveurs spirituelles, Quézac n'a rien à envier aux pèlerinages les plus illustres, pas même la gloire des miracles, qui se sont produits en ce siècle avec une fréquence plus grande encore que par le passé.

La première grâce obtenue depuis la Révolution dont on ait conservé le souvenir et les détails fut, avons-nous dit, la guérison d'une jeune fille de Junhac, canton de Montsalvy. Née en 1800, d'une famille honorable et distinguée, Nathalie Sénezergues était une enfant robuste et forte, d'une intelligence précoce, qui faisait l'orgueil et la joie de ses parents, lorsqu'une maladie des plus fâcheuses vint compromettre ces heureuses espérances. Au commencement de l'automne de l'année 1809, Nathalie perdit tout à coup, avec la gaîté, le goût des jeux et des amusements de son âge : elle devint triste, morne, presque sauvage : tout annonçait chez elle de grandes souffrances. Elle refusait à peu près toute espèce de nourriture. Bientôt à cette sombre mélancolie vinrent se joindre des convulsions terribles et effrayantes ; dans une de ces crises, un de ses talons fut comme collé à la cuisse sans qu'il fût possible de l'en détacher, et, pendant plus de dix-huit mois, la jambe resta ainsi repliée, en sorte qu'elle ne pouvait marcher qu'avec des béquilles, et, la plupart du temps, elle se traînait sur ses genoux et sur ses mains.

Les parents de Nathalie ne négligèrent rien pour la guérison de leur fille chérie ; les médecins les plus habiles des environs furent appelés pour lui donner des soins, mais tous les remèdes employés ne purent lui procurer le moindre soulagement. Il y avait quelque chose de surnaturel dans sa maladie, comme on pourra le comprendre par les détails que nous ont conservés de nombreux témoins oculaires, tous dignes de foi. Ainsi il arrivait que la malade s'élançait d'un bond au plafond et se tenait cramponnée aux poutres avec ses ongles ; d'autres fois, plongeant la main dans le garde-paille de son lit, elle en sortait des poignées

Digitized by Google

d'épingles qu'elle avalait sans en ressentir le moindre mal. L'eau bénite la rendait furieuse et lui donnait une force surhumaine ; un domestique de la maison voulant en faire l'épreuve lui en jeta quelques gouttes au visage ; aussitôt, toute percluse qu'elle était, l'enfant s'élance sur lui, le terrasse, le saisit à la gorge et l'eût étranglé, si on ne fût venu à son secours. Dans une autre crise, elle s'attaqua à son père lui-même, le prit aux cheveux et on ne put lui faire lâcher prise qu'en lui jetant de l'eau bénite. Ces faits semblent indiquer une véritable possession. C'était le sentiment des vénérables ecclésiastiques de Junhac : M. Delfour, curé, et M. Gladines, vicaire, qui, ayant exposé à l'autorité ecclésiastique l'état de l'enfant, furent autorisés à faire sur elle les exorcismes, mais sans succès.

Cependant les parents de Nathalie ne perdirent pas tout espoir, malgré les prières et les pèlerinages qu'ils avaient faits pour obtenir la guérison de leur enfant, et toujours inutilement. La mère, femme foncièrement chrétienne, qui savait que l'efficacité de la prière dépend surtout de la persévérance, tourne enfin ses regards vers Notre-Dame de Quézac. Un jour d'été de l'an 1811, elle monte à cheval, prend son enfant en croupe et, suivie de son fidèle domestique, Jean Mage, celui-là même qui avait subi l'agression de Nathalie, elle part pour Quézac. Le lendemain la messe est célébrée à l'autel de la Sainte Vierge pour la guérison de notre malade. La pieuse mère l'entendit avec ferveur et y fit la sainte communion. En partant, elle demanda une neuvaine de messes à M. le Curé, en lui disant : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir la guérison de mon enfant ; je n'ai plus rien à faire : je l'abandonne à la divine Providence et la laisse sous la protection de Notre-Dame de Quézac, en qui j'ai mis toute ma confiance. »

Le cinquième jour, tandis qu'on disait la messe à Quézac et à Junhac, Nathalie, qui était couchée, sentit son pied se détacher subitement et la jambe s'étendre facilement : « Maman, s'écrie-t-elle, je suis guérie ; je veux me lever ! » Elle se lève en effet, elle embrasse sa mère ; elle court ; elle saute ; elle est parfaitement guérie. Toute la famille et les habitants du bourg de Junhac, témoins de cette merveille,

Digitized by Google

n'eurent qu'une voix pour l'attribuer à la protection de Notre-Dame de Quézac.

La mère de Nathalie, heureuse au delà de ce qu'on peut dire de la guérison extraordinaire de sa fille et voulant donner à cette faveur de Marie toute la publicité possible, choisit le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, qui est la fête votive de Quézac, pour venir, avec sa fille, remercier sa céleste bienfaitrice. Après avoir fait la sainte communion elle alla déposer, auprès de l'image miraculeuse, la béquille dont son enfant s'était servie pendant sa maladie, témoin irrécusable et de l'infirmité et de la guérison qui l'avait rendue inutile.

Deux ans après ce prodige, il s'en produisit un autre en faveur de deux enfants de Saint-Etienne-de-Maurs, Catherine et Jeanne Bourgade. La première, à l'âge de deux ans, tomba dans le feu. Quand sa mère, qui était allée puiser de l'eau, rentra à la maison, elle la vit environnée de flammes et se précipita pour les éteindre. En lui enlevant les habits elle faisait suivre des lambeaux de chair, en sorte qu'on voyait les entrailles de la pauvre patiente. Ce terrible accident fut suivi d'une grave et longue maladie, et même quand les brûlures furent cicatrisées, les jambes restèrent paralysées et sans force. L'enfant demeura quatre ans dans ce triste état, jusqu'au printemps de l'année 1813, où ses parents la vouèrent à Notre-Dame de Quézac. Le lendemain du vœu le père et la mère prennent leur enfant entre les bras et la portent tour à tour jusqu'au sanctuaire. La messe se célèbre pour l'infirme, et voici qu'au moment de l'élévation, l'enfant, qu'on avait assise à terre, se lève sans le secours de personne et vient caresser la joue de sa mère. Après la messe elle se met à courir dans l'église et tout le monde put constater sa guérison instantanée et complète.

Un an environ après la guérison de Catherine, Jeanne, sa sœur, fut atteinte à la jambe d'une plaie hideuse que l'on craignait de voir dégénérer en cancer. Consultations des hommes de l'art, remèdes employés, tout fut inutile pour conjurer le mal, qui durait déjà depuis six mois, lorsque la mère rappela à son mari la protection de Notre-Dame de Quézac en faveur de leur autre fille. Celle-ci lui fut recom-

Digitized by Google

mandée à son tour et bientôt, sans autre moyen, le mal disparut. Comme c'était l'époque des grands travaux, on négligea d'accomplir le vœu ; mais sur la fin de l'été la plaie se rouvrit et devint, en peu de jours, plus envenimée qu'auparavant. On s'empresse alors de se rendre à Quézac ; mais le pèlerinage fut sans succès. Le premier novembre les parents reconduisirent leur fille aux pieds de l'image vénérée, et cette fois la plaie disparut, comme par enchantement et pour ne plus reparaître.

Anne Calmel, aussi de Saint-Etienne, avait joui d'une santé parfaite jusqu'à l'âge de douze ans. Elle fit alors une maladie à la suite de laquelle elle resta paralysée des jambes. Pendant six à sept mois, on essaya toute sorte de remèdes qui furent aussi inutiles les uns que les autres. Alors on songea à Notre-Dame de Quézac. Un beau jour, sa mère et sa tante, Catherine Calmel, prirent un cheval pour la transporter à Quézac, où elle trouva une guérison complète. Les trois femmes s'en retournèrent versant des larmes de reconnaissance et de joie (1813).

Saint-Etienne-de-Maurs est vraiment privilégié : une autre habitante de l'endroit, Jeanne Vaissière, fut atteinte à l'âge de vingt ans d'une fièvre violente qui, en peu de temps, la réduisit à la dernière extrémité. Elle avait perdu l'usage de ses sens, la respiration était à peine sensible, le pouls excessivement faible. Pendant quinze jours elle fut dans cet état, toujours entre la vie et la mort. Sur la recommandation de M. le curé, deux sœurs de sainte Agnès partent pour Quézac et font dire une messe pour la malade. Au même moment celle-ci ouvre les yeux ; elle parle, demande à manger ; elle est en pleine convalescence. Deux ou trois jours suffirent pour sa parfaite guérison. Le dimanche suivant, elle se rendit à Quézac pour remercier elle-même la Mère de Dieu qui l'avait guérie.

Un lundi du printemps de l'année 1823, un homme et une femme se présentent à M. le curé de Quézac et le prient de dire une messe pour un paralytique qui, ayant employé inutilement tous les secours de l'art, s'est recommandé à Notre-Dame de Quézac dont il a entendu raconter par hasard les merveilles. Sa femme et son frère venaient

Digitized by Google

demander sa guérison qui ne se fit pas attendre. Le lundi suivant, c'était le paralytique lui-même qui, venu à pied de Lunan, canton de Figeac, pour remercier la Sainte Vierge, raconta à M. le curé comment, après le départ de sa femme et de son frère, il avait senti tout à coup ses douleurs cesser, s'était levé et avait commencé à marcher, à la grande stupéfaction des habitants de la maison. Dans l'espace de huit jours il avait repris ses anciennes forces.

En 1827, c'est un enfant de l'Aveyron qu'un rhumatisme avait estropié, lui tordant et repliant la jambe, en sorte qu'il ne pouvait se soutenir et faire quelques pas qu'avec des béquilles. Son père, homme de foi, part de chez lui un beau jour, de grand matin, et arrive le soir à Quézac. Le lendemain, il repart après avoir entendu la messe et prié avec une ferveur qui fit violence au cœur de Marie. En rentrant dans son village, le premier objet qui frappe ses yeux c'est son enfant qui court vers lui en proclamant sa guérison.

C'est encore une jeune fille épileptique, nommée Marguerite, originaire de Saint-Paul-des-Landes, qu'on mène à cheval, à Quézac, le 23 juin 1827. Après ses prières faites, elle se sent la force de revenir à pied. Elle avai promis de venir tous les ans en pèlerinage, ce qu'elle négligea de faire en 1830, mais le 24 décembre de cette année, elle fut saisie d'une attaque plus violente que toutes les autres. Elle comprit l'avertissement du ciel et renouvela son vœu, auquel elle fut fidèle durant vingt-cinq ans qu'elle vécut encore sans éprouver aucune nouvelle atteinte de sa triste maladie.

Jacques Pradal, domicilié aux Chazes, paroisse de Glénat, déclarait, en 1834, devant témoins, qu'à l'âge de dix ans, étant demeuré comme paralysé des jambes pendant quatre mois, ses parents le conduisirent à Quézac, qu'il fut guéri subitement dans l'église et que depuis trente ans il n'a plus éprouvé la moindre infirmité.

Le jeune Dommergues, de Roannes, avait la passion de la pêche et, souvent, il passait une partie de la journée les jambes dans l'eau d'un ruisseau qui coulait le long du pacage où il gardait les troupeaux de son père. Une douleur violente, résultat d'une humeur froide, lui survint à un

Digitized by Google

genou et résista aux soins de plusieurs médecins. Son père va le recommander à Notre-Dame de Quézac et, la semaine suivante, il revient avec son fils pour rendre grâce de la guérison obtenue (1835).

Nous voici en Afrique, en compagnie d'un soldat du 14e d'artillerie, Antoine Viala, d'Aubin (Aveyron), qui est en train de décharger des boulets. Un de ces projectiles s'échappe de ses mains, lui tombe sur un pied et l'écrase. Transporté à l'hôpital, il est soigné par le chirurgien du régiment. Au bout de deux mois et demi de cruelles souffrances et de soins qui n'ont amené aucune amélioration, l'amputation est jugée nécessaire par un conseil de chirurgiens, et l'opération est fixée au lendemain. C'était le 26 décembre 1842. Pendant toute la nuit notre malheureux soldat est obsédé par la pensée de la terrible opération qui va le rendre estropié pour toute sa vie. Il se souvient alors qu'étant encore enfant, son père lui avait raconté qu'il avait été guéri d'une grave maladie par l'intercession de Notre-Dame de Quézac. L'espérance renait dans son cœur et il se dit à lui-même que puisque la Sainte Vierge en a guéri tant d'autres, elle peut bien, si elle le veut, le guérir aussi. Il se recommande alors à cette bonne Mère de toute l'ardeur de son âme, et sous l'influence de cette douce pensée, il s'endort. O prodige! il s'éveille guéri, complétement guéri; et quand les chirurgiens arrivent ils le trouvent levé, ayant mis ses bottes et se promenant dans la chambre. Etonnés de voir leur malade debout, ils lui demandent ce qu'il a fait: « Je n'ai rien fait; je suis guéri! » Ce fut son unique réponse à leurs questions pressantes. Il avoua depuis que la crainte des railleries et des sarcasmes de ses camarades l'avaient empêché de déclarer que c'était à l'invocation de la Sainte Vierge qu'il devait sa guérison subite. Antoine Viala, pressé par le sentiment de la reconnaissance, se hâte de demander un congé qui ne lui est accordé que plusieurs mois plus tard. Ce fut le 9 novembre 1844 qu'il vint à Quézac remercier sa bienfaitrice et rendre témoignage de sa guérison.

A notre grand regret nous sommes obligé, pour ne pas trop prolonger cette notice, de passer sur une foule d'autres guérisons extraordinaires qui eurent lieu, presque chaque

Digitized by Google

année, de 1849 à 1865, et dont furent l'objet des personnes de tout sexe et de tout âge. On peut en voir le détail dans la notice de Notre-Dame de Quézac. Nous voulons cependant raconter encore deux conversions opérées, l'une en 1852, l'autre en 1859, en la personne de deux pécheurs notoires, qui ne craignirent point d'en faire l'aveu et d'en rapporter la gloire à Marie.

Une vertueuse dame voyait sa vie empoisonnée par celui qui devait en faire la joie et le bonheur. Son mari la rendait malheureuse par l'isolement où il la laissait et par ses mauvais traitements, ne lui adressant la parole que pour l'outrager. Cet état de choses, occasionné par des soupçons injustes et sans fondements, dura environ quatre ans, durant lesquels la pauvre femme supporta son malheur avec la plus grande patience, évitant tout ce qui pouvait déplaire à son mari et s'appliquant en tout à lui être agréable. Elle ne sortait que pour aller à l'église chercher un peu de courage au pied du tabernacle, ou dans un couvent puiser quelque consolation auprès d'une vénérable religieuse. Celle-ci lui dit un jour : « Vous savez qu'on « obtient tant de grâces par l'intercession de Notre-Dame « de Quézac. Pourquoi ne pas vous adresser à cette conso- « latrice des affligés ? Pourquoi ne feriez-vous pas porter à « votre mari, mais à son insu, une médaille bénite de la « Sainte Vierge ? » Ces paroles furent une révélation pour l'épouse désolée ; elle accueille avec transport ce conseil et l'espérance renait dans son âme abreuvée de tristesse. Elle voudrait aller elle-même à Quézac, mais hélas ! elle ne le peut. Elle charge donc une vertueuse fille d'y aller pour elle. C'était un vendredi de décembre 1852. Le lendemain une messe est célébrée à l'autel de la Vierge miraculeuse pour la conversion du pauvre pécheur et une médaille est bénite à son intention. O merveille ! la présence de l'image sainte, qu'il portait sur lui sans le savoir, suffit, dès le premier jour, pour changer ses sentiments et sa conduite à l'égard de son épouse. La paix et l'union étaient rentrées au foyer domestique. Quelque temps après, cet homme mourait en bon chrétien, après avoir demandé lui-même le prêtre et reçu avec ferveur les derniers sacrements.

Digitized by Google

Un vieillard octogénéraire avait longtemps vécu dans l'oubli de Dieu et de son salut. Depuis son mariage il ne s'était pas approché du saint tribunal. Dans nombre de circonstances, il avait été sollicité par sa vertueuse épouse, ses amis, son pasteur, et toujours inutilement.

Pourtant l'époque de son retour à Dieu arrive enfin. Une retraite va se donner dans l'église de sa paroisse. C'était en 1859. La pieuse épouse, qui a lu, dans le livre de Quézac, le récit de la conversion inespérée d'autres pécheurs encore plus éloignés de Dieu, recommande cette affaire à Marie avec la promesse d'une belle offrande, si sa prière est exaucée. La retraite commence et, à son grand étonnement, le mari se rend à la première invitation que lui fait sa femme d'en suivre les exercices. Il le fit avec la plus grande régularité et, le jour de la communion générale des hommes, il prit part, avec tous ces fervents chrétiens, au banquet eucharistique. Peu de temps après, un magnifique *ex-voto* attestait dans l'église de Quézac que ce n'est pas en vain qu'on invoque Marie.

Comme on vient de le voir, c'est pour tous les besoins qu'on a recours efficacement à Notre-Dame de Quézac. Mais il est une dévotion particulière, attachée à ce pèlerinage, dévotion bien connue des mères chrétiennes de tous les environs : c'est l'usage où sont les femmes pieuses de se recommander, pendant leur grossesse, à Notre-Dame de Quézac, pour leur heureuse délivrance et la conservation de leur enfant, et de porter une ceinture bénite à cet effet.

L'origine de cette pratique est inconnue ; mais ce que l'on sait bien et ce que démontre l'expérience, c'est qu'elle obtient aux personnes qui l'accomplissent avec foi et piété les grâces les plus signalées. Parmi les nombreux faits de ce genre rapportés dans la notice de Quézac, nous ne prendrons que les deux suivants.

Une dame, qui habitait l'île de Cuba, en Amérique, avait eu plusieurs couches malheureuses. Malgré toutes les précautions prises, ses enfants venaient au monde privés de la vie ou succombaient en voyant le jour. Toute la famille était dans la désolation, lorsqu'une proche parente

Digitized by Google

de son mari lui parla de la dévotion des femmes d'Auvergne pour Notre-Dame de Quézac, à l'époque de leurs couches, et des grâces obtenues par elles. Cette jeune dame embrasse cette pratique comme une planche de salut et se met avec empressement sous la protection de Marie. Quelques mois après (19 avril 1854), elle donnait le jour à une fille forte et robuste, qui est encore pleine de vie et de santé et qu'on appela : l'*enfant de Notre-Dame de Quézac.*

Louise Lagarrigue, épouse de Jean Mazières, du village de Lalardie, paroisse de Saint-Saury, avait eu, pendant les quatorze premières années de son mariage, douze enfants, dont un seul avait vécu assez de temps pour être baptisé à l'église ; cinq avaient été ondoyés à la maison et étaient morts quelques instants après ; six avaient été privés de la grâce du baptême étant venus au monde sans donner signe de vie. Tous les médecins consultés avaient fini par déclarer à la malheureuse mère qu'elle ne pouvait espérer de conserver aucun enfant.

Louise était enceinte pour la treizième fois, quand on lui conseilla de se recommander à Notre-Dame de Quézac. Le 11 octobre 1860, elle vint en pèlerinage se mettre, elle et l'enfant qu'elle portait dans son sein, sous la protection de Marie ; elle y communia, reçut la ceinture de Notre-Dame et s'en retourna consolée et pleine d'espérance. Le 9 mars suivant, elle donnait le jour à un bel enfant, robuste et fort, qui vécut et jouit encore d'une santé parfaite. En mémoire de sa conservation miraculeuse, il reçut au baptême le nom de Théodore qui veut dire *Don de Dieu.*

Nous avons nommé *la ceinture* de Notre-Dame. Il est d'usage, en effet, que les mères qui veulent se mettre d'une façon spéciale sous la protection de Notre-Dame de Quézac, reçoivent une ceinture bénite, au milieu de laquelle est attachée une image de Notre-Dame du Mont-Carmel. En la leur donnant, le prêtre récite les prières du Missel romain pour les femmes enceintes. Cette coutume, dont on trouve ailleurs des analogies, est aussi ancienne que le pèlerinage dont il nous reste à raconter les dernières années.

Digitized by Google

III.

Les vingt dernières années de Quézac

En 1867 fut envoyé à Quézac un nouveau curé, M. Laborie, qui, marchant sur les traces de M. Souilhac, son prédécesseur, lequel avait gouverné la paroisse pendant quarante ans (1827-1867), a donné une impulsion nouvelle au pèlerinage.

Afin de seconder le mouvement de plus en plus grand qui poussait les peuples vers Quézac et favoriser la piété des nombreux étrangers qui s'y rendent, surtout en automne, Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour, avait voulu, dès 1863, qu'une retraite y fût donnée annuellement. L'ouverture en était fixée au premier dimanche de septembre pour finir le dimanche suivant.

Cette retraite annuelle fut inaugurée par un religieux célèbre, le R. P. Marie-Antoine, capucin de Toulouse, qui vint pour la première fois à Quézac en octobre 1863, n'ayant pu s'y rendre au commencement de septembre. Douze fois, ce saint et zélé missionnaire est venu, seul ou accompagné de quelques-uns de ses frères en religion, exciter l'enthousiasme et la ferveur des pèlerins de Quézac, ranimer leur amour pour Marie, encourager leur confiance et toucher plus d'un cœur jusque-là éloigné de Dieu par le péché. Des religieux de plusieurs ordres, des prêtres séculiers sont venus à leur tour et ont produit également dans les âmes bien des fruits de salut (1). Cette retraite est toujours très fréquentée et produit d'excellents résultats. Dix à douze ecclésiastiques, appelés des paroisses voisines, y sont sans cesse occupés à entendre les confessions. L'église toujours ouverte ne désemplit pas. La nuit, les confessionnaux sont assiégés comme durant le jour. On est étrangement surpris, quand on pénètre dans l'église à une heure ou deux du matin, de voir, à la clarté des cierges qui brûlent constam-

(1) Nous citerons les prédicateurs suivants : R. P. Louis-de-Gonzague, prémontré du monastère de Frigolet (1865) ; RR. PP. Ange et Joseph, franciscains de Bourges (1866) ; M. l'abbé Salettes, curé de Saint-Julien-Piganiol (Aveyron) (1870) ; RR. PP. Biron et Dubost, jésuites (1879) ; RR. PP. Emmanuel et François, capucins (1880) ; R. P. Damase, capucin (1881, 1882) ; MM. Raimbaud et Toucouère, missionnaires diocésains (1884) ; RR. PP. Deschamps et Malaval, jésuites (1885).

Digitized by Google

ment dans la chapelle de la Vierge, cinq ou six cents personnes debout ou agenouillées, attendre, dans la piété et le chant des saints cantiques, l'aurore qui leur permettra d'approcher de la sainte table et de compléter, par ce grand acte de la vie chrétienne, leur saint pèlerinage. On distribue d'ordinaire durant la retraite cinq à six mille communions. On en compte jusqu'à quinze mille dans le courant de l'année.

La Nativité n'est pas la seule fête de Quézac. A la solennité de l'Assomption l'affluence est aussi extraordinaire. L'église ne désemplit pas de tout le jour et, dans l'intervalle des offices, un prêtre est constamment occupé à faire vénérer les saintes reliques.

Il en est de même le 27 du mois d'août, fête de saint Césaire, à Maurs. Dans cette circonstance les pèlerins sont peut-être plus nombreux encore ; (on en a compté quatre mille en 1863). Dès la veille on voit arriver des groupes d'étrangers, exténués par la longueur du voyage et la chaleur du jour, mais une fois aux pieds de la statue de Marie ils oublient leur fatigue pour ne songer qu'à la prière.

En dehors de ces solennités, il n'est pas de jour dans l'année qui ne voie des pèlerins, venus parfois de fort loin, prosternés dans l'église de Quézac, réclamant le secours de Marie et demandant le ministère du prêtre. D'autres fois ce sont des paroisses entières qui se rendent à Quézac en pèlerinage, avec une tenue et dans un ordre des plus édifiants. Entre toutes, se distingue la paroisse de Bagnac (Lot). Le phylloxera ayant fait son apparition sur les fertiles côteaux de cette commune et menaçant d'envahir tous les vignobles, la religieuse population résolut de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Quézac pour lui demander l'éloignement du fléau.

Le 17 juillet 1884 fut le jour fixé pour cette démarche commune de toute une paroisse, menacée d'une ruine totale. Mais la veille de ce jour, le Maire de Maurs, localité que les pèlerins devaient traverser pour se rendre à Quézac, fit signifier au Maire de Bagnac qu'il s'opposait formellement à ce que la procession traversât la ville bannières déployées. Malgré l'illégalité de cette mesure, attendu qu'aucun arrêté

Digitized by Google

n'avait été pris par le conseil municipal, les douze cents pèlerins de Bagnac, parmi lesquels on comptait plus d'hommes que de femmes, se soumirent au caprice de M. le Maire de Maurs. A l'entrée de la ville, bannières et croix sont couchées dans une voiture, le clergé quitte ses ornements sacerdotaux, les pèlerins continuent leur marche, à travers une population sympathique formant la haie sur leur passage, et au son joyeux des cloches. A la sortie de la ville, les bannières et les croix sont arborées de nouveau et la procession se poursuit heureusement jusqu'au terme du pèlerinage.

Au retour, les insignes religieux s'effacent une seconde fois, mais tous les pèlerins se forment en colonne serrée : la marche est ouverte et fermée par les hommes ; les femmes se groupent au milieu. Maurs se souviendra longtemps de ce long défilé d'hommes qui savaient faire respecter leur foi, de ces douze cents pèlerins qui, malgré une chaleur accablante, ont fait à pied vingt-cinq kilomètres, sans qu'un seul se soit détaché pour se rafraîchir ou prendre quelque repos. Arrivés aux limites du Lot, le clergé revêt ses vêtements ; les croix et les bannières sont arborées de nouveau, et la procession se continue, comme elle a commencé, jusqu'à l'église de Bagnac.

Le 8 septembre suivant, ce n'était plus seulement douze cents, mais quinze cents pèlerins, c'est-à-dire toute la population valide de Bagnac, qui se mettaient en marche vers le sanctuaire béni, comme pour affirmer avec plus d'éclat la liberté de la prière ; et tandis que les pèlerins courageux priaient aux pieds de la Vierge de Quézac, une dépêche leur apportait la bénédiction de l'Evêque de Saint-Flour qui joignait ses félicitations à celles de son vénérable frère de Cahors.

Enfin, un troisième pèlerinage de Bagnac eut lieu le 22 juin 1885, toujours avec la même spontanéité, le même courage généreux, malgré la chaleur étouffante. Honneur à ces braves chrétiens que rien ne rebute, ni un ciel de feu, ni les tracasseries de voisins peu aimables. Ils méritent bien que la Reine du Ciel leur réserve des grâces de choix parmi

Digitized by Google

toutes celles qu'elle a coutume de distribuer à ses dévots pèlerins.

Les taquineries mesquines dont nous venons de parler se renouvelèrent au pèlerinage du canton de Maurs de l'année suivante. Le lundi, 6 septembre, de longues files de pèlerins s'avançaient processionnellement, de tous côtés, la croix en tête et les bannières aux diverses couleurs resplendissant aux premiers feux du jour. Le ciel s'était mis de la fête et la journée fut des plus belles.

Monseigneur Lacarrière avait bien voulu, malgré le poids des ans et les fatigues d'un récent voyage à Laroquebrou, venir présider cette imposante manifestation. La grand'messe et les vêpres furent célébrées avec splendeur dans les allées du magnifique bois de chêne, où Monseigneur Lacarrière et le R. P. Marie-Antoine charmèrent et édifièrent tour à tour les nombreux pèlerins par les grâces diverses de leur éloquence.

Au retour et à l'entrée du territoire de Maurs, les bannières sont abaissées et les chants cessent; mais un malencontreux et maladroit adjoint se trouvait là, avec la force armée, pour assurer l'exécution des arrêtés municipaux, interdisant les processions sur tout le territoire de la commune, et obliger les pèlerins à marcher par groupes de vingt. Les prétentions de l'adjoint exaspérèrent la foule et il s'en suivit quelque bagarre. Tout le monde cependant, même l'adjoint, rentra à Maurs sain et sauf.

Mais on avait eu grand'peur, et il fallait au héros de cette équipée une victime : ce fut M. le Curé de Fournoulès qui fut choisi et sacrifié, nous voulons dire condamné par le tribunal d'Aurillac. Nous ne ferons, au sujet de cette affaire, que rappeler une belle réflexion de l'avocat du condamné : « Combien, dit-il, la situation de notre pays « gagnerait en stabilité et en dignité, si les droits, les « libertés et les croyances des catholiques n'étaient pas « outrageusement foulées aux pieds par ceux-là même qui « affectent le plus de parler de droits et de libertés ! »

Mais tirons le voile et continuons l'histoire de Quézac.

Les solennités se multipliant et les pèlerinages devenant de plus en plus fréquents et nombreux, l'ancienne église du

Digitized by Google

XIVe siècle était devenue de beaucoup insuffisante et une reconstruction agrandie devenait nécessaire. M. le curé de Quézac accepta la tâche que la Providence lui imposait, et, comptant à la fois sur Dieu et sur la générosité des pèlerins, il résolut d'élever une église digne de Marie, en rapport avec la splendeur et la renommée du pèlerinage. Elle devait être à trois nefs, dans le style de transition qui réunit les beautés du roman à l'élégance gracieuse du gothique. Les fouilles furent commencées le 12 du mois d'août 1878, et un mois plus tard, le 12 septembre, la première pierre était posée et bénite par M. l'abbé Delmas, curé-archiprêtre de Saint-Vincent de Saint-Flour, délégué par Mgr l'Evêque. La foule était considérable, les prêtres nombreux, et, à côté de l'officiant, on voyait l'humble et vénéré successeur de M. Soulhac, à qui il était enfin donné d'entreprendre l'œuvre rêvée par son prédécesseur, le R. P. Marie-Antoine, qui ne pouvait manquer à cette fête, et enfin M. Lemaigre, architecte.

Après une belle allocution de M. Delmas et quelques paroles enthousiasmées du P. Marie-Antoine, le délégué de Monseigneur récita les prières de l'Eglise sur la pierre angulaire du nouvel édifice et scella, dans la cavité qui y avait été ménagée, deux plaques de plomb portant une inscription commémorative (1).

La cérémonie terminée, une longue procession s'organisa et déroula ses anneaux autour des nouvelles constructions. La bénédiction du Saint-Sacrement, donnée en plein air, vint clore cette fête touchante.

Le dimanche suivant, la retraite fut clôturée au milieu d'un concours tel qu'on n'en avait guère vu de semblable à Quézac, et beaucoup d'hommes durent s'en retourner sans avoir pu se confesser, bien que dix ecclésiastiques y eussent été occupés depuis la veille et pendant toute la nuit.

(1) La première plaque porte l'inscription suivante : « *Die decimâ secundâ mensis septembris, ego Joannes-Joseph Delmas, archipresbyter ecclesiæ Sancti Vincentii in oppido Sanflorano, facultatem habens à R. D. Francisco-Maria-Benjamino Baduel, episcopo ecclesiæ Sancti-Flori, primarium hunc lapidem benedixi et imposui ad constructionem hujus ecclesiæ, in honorem Dei, ac Beatæ Virginis Mariæ atque sancti Petri ad vincula. Anno Domini MDCCCLXXVIII.* » La seconde plaque porte une inscription française.

Digitized by Google

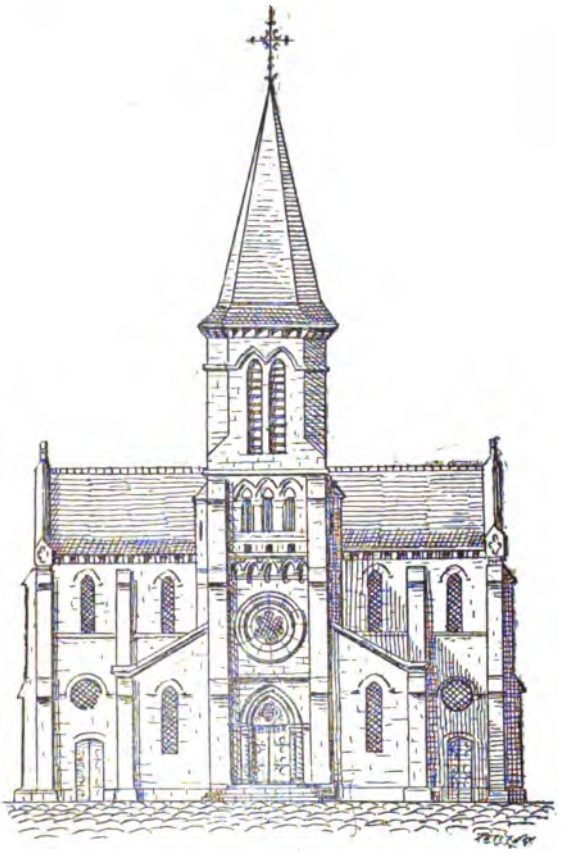


Fig. 36. Nouvelle église de Quézac non encore terminée.

Poussés avec vigueur jusqu'à l'entrée de l'hiver, les travaux furent repris au printemps avec une activité telle que le sanctuaire et le transept purent être livrés au culte à la fin de l'année 1879. Enfin la nef et les bas-côtés qui, à eux seuls, occupent l'emplacement de l'ancienne église, furent construits pendant l'été de 1880. La dépense totale s'éleva à la somme de 86.000 francs. Mais l'édifice est encore incomplet; il attend le porche et le clocher qui doit le surmonter, couronné à son tour par une flèche élégante. L'ancien clocher a été conservé et sert en attendant. La longueur totale de l'église est de 35 mètres, sa largeur au transept est de 20 mètres et de 12 mètres dans la nef, y

Digitized by Google

compris les bas-côtés. Il n'y a que trois travées du transept au clocher.

Des vitraux peints ornent les fenêtres du haut de l'église et des bras de la croix. On y voit Notre-Seigneur enseignant, saint Pierre, saint Jean l'évangéliste; puis, en descendant, du côté du nord, le Sacré-Cœur, Notre-Dame de Quézac, sainte Anne et sainte Germaine de Pibrac; en face, du côté du midi, le saint Cœur de Marie, saint Joseph et l'Ange Gardien.

Le maître-autel en marbre blanc a été posé en 1887 et le samedi, 3 septembre, Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour, faisait la consécration solennelle de la nouvelle église, assisté de Mgr Lacarrière qui fit entendre sa parole toujours poétique, et de Mgr Lamouroux, protonotaire apostolique, vicaire général.

Dès le lendemain, les pélerins arrivaient en grand nombre pour l'ouverture de la retraite prêchée par le R. P. Marie-Antoine, qui célébrait ses noces d'argent à Quézac, et son confrère le R. P. Moïse.

Le lundi, 5 septembre, devait avoir lieu le pèlerinage annuel de canton de Quézac que Monseigneur avait tenu à présider. Malgré la pluie qui ne cessa de tomber toute la matinée, les processions de toutes les paroisses du canton ont répondu à l'appel et sont arrivées, bannières déployées, plus nombreuses encore que les années précédentes. Si vaste que soit l'église, elle n'a pu contenir qu'une partie des pèlerins. Mais le soir, le soleil ayant paru, c'est sous les magnifiques ombrages que la foule a pu entendre les paroles émues du R. P. Marie-Antoine.

Dans ses chaleureuses allocutions, Monseigneur a donné rendez-vous aux pèlerins pour une autre fête qui devra surpasser toutes celles qui ont été célébrées jusqu'à présent dans le béni sanctuaire : c'est le couronnement solennel de Notre-Dame de Quézac au nom du Souverain-Pontife, couronnement que Sa Grandeur espère pouvoir obtenir de Sa Sainteté Léon XIII. — Mais le couronnement de la statue miraculeuse appelle préalablement l'achèvement de l'église par la construction du clocher que la géné-

Digitized by Google

rosité des pèlerins permettra sans doute d'entreprendre bientôt.

La statue de Notre-Dame de Quézac est provisoirement placée sur l'autel en marbre situé à droite du maître-autel, c'est-à-dire du côté de l'évangile, en attendant qu'elle puisse être exposée dans une chapelle spéciale du transept nord.

Devant cette statue de modeste apparence, et sans mérite particulier aux yeux de l'antiquaire ou de l'artiste, sont venues s'épancher bien des douleurs et aussi se sont opérés bien des prodiges. Nous en avons déjà raconté un grand nombre, disons-en encore quelques uns qui ont eu lieu tout récemment; faisant suite à ceux du passé, ils ne sont que le prélude et comme une garantie de ceux de l'avenir. Car, comme on l'a dit avec justesse, Quézac c'est le Lourdes de l'Auvergne.

Au commencement du mois de février 1869, Joseph Vayre, du village de Grès, paroisse d'Artigues (Aveyron), fut pris d'une maladie grave, qui ne laissait aucun espoir de guérison, la paralysie gagnant peu à peu tous ses membres. Encouragé par la guérison instantanée d'une voisine, laquelle, depuis quinze ans, n'était point sortie de sa chambre et à qui Notre-Dame de Quézac venait de rendre la santé, il fait vœu d'entreprendre, malgré son état de faiblesse, ce pèlerinage lointain. A peine la neuvaine fut-elle commencée qu'il put quitter le lit et faire quelques pas. Le 20 mai, il prend le train qui l'apporte jusqu'à Maurs ; mais là il fallait entreprendre à pied un trajet de cinq kilomètres. Se confiant en Marie, le malade se met en route et met quatre heures pour arriver au but de son voyage. Il entre dans l'église, se prosterne aux pieds de Marie et va baiser les saintes reliques. Au même instant, il sent une vigueur nouvelle se répandre dans tous ses membres; il est guéri de son extrême faiblesse, repart d'un pas ferme et agile et ne met que trois quarts d'heure pour regagner Maurs.

Cependant, une douleur au côté se faisait toujours sentir et les hommes de l'art finissent par lui déclarer qu'il est phthisique et que son état est sans espoir. Le 8 septembre, il était de nouveau aux pieds de Notre-Dame de Quézac,

Digitized by Google

et, comme la première fois, au moment précis où il vénère, en se recommandant à Marie, les saintes reliques, la douleur au côté disparaît subitement pour ne plus reparaître. Le 20 septembre il revint une troisième fois, faisant alors tout le trajet à pied (environ soixante kilomètres), pour remercier sa bonne Mère du ciel et lui offrir en *ex-voto*, faute de mieux, tous les bijoux de sa défunte femme.

Voici une nouvelle grâce de l'ordre spirituel. Le maire de Latronquière (Lot), M. Bouscarel, avoue qu'après avoir passé plus de vingt-cinq ans dans l'oubli de Dieu et l'abandon de toute pratique religieuse, il eut, au mois de décembre 1869, la première pensée de se convertir, après la lecture de l'opuscule sur Notre-Dame de Quézac. Il se sentit de plus en plus attiré par la Reine de miséricorde et fit enfin le pieux voyage. La vue du concours des pieux pèlerins, leur foi, et surtout la touche intérieure de la grâce firent disparaître toutes ses hésitations, et bientôt, aux pieds d'un prêtre, il fait l'aveu de ses fautes et retrouve dans l'absolution, avec le pardon du ciel, le bonheur et la joie d'une conscience pure. Plein de reconnaissance envers Marie, *Refuge des pécheurs*, il donne par écrit, à M. le curé, le récit détaillé de sa conversion, et l'autorise à le publier.

Le 1er août 1871, Madame Christine Lavergne, 7, rue Beaubourg, à Paris, envoie à M. le curé une couronne de pierreries pour Notre-Dame de Quézac, une chaîne et un cœur d'or pour l'enfant Jésus, avec prière d'en orner la statue le jour de l'Assomption, parce que, dans diverses circonstances, ayant eu recours à Notre-Dame de Quézac, elle en a toujours été exaucée. Elle dit même que le 5 juin précédent la Sainte Vierge lui a sauvé la vie.

Nous comptons, pour la seule année 1872, sept faveurs miraculeuses, constatées par lettres autographes. C'est M. Marty, aumônier du couvent de Clairvaux, qui demande une messe d'actions de grâces pour une guérison dont on est redevable à Notre-Dame de Quézac; c'est M. Chanut, curé de Laroquebrou, qui témoigne de la prompte guérison d'une femme de sa paroisse atteinte de folie furieuse; c'est Serris Pierre, propriétaire à Soulaguet, commune de Soulages-Bonneval (Aveyron), qui, en reconnaissance des

Digitized by Google

faveurs qu'il a reçues par deux fois dans le sanctuaire de Quézac, s'applique à répandre la *Notice* à Rodez et à Espalion; c'est Jeanne Cas, de Villeneuve, qui, après avoir perdu ses deux premiers enfants par suite de fausses couches, se recommande à Notre-Dame de Quézac, pendant sa troisième grossesse, et donne le jour à un enfant très bien portant; une grâce semblable est obtenue par Eugénie Conduché, de Cransac; c'est Marie Rhodes, sœur de Sainte-Agnès, qui déclare avoir été guérie d'une maladie incurable, l'épilepsie, et que la guérison persiste depuis quatre ans; c'est enfin la femme Tarreyre, du village de la Jugie, paroisse de Sénepjac (Aveyron), qui est guérie d'un grand mal de jambes, à l'âge de 65 ans, et vient remercier sa bienfaitrice.

Nous n'en finirions pas si nous voulions seulement énumérer les grâces extraordinaires obtenues, chacune des années suivantes, et constatées par les dépositions écrites de ceux qui en ont été l'objet.

Voici cependant encore quelques guérisons obtenues dans ces derniers temps. Clotilde Montillet, servante au collège de Figeac, fut prise, au mois de février 1884, de violentes douleurs aux jambes qui ne lui permettaient point de faire un pas sans appui. Un soir, sur le conseil d'une de ses sœurs, elle se recommande à Notre-Dame de Quézac. Le lendemain elle marche facilement et peut reprendre son travail. Le 25 février elle vient à Quézac remercier sa bienfaitrice, raconte sa guérison et en signe le procès-verbal.

François Mauret, de Viviès, canton d'Aubin (Aveyron), raconte que son fils François fut saisi, dans la nuit du 25 au 26 décembre 1884, à la fois d'une fluxion de poitrine et de la fièvre typhoïde. Bientôt le visage du malade devient tout noir et le médecin ne laisse plus aucun espoir. Le prêtre appelé pour lui administrer les derniers sacrements ne peut le communier, car le malade a perdu la parole et la connaissance. Alors le malheureux père voue son fils à Notre-Dame de Quézac et promet de faire dire une messe. C'était le soir, vers les huit heures. Durant la nuit, le malade se trouve mieux, la figure reprend ses couleurs. Le matin les

Digitized by Google

douleurs avaient disparu et, à la fin de la neuvaine, le jeune homme était complètement rétabli.

Une lettre écrite de Madrid, le 7 juin 1885, certifie qu'une femme, au moment de ses couches, était sur le point de perdre la vie. Le chirurgien conseillait une opération qui sauvait l'enfant en sacrifiant la mère. Mais le père et le mari de la jeune femme ne peuvent y consentir et s'en remettent à la Providence. L'auteur de la lettre venait de lire le livre de Notre-Dame de Quézac ; il recommande de s'adresser à la Sainte Vierge en promettant de faire dire une messe dans son sanctuaire. Le vœu est fait, et bientôt après la jeune femme met au monde un bel enfant plein de vie, et la mère est sauvée.

Arrêtons ici ce qu'on pourrait appeler la *Chronique des merveilles*. Cette chronique, du reste, est faite, depuis le 1er août 1886, par le *Bulletin mensuel de Notre-Dame de Quézac*. L'initiative en est due à un prêtre zélé qui est venu abriter à l'ombre du sanctuaire béni une petite colonie d'orphelins, à l'éducation desquels il s'est voué sans réserve. Après l'historique et les nouvelles du pèlerinage, le *Bulletin* publie des articles où sont traitées avec compétence toutes les questions se rapportant aux orphelinats agricoles. Nul doute que cette publication ne contribue efficacement à mieux faire connaître la dévotion à Notre-Dame de Quézac et ne lui attire de nouveaux pèlerins, en même temps qu'il aidera au soutien d'une œuvre intéressante à tant de titres.

Disons en terminant qu'il y a dans le diocèse de Mende, à l'entrée des Cévennes, un pèlerinage célèbre et fort ancien, puisqu'il remonte à la fin du XIe siècle, qui porte aussi le nom de Notre-Dame de Quézac. Marie y a donné de tout temps des marques éclatantes de sa protection ; le calvinisme, qui avait envahi les Cévennes et menaçait le Gévaudan, s'arrêta aux portes de Quézac ; la peste, en divers temps, fit d'affreux ravages dans le pays, mais elle respecta toujours cet heureux village. Il ne semble pas cependant y avoir jamais eu de rapports, autres que le nom et la fréquence des prodiges, entre Notre-Dame de Quézac, du diocèse de Saint-Flour, et Notre-Dame de Quézac, du diocèse de Mende.

Digitized by Google

O Marie! O Notre-Dame de Quézac! Voyez à vos pieds des pèlerins qui sont venus de bien loin invoquer, dans ce sanctuaire béni, votre maternelle protection. Reine du ciel, abaissez vos regards sur les malheureux, hélas! si nombreux sur cette terre et dont vous êtes l'unique espérance. Abaissez-les surtout sur moi, obscur pèlerin, qui vous prie avec une entière confiance pour mes besoins, ceux de mes parents et amis, et surtout pour cette personne si chère dont je viens vous demander la guérison (ou la conversion). Mais je ne veux pas vous adresser une prière égoïste; *Santé des infirmes, Refuge des pécheurs,* exaucez aussi les vœux de tous ceux qui viennent ici se prosterner à vos pieds. O vous qui avez vu avec tant de joie et adoré avec tant d'amour votre Jésus dans *la crèche*, donnez aux pieuses épouses une heureuse fécondité, aux mères une heureuse délivrance, à tous leurs enfants la grâce du saint baptême, avec celle de vivre toujours en bons et vaillants chrétiens. Couvrez-nous tous enfin *du manteau* de votre protection bénie. Ainsi soit-il!

Une fleur à Marie, ou notice sur le pèlerinage de Notre-Dame de Quézac. Clermont-Ferrand, 1886. — Archives de l'église paroissiale. — *Semaine catholique du diocèse de Saint-Flour.* — Diverses lettres de M. Laborie, curé de Quézac, 1884-1887.

Digitized by Google

CHAPITRE X

NOTRE-DAME D'AUBESPEYRE

Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo.
C'est la montagne où il a plu à Dieu d'établir sa demeure.
(Ps. 67. 17.)

Au milieu d'immenses bruyères, à l'extrémité méridionale du département du Cantal, sur un point très élevé, qui domine d'un côté la belle et riante vallée du Veinazès, et de l'autre les rives du Lot, s'élève une chapelle, ou plutôt une église dédiée à la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de la Visitation, et que les populations environnantes vénèrent d'une manière toute particulière. Elle est placée là, sentinelle vigilante, ou phare lumineux, sur le vaste plateau que nos ancêtres ont appelé du nom de Mont du Salut *(Montissalvii).*

On pense que la première chapelle fut bâtie en ce lieu, vers l'an 1530, par un vieux prêtre nommé Chausy, du village d'Aubespeyre, dont le nom signifie *pierre blanche, (Alba petra).* Ses infirmités ne lui permettant plus d'exercer le saint ministère, il fit élever ce petit oratoire pour satisfaire sa dévotion. Cette tradition est confirmée par une pierre qui porte gravée le nom de ce saint prêtre et la date de 1530.

Une statue de la Sainte Vierge, qu'il avait placée sur l'autel et qui faisait le plus bel ornement de l'oratoire, devint bientôt le but d'un pèlerinage.

Après la mort du pieux fondateur, l'oratoire fut desservi par le chapelain de Junhac qui, à certains jours de fête,

Digitized by Google

devait aller lui-même, ou envoyer son vicaire, dire la messe à la chapelle vénérée. L'affluence des étrangers était plus grande ces jours-là, parce qu'ils pouvaient plus facilement satisfaire leur dévotion ; et c'est ainsi qu'insensiblement le pèlerinage s'est établi.

A une époque reculée qu'on ne saurait fixer, une épidémie sévissait terrible sur la paroisse de Junhac. Effrayés par le nombre toujours croissant des décès, les habitants firent vœu, pour obtenir la cessation du fléau, d'aller annuellement en procession à Saint-Antoine, chapelle de pèlerinage fondée par les Antonins sur la paroisse de Leynhac, et dépendant pour lors de l'Ordre de Malte. Le Ciel exauça leurs prières et agréa leurs vœux : la maladie cessa. Pendant un certain nombre d'années, le vœu fut accompli fort religieusement ; mais plus tard, trouvant sans doute que la distance à parcourir était trop grande, les habitants de Junhac demandèrent à l'autorité ecclésiastique de commuer le vœu de leurs ancêtres et de leur permettre de l'acquitter en se rendant à Montsalvy, à l'autel de saint Bernard, second abbé du monastère ; ils y furent autorisés.

Enfin au passage d'un évêque de Saint-Flour que l'on ne nomme pas, ils demandèrent une seconde commutation, désirant aller à Notre-Dame d'Aubespeyre, au lieu de Montsalvy ; ce qui leur fut encore accordé, et depuis, la paroisse de Junhac vient régulièrement tous les ans, en procession, à Aubespeyre, le dimanche de la Sainte-Trinité. On dit qu'une année, à cause du mauvais temps sans doute, le vœu ne fut pas accompli. Mais il paraît, par les malheurs qui arrivèrent à la paroisse, qu'elle eut lieu de s'en repentir. Aussi l'année suivante on se hâta d'aller, en plus grand nombre, se recommander à Notre-Dame d'Aubespeyre et depuis lors, quelque temps qu'il fasse, la procession a toujours lieu au jour fixé.

Pendant la révolution de 1793, qui vit tout ce qu'il y avait en France de plus saint détruit ou profané, la chapelle de Notre-Dame d'Aubespeyre ne devait pas être épargnée. Mais un pieux fidèle de l'Aveyron, pèlerin assidu de la Sainte Vierge, voyant qu'elle était sur le point d'être pillée, emporta la statue vénérée et la préserva ainsi de la profa-

Digitized by Google

nation. Voulut-il satisfaire sa piété privée au détriment de la dévotion publique, ou mourut-il pendant la période révolutionnaire ? on ne sait. Toujours est-il que la statue ne fut pas rendue et que l'on a toujours ignoré depuis où elle se trouve.

A la restauration du culte, la chapelle d'Aubespeyre demeura fermée, ou plutôt elle servit d'asile aux animaux domestiques de celui qui en était devenu propriétaire. Mais en 1850, l'érection de la chapelle en succursale vint ressusciter le pèlerinage et lui donner un élan qui n'a fait que grandir depuis.

M. Ichier, ancien missionnaire, second curé d'Aubespeyre, résolut de bâtir une nouvelle église, rassembla quelques matériaux et se chargea de tous les frais de main-d'œuvre, à la condition que ses paroissiens feraient les transports. Mais il ne tarda pas à tomber gravement malade. En mourant (1856) il laissa entre les mains d'une personne de confiance trois mille francs destinés à la construction nouvelle. Cet argent n'a pu être touché qu'après l'édification de l'église, mais il a servi à son embellissement. Ce saint prêtre, qui ne fit pourtant que passer à Aubespeyre, peut être regardé comme le second fondateur du pèlerinage. Grâce à son zèle, il vit le nombre des pèlerins s'accroître d'une manière considérable, à tel point qu'il pouvait à peine suffire à acquitter, durant l'année, les messes demandées par les pieux visiteurs.

L'œuvre qu'il méditait était réservée à son deuxième successeur, M. l'abbé Ouvrier, que son nom semblait prédestiner à une création quelconque. Mais presque tous les moyens faisaient défaut. Il fallut donc que M. le curé recourût à la charité publique. Pendant neuf mois, il parcourut les principales villes de France, allant frapper à la porte des riches, et souvent hélas ! sans succès. Impossible de dire tout ce qu'il eut à souffrir de rebuts, parfois même d'insultes, durant cette longue pérégrination. Mais la pensée de la Sainte Vierge le soutint toujours. Enfin cette bonne Mère sut lever tous les obstacles et la construction commença : c'était en 1858.

La nouvelle église est bâtie en face de l'ancienne

Digitized by Google

chapelle qui sert aujourd'hui de maison d'école où de petits enfants apprennent les éléments des connaissances humaines et surtout les principes éternels de la vérité catholique et des vertus chrétiennes. D'un beau et pur style gothique, la nouvelle construction mesure vingt-et-un mètres de long sur sept de large. Elle forme une croix latine et renferme trois autels dont le principal, placé dans l'abside, présente à la vénération des fidèles la statue de Marie entourée de cœurs, de médailles, de chaînes précieuses, de bijoux, d'*ex-voto* de toute sorte. Le clocher, placé au nord et faisant pendant à la sacristie, ne mesure pas moins de 33 mètres d'élévation en y comprenant la flèche.

Outre une cloche fondue en 1835 par M. Goubert, curé de Junhac, le beffroi renferme deux autres cloches : l'une, la plus grande, fut bénite en 1880 et eut pour principaux parrains M. le comte et Madame la comtesse de Sarret qui habitent, la plus grande partie de l'année, le château de Cols, près Junhac ; l'autre, plus petite, fut fondue l'année suivante et eut pour parrain M. Jean-Baptiste Ichier, et pour marraine Madame Natalis Tel. L'une et l'autre portent l'image de la Bienheureuse Vierge et l'effigie du Souverain Pontife glorieusement régnant, l'une et l'autre garderont à la postérité le nom de M. l'abbé Géraud Ouvrier à qui nous pouvons bien décerner le titre de troisième fondateur du pèlerinage, celui qui lui a donné sa forme définitive.

Une belle église, si ornée fut-elle, ne suffit pas à former un pèlerinage et attirer les fidèles ; le zélé pasteur d'Aubespeyre le savait bien ; aussi, après avoir bâti le temple matériel, songea-t-il sérieusement à édifier les temples spirituels, c'est-à-dire à sanctifier les âmes de ses paroissiens et des fidèles que Marie attirait à ses pieds. Dans ce but une retraite fut fondée qui devait se donner tous les ans, vers le mois de septembre ou d'octobre. Commencée en 1880, elle a été prêchée depuis, tous les ans, par les prêtres de la Mission d'Aurillac (1). C'est avec édification que l'on voit, aux communions générales qui servent de clôture, autant d'hommes que de femmes s'approcher de la Table

(1) MM. Raimbauld, 1880 ; Solassol, 1881, 1884 ; Pouget, 1885 ; Brunet, 1886 ; Allègre, 1887.

Digitized by Google

sainte, spectacle que nos villes les plus religieuses ne savent plus donner.

Ces retraites sont souvent aussi l'occasion de magnifiques manifestations. Sept ou huit paroisses des environs, imitant depuis quelques années celle de Junhac, viennent annuellement en procession à Notre-Dame d'Aubespeyre, mais à des jours différents. Plusieurs de celles de l'Aveyron suivent cet exemple et, traversant le Lot, viennent aussi à leur tour se prosterner aux pieds de la Vierge bénie. Mais l'année 1882 fut remarquable entre toutes les autres sous ce rapport. Dans l'espace de quelques semaines, quatorze pèlerinages vinrent successivement s'agenouiller sur les dalles du magnifique sanctuaire et chanter, à tour de rôle, les louanges de la Reine des cieux. Ce furent dans leur ordre respectif : les Frères de Montsalvy avec leurs écoles ; les Sœurs du couvent de la même ville et leurs élèves. Il était juste que la Mère de Celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants,* attirât d'abord à Elle cette innocente et intéressante jeunesse que l'enfer s'efforce d'arracher à Dieu et à l'Eglise. Puis vinrent successivement les paroisses suivantes : Saint-Sulpice (Aveyron) ; Espeyrac (Aveyron) ; Junhac ; Le Prat ; Roussy (Aveyron) ; Vieillevie ; Pons (Aveyron) ; Leucamp ; Sénezergues ; Montsalvy ; Junhac pour la seconde fois, et enfin Aubespeyre lui-même qui, excité, enthousiasmé par la foi de tous ces étrangers, voulut à son tour donner un témoignage de son amour pour sa céleste patronne, par une belle manifestation en son honneur.

Rien de plus édifiant que ces processions dont quelques-unes ont à faire trois et quatre heures de marche par des chemins parfois très raides et toujours pierreux. On se réunit à l'église paroissiale pour y entendre la messe, se confesser, et communier quand la course doit être trop longue. Puis on part guidé par la croix et les bannières flottantes, chantant le long de la route ou égrenant le chapelet. Les rives escarpées du Lot aux ondes rougeâtres, qui virent passer autrefois saint Gausbert et saint Bernard, réveillent leurs échos endormis pour répondre aux cantiques sacrés des pèlerins. Souvent il faut vider des vallées encaissées, gravir des côtes abruptes ; mais quand

Digitized by Google

enfin, arrivé sur le plateau, on aperçoit de loin le clocher de la Vierge, toutes les fatigues sont oubliées et le chant reprend plus animé.

Aussitôt que les pèlerins paraissent à l'horizon, les cloches de Notre-Dame les saluent de leurs joyeux carillons, et le curé de l'église stationnale s'empresse d'aller au devant des pieux étrangers. On arrive, on entre dans le sanctuaire, on le remplit et bientôt se succèdent de longs et pieux exercices qui ne peuvent lasser la piété des fervents pèlerins de Notre-Dame. Grand'messe, prédication, communions, chant des vêpres, salut du Saint-Sacrement occupent une partie de la journée et sont à peine interrompus pour donner le temps de prendre une indispensable réfection. Vers le milieu de la soirée, les étendards sacrés se déploient de nouveau ; les chants recommencent et après un adieu touchant à Marie, on reprend, priant toujours, le chemin de l'église d'où l'on est parti le matin. Mais là encore tout n'est pas fini. Une dernière bénédiction du Saint-Sacrement vient mettre le sceau aux exercices d'une journée si bien remplie, affermir les résolutions prises de mieux vivre désormais et donner un dernier gage de la protection de la Vierge bénie qu'on est allé prier si loin. Accomplis dans de telles conditions, ces pèlerinages ne peuvent être que très agréables à Marie et très fructueux pour ceux qui ont la ferveur de les effectuer.

Mais en dehors de ces manifestations publiques, il y a aussi des visiteurs qui viennent, dans toutes les saisons, accomplir individuellement leur pèlerinage et satisfaire leur dévotion privée, ou solliciter des faveurs particulières de la Mère des Grâces. Bien des personnes, venues ainsi isolément, ont eu dit à M. le curé : « A telle époque nous avons « reçu telle faveur de Notre-Dame d'Aubespeyre, et tant « que le bon Dieu nous donnera les forces nécessaires pour « faire le voyage, nous reviendrons, tous les ans, la remer- « cier. » Car c'est pour toute sorte d'infirmités qu'on s'adresse à la Vierge du hameau, afin d'en obtenir la délivrance qui est souvent accordée.

La fête patronale de Notre-Dame d'Aubespeyre se célèbre, avons-nous dit, le jour de la Visitation, 2 juillet,

Digitized by Google

et environ cinq ou six cents pèlerins se joignent, ce jour-là, aux fidèles de la paroisse.

Avec les pèlerins les offrandes arrivent pour subvenir aux frais du culte, à l'entretien, à l'embellissement même du sanctuaire de Marie ; en 1884, un don de mille francs fut fait à l'église par un prêtre dont tout le diocèse connaît la générosité. Il semble vraiment que ce pèlerinage, fondé par un prêtre, restauré et développé par des prêtres, magnifiquement doté par un prêtre, soit destiné à devoir toute sa gloire au dévouement, à la générosité, au zèle de pieux et saints ecclésiastiques. Si les fidèles eux-mêmes y viennent si nombreux, comme on vient de le voir, c'est toujours à l'instigation et sous la conduite de leurs pasteurs respectifs. Ici point d'apparition de la Vierge, point d'origine merveilleuse, point de miracles éclatants attirant nécessairement les populations, pas même de statue ancienne et réputée miraculeuse s'imposant à la vénération publique ; tout, absolument tout est dû à la piété, au zèle, à la sainteté sacerdotale. C'est là, ce nous semble, le cachet propre de ce pèlerinage.

Fig. 37. Notre-Dame d'Aubespeyre

M. l'abbé Ouvrier qui, après avoir été une première fois curé de Notre-Dame d'Aubespeyre (1857-1864), est revenu, en 1877, compléter l'œuvre commencée, a voulu placer dans ce sanctuaire une statue digne de représenter aux yeux des pèlerins la divine Mère des Grâces. Faite en bois de chêne, haute de 1 m. 60, cette nouvelle image représente la Sainte Vierge debout, portant l'enfant Jésus sur le bras gauche et tenant un lis de la main droite. Le Sauveur tient d'une main la boule du monde et bénit de l'au-

Digitized by Google

tre. Dans le style pur du moyen-âge, cette statue est l'œuvre de notre sculpteur cantalien, M. Peuch, de Saint-Flour. La bénédiction et l'inauguration en ont été faites le 6 mai 1886.

En terminant, mentionnons quelques faveurs extraordinaires attribuées à la Vierge d'Aubespeyre.

Les habitants de Saint-Sulpice racontent qu'à plusieurs reprises leur commune a été préservée de la grêle qui faisait beaucoup de ravages dans les pays d'alentour, et ils attribuent le bénéfice de cette préservation à la protection de Notre-Dame d'Aubespeyre.

Les habitants de Roussy (Aveyron) avouent également que, depuis qu'ils se sont mis sous la protection de Marie, leurs vignes n'ont plus subi les atteintes du phylloxera dont elles avaient été attaquées.

Récemment une personne de Compouriez (Aveyron) écrivait à M. le Curé qu'une de ses parentes avait été guérie, deux fois, d'une terrible maladie par l'intercession de la très Sainte Vierge et qu'elle espérait encore une troisième guérison ; elle le priait en conséquence de faire une neuvaine et de chanter une messe solennelle à cette intention.

Les pèlerins d'Aubespeyre peuvent gagner trois indulgences plénières : l'une pendant l'octave de la Visitation, la seconde dans l'octave de l'Assomption, et la troisième un jour à leur choix, aux conditions ordinaires. De plus on peut gagner une indulgence partielle de 50 jours en récitant cinq *Ave Maria* dans le sanctuaire d'Aubespeyre.

O Marie ! O Notre-Dame d'Aubespeyre, vous êtes bien cette *montagne sacrée où Dieu a daigné fixer sa demeure*, et, à votre tour, vous avez bien voulu choisir ces hauts lieux pour y établir un de vos sanctuaires privilégiés. Vous êtes bien Notre-Dame du Salut, vous qui avez apporté aux hommes, par votre consentement aux paroles de l'Archange, l'espérance du salut éternel ; vous êtes bien cette montagne sainte d'où a été extraite, sans aucune lésion pour votre virginale intégrité, la *Pierre angulaire* de l'Eglise, ainsi qu'appelle le Sauveur le grand apôtre des nations. Oh !

Digitized by Google

soyez à jamais bénie pour ce bienfait qui vous a mérité la reconnaissance de l'humanité entière. Soyez aussi bénie pour toutes les grâces particulières répandues en ce lieu sur ceux qui sont venus vous y invoquer. Continuez, ô Mère admirable, à vous montrer favorable à nos prières, secourable à nos maux ; surtout, affermissez-nous par la foi et par l'amour dans l'attachement à cette pierre fondamentale qui est le Christ ; affermissez-nous dans l'attachement à cet autre rocher inébranlable qui est l'Eglise et où seulement nous pouvons trouver le salut. Oui, sauvez-nous tous dans le temps et surtout dans l'éternité. Ainsi soit-il !

L'abbé Chaumeil : *Sanctuaires à la Très Sainte Vierge*, 1860. — Notes communiquées par M. Ouvrier, curé de Notre-Dame d'Aubespeyre, 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

NOTRE-DAME DE PAILHEROLS

Mater admirabilis, ora pro nobis.
Mère admirable, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

La dévotion à Notre-Dame de Pailherols remonte au XVIe siècle; voici, d'après le P. Jacques Branche, ce qui lui donna naissance. En 1527, les habitants de la paroisse de Raulhac faisaient bâtir à Pailherols, village situé sur un lieu élevé et peu éloigné du Plomb du Cantal, une chapelle qu'ils se proposaient de dédier à la Sainte Vierge. Elle était à peine commencée que la Reine des Cieux voulut montrer, par un fait extraordinaire, que cette construction lui était agréable, qu'elle voulait en faire le théâtre de ses faveurs et y ouvrir une nouvelle source de grâces et même de prodiges.

Un de ces marchands forains qui, chaque année, quittent nos montagnes pour aller au loin exercer leur industrie, rentrait dans ses foyers. C'était un homme de bien, mieux encore, un bon chrétien. Désireux d'attirer de plus en plus les bénédictions du ciel sur sa famille en la plaçant sous l'égide de Marie, il acheta, à Figeac, une statue en plâtre de la Sainte Vierge qu'il fit bénir en passant par l'évêque de Cahors. Il la place ensuite, avec les marchandises qui lui restaient encore, sur son cheval qui, par parenthèse, était aveugle, et joyeux, il se remet en route.

Déjà il avait atteint les hauts plateaux et cheminait paisiblement sur cette voie de l'*Estrade* qui conduisait du

Digitized by Google

Mur-de-Barrez à Murat *(via strata)*, lorsque l'animal, faisant un faux pas, expose son bagage à rouler à terre. Notre voyageur accourt, remet en ordre ses marchandises et constate avec bonheur que la précieuse statue n'a nullement souffert de la secousse.

Cependant la nuit approchait; seul le village de Pailherols pouvait offrir un toit hospitalier à notre marchand ambulant. Il se hâte donc; mais, ô surprise! à son arrivée il ne trouve plus parmi ses hardes l'image de Marie : elle a disparu. C'était le plus riche présent qu'il pût faire à sa famille. Aussitôt, anxieux, il revient sur ses pas, demandant à chaque détour du chemin, à chaque arbrisseau, à chaque touffe d'herbe, le trésor qu'il a perdu.

Ses recherches ne furent pas longues : bientôt, en effet, doucement assise sur les branches flexibles d'une aubépine en fleur, — d'autres disent dans le tronc creux d'un vieux frêne, — lui apparait rayonnante de beauté sa petite et chère statue. Il l'emporte avec une joie indicible et la dépose auprès de son lit. Le lendemain à son réveil, sa première pensée, son premier regard sont pour elle. O douleur! Elle n'est plus là! Croyant à une mystification, notre marchand indigné la réclame avec force. L'hôtelier n'est pas moins surpris. Il l'assure que personne n'a pénétré dans sa chambre; que d'ailleurs il connait assez la famille pour savoir qu'aucun de ses membres n'eût voulu et n'eût osé se jouer ainsi avec cet objet de piété. Le voyageur n'en pouvait douter; néanmoins on fouille, mais en vain, tous les coins de la maison. Alors tous ensemble s'acheminent vers l'endroit où, la veille, notre homme avait retrouvé une première fois son trésor.

O prodige! Elle est là devant eux, cette statue, objet de tant de soins et de tant d'alarmes; elle occupe la même place, et semble sourire à ces pieuses recherches. Pendant que, ravis, ils s'apprêtaient à la reprendre, l'un des assistants fit remarquer que la terre à l'entour du buisson était sèche, alors qu'il avait plu une partie de la nuit. Cette observation était importante; elle constatait un nouveau miracle; toutefois elle passa inaperçue, tant était grande la joie du bon marchand.

Digitized by Google

Sans plus tarder, et sans comprendre encore la volonté du Ciel, si manifeste cependant, il se remet en route. Il a hâte de traverser les montagnes du Cantal qui le séparaient encore de sa famille bien-aimée. La satisfaction qu'il éprouve de pouvoir enfin lui offrir ce présent inestimable lui fait battre le cœur et presser le pas. Mais Marie en avait décidé autrement. A quelque distance de là, en effet, la statue disparaissait une troisième fois et revenait se placer sur son aubépine favorite. Le fait fut publiquement constaté, lorsque bientôt après l'on vit rentrer à Pailherols notre marchand, le cœur brisé par l'angoisse et rempli d'une religieuse terreur.

Devant ce signe éclatant, irréfragable de la volonté de Marie, il n'y eut qu'un cri de joie; la contrée tout entière tressaillit d'allégresse. Désormais la sainte image ne quittera plus une localité qu'elle semble affectionner si tendrement. Toutefois la bonne Mère voulut en quelque sorte dédommager son serviteur de la perte matérielle qu'elle lui faisait éprouver. On raconte en effet que le cheval dont il se servait pour transporter ses marchandises, et qui était aveugle, comme nous l'avons dit, recouvra instantanément la vue, avant de s'éloigner une dernière fois de Pailherols.

La chapelle, commencée depuis dix ans, mais dont les travaux avaient été suspendus, n'était qu'à quelques pas de l'endroit où la statue s'était arrêtée ; on se hâte de la terminer, et quand enfin elle est digne de recevoir ce précieux gage de la bonté de Marie, on y porte la sainte image que le tronc du vieux frêne avait abritée en attendant.

Répété par tous les échos de la montagne, le bruit de ces événements extraordinaires se répandit au loin. Les populations voisines s'émurent, et bientôt, poussées par un sentiment de piété et de confiance, elles accoururent nombreuses à Pailherols. C'est là que Marie les attendait, les mains pleines de grâces, prête à les répandre sur tous ceux qui auraient recours à Elle. Aussi, dès ce jour, les faveurs les plus signalées sont-elles accordées à tous ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas. Par son intercession puissante les miracles se multiplient sous les yeux émerveillés de cette foule toujours grossissante de dévots

Digitized by Google

pèlerins. Il semblait juste que la première manifestation de la bonté de Marie dans son nouveau sanctuaire s'opérât, sinon en faveur, du moins à la prière du marchand qui avait été l'instrument de la Providence.

Etant un jour dans la ville d'Avignon, il remarqua que le fils de son hôte, âgé de vingt-trois ans, était muet. Du consentement de ses parents, à qui il fit espérer que leur fils recevrait la parole par l'intercession de la Sainte Vierge, il l'emmena à Pailherols. Une neuvaine commence, elle se poursuit, se termine, hélas! sans que la guérison promise et attendue se produisît. Découragé sans doute d'avoir entrepris inutilement un si long voyage, mais plus résigné encore à la volonté de Dieu, le jeune homme repartait pour son pays, muet comme il en était venu. Mais voici qu'à peine sorti du bourg de Pailherols, il sentit que sa langue se déliait. Il ne doute plus de sa guérison, et tombant à genoux, tourné vers la chapelle, les yeux pleins de larmes, il commence à parler avec facilité. Le premier usage qu'il fit de la parole fut pour remercier sa céleste bienfaitrice, celle qui, ayant eu l'honneur de porter au monde la Parole incarnée de Dieu le Père, venait de lui donner la faculté de s'exprimer avec la même facilité que le reste des hommes.

Ce miracle éclatant appela de nouveaux pèlerins, qui à leur tour appelèrent de nouveaux prodiges. Il s'en opéra de nombreux jusqu'aux guerres de Religion qui arrêtèrent pour quelque temps le cours de la dévotion populaire, mais laissèrent intactes la chapelle et la statue. Cependant le passage de l'hérésie n'avait pas été sans préjudice pour le pèlerinage. Les chemins de l'oratoire n'étaient plus guère fréquentés ; on avait désappris de recourir à la Vierge qui s'était montrée cependant si secourable et si bonne. Mais Dieu ne voulut pas laisser plus longtemps dans l'oubli l'honneur de sa Mère, et il dissipa par un prodige ce nuage d'indifférence qui s'amoncelait autour du sanctuaire, comme un coup de vent déchire tout à coup le brouillard épais qui couvre parfois les hauts sommets de nos montagnes.

C'était en 1620 ; un soldat, nommé La Verdure, préposé à la garde du dépôt de sel, avait un fils, âgé de quatorze

Digitized by Google

ans, demeurant à Vigouroux, lequel avait perdu la parole depuis deux ans et demi. Le chagrin qu'avait le père de l'accident arrivé à son fils lui fit prendre la résolution de le conduire à un médecin renommé de Vic, espérant qu'au moyen de quelque remède il pourrait peut-être le guérir. Pailherols était sur leur chemin et ils y couchèrent. Le lendemain, en repartant, ils passèrent devant la chapelle, mais n'y firent nulle attention ; quand tout à coup le jeune homme retrouve la voix : « Père, père, s'écrie-t-il, entrons ici pour rendre grâces à la Sainte Vierge qui m'a rendu la parole. » Le père, ravi d'entendre parler son fils, fait ouvrir la chapelle, entre avec lui et rend mille actions de grâces à Dieu et à la Sainte Vierge du prodige qui vient de s'opérer. Il s'en retourne tout heureux à Vigouroux, publiant partout la grâce qu'avait reçue son fils de la bonté miséricordieuse de Marie. Ce miracle, suivi de beaucoup d'autres, réveilla la foi et la confiance dans le peuple.

Delphine de Viguery, épouse de M. Passefons, conseiller à Aurillac, était infirme depuis plus de dix ans, ne pouvant faire quelques pas qu'à l'aide de potences. On lui conseilla d'aller en dévotion à Pailherols. Elle y fut, en l'année 1646, y laissa son infirmité et ses potences, et depuis elle n'eut plus aucun retour de son mal.

Une vieille femme, qui ne marchait aussi qu'avec des béquilles, avait couru tous les pèlerinages du pays sans éprouver aucun soulagement. Elle se rend enfin à Pailherols, se confesse, fait la communion, prie devant l'image de Notre-Dame, et sent bientôt ses premières forces revenir. Elle laisse aussi ses potences dans l'oratoire et rentre chez elle en parfaite santé.

Un jeune garçon avait un ulcère à une main. Le mal avait contracté les nerfs et l'un des doigts s'était replié et collé contre la pomme de la main, sans qu'il fût possible de l'ouvrir. Il va à Pailherols pour se recommander, dans son malheur, à la Consolatrice des pauvres affligés. Il pose sa main sur l'autel, et voilà qu'aussitôt son doigt se redresse librement comme les autres, et que la main se trouve complètement guérie. Ces faits furent racontés par M. Durand Servières, curé de Raulhac, à Jacques Branche, dans la

Digitized by Google

chapelle même de Pailherols, en présence de plusieurs autres ecclésiastiques qui en attestèrent la vérité. On lui dit aussi que, depuis vingt ans, de nombreux miracles s'étaient opérés, qui formeraient un gros volume, si on les écrivait. — M. le Curé avait chez lui de nombreuses notes sur ces faits miraculeux, et promit de les envoyer au P. Branche, qui malheureusement ne les reçut pas, et ne put les consigner dans son livre.

Voici un autre prodige, arrivé plus tard, dont le souvenir a été fidèlement gardé par la tradition. Un jeune aveugle fut un jour conduit à Notre-Dame de Pailherols. Ses parents et lui prièrent avec la plus grande ferveur; Marie cependant paraissait sourde à leurs vœux. Comme le muet venu autrefois d'Avignon, ils reprennent, résignés, mais le cœur bien triste, le chemin de leur demeure. Arrivés sur les bords du petit ruisseau qui coule non loin de Pailherols, arrosant ses belles prairies, les pieux pèlerins veulent encore une fois saluer leur mère du ciel; ils se retournent vers la chapelle bénie. A ce moment l'enfant paraît hésiter; il s'arrête, passe à plusieurs reprises la main sur ses yeux et s'écrie avec l'accent de la joie la plus vive : « Que c'est beau! ah! que c'est beau! » Il avait recouvré la vue. Pleins de reconnaissance, les pèlerins reviennent en toute hâte remercier leur bienfaitrice. Le miracle était trop éclatant; pour en perpétuer la mémoire, les habitants de Pailherols donnèrent le nom de ruisseau de *la beauté*, qu'il porte encore, à ce filet d'eau qui jusque-là avait coulé sans appellation d'aucune sorte.

Ces faveurs extraordinaires expliquent pourquoi le pèlerinage de Pailherols était autrefois si fréquenté. On peut juger de la foule des pèlerins par le grand nombre de *rénages* établis alors en l'honneur de Marie. Un ancien registre, qui remonte à l'année 1610, fait mention de quatre principaux, savoir : celui de l'Assomption, qui est la fête patronale de la localité; ceux de la Nativité, de la Conception et de la Purification. A chacune de ces solennités le nombre des étrangers accourus à la chapelle était très grand, et l'on trouve fréquemment sur les anciens registres les noms de paroissiens de Vic, d'Aurillac, de Saint-Simon, du Mur-de-Barrez, de Thérondels, d'Espalion, etc.

Digitized by Google

Dès avant 1634, les consuls d'Aurillac envoyaient chaque année, le mercredi saint, un cierge votif à Notre-Dame de Pailherols. Dans un testament écrit en provençal, daté d'Alais, le 9 décembre 1666, nous trouvons que Guillaume Babie, originaire de la paroisse de Paulhenc, parmi plusieurs autres fondations de messes, demande qu'il en soit dit une « *à nra senora de Paleyros* ». Vers la même époque le seigneur de Rigaud fit présent à la chapelle d'une lampe d'argent, et le marquis de Langeac d'une couronne de vermeil.

La chapelle, desservie d'abord par les prêtres de Raulhac, devint plus tard une paroisse dont nous voyons l'un des curés faire, en 1646, un don de 500 écus pour agrandir l'église et refaire le clocher. L'église de Pailherols a été remaniée plusieurs fois ; la nef, sans caractère architectural, est accostée de quatre chapelles. C'est dans celle qui est la plus rapprochée du sanctuaire, du côté de l'épitre, qu'est conservée aujourd'hui l'image miraculeuse. Elle consiste en une statue, ou plutôt en une sorte de haut relief en plâtre plein représentant la Vierge à mi-corps tenant le Sauveur du monde dans ses bras. La mère semble fixer un regard plein de tendresse sur son fils qui l'embrasse amoureusement. Les têtes sont entourées d'une auréole rayonnante. Un long voile ombrage le front de Marie et couvre ses épaules. Les traits de la Vierge et de l'Enfant sont assez délicats, mais les détails du buste le sont moins. Une peinture récente, maladroitement faite, dépare plutôt qu'elle n'embellit ce groupe haut de 0 m. 38 centimètres, auquel la pose des personnages donne seule une certaine expression de bonté et de douceur. Cette sainte image est enfermée dans une sorte de tabernacle dont la porte vitrée permet de voir le groupe béni.

Fig. 38. N.-D. de Pailherols.

On gardait autrefois dans cette église, comme de précieuses reliques, du lait et des cheveux de la Sainte

Digitized by Google

Vierge et du suaire de Notre-Seigneur; on les y cherche vainement aujourd'hui (1).

Les malades et les affligés n'ont pas oublié Notre-Dame de Pailherols. Ce n'est plus, il est vrai, par grandes foules, comme jadis, que l'on vient visiter ce sanctuaire béni; toutefois le chemin qui y conduit n'est pas abandonné. Parfois on y voit arriver des familles entières amenant un infirme, ou portant un jeune malade qu'on vient recommander à Marie. On baise pieusement son image, on prie longuement devant elle, et on rentre au foyer avec la douce confiance que les prières adressées à la bonne Mère auront été favorablement accueillies. Souvent en effet les grâces obtenues ont justifié les espérances des fidèles, et on pourrait en citer bien des exemples récents.

Verra-t-on encore sur nos montagnes se renouveler l'antique concours de pèlerins? Tout le fait espérer et nous en avons pour garant l'empressement avec lequel, depuis quelques années, les paroisses voisines se rendent en pèlerinage à Pailherols. Malbo, ayant en tête son digne et saint pasteur, M. Dommergues, que la mort a depuis enlevé à ses ouailles, a ouvert le chemin; La Capelle-Barrez a suivi; en 1883, cinq paroisses se sont trouvées réunies aux pieds de Notre-Dame : c'étaient Saint-Clément, Malbo, Jou-sous-Monjou, La Capelle-Barrez et Barriac. D'autres paroisses viendront après elles et voudront prendre part à ces supplications si touchantes déposées au pied du trône

(1) A propos de ces reliques, nous croyons devoir donner ici quelques explications qui pourront peut-être satisfaire des lecteurs un peu sceptiques.

A deux cents pas au midi de Bethléem, on trouve sur la hauteur une grotte assez vaste, au fond de laquelle une saillie de rocher semble disposée en forme d'autel. Quelques lampes de cuivre, suspendues à la voûte, annoncent au pèlerin un lieu vénérable : C'est la Grotte du *Saint Lait*. On dit qu'à la première nouvelle de la persécution d'Hérode, la Sainte Vierge saisie de frayeur quitta Bethléem et s'enfuit à travers la montagne. Dans son effroi les sources de son lait virginal s'étaient taries. Mais ayant cherché un abri dans cette grotte sauvage, la fontaine maternelle recommença à couler. D'autres racontent que Marie, s'étant arrêtée un jour en cet endroit, donnait le sein au Fils de l'Eternel, lorsque soudain une goutte de son lait virginal tomba par terre : aussitôt la pierre changea de couleur et devint d'une blancheur éclatante. Depuis ce temps, les gens du pays lui ont attribué une propriété merveilleuse : celle de rendre le lait aux jeunes mères qui l'ont perdu. Au temps de saint Augustin et de saint Grégoire de Tours, on délayait la poussière du rocher avec de l'eau pour en faire de petits pains qu'on envoyait partout. Aujourd'hui encore les femmes des environs, chrétiennes, juives ou musulmanes, sont très attachées à cette croyance. Quelquefois, dans les temps humides, on voit suinter aux parois intérieures du rocher une liqueur blanche qu'on appelle dans le pays le *lait de la Vierge* Ce qu'on appelle, en différents sanctuaires, reliques du lait de la Sainte Vierge n'est pas autre chose qu'une partie de cette liqueur ou des pains dont on a parlé plus haut. Tout en faisant la part des légendes populaires, l'Eglise est loin de répudier les traditions qui se rattachent à ce lieu, puisqu'elle l'a enrichi d'indulgences.

(Les récits du pèlerin, ou voyage en Terre-Sainte, par l'abbé Letremble, I. 211.)

Digitized by Google

de Marie, et ainsi, sur nos montagnes, revivra dans toute sa splendeur, le pèlerinage de Notre-Dame de Pailherols.

O Marie! O Notre-Dame de Pailherols! *Mère vraiment admirable* par les prodiges étonnants dont vous avez illustré ce coin de terre perdu dans nos montagnes, nous voici à vos pieds, comme vos pèlerins d'autrefois, pour vous présenter notre requête. Vous voyez nos besoins, nos infirmités sans nombre du corps et de l'âme ; que la compassion de votre cœur maternel vous incline à les soulager. Vous qui jadis avez rendu la vue aux aveugles, délié la langue des muets, redressé les boiteux, seriez-vous aujourd'hui sans commisération et sans puissance ? Montrez-vous aussi à notre égard une *Mère* toujours *admirable* par les grâces et les faveurs que vous nous obtiendrez de votre doux Fils Jésus. Lui-même semble réclamer vos suffrages pour des âmes qu'il a tant aimées. Ecoutez les désirs de son cœur ; hâtez-vous de nous exaucer, et, comme nos pères, nous serons heureux ensuite de proclamer les merveilles de votre amour envers vos dévots pèlerins. Ainsi soit-il !

La vie des saincts et sainctes d'Auvergne, par J. Branche. (I. 80.) — Notice communiquée par M. l'abbé Sobrier, curé de Pailherols, en 1884.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

NOTRE-DAME DE CONSOLATION

A THIÉZAC

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.
Consolatrice des affligés, priez pour nous.
(Litan. lauret.)

ETTE chapelle est située à une petite distance du bourg de Thiézac, sur une éminence exposée au midi, qui commande au loin la vallée. Elle est entourée d'arbres et dominée par une forêt de pointes rocheuses dont les formes singulières, tranchant sur l'azur du ciel, font le plus pittoresque effet : les unes se tiennent debout en aiguilles, les autres se groupent et s'appuient comme pour ne pas chanceler, d'autres enfin, plus hardies, se penchent vers le précipice avec une effrayante audace. On ne saurait se faire une idée, sans les voir, de ces laves et de ces conglomérats, de leur bizarrerie, ni des convulsions de cette nature désordonnée. En montant un peu plus haut, dans la pente abrupte, on aperçoit, au nord-ouest de la chapelle, une grotte avec des vestiges de constructions anciennes ; c'est la grotte de Saint-Michel.

Voici comment la tradition raconte l'origine de Thiézac et de son sanctuaire à Marie.

Autrefois tout ce pays était couvert de forêts. Des

Digitized by Google

ermites vinrent s'établir sur le versant méridional, dans la vaste excavation du rocher de Saint-Michel, et leur présence en ces lieux est constatée par le nom de *Fontaine des Ermites* donné à la source qui sort à côté de la grotte. La bonne odeur de leurs vertus se répandit bientôt dans les alentours, en sorte que, de tous les environs, on venait se recommander à leurs prières. Voyant cette foule de visiteurs affluer en ce lieu sauvage, un individu, nommé Thiézac, résolut d'exploiter la situation en établissant en cet endroit une auberge pour y loger les étrangers. Telle serait la genèse du bourg de Thiézac.

A la mort des saints ermites, on bâtit dans la grotte qu'ils avaient sanctifiée par leurs prières et leurs austérités une chapelle ou oratoire, qui fut dédié à Saint-Michel et qui a existé jusqu'à la révolution. A cette époque la statue de l'Archange que l'on y vénérait fut portée à l'église paroissiale.

Or il arriva que les pèlerins qui allaient quotidiennement visiter les ermites, virent un beau jour apparaître, sur l'emplacement actuel de la chapelle de la Vierge, une dame blanche tenant un enfant entre ses bras, mais qui disparut quand on s'approcha pour la voir de plus près. A la place qu'elle occupait, parmi les rochers, on trouva une petite statuette de la Sainte Vierge. Une chapelle fut aussitôt élevée sur le lieu même pour la recevoir. Mais bientôt elle se trouva trop étroite pour les nombreux pèlerins qui venaient y prier Notre-Dame de Consolation, ainsi nommée sans doute à cause des nombreuses grâces reçues par ceux qui, dans leurs infortunes, étaient venus se recommander à Marie. On agrandit donc la chapelle de tout l'espace compris entre la petite porte, percée au midi, et la grande, ouverte à l'ouest, en face de l'autel. Les degrés en forme de perron placés à l'entrée de la première témoignent d'une manière évidente de l'antiquité du petit édifice et de l'affluence des visiteurs, car ils sont presque entièrement usés par les pieds des fidèles qui les montent et les descendent depuis des siècles.

Entrons à notre tour dans la chapelle et, après avoir prié un instant au pied de l'autel, admirons les riches

Digitized by Google

sculptures dorées qui décorent le rétable. La petite statue miraculeuse, qui mesure à peine 0m 35 de haut, est placée dans un tabernacle vitré, en forme d'urne, orné de têtes d'anges et de guirlandes de fleurs. Comme certains pèlerins, animés d'une dévotion mal comprise, se permettaient, pour la satisfaire, d'enlever des morceaux de la sainte image pour les garder comme reliques, on fut obligé de la mettre à l'abri de ces pieuses indiscrétions. Cette statue représente la Sainte Vierge en pied, tenant l'enfant Jésus sur le bras droit et un sceptre à la main gauche; on pourrait peut-être y voir quelques caractères qui rappellent le XIVe ou XVe siècle.

Fig. 39. Notre-Dame de Consolation.

Au-dessus du tabernacle se trouve une statue beaucoup plus grande, dans la même attitude que la petite, mais bien plus moderne. L'absence de vêtements pour l'enfant Jésus qui tient, d'une main, le globe du monde et bénit de la main droite, semble devoir lui faire assigner pour date le siècle dernier.

Après ces quelques détails descriptifs, reprenons l'historique de la chapelle.

Dans le principe, le sanctuaire de Notre-Dame de Consolation était une chapellenie; c'est-à-dire qu'elle avait un titulaire, chargé d'y faire l'office à certains jours, et des revenus fixes, soit pour la sustentation du chapelain, soit pour l'entretien de la chapelle elle-même. Mais au XVIIIe siècle, la chapellenie était unie à la communauté de prêtres établie dans l'église de Thiézac; il n'y avait plus de titulaire; le service était fait à tour de rôle par les prêtres communalistes qui se partageaient les modiques revenus. Depuis la révolution, ce sont les prêtres de Thiézac qui desservent la chapelle.

Parmi les pèlerins qui sont venus visiter ce sanctuaire,

Digitized by Google

il faut nommer Anne d'Autriche, qui vint y prier à une date non fixée, mais qui doit être placée entre 1620 et 1630. On sait qu'elle faisait, avec Louis XIII, de fréquents pèlerinages à la Sainte Vierge, pour obtenir du ciel un héritier du trône. Il est resté un curieux petit monument du passage à Thiézac de la mère de Louis XIV : c'est un lambeau de dentelle, ayant fait partie d'un devant d'autel, découvert, en 1881, dans la chapelle même, par M. de Linas, qui l'obtint de M. le Curé.

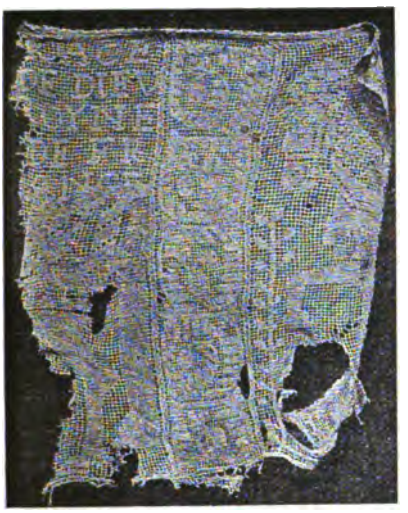


Fig. 40. Fragment du devant d'autel d'Anne d'Autriche

D'après ce fragment, dont nous donnons ci-contre le dessin, le devant d'autel se composait d'un même sujet reproduit plusieurs fois et encadré d'une frise composée d'arabesques. Le sujet était un personnage à cheval. Il n'est resté qu'une bande verticale de la frise avec la tête du cheval richement caparaçonné d'un côté, et la croupe de l'autre. Au-dessus se lit ce reste d'inscription : GRACE DE DIEV ROYNE DE FRANCE. M. de Linas, dont la mort récente est une perte pour les arts, n'hésitait pas, vu le caractère de l'ornementation, à affirmer que le personnage à cheval ne pouvait être autre qu'Anne d'Autriche. Cette dentelle, point d'Aurillac, dut être faite évidemment pour conserver le souvenir du passage de la reine qui, à cette époque, ne put aborder Thiézac qu'à cheval.

C'est peut-être aussi aux largesses de cette princesse qu'il faut attribuer les peintures à fresque qui décorent, dans toute sa longueur, la voûte en berceau de la chapelle et portent la date de 1620. On y voit, encadrées par d'épais feuillages, les principales figures de Marie dans l'Ancien

Digitized by Google

Testament, avec les symboles mystérieux sous lesquels les saints Pères et l'Eglise elle-même aiment à figurer ses perfections et ses grandeurs, le tout accompagné d'inscriptions qui en expliquent le sens. Malheureusement ces peintures assez remarquables ont été retouchées dans ce siècle par un pinceau peu habile qui, en voulant les rafraîchir, leur a enlevé une partie de leur caractère, pour leur donner un aspect des plus grossiers et des plus lourds.

Ce n'était pas seulement de France, mais même d'Espagne qu'on venait à Notre-Dame de Thiézac, et bien des personnes se souviennent encore avoir entendu raconter que, peu de temps après la révolution, on avait vu des Espagnols qui, ayant été guéris miraculeusement, y avaient laissé leurs béquilles comme témoignage, à la fois, de la puissance de Marie et de leur reconnaissance.

De nombreux possédés y ont été délivrés. On raconte entre autres la délivrance d'une jeune fille de Laguiole que l'on y conduisit, vers 1815. Les personnes qui l'accompagnaient et auxquelles le démon, parlant par sa bouche, reprocha tout le long du chemin leur inconduite passée, la présentèrent à M. le Curé, qui se mit en mesure d'exorciser la patiente. L'esprit du mal, qui ne voulait pas lâcher sa proie, lui reprocha aussi d'avoir volé une *écritoire*. Le Curé répondit que c'était vrai, mais qu'il l'avait ensuite payée. Le démon ne put résister aux prières du saint prêtre et surtout à la toute puissance de Celle qui tient sa tête écrasée sous son talon ; la jeune fille sortit du sanctuaire délivrée et parfaitement calme.

Vers cette époque, en 1816, tout le bourg de Thiézac éprouva les plus vives alarmes par suite de crevasses et d'éboulements qui se produisirent sur divers points, et dont quelques maisons eurent à souffrir. Une fontaine qui coulait au dessus du village disparut tout-à-coup : on y fit peu attention. Mais il paraît qu'elle s'était infiltrée, on le suppose du moins, dans un banc de terre glaise, interposé entre deux rochers. Un jour un ébranlement se fit sentir dans la partie ouest du bourg : le rocher supérieur glissa, entraînant avec lui les arbres et les terres. Les fondements de plusieurs maisons furent ébranlés, les murs lézardés ;

Digitized by Google

on fut même obligé de refaire certaines parties des fondements de l'église. Mais dans cet accident où tant de personnes pouvaient périr, nul n'eut de mal. De solennelles actions de grâces furent rendues à Notre-Dame de Consolation, et tous se félicitèrent de ce que, dans cette grave circonstance, Marie avait, comme miraculeusement, préservé de la ruine le sanctuaire élevé en son honneur par leurs ancêtres.

On a conservé dans le pays le souvenir d'un éboulement analogue, mais plus désastreux, arrivé vers le XIIe siècle, qui aurait nécessité la reconstruction de l'église paroissiale et son transfert à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui.

Vers 1856, un habitant de Lyon crut n'acquitter qu'une dette de reconnaissance envers Notre-Dame de Consolation en offrant, pour l'ornement de sa chapelle, deux belles gravures richement encadrées, qu'il fut heureux de placer près de son trône. Les autres *ex-voto* suspendus aux murailles du sanctuaire redisent aussi, d'une manière touchante, les faveurs célestes que la grande dispensatrice des grâces divines a souvent départies aux fidèles, qui trouvent leur consolation et leur bonheur à lui rendre, dans ce saint lieu, un tribut d'hommage.

La confiance en Notre-Dame de Consolation est fortement enracinée chez les habitants de Thiézac et se traduit par leur assiduité à l'invoquer dans les peines de chaque jour, et par les sacrifices qu'ils s'imposent de grand cœur pour l'entretien et la décoration de sa chapelle.

La fête patronale se célèbre le jour de l'octave de l'Assomption, et le concours des fidèles y est très considérable. Dès le matin, l'enceinte sacrée ne peut en contenir l'affluence et, tout le long du jour, ce n'est qu'une incessante procession de personnes qui montent et descendent le coteau.

Cette fête cependant était autrefois plus suivie encore, à cause du rendez-vous que semblaient s'y donner toutes les paroisses circonvoisines. La foule était grande ; mais, il faut le dire aussi, parmi les étrangers accourus à la fête, il s'en trouvait trop souvent dont les sentiments étaient tout autres que ceux qui doivent animer les vrais serviteurs de

Digitized by Google

la Reine du ciel. Ils venaient là, non pour demander des grâces à Marie, mais pour y chercher des réjouissances profanes. Disons à l'honneur des habitants de Thiézac que de telles dispositions ne trouvèrent chez eux aucun écho ; bien plus, on éconduisit les profanes amateurs de plaisirs mondains d'une manière si humiliante qu'ils n'eurent point la tentation de la récidive, et, une fois de plus, Marie triompha des efforts faits par l'enfer pour altérer la pureté et la sainte joie de ses solennités.

C'est ce qui explique sans doute que les paroisses de Saint-Clément, de Saint-Cirgues-de-Jordane, de Saint-Jacques-les-Blats, qui s'y rendaient fréquemment autrefois, n'y viennent plus que fort rarement.

Toutefois, dans les temps de calamités et de malheurs publics, les étrangers à la paroisse de Thiézac se souviennent encore de Notre-Dame de Consolation ; c'est ainsi qu'en 1870, année de si triste et lugubre mémoire, beaucoup de pèlerins de Saint-Jacques vinrent y prier, et parfois y pleurer la perte de quelque enfant chéri, mort sous les drapeaux, à la défense inutile de la patrie!

Le jeudi-saint, après la visite du reposoir à l'église, toute la paroisse, on peut le dire, se fait un pieux devoir de se rendre à la chapelle de Notre-Dame, en gravissant le sentier ardu et rempli de cailloux roulants, qui y conduit : la pente ravinée par les pluies d'orage ne peut garder longtemps le chemin tracé par les pieds des pèlerins. Il semble qu'en ces jours pleins des tristesses de Gethsemani et du Calvaire, ces bons enfants de la Mère des Douleurs tiennent à lui donner une marque de respectueuse et filiale sympathie, et veuillent aller consoler, en quelque sorte, dans ses douleurs ineffables et *vastes comme la mer*, Celle qui si souvent les a consolés dans les leurs.

Il n'y a pas de dimanches, pas de fêtes dans le cours de l'année où, après les offices de l'église paroissiale, l'on ne voie une longue procession de fidèles de tout âge aller faire une visite à Marie dans son sanctuaire. Ils éprouveraient, disent-ils, une grande privation s'ils ne pouvaient, plus spécialement en ces saints jours, aller prier leur bonne

Digitized by Google

Mère dans sa chapelle tant aimée. Ceux qui ne peuvent s'y rendre cherchent à se dédommager par une pratique que nous avons constatée ailleurs. Il est plusieurs points élevés qui facilitent aux habitants de plusieurs villages la vue de la chapelle de Notre-Dame ; quand ils y passent, ils ne manquent pas de s'arrêter pour réciter un *Salve Regina*. Saluer de loin la Reine et la Mère des miséricordes est pour leur cœur un devoir doux à remplir ; de là l'ancienne tradition qui nomme ces divers points : *Stations du Salve Regina*.

Disons enfin que, pour satisfaire la piété des fidèles et correspondre aux désirs qui leur sont manifestés, les prêtres de Thiézac vont y célébrer fréquemment le saint sacrifice, et rien n'est édifiant comme de voir les pieux habitants du bourg et des villages de la montagne, alors que le son éclatant de la petite cloche de Notre-Dame donne le signal qu'une messe va commencer, les uns monter de la vallée, les autres descendre du coteau pour aller, aux pieds de la statue de Marie, unir leur prière à celle du ministre sacré.

O Marie ! ô Notre-Dame de Consolation ! laissez-nous vous adresser la prière de saint Augustin, le grand évêque d'Afrique : O vous qui êtes la Mère des affligés, si nombreux, hélas ! sur cette terre, venez au secours des misérables enfants d'un père et d'une mère coupables. Aidez les pusillanimes dont le cœur trop faible ne sait point résister aux séductions, aux menaces ou aux sourires du monde. Recevez dans votre sein maternel tant de malheureux qui traversent cette vie en versant des larmes, parfois bien amères. Priez pour le peuple aujourd'hui si abusé par de fausses doctrines et de trompeuses promesses, pour le peuple dont vous êtes surtout la consolation et l'espérance. Intercédez pour le clergé dont vous êtes la Reine et qui subit la plus perfide des persécutions. Intercédez aussi pour les âmes religieuses exclusivement vouées à l'imitation de votre cher Fils, et surtout pour celles qui vous regardent comme leur patronne et leur mère. Que tous enfin éprouvent les effets de votre maternelle et puissante protection, princi-

Digitized by Google

palement ceux qui, comme nous, se font gloire de célébrer votre nom, vos fêtes et vos miséricordes inépuisables. Ainsi soit-il !

Diction. du Cantal. III. 440. — Notice par M. Lavergne, curé, 1856. — Notes communiquées par M. Delmas, curé de Vic, 1885. — L'abbé Chaumeil : *Sanctuaires à la Très Sainte Vierge*, 1860.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

ARRONDISSEMENT DE MURAT

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier

NOTRE-DAME DES OLIVIERS

A MURAT

Couronnée au nom de S. S. Léon XIII

LE 18 JUIN 1878

Sicut oliva speciosa in campis.
Je suis comme un bel olivier au milieu des champs.
(Eccli. XXIV. 19.)

PERCEVEZ-VOUS là-haut, au levant de Murat, sur le flanc du coteau, ce frais gazon à côté d'une nature désolée? ces peupliers à la tête altière à côté de pruneliers rabougris? Si vous voulez faire connaissance avec cette petite oasis, gravissons ensemble ces pentes abruptes. A mi-côte, nous trouvons les restes d'une grotte d'un aspect pittoresque, vers le fond de laquelle on remarque une niche à plein-cintre, avec des traces de peintures, et, tout autour, des empreintes de ferrements indiquant qu'un grillage a dû autrefois fermer la niche. Là, dit la tradition, fut jadis une statue de la Sainte Vierge, devenue plus tard la proie des voleurs. On y voit aujourd'hui une croix. Tout autour, dans les anfractuosités du conglomérat, croissent la ronce et l'églantier. A côté coule un filet d'eau, limpide comme l'azur qui vient s'y réfléchir. Telle est la grotte appelée dans le pays l'*Ermitage de saint Antogny.*

Saint Antonin était un des disciples de saint Austremoine, envoyé par saint Pierre en Auvergne et premier

Digitized by Google

évêque de Clermont. Simple laïque, mais partageant les travaux apostoliques d'Austremoine et de ses compagnons, il aurait habité quelque temps dans cette grotte, y laissant à son départ une statue de la Sainte Vierge. On croit qu'il mourut à Compains, en Basse-Auvergne, après avoir travaillé de toutes ses forces à propager la lumière de l'Evangile et la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le souvenir de l'homme de Dieu est resté attaché à la grotte qu'il sanctifia par sa présence, ses prières et ses prédications, et le peuple de Murat le garde fidèlement : le nom d'Antoine est l'un des plus fréquemment donnés au baptême dans la religieuse cité de Notre-Dame des Oliviers.

I.

Le Chapitre de Notre-Dame de Murat

Après la grotte ou oratoire de Saint-Antonin, que l'on peut considérer comme le premier sanctuaire de la Vierge à Murat, la plus ancienne église est celle de Saint-Martin dont on fait remonter la fondation au VIIIe ou IXe siècle. Il est certain du moins que, peu après l'année 1074, elle fut donnée par Etienne, fils de Bernard, et par Florence, sa mère, à Durand, abbé de Moissac, pour être réunie au prieuré de Bredon. Ce fut par suite de cette donation que la paroisse de Murat fut transférée dans l'église du prieuré, à laquelle elle demeura attachée jusqu'en l'année 1732.

Dans cette église de Saint-Martin existait déjà, au XIIe siècle, une communauté de prêtres, connue d'abord sous le nom de *Congrégation de Notre-Dame*. Cette communauté ayant prospéré, et ses revenus s'étant augmentés, elle résolut de s'ériger en Chapitre. A cet effet les communalistes présentèrent une requête à Dieudonné de Canillac, évêque de Saint-Flour, qui, par lettres données le 2 août 1350, au château d'Anterrieux, permit à cette confrérie de s'ériger en Chapitre, d'avoir des archives et de recevoir des legs. Le pape Innocent IV confirma leur établissement, et, par bulle du 7 novembre 1357, fulminée par Mgr d'Estaing, successeur de Dieudonné, ils furent autorisés à construire une église.

Digitized by Google

Le nombre des Chanoines fut fixé à dix avec autant de choriers, sous la condition que la présentation et la collation de trois canonicats seraient, à perpétuité, à l'évêque de Saint-Flour, et les sept autres au Chapitre. Ce prélat leur permit en outre d'avoir un cimetière pour la sépulture des Chanoines, des serviteurs de leur église et de ceux qui voudraient y être inhumés. Ce cimetière était situé sur le Planol, où l'on exhume souvent encore des ossements humains. En reconnaissance, les Chanoines fondèrent à perpétuité un service pour le repos de l'âme de leur bienfaiteur.

A peine fondé, le Chapitre de Murat reçut des donations de la part des fidèles, en tête desquels nous trouvons Bégon Ier, vicomte de Murat, qui donna au Chapitre des dîmes sur les paroisses de Chalinargues et de Virargues, et les novales qu'il recevait dans toute l'étendue de la terre de Murat, à condition qu'il aurait le droit de sépulture dans l'une des principales chapelles qui seraient construites, ainsi que les vicomtes ses successeurs. Les Chanoines devaient encore célébrer , chaque jour, quatre messes pour le repos de l'âme de la dame de Caylus, sa femme, de Guillaume de Murat, son père, et d'Eléonore de Caumont, sa mère (1350).

Un des frères de Bégon, Hugues, décédé en 1355, laissa aussi sa maison, située à Murat, aux Confrères de Notre-Dame; mais cette maison dut être abattue pour la construction des murs de ville et l'établissement des fossés, du côté des jardins du Vallat.

En 1358, le vicomte Bégon donna au Chapitre de nouvelles dîmes à Chalinargues, et affranchit des maisons que les Chanoines avaient achetées pour se bâtir une nouvelle église, à quelques pas de celle de Saint-Martin. Bégon mourut l'année suivante; en lui finit la branche aînée des vicomtes de Murat.

Un de ses successeurs, Pons de Cardaillac, vicomte de Murat, continua ces traditions et s'engagea à payer au Chapitre trente écus d'or qu'Anne de Gourdon, sa mère, lui avait donnés pour la fondation d'une messe basse, tous les samedis.

Digitized by Google

Là ne s'arrêtèrent point les libéralités de Pons : car, en 1380, du consentement des consuls, il unit au Chapitre l'hôpital et ses revenus, et, sur son emplacement, on commença à bâtir la Collégiale que le généreux vicomte affranchit de tous cens et rentes, à charge cependant par les Chanoines de loger les pauvres ailleurs et de les nourrir.

Les successeurs de Pons continuèrent à témoigner de leur religion et de leur dévotion envers le Chapitre par des donations et des fondations multiples dans l'église de la Collégiale. Bernard d'Armagnac, comte de Rodez, vicomte de Murat et connétable de France, fit don au Chapitre d'une rente de huit setiers de blé pour célébrer, chaque lundi, une messe pour le repos de son âme. Il était déjà prisonnier à Paris quand il fit cette donation. Après qu'il eut été massacré, comme on sait, à coups de maillet, le 18 juin 1418, Bonne de Berry, sa veuve, fit délivrer cette rente au Chapitre par lettres du 18 octobre de la même année. On voyait autrefois, dans les archives de Murat, une requête en patois présentée par les Chanoines à la veuve de Bernard d'Armagnac, réclamant les largesses de cette puissante Dame pour l'agrandissement de leur église. Dans cette requête les Chanoines reconnaissaient avoir reçu plusieurs libéralités du connétable, son mari, du duc de Berry, son père, et des comtes d'Armagnac, ses enfants. Ils promettaient de dire pour elle, à perpétuité, une messe haute, le jour de Saint-Michel. Bonne accéda à leur demande et ce ne fut pas sa dernière libéralité à l'égard du Chapitre.

Le connétable de Bourbon, gendre d'Anne de France, fut le dernier vicomte de Murat. Etant passé en Italie, il mourut sous les murs de Rome et ses biens confisqués furent réunis à la couronne (1531). Les Chanoines de Notre-Dame avaient perdu leur appui naturel et leur principal bienfaiteur.

Le Chapitre avait plusieurs privilèges : ainsi, quatre de ses membres étaient dispensés d'assister aux synodes, sans encourir aucune excommunication. Ils obtinrent cette permission de Pierre de Vissac, évêque de Saint-Flour, le 17 mai 1387, ratifiée par son Chapitre et confirmée par une bulle du pape Benoit XIII, l'an 11 de son

Digitized by Google

pontificat, et adressée à l'abbé de la Chaise-Dieu qui la mit à exécution, le 23 novembre 1405.

Le même Pierre de Vissac, voyant la pauvreté du Chapitre, lui accorda, le samedi après l'Epiphanie de l'an 1391, de n'avoir à payer que trente-deux gros d'argent, au lieu de cent vingt auxquels étaient imposées les collégiales, toutes les fois qu'elles étaient visitées par l'évêque. Le gros était évalué à 16 deniers tournois. Cette concession fut encore ratifiée par le Chapitre de Saint-Flour et par le pape.

Les Chanoines avaient le droit d'être appelés à toutes les assemblées du diocèse, où ils avaient la quinzième place.

Ils avaient également le droit de faire des processions, les trois jours des rogations et les jours de fêtes de la Sainte Vierge; d'enterrer dans leur église ou leur cimetière ceux qui y avaient fait élection de sépulture, même en présence du curé de Bredon; c'est ce qui avait été réglé par transaction passée, le 17 avril 1394, entre Guillaume de Cardaillac, prieur de Bredon, et le Chapitre de l'*église neuve de Notre-Dame de Murat*. Par ce compromis, les églises de Notre-Dame et de Saint-Martin étaient entièrement abandonnées aux Chanoines qui devaient, en retour, payer au prieur une rente annuelle de 10 florins, réduite plus tard à 8 par l'abbé de Moissac. Il leur est permis de sonner les cloches dans toutes les circonstances qu'ils jugeront convenables, à la condition de ne sonner prime et vêpres qu'après qu'elles auront sonné à Bredon. Les processions se feront de l'église de Notre-Dame à celle de Saint-Martin, de celle-ci à la porte de Lavergne et de la porte de Lavergne à Notre-Dame, en passant par le chemin le plus court et sans sortir de la ville. L'Assomption étant la plus grande fête de la Sainte Vierge, le prieur réserve pour l'église paroissiale le droit de faire ce jour-là la procession. Ces conventions furent renouvelées avec Guillaume de Cardaillac le 10 mai 1429 et en 1453 avec le prieur Jean de Roquemaurel.

D'après une transaction passée entre les Chanoines et les consuls (14 mai 1419), nul ne pouvait être nommé Chanoine s'il n'était natif de Murat. Cette disposition fut confirmée par arrêt du Parlement (1426), obtenu par le

Digitized by Google

Chapitre contre Guillaume Fourgon, étranger à la ville, qui avait été pourvu d'un canonicat par l'évêque de Saint-Flour, et par un nouvel arrêt de 1618 contre Jean Teillard, prêtre, né à Dienne, que Mgr de la Beaume avait voulu nommer.

Déjà il y avait eu entre les Chanoines et les Choriers, au sujet du partage des revenus, des différents qui furent terminés par une sentence portée, le 6 juillet 1423, par Jean Deschamps, juge de Murat.

De nouveaux dissentiments s'étant produits, les choristes furent supprimés; on ne conserva que les quatre serviteurs qui étaient en sus, et le nombre des Chanoines fut porté à quinze. Ces modifications eurent lieu, le 11 juin 1429, du consentement de Pierre Bouniol, vicaire général; de Jacques le Loup, évêque de Saint-Flour; de Guillaume de Cardaillac, prieur de Bredon; de Bernard d'Armagnac, vicomte de Murat; des consuls de la ville et du Chapitre.

De l'accord de tous les intéressés, la présentation de deux canonicats fut accordée au vicomte de Murat; la présentation et la collation de six prébendes à l'Évêque de Saint-Flour; la collation de quatre prébendes au Chapitre lui-même; une au prieur de Bredon, et les deux autres aux consuls de Murat.

En 1540, Henri II, qui avait succédé aux vicomtes dans la seigneurie de Murat, accorda aux consuls la nomination au Chapitre d'un autre canonicat perpétuel. Mais on ne tarda pas à retrancher un Chanoine pour le préceptorat de la ville, conformément aux édits du roi et aux décrets des Conciles. Guillaume Vasseur, Chanoine, étant décédé en juin 1574, la ville, qui plaidait alors avec le Chapitre pour cet objet, voyant que le roi avait nommé à cette place vacante Paul Dejuel, chantre de la chapelle de la reine, prit des arrangements avec lui, et parce qu'il n'était pas originaire de Murat et pour éteindre cette prébende, ils lui donnèrent, en échange de sa démission, la chapelle de la Madeleine, sise au faubourg, qui était du patronage des consuls.

En même temps ils présentèrent au roi, pour le remplacer, Antoine Peschaud, lequel ayant été pourvu, transi-

Digitized by Google

gea avec la ville et le Chapitre. Il fut convenu qu'après sa mort son canonicat serait définitivement éteint et que son revenu passerait à la ville. La mort de Peschaud arriva l'année suivante (1575) ; il fut tué par les huguenots qui, le même jour, firent prisonniers plusieurs habitants de la ville. Le Chapitre traita du revenu de cette prébende moyennant 70 livres.

Jusqu'à cette année les Chanoines disaient, tous les dimanches, une messe haute à Saint-Martin, et le lundi une messe basse ; mais en 1575, ils en furent empêchés par les religionnaires et le service fut transféré dans la chapelle de Notre-Dame de Grâces, à la Collégiale.

A cette époque Saint-Martin fut profané plusieurs fois, et notamment en 1579 où un capitaine huguenot y établit son corps de garde. A la cessation des hostilités, l'église fut consacrée de nouveau.

La Confrérie du Saint-Sacrement fut établie dans la Collégiale en 1627. Le 5 octobre de cette année, Claude Ruel, Jean Magadon, François Lanusse, Jean Arribal, Jean de la Roque, Jean Vergne et Annet de Traverse, Chanoines de l'église collégiale de Murat, considérant la dévotion et le zèle avec lesquels les habitants se rendaient dans leur église, pendant l'octave du Saint-Sacrement, résolurent de faire pour cette fête une fondation de quatre sermons qui seraient prêchés pendant l'octave. Chacun d'eux y contribua pour sa part, et, à l'aide des revenus qu'ils économisèrent sur leur casuel, ils constituèrent une rente à perpétuité de 62 livres, 10 sols, au capital de 1.000 livres. D'après la fondation, il était réglé que le Saint-Sacrement serait exposé pendant toute l'octave de la Fête-Dieu, sur le grand autel, avec le plus d'honneur qu'il serait possible, par les membres du Chapitre. Le premier jour, avant de l'exposer, on le portera en procession dans l'intérieur de l'église, et le dernier jour dans les principales rues de la ville. Tous les jours de l'octave, une messe haute sera célébrée avec diacre et sous-diacre. A la première et à la dernière, il y avait de plus la musique et on y chantait *Tu rex gloriæ* en faux-bourdon. Le soir avant de rentrer le

Digitized by Google

Saint-Sacrement, on donnait la bénédiction à laquelle se trouvaient aussi les musiciens.

Il y avait d'autres fondations pour le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, de l'Ange Gardien, du 2 novembre, du dimanche de la Passion, de la fête de saint Joseph. Aux quatre principales fêtes de l'année, on donnait, le soir, à l'heure de l'*Ave Maria,* un salut solennel en musique.

Le château de Bonnevie, qui, depuis tant de siècles, dominait et protégeait la ville, ayant été rasé, en 1633, par ordre de Richelieu, le prieuré de Saint-Etienne, dont le siège était dans la forteresse, ainsi que la statue du saint patron, furent transférés dans l'église collégiale, à la chapelle du sépulcre.

Les Chanoines étaient prieurs de Chastel, de Chavagnac, de Narnhac, de Chalinargues, de Landeyrat, de Virargues et de Saint-Clément. Parmi ces cures, celles de Chavagnac, de Landeyrat et de Saint-Clément furent toujours desservies par des vicaires perpétuels ; les autres le furent, depuis leur union, par des vicaires amovibles. Le corps du Chapitre nommait un chanoine titulaire pour chacune de ces cures. Ces Chanoines-curés prenaient tous les ans des lettres de non-résidence et n'allaient dans leur bénéfice qu'aux principales fêtes. Cette constitution vicieuse fut attaquée en Cour de Rome en 1680, et la perte de ce procès causa la ruine du Chapitre, dont les chanoines, auparavant, n'avaient pas moins de revenus que ceux de la cathédrale de Saint-Flour.

D'après un usage fort ancien, le jour de la Nativité de Notre-Dame, qui était la fête patronale du Chapitre, les Chanoines, pour la célébration de cette solennité, désignaient l'un d'entre eux pour simuler les fonctions d'évêque. On suivait pour cela le rang de réception, et c'était toujours le dernier Chanoine admis qui remplissait cet office. Cet évêque d'un jour était revêtu des habits pontificaux et portait mître et crosse. Le Chapitre en corps allait le prendre chez lui, le conduisait à l'église et le ramenait après l'office, avec le même cérémonial. L'élu assistait ainsi aux vêpres de la veille et, le jour de la fête, à l'office, à la procession et à la grand'messe. Il devait ensuite donner à dîner à ses confrères.

Digitized by Google

Pl. VI.

Notre Dame des Oliviers

Digitized by Google

Digitized by Google

Mgr de la Mothe-Houdancourt avait supprimé cette cérémonie, sur la demande de Pierre Pichot, médecin de Murat, dont le fils venait d'être nommé Chanoine. Quoique borgne, boiteux et bossu, il devait figurer à son tour avec tous les ornements du pontife ; ce qui aurait jeté du ridicule sur les cérémonies et sur l'officiant. Mais, en 1693, après la mort de Mgr de la Mothe, et pendant la vacance du siège, les Chanoines se hâtèrent de rétablir l'ancienne coutume, et nommèrent évêque, pour cette année, Mathieu de Traverse qui officia comme avant la suppression, laquelle du reste n'avait duré que cinq ans.

Au XVIIIe siècle, la dévotion des Muratais envers le Saint-Sacrement, que nous avons constatée plus haut, reçut un nouveau stimulant d'un horrible sacrilège commis dans l'église de Saint-Martin. Dans la nuit qui précédait le 28 juin 1735, un mendiant s'introduisit dans la chapelle et enleva un ciboire plein d'hosties consacrées. Le profanateur ne fut découvert que huit jours après, à Mandailles, où six Chanoines se rendirent pour recueillir les hosties profanées et les rapporter à Murat. A une lieue de la ville tout le clergé rejoignit la procession avec une foule immense. Mgr Joachim d'Estaing, évêque de Saint-Flour, ordonna que, chaque année, on ferait une amende honorable et une procession où l'officiant et ses ministres marcheraient pieds nus et la corde au cou. Cette touchante cérémonie se fait encore, le jour de la Saint-Pierre, non plus dans l'église de Saint-Martin, théâtre du crime, devenue la halle au blé, mais à l'église paroissiale, et il n'est pas un évêque de Saint-Flour qui n'ait tenu à honneur de la présider, au moins une fois, durant le cours de son pontificat.

Le Chapitre de Murat avait des armoiries : elles portèrent d'abord : *d'azur, au cierge d'argent posé en pal, à l'épée de même posée en fasce.* L'écu était surmonté d'une couronne de comte et avait pour cimier un clocheton. Plus tard les armoiries du Chapitre de Murat furent modifiées. Il existe encore un sceau magnifique, de la fin du XVe siècle, qui offre au centre l'image de la Vierge, assise, tenant à gauche l'enfant Jésus et foulant aux pieds le dragon. La tête de la Vierge est ornée d'un diadème et surmontée d'un splendide

Digitized by Google

Fig. 41. Sceau du Chapitre de Notre-Dame de Murat. XVe siècle.

clocheton ogival. Autour du sceau de forme elliptique, on lit : *Sigillum capituli ecclesie beate Marie de Murato.* « Sceau du Chapitre de l'église de Notre-Dame de Murat. »

Bernard de Cadone, évêque de Saint-Flour, avait donné au Chapitre, en 1426, des statuts règlementaires d'après lesquels le costume des Chanoines consistait en un camail noir, en hiver, avec un cordon de soie verte, et en été, en une aumusse d'écureuil. La différence entre le costume des Chanoines et des choriers consistait en ce que l'aumusse de ces derniers était ronde, tandis que celle des Chanoines était carrée. Les choristes ne portaient pas le cordon vert. Ce devait être un beau spectacle que ces quinze Chanoines en habit de chœur, chantant tous les jours les louanges de la Reine du ciel. On pourrait même voir, dans ce nombre symbolique, une image sensible des quinze mystères du Rosaire.

Comme tant d'autres institutions religieuses, le Chapitre de Notre-Dame de Murat disparut à la Révolution. Un des derniers chanoines, le vénérable M. Eloi Talandier, confesseur de la foi, fut nommé, à la restauration du culte, curé de Murat, puis de Saint-Géraud d'Aurillac, où il fut installé le dernier dimanche de novembre 1803.

II.

L'église collégiale de Notre-Dame

Fondée, comme nous l'avons vu, en 1380, par Pons de Cardaillac, vicomte de Murat, l'église collégiale fut consacrée le 31 mai 1383, en l'honneur de Notre-Dame, par Etienne, évêque de Venise, avec l'agrément de l'évêque diocésain. Elle prit le nom d'*église neuve de Notre-Dame* ou de *Notre-Dame la neuve.* Petite d'abord, elle fut successivement agrandie au

Digitized by Google

moyen des aumônes des fidèles excités à cette bonne œuvre par les indulgences que Clément VII et Benoît XIII accordèrent à ceux qui aideraient à sa construction. Durant tout le XVe siècle on travailla à l'agrandissement et à l'embellissement de cette église.

Le clocher fut bâti en 1430, et l'église agrandie encore en 1435 au moyen de dons considérables faits par Bonne de Berry, fille de Jean de France, duc de Berry et d'Auvergne, veuve de Bernard d'Armagnac, et son fils Bernard de Pardiac, et de l'aliénation faite par le Chapitre, le 12 avril 1436, d'une partie des fonds provenant de l'infirmerie de Saint-Gal.

Plusieurs chapelles furent fondées successivement dans cette église par les principaux habitants ou par diverses confréries.

Celle de saint Jacques fut construite en 1438, par la confrérie en l'honneur de ce saint.

Celle de sainte Anne, en partie par le Chapitre, et pour le surplus par les confréries de sainte Anne et de sainte Marguerite.

La chapelle de Notre-Dame de Pitié fut fondée le 7 mars 1446, par Hugues Chaulhaguet, chirurgien du roi, qui lui assigna 5 sols de rente et trois setiers de blé à prendre sur la rente de Gorre, à Mazières et à Fraissinet. La présentation de cette chapelle appartenait aux consuls et la collation au Chapitre.

La chapelle de saint Claude fut érigée en 1470 par noble Guillaume de Traverse, médecin du roi, seigneur de Farges, et par Jean, son fils, seigneur d'Anteroche ; ils donnèrent au Chapitre pour cette fondation les dîmes qu'ils avaient à Chastel, à la charge par les Chanoines de donner annuellement 8 setiers de blé à deux chapelains dont ils se réservaient la présentation.

La famille de Béral construisit la chapelle de saint Jean.

Celle de saint Ferréol, faite par les seigneurs de Cardaillac, fut entretenue dans la suite par la confrérie de saint Jean l'évangéliste.

Furent encore fondées à diverses époques : la chapelle de saint Antoine par la famille de Traverse et les tailleurs ; la chapelle de saint Georges par les confréries de saint

Digitized by Google

Georges et de saint Eloi et les familles Andrieu et d'Agumontel; la chapelle de saint Sébastien par la ville et les cordonniers; enfin la chapelle de Notre-Dame de Grâces par la famille de Larbre. Chaque confrérie avait fondé dans cette dernière chapelle des messes hautes et basses.

On agrandissait encore l'église en 1456, puisque Jacques d'Armagnac, à qui son père avait cédé la vicomté de Murat, affranchit de tout impôt une maison que les Chanoines avaient acquise du sieur Besson, pour l'agrandissement de la collégiale. Pour l'ornementation de cette dernière, le chanoine de Traverse, mort en 1459, donna à la communauté un calice, une grande croix processionnelle et un reliquaire d'argent représentant un ange. Guillaume Martin, aumônier du roi, fit aussi don au Chapitre d'un beau missel manuscrit, avec miniatures et lettres dorées, qui avait coûté cent cinquante écus d'or (1472).

Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, marchant sur les traces de son père et de son grand-père, fonda, dans l'église collégiale de Murat, une messe haute qui devait se dire chaque jour à perpétuité, au maître autel, en l'honneur des sept allégresses de la Sainte Vierge. Elle devait être sonnée par sept coups de la grande cloche. Pour cette fondation, le Comte donna vingt livres de revenus à prendre sur les villages de Mazières et d'Auxillat (20 janvier 1471). Il avait même pris l'engagement de faire bâtir et décorer une chapelle dans la collégiale. Mais les poursuites exercées contre lui par Louis XI, pour être entré dans la *ligue du bien public*, l'empêchèrent de donner suite à ce pieux dessein. Après l'exécution de Jacques d'Armagnac (1477), Anne de France, duchesse de Bourbon, devint vicomtesse de Murat. Elle tint les engagements de l'ancien seigneur et chargea un certain Sobrier de prélever la rente destinée aux honoraires de la messe fondée par Jacques d'Armagnac; de là le nom de *Messe de Madame* qui lui fut donné.

Bientôt se produisit un évènement qui eut de grandes conséquences pour la dévotion à Marie dans la ville de Murat. Le feu du ciel tomba, en 1493, sur la collégiale et y alluma un incendie qui la ruina presque complètement. Tous les ouvrages en bois qu'elle renfermait furent réduits en

Digitized by Google

cendres, sauf une statue de la Sainte Vierge qui fut trouvée intacte au milieu des décombres. Ce fait miraculeux, constamment affirmé par la tradition, attira l'attention populaire sur cette statue qu'on a honorée depuis sous le nom de Notre-Dame des Oliviers. Nous en parlerons bientôt plus en détail.

Pour que les conséquences désastreuses de l'incendie de la collégiale fussent plus tôt réparées, Charles de Joyeuse, évêque de Saint-Flour, accorda des indulgences à tous ceux qui par leurs aumônes aideraient à la reconstruction de l'église. Le duc Pierre de Bourbon, mari d'Anne de France, donna, par lettres patentes du 24 septembre 1493, vingt-cinq livres tous les ans, jusqu'à l'entier rétablissement de l'édifice. En témoignage et reconnaissance de ce don ses armes furent sculptées au-dessus de la grande fenêtre qui regarde le midi.

Si les princes étrangers se montraient si généreux envers notre église, les familles fortunées du pays ne pouvaient demeurer indifférentes. C'est ainsi que Marie de Caissac, dame d'Anteroche, donna 300 écus d'or pour aider à sa reconstruction.

Ces dons généreux et autres semblables permirent de réparer promptement le désastre, de telle sorte que la collégiale, suffisamment restaurée l'année suivante, put être consacrée de nouveau. La cérémonie fut faite, avec l'agrément de l'évêque de Saint-Flour, par Bernard, évêque d'Hippone (16 mai 1494.) L'Ordinaire, en cette circonstance, accorda 80 jours d'indulgence aux fidèles qui visiteraient l'église pendant les fêtes de sa dédicace.

Après avoir rebâti le temple il fallut l'orner. Pour cela encore, les dons arrivèrent et nous retrouvons sous notre plume un illustre nom déjà mentionné plusieurs fois. Anne de France, veuve alors de Pierre de Bourbon, donna à l'église de Notre-Dame un ornement magnifique tout parsemé de fleurs de lis d'or (1503).

Vers le milieu du XVIe siècle le clocher de la collégiale fut couvert en plomb venant en partie des mines exploitées alors au Mur-de-Barrez. Il en fut employé pour cette réparation plus de quatre-vingts quintaux. La chronique parle

Digitized by Google

aussi d'une certaine coquille placée au haut du clocher pour laquelle on employa cinquante-cinq livres d'étain. Ce détail fait supposer que l'ancien clocher avait quelque analogie avec le clocher moderne, c'est-à-dire qu'il n'était guère plus gracieux. Enfin le coq et la croix surmontèrent le tout. L'ouvrier plombier eut 70 livres pour son salaire et le charpentier 28 livres.

Au siècle suivant, en 1628, deux nouvelles cloches furent fondues, aux armes du prieur Anglade et placées dans le clocher de la collégiale. L'horloge de la ville, qui était autrefois à Saint-Martin, en fut retirée par les consuls et placée sur le clocher de l'église de Notre-Dame, après qu'on l'eût fait réparer (1642). C'est ainsi que peu à peu tout quittait Saint-Martin pour se concentrer dans la collégiale devenue le foyer de la dévotion des Muratais envers Marie.

Le rétable du maitre-autel, vers la même époque, était entièrement doré; nous le savons par un rapport adressé par les chanoines aux consuls, pour demander la réparation du mur de la ville. Il y est dit que la muraille de la porte du Saint-Esprit, qui était attenante au chevet de l'église, avait son couvert en si mauvais état que, quand il pleuvait, l'eau descendant de cette muraille pénétrait dans l'église et « endommageait le rétable qui est tout doré ».

Enfin nous ajouterons un dernier détail sur l'état de la collégiale avant la Révolution. L'intérieur en était divisé en deux parties, à peu près égales, par un jubé en chêne. La partie supérieure qui formait le chœur était réservée aux chanoines, à la noblesse et aux bourgeois; la partie inférieure était occupée par le peuple. Trois croix en forme de Calvaire dominaient le jubé. Ces sculptures se voyaient encore, il y a quelques années, dans la même église, où elles étaient un objet de vénération pour le peuple.

Autour de la collégiale rebâtie, se fondaient, le long des siècles, d'autres institutions où nous retrouvons toujours le nom et le souvenir de Marie. Déjà antérieurement, Bernard d'Armagnac avait fondé à Saint-Gal le couvent des Frères mineurs de l'Observance dont l'église fut consacrée par Guillaume de Monte-Gaudio, évêque de Brive (?), du consentement de l'évêque de Saint-Flour, sous l'invocation de

Digitized by Google

Notre-Dame de la Paix, de saint François et de saint Gal (21 septembre 1435). Le titre de Notre-Dame de la Paix lui fut donné en souvenir de la bataille d'Arras, gagnée par le connétable d'Armagnac, père du fondateur, sur Jean-sans-Peur et les Bourguignons.

Les Cordeliers établis à Saint-Gal cédèrent plus tard (1583) leur couvent aux Récollets. Ces derniers furent dotés par la ville d'une rente annuelle de trois cents livres, à la charge de prêcher l'Avent et le Carême dans l'église collégiale. Une nouvelle chapelle fondée au couvent des Récollets fut bénite, le 2 août 1754, par l'abbé de Rascoupet, ancien oratorien, sous le vocable de Notre-Dame des Anges.

Après les Cordeliers s'établirent les confréries des Pénitents blancs et des Pénitents noirs, qui reconnaissent pour leur patronne la Très Sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Gonfalon. Ils furent fondés à Murat du consentement des principaux officiers, du curé de Bredon et du Chapitre. Leurs statuts furent empruntés aux confréries similaires établies au Puy. L'évêque de Saint-Flour, Pierre de la Beaume, permit leur établissement, le 25 mars 1585, dans l'église collégiale, où ils s'assemblaient les jours de dimanche et de fête, dans la tribune du fond de l'église, pour chanter les louanges de la Vierge. Cette confrérie fut approuvée par le pape Clément VIII, par bulle du 8 mars 1596. En 1600, les Pénitents furent transférés, du consentement du Chapitre, dans l'église de Saint-Martin où ils sont restés jusqu'à la Révolution. Ils existent encore et font leurs exercices dans la petite église de la Trinité, du Barry.

Les portes de la ville étaient surmontées de chapelles dédiées à des patrons particuliers et dans lesquelles on disait la messe le jour de leur fête. Trois d'entre elles étaient consacrées à la Sainte Vierge. C'étaient : la porte du Molinier dédiée à Notre-Dame du Bon-Secours, la porte de Notre-Dame des Victoires et celle de Notre-Dame de la Garde. Elles n'ont été détruites que depuis la Révolution.

Durant la période révolutionnaire, l'église de Murat fut convertie en maison de réclusion. La couverture en plomb du clocher fut alors enlevée avec les cloches ; mais l'église ne subit point d'autres dégradations.

Digitized by Google

Les Curés qui, au commencement de ce siècle, ont gouverné la paroisse de Murat, MM. Talandier, Flory, Vidal, se sont montrés pleins de zèle pour la restauration de la vieille Collégiale. La flèche du clocher a été rétablie d'une manière assez disgracieuse, couverte en zinc d'abord, sous Louis XVIII, et depuis quelques années en ardoise.

M. Delcusy, plus tard curé de Saint-Géraud, mort évêque de Viviers, en 1876, fit faire le rétable actuel du maître-autel, au centre duquel est un tableau de la descente de croix, avec la statue de Notre-Dame des Oliviers du côté de l'évangile, et celle de saint Pierre du côté de l'épître.

M. Pomarat, mort chanoine titulaire, fit disparaître l'ancien Jubé, ce qui a rendu au vaisseau toute son ampleur; embellit l'église d'un orgue, d'un bénitier monumental, et restaura plusieurs chapelles qui furent ornées d'autels en marbre blanc.

M. Charbonnel, qui lui succéda en 1854, entreprit une restauration plus importante. La voûte, depuis le XVIe siècle, n'était formée que d'un vaste cintre en bois qui venait reposer sur une immense corniche aux interminables modillons doriques. Peinte de bandes et d'étoiles bleues combinées de la manière la plus barbare, elle offrait aux regards un aspect des plus disgracieux ; elle fut remplacée par une voûte gothique, qui s'harmonise mieux avec le bâtiment et dont les arceaux en pierre de taille retombent sur de légères colonnettes aux élégants chapitaux.

Enfin des vitraux peints ont complété la restauration de l'église paroissiale de Murat. Quoique d'une construction irrégulière, obstruée au levant et au couchant par des maisons de particuliers, percée de fenêtres dont les jours sont tous de dimensions différentes, elle présente cependant au regard un aspect assez agréable et se trouve aujourd'hui dans des conditions très satisfaisantes de propreté, de décoration et même de richesse. La régularité et la beauté de cet édifice ne laisseront rien à désirer lorsque les projets de M. Broquin, curé actuel, seront réalisés, à savoir d'ouvrir une porte sur le côté occidental en face du maître-autel, et au chevet une grande fenêtre à meneaux fermée d'un somptueux vitrail historié.

Digitized by Google

Nous ne pouvons quitter cette église sans mentionner une particularité remarquable qui la distingue et qui prouve combien la Sainte Vierge a voulu en faire exclusivement son temple. Toutes les chapelles latérales, sauf une, sont dédiées à Marie sous des titres divers. Du côté de l'épître se voient les chapelles de Notre-Dame de Bon-Secours et du Sacré-Cœur, celle-ci dédiée également à Notre-Dame du Scapulaire ou du Mont-Carmel. Du côté de l'évangile, nous rencontrons Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule ; Notre-Dame du Rosaire, siège de la confrérie des Dames de la Miséricorde, fondée en 1658 ; puis Notre-Dame des Sept Douleurs, patronne de la congrégation des mères chrétiennes, où se voit aussi la statue de Notre-Dame des Victoires ; enfin Notre-Dame des Neiges. Ne dirait-on pas qu'ici, comme à Lourdes, les plus célèbres Madones sont venues se ranger autour de Notre-Dame des Oliviers, et que, sur son diadème, la Vierge de Murat a voulu inscrire les plus beaux noms par lesquels l'univers catholique aime à saluer la Reine du ciel ?

III.

Notre-Dame des Oliviers

Nous avons raconté l'incendie total de la collégiale par le feu du ciel, en 1493, et rappelé le fait miraculeux de la préservation, au milieu des flammes, d'une statue en bois de la Sainte Vierge, honorée depuis sous le nom de Notre-Dame des Oliviers (1).

(1) Ce fait n'est pas sans analogie dans l'histoire du culte de Marie.

Lorsqu'en 1166 le sanctuaire de l'église abbatiale de Vézelay fut détruit par un incendie, Hugues de Poitiers raconte qu'une statue de bois de la Sainte Vierge, seule, ne fut pas atteinte par le feu. Cette circonstance étant considérée comme miraculeuse, les moines examinèrent la statue avec soin, et ils virent qu'elle avait une petite porte très bien fermée entre les deux épaules. L'ayant ouverte, le prieur et les assistants constatèrent l'existence de reliques précieuses déposées dans le corps de la statue, qui dès lors fut placée sur le nouveau maître-autel, où elle demeura exposée à la vénération des nombreux pèlerins qui affluaient à l'abbaye de toutes parts. (Viollet-le-Duc : *Dictionnaire du mobilier*, t. I. page 134.)

En 1873, un catéchiste d'une des provinces du Tong-King occidental, fuyant à l'approche des brigands qui ravageaient cette province, avait emporté, avec quelques-uns de ses effets les plus nécessaires, une petite statue de la Sainte Vierge qui servait aux processions. Le coffret où elle était enfermée fut placé par le catéchiste dans une caisse remplie de hardes, et le tout caché dans une cabane au milieu des forêts. Les brigands étant venus à passer par là mirent le feu à la cabane. Lorsque le catéchiste revint pour reprendre les effets, il les trouva tout consumés par le feu. Poussé cependant par un mouvement intérieur dont il ne se rendait pas compte, il écarta les cendres Le coffret était intact et la statuette en aussi bon état qu'auparavant, tandis que la grande caisse et tous les autres effets qu'elle contenait avaient été entièrement dévorés par les flammes.

(*Annales de la Propagation de la Foi*. Janvier, 1874.)

Digitized by Google

Par ce prodige, Marie voulut sans doute faire comprendre qu'elle désirait être honorée plus parfaitement encore qu'elle ne l'avait été jusque là par ses enfants de Murat; et de fait la dévotion envers Notre-Dame prit alors de nouveaux accroissements que nous constaterons de plus en plus à mesure que nous avancerons dans l'histoire de cette religieuse cité.

L'origine certaine de cette statue miraculeuse est inconnue. Quelques-uns prétendent qu'elle fut apportée de Terre-Sainte par saint Louis, en même temps que la Vierge noire du Puy, dont le pieux monarque fit don à l'église cathédrale de cette ville, en 1254. Mais sans vouloir contester les relations que saint Louis a pu avoir avec Murat, cette prétendue tradition, qui ne date du reste que de ce siècle, tombe devant l'examen le plus sommaire de la statue elle-même, qui n'a aucun rapport avec la Vierge autrefois vénérée au Puy et ne présente aucun caractère d'un travail oriental de cette époque.

Fig. 42. Notre-Dame des Oliviers.

La statue de Notre-Dame des Oliviers, haute de 0 m. 82, représente la Sainte Vierge debout, portant sur le bras gauche l'enfant Jésus assez grossièrement sculpté; la main droite s'avance à demi-ouverte pour tenir un sceptre ou un bouquet qu'on lui donne plus ordinairement. Le personnage principal est très efflanqué; les épaules sont à peine accusées. Au mouvement des hanches, à la forme des plis, à la manière dont est drapé le manteau, aux restes d'une couronne sculptée autour de la tête, on reconnait aisément un travail français du XVe siècle, tout au plus de la seconde moitié du XIVe. Il y a toute probabilité que cette statue fut faite à l'époque de la première construction de l'église, en 1380. Une Vierge venue d'Orient serait assise et aurait un tout autre aspect.

Digitized by Google

Si l'origine de la statue est controversée (bien à tort selon nous), la nature du bois dont elle est faite est aussi douteuse. Les uns croient qu'elle est de cèdre, d'autres de bois d'olivier, ce qui est probable. Elle était légèrement vermoulue et portait sur plusieurs points les traces du feu, lorsque, il y a quelques années, on a pourvu à sa conservation en l'enduisant d'une épaisse couche de couleur roussâtre.

Le nom de Notre-Dame des Oliviers est unique et sans exemple dans l'Eglise. Si ce nom ne vient pas à la statue de la nature du bois dont elle est faite, on peut croire qu'il lui a été donné en souvenir de Jésus souffrant et priant au jardin des Oliviers, et de Marie qui, durant la Passion, ressentit dans son cœur toutes les souffrances de son divin Fils. C'est ce que signifierait aussi la couleur sombre répandue, comme un voile de deuil, sur le visage et sur tout le corps de la statue.

Ce ne fut pas le peuple seulement qui se mit à entourer de vénération et d'hommages l'image vénérable si merveilleusement préservée ; plus que personne les Chanoines se dévouèrent au culte de Notre-Dame des Oliviers. Aussi voyons-nous le Chapitre fonder une grand'messe de la Vierge, avec diacre et sous-diacre, qui devait être chantée tous les samedis de l'année et aux quatre principales fêtes de Marie, savoir : la Conception, l'Assomption, l'Annonciation et la Nativité (5 octobre 1627). Cette dernière fête surtout était célébrée avec une grande solennité. Outre les cérémonies dont nous avons dit plus haut quelque chose, deux Chanoines en dalmatique portaient sur un riche brancard, dans les rues de la ville, la statue de Notre-Dame des Oliviers.

A chacune des fêtes de la Vierge, les cloches de la cité jetaient, dès l'aurore, à tous les échos de la vallée, les gais carillons de leurs voix argentines, et chacun saluait avec l'ange Marie *pleine de grâce*. Venaient ensuite la grand' messe en musique, les vêpres en faux-bourdon, la procession où brillait comme une reine la statue vénérée, et enfin le salut solennel où le son des instruments, se mêlant à

Digitized by Google

mille voix consacrées à Marie, formait un concert des plus harmonieux et des plus touchants.

Le P. Jacques Branche, prieur de Pébrac, avait entendu parler de ce culte que l'on rendait ici à la mère de Dieu et, désireux de le constater et d'y prendre part, il vint à Murat en 1646. Il s'y trouvait le 4 septembre, et voici ce que le pieux narrateur recueillit sur les lieux touchant la dévotion à Notre-Dame des Oliviers :

« On voit dans l'église collégiale de Murat une merveille « qui n'est pas à mépriser et qui concerne l'honneur de la « Vierge Marie, patronne de la ville. Son image, qui est de « bois inconnu, de couleur grise et, comme l'on croit, incor- « ruptible, fut autrefois miraculeusement conservée au « milieu des flammes, qui réduisirent en cendres tout ce « grand édifice. Et comme cette Reine des Cieux est appelée « l'*Olivier des champs (Sicut oliva in campis)*, les lampes qui « brûlent devant elle, dans le chœur, doivent être entrete- « nues avec de l'huile d'olive, autrement on les voit s'étein- « dre incontinent, ainsi que les Chanoines de cette église « me l'ont assuré. Ceux qui sont affligés de diverses mala- « dies, les aliénés eux-mêmes y reçoivent un grand soula- « gement à leurs maux; les femmes enceintes y font leurs « vœux ou quelque dévotion en l'honneur de la Mère de « Dieu et elles sont toujours heureusement délivrées. Aussi « on voit suspendues à son autel un grand nombre de figures « de cire que les malades y ont offert selon les maux dont « ils ont été délivrés. »

Les habitants de Murat firent vers la fin du même siècle une nouvelle expérience de la protection de leur douce patronne. L'année 1693 est restée tristement célèbre dans les annales de notre histoire : au mois de juillet, une maladie épidémique sévit dans toute la Haute-Auvergne. A Murat la mortalité fut très grande ; les cloches ne sonnaient plus pour les agonies et les enterrements, afin de ne pas trop effrayer la cité. Il y avait des malades dans toutes les maisons. Sur la demande des habitants, il fut fait, le 7 août, une procession générale dans laquelle on porta les statues de Notre-Dame des Oliviers et de Saint-Michel, qui restèrent ensuite exposées, pendant huit jours, sur la balustrade

Digitized by Google

du grand autel. A la suite de ces manifestations pieuses la maladie disparut.

A cette époque la statue de Notre-Dame des Oliviers était habituellement exposée au-dessus du maitre-autel. Nous l'apprenons d'une requête adressée, vers 1720, à l'évêque de Saint-Flour, par le curé et les prêtres de Bredon qui demandent à être maintenus dans les droits que leur donnait sur la collégiale la transaction de 1394, et en particulier celui de dire la messe à tous les autels de l'église et spécialement au maitre-autel. « Si les prêtres de Bredon demandent à être maintenus dans ce droit, disent-ils, ce n'est point par vanité, mais uniquement pour satisfaire à leur dévotion et à celle des particuliers pour qui ils disent la messe, qui souhaitent souvent qu'elle soit dite devant l'ancienne et vénérable image de Nostre-Dame, qui est sur cet autel. »

Juste un siècle après l'épidémie de 1693, une catastrophe plus terrible, la révolution, vint s'abattre sur la France et la ravager pendant dix ans. Durant cette triste période, Marie sut garder sa ville de l'effusion du sang innocent. « A cette « époque de nos saturnales républicaines, dit M. Paul de « Chazelles, les habitants de Murat suivirent avec modé- « ration l'impulsion dévastatrice imprimée alors à toute la « France : aucun homme né dans son enceinte ne souilla « son histoire d'une seule tache de sang. Il y eut bien, « comme ailleurs, des ventes de biens dits nationaux ; mais « en petit nombre. Il y eut bien aussi des suspects, une « maison de réclusion ; mais sans vexations particulières. « Les églises durent être fermées, comme partout, et les « prêtres obligés de se cacher ; mais on ne fit aucune « recherche active pour les trouver. Dans ce temps où tant « de personnes innocentes payèrent de leur tête leurs « opinions, leur fidélité à la religion, ou leur fortune, à « Murat aucune victime ne périt. » L'Olivier de paix protégeait la ville, même au milieu de l'orage.

Ce n'est pas cependant que l'orage ne fût menaçant : on eut soin d'enlever de son sanctuaire, pour la soustraire à une profanation possible, la statue miraculeuse que l'on cacha dans une cave de la rue des Grottes. Mais elle ne tarda pas

Digitized by Google

à sortir, momentanément du moins, de cette nouvelle catacombe, à l'occasion de l'incendie d'une maison de la rue du Bon-Secours. On la porta processionnellement sur le lieu du sinistre, et, à son apparition, la flamme dévastatrice arrêta ses ravages.

Depuis qu'après la restauration du culte elle a repris sa place d'honneur, à droite du maitre-autel, dans son sanctuaire purifié, la vénérable statue de Notre-Dame des Oliviers n'a cessé d'être entourée des hommages de plus en plus empressés de tous ses enfants. C'est fréquemment qu'on voit à ses pieds des fidèles en prière ; fréquemment qu'on demande la célébration de messes en son honneur, et constamment, pour ainsi dire, que brûlent devant elle ces lumières votives, symbole de la foi et de l'amour du cœur qui les offre. Mais outre ces hommages quotidiens, Murat célèbre Notre-Dame des Oliviers dans trois circonstances spéciales, le 2 février, le 15 août et le premier dimanche de septembre.

Le 2 février n'est qu'une fête de quartier. A Murat chaque quartier a son patron spécial, et sauf trois, tous ont choisi la Sainte Vierge sous un vocable particulier. C'est Notre-Dame des Anges pour le quartier de la Place ; Notre-Dame des Neiges pour le quartier de Lavergne ; Notre-Dame des Victoires pour le quartier de la Grand'rue ; Notre-Dame du Bon-Secours pour le quartier du même nom. Il n'y a pas longtemps encore, chaque quartier célébrait pompeusement sa fête par un office solennel à l'église ; mais cet usage tend aujourd'hui à se perdre.

Les bouchers cependant, qui formaient autrefois une confrérie très prospère, gardent encore leurs anciennes traditions. Ils forment une classe à part ayant ses mœurs, son langage particulier. Ils vivent groupés autour d'une petite place qui avoisine l'église et qui est appelée pour cela la place de la Boucherie. Des dons considérables que quelques-uns ont jadis faits à l'église leur donnent occasion de revendiquer certains privilèges, soit dans les enterrements, soit dans la fête du 2 février dont nous allons parler.

Ils prétendent en particulier que Notre-Dame des Oliviers leur appartient, que ce sont eux qui l'ont trouvée

Digitized by Google

dans un puits et l'ont sauvée d'un incendie, etc... Ils seraient sans doute fort en peine pour donner les preuves de ces différentes affirmations. Pour la dernière cependant on pourrait peut-être en trouver la cause dans le fait suivant. M. Pomarat, curé, ayant vendu quantité de statues provenant du jubé ou des anciens rétables, les acheteurs, qui ne tenaient probablement à ces statues que pour en utiliser la vieille dorure, les firent brûler. Cet autodafé d'un nouveau genre occasionna une espèce d'émeute et les bouchers allèrent réclamer Notre-Dame des Oliviers, qui n'était assurément pas du nombre des statues vendues. On leur en donna l'assurance, et tout rentra dans l'ordre. Ce fait, mêlé au souvenir de l'incendie de la collégiale, et confondu peut-être avec lui, a probablement donné lieu aux prétentions des bouchers.

Quoi qu'il en soit, ceux-ci célèbrent avec une grande pompe la Purification. Pendant les huit jours qui précèdent, un carillon annonce chaque soir la fête. Le jour venu, après la bénédiction des cierges, deux prêtres portent, sur un brancard, la statue miraculeuse au milieu de la place de la Boucherie où un reposoir est préparé. Quand nous disons que deux prêtres portent la statue, nous nous exprimons mal, car quatre jeunes gens de la Boucherie, endimanchés, comme du reste tous les confrères, soutiennent chacun un des bras du brancard, et prennent bien soin qu'ils ne touchent pas les épaules des prêtres.

Quand on est arrivé sur la place et que la statue a été déposée sur l'autel improvisé, les dames de la Boucherie, et aussi les hommes, se font un devoir de venir baiser le bas du riche manteau dont elle est couverte et déposer leur offrande dans la bourse suspendue à son cou. Le pêle-mêle dans lequel les mères se pressent pour venir faire baiser à leurs enfants l'image vénérée est aussi curieux qu'édifiant. La piété populaire une fois satisfaite, la procession contourne la place et l'on rentre à l'église où la messe est célébrée fort solennellement avec sermon. Tous les bouchers viennent à l'offrande un cierge à la main.

La fête du 15 août n'a rien de particulier. Ce jour-là on porte en procession la statue miraculeuse, en s'arrêtant à

Digitized by Google

quatre ou cinq reposoirs dressés de distance en distance. On y dépose la sainte image, et le peuple vient encore baiser son manteau et présenter une offrande.

La plus solennelle de toutes ces fêtes est celle du premier dimanche de septembre, qui a remplacé la fête de la Nativité que l'on célébrait autrefois. C'est la fête patronale, à laquelle on se prépare par une neuvaine de prières. Le trône de Notre-Dame des Oliviers est pompeusement orné. Quantité de prêtres venus des environs rehaussent la solennité par leur présence. La procession, qui a lieu après les vêpres et le sermon, parcourt toute la ville, et, bien qu'elle soit un peu difficile dans certaines rues, chaque quartier tient à être visité par la pieuse image de sa chère patronne.

Le dimanche suivant une cérémonie touchante a lieu. Après les vêpres, la statue miraculeuse est descendue de sa niche, débarrassée de ses ornements, et les prêtres la donnent à vénérer aux fidèles présents qui s'empressent de venir la baiser, tandis que le tintement d'une cloche appelle les fidèles de l'extérieur, qui se hâtent de venir donner à leur mère ce témoignage de vénération et d'amour.

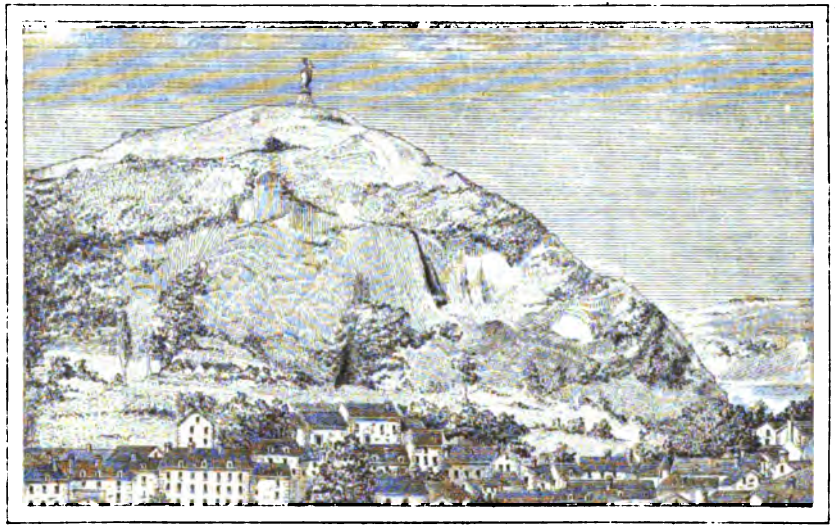
Mais la véritable piété ne se contente pas de ces manifestations sensibles; il lui faut quelque chose de plus réel et de plus fructueux. Aussi pour favoriser et encourager la fréquentation des sacrements durant ces fêtes, Notre Saint Père le Pape Grégoire XVI a-t-il accordé à perpétuité, par son bref du 28 septembre 1832, une indulgence plénière à tous les fidèles qui, après s'être confessés et avoir fait la sainte communion, prient selon les intentions du Souverain Pontife, dans l'église et devant l'image de Notre-Dame, le jour de la fête, ou l'un des jours de l'octave.

Sous Pie IX, son successeur, de sainte mémoire, la S. Congrégation des Rites approuva le nouveau Propre du diocèse de Saint-Flour où se trouve inséré un office particulier, composé par Mgr Bouange, en l'honneur de Notre-Dame des Oliviers (1856).

Depuis l'incendie de la collégiale le tonnerre n'est point tombé dans l'enceinte de Murat. Une tradition rapporte même qu'une promesse a été faite, en révélation, par Notre-Dame des Oliviers, que dorénavant elle en préserverait la ville.

Digitized by Google

Pl. VII.



ROCHER DE BONNEVIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Ce qui est certain c'est que de mémoire d'homme la foudre n'est point tombée dans la ville. On étend même cette protection aux personnes qui portent sur elles l'*Oraison* de Notre-Dame des Oliviers, et bien des personnes intelligentes et nullement superstitieuses ne se mettraient point en route, en temps d'orage, sans s'être munies auparavant de cette pieuse sauvegarde (1).

Une tradition rapporte aussi qu'à une époque que l'on ne détermine pas un ouragan terrible, accompagné de grêle et d'éclairs, sévissait dans tous les pays environnants qui furent affreusement ravagés, tandis que les champs de la paroisse de Murat furent laissés intacts. Cette préservation extraordinaire fut attribuée par tout le monde à Notre-Dame des Oliviers.

Une lampe brûle nuit et jour devant la statue de la Vierge; comme autrefois elle est entretenue avec de l'huile d'olive qui a souvent opéré des guérisons surprenantes, lorsqu'on l'a appliquée sur les plaies. Le manque de documents et le désir de n'avancer rien qui ne soit incontestable ne nous permettent de citer aucun fait particulier; mais le chrétien éclairé sait que Marie est la principale dépositaire de la puissance divine, et qu'elle se plait à récompenser une confiance simple et filiale. Les femmes enceintes surtout sont dans l'habitude de s'adresser à Notre-Dame des Oliviers pour obtenir une heureuse délivrance, et plusieurs ont ressenti, dans les conjonctures les plus graves, les visibles effets de sa charitable intercession auprès de Dieu. Mais elles ne s'en tiennent point là.

Sur le point de se séparer d'un enfant chéri qui va courir les dangers d'un long voyage, les dangers plus redoutables encore de nos grandes villes, la pieuse mère, après lui avoir redit les sages et salutaires avis qui doivent guider son inexpérience, n'oublie jamais de lui donner une médaille et une *Oraison* de Notre-Dame des Oliviers. Elle veut se faire remplacer en quelque sorte par cette mère commune de tous les hommes, par cette céleste amie de la

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites la foudre a éclaté, dans la nuit du 24 au 25 juin 1897, sur une maison du quartier du *Barry*... La Sainte Vierge ne serait-elle plus contente de ses enfants de Murat, et voudrait-elle retirer à leur ville le privilège dont elle jouissait depuis quatre siècles ?

Digitized by Google

jeunesse, auprès de ce fils bien aimé qu'elle n'a pas la consolation d'accompagner elle-même; et le jeune homme conservera avec soin l'image protectrice, la rapportera fidèlement à la maison paternelle, et la première pensée de la famille reconnaissante sera de remercier Marie de cet heureux retour.

Partout ailleurs, la couleur de la Vierge est le blanc ou le bleu. A Murat, à cause du titre même de Notre-Dame des Oliviers, c'est le vert. Ici quand on voue un enfant à Marie et qu'on veut lui faire porter la livrée de la Sainte Vierge, on l'habille de vert; quand une jeune fille est reçue Congréganiste, on lui donne pour insignes le ruban vert; quand la statue vénérée sort de son sanctuaire, elle apparait revêtue d'un manteau vert, portée sur les épaules de quatre prêtres en dalmatique verte. C'est là une autre particularité de ce sanctuaire qu'on ne retrouverait sans doute nulle part ailleurs. Nous avons déjà vu que le camail des anciens Chanoines portait un liseré vert.

Les pasteurs qui ont eu à cœur d'embellir successivement le sanctuaire de Notre-Dame des Oliviers, n'ont pas eu moins de zèle pour le développement de son culte. C'est l'un d'eux, le bon et pieux M. Pomarat qui composa l'*Oraison à Notre-Dame des Oliviers*, dont nous avons déjà parlé, et qui, accompagnée d'une courte notice historique, forme les premières pages imprimées, en ce siècle, à l'honneur de la patronne de Murat.

C'est sous M. Charbonnel que fut célébrée la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception avec une pompe extraordinaire que devaient seules dépasser les magnificences du couronnement de la Vierge. Qui a pu oublier, et la procession aux lignes compactes qui parcourut les rues de la cité, et les splendides illuminations qui, le soir, vinrent mettre le comble à la joie universelle et ceindre le front de la Vierge Immaculée d'une nouvelle auréole de gloire? Au milieu des rangs serrés de la procession, on voyait l'antique statue portée sous un riche dais, sur les épaules de quatre jeunes gens de la ville vêtus d'aubes blanches et de ceintures bleues. Dans cette fête de toute la chrétienté, les couleurs de la Vierge s'étaient effacées pour

Digitized by Google

faire place aux nuances généralement adoptées et qui, dans la circonstance, symbolisaient mieux la prérogative exceptionnelle que l'on voulait honorer en Marie.

Vingt ans après, une autre circonstance solennelle vint encore réveiller la foi des Muratais et exciter, s'il était possible, leur dévotion envers leur bien aimée patronne. Ce furent les exercices jubilaires prêchés, en 1875, par trois pères Capucins dont la parole brûlante et le zèle ardent soulevèrent d'enthousiasme la population de Murat et des environs. Mais ici nous touchons aux évènements qui amenèrent et préparèrent les magnificences du couronnement, lesquelles, pour être suffisamment racontées, demandent un paragraphe spécial.

IV.

Couronnement de Notre-Dame des Oliviers et inauguration de Notre-Dame de la Haute-Auvergne.

Ces deux cérémonies, sans pareilles dans l'histoire de Murat, eurent lieu sous l'administration de M. Bouschet, curé-archiprêtre, qui ne négligea rien pour en accroître l'éclat. Ce digne pasteur avait eu la pensée d'ériger une statue monumentale sur le rocher de Bonnevie qui domine la ville à une hauteur de 140 mètres ; il n'attendait, pour la mettre au jour, qu'une occasion favorable qui lui fut fournie par la station jubilaire.

Le dimanche, 2 mai 1875, la procession de clôture fut des plus belles et des plus imposantes : trois mille personnes, chantant avec transport les louanges de Marie, faisaient cortège à la Vierge des Oliviers.

A cette foule électrisée le P. Hilarion propose un projet qui doit rappeler à toute la postérité les heureux fruits de cette mission : c'est l'érection d'une statue monumentale de la Sainte Vierge sur le rocher de Bonnevie. L'idée accueillie avec enthousiasme fit vite son chemin. Une souscription publique fut ouverte, et trois ans ne s'étaient pas encore écoulés que le projet était complètement réalisé. Une statue gigantesque, en bronze, se dressait sur l'emplacement du castel féodal, protégeant la ville de Murat. Le monument se

Digitized by Google

compose d'un piédestal en pierre, mesurant six mètres d'élévation, et d'une statue haute de huit mètres, ce qui donne quatorze mètres de hauteur totale. La statue, composée de dix pièces boulonnées, pesant ensemble 275 quintaux, représente la Vierge-Mère tenant sur son bras gauche l'Enfant Jésus qui tend ses mains vers la ville. Elle a été fondue dans les ateliers de MM. Villard et Tournier, de Lyon, d'après le dessin de M. le Directeur de l'école des beaux-arts de la même ville.

Mais le zèle a ses ambitions. A cette érection monumentale il faut une sanction solennelle, catholique au plus haut point ; il faut que Rome parle et confirme. Déjà Mgr de Pompignac avait demandé au Souverain Pontife le couronnement de Notre-Dame des Oliviers. Son successeur, Mgr Baduel, à peine assis sur le trône de Saint-Flour, réitéra cette demande, et bientôt, par bref apostolique du 10 mai 1878, Léon XIII accordait la faveur sollicitée. Nous transcrivons ici cet acte si glorieux pour la ville de Murat.

LÉON XIII, PAPE,

A notre vénérable Frère François-Marie-Benjamin Baduel, évêque de Saint-Flour,

Salut et bénédiction apostolique.

« A l'exemple de votre vénérable prédécesseur, de pieuse mémoire, Pierre-Antoine-Marie, qui l'avait ardemment sollicité, vous avez demandé vous aussi, avec d'instantes supplications, le couronnement par Nous de la statue de la Sainte Mère de Dieu, honorée d'un culte tout spécial dans l'église paroissiale de Murat, du diocèse de Saint-Flour, afin que par ce privilège Elle devienne plus chère à la piété des fidèles. Nous avons résolu en ce jour d'accéder, de Notre Autorité Apostolique, à ces pieux désirs. En conséquence, pour la gloire, la prospérité et la joie du nom chrétien, Nous vous donnons mission, par ces présentes, Vénérable Frère, de couronner en Notre nom, au jour que vous désignerez vous-même, la statue de la Bienheureuse Marie, Vierge Immaculée, en grande vénération à Murat. Et afin d'associer le bien spirituel des âmes à cette solennité, par

Digitized by Google

la miséricorde de Dieu et l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, Nous accordons à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, vraiment contrits, s'étant confessés et ayant communié, visiteront, le jour de la cérémonie du couronnement, ou un des sept jours qui suivront, à leur choix, l'église de Murat ainsi que la statue qui y est vénérée, en y priant pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de la Sainte Eglise, l'indulgence plénière de tous leurs péchés. Cette indulgence pourra être appliquée par voie de suffrage aux âmes qui ont quitté cette vie en union avec Dieu dans la charité. Et ce, nonobstant toute chose contraire. Les présentes étant valables pour cette fois seulement.

« Donné à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le dixième jour de mai 1878, de Notre Pontificat l'an premier.

« Cardinal ASQUINIUS. »

Le 26 mai un mandement de Monseigneur de Saint-Flour publiait le bref du Souverain Pontife et fixait la cérémonie du couronnement au mardi, 18 juin. Le même jour devait avoir lieu l'inauguration et la bénédiction du monument de Bonnevie sous le titre de *Notre-Dame de la Haute-Auvergne*. La fête devait être présidée par Mgr de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, métropolitain de la province, assisté de NN. SS. les Evêques de Saint-Flour, du Puy, de Rodez, de Mende, et de Mgr Lacarrière, ancien évêque de Basse-Terre.

Murat se prépara à cette grande fête par un *Triduum* que prêcha le P. Majorel du diocèse de Rodez. Le *Triduum* fut célébré les samedi, dimanche et lundi, 15, 16 et 17 juin. Chacun de ces jours fut marqué par deux sermons, des chants, des cantiques, des pèlerinages où les écoles, les congrégations se succédaient aux pieds de Notre-Dame des Oliviers. Le dernier jour, le salut fut donné par Monseigneur de Saint-Flour qui, témoin des immenses préparatifs faits pour la fête du lendemain, et fier de ces démonstrations de la foi de son peuple, lui adresse ses plus chaleureux remerciments.

Digitized by Google

Le jour de la grande fête se lève enfin. Hélas ! le soleil ne l'éclaire pas de ses rayons joyeux. Je ne sais quel découragement s'empare alors des âmes. Marie laissera-t-elle sa fête incomplète et manquée ? Non ! l'autel sera dressé; les foules viendront nombreuses ; les prélats apparaîtront dans tout l'éclat de leurs ornements et de leur imposant cortège. En effet, vers neuf heures, le temps apaise son inclémence et la procession se forme sur l'esplanade de l'Hospice. Elle va d'abord prendre NN. SS. les Evêques dans l'église paroissiale, et le cortège varié, nombreux, immense débouche enfin sur la place du Ballat où doit avoir lieu le couronnement. On voit passer successivement les écoles, les congrégations, les confréries, les religieuses de tout ordre, les fanfares, les députations du grand et du petit séminaire de Saint-Flour, les ecclésiastiques au nombre d'environ deux cents, les curés et aumôniers en chape blanche, les chanoines en chape d'or, enfin la statue de Notre-Dame des Oliviers précédée de deux groupes de jeunes filles vêtues de blanc, portant des branches d'olivier ou jetant des fleurs. Derrière la statue viennent Messieurs les fabriciens, puis Monseigneur l'Evêque de Saint-Flour portant sur un coussin de velours blanc les deux riches couronnes, NN. SS. les Evêques en chape avec leur suite, et enfin Monseigneur l'Archevêque suivi des autorités et des fonctionnaires civils.

Sur une estrade magnifiquement décorée se dresse un monumental autel gothique destiné à l'église de Maurs et digne d'être inauguré en ce jour. La Vierge miraculeuse a pris place au-dessus du tabernacle et le saint sacrifice commence, célébré par Mgr Baduel. Après la messe, Mgr de la Tour d'Auvergne, avec cette majesté si solennelle et si gracieuse dont il avait le secret, s'avance au bord de l'estrade et ne tarde pas à émouvoir profondément l'auditoire par des paroles où débordent la conviction et la piété de son cœur. *Oleum effusum nomen tuum* « votre nom est comme une huile répandue » ; tel fut le texte choisi avec opportunité et développé avec éloquence.

Mgr Lamouroux, vicaire général de Saint-Flour, donne ensuite lecture du bref du Souverain Pontife autorisant le

Digitized by Google

couronnement, et proclame avec bonheur la dépêche télégraphique, arrivée de Rome à l'instant même, apportant la bénédiction papale à tous les fidèles présents à la cérémonie. Une salve d'applaudissements spontanés et le cri de : *Vive Léon XIII !* répondent aussitôt à cette nouvelle inattendue. A ce moment, Mgr de Saint-Flour et Mgr de Bourges montent ensemble à l'autel et ensemble placent les précieuses couronnes sur le front de l'Enfant-Dieu et de la Vierge, sa mère. Les autres prélats viennent ensuite poser leur main sur la double couronne, comme pour consacrer l'œuvre accomplie. Aussitôt, la statue est revêtue de son manteau royal sous lequel elle apparaît à la foule comme une reine couronnée et triomphante. Cependant les airs retentissent du bruit du canon, du carillon des cloches, du chant sublime et entraînant : *O gloriosa Domina !* Enfin les six prélats répandent du haut de l'estrade, sur la foule agenouillée, une commune bénédiction.

Pendant que la procession se remet en marche au chant du *Te Deum,* donnons la description des magnifiques couronnes et du manteau précieux dont la Vierge miraculeuse vient d'être décorée. Les couronnes sortent des ateliers de la maison Biais, de Paris. Six branches gracieusement recourbées et percées à jour rattachent les deux cercles dont est formée la couronne de la Vierge. Dix-huit brillants émaillent le grand cercle et six pierres précieuses décorent celui du haut ; les branches, enrichies de huit diamants, sont entrelacées de lis, ornées à chaque feuille de perles ruisselantes. La couronne est sommée d'un globe d'or surmonté lui-même d'une croix que cinq pierres précieuses font vivement resplendir. Les écussons émaillés aux armoiries de NN. SS. les évêques sont disposés tout autour sur les parties saillantes du diadème. La couronne de l'Enfant Jésus est identique de formes à celle de sa mère, mais dans des proportions moindres. L'artiste a pu dire avec raison de son travail que, s'il existe des couronnes plus riches, il serait difficile d'en voir de plus gracieuses et d'un style plus pur.

Le vêtement de la Vierge est formé d'un très beau velours, vert comme l'olive, servant de fond à de magnifiques

Digitized by Google

arabesques d'or et d'argent. La partie antérieure est particulièrement belle : vers le bas un riche cœur d'or est surmonté du chiffre de Marie ; au-dessus est brodée une couronne, et tout au haut une étoile brillante et une rose épanouie. Une agrafe émaillée, aux initiales de Marie, rattache cette partie du vêtement au manteau richement décoré d'étoiles, de roses, de liserons, de branches de lis et d'autres fleurs d'or ou d'argent, toutes brodées en relief. C'est un vrai chef-d'œuvre où le bon goût s'allie à la profusion.

Ainsi ornée, la Reine va parcourir en triomphe les rues de sa ville privilégiée où le regard est frappé partout d'un féérique spectacle. Jamais, tous s'accordent à le dire, jamais aucune ville, dans des circonstances analogues, n'a donné de sa foi un témoignage plus magnifique et plus universel. Il n'est pas une maison, pas une famille qui n'ait tenu à prouver son culte pour Notre-Dame des Oliviers. Ce sont partout des couronnes, des monogrammes ornés de fleurs, des transparents, des inscriptions, des banderolles, des oriflammes, des reposoirs, une forêt enfin d'interminables décorations. On ne sait qu'admirer le plus dans ces ornements si divers, du luxe des riches, ou de la décoration naïve de la maison du pauvre. C'est en passant au milieu de toutes ces merveilles que le cortège interminable des congrégations, des ecclésiastiques, des prélats et de leur suite, ramène en triomphe la statue couronnée dans son sanctuaire.

Le soir, vers deux heures, une nouvelle cérémonie, qui fait le second objet de la fête, ramène la foule sur la place du Ballat. Dès que NN. SS. les Evêques ont pris place, on entonne solennellement les vêpres de la Sainte-Vierge, après lesquelles, debout au bord de l'estrade, le P. Majorel nous fait contempler la statue de Marie trônant comme une Reine au-dessus de la cité. Il nous la montre Reine de tous les saints, Reine de l'univers, et son discours se termine par des acclamations, parmi lesquelles retentit surtout, avec l'éclat du plus vif enthousiasme, le cri de *Vive Notre-Dame des Oliviers !* Alors la foule se tourne vers la statue colossale que bénit Mgr de la Tour d'Auvergne, en prononçant les

Digitized by Google

formules liturgiques. Après le chant de l'*Ave Maris stella*, la foule s'ébranle une seconde fois, et la procession se dirige vers le rocher de Bonnevie dont elle gravit lentement les pentes roides. Presque tous les pèlerins veulent faire cette ascension. Arrivés au sommet, ils entourent la statue de Notre-Dame de la Haute-Auvergne qui vient d'être inaugurée et bénite, et des milliers de voix s'élèvent entonnant le *Magnificat*. Les échos du chant divin remplissent les vallées et se répercutent jusqu'au sommet des montagnes du Cantal.

Après tant de merveilles, il semblait que l'étonnement devait être épuisé. Nullement! tous ces pieux fidèles descendus des hauteurs de Bonnevie pourront encore contempler des spectacles capables d'ajouter à toutes leurs surprises. A peine se seront-ils un instant reposés de tant d'émotions et de fatigues, qu'il leur sera donné de voir de brillantes transformations s'opérer dans la ville de Marie.

A huit heures du soir, un carillon général de toutes les cloches de la cité donne le signal des illuminations. Aussitôt mille feux jaillissent de toutes parts, prenant toutes les formes, toutes les couleurs et donnant aux décorations qui ont déjà fait, durant le jour, l'admiration générale, des aspects nouveaux, mystérieux, fantastiques. Le rocher de Bonnevie s'éclaire à son tour et ressemble bientôt à un volcan embrasé, au-dessus duquel apparait, comme suspendue dans les airs, la statue gigantesque éclairée des divers tons d'un feu de Bengale. Rien ne manque à cette glorieuse nuit. Un feu d'artifice éblouissant porte jusqu'au ciel des faisceaux d'étincelles aux couleurs les plus variées. Enfin, comme bouquet, apparait, reproduite en traits lumineux, la Vierge couronnée dont la tête est environnée de cette noble inscription : *Notre-Dame des Oliviers*.

La foule se disperse alors pour parcourir la ville embrasée. Partout des transparents innombrables et du goût le plus pur ; partout de riches emblêmes, de touchantes devises, des représentations variées, brillant au travers de multiples couleurs. Depuis la gare aux mille feux jusqu'aux extrémités de la ville, la vue ne se repose que sur les jets continus de l'immense illumination.

Digitized by Google

La nuit était déjà bien avancée, lorsque une partie des pèlerins s'éloigna de Murat par des trains spéciaux se dirigeant vers Massiac et vers Aurillac. Chacun, en quittant cette heureuse ville, emportait un souvenir aussi doux qu'impérissable des fêtes dont il venait d'être le témoin attendri et que nous n'avons pu qu'esquisser. Un procès-verbal fut rédigé et signé par les six prélats et par un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques de Saint-Flour et des diocèses voisins, parmi lesquels on comptait quatre vicaires généraux, cinq archiprêtres, deux curés de Clermont, neuf doyens et un grand nombre de chanoines.

Nous ne terminerons pas ce récit sans parler d'un fait miraculeux, par lequel Marie voulut comme apposer son sceau aux fêtes si splendides que Murat lui avait préparées. Cependant, pour sujet de cette faveur extraordinaire, elle choisit, non un enfant de sa ville bien-aimée, mais une pauvre petite étrangère dont les parents étaient venus demander la guérison.

Fille de Joseph Souquière et d'Anna Monloubou, du village de Carvialle, commune de Marmanhac, la petite Anna, âgée de neuf ans, avait au genou gauche une tumeur survenue presque subitement. Depuis le mois de février jusqu'au mois de mai, elle avait été obligée de garder constamment le lit. Au mois de mai elle commença pourtant à se lever; mais ni l'enflure, ni la douleur n'avaient disparu, et ce n'est qu'à l'aide de deux potences qu'elle pouvait faire quelques pas. Le jour du couronnement, ses parents se rendirent à Murat, à travers les montagnes, par un temps pluvieux et à pied, pour demander à Notre-Dame des Oliviers la guérison de leur fille. Ils avaient fait préalablement une neuvaine à cette intention.

Ils espéraient beaucoup de la protection de Marie, aussi quelle ne fut pas leur joie, en rentrant chez eux, le lendemain, de trouver la petite infirme complétement guérie et de l'entendre dire en riant : « J'ai perdu mes béquilles ».

La guérison avait été subite ; elle se maintint, et le 1er septembre, solennité de Notre-Dame des Oliviers, la petite fille vint elle-même à Murat remercier sa céleste bienfaitrice, en compagnie de sa mère et de sa tante qui apportèrent les

Digitized by Google

béquilles en *ex-voto*. Elles déposèrent devant M. l'archiprêtre de la vérité du fait, dont elles signèrent le récit succinct rédigé par M. Bouschet. La guérison fut encore attestée par M. Vic, curé de Girgols.

Nous n'avons plus que peu de choses à ajouter pour achever l'histoire de Notre-Dame des Oliviers jusqu'à nos jours. Au mois d'octobre qui suivit le couronnement, Mgr Bouange, évêque de Langres, qui, malgré son vif désir, n'avait pu assister aux fêtes de Murat, vint faire sa visite à la Vierge des Oliviers et célébrer à son autel les saints mystères. Hélas! dix ans à peine nous séparent de la date mémorable du couronnement, et déjà Mgr de la Tour d'Auvergne, M. l'archiprêtre Bouschet et Mgr Bouange ont quitté cette terre pour la patrie céleste où sans nul doute Marie les a reçus.

Depuis lors la fête de Notre-Dame des Oliviers se célèbre avec encore plus de pompe que par le passé. La procession, après avoir parcouru la ville, monte avec la statue couronnée jusqu'au sommet de Bonnevie, aux pieds de Notre-Dame de la Haute-Auvergne. Le soir une illumination spontanée, désormais complément obligé de la fête, éclaire la ville et le rocher. Un prédicateur étranger est appelé pour préparer les âmes à profiter des avantages spirituels attachés à la solennité par les Souverains Pontifes, et raconter les gloires de Marie à ses enfants si dévoués.

En 1884, une mission donnée par les Pères Rédemptoristes, et une seconde prêchée par les Franciscains en 1888, firent revivre les émotions pieuses de 1878, fortifièrent les sentiments religieux de la population et affermirent de plus en plus dans les cœurs l'amour de Jésus et de sa Mère. Le 15 septembre 1884, Mgr Pagis, évêque de Tarentaise, enfant de nos montagnes, était venu à son tour prier aux pieds de Notre-Dame des Oliviers.

C'est ainsi que les prélats et les fidèles, les pasteurs et les brebis, le présent comme le passé, saluent tour à tour la Vierge miraculeuse des Oliviers ; c'est ainsi que l'avenir, avec ses générations inconnues, passera devant elle, comme les générations présentes, en fléchissant le genou et en

Digitized by Google

murmurant une prière inspirée par la confiance et fécondée par l'amour.

ORAISON

A Notre-Dame des Oliviers

Ô divine Marie, qui avez mérité de devenir la Mère de Dieu, la Reine des Anges et des hommes et la merveille du ciel et de la terre, je m'adresse à vous en toute confiance dans les besoins où je me trouve ; je vous révère en toutes les manières que je le puis selon Dieu, et que je le dois selon vos grandeurs, et que Jésus-Christ, votre Fils, veut que vous soyez révérée en la terre et au ciel. Je vous offre mon âme et ma vie et je veux vous appartenir pour jamais. Mère de grâce et de miséricorde, comme votre cher Fils ne peut rien vous refuser, demandez-lui pour moi, je vous en supplie, qu'il ne me traite pas en coupable, comme je le suis, dans les peines et afflictions où je me vois en cette vie, mais qu'il me fasse miséricorde. Ô Vierge sainte ! regardez-moi comme le sujet de votre puissance et comme l'objet de votre miséricorde. Source de vie et de grâce ; Olivier de paix auprès de Dieu pour les pécheurs ; puissant Olivier sous l'ombre duquel nous sommes à l'abri dans cette ville des éclats de la foudre et du tonnerre ; Olivier fécond qui, non seulement donnez la fécondité à celles qui implorent votre assistance, mais encore prenez un soin tout particulier pour la conservation du fruit de leur sein ; Olivier enfin unique ressource de cette ville par les miracles que vous y opérez en notre faveur, j'ai recours à vous pour être délivré du péché et des maux qui m'accablent : soulagez-moi au milieu des maux et des travaux où je me trouve ; que s'ils doivent encore durer en punition de mes péchés, obtenez de votre cher Fils que je les supporte avec patience. Très digne Mère de Dieu, qui êtes l'Olivier de grâce de vos fidèles serviteurs, obtenez qu'à mon heure dernière mon âme soit entre vos mains et que par votre intercession je jouisse dans le Ciel, avec votre divin Fils, de la gloire éternelle. Ainsi soit-il !

Archives départementales. — D. Jacques Branche : *Vie des saincts d'Auvergne*. I. 91. — *Dictionnaire du Cantal*. IV. 395-520. — Delort : *Notice historique sur Notre-Dame des Oliviers*. 1878. — *Semaine Catholique de Saint-Flour*, année 1878. — *Notice* sur Notre-Dame des Oliviers. — Notes communiquées par M. l'abbé Lavoissière, vicaire à Murat, en 1888.

Digitized by Google

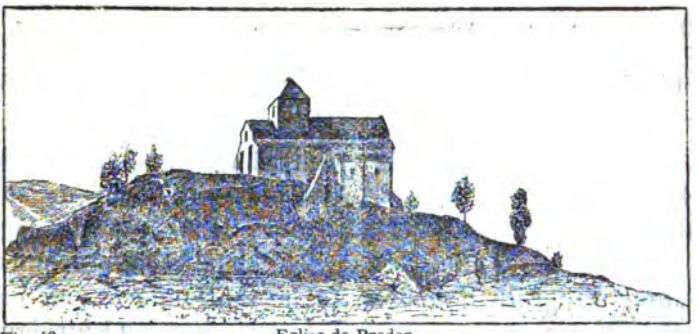


Fig. 43. Eglise de Bredon.

CHAPITRE II

NOTRE-DAME DU PONT

A BREDON

Quasi platanus exaltata sum juxta aquas.
Je me suis élevée comme le platane sur le bord des eaux.
(Eccl. XXIV. 19.)

Deux chapelles portaient autrefois dans le diocèse le nom de Notre-Dame du Pont : c'étaient Notre-Dame du Pont, de Leynhac, et Notre-Dame du Pont, de Bredon.

Nous ne savons que fort peu de chose de Notre-Dame du Pont, de Leynhac. Le Pont est un hameau sur la Rance, avec une belle chapelle à Notre-Dame. C'était anciennement un riche prieuré dépendant de l'abbaye de la Couronne, près d'Angoulême. Les revenus du prieuré s'élevaient environ à 1.700 livres sur lesquelles le titulaire était obligé d'entretenir l'église de Leynhac, celle du Pont, et de payer un chapelain pour faire le service religieux. Parmi les prieurs de Notre-Dame du Pont, nous citerons les suivants : Charles de Cardène, de Courtebonne, abbé de la Couronne (1668) ; Jacques de Capt de Rastignac, archevêque de Tours (1737) ;

Digitized by Google

Louis de Bompar, des seigneurs d'Auzers, vicaire général de Rodez (1751).

Le Vénérable Alain de Solminihac, abbé de Chancelade, plus tard évêque de Cahors, mort en odeur de sainteté en 1659, était au Pont le 22 mars 1632, pour le règlement de certaines affaires du prieuré. Il avait été nommé administrateur du temporel de la Couronne et, en cette qualité, il transigea avec Louis de Aura, sieur d'Entraigues.

Un inventaire de 1680 mentionne une niche dorée avec *une image de la Sainte Vierge*. C'était la statue vénérée au Pont qui fut placée, après la Révolution, dans l'église de Leynhac. Ayant été remplacée plus tard par une statue plus grande, on permit à la sœur de Sainte-Agnès, chargée du soin de l'église, d'emporter l'ancienne chez elle. On la voit aujourd'hui chez les Frères de Leynhac. C'est une statuette en bois, haute seulement de 40 centimètres, peinte et dorée par parties. La Vierge tient sur le bras gauche l'Enfant Jésus qui porte un globe d'une main et de l'autre embrasse sa mère. Cette vénérable relique serait mieux placée dans l'église paroissiale.

La Nativité de la Sainte Vierge était la fête de la chapelle. Le 8 septembre 1636, messire Jean Bouquier, prêtre, célèbre la grand'messe à Notre-Dame du Pont, en présence de la plus grande partie des habitants des paroisses de Leynhac et de Boisset. Cette affluence tenait à ce que c'était à la fois la fête de la chapelle et l'installation de messire Bouquier, comme chapelain.

Les anciens racontent qu'autrefois la paroisse de Leynhac se rendait en procession à la chapelle du Pont pour demander un temps favorable aux biens de la terre.

Vers 1819 ou 1820, la chapelle fut vendue par la commune et depuis lors elle sert d'habitation particulière. Les propriétaires actuels reçoivent parfois des cierges pour brûler en l'honneur de la Vierge, et plus fréquemment encore de l'huile pour entretenir une lampe dans l'ancien sanctuaire. Ce sont surtout les femmes enceintes qui ont cette dévotion. Disons enfin qu'il y a, un peu au-dessus de la chapelle, une fontaine abondante qui porte encore le nom de *fontaine de*

Digitized by Google

Notre-Dame et dont les eaux sont réputées miraculeuses (1).

Au pied de la colline abrupte sur laquelle se dresse majestueusement l'antique et curieuse église de Bredon, en face de Murat, au bord de l'Alagnon, existait autrefois une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du Pont-de-Bredon. Voici ce qui avait donné lieu à l'érection de cet oratoire.

De tout temps un pont fut nécessaire sur l'Alagnon pour faire communiquer Murat avec Bredon, où fut l'église paroissiale jusqu'au XVIIIe siècle. Ce pont se trouve mentionné dans un contrat d'échange passé, en 1289, entre le prieur Pons de Villevialle et Guillaume III, vicomte de Murat, où il porte le nom de Pont de Cros.

Fig. 44. Notre-Dame du Pont-de-Bredon.

Sur ce pont fut placée plus tard une statue de la Sainte Vierge, qui fut en grande vénération auprès des habitants, soit de la ville, soit de la campagne. On ne passait guère devant cette sainte image sans y faire une prière à genoux. Dieu, agréant ces hommages rendus avec tant de simplicité à sa sainte Mère, voulut bien permettre que plusieurs personnes, atteintes de diverses infirmités, éprouvassent du soulagement après avoir prié devant la Vierge du Pont.

La faveur la plus merveilleuse fut obtenue par une personne de Murat, une pauvre femme âgée de soixante-quinze ans, veuve d'Etienne Guillaume, cordonnier. Depuis cinq ou six ans, cette malheureuse femme avait les jambes enflées, pleines

(1) *Dictionnaire du Cantal*. IV. 20. — Notes communiquées, en 1887, par M. Raoux, curé de Leynhac.

Digitized by Google

d'ulcères qui coulaient toujours, avec de fortes douleurs qui l'empêchaient de marcher et même de dormir. De plus, tout son corps était couvert d'une sorte de lèpre qui lui causait une démangeaison intolérable et que les médecins avaient jugée incurable, vu l'âge de la malade et surtout la malignité du mal. Comprenant qu'il n'y avait plus de soulagement à espérer pour elle du côté des hommes, la pauvre infirme tourne toutes ses espérances vers le ciel et s'adresse avec une confiance sans borne à Celle que l'Eglise appelle le *Salut des infirmes.*

Ce fut au commencement du mois d'août 1623 que notre malheureuse veuve prit la résolution de rassembler toutes ses forces pour se rendre jusqu'à Notre-Dame du Pont. Elle s'était déjà adressée sans doute à Notre-Dame des Oliviers ; mais la Vierge, qui voulait éprouver la foi de sa cliente et qui savait que sa guérison au Pont de Bredon serait le principe d'une nouvelle gloire pour Elle, avait différé d'exaucer sa prière.

Donc le lendemain, au point du jour, elle se lève et sort de sa maison, comme elle peut, pour commencer son douloureux pèlerinage. Mais comme il n'y a rien de tel pour attirer le secours du Ciel que de commencer avec courage, en comptant sur la grâce divine, à peine a-t-elle mis le pied dehors qu'elle commence à se sentir soulagée ; ses douleurs sensiblement diminuées lui permettent d'accomplir sans trop de difficulté son pieux voyage. Le lendemain, et quelques jours encore, elle revient prier aux pieds de Notre-Dame du Pont et se laver les jambes à la rivière. O merveille ! en très peu de temps ses ulcères se ferment ; les dartres disparaissent ; elle revient en parfaite santé. C'est ce qu'elle affirma par serment avec sa fille, Catherine Guillaume, et sa belle-fille, Béraude Journie, qui toutes deux l'avaient soignée dans ses infirmités. Messire Jean Eymeric, curé de Murat, et le chirurgien Pichot, qui avait soigné la malade, attestèrent le même fait dont on dressa un acte public.

Cette guérison émerveilla toute la ville, qui avait vu la pauvre veuve dans son infirmité et qui la voyait maintenant jouissant d'une santé parfaite. Aussi J. Eymeric, curé de

Digitized by Google

Bredon et de Murat, eut-il l'idée de faire élever, près du Pont, une chapelle, pour y placer plus convenablement la statue dont la vertu miraculeuse venait de se révéler d'une manière si éclatante et si imprévue. Il fut aidé dans sa pieuse entreprise par le sieur de Laumur, qui donna de son fonds le terrain suffisant pour construire l'oratoire. Celui-ci s'éleva, en très peu de temps, à quelques pas du Pont, sur la rive droite de la rivière, et sur l'autel fut placée la statue miraculeuse. D'autres prodiges ne tardèrent pas à se produire aux pieds de la sainte image.

Un pèlerinage s'organisait, dans Murat et ses environs, pour Saint-Jacques de Compostelle ; M. Jacques Chaume, procureur de Murat, voulut faire le pieux voyage en l'honneur de son saint patron, et peut-être en avait-il fait le vœu. Mais, sur le point de partir, il s'aperçut qu'il avait plus compté sur sa piété que sur ses forces, et il se sentit complètement incapable d'entreprendre un voyage de si long cours. Cependant il ne veut pas y renoncer : il va faire ses dévotions à la chapelle de Notre-Dame du Pont, se met sous la protection de la Sainte Vierge, et aussitôt il se sent plein de courage ; ses forces s'étaient tellement accrues que, durant tout le pèlerinage qui se fit à pied, il fut constamment à la tête de la caravane, faisant le désespoir des meilleurs piétons.

En 1624, Catherine Béral, fille de Christophe Béral, bourgeois de Murat, fut prise accidentellement d'une maladie si affreuse, qu'au jugement du R. P. Tiburce, récollet de Saint-Gal, on aurait dit qu'elle était possédée. Ses membres étaient devenus tout contrefaits et si difformes que l'os de l'épaule, par exemple, s'était avancé jusque devant la bouche, et la couvrait de telle sorte qu'il l'empêchait de prendre aucune nourriture. On ne pouvait lui faire avaler qu'un peu de liquide par un tuyau disposé obliquement. Les jambes s'étaient repliées en arrière et refusaient tout service, sans compter les douleurs qui étaient très vives. Pour comble de malheur, elle était aveugle, et il ne sortait de sa bouche que des sons incohérents et inarticulés, qui ressemblaient plutôt à des cris d'animaux qu'à une parole humaine.

Pendant deux ans et demi, elle resta dans ce pitoyable

Digitized by Google

état, constamment dans son lit, où encore elle ne pouvait prendre, le plus souvent, ni repos, ni sommeil. Lorsque, un jour, s'étant assoupie pendant quelque temps, elle s'éveilla en sursaut et, appelant la servante qui la soignait, lui demanda à manger en disant que la Sainte Vierge du Pont lui avait promis de la guérir. De fait ses parents, qui avaient depuis longtemps perdu tout espoir de guérison pour elle, la firent porter pendant neuf jours, avec grande piété et confiance en Marie, dans la chapelle de Notre-Dame du Pont; et le dernier jour, elle revint chez elle, sans le secours de personne, parfaitement guérie, ayant recouvré la fraîcheur et la bonne grâce dont elle était douée avant sa maladie. Peu de temps après elle épousa un honnête jeune homme d'Allanche. Le fait de cette guérison inespérée fut attesté quelques années après par la plupart des chanoines de la collégiale, par plusieurs habitants, et surtout par le père et la mère de la miraculée, qui racontaient sa guérison les mains jointes et fondant en larmes.

Voici un autre fait qui ne donnera pas moins sujet d'admirer la puissance de la Sainte Vierge que le précédent; il fut constaté par le chirurgien Béral, de Murat, qui en donna une attestation par écrit. Béral avait traité dans sa maladie Paule Vergne, par l'ordre de M. Teilhard, médecin, et de M. Ebrard, chirurgien, qui tous deux l'avaient condamnée.

Cette femme avait gardé pendant neuf ans, au palais de la bouche, une tumeur qui, grossissant toujours, avait fini par lui remplir la bouche et l'empêchait de prendre presque aucune nourriture. Aussi la patiente était-elle devenue d'une maigreur extrême et n'avait plus qu'un souffle de vie. Comme de grosses veines, provenant de la jugulaire interne, entouraient cette glande énorme, les chirurgiens avaient reculé devant une opération, dans la crainte trop fondée d'une hémorragie. Béral cependant continuait à voir la pauvre infirme à laquelle, il ne le savait que trop, il ne pouvait procurer aucun soulagement. Dans cette impuissance de l'art humain, notre chirurgien, aussi pieux que charitable, s'avisa de conseiller à cette malheureuse femme de s'adresser à Notre-Dame du Pont, qui avait déjà rendu la santé à

Digitized by Google

plusieurs infirmes. Paule Vergne accueillit avec empressement ce dernier moyen qui lui laissait encore quelque espoir de guérison, et résolut de l'employer au plus tôt. Ce ne fut pas en vain ; car, au troisième jour qu'elle fit sa dévotion à Notre-Dame, ayant voulu essayer de se gargariser la bouche avec l'eau de la rivière, la glande creva tout à coup et il en sortit du pus et du sang, à diverses reprises, en si grande quantité qu'on l'estima à huit ou neuf livres. Bref, à la fin de la neuvaine la malade jouissait d'une santé parfaite, comme aux jours de sa jeunesse.

Le sexe pieux n'était pas le seul favorisé. Un gentilhomme, habitant non loin de Brioude, était travaillé par un mal que le chroniqueur ne caractérise pas autrement qu'en disant que le patient n'attendait plus que la mort. Quelqu'un lui conseilla de se recommander à Notre-Dame du Pont, à Murat, et de faire le vœu, en cas de guérison, d'accomplir ce pèlerinage. Il le fit, et son vœu fut bientôt suivi de la santé. Mais, soit oubli, soit pour tout autre motif, il négligea quelque temps de l'exécuter. Une rechute vint le rappeler au devoir de la reconnaissance. Il part cette fois sans attendre la guérison qu'il recouvra dans la chapelle du Pont.

En 1640, une femme des environs d'Allanche conduisit à Notre-Dame du Pont un de ses fils, dont tous les membres étaient sans cesse agités d'un tremblement nerveux qui faisait peine à voir, tant les mouvements convulsifs étaient extraordinaires et violents. Le malheureux enfant n'eut pas plus tôt fait sa prière devant la sainte image que ses membres, rentrant dans leur état naturel, reprirent leur première force et vigueur.

Deux ans plus tard, un autre jeune garçon de quinze à seize ans, originaire du lieu de Mons-de-Ferrand, paroisse de Chalinargues, vint aussi à Notre-Dame du Pont sur des potences qu'il laissa dans la chapelle avec sa faiblesse, et s'en retourna sain et gaillard.

Un prêtre de la communauté de Murat, Messire Géraud Dumas, tomba dans une léthargie étrange. Il demeura huit ou neuf semaines dans son lit, sans mouvement ni sentiment aucun. Un jour enfin, s'étant éveillé un instant, il fit vœu, s'il relevait de cette maladie, d'aller

Digitized by Google

célébrer la sainte messe à Notre-Dame du Pont. Peu de jours après il fut en état de s'acquitter de son vœu, ce qu'il fit le 12 décembre 1645.

Cette même année, Marguerite Delarbre, femme de Charles Roux, de Murat, et sa sœur Hélène eurent chacune au genou une loupe dont la grosseur toujours croissante les incommodait fort. Elles firent une neuvaine à Notre-Dame du Pont, à la suite de laquelle leur infirmité disparut sans laisser de traces.

La grâce obtenue par la femme de Jacques Roussel, concierge, fut encore plus extraordinaire. Depuis longtemps elle avait complètement perdu la vue. Entendant raconter tous les prodiges arrivés à la chapelle du Pont, elle se prit d'espoir d'être elle-même guérie par la Sainte Vierge. De fait, elle se fit conduire devant l'image sainte, et sa prière fut si fervente, sa dévotion si grande, que Marie l'exauça aussitôt : la vue lui fut rendue.

Les faits miraculeux rapportés ci-dessus furent racontés, le 4 septembre 1646, au P. Jacques Branche, dont nous avons plusieurs fois parlé, par les personnes mêmes qui en avaient été les sujets, ou par les prêtres et ecclésiastiques qui en avaient été les témoins et qui les attestèrent avec serment et par écrit. L'historien termine son récit en disant : « C'est une chose certaine et connue de tous que « ceux qui font leurs dévotions à Notre-Dame du Pont, en « état de grâce, ou qui s'y confessent et communient « dévotement, y trouvent le remède de leurs infirmités. »

D'autres guérisons merveilleuses durent suivre celles que nous venons de raconter ; mais il ne s'est pas trouvé de chroniqueur pour nous en conserver le souvenir. Par suite de ces faveurs extraordinaires, les dons, les offrandes, les fondations durent affluer à Notre-Dame du Pont. Nous n'en avons cependant trouvé qu'un petit nombre ; en voici une datée du 10 octobre 1682.

Messire Guillaume Tongas, natif de Béziers, procureur principal des gabelles à sel du Languedoc, au département d'Auvergne, Velay et Gévaudan, faisait sa résidence dans la ville de Murat. Devant Rougrée, notaire royal, il donna à la chapelle de Notre-Dame, appelée du Pont de Bredon, des-

Digitized by Google

servie par le curé et les prêtres de la communauté de l'église paroissiale de Bredon, la somme de deux cents livres en capital. Le revenu de cette somme doit être employé à entretenir, à perpétuité, un cierge de cire blanche, au chandelier attaché au pilier de la chapelle de saint Joseph. Ce cierge sera allumé à toutes les messes qui seront célébrées, soit à l'autel de Notre-Dame, soit à l'autel de Saint-Joseph, depuis le *sanctus* jusqu'à la communion. On devra aussi l'allumer pendant la communion des fidèles lorsqu'elle aura lieu avant ou après la messe.

Comme le revenu de la somme donnée est plus que suffisant pour satisfaire à cette fondation, le sieur Tongas veut aussi qu'il soit célébré, chaque année, dans la chapelle de Notre-Dame du Pont, deux messes de *requiem*, avec diacre et sous-diacre, suivies du chant du *Libera*, pour le repos de son âme, de celles de sa femme, Marquèze Aymar, et de ses parents. L'une de ces messes sera dite le 10 octobre, date de la fondation et anniversaire de la mort de défunte dame Aymar ; et la seconde le 19 mars, fête de saint Joseph. Comme le fondateur est étranger et que ni lui ni les siens ne pourront tenir la main à ce que la fondation soit acquittée selon ses intentions, il charge de ce soin une honnête femme, Madeleine Andrieu, veuve d'Etienne Charivaribeyre, qui veut bien s'en charger en son nom et au nom de ses héritiers. La somme est versée entre les mains de Pierre Davidat, notaire, habitant de Murat, qui en donne quittance et l'assigne sur un pré à lui appartenant, situé à Lavaissière.

En dehors de ce qui concerne la fondation elle-même, nous avons deux remarques à faire sur cet acte. La première c'est la preuve que nous y trouvons de la dévotion à saint Joseph à la fin du XVIIe siècle. La seconde, c'est le respect que les laïques eux-mêmes portaient alors aux règles de l'Eglise qui, pour eux, passaient avant leur piété privée. Une rubrique du Missel romain prescrit en effet d'allumer un troisième cierge, du côté de l'épître, depuis le commencement du canon jusqu'à la communion. Ce règlement est tombé aujourd'hui en désuétude en France, où il n'est guère observé que dans les séminaires et quelques maisons religieuses.

Digitized by Google

Il est fait mention de la chapelle du Pont dans l'acte de prise de possession de la vicomté de Murat, par M. de Chadefaux, au nom de Messire Jean-Antoine de Lastic, abbé de Sieujac, prieur de Bredon et d'Allanche. Il y est dit que, le 5 juillet 1697, les commissaires descendirent de Murat et se rendirent, d'abord au moulin de Laborie, puis à la chapelle de Notre-Dame où le curé fit sonner les cloches, ouvrit la porte de l'église, offrit l'eau bénite et conduisit le mandataire au pied de l'autel, où il fit sa prière du côté de l'évangile. Puis on se rendit à Virargues.

Vers le commencement du XVIIIe siècle, quelques personnes de Murat, plus particulièrement dévotes à Notre-Dame du Pont, faisaient élection de sépulture dans sa chapelle. Dans ces cas le curé de Bredon avait le droit de présider à la levée du corps et à l'inhumation.

Enfin nous trouvons dans le testament de Toinette Bergol, du lieu d'Ussel, en Planèze, fille dévote du Tiers-Ordre de saint Dominique, qu'elle laisse une certaine somme pour faire dire des messes à son intention, soit dans la chapelle de Notre-Dame de Lescure, soit dans celle de Notre-Dame du Pont de Bredon (17 novembre 1780).

Quelques années après, la chapelle fut emportée par la tourmente révolutionnaire, de telle sorte qu'il n'en reste plus de vestige. Bien plus, ce lieu vénérable, sanctifié par tant de prières et de prodiges, est aujourd'hui occupé par un ignoble fumier !

Pour la statue qu'on y vénérait, elle a été transportée dans l'église de Bredon et placée sur l'autel situé au fond de la nef du midi, à côté du maître-autel, où on la voit encore aujourd'hui. Le pied de la statue a été coupé, on ne sait à quelle époque, et remplacé par un socle carré. Autrefois dorée, elle a été peinte par dessus la dorure, ce qui fait que la couleur s'écaille en différents endroits. Cette vénérable image n'est aujourd'hui l'objet d'aucun culte particulier, ou du moins d'aucun pèlerinage. Puissent ces quelques lignes rappeler l'attention et la dévotion des fidèles sur une statue environnée d'une si éclatante auréole de prodiges, et dont Dieu a voulu autrefois faire l'instrument de ses miséricordes!

L'église de Bredon, consacrée en 1095 par l'archevêque

Digitized by Google

de Toulouse, assisté de saint Hugues de Cluny, visitée quelque temps après par Urbain II, renferme aussi une autre statue assez remarquable et bien conservée de la Sainte Vierge, qui date peut-être de la consécration de l'église. C'est un des joyaux artistiques et religieux dont ce vieux sanctuaire est pour ainsi dire rempli.

Fig. 45. Vierge romane à Bredon.

O Marie ! O Notre-Dame de Bredon, nous portons à vos pieds nos infirmités, nos péchés, nos misères de toute sorte, afin que vous nous en obteniez la délivrance. Tant de pauvres infirmes ont été soulagés, tant de malheureux ont trouvé en vous le remède à leurs maux, que ce souvenir nous redonne l'espérance, excite dans notre cœur une confiance absolue dans votre maternelle bonté. N'êtes-vous pas toujours en effet le canal d'où coulent sur le monde les eaux de la divine miséricorde ? Nouvelle Rebecca, je vous vois debout auprès de la source infinie de tout bien, y puisant sans cesse pour répandre sur les hommes les flots abondants de la grâce. Ah ! laissez-en tomber quelques gouttes sur nos âmes altérées et souillées ; purifiées aussitôt, elles verront refleurir en elles toutes les vertus. Notre-Dame du Pont, soyez pour nous ce pont mystérieux qui nous fera passer de cet exil dans la patrie, de la terre au ciel, où, pendant toute l'éternité, notre bonheur sera de vous contempler et de vous bénir. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal, I. 294. IV. 425. — J. Branche : *La vie des saincts et sainctes d'Auvergne* I. 84, 90. — Delort : *Notice historique sur Notre-Dame des Oliviers*, p. 87. — Archives départementales.

Digitized by Google

CHAPITRE III

NOTRE-DAME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

A NEUSSARGUES

Regina sine labe concepta,
ora pro nobis.
Reine conçue sans péchés,
priez pour nous.
(Lit. lauret.)

La première église paroissiale consacrée, dans le diocèse, à l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, même avant la définition du dogme, est celle de Neussargues.

Neussargues est un démembrement de Moissac dont l'église, dédiée à saint Hilaire, en portait autrefois le nom. Mais quand ce prieuré eut été donné à l'abbaye de Moissac, en Basse-Auvergne, il prit la dénomination de l'église maîtresse. Très ancienne, l'église de Moissac est plus large que longue, n'ayant jamais été terminée. La Providence avait ses vues.

Trois frères Benoid, nés au château de Neussargues, étaient entrés dans l'état ecclésiastique. Deux, MM. Paul et Adrien, exercèrent le saint ministère dans le diocèse de Bourges, où ils étaient en grande considération auprès de l'archevêque. Retirés au pays natal, ils conçurent le projet de faire don au diocèse de leur château paternel, pour servir à une maison de retraite pour les prêtres infirmes ; mais ils vinrent à mourir subitement l'un et l'autre sans avoir réalisé leur pieux dessein. Leur frère, Félix Benoid, curé de la Chapelle-Alagnon, pour donner à ce projet

Digitized by Google

un commencement d'exécution, fit bâtir une chapelle assez vaste, indispensable pour l'œuvre rêvée (1851, 1852). Au cours de l'exécution des travaux, il survint tant de difficultés pour l'établissement qu'il avait en vue que M. l'abbé Benoid abandonna la propriété de la chapelle aux habitants de Neussargues, qui la terminèrent.

Cette église fut bénite le 11 juillet 1853, jour de la Translation de saint Benoît, par M. le curé de la Chapelle-Alagnon, spécialement délégué par Mgr Lyonnet, sous le titre de l'Immaculée-Conception, dont la fête fut fixée au second dimanche de l'Avent, avec saint Benoît pour patron secondaire. Elle mesure 20 mètres de long, sur 6 mètres 50 de large. Le chœur est hexagonal, et deux chapelles latérales donnent à l'ensemble la forme d'une croix latine. Desservie d'abord par un chapelain, elle fut érigée en succursale en 1856.

Modeste encore dans ses proportions, cette église est certainement appelée à prendre une grande importance. Sa situation à la jonction de deux vallées, celle de l'Alagnon et celle de la rivière d'Allanche, est des plus avantageuses. Déjà, en 1581, les huguenots avaient compris tout le profit qu'ils pourraient retirer de cette position exceptionnelle, car ils s'y étaient établis pour explorer la campagne, d'un côté jusqu'à Massiac, de l'autre jusqu'à la Chapelle et Bredon.

Depuis la construction de l'église de l'Immaculée-Conception, les évènements ont marché : le chemin de fer d'Arvant à Figeac a traversé le Cantal, et une gare, qui prend de plus en plus de l'importance, a été établie à Neussargues ; c'est là aussi que vient aboutir l'embranchement de Marvejols à Saint-Flour, en attendant qu'une nouvelle voie ferrée, qui s'impose, aille rejoindre, à Bort, par Allanche, Marcenat, Condat, le chemin de fer de Clermont à Eygurandes, reliant la Lozère à la Corrèze par une voie directe. Dans peu de temps cette station sera incontestablement la plus importante du Cantal, supérieure à celle de Murat et même d'Aurillac, Aussi la Compagnie d'Orléans a-t-elle voté la somme de deux millions six cent mille francs pour la construction d'une nouvelle gare à Neussargues ; deux cent mille francs vont être employés prochainement. Les grandes

Digitized by Google

constructions sont ajournées à l'ouverture de la ligne de Bort.

Or, avant que tout ceci put être prévu, la Vierge Immaculée avait pris possession officielle de ces lieux, pour y établir son doux empire et l'empire de son Fils. Pour arriver à ce but, Marie s'est servie des pieuses intentions des trois frères Benoid, en tant qu'elles favorisaient les desseins miséricordieux de la Providence. Ils ont bâti une église dédiée à l'Immaculée Conception, qu'ils voulaient affecter, avec leur château, à une maison de retraite pour les prêtres infirmes. Mais quoi ? Une maison de retraite en ces lieux où tant de bruit, de mouvement, d'agitation va se produire, où des flots de population vont affluer et se croiser incessamment, venant du nord et du midi, du levant et du couchant ! Des prêtres infirmes sur ce point où va se former une agglomération considérable d'ouvriers, d'étrangers, de voyageurs, où les pèlerins peut-être vont affluer, où le zèle sacerdotal aura un si vaste champ à cultiver ! Les bons abbés Benoid n'étaient point dans les secrets de Dieu, qui ne permit pas que leur dessein, si louable d'ailleurs, se réalisât. Mais aujourd'hui les vues de la Providence deviennent évidentes pour les moins clairvoyants.

Les lignes qui précèdent étaient écrites, lorsque nous avons appris le détail suivant parfaitement authentique.

Un des abbés Benoid étant allé faire son pèlerinage à Ars fut immédiatement remarqué du saint curé qui, avant de le confesser, l'appela par son nom et lui dit : « Vous êtes de Neussargues, dans les montagnes du Cantal. Votre localité est appelée à devenir très importante. »

Enfin voici un dernier détail ou l'on reconnaîtra la main de Marie. Le prêtre dévoué que la sagesse de Monseigneur a appelé, depuis deux ans, à la direction, ou mieux à la fondation définitive de cette paroisse, est un enfant de Notre-Dame des Miracles qui l'a béni à sa naissance ; Notre-Dame de la Font-Sainte a eu les débuts de son zèle ; et, à Condat, Notre-Dame de Feniers et Notre-Dame de la Borie d'Estaules ont achevé de le former au ministère sacré des âmes. C'est alors seulement que le Sacré-Cœur l'a envoyé à l'Immaculée-Conception de Neussargues. Tout ceci est-il

Digitized by Google

pur hasard, ou le résultat de combinaisons humaines? Nul n'oserait le dire. Au reste le nouveau curé, sans ambition d'ailleurs, mais poussé par les évènements, médite déjà le plan d'une église plus belle et plus vaste, que l'avenir réclame et que les besoins actuels exigent déjà.

D'autres églises ou chapelles ont été aussi, depuis celle de Neussargues, dédiées sous le titre de l'Immaculée-Conception, et leur nombre ne fera que croître avec le temps. C'est d'abord un oratoire élevé, en 1855, à l'entrée du tunnel du Lioran, sur la paroisse de Saint-Jacques-des-Blats, par M. Astruc, curé, l'année qui suivit la définition du dogme.

C'est, à Aurillac, la riche et délicieuse chapelle de l'Enfant-Jésus, du style gothique le plus pur, dont nous avons déjà parlé au chapitre de Notre-Dame du Cœur.

C'est encore dans l'église de Sansac-Veinazès, la chapelle, ou mieux la grotte de Notre-Dame de Lourdes. En 1876, M. l'abbé Fuzet, alors curé de Sansac, voyant l'état de délabrement où se trouvait la chapelle de la Sainte Vierge, résolut de l'embellir, en simulant, avec des pierres de différente nature, la grotte miraculeuse de Lourdes. Les statues de la Vierge Immaculée et de Bernadette, de grandeur naturelle, y furent ensuite placées et, le 8 décembre 1876, eut lieu la cérémonie d'inauguration, présidée par M. le Doyen de Montsalvy et terminée par une magnifique procession aux flambeaux. L'année suivante, la chapelle fut affiliée à la basilique de Lourdes, et l'archiconfrérie de Notre-Dame de Lourdes établie, à la même époque, dans l'église de Sansac, compte aujourd'hui plus de cinq mille associés. Depuis lors a lieu une retraite annuelle, commençant le 1er décembre et se terminant le 8, qui est jour férié pour la contrée, en même temps que l'Immaculée-Conception est devenue la fête patronale de la paroisse. Dans cette chapelle, aujourd'hui très fréquentée et décorée d'*ex-voto*, on reçoit un grand nombre d'honoraires de messes, et bien des grâces prodigieuses ont été obtenues. On cite, en particulier, un enfant du Murgat, paroisse du Prat, lequel était complètement paralysé des jambes, et qui fut guéri

Digitized by Google

dans la chapelle même, après avoir prié et bu de l'eau de Lourdes.

C'est enfin le Pensionnat des Frères de Saint-Viateur, établi, en 1884, à Saint-Angeau, près Riom-ès-Montagnes, qui s'est également placé sous la protection de Marie Immaculée. Un fait récent prouvera que ce n'est pas en vain qu'on l'a prise pour patronne. Un des élèves était tombé gravement malade d'une bronchite suffocante, compliquée d'une angine couenneuse ; le docteur n'espérait plus, et un soir, en partant, il dit que le malade n'avait pas plus d'une heure de vie. On s'était adressé à Marie Immaculée et à saint Joseph (c'était au mois de mars) ; on redouble de prières, on fait prier, et le lendemain on remarque un mieux sensible. Le docteur, qu'on informe par dépêche, ne pouvait y croire, et il fallut un second télégramme pour le décider à revenir à Saint-Angeau constater lui-même que tout danger avait disparu. L'enfant ne tarda pas à entrer en convalescence (1886). A la même époque, beaucoup d'enfants moururent de la petite vérole, dans les environs de Riom : Saint-Angeau ne perdit aucun des siens.

O Marie, ô Reine conçue sans péché ! Nous voici à vos pieds dans ce sanctuaire, le premier dédié à votre Immaculée Conception dans nos religieuses montagnes, pour vous féliciter et nous réjouir, encore une fois, avec vous, de ce privilège, si cher à votre cœur. Dans votre miséricordieuse bonté, vous avez voulu comme prendre de nouveau possession de la Haute-Auvergne, en tout temps si dévouée à votre culte, en venant poser votre trône immaculé sur l'un des points les plus importants du mouvement et de l'industrie modernes dans notre pays. Soyez bénie de cette nouvelle marque de votre bonté à notre égard. Puissions-nous correspondre à vos miséricordieux desseins, en servant avec plus de fidélité votre Fils, notre Dieu, en vous honorant vous-même par une plus grande pureté de vie ! Puissent toutes les foules qui passeront et repasseront devant votre sanctuaire, emportées par la rapide vapeur, recueillir les bénédictions que votre cœur ne manquera pas de leur envoyer ! Puisse notre pays tout entier, en se dévouant de

Digitized by Google

plus en plus à votre culte et à votre amour, profiter pleinement des grâces que votre maternelle bonté lui tient en réserve ! Ainsi soit-il.

Dictionnaire du Cantal, IV. 350. — Notes de M. Peyralt e, curé de Neussargues ; de M. Fuzet, curé de Saint-Constant, et de M. Vidal, aumônier à Saint-Angeau, 1888.

Fig. 46. Saint Pierre Damien, qui composa et récita le premier le petit office de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

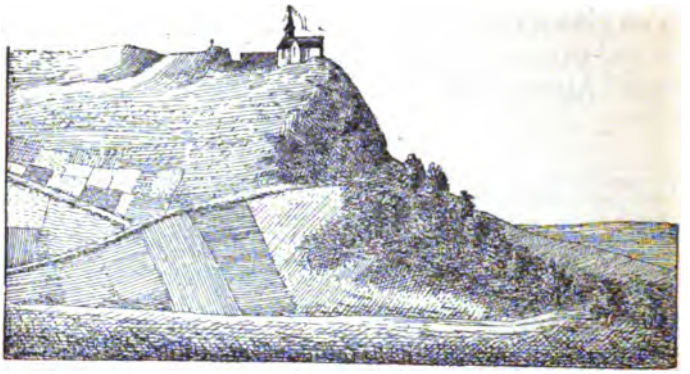


Fig. 47. Chapelle de Notre-Dame de Valentines.

CHAPITRE IV

NOTRE-DAME DE VALENTINES

Paroisse de Ségur

Luce splendida fulgebis.
Vous brillerez d'une lumière éclatante.
(Tob. XIII. 13.)

ous trouvons à l'origine du pèlerinage de Valentines une de ces gracieuses légendes que le Moyen-Age nous a léguées en si grand nombre. Assurément on ne peut pas chercher à donner une certitude historique à toutes ces pieuses traditions; mais on ne doit pas non plus les mépriser et les rejeter absolument, car souvent sous le voile du merveilleux se cache un fait qu'il est facile d'en dégager.

Voici la légende de Notre-Dame de Valentines :

Un roi, ou un grand seigneur de France, s'était engagé seul et sans guide dans nos montagnes durant la mauvaise

Digitized by Google

saison. Une grande quantité de neige couvrait la terre. Aveuglé par les tourbillons, le noble voyageur ne tarda pas à perdre sa route. En vain il essaya de la retrouver : ses tâtonnements ne font que l'égarer de plus en plus. A bout de forces, il s'arrête. Et d'ailleurs comment continuer sa route? Un abîme s'ouvre sous ses pas, dans lequel il a failli se précipiter, ne l'apercevant pas. Tout à coup un rayon de soleil luit à ses yeux et lui montre dans l'anfractuosité d'un rocher, une statue de la Sainte Vierge. Il se prosterne et s'engage par vœu, s'il échappe au danger où il se trouve, de faire élever une chapelle en l'hónneur de Marie, dans le lieu même où il vient de découvrir sa statue. Aussitôt le temps devient serein; le grand seigneur est sauvé et il accomplit son vœu.

Cette légende, profondément enracinée dans les traditions du pays, nous rapporte-t-elle un fait réel dans toutes ses circonstances, ou faut-il n'y voir que l'enjolivement d'un fait très simple en lui-même, la fondation de la chapelle de Valentines par un seigneur des environs? Il n'y aurait rien d'étonnant qu'un des barons de Mercœur, possesseurs pendant si longtemps de la terre de Valentines, se fut égaré sur ces montagnes en parcourant ses vastes domaines. Après avoir couru un grand danger, il dut, comme il arrivait fréquemment dans ces temps de foi vive, implorer le secours de la *Consolatrice des affligés* et lui faire une promesse, qu'il eut à cœur d'accomplir ensuite. Il n'y a là rien que de très naturel et de très plausible.

Mais à quelle époque eut lieu cet événement? A quelle date remonte le pèlerinage? C'est ce qu'il est impossible de déterminer d'une manière absolue. Toutefois on peut dire qu'il remonte au moins au XIIIe siècle, car la statue vénérée à Valentines semble présenter les caractères de la sculpture de cette époque.

Peu de temps après la construction de la chapelle dut s'élever le château dont les ruines se voient encore, avec celles de quelques maisons, aux environs du sanctuaire. Ce fortin n'a été détruit que peu d'années avant la révolution, car naguère encore les vieillards se rappelaient avoir vu les fenêtres presque intactes, avec leurs barreaux de fer.

Digitized by Google

A l'époque de la reconstruction de la chapelle de Valentines (1853), un enfant de chœur (M. Martin) recueillit, parmi les débris de l'ancien monument, un fragment d'écusson où se voient deux lis sculptés. On a cru y reconnaître la partie inférieure des armes de la famille d'Estaing (1) qui posséda la terre de Valentines de 1319 à 1350, et on en a conclu que les d'Estaing avaient rebâti, vers ce temps, la chapelle de Valentines. Mais il faut remarquer d'abord que cet écusson pourrait bien être l'écusson de France ; ensuite qu'il n'était point incrusté dans le mur, mais simplement posé sur une pierre en saillie au dessus de la porte. On ne peut donc rien en conclure pour la reconstruction de la chapelle par les d'Estaing au XIVe siècle.

Quoi qu'il en soit de cette reconstruction, ce que l'on sait positivement c'est qu'en 1262 Robert Ier, duc de Mercœur, dota la chapelle de Valentines d'une rente de cinq cents livres clermontois, générosité qui prouverait que les ducs en étaient les véritables fondateurs et que ce lieu était dès lors en très grande vénération.

Le registre de Guillaume Trascol, archidiacre de Saint-Flour, au commencement du XIVe siècle, semble dire, s'il ne fait pas erreur, qu'à ce moment Valentines dépendait de Vernols, dont le curé payait, pour la chapelle, ce qu'on appelait *la procuration,* c'est-à-dire le droit perçu à l'occasion de la visite pastorale.

Un siècle plus tard (1410), nous trouvons noble Michel de Tournemire qui porte le titre de vicaire de Valentines. La chapelle dépendait alors du célèbre monastère de la Chaise-Dieu, comme du reste le prieuré de Ségur.

En 1535, la vicairie de Valentines est qualifiée de *prieuré rural,* situé sur la paroisse et proche de Ségur.

En 1633, Pierre Poncet était vicaire de Valentines. Il fit fondre pour la chapelle une cloche qui a subsisté jusqu'à nos jours, mais a péri dans l'incendie de 1887. Elle portait cette inscription : † *In omni tribulatione et augustia succurrat nobis V. M. Mre Pierre Poncet, v. de Valentines. 1633 (ou 1635).* — « Que la Vierge Marie nous secoure dans toutes nos

(1) *D'azur à trois fleurs de lis d'or, au chef du même.*

Digitized by Google

tribulations et nos angoisses. — Pierre Poncet, vicaire de Valentines. 1633. » — Sur la cloche on voyait deux médaillons, dont l'un renfermait le monogramme de Jésus et l'autre une image de la Vierge portant l'Enfant sur le bras gauche. Cette inscription constatait la confiance qu'on avait, au XVIIe siècle, en Notre-Dame de Valentines, et la pieuse coutume des fidèles de recourir à elle en toutes sortes de nécessités.

La nomination au prieuré de Valentines appartenait primitivement aux de Brezons, puis passa à la maison de Lorraine-Harcourt et enfin à celle de Cassaignes-Miramont qui y nommait encore à la fin du XVIIIe siècle.

Il y avait au village de la Gazelle, situé au dessous de la chapelle de Valentines, un temple protestant qui continua à être fréquenté pendant tout le XVIIe siècle; mais il devait crouler enfin en face de Celle *qui a vaincu les hérésies dans le monde entier*. Les registres de l'église de Ségur contiennent en effet un certain nombre d'actes d'abjuration qui vont de 1670 à 1716, où se lisent les noms d'une quarantaine de calvinistes, hommes et femmes, quelque fois des familles entières, qui rentrent dans le sein de l'Eglise, et M. le Curé de Ségur pouvait rendre témoignage à Massillon, lors de sa visite pastorale, en 1735, que cinq familles de nouveaux convertis s'acquittaient régulièrement de leurs devoirs religieux.

Mais si Marie ramène les égarés dans le bercail du bon Pasteur, elle a soin de porter les cœurs fidèles à l'amour et au culte de son divin Fils. Nous en trouvons ici, comme partout, des preuves nombreuses dont voici quelques unes.

Le 27 juillet 1604, François de Saulnier, écuyer, fonde dans l'église de Ségur quatre grand'messes, dont l'une, en l'honneur de Notre-Dame, sera chantée le dimanche de *Quasimodo*. En même temps il fait une fondation pour que les curé et prêtres de Ségur chantent les Complies, tous les dimanches de l'année, dans le chœur de l'église paroissiale.

En 1670, Jean, Claude et Gabriel Teissière, sieurs de la Rive, « considérant les grands cultes divins qui se font ordinairement dans l'église de Ségur », donnent pour l'augmenter deux cent quarante livres en capital, pour la fonda-

Digitized by Google

tion de quarante-huit messes, et en particulier une messe de Notre-Dame, tous les seconds samedis de chaque mois.

Roche, de la Gazelle, fait aussi une fondation de messes dans la chapelle même de Valentines, fondation acceptée par Jacques Sagettes, docteur en théologie, curé de Ségur (1676). En 1727, fondation de cinq autres messes dans la même chapelle. Enfin dans son procès-verbal de visite (4 mai 1779), Mgr de Bonal, évêque de Clermont, constate qu'il y avait une fondation de dix-huit messes par an dans la chapelle de Valentines, en faveur du Curé de Ségur, qui avait été autorisé à les acquitter dans son église où existait, à cette époque, une confrérie du Saint-Sacrement. Des fondations beaucoup plus nombreuses devaient avoir été faites en faveur du Chapelain lui-même.

Une petite brochure, imprimée à Clermont en 1769, nous fait connaître sommairement l'état du pèlerinage vers la fin du siècle dernier ; voici ce qu'on y lit :

« Ce n'est pas une nouvelle dévotion que je propose aujourd'hui au public ; Notre-Dame de Valentines est connue d'un temps immémorial ; l'ancienneté de la chapelle en fait foi. Son pouvoir auprès de Dieu est attesté par une infinité de miracles de toute espèce opérés par son intercession ; l'occurrence des peuples qui s'empressent à venir l'honorer, malgré l'éloignement, les difficultés du chemin et les aspérités du lieu où la chapelle est située, prouve assez qu'on est pleinement persuadé du puissant crédit de la Mère de Dieu, qui s'est choisie Valentines de préférence à tout autre lieu, afin d'y recevoir les vœux et les prières des fidèles. Aussi toutes les nouvelles dévotions érigées en l'honneur de la Sainte Vierge n'ont pu détourner le peuple de venir à Valentines, encore moins lui persuader que son ancienneté ait affaibli son pouvoir, ni amoindri son crédit auprès du Seigneur, qui semble se plaire de plus en plus à favoriser les dévots à Notre-Dame de Valentines par les merveilles qu'il y opère chaque jour. »

Dans cette même notice on indique que la chapelle est ouverte, depuis le lundi de Pâques jusqu'à la Toussaint, tous les jeudis, lorsque le temps le permet ; le lundi de la Pentecôte et tous les jours de fête de la Sainte Vierge, tant

Digitized by Google

en hiver qu'en été. Ces jours-là le Prieur (de Ségur?) se trouvera à la chapelle, ou enverra quelqu'un à sa place. Les pèlerins qui désiraient s'y rendre un autre jour que ceux fixés ci-dessus devaient s'adresser, à Allanche, à M. Marsaing, prêtre, où à la Gazelle, chez Chardon, qui avertirait M. le Prieur. Ainsi les pèlerins qui venaient de la montagne prenaient en passant à Allanche le prêtre qui devait leur dire la messe, et ceux qui venaient de la vallée faisaient avertir le Prieur qui demeurait à Ségur, où une maison porte encore le nom de *maison du Prieur*. On recommandait enfin aux fidèles qui ne pouvaient faire le pèlerinage de réciter chez eux les prières de la neuvaine, qui sont absolument les mêmes du reste que celles de la neuvaine de Notre-Dame du Port et de Notre-Dame des Miracles. A la fin de la notice se trouve un cantique ou complainte, d'un style fort naïf, en l'honneur de Notre-Dame de Valentines.

Dix ans plus tard, le procès-verbal de visite, mentionné plus haut, semble indiquer un abandon presque complet de la chapelle de Valentines, qui avait été cependant réparée en 1706; il est vrai qu'on approchait de la Révolution. Mgr de Bonal se rend lui-même à la chapelle et constate que la pierre sacrée de l'autel est à nu, que le tabernacle n'est point revêtu à l'intérieur d'une étoffe de soie, que le ciboire en cuivre a besoin d'être redoré, ainsi qu'un reliquaire sans inscription et sans authentique; que le clocher menace ruine, que le pavé a besoin d'être refait, le lambris, blanchi, et une fenêtre, vitrée; enfin que le confessionnal est à remplacer. Une ordonnance, datée d'Allanche, le lendemain 5 mai, charge M. le curé de Vèze de dresser un état du mobilier et prescrit de faire les réparations voulues, dans l'espace de huit mois, sous peine d'interdit de la chapelle.

Dix autres années encore et la Révolution éclatera, qui fera d'autres ruines bien plus difficiles à réparer. Le curé de Ségur, à cette époque, se nommait Daniel. Incarcéré d'abord à Aurillac, comme bon nombre d'autres de ses confrères restés fidèles, puis remis en liberté vers le commencement de juillet 1795, il se hâte de rentrer dans sa paroisse. Il allait son chemin, silencieux et pressé de revoir les brebis de son bercail, lorsqu'il est reconnu de loin, du

Digitized by Google

hameau du Barry, situé au-dessous du rocher de Valentines, par un de ses enfants spirituels. Joyeux de revoir un père si religieusement et si tendrement aimé, celui-ci voudrait le saluer, mais il est trop éloigné pour pouvoir être entendu. Alors une heureuse idée lui vient à l'esprit. « Vite, vite ! dit-il, sonnons la cloche. » Alors tous s'empressent. On exhume la cloche de Valentines, enfouie en 1792 dans un coin du jardin du Barry ; on improvise des tréteaux où on la suspend et bientôt la cloche bénie, restée si longtemps muette, fait retentir les échos de la vallée, saluant le retour du pasteur bien-aimé. A ce son bien connu, celui-ci ne peut se défendre d'une douce émotion : son cœur bat de joie et ses lèvres laissent échapper ces paroles : « Ah ! Dieu soit béni ! La foi n'est pas encore morte dans le cœur de mes paroissiens ! » La tempête révolutionnaire n'était pas encore complétement passée ; ce n'était qu'un moment d'accalmie entre deux orages ; mais du moins le pasteur ne fut plus arraché à son troupeau, et, le calme revenu, il le gouverna paisiblement jusqu'à sa mort (1813).

Fig. 48. N.-D. de Valentines.

Comme la cloche bénie, la statue miraculeuse de Marie avait été soustraite à la fureur des révolutionnaires par une pieuse famille du village de la Gazelle. Cette sainte image, que sa forme et son état actuel permettent de considérer comme très ancienne, est en bois de noyer, haute de 0,95 centimètres et représente la Vierge assise sur un siège à trois pieds. L'enfant Jésus est assis sur les genoux de sa mère, l'une des mains levée pour bénir et l'autre tenant le globe du monde. La sculpture de ce groupe est assez grossière. Le visage de la Vierge et celui de l'enfant Jésus, qui étaient primitivement de la couleur du bois, ont été badigeonnés de plâtre et de céruse, ainsi que les pieds et les mains. Le reste de la statue et le siège lui-même sont peints en bleu clair. Un manteau d'argent recouvre habituellement la sainte image, ne laissant voir que les deux visages de l'Enfant et de la Mère.

Après la tourmente révolutionnaire, Marie reprit pos-

Digitized by Google

session de son sanctuaire aérien et les pèlerins retrouvèrent le chemin de la montagne. L'oratoire, rouvert en 1806 par la permission de M. de Rochebrune, vicaire général de Mgr de Belmont, ne tarda pas à être fréquenté comme aux anciens jours; ce qui engagea le pape Grégoire XVI à l'enrichir de précieuses indulgences, concédées à perpétuité par un bref du 10 mai 1843. Il y a deux indulgences plénières que l'on peut gagner, l'une le jour de la Nativité, qui est la fête patronale de la chapelle, et l'autre le jour de l'Assomption, aux conditions ordinaires. Il y a de plus une indulgence de sept ans et de sept quarantaines que l'on peut gagner le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, en visitant le sanctuaire et priant aux intentions du Souverain Pontife.

Cependant le sanctuaire, plusieurs fois foudroyé, exposé à tous les vents, menaçait ruines, et ne pouvait d'ailleurs, à cause de ses petites dimensions, abriter les nombreux pèlerins qui s'y rendaient aux deux solennités principales que nous venons de mentionner. Le besoin de le restaurer se faisait donc impérieusement sentir. M. l'abbé Chanson, curé de Ségur, devait conduire cette œuvre à bonne fin.

En combinant ses moyens d'exécution, il avait fait très large la part de la Providence; la Providence ne lui fit point défaut. Le site est élevé; on n'y arrive que par un chemin long, difficile, montueux; d'autre part, la pierre de taille, le sable, la chaux, les bois de construction sont à une grande distance. Mais les paroissiens, non seulement de Ségur, mais de Dienne, de Saint-Saturnin, d'Allanche se sont offerts et ont consacré à cette œuvre leur bourse, leurs bras, leurs bestiaux pour les transports. Lorsque le soin des récoltes prend les heures du jour, la nuit est consacrée à l'œuvre de la chapelle. On craindrait de perdre la protection de la reine du Ciel, si l'on ne s'associait au mouvement général. Plusieurs accidents, arrivés à des personnes qui avaient refusé de prendre part à ces saints travaux, furent regardés comme des châtiments providentiels. Enfin le nouveau sanctuaire, commencé sur de plus vastes proportions, en 1853, fut terminé durant l'été de 1854.

Digitized by Google

Le plan du nouvel édifice, flanqué de deux chapelles, offre l'apparence d'une croix latine. C'est un mélange de roman et de gothique que les règles de l'art condamnent, mais que le goût peu difficile des habitants de la campagne accepte, même avec admiration. La nef et l'abside, voûtées en plein cintre, mesurent 17 mètres de long, sur près de 6 mètres de large et 7 d'élévation. Les fenêtres sont tréflées et le clocher est surmonté d'une flèche élégante que l'on aperçoit de fort loin.

En l'absence de l'Evêque de Saint-Flour, M. Jalabert, vicaire général, fit la bénédiction du nouveau sanctuaire, le 6 août 1854, assisté de vingt-cinq ecclésiastiques. Plus de deux mille pèlerins étaient accourus à la cérémonie de toutes les contrées environnantes, en sorte que la procession, partie de Ségur, présentait, vue de la chapelle, un coup d'œil des plus pittoresques.

Depuis sa réédification, chaque année est venue apporter à la chapelle quelque nouvel embellissement. Ce sont trois autels en marbre, dont deux dédiés à la Sainte Vierge, le troisiéme à Saint Joseph ; c'est une table de communion, deux confessionnaux, une tribune complétant l'ameublement et l'ornementation du pieux sanctuaire.

La chapelle renferme encore quelques débris d'anciennes sculptures, parmi lesquels on remarque un panneau représentant l'Assomption, qui aurait, paraît-il, un certain mérite. La figure de la Vierge et les nombreuses têtes d'anges qui l'entourent forment un ensemble assez gracieux.

L'oratoire du pèlerinage ainsi terminé et en bon état, M. le curé Magne et les fidèles de Ségur songèrent à rebâtir, sur un plus vaste plan, l'église paroissiale fort insuffisante. Ils se réjouissaient déjà d'en finir bientôt avec les difficultés d'une laborieuse construction, et voilà que, avant même d'avoir terminé l'édification de leur église, ils sont condamnés à restaurer de nouveau celle de Valentines.

Le dimanche, 6 novembre 1887, un orage terrible éclatait sur les montagnes et le feu du ciel tombait sur la chapelle. Bientôt, malgré de prompts secours, le clocher est entièrement consumé et le reste de l'édifice reçoit des dommages considérables. Il est même presque miraculeux que tout

Digitized by Google

n'ait pas été détruit de fond en comble, tant le feu était activé par la violence du vent.

Cependant il n'a guère péri d'autre mobilier que la cloche séculaire du beffroi. Quand, les charpentes brûlées, elle est tombée à terre au milieu de la sacristie, elle était encore intacte. Mais bientôt la toiture s'étant affaissée sur elle, l'a brisée en plusieurs morceaux. Il s'est même produit un accident de personnes qui, heureusement, n'a eu aucune gravité, grâce sans doute à l'intervention de Notre-Dame, l'auguste patronne de ces lieux. Comment en effet expliquer, sans une protection providentielle, que trois hommes, précipités du haut du toit sur des monceaux de pierres, par une avalanche de tuiles qui a broyé l'échelle sur laquelle ils se trouvaient, se soient relevés avec quelques contusions sans gravité? Le seul souvenir de cette chute effraie encore tous ceux qui en ont été les témoins.

Voilà donc le bon curé de Ségur obligé de recommencer, dès aujourd'hui, son rôle de quêteur, pour réparer les dégâts causés. Mais les pieux serviteurs de Marie et les pèlerins de Notre-Dame de Valentines lui viendront sûrement et largement en aide.

Les noms des nouveaux bienfaiteurs seront ajoutés à ceux des anciens qu'on lisait dans un tableau appendu aux murs de l'édifice et qui sera rétabli, pour perpétuer le souvenir des uns et des autres. Tous auront part à un témoignage de reconnaissance plus efficace, c'est-à-dire au fruit de deux messes annuelles, fondées, en 1852, par ordonnance de Mgr l'Evêque de Saint-Flour, qui seront célébrées à perpétuité pour les bienfaiteurs, dans la chapelle de Valentines.

Bien que l'Assomption soit la fête principale du pèlerinage, la Nativité s'y célèbre avec la même solennité et les mêmes cérémonies. A l'une et à l'autre de ces deux fêtes, il y a une messe basse, vers les huit heures, pour les personnes qui veulent y communier, puis grand'messe à dix heures et demie, avec sermon et exposition du Saint-Sacrement. Après le chant des vêpres et la bénédiction qui suivent immédiatement la grand'messe, les ecclésiastiques présents sont

Digitized by Google

encore occupés assez longtemps à réciter les prières demandées par les pèlerins.

La fête de la Nativité est plus fréquentée par les personnes étrangères à la paroisse, mais le nombre n'en est plus aujourd'hui aussi considérable qu'autrefois. On ne vient guère plus du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire, et le pèlerinage n'est alimenté que par les paroisses voisines. Depuis la construction de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, à Maillargues, Allanche a cessé d'y venir en procession, comme elle le faisait jadis. Au lieu de ces longues files de pieux pèlerins que l'on voyait autrefois serpenter dans les montagnes des Fouillades et de Saint-Antoine, au lieu de ces voix nombreuses et sonores qui faisaient retentir les échos de Valentines et les rives de la Santoire, c'est à peine s'il arrive de ce côté quelques groupes d'infirmes dont la présence fait regretter la grande affluence du passé et le salutaire concours qu'elle donnait à la fête.

Notre-Dame de Valentines est invoquée pour toutes sortes de nécessités, mais particulièrement pour les enfants d'une complexion frêle et délicate ; le nombre de ceux qu'on y apporte annuellement en dévotion est quelquefois considérable. Bien des pèlerins y viennent aussi isolément, non plus pour demander des grâces, mais pour remercier Marie des bienfaits obtenus par son intercession. Comme par le passé, le pèlerinage est desservi par les prêtres de Ségur qui, à moins d'un temps exceptionnellement mauvais, se rendent à Valentines tous les jeudis depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, les lundis de Pâques et de la Pentecôte et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge.

Avant de quitter le sanctuaire de Valentines, jetons les yeux autour de nous : de la pointe élevée où nous sommes, quel beau panorama se déroule à nos pieds ! L'étendue de l'horizon, la richesse de la végétation, la Santoire qui coule à nos pieds en serpentant à travers de vastes prairies, la solitude qui règne autour de nous, et, au loin, les crêtes aiguës ou massives des monts du Cantal, tout ici élève l'âme, la saisit et la plonge dans une sainte et douce rêverie. Les heures s'écoulent vite dans ces hauteurs sereines, et la

Digitized by Google

prière est bien suave dans le sanctuaire si dévot de la Reine des Cieux !

O Marie ! O Notre-Dame de Valentines ! vous brillez sur cette montagne comme un phare de salut qui appelle au loin tous les malheureux naufragés de la grâce, tous les égarés de la vertu. N'est-ce pas vous qu'avait en vue le prophète, quand il disait : « Vous brillerez d'une splendeur éclatante ? » Du moins, l'Eglise vous applique ces paroles et vous les avez justifiées en ces lieux. Que d'égarés vous avez ramenés dans le droit chemin ! Que de malades vous avez guéris ! Que d'enfants vous avez rendus pleins de vie et de santé à leurs tendres mères qui tremblaient pour leurs jours ! Le souvenir de vos faveurs passées nous encourage à venir vous en demander de nouvelles. O Notre-Dame de Valentines ! dirigez toujours notre triste marche à travers cette vallée de larmes ; montrez-nous, pour nous les faire éviter, les sombres précipices du mal, qui nous feraient aboutir aux abîmes éternels ; guidez-nous toujours dans le chemin du bien et de la vertu, et montrez-nous sans cesse votre étoile qui nous conduira enfin dans les régions éternellement sereines du paradis ! Ainsi soit-il !

Dictionnaire statistique du Cantal, V. 317, 318. — *Manuel du pèlerin de Notre-Dame de Valentines*, par l'abbé Rouchy. 1879. — Notes communiquées par M. Magne, curé de Ségur-les-Villas, en 1885, et par M. Meiniel, vicaire, 1888. — *Semaine Catholique* de Saint-Flour, année 1887.

Digitized by Google

CHAPITRE V

NOTRE-DAME DE PITIÉ

DE MAILLARGUES

Paroisse d'Allanche

O quàm tristis et afflicta
Fuit illa benedicta
Mater Unigeniti !
Oh ! qu'elle fut triste et affligée la Mère du Fils unique de Dieu !
(Prose *Stabat*)

DANS la paroisse d'Allanche, au village de Maillargues, se trouve une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Pitié. Cette chapelle n'est pas ancienne, mais le culte rendu à l'image de Marie que l'on y vénère remonte à une date reculée. Bien que nous n'ayions pas de documents précis sur son origine, l'étude de l'histoire et des traditions locales nous porte à croire que cette statue aurait reçu les premiers hommages de la piété chrétienne dans le château de Mercœur, situé à Maillargues, sur le point culminant qui domine le vallon d'Allanche. Cette statue, en bois de tilleul, représente la Sainte Vierge assise, les mains jointes, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils.

La famille de Mercœur n'était pas moins remarquable par sa foi que par sa vaillance. Ses éminentes qualités méritèrent au dernier duc de ce nom l'honneur d'avoir pour panégyriste saint François de Sales. Le château de Maillargues devint, par le mariage de la dernière héritière de Mercœur avec un fils de Henri IV, la propriété du duc de

Digitized by Google

Vendôme ; il fut démoli par ordre de Richelieu, vers 1632. On en voit encore les ruines : ce sont quelques pans de murs qui semblent braver les injures du temps, pour attester aux générations qui se succèdent le néant des grandeurs humaines.

Ce château jouissait du droit de chapelle. L'image de Marie, qui en faisait le plus bel ornement, ne devait pas disparaitre sous le marteau des démolisseurs. Recueillie pieusement, elle fut conservée dans une maison du village, qui s'appelle encore la *maison du vicaire*, — probablement la maison du dernier prêtre chargé du service religieux de la chapelle de Mercœur. — C'est dans cette humble demeure que les fidèles vinrent désormais invoquer la Sainte Vierge. S'ils oubliaient leurs anciens seigneurs, ils n'oubliaient pas leur véritable souveraine. Bien plus, pendant que le nom même du château féodal et de ses maitres puissants s'effaçait peu à peu de leur mémoire, le nom de Notre-Dame de Pitié restait plus cher à leur cœur, et cet amour se transmettait, en grandissant, de génération en génération. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient eu la pensée de tirer de sa retraite obscure cette image vénérée et de lui dédier une chapelle. Les vieillards d'aujourd'hui ont entendu leurs pères manifester ce désir et déterminer, avant de mourir, la somme d'argent que leurs descendants devraient un jour affecter à la construction de cet édifice.

Ce vœu si ardent et si général fut réalisé, au moins en partie, au commencement de ce siècle. On construisit alors, à quelques mètres seulement de *la maison du vicaire,* un petit oratoire, dont il est fait mention dans l'*Histoire du culte de la Sainte Vierge en France*, par M. Hamon. La statue de Notre-Dame de Pitié y fut déposée ; près d'elle on plaça une lampe qui devait être toujours allumée, afin de rappeler, nuit et jour, aux passants, la sainteté de ce lieu. Les fidèles y venaient souvent prier par petits groupes, et parfois la paroisse entière, sous la conduite de son pasteur, s'y rendait processionnellement pour obtenir ou la cessation d'une calamité, ou quelque autre grâce importante.

Mais le modeste oratoire ne pouvait pas suffire. Aussi M. Costerousse, devenu curé d'Allanche en 1863, réjouit-il

Digitized by Google

tous les cœurs chrétiens quand il annonça, dès le commencement de son ministère pastoral, qu'il ferait tous ses efforts pour donner au village de Maillargues sa chapelle de la Sainte Vierge. Cette promesse devint un projet définitif le 24 août 1868 et fut réalisée durant le cours de l'année 1869.

Avec l'autorisation de Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour, dont la piété envers Marie était bien connue, on se mit courageusement à l'œuvre. L'enthousiasme était universel ; Maillargues était bien alors le village de la Sainte Vierge. Chacun apportait son concours : le riche donnait volontiers son argent, l'ouvrier sa modeste offrande, le pauvre, par son travail, venait en aide aux maçons. Tous étaient impatients de voir le couronnement de l'édifice. Les travaux, commencés en février 1869, étaient terminés à la fin du mois d'août de la même année.

Le 8 septembre, jour de la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, M. Costerousse, curé d'Allanche, bénissait la nouvelle chapelle. La statue vénérée, portée par les Enfants de Marie, venait occuper sa place d'honneur au dessus de l'autel, et un enfant de ce village, M. l'abbé Fleuret, aujourd'hui curé de Saint-Pierre de Montmartre, renouant la chaîne brisée du culte public, célébrait, pour la première fois depuis peut-être plus de deux siècles, les saints Mystères devant l'image de Notre-Dame de Pitié. Les heureux témoins de cette fête en gardent un impérissable souvenir. La bénédiction de la chapelle n'avait pas lieu un dimanche, néanmoins personne n'avait voulu travailler ce jour-là. La place de ces chrétiens n'était pas aux champs, mais auprès de Marie ; *c'était leur bon jour*, disaient-ils, *parce que c'était le beau jour de la Sainte Vierge.*

La chapelle de Notre-Dame de Pitié est placée sur la route d'Allanche à Peyrusse, à une petite distance de l'ancien oratoire. Elle n'a rien de remarquable dans sa construction : on ne peut pas faire, avec quelques mois de travail et des ressources restreintes, des merveilles en architecture. Mais si l'édifice est modeste en lui-même, il possède de très beaux vitraux de la maison Hirsch, de Paris, et une précieuse copie de la Sainte-Famille d'André *del Sarte*, dont

Digitized by Google

l'original est au Louvre. Le mobilier et le reste de l'ameublement, fournis par la charité chrétienne, ne laissent rien à désirer.

Mais les richesses d'un lieu de pèlerinage sont d'un ordre supérieur : ce sanctuaire est devenu pour la paroisse d'Allanche et pour les paroisses voisines un foyer précieux de dévotion envers Marie. Chaque jour, quelques fidèles viennent y prier ; l'assistance est plus nombreuse durant le temps de l'Avent et du Carême et pendant le mois de mai. Mais l'affluence est particulièrement considérable le jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fête patronale de la chapelle, célébrée le troisième dimanche de septembre. Ce jour-là, l'enceinte sacrée est trop étroite : la foule se répand au dehors, s'établissant partout où elle peut, jusque sur les rochers qui dominent la chapelle. Spectacle vraiment touchant que celui de cette multitude que la foi et la piété retiennent silencieuse et captive devant l'image de Marie !

C'est pour encourager ce mouvement pieux, que le Souverain Pontife Pie IX, de glorieuse mémoire, daigna accorder une indulgence plénière applicable aux défunts, aux conditions ordinaires, à tous les fidèles qui font, en ce jour de fête, la sainte communion dans la chapelle de Maillargues. — Telles sont les véritables richesses du sanctuaire de Notre-Dame de Pitié. Heureux ceux qui savent les apprécier et qui viennent y solliciter la protection de *Celle que l'on n'invoque jamais en vain !*

O Notre-Dame de Pitié, vous vous êtes plue à multiplier, sur notre terre d'Auvergne, les sanctuaires qui nous rappellent vos douleurs au Calvaire, comme si vous aviez voulu que le souvenir de vos ineffables tristesses nous fût plus souvent présent que celui de vos joies et de vos gloires. C'est qu'en effet la douleur, la souffrance, les peines de toute sorte remplissent ici-bas la plus grande partie de nos jours, et c'est pourquoi vous vous offrez à nous

Digitized by Google

comme un modèle de résignation et de courage. Obtenez-nous de votre divin Fils de vous imiter dans votre inébranlable constance. Ce ne sont plus de riches et puissants seigneurs que vous voyez prosternés au pied de votre image, mais de simples paysans, d'humbles villageoises; cependant, vous les regardez avec des yeux pleins de tendresse, parce que vous voyez en eux des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Ah! veuillez nous appliquer les fruits de sa sainte Passion et faites qu'après vous avoir honorée ici-bas, les enfants de vos larmes deviennent un jour les associés de vos joies éternelles. Ainsi soit-il!

Notice communiquée par M. l'abbé Fleuret, curé de Saint-Pierre de Montmartre. 1886.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

NOTRE-DAME DE MONTAIGU

& NOTRE-DAME DES MIRACLES

A MARCENAT

Fecit mihi magna qui potens est.
Celui qui est tout puissant a fait en moi de grandes choses.
(Cant. de la Vierge.)

L'ÉGLISE de Marcenat est dédiée à saint Blaise. Ancienne et solidement bâtie, elle est placée au sud-ouest du bourg et se compose de trois nefs. C'est une église romane plusieurs fois restaurée et agrandie ; les bas côtés et le porche sont de la dernière période ogivale. Le clocher reconstruit avec goût, en 1854, renferme la plus grosse cloche du diocèse, après le bourdon de la cathédrale.

Cette église, où l'on voit de magnifiques rétables sculptés provenant, dit-on, de l'abbaye de Féniers, renferme deux autels dédiés à la Sainte Vierge, sous deux vocables différents : celui de la nef du nord, sous le titre de Notre-Dame de Montaigu, et celui de la nef du midi, sous le nom de Notre-Dame des Miracles. Nous allons dire successivement quelques mots de ces deux dévotions si chères aux fidèles de Marcenat et des environs.

Digitized by Google

I.

Notre-Dame de Montaigu

Près de Sichem, en Brabant, s'élève une montagne isolée au milieu d'une vaste plaine. Sur le point culminant se trouvait un chêne au tronc duquel la piété avait attaché une petite statue de la Mère de Dieu. Vers le milieu du XVIe siècle, cette image acquit tout-à-coup une célébrité aussi grande que rapide. Voici l'évènement qui réveilla l'attention des peuples et fut comme le signal qui les avertissait de recourir, en ce lieu, avec un redoublement de confiance, à la puissance de Marie.

Un berger qui conduisait habituellement son troupeau paître sur la montagne, ayant un jour découvert l'image dont nous parlons, et la trouvant propre à orner son oratoire, la prit et la cacha dans son sein, résolu de se l'approprier. Mais, ô merveille! à peine a-t-il mis la main sur ce trésor que le voilà devenu immobile, les pieds fixés au sol, sans qu'il lui fût possible de faire un pas.

Cependant le soleil se couche, la nuit s'avance et son maître, qui ne voit revenir ni berger, ni troupeau, se demande ce qui peut être arrivé. Il attend avec impatience, interroge inutilement l'horizon. Enfin, voyant que l'heure passait, et se doutant de quelque accident, il se décide à aller à la recherche de ses brebis. Quel ne fut pas son étonnement lorsque, arrivé sur les lieux, il voit notre jeune garçon planté immobile devant l'arbre, qu'il a dépouillé de son trophée, et, autour de lui, les brebis rassemblées qui n'attendaient que le signal du départ. Le maître ouvrait déjà la bouche pour accabler de reproches le jeune berger, lorsque celui-ci, tout confus de se voir ainsi découvert, lui avoue ingénuement sa faute, et, tirant la statuette de son sein, le prie de vouloir bien la replacer au lieu où il l'avait prise. A l'instant le berger se sent délivré des chaînes mystérieuses qui retenaient ses membres captifs; il se joint à son maître pour rendre à Marie des hommages pieux, et, rentrés chez eux, ils racontent l'un et l'autre ce qui est arrivé.

Digitized by Google

Le bruit de cet évènement merveilleux se répandit rapidement dans les environs, et bientôt on vit, de tous les côtés, les foules accourir aux pieds de la sainte Image, où se produisaient de fréquentes guérisons. Cependant, vers l'an 1580, l'image miraculeuse disparut tout-à-coup, sans qu'on pût découvrir quelle main sacrilège avait osé priver le peuple de Sichem de son plus précieux trésor. Mais la foi, la confiance avaient jeté de trop profondes racines dans les cœurs : le culte qu'on rendait à la Vierge de Montaigu n'en fut point amoindri, et on venait avec le même empressement au pied du chêne et de la petite niche dépouillée de son image, qui fut du reste remplacée par une autre.

Une petite chapelle en bois, construite à côté du chêne séculaire, fut bientôt remplacée elle-même par une église en pierre que Mathias Hovius, archevêque de Malines, consacra le 1er juin 1604, au milieu d'une foule immense accourue des lieux les plus reculés.

La Vierge sainte récompensa la dévotion de ses serviteurs par des miracles multipliés, qui continuèrent dans les âges suivants et firent de Montaigu un des pèlerinages les plus célèbres de la Belgique. L'histoire de Notre-Dame de Montaigu et de ses premiers prodiges a été écrite par Juste Lipse, écrivain dont le jugement et la bonne foi ne sauraient être révoqués en doute.

Un des pèlerins les plus assidus et les plus fervents de Notre-Dame de Montaigu fut, sans contredit, Jean Berchmans, né à Diest, à une lieue de Sichem. Il avait ses jours réglés pour aller rendre ses hommages à la Reine des Anges dans la chapelle de la Montaigne. La veille du pèlerinage il jeûnait et donnait aux pauvres les petites douceurs dont il se privait en l'honneur de la Sainte Vierge. Il faisait le voyage seul, en silence, récitant le chapelet, ou méditant sur les amabilités et les grandeurs de l'auguste princesse à laquelle il allait faire sa cour.

Reçu au noviciat des Jésuites de Malines, Berchmans y porta sa dévotion à Notre-Dame de Montaigu. Chaque soir, l'angélique jeune homme, à genoux sur son lit et tourné vers Montaigu, récitait trois *Ave Maria,* comme pour se mettre sous la protection de Marie. Il mourut deux jours

Digitized by Google

avant la fête de l'Assomption (1621), tenant dans ses mains le crucifix, le livre des règles et le chapelet, après avoir invoqué à plusieurs reprises les noms de Jésus et de Marie. Cet aimable saint vient d'être canonisé par Léon XIII.

Avant de quitter la Belgique nous ajouterons que le chêne qui avait abrité sous son feuillage la Vierge de Montaigu et lui avait comme servi de trône, devint pour les peuples un objet cher et vénérable. La piété simple et indiscrète de quelques pèlerins se mit d'abord à enlever des parcelles de son écorce ; elle tailla bientôt dans le corps de l'arbre. Pour le soustraire à une ruine entière il fallut l'abattre. Transporté à Sichem, il fut dépecé en un grand nombre de morceaux dont on fit des statues de la Sainte Vierge qui, transportées en plusieurs endroits de la chrétienté, sont devenues à leur tour des instruments de grâces et des occasions de nouveaux prodiges.

Dans les lignes qui précèdent, nous avons paru nous éloigner de notre sujet et quitter les sanctuaires de la Haute-Auvergne pour ceux de la Belgique ; il n'en est rien cependant, car l'histoire de Notre-Dame de Montaigu de Marcenat est intimement liée à celle de Notre-Dame de Montaigu de Sichem. La tradition locale, consignée dans un manuscrit du XVIIe siècle, affirme en effet que l'Image miraculeuse, disparue de Montaigu, en 1580, était celle qu'on vénérait autrefois dans l'église de Marcenat. Comment et par qui y avait-elle été apportée? Il est probable que ce fut un des émigrants de la montagne qui, voyageant en Belgique pour son commerce, déroba l'image de Montaigu et la déposa dans son église paroissiale. Peut-être aussi n'était-ce qu'une copie de la véritable Image, une de ces statuettes taillées dans le chêne antique et répandues un peu partout, que l'on vénérait dans l'église de Saint-Blaise.

Quoi qu'il en soit, la Madone miraculeuse ne tarda pas à disparaitre aussi de notre sanctuaire auvergnat détruite, dit-on, par les protestants. Comme on l'avait fait à Montaigu, les habitants de Marcenat, dans l'impossibilité de retrouver leur ancienne Vierge, se procurèrent une nouvelle statue et la placèrent dans la chapelle de Notre-Dame (1603. Une confrérie de pénitents, pour les deux sexes, fut établie

Digitized by Google

en 1651 sous le titre de Notre-Dame de Montaigu et, dans l'espace de quelques années, près de six mille pèlerins, venus de onze diocèses différents, inscrivirent leurs noms dans les registres ouverts à ce sujet.

Par un bref daté du 18 juillet 1656, Alexandre VII approuva la confrérie des Pénitents de Marcenat et lui accorda de nombreuses indulgences. Indulgence plénière le jour de la réception, à l'article de la mort et le jour de l'Assomption; indulgence de 7 ans et 7 quarantaines les jours des fêtes de saint Pierre et de saint Paul, de sainte Madeleine et de la Toussaint; enfin, indulgence de 60 jours pour toute bonne œuvre faite par les confrères. Dans ce bref est mentionnée l'existence de la chapelle de Notre-Dame de Montaigu dans l'église de Marcenat. Inutile de dire que la confrérie, autrefois si florissante, n'existe plus aujourd'hui.

Notre-Dame de Montaigu de Marcenat a eu sans doute ses Berchmans ignorés que la main de Marie a protégés et gardés, mais elle n'a pas eu son Juste Lipse pour nous conserver les prodiges de grâce et de miséricorde opérés dans les âmes et sur les corps de ceux qui se sont adressés à la Vierge toute-puissante, ce qui nous met dans l'impossibilité de raconter son histoire, depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, et d'édifier nos lecteurs par le tableau de la piété des peuples et des miracles de la Sainte Vierge.

La chapelle de Notre-Dame de Montaigu est aujourd'hui dédiée à saint Jean-Baptiste. L'ancienne dévotion n'est plus représentée que par une petite statuette de la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche et placée dans une niche qui se voit à droite de la principale porte. Les fidèles ont beaucoup de dévotion à cette image, et il est d'usage qu'en sortant de l'église les bonnes femmes s'arrêtent devant elle pour adresser une prière à Marie. Cependant on n'invoque plus la Sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Montaigu et l'on confond maintenant cette dévotion avec celle de Notre-Dame des Miracles qui a son siège à l'autel correspondant, du côté du midi, et de laquelle nous allons maintenant parler.

Digitized by Google

II.

Notre-Dame des Miracles

Outre la Vierge vénérée à Mauriac sous le titre de Notre-Dame des Miracles, et dont nous avons dit l'histoire, on compte en France au moins dix sanctuaires célèbres, où Marie est honorée sous le nom de Notre-Dame des Miracles. Les plus renommés sont ceux de Douai, Saint-Omer, Saint-Maur-les-Fossés, Orléans (paroisse Saint-Paul), Saintes (Saint-Pierre), Avignon. Il semble que toutes les dénominations si glorieuses pour Marie de *Santé des Infirmes, Consolatrice des affligés, Secours des chrétiens ;* que les noms de Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de l'Espérance, Notre-Dame de la Délivrance, Notre-Dame du Refuge, Notre-Dame de Miséricorde, Notre-Dame du Remède, Notre-Dame de Grâce, et cent autres, donnés à Marie par la piéte reconnaissante des fidèles, soient tous éminemment compris dans ce seul nom de Notre-Dame des Miracles, qui ne rappelle pas moins la bonté de la Reine du ciel pour ses enfants que sa puissance pour soulager tous leurs maux. Ce nom si glorieux pour Elle, ses enfants de Marcenat le lui ont donné depuis des siècles.

Quelle a été l'origine, quelle a été la cause de cette dévotion locale ? Serait-ce un écho et comme une imitation du grand et antique pèlerinage de Mauriac ? Nous serions porté à croire que cette dénomination est un souvenir des nombreux miracles opérés par l'invocation de Notre-Dame de Montaigu, en Brabant, et peut-être à Marcenat même. Toujours est-il qu'une inscription du portail de l'église, que nous donnerons ci-dessous, constate l'usage de ce vocable au milieu du XVIIe siècle, précisément à l'époque où florissait le plus la dévotion à Notre-Dame de Montaigu.

Il y a deux statues de Notre-Dame des Miracles : la première est en bois doré, montée sur un piédestal d'ébène et placée dans une niche fermée d'une grille dorée, sur l'autel latéral, à gauche du maitre-autel. Au-dessous de la statue, à qui elles servent comme de trône, sont enchâssées les reliques de Sainte Attilie, vierge martyre, obtenues de

Digitized by Google

Grégoire XVI par Madame la marquise de Castellane, apportées de Rome en 1843, et dont la réception fut l'objet de si brilantes fêtes. La Reine des Vierges, qui est en même temps la Reine des Martyrs, a voulu poser ses pieds sur les restes sacrés d'une de ces héroïnes des premiers âges, qui ont su trouver, dans leur amour pour Jésus, la force de mépriser le monde avec ses plaisirs et ses menaces pour garder, à l'exemple de Marie, leur âme pure de la contagion du siècle.

Une autre statue de Notre-Dame des Miracles, peut-être plus ancienne que la première, est placée à l'extérieur, dans le tympan de la porte principale de l'église. Elle est en pierre, mais décapitée ; nous n'avons pu savoir à quelle époque est arrivé cet accident. Ce ne doit pas être depuis bien longtemps, car la tête est encore conservée attendant une réparation aussi facile qu'urgente. Au-dessous de la statue se lit l'inscription suivante :

Regina a miraculis. P. DIDC. 1658.

La lettre isolée P doit être l'initiale d'un nom propre, peut-être *Petrus* ; les quatre lettres qui suivent semblent être une abréviation faite sans intelligence du mot *dedicavit* ; ce qui voudrait dire, sauf meilleure interprétation :

Notre-Dame des Miracles. — *Pierre a dédié (cette statue) en 1658.*

Les gens de Marcenat et des environs ont la plus grande confiance en Notre-Dame des Miracles à laquelle on recommande surtout les malades, les infirmes et les jeunes gens sur le point de tirer au sort. La fête se célèbre chaque année avec une grande pompe, le 8 septembre. Le 2 février on porte aussi un grand nombre de cierges que l'on fait brûler auprès de la sainte image.

O Marie ! ô Notre-Dame des Miracles ! les siècles passés nous disent d'une commune voix que jamais on n'eût recours en vain à votre protection puissante. Animés par cette confiance, nous avons recours à vous dans nos besoins de l'âme et du corps ; nous vous confions nos peines, nos douleurs, assurés que nous sommes d'en obtenir par vous la délivrance. Que si Dieu parfois nous a laissé nos infirmi-

Digitized by Google

tés et nos tristesses, c'est que, dans notre aveuglement, nous demandions des choses contraires à notre salut. Mais pour cela nos prières n'ont pas été inutiles; vous avez su nous obtenir des biens plus précieux que ceux que nous souhaitions. Peut-être aussi nos cœurs n'étaient point assez purs; car, ô Vierge immaculée, vos faveurs les plus précieuses sont toujours pour les âmes innocentes qui marchent ici-bas à l'ombre de votre bannière sans tache. O Reine des vierges, délivrez-nous donc des liens du péché, purifiez nos cœurs, rendez-nous doux et chastes, et alors, agréables à vos yeux, nous le serons aussi à ceux de votre Fils, et nous pourrons compter plus sûrement sur votre protection et sur sa miséricorde. Ainsi soit-il !

Histoire des principaux sanctuaires de la Vierge, par l'abbé Pouget, III, p. 17. — *Dictionnaire statistique du Cantal*, IV. 112. — Notes communiquées par M. l'abbé Duval, vicaire à Marcenat, 1886.

Fig. 49. Vierge mutilée au portail de Notre-Dame du Port, à Clermont.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

NOTRE-DAME DE FÉNIERS

OU DE VALLÉE-HONNÊTE

Paroisse de Condat

Flores mei, fructus honoris et honestatis.
Mes fleurs donnent des fruits d'honneur et d'honnêteté.
(Eccli. XXIV. 23.)

I.

Le monastère de Féniers, ou de Valhonnête *(Vallis-Honesta)*, fut fondé, en 1173, par Béraud VII de Merceur qui, désirant élever sur ses terres une abbaye de l'ordre de Citeaux, s'adressa à Aimar, abbé d'Aiguebelle, au diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Aimar choisit douze moines, mit à leur tête Jean de la Tour, dont la famille contribuait aussi à la fondation, et les envoya à Clermont, d'où ils devaient être dirigés sur le lieu que Béraud avait désigné pour la fondation du nouveau monastère.

Ce lieu, à trois kilomètres sud de Condat, était admirablement choisi dans un site des plus pittoresques. Assise à l'aspect du midi, abritée du nord par quelques mamelons étagés, la nouvelle abbaye fut successivement gouvernée par vingt-sept abbés dont M. de Rochemonteix a récemment exquissé l'histoire. L'église de l'abbaye, bâtie au XIIe siècle,

Digitized by Google

avait la forme d'une croix latine avec deux bas-côtés et quatre travées.

Le cloître était placé au midi de l'église et entouré de trois corps de bâtiments, qui semblent avoir été rebâtis au XVIIIe siècle. Ils ont été de nos jours incendiés deux fois: en 1858 et en 1872. Presque toutes les pierres de taille ont été enlevées pour la construction des maisons du village.

Féniers n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, œuvre du temps et des hommes, tandis que l'admirable nature d'alentour a conservé tous ses charmes. En face, les vastes forêts de la Font-Sainte s'étendent sur les bords abrupts de la Santoire ; plus loin, vers l'ouest, les ondulations des bois sauvages des Mauberts vont se perdre dans les contours verts de l'horizon. C'est au milieu de ce beau paysage, en avant des ruines, que s'élève le modeste sanctuaire de Notre-Dame de Féniers.

L'oratoire est de fraîche date, mais depuis longtemps Marie avait étendu son sceptre sur les champs, les prairies et le vallon qui s'étalent à ses pieds. En fondant l'abbaye les religieux l'avaient dédiée à Notre-Dame.

Durant plusieurs siècles, les fils de saint Bernard se constituèrent les gardes d'honneur de Marie et entourèrent son image de prières et d'honneur. Mais au culte que lui avait voué le cloître se mêlait aussi le culte des populations voisines du monastère. C'est à Notre-Dame de Valhonnête que les ancêtres des générations actuelles demandaient le bonheur de leur foyer et confiaient leurs intérêts les plus chers. La tradition a perpétué le souvenir de ces fêtes où la foule envahissait la vaste église de Féniers ; on se rappelle encore, pour les avoir entendus de la bouche des témoins oculaires, ces récits émouvants de la grande solennité qui avait lieu le dimanche de la Saint-Pierre. C'était toute la contrée qui accourait réclamer la protection de Notre-Dame de Valhonnête.

Mais les beaux jours de Féniers ont eu, comme toutes les choses humaines, leur changement et leur déclin. Nous touchons aux jours néfastes de la Révolution. Déjà l'office divin a cessé dans le cloître ; les moines ont fui ; l'église de

Digitized by Google

l'abbaye est dépouillée de ses ornements et de ses vases sacrés : tout est vendu à vil prix.

Heureusement, la statue miraculeuse de la Sainte Vierge, que l'on vénérait dans l'église abbatiale depuis trois siècles, avait échappé à la profanation et au pillage; à la faveur des ombres de la nuit, quelques habitants l'avaient cachée dans une fosse creusée au coin d'un jardin. Longtemps le silence se fit autour de la statue et trois ans se passèrent sans que personne soupçonnât l'endroit où elle reposait. Mais le pieux secret finit par ne plus être gardé et l'impiété n'eût pas tardé à réussir dans ses recherches. La statue fut donc retirée de son asile, qui ne paraissait plus assez sûr, et transportée à trois ou quatre cents mètres de là, dans le bois qui longe, à l'est de Féniers, la route de Marcenat. Là, Notre-Dame de Valhonnête fut abritée sous un monceau de pierres et y attendit l'aurore de meilleurs jours.

Dans le ciel orageux de notre malheureuse patrie, une éclaircie d'espérance apparut enfin. Dieu reprend le chemin de ses temples et Marie remonte sur ses autels. C'est alors que Notre-Dame de Valhonnête fut retirée de son obscure cachette; mais hélas! la belle église abbatiale, qui si longtemps l'avait abritée, n'était plus là pour la recevoir. Faute de mieux, et peut-être aussi parce que la piété des habitants était encore un peu craintive et tremblante, (on avait tant souffert et si longtemps!) la sainte image fut déposée dans une cave de l'abbaye qui devint son oratoire.

Mais le trône qu'on venait de dresser était trop indigne de la Vierge qui l'occupait : la piété publique le comprit, elle s'en émut même et chercha ailleurs le sanctuaire et l'autel qui manquaient à la Madone de Féniers. Deux fois elle fut transportée dans l'église paroissiale de Condat; deux fois elle fut retrouvée le lendemain dans les souterrains de l'abbaye. La chronique populaire a même conservé à ce sujet un détail fort naïf : nous ne résistons pas au plaisir de le citer. Il est dit que, dans le trajet qu'elle fit à deux reprises de Condat à Féniers, la statue miraculeuse aurait laissé sur deux pierres l'empreinte de ses pieds. Une de ces pierres se trouvait placée à mi-chemin de Condat aux ruines

Digitized by Google

de l'abbaye, à côté de la clef de l'étang. Les gens du pays ne manquaient jamais, en passant devant elle, de se signer et de faire une courte prière. Depuis quelques années, la pierre a disparu, emportée à Condat pour servir à la construction d'un bâtiment qui n'a pas tardé à s'écrouler. La seconde de ces pierres est conservée dans une des granges du village de Féniers, où tout le monde l'a vue et la connaît. Que penser de cette légende ? Nous n'avons pas des documents suffisants pour l'apprécier ; mais à défaut de tout autre appui elle a en sa faveur la croyance populaire.

La statue dont nous venons de faire l'historique remonte au XVe siècle. Elle est en pierre et mesure environ 60 centimètres de hauteur. La vierge est représentée debout tenant l'enfant Jésus sur le bras gauche. La robe est rouge ; le voile, très ample, qui sert en même temps de manteau, est bleu. Les cheveux sont frisés, les pieds sont chaussés et le mouvement des hanches très prononcé. L'enfant est nu et tient de la main droite une colombe ; de la main gauche il relève le manteau de sa mère. Ce groupe est des plus gracieux. En plusieurs endroits la statue a été endommagée ; ces mutilations peu considérables, et que la peinture déguise du reste, sont incontestablement l'effet des translations diverses qu'a subies la statue assez lourde, vu sa matière. M. Gilibert, ancien curé de Condat, la fit repeindre, mais en suivant les indications données par l'ancienne peinture (1).

II.

La vierge de Valhonnête resta de longues années dans la cave de l'Abbaye transformée en oratoire. Il existait autrefois un saint usage depuis longtemps disparu : le lendemain de leur première communion, les enfants de Condat allaient en pèlerinage à Féniers répéter leur communion aux pieds de Notre-Dame de Valhonnête. Ce

(1) Monsieur Delort, curé de Condat, ayant rebâti son église qu'il a dédiée au Sacré-Cœur (1880-1884), l'a décorée de splendides vitraux, sur lesquels il a eu l'heureuse pensée de faire représenter avec exactitude les deux chapelles et les deux statues miraculeuses qui se trouvent sur sa paroisse : Notre-Dame de Féniers et Notre-Dame de Laborie d'Estaules.

Digitized by Google

jour-là l'humble et sombre chapelle revêtait ses plus belles parures, et ce décor, bien simple sans doute, ne laissait pas de frapper la pieuse imagination de ces enfants, puisque encore aujourd'hui, à cinquante et soixante ans de distance, les survivants en conservent le plus fidèle et le plus doux souvenir.

Cependant la Vierge, qui témoignait tant d'attachement à Féniers et qui savait y attirer les cœurs innocents et purs, ne pouvait pas, ne devait pas se contenter de ce réduit. Ses fidèles serviteurs souffraient eux-mêmes de voir leur auguste reine sur un trône si humble et si modeste. Mais ils étaient pauvres et l'impuissance trahissait leur bonne volonté. Néanmoins la construction d'un oratoire entrait dans les vues de la Providence. Deux hommes de cœur et d'entreprenante énergie vivaient alors au village de Féniers : Juillard et Forestier, morts depuis quinze à vingt ans. Leur piété filiale envers Marie les rendit quêteurs. Ils sollicitèrent sou par sou la charité publique. Les villages d'alentour entendirent leur appel, et quelque temps après le sanctuaire de Notre-Dame était debout : une pieuse pensée était réalisée ; la religion avait relevé un de ses autels renversé par la révolution.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Féniers est donc tout récent : c'est de 1828 à 1830 qu'il a été construit, sous l'administration de M. Roussilhe, curé de Condat. Ses proportions sont tout à fait modestes : à peine s'il mesure 35 mètres de superficie et son ornementation est loin de respirer le luxe. L'autel cependant, avec son petit rétable à colonnes torses, est assez gracieux ; c'est sans doute un reste de l'ancien ameublement de l'église abbatiale.

C'est au pied de cet autel que la foi amène journellement des âmes dans la détresse. On invoque surtout Notre-Dame de Féniers pour les cas d'épilepsie et de folie. On fait parfois de longs trajets pour venir solliciter en faveur d'êtres chéris la guérison de cette triste maladie qu'on voudrait pouvoir cacher à tout le monde. On s'explique par là que les personnes miraculées et leur famille n'osent proclamer les grâces obtenues.

Mais si la dévotion des étrangers est si confiante, celle

Digitized by Google

des peuples voisins n'est pas moins admirable. Toutes les populations environnantes ont constitué Notre-Dame de Féniers gardienne de ce qui leur est cher, et chaque année, en signe de reconnaissance et comme pour resserrer les liens qui les unissent à leur bienfaitrice, ils font célébrer tour à tour une messe à l'oratoire. C'est un tribut annuel et sacré qu'ils payent à leur céleste protectrice avec le plus grand bonheur et la plus fidèle exactitude. Tous les jours, soir et matin, au son de la petite cloche, les habitants du village viennent invoquer Marie dans son sanctuaire, et, une ou deux fois le mois, les prêtres de Condat sont appelés à célébrer le Saint Sacrifice à l'autel de la Madone.

Comme les deux routes de Marcenat à Condat et de Condat à Lugarde ne traversent point le village, mais le contournent, on a construit, en amont et en aval, à l'entrée des chemins qui conduisent à Féniers, deux petits oratoires avec une statue de la Vierge, où les voyageurs peuvent faire leurs dévotions et déposer leur offrande. Le produit de ces troncs est employé annuellement à l'entretien et à l'embellissement de la modeste chapelle. Modeste, elle l'est; et cependant elle est glorieuse aussi, car à ceux qui demandent des miracles, Féniers a des miracles à raconter, et ces miracles sont d'hier.

Le premier que nous signalerons, Notre-Dame de Valhonnête l'a opéré en faveur d'une fille du Tiers-Ordre de Saint Dominique, Sœur Anne en religion. Son nom de famille s'est perdu dans le souvenir des personnes qui la connurent dans ses vieux jours, or, vers l'année 1830, Sœur Anne vivait au village de la Planouze, tout proche de Condat. Depuis plusieurs années elle ne sortait guère, estropiée qu'elle était et ne marchant qu'à grand'peine, à l'aide de deux béquilles. Le petit oratoire de Féniers venait d'être bâti et la pieuse fille avait grand désir de le visiter. Un jour, malgré ses infirmités, elle se met en route, comptant plus sur le secours de Celle qu'elle allait prier que sur ses forces presque entièrement disparues. La distance est franchie cependant, quoique avec peine, et l'infirme a touché enfin au seuil de l'oratoire. Avec une foi égale à ses besoins, elle prie la Sainte Vierge, et au moment où elle se

Digitized by Google

P. VIII

Digitized by Google

Digitized by Google

dispose à communier, elle entend une voix mystérieuse qui lui dit : « Anne, Anne, laisse là tes béquilles. » Emue, tremblante et presque épouvantée, elle se lève, s'agenouille et communie. Mais, ô surprise ! ses jambes ont repris force et vigueur. Elle marche ; la Vierge l'a guérie ; ses béquilles, devenues inutiles, ne lui laissent aucun doute. Heureuse et remerciant Marie, elle reprend, d'un pied ferme et joyeux, le chemin de sa demeure. Déjà fort âgée à cette époque, la bonne fille est morte depuis longtemps. Mais des vieillards se rappellent fort bien encore sœur Anne et sa miraculeuse guérison.

Au mois de juin 1884, les époux Corbier, du village de Courbière, paroisse de Pradier, voyaient un de leurs enfants dépérir chaque jour. Sa faiblesse et sa maigreur en étaient venues au point d'enlever à sa famille tout espoir de le sauver. Tous les remèdes avaient été tentés, tous les hommes de l'art consultés, et l'état du petit malade empirait toujours. Heureusement la famille a entendu parler de la Vierge de Féniers. Ne pouvant plus compter sur les moyens humains, c'est à Marie qu'elle vouera son enfant. Mais le trajet est trop long et le malade trop désespéré pour qu'on puisse tenter de le transporter au sanctuaire béni. Le père alors se fait pèlerin pour son fils et sa foi ne tarde pas à être récompensée. En effet, au retour de son pieux voyage, il trouve l'enfant guéri ; ses membres contournés et roidis avaient retrouvé leur place et leur souplesse ; le miracle était incontestable. Aujourd'hui encore toute la maison le proclame, toute la paroisse le répète, toute la contrée le connaît et le raconte.

Il n'entre nullement dans notre intention d'énumérer toutes les grâces obtenues dans le sanctuaire de Féniers. Pour retrouver toute l'histoire des faveurs accordées par Marie, il faudrait parcourir tous les pays d'alentour, pénétrer dans tous les foyers, interroger dans tous les cimetières les cendres de nos aïeux. Il n'est guère de personnes dans ces vallons et dans ces montagnes qui ne connaissent des traits édifiants relatifs à la Vierge de Féniers, et qui ne se fasse un orgueil et une joie de les raconter. Et si tous ceux qui sont venus si nombreux prier aux pieds de Notre-Dame de

Digitized by Google

Valhonnête n'ont pas obtenu les faveurs temporelles qu'ils demandaient, qu'ils n'accusent point la sollicitude de Marie. C'est à leur âme que cette douce et bonne Mère a de préférence porté ses soins : c'est à leur lit de mort qu'elle a prodigué ses faveurs ; c'est leur dernier soupir qu'elle a sanctifié sur leurs lèvres ; c'est leur âme qu'elle a recueillie entre ses bras pour la transporter au ciel !

O Marie, ô Notre-Dame de Valhonnête ! l'Eglise a bien raison de mettre sur vos lèvres ces paroles du texte sacré : *Mes fleurs produisent des fruits de gloire et d'honnêteté !* Qui jamais offrit aux regards de l'Eternel des *fleurs* plus belles et plus suaves de toutes les vertus ? Qui jamais eut à présenter à Dieu autant de mérites et de bonnes œuvres, *fruits honorables* de votre sainte vie ? Oh ! nous vous bénissons d'être venue vous implanter, comme un arbre magnifique et fécond, au milieu de nos vallons silencieux, pour nous donner *les fruits* délicieux de votre miséricorde. Quel honneur pour nous ! Soyez-en mille fois bénie ! Oh ! gardez, gardez toujours nos cœurs à l'amour de Jésus ; que le péché le plus grand de tous les maux, la plus honteuse des folies, ne vienne plus troubler nos âmes. Faites, au contraire, que notre passage ici-bas soit toujours plein d'honneur et de fécondité par la fuite du vice et la pratique de la vertu ; et qu'au soir de la vie, ce soit avec une gerbe abondante de mérites que nous comparaissions au tribunal de votre Fils Jésus. Ainsi soit-il !

Histoire de l'abbaye de Féniers, par M de Rochemonteix. — *Dictionnaire du Cantal*. III. 224. — Notice communiquée par M. l'abbé Peyralbe, vicaire à Condat, en 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

NOTRE-DAME DE LABORIE

OU DU PONT D'ESTAULES

Paroisse de Condat

Succurre cadenti.
Venez au secours de celui qui tombe.
(Antiph. adventûs.)

quatre kilomètres de Condat, sur la route qui conduit à Eglise-Neuve d'Entraygues, le voyageur aperçoit, sur sa gauche, une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, c'est le sanctuaire de Notre-Dame du Pont d'Estaules. Assise au fond de la vallée et adossée à l'un des contre-forts de la montagne, elle occupe un site des plus gracieux. Après avoir coulé longtemps à travers les bois, la Rhue, arrivée à ce point, a semé sur ses deux rives quelques vertes prairies qui servent comme de tapis à la chapelle. De là le coup d'œil est féerique. La nature n'a rien de plus pittoresque ni de plus charmant que ces mamelons étagés et couverts d'une luxuriante verdure, que ces bois épais, ces pentes pleines d'accidents et de secrets replis. Presque en face de la chapelle, sur la rive gauche de la rivière qui baigne ses pieds, se dresse un monticule plus fier et plus altier que ses voisins. Son sommet était jadis couronné par le magnifique château de Charles, propriété des seigneurs d'Espinchal. A peine en découvre-t-on aujourd'hui quelques traces ; tout a péri, même les ruines.

Digitized by Google

I.

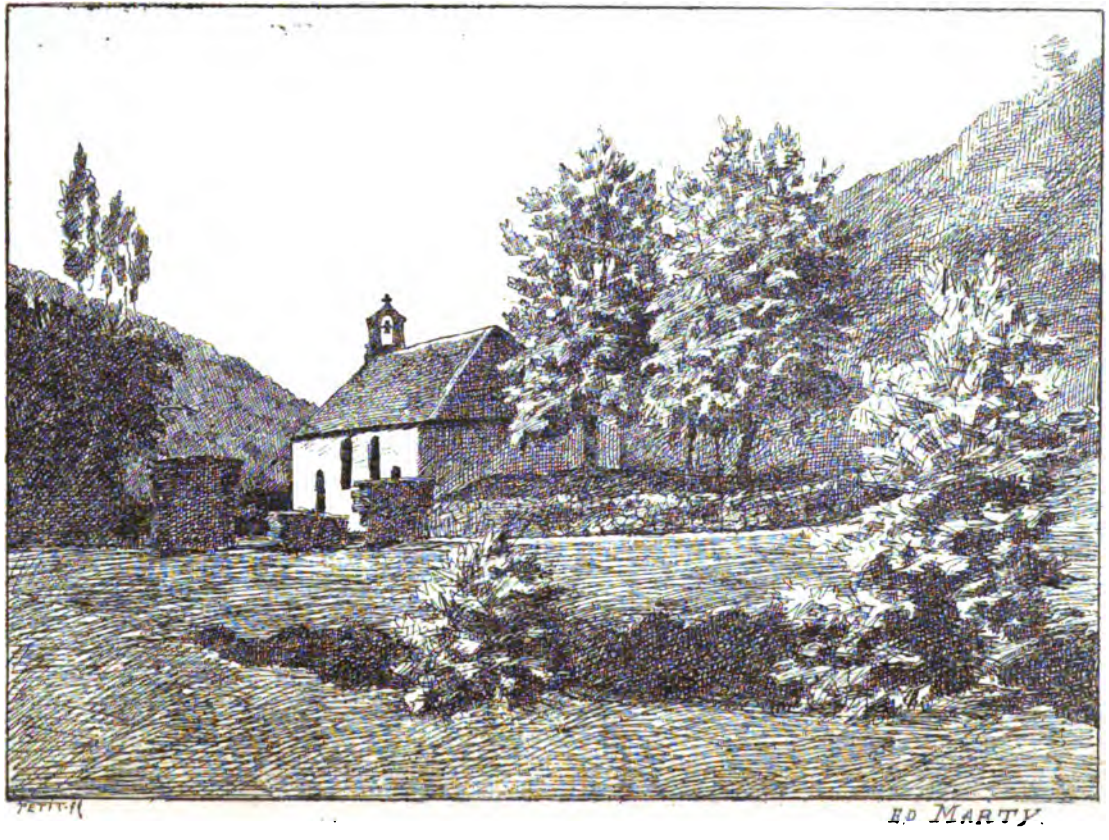
La statue de Notre-Dame du Pont d'Estaules fut trouvée, selon la croyance populaire, dans le creux d'un vieux chêne. Voici comment la tradition raconte le fait. Un homme originaire du village de Luguet, paroisse d'Auzat (Puy-de-Dôme), se rendait à Condat. Après avoir dépassé d'une centaine de pas l'emplacement de la chapelle actuelle, et s'être engagé dans le bois qui se trouvait sur son chemin, il aperçut, non loin de la Malroche, énorme rocher dont il sera encore parlé dans cette histoire, une statue de la Vierge placée, comme dans une niche naturelle, dans le tronc d'un chêne séculaire. Heureux de sa trouvaille, il se découvre, s'agenouille, prie et court ensuite informer de sa précieuse découverte l'autorité ecclésiastique de l'endroit.

Telle serait l'origine de la statue miraculeuse du Pont d'Estaules. Bien d'autres statues de la Sainte Vierge ont eu, comme celle-ci, pour premier trône, le tronc d'un arbre. Il n'était pas rare de voir autrefois de riches propriétaires placer une statue de Marie aux confins de leurs domaines, lui bâtir un petit oratoire, ou lui creuser un asile dans le pied d'un gros arbre. Celui qui abrita jadis la Madone du Pont d'Estaules a disparu depuis longtemps, mais on montre encore la place qu'il occupait, dans un ravin creusé par un filet d'eau descendu de la montagne.

L'invention de la statue miraculeuse doit être relativement récente, car cette image ne porte aucun caractère d'antiquité; tout à peine peut-on la faire remonter aux premières années du dernier siècle.

A peine l'existence de la Vierge dans l'arbre de la forêt fut-elle connue que les fidèles se mirent en marche pour venir la vénérer, dans un petit oratoire qu'on lui avait dressé tout à côté du vieux tronc. Mais le nombre des pèlerins s'accrut si rapidement que l'enceinte devint beaucoup trop étroite pour les contenir. C'est alors que l'oratoire fut remplacé par un autre plus grand. Enfin, le concours grossissant de jour en jour, les offrandes permirent de bâtir, en 1737, une chapelle capable de contenir environ mille personnes, et de la décorer, en 1745, de peintures à

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

fresque, de sculptures remarquables et d'un très beau rétable.

Durant les jours de deuil que la révolution avait préparés à la France, la chapelle d'Estaules resta intacte au milieu de la tempête, et tandis que les églises voisines n'avaient à enregistrer que des annales pleines de larmes et de désolation, le sanctuaire béni, non-seulement ne fut pas profané, mais ne changea même rien aux habitudes de son passé. Il faut dire pourtant que les populations voisines de l'oratoire, effrayées des pillages et des profanations qui se multipliaient de toutes parts, craignirent un instant pour leur chère chapelle. Ils descendirent la cloche de son campanile et l'enfouirent dans un endroit secret où ils allèrent la reprendre, lorsque le danger fut passé. Cette précaution n'avait été qu'une mesure de prudence inspirée par des appréhensions que rien heureusement ne vint justifier.

De tous les environs on continua donc à venir à l'autel de la douce madone, prier et se consoler à ses pieds des tristesses de l'heure présente. Le saint sacrifice de la messe y fut à peine interrompu. Le nom et les vertus de M. l'abbé Jouve sont encore tout vivants dans le pays. Ce pieux ecclésiastique, originaire du hameau du Jas, aux portes de Condat, desservait la paroisse d'Espinchal, au diocèse de Clermont, quand vinrent les mauvais jours pour la patrie et pour l'Eglise. Obligé de quitter son poste et de se cacher, il vint se réfugier auprès de sa sœur et de son beau-frère, nommé Guillen, qui habitaient le Chastelet, petit village bâti au pied du monticule sur lequel s'élevait autrefois le château de Charles. Dans sa retraite forcée, M. Jouve avait le bonheur de célébrer tous les jours la sainte messe dans la maison de son beau-frère, sur un vieux meuble qu'on a gardé longtemps comme relique. Souvent même il passait la rivière et allait célébrer les saints mystères dans la chapelle de la Vierge pour satisfaire la piété des fidèles réunis, surtout les jours de fête, des villages environnants. La tradition, d'autant plus fidèle ici qu'elle est plus rapprochée de nous, raconte que ce digne prêtre ne fut jamais ni poursuivi, ni recherché, ni inquiété. Il profitait de la liberté

Digitized by Google

qui lui était laissée pour exercer autour de lui les fonctions du saint ministère. Ainsi se passèrent pour Notre-Dame du Pont d'Estaules ces malheureux temps qui trop souvent ailleurs ont accumulé tant de ruines. Après la Révolution, M. Jouve fut nommé à la cure de Compain (Puy-de-Dôme) où il est mort en odeur de sainteté.

II.

On peut dire que, depuis la Révolution, la piété populaire envers Notre-Dame du Pont d'Estaules est plus vive, plus profonde qu'elle ne fut jamais ; et si ce n'est point une dévotion qui fasse bruit et parade, elle n'en est que plus sincère et plus vraie. C'est là que, de cinq ou six lieues à la ronde, les fidèles viennent prier la Reine du Ciel et implorer sa protection et ses grâces.

Les mères aiment à y porter, quelquefois de fort loin, leurs enfants dont la santé est compromise. Elles mettent sous la protection et la garde de la Mère des douleurs ces existences menacées et lui demandent de laisser encore à leur tendresse ces petits anges de la terre, que le Ciel semble réclamer. Chaque année les prêtres de Condat vont y célébrer, à la demande des fidèles, une centaine de messes.

La fête patronale de Notre-Dame du Pont d'Estaules se célèbre le jour de l'Assomption. Ce jour-là on voit accourir de Condat et des villages de la paroisse de nombreux fidèles, auxquels se joignent les pèlerins venus de Saint-Amandin, Montgreleix, Montboudif, Chanterelle, Marcenat. Dès quatre heures du matin la chapelle commence à se remplir de pieux visiteurs. Bientôt une première messe est célébrée à laquelle on distribue un grand nombre de communions. Après la messe, le prêtre qui vient de célébrer se met à la disposition des pèlerins soit pour l'audition des confessions, soit pour la récitation de certaines prières en l'honneur de Marie, demandées par les fidèles. A dix heures tout le clergé de Condat est arrivé ; la cloche lance une dernière fois sa voix argentine aux échos de la vallée ; les derniers pèlerins arrivent, et bientôt une longue et magnifique procession s'organise et déroule ses vivants anneaux autour de la vaste prairie qui s'étend au devant du sanctuaire. Au retour

Digitized by Google

commence, au milieu du silence et du recueillement de la foule, une messe solennelle pendant laquelle on adresse aux assistants une pieuse allocution dont les louanges de Notre-Dame font toujours le thème. Mais quand les derniers chants de la messe se sont fait entendre, la fête est finie ; car les vêpres n'ont pas lieu à la chapelle, mais bien dans l'église de Condat où on les chante à quatre heures.

Indépendamment du culte rendu à Marie dans cette solennité, tous les voyageurs qui vont de Condat à Besse font une halte devant Notre-Dame du Pont d'Estaules pour se recommander à son assistance. On a remarqué que ceux-là même qui, partout ailleurs, ne font aucun acte religieux ne manquent guère à cette pratique. Il y a plus : sur tous les points culminants circonvoisins, une croix de bois est plantée à l'endroit d'où l'on peut apercevoir la chapelle, et là tous les voyageurs se mettent à genoux pour saluer de loin celle qu'ils ne peuvent vénérer de près.

Faisons maintenant la description de la modeste chapelle : c'est une construction sans caractère tranché, mesurant 13 mètres de long sur 6 de large et s'orientant du Nord-Est au Sud-Ouest. Une abside gracieuse, où l'autel est placé, forme le chevet, tandis qu'un petit clocheton à jour surmonte la porte et renferme la cloche cachée pendant la Révolution.

La chapelle a été agrandie et réparée plusieurs fois, et la dernière réparation est de fraîche date. Elle fut faite, en 1864, par M. Gilibert, curé de Condat, au moyen d'un don de trois mille francs, laissé par M. Savignat-Souvelliouze, comme l'indique une inscription qu'on lit sur les murs du sanctuaire.

C'est à cette époque que fut placé l'autel actuel, conception neuve et originale, mais pleine de goût. Quatre colonnes encadrent l'autel et supportent un élégant baldaquin d'un effet saisissant. La statue miraculeuse, en chêne doré, repose dans une niche peu profonde qui s'élève au-dessus de l'autel. La Vierge est représentée debout, portant sur son bras droit le divin Enfant qui tient le globe terrestre dans sa main gauche.

Digitized by Google

Une dévotion si ancrée dans le cœur de toutes les populations environnantes doit nécessairement avoir pour base des faveurs singulières obtenues dans ce sanctuaire. En effet, on y voit une béquille insérée dans le mur même et des *ex-voto*, qui rappellent le souvenir de nombreuses grâces miraculeuses dont nous citerons quelques-unes.

On était au lendemain de la Révolution. A cette époque existait au village de Bonnenuit, sur le territoire de Condat, une famille profondément chrétienne. Jacques Raymond et Françoise Boulogne vivaient dans la concorde la plus parfaite, et Dieu bénissait par de nombreux enfants une union si chrétienne et si édifiante. Cependant un des enfants, encore en très bas âge, vient à tomber dangereusement malade. Alarmés du péril que court la vie du petit ange, les pieux parents vouent leur enfant à la Sainte Vierge et demandent une messe à la chapelle du Pont d'Estaules. La maladie cependant fait des progrès si rapides que, la nuit qui précéda la célébration de la messe demandée, le petit malade fut réduit à l'agonie. Etait-il mort? Vivait-il encore? C'est ce que tout le monde se demandait sans pouvoir répondre sûrement à l'une ou à l'autre de ces questions. Cependant, le père, calme dans sa douleur, mais plein de foi et de confiance en Marie, ne s'arrête pas longtemps à examiner si l'enfant vivait encore ou si les anges avaient déjà emporté son âme dans les cieux. Le jour venait de poindre à peine : il prend dans ses bras son précieux fardeau que la mort lui dispute et, suivi de la mère dont on comprend l'émotion et les transes, il court à la chapelle du Pont d'Estaules. — « Si notre enfant n'est pas mort, disait-il à sa digne compagne, la Sainte Vierge le guérira ; s'il est mort, elle pourra quand même nous le rendre. »

Les pieux pèlerins, dans leur marche précipitée, ont touché le seuil béni de la chapelle. Le prêtre est à l'autel; le Saint Sacrifice commence. L'anxiété est grande dans l'âme du père et de la mère, mais la confiance est plus vive encore. Ils prient avec toute l'ardeur de leur foi et la force de leurs désirs. Mais, malgré de telles supplications, l'enfant ne

Digitized by Google

donne aucun signe de vie, Marie semble demeurer insensible à la prière qui s'élève brûlante des lèvres de ces parents désolés. Cependant le prêtre était arrivé au moment le plus solennel de la messe, et les fronts se courbaient pour adorer Dieu descendu sur l'autel, lorsque tout-à-coup l'enfant commence à reprendre quelque couleur, sort de son immobilité jusque-là complète, agite ses petites mains et dans ses yeux souriants, tournés vers sa mère, brillent les rayons de la vie. Il faut renoncer à décrire la scène qui se passe alors. Ivre de joie, la pauvre mère ne peut en croire ses yeux. Elle remercie, elle pleure, elle embrasse son enfant tout à l'heure immobile et glacé, et maintenant ranimé, je n'ose dire ressuscité. Le père, non moins heureux, tremblait de tous ses membres et manqua défaillir. La Sainte Vierge les avait complètement exaucés : l'enfant était guéri.

Le 3 août 1837 avait lieu dans l'église de Condat la célébration du mariage de François Paul, du village de La Garde, paroisse d'Eglise-Neuve d'Entraigues, avec Elisabeth Guillen, de Laborie d'Estaules, village très peu distant de la chapelle. Le soir, après le repas de famille qui avait suivi la cérémonie religieuse, les invités regagnaient un peu tard leurs foyers. Le chemin qu'ils suivaient était bordé de précipices affreux, la route qui dessert Condat du côté du Puy-de-Dôme n'étant pas encore tracée. En suivant des sentiers presque impraticables, les gens de la noce allaient arriver à la chapelle du Pont d'Estaules. Mais, à ce point, le chemin s'engageait au milieu des rochers et devenait très dangereux. Le groupe de voyageurs avait atteint la Malroche, qui surplombe et domine la rivière d'une hauteur prodigieuse, lorsque tout-à-coup un des chevaux prend peur, fait un écart et se précipite avec son cavalier et sa cavalière dans le gouffre où la Rhue tourbillonne en mugissant. Les deux malheureux, dans leur chute, n'ont que le temps de s'écrier : « Notre-Dame d'Estaules, priez pour nous ! » Mais ce cri de confiante détresse est entendu. Marie a veillé sur eux et, à la grande surprise de leurs compagnons de route, ils sortent un instant après de la rivière, sans avoir éprouvé aucun mal : le cheval lui-même était sain et sauf. A titre de reconnaissance et d'action de

Digitized by Google

grâce, le jeune homme, Michel Vallon, fit un don de 600 francs pour aider à la réparation du sanctuaire de la Vierge, et chaque année, tant qu'il vécut, il fit acquitter une messe à la chapelle du Pont d'Estaules, en souvenir de sa conservation miraculeuse. Michel Vallon habitait le village de l'Espinas, paroisse d'Eglise-Neuve ; il aimait à raconter son aventure de la Malroche et à faire ressortir l'intervention providentielle de Marie.

L'hiver de 1879 avait eu des périodes très rigoureuses. D'épaisses couches de glace emprisonnaient l'eau de nos rivières. Le 25 février, dans la matinée, survint un dégel subit. Les rivières, démesurément grossies par les neiges fondues de la montagne, rompirent leur épais cristal, se précipitèrent en chariant d'énormes glaçons et envahirent les prairies situées sur leurs bords.

Pour protéger sa propriété, François Pailler, dont la maison est voisine de la chapelle, court aux bords de la rivière pour chercher à l'endiguer. Il était occupé au sauvetage, lorsqu'un énorme glaçon, sur lequel il s'était placé, se détache et l'emporte au milieu du courant furieux et mugissant. Le malheureux a mesuré en un instant toute l'étendue du danger et, en face d'une mort inévitable, il a recours à Notre-Dame du Pont d'Estaules. Son invocation était à peine finie que les flots et les glaçons le rejettent sur la rive. Le lendemain il assistait, dans la chapelle, à une messe qu'il faisait célébrer pour remercier Marie de l'avoir si merveilleusement sauvé.

Qu'ajouter encore à ces grâces extraordinaires accordées à ses clients par Notre-Dame du Pont d'Estaules ? Ici c'est une mère qui met au monde le fruit de ses entrailles, près de six mois avant le terme régulier de la nature. Selon toutes les données de la science, l'enfant devait trouver la mort avant d'avoir reçu le jour. Mais sa mère a demandé pour lui à la Vierge la grâce du baptême et cette grâce ne lui est point refusée. Le petit privilégié de Notre-Dame vivra vingt-quatre heures et l'ange qui veillait sur le départ de cette âme l'emporte au Ciel encore toute trempée des eaux de la régénération. — Là c'est un vaste incendie qui dévore la forêt voisine et, par son seul aspect, terrifie les

Digitized by Google

populations; on s'adresse à Notre-Dame et la Vierge du Pont d'Estaules éteint aussitôt elle-même les flammes qui se faisaient la part si grande. — Ailleurs c'est un jeune malade abandonné des médecins; l'art n'a plus aucun secours à donner à cette santé si compromise, et l'on n'attendait plus, d'heure en heure, que le trépas du petit patient. Mais les pieux parents ont demandé à la Vierge toute-puissante ce que la science humaine ne pouvait plus leur faire espérer, et leurs prières n'ont pas été vaines : la Mère du ciel a conservé son fils à la mère de la terre.

Oui, dirons-nous en fermant ces pages, oui nous savons que Marie par sa puissance et sa miséricordieuse bonté a guéri des malades désespérés pour lesquels on l'a invoquée; mais nous savons aussi qu'elle a guéri des âmes plus désespérées encore, qu'elle a retiré de l'abîme du péché des pèlerins du ciel qui, par leur faute, s'y étaient laissés tomber; nous savons que ce qu'elle a fait par le passé, elle peut le faire encore, et nous espérons qu'elle le fera!

O Marie, ô Notre-Dame du Pont d'Estaules, soyez propice à ceux qui viennent, la foi dans l'âme et la confiance au cœur, vous implorer dans votre sanctuaire. O douce Mère du Rédempteur, vous dirons-nous avec l'Eglise, vous qui êtes la Porte du Ciel toujours ouverte à ceux qui vous honorent; vous l'Etoile de la Mer qui brillez au milieu de l'orage; ah! volez au secours de ceux qui tombent, surtout de ceux qui, tombés dans le gouffre du péché, cherchent à en sortir. *Succurre cadenti!* Vous qui, au grand étonnement de la nature et des siècles, avez conçu et enfanté d'une manière si merveilleuse votre Fils unique Jésus; obtenez à tous les enfants qui apparaissent sur cette terre la grâce inappréciable du saint baptême, et conservez-les à l'affection de leurs parents. Vous la Vierge toujours pure et sans tache, recevez de nos lèvres, malheureusement souillées, *ce salut* que vous adressa autrefois une bouche angélique; sauvez les justes et convertissez les pécheurs. Ainsi soit-il!

Notice communiquée par M. l'abbé Peyralbe, vicaire à Condat. 1865.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

ARRONDISSEMENT DE SAINT-FLOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier

NOTRE-DAME DE PITIÉ

A CHAUDESAIGUES

Couronnée au nom de Sa Sainteté Léon XIII

LE 8 SEPTEMBRE 1879

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac, ut tecum lugeam!
O Mère, source d'amour, faites que je ressente votre douleur, que je pleure avec vous!

(Prose *Stabat.*)

PARMI les sanctuaires de Notre-Dame de Pitié que renferme le diocèse de Saint-Flour, celui de Chaudesaigues occupe certainement le premier rang par la notoriété dont il jouit, l'affluence des pèlerins et la piété vive des habitants. Ici, comme à Murat, nous trouverons un Chapitre de prêtres, composant comme une garde d'honneur à la Reine du ciel et se faisant une gloire d'être sous son patronage. Ici, comme partout, nous verrons la dévotion à Marie susciter le culte du Très Saint Sacrement qui se traduit spécialement à Chaudesaigues par un grand nombre de fondations, aux XVIIe et XVIIIe siècles, d'expositions et de bénédictions du Très Saint Sacrement, soit dans la chapelle de Notre-Dame, soit dans l'église paroissiale. Tant il est vrai de dire, comme on a pu le

Digitized by Google

remarquer souvent, que l'amour de la Mère conduit nécessairement à l'amour du Fils.

I.

Notre-Dame de Pitié dans les temps passés

C'est en 1320 que les prêtres de l'église de Chaudesaigues demandèrent à Monseigneur Archambauld, évêque de Saint-Flour, l'autorisation de se constituer en communauté; mais ce ne fut qu'en 1413 qu'une bulle de Jean XXIII érigea la communauté en chapitre sous le titre de *Notre-Dame de Saint-Blaise*. L'église de la paroisse, qui devint ainsi collégiale, était sous le vocable de Saint Martin et de Saint Blaise. Dans ce nom et ce patronage que prit le chapitre nous croyons voir la première allusion à la chapelle de la Vierge qui devait déjà exister à cette époque.

Elle est située à deux cents mètres de la ville, sur le bord de la route nationale venant de Saint-Flour. Ses fondements reposent sur une masse de roche schisteuse que contourne le ruisseau du Remontalou et dans laquelle se trouve une grotte dite *Four des Angles*. La tradition populaire nous apprend que ce nom lui vient des Anglais qui, au temps de Charles VII, envahirent le pays. Ils s'en seraient emparés et en auraient fait un lieu de refuge. On ne peut y pénétrer que par une ouverture pratiquée dans la voûte et en se laissant choir d'une hauteur de deux mètres. La grande ouverture qui l'éclaire du côté du midi, surplombe le précipice, en sorte que la grotte est inabordable de ce côté.

Dans l'endroit le plus éclairé du *Four des Angles*, se trouve une sorte de siège taillé dans le roc: c'est là que Marie aurait fait plusieurs apparitions. Elle prenait place sur le banc de pierre et semblait plongée dans la plus profonde méditation, tandis qu'autour d'elle rayonnait une auréole de lumière. Elle montrait ainsi que ce lieu lui était cher et semblait annoncer qu'il serait un jour le théâtre de beaucoup de prodiges.

A la suite de ces apparitions, on découvrit dans la grotte une statue représentant la Sainte Vierge sous les

Digitized by Google

traits de Notre-Dame des Sept-Douleurs, c'est-à-dire tenant sur ses genoux le corps inanimé et sanglant de son Fils, signe manifeste que la Reine du ciel voulait être honorée ici sous ce titre. Plusieurs fois transportée dans l'église paroissiale, la sainte image était toujours retrouvée dans la grotte. C'est alors qu'on se décida à construire un modeste oratoire qui devint bientôt le centre d'un pèlerinage où se sont rendus depuis des fidèles sans nombre de la Haute-Auvergne, du Gévaudan et du Rouergue.

Un seul souvenir est resté de ce premier oratoire, c'est une cloche portant le millésime de 1571 et fondue pour l'usage de la chapelle. Peu après, l'oratoire fut complètement détruit par les protestants, qui s'emparèrent de Chaudesaigues, sous le commandement de Henri de Bourbon-Malause. On put cependant soustraire au vandalisme des religionnaires la statue miraculeuse qui fut replacée plus tard dans la chapelle relevée de ses ruines.

Cependant, en 1669, le Chapitre, comprenant que l'édifice n'était pas en rapport avec le nombre toujours croissant des pèlerins, résolut de l'agrandir. Une délibération de l'assemblée capitulaire chargea les chanoines Ruc et Breschet d'être les exécuteurs de sa pensée. Ces bons prêtres se mirent à l'œuvre, prenant la majeure partie des dépenses sur leurs propres ressources. M. de Chaumeil, vicaire général de Saint-Flour et fondateur du couvent de Notre-Dame de Chaudesaigues, aida beaucoup aussi à cette construction.

A partir de cette époque, deux Chanoines étaient nommés, chaque année, par le Chapitre, pour desservir la chapelle et le pèlerinage. Préposés à la garde du sanctuaire, ils recevaient les pèlerins, bénissaient les enfants qu'on leur présentait, remplissaient en un mot toutes les fonctions de chapelains. Le pèlerinage avait donc alors une certaine importance, puisqu'il fallait que deux prêtres fussent exclusivement occupés à le desservir.

Dès cette époque, la confrérie de la Bonne-Mort était établie dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, puisque, en 1676, Mgr Joachim d'Estaing, évêque de Saint-Flour, ordonne que la bulle pontificale touchant la confrérie des

Digitized by Google

Agonisants soit fidèlement exécutée. Il faut reconnaître que c'était bien là le siège naturel d'une confrérie de ce titre. Cependant, lors de son rétablissement, en 1859, elle fut transférée, pour plus de commodité sans doute, dans l'église paroissiale.

Le merveilleux avait présidé à la naissance du pèlerinage, le merveilleux ne lui manquera pas pour en favoriser les développements; il est à regretter toutefois que les faits miraculeux qui se sont produits à Chaudesaigues n'aient pas été recueillis et conservés avec soin. Quelques-uns cependant sont parvenus jusqu'à nous.

Anne Reversat, fille d'Antoine, originaire du village de Chaufrerens, paroisse de Brugers, en Gévaudan, âgée de vingt-quatre ans, était paralytique et muette depuis seize ans. Ses parents la conduisirent à Notre-Dame de Pitié, où elle fut subitement guérie, dans la chapelle même, le 24 juillet 1695. Jean Jausiande, chanoine et chapelain, ne voulut point se contenter du témoignage de personnes inconnues; il se rendit à Brugers et fit faire une enquête publique par le ministère du juge royal de la ville de Marvejols. Le résultat n'eut pas de peine à constater la longue infirmité d'Anne Reversat, et par conséquent aussi la réalité du prodige de la guérison.

Le 10 septembre 1695, Toinette, fille de Jean Daunis, cultivateur, du village de Sarges, paroisse de Fournels, en Gévaudan, âgée de seize ans, fut également guérie miraculeusement dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, d'une paralysie dont elle avait été frappée vers la Noël de l'année 1694. Venue, ou plutôt portée à Chaudesaigues, elle entendit la messe, fit ses dévotions et put à la suite se lever et marcher seule, tandis qu'auparavant elle ne pouvait faire aucun mouvement. Le chanoine qui rédigea le procès-verbal y ajouta plus tard cette note : « J'ai revu cette jeune fille huit ans après; j'ai parlé à sa mère, et toutes deux m'ont confirmé le susdit fait miraculeux. »

Le 5 septembre 1729, Jean Charbonnier, du village de Goursac, paroisse de Recoules-d'Aubrac, diocèse de Mende, se rendait à la foire de la Canourgue, avec Guillaume, son frère, et Michel Delmas, du village de la Courbière. Ils

Digitized by Google

allèrent coucher au lieu de Saint-Germain ; ne trouvant point de lit à l'auberge, ils furent contraints de se retirer dans une grange. Vers minuit, la grange s'écroula et les trois hommes demeurèrent ensevelis sous les décombres. Cependant Guillaume Charbonnier, plus jeune et moins embarrassé peut-être que ses compagnons, parvint à se dégager sain et sauf et courut chercher du secours. Les ruines déblayées, Michel Delmas fut trouvé mort. Quant à Jean Charbonnier il était plein de vie, sans aucun mal, et voici ce qu'il raconta lui-même : « J'aurais eu sans doute le même sort que mon compagnon, si je n'avais invoqué le secours de Notre-Dame de Pitié. Mais voyant que je commençais à ne pouvoir plus respirer, faute d'air, je m'adressai à cette bonne Mère et je fis vœu de faire dire une messe dans la chapelle miraculeuse de Chaudesaigues, de m'y confesser et de communier. Dès ce moment je sentis ma respiration plus libre. Je reconnais que Dieu m'a fait une grande faveur par l'intercession de Notre-Dame de Pitié. » Fidèle à son vœu, il vint en effet à Chaudesaigues, le 18 septembre suivant, fit sa déposition et signa le procès-verbal qui en fut rédigé.

Bien d'autres faveurs, dont on n'a conservé qu'un souvenir confus, furent obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Pitié. Aussi la reconnaissance publique se traduisait-elle par des pèlerinages nombreux et des fondations pieuses. Depuis au moins deux siècles, les fidèles de trois diocèses viennent à Chaudesaigues, tantôt isolément, tantôt par groupes ou pèlerinages publics. C'est ainsi que les mois d'octobre et de septembre 1695 virent jusqu'à douze paroisses venir en procession à Notre-Dame de Pitié, sous la conduite de leur curé respectif ; voici leurs noms : Lacalm, Alpuech, Lieutadès, Saint-Rémy, Anterrieux, Neuvéglise, Oradour, Lavastrie, Sainte-Marie, Espinasse, Sarrus, Deux-Verges, Saint-Martial, auxquelles il faut ajouter la Confrérie des pénitents blancs de Saint-Flour.

L'année suivante, le 27 mars 1696, le curé et les paroissiens de Sarrus revinrent encore, et le 11 juin le curé et la paroisse de Faverolles arrivent à leur tour. Que n'aurions-nous pas à raconter si quelque chroniqueur eût pris la peine de nous conserver, jour par jour, le souvenir des prodiges

Digitized by Google

opérés, ou des pèlerinages venus à la chapelle de Chaudesaigues ?

Les actes et titres publics constatant la dévotion des peuples sont plus nombreux et nous sommes heureux d'en citer un certain nombre.

Par son testament écrit en 1677, Jean Bouschet, habitant de la Brugeyre, paroisse de Bournoncles, lègue la somme de 10 livres à la chapelle de Notre-Dame de Pitié de Chaudesaigues, pour acquitter des messes à son intention.

Dans son testament fait en 1699, Jean Marcillac, marchand, lègue cent messes à l'autel privilégié de l'église paroissiale, cent messes à Notre-Dame de Pitié et cent autres messes à la chapelle des Pénitents.

La même année, Jacqueline Breschet, veuve de Pierre Rougier, notaire, fait aussi des largesses à l'église de la paroisse, à la chapelle des pénitents, et laisse soixante messes à dire à Notre-Dame.

Durand Valette, chanoine, outre une fondation de messes et de sermons pour l'octave des morts à la paroisse, laisse une rente à la chapelle de Notre-Dame, à condition que les chanoines directeurs de ce sanctuaire feront réciter les litanies de la Sainte Vierge, chaque jour de l'année, après la messe, et un *Libera* pour le repos de son âme. Ils doivent de plus faire célébrer une grand'messe le samedi de la Passion (1709).

Dans son testament de 1734, dame Madeleine Valette, épouse de messire Jean-François d'Apchier, co-seigneur de Chaudesaigues, fonde un annuel de messes à 10 sols, dans l'église paroissiale, et un autre annuel à Notre-Dame de Pitié.

Plus tard, Alexandre Luillier, co-seigneur de Rochegonde, fonde aussi à Notre-Dame une messe basse qui doit se dire, chaque lundi, pour le repos de l'âme de Luce Chauliaguet, sa femme.

En 1740, Jeanne Valette, veuve d'Etienne Grandet, notaire, fonde une grand'messe avec exposition et bénédiction du Très Saint Sacrement suivie du *De profundis*, le tout pour le 25 mars, jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge. Elle fonde de plus une messe basse, la veille de la fête de

Digitized by Google

Pl. X

NOTRE-DAME DE PITIÉ, A CHAUDESAIGUES

Digitized by Google

Digitized by Google

Saint Laurent, avec exposition et bénédiction, après vêpres et compliès. Elle donne encore douze messes basses, à Notre-Dame, pour le premier lundi de chaque mois, chaque messe étant suivie de la bénédiction. Sur l'acte de fondation, on trouve la permission de donner la bénédiction accordée par M. Crozat, vicaire général.

François-Ignace de La Veissière, seigneur et marquis de Cantoynes, et son épouse donnent à Notre-Dame de Pitié une robe de damas blanc à fleurs d'or, pour faire deux ornements. En retour, le Chapitre promet de dire neuf messes à leur intention. Cette robe de damas blanc, dont la dame de La Veissière fait hommage à la Vierge, du consentement de son mari, était sans doute sa robe de noces.

Françoise Jalbert fonde à Notre-Dame, en 1755, une bénédiction, le jour de la purification de la Sainte Vierge.

Claude Luillier, seigneur d'Orcières, fonde pour son épouse, Marguerite Breschet de Vedrines, trois messes basses *de Mortuis,* deux dans la chapelle du Rosaire où sa femme est ensevelie, la troisième à Notre-Dame, le jour de Saint Roch.

Pierre-Jean Chantal, avocat, de concert avec Jeanne-Cécile Pascal, son épouse, fait la fondation, à Notre-Dame, de la Bénédiction du Saint-Sacrement, la veille de l'Exaltation de la Sainte Croix. Catherine Ruon fonde aussi à Notre-Dame une grand'messe et un *Libera* pour le dix janvier, plus la bénédiction qui se donnera la veille de l'Invention de la Sainte Croix.

En 1762, plusieurs émigrants, originaires de la paroisse et habitant Paris, firent don d'un ostensoir, d'un pluvial et d'un encensoir avec sa navette. Pour témoigner sa reconnaissance, l'assemblée Capitulaire décida qu'en allant, chaque année, le 15 août, à Notre-Dame, en procession, on y exposera le Saint-Sacrement et on donnera la bénédiction.

L'année suivante, quelques personnes de la ville se cotisent et fondent une bénédiction, avec le chant du *De profundis,* à Notre-Dame de Pitié, le jour de la Toussaint, lorsque les Pénitents seront entrés en procession dans la chapelle.

Digitized by Google

C'est ainsi que la piété des populations se manifestait, le long des âges, envers le sanctuaire de Marie, par de pieuses fondations où le souvenir des morts se confondait avec celui de la Mère des douleurs, et surtout avec la dévotion envers l'auguste Sacrement de l'autel. Des bénédictions, bien plus nombreuses encore, étaient fondées dans l'église paroissiale.

L'établissement de la Confrérie des Pénitents blancs, dont nous venons de parler, avait eu lieu en 1520, sous le titre de *Notre-Dame de Gonfalon*. Ses membres, toujours fort nombreux, chantaient à certains jours les louanges de la Sainte Vierge. Cette pieuse association, toujours florissante, réunit la plus grande partie des hommes et maintient la moralité dans la population. Nous donnerons plus loin quelques détails sur les pieux usages de la Confrérie des Pénitents.

Les religieuses de Notre-Dame, fondées depuis peu de temps à Bordeaux par Madame de Lestonac, vinrent, en 1676, s'établir à l'ombre de Notre-Dame de Pitié. Elles furent appelées, nous l'avons dit, par M. de Chaumeil, vicaire général de Saint-Flour. Elles n'ont pas été rétablies après la Révolution; mais des religieuses d'un nouvel ordre, dévouées à Marie sous le titre de la *Présentation*, sont venues les remplacer auprès de la Mère des Douleurs et de l'intéressante jeunesse qu'elles sont chargées d'instruire.

D'autres monuments de la dévotion à Notre-Dame existaient à Chaudesaigues, dont il reste encore des vestiges. Les six portes qui donnaient entrée dans la ville étaient surmontées de chapelles, chacune sous l'invocation d'un saint particulier. Deux d'entre elles étaient sous le vocable de la Sainte Vierge : c'étaient le portail du Four et le portail de la Place.

Ces portes sont détruites depuis longtemps, mais les statues qu'on y vénérait ont été conservées et placées dans des niches, construites exprès par les pieux habitants, à l'entrée de chaque quartier.

Disons enfin qu'une assemblée capitulaire, tenue en 1721, avait réglé, sur la prière des officiers municipaux et de tout le peuple, que les processions des rogations auraient pour but le lundi Notre-Dame de Pitié, le mardi la chapelle

Digitized by Google

des religieuses de Notre-Dame et le mercredi celle des Pénitents, aussi dédiée à la Sainte Vierge. On disait la messe au lieu de la station. Aujourd'hui on suit encore le même ordre ; mais la chapelle de l'ancien couvent ayant été convertie en halle au blé, depuis la révolution, c'est à la paroisse qu'a lieu la station du mardi.

Nous venons de nommer la révolution ; à cette époque malheureuse, la chapelle de Notre-Dame de Pitié fut confisquée et devint propriété nationale. On résolut d'abord de la détruire, puis on la destina à devenir une auberge où la jeunesse viendrait célébrer, par des libations et des chants lubriques, les fêtes du plaisir. Mais Marie ne permit point cette profanation ; elle inspira au sieur Roche, surnommé Fumat, de la louer pour la soustraire à une pareille destination. Longtemps elle resta fermée : son campanile était muet et ses voûtes ne servaient plus d'échos à la prière. Cependant, quelques prêtres fidèles y pénétraient parfois en secret pour célébrer la messe, durant la nuit. La solitude, les ténèbres, l'appréhension d'être découverts durent leur rappeler les persécutions de la primitive église et les réunions silencieuses des catacombes.

On se demande sans doute ce que devint alors la statue vénérée de Notre-Dame de Pitié. Plus heureux ici que dans l'histoire de certains autres pèlerinages, nous pouvons satisfaire la pieuse curiosité du lecteur et suivre la Madone bien-aimée de cachette en cachette. Elle était destinée aux flammes ; mais un nommé Amat, ardent patriote subitement converti, ayant connu la détermination sacrilège, en fit part à Jean Gastal, brave et pieux chrétien, qui était son ami. Ces deux estimables habitants, n'écoutant que leurs sentiments religieux, pénétrèrent la nuit dans la chapelle, munis des instruments nécessaires pour couper la tige de fer qui retenait la statue scellée à la muraille. Ils se demandaient s'ils pourraient venir à bout de leur délicate opération sans briser la vieille et précieuse image. (Une première tentative des révolutionnaires n'avait pu aboutir à la déboulonner.) Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, au premier coup de ciseau, elle tomba entre leurs bras. Agréablement surpris d'un résultat si heureux et si prompt,

Digitized by Google

ils emportent la précieuse statue et vont la cacher d'abord dans la grotte du *Four-des-Angles*, où elle avait été trouvée jadis. Mais bientôt, craignant qu'elle ne fût trop facilement découverte en cet endroit, ils la portèrent dans la maison de l'un d'eux, maréchal-ferrant, qui, pour mieux la dérober à tous les regards et écarter les soupçons, la déposa respectueusement dans une caisse placée dans un coin de la forge qu'il recouvrit ensuite de charbon. Ne la trouvant pas encore là suffisamment en sûreté, il enterra, près du cimetière, la caisse renfermant la statue.

Avec elle, on avait enlevé la cloche antique et quelques ornements qui furent déposés ailleurs, dans la maison dite de Pelat.

Après le 9 thermidor, les temps étant devenus moins critiques, la statue vénérée fut retirée de sa cachette et portée dans le grenier d'une maison, où la piété des initiés lui éleva un trône modeste. Le secret ne fut pas si bien gardé qu'il ne transpirât bientôt parmi les personnes pieuses. On se révéla doucement à l'oreille, de proche en proche, la cachette de Notre-Dame de Pitié, et alors commença un pèlerinage d'un nouveau genre. Chaque soir, à la tombée de la nuit, des âmes d'élite se donnaient rendez-vous, gravissaient l'escalier de la maison bénie et allaient se prosterner aux pieds de la Madone retrouvée. Là, on allumait discrètement quelques cierges, on récitait tout bas de ferventes prières; parfois, on se hasardait à chanter à demi-voix quelque pieux cantique, on baisait dévotement la sainte image, et puis la solitude se refaisait dans cet oratoire improvisé jusqu'au lendemain. Honneur aux deux chrétiens courageux qui ont soustrait ainsi l'antique statue aux modernes iconoclastes et l'ont conservée, toute parfumée des hommages du passé, aux hommages de l'avenir.

Mais ici nous entrons dans une période nouvelle où le culte de Notre-Dame de Pitié ira toujours grandissant, jusqu'au jour où Rome elle-même le consacrera de sa voix souveraine.

Digitized by Google

II.

Notre-Dame de Pitié au XIXe siècle

Quand la paix fut enfin rendue à l'Eglise de France, la famille Roche, qui avait fait l'acquisition de la chapelle, la céda à M. le prieur Desfonds. Celui-ci, de concert avec M. le curé Auzolles, répara l'édifice et le rendit au culte. Quelle ne dut pas être l'allégresse universelle, quand on apprit que la Madone vénérée allait reprendre sa place sur son autel ! Quel beau jour pour la population de Chaudesaigues ! La petite cloche, tirée elle aussi de son asile, jette de nouveau au loin ses notes aiguës ; un nombreux cortège se forme ; le clergé a revêtu ses plus beaux ornements ; tous accompagnent avec des larmes de bonheur la précieuse statue à travers les rues de la ville jusqu'à son antique sanctuaire. Les vieillards reconnaissent bien leur bonne Madone devant laquelle leur mère les conduisait prier, et les enfants se prennent d'amour pour Celle qu'ils voient entourée de tant d'affection et de si pieux hommages.

Avant sa mort, le prieur Desfonds, le premier auteur de cette heureuse restauration, céda, par acte public, la propriété de la chapelle à son frère Dusarget qui, à son tour, en fit abandon à M. Pagenelle, curé de Chaudesaigues. Depuis ce temps, la chapelle est la propriété de la fabrique, le conseil municipal ayant refusé de la reconnaître comme propriété communale, pour n'avoir pas à subvenir aux frais d'entretien et de réparation.

M. Pagenelle fit appel à la générosité des paroissiens et put, en peu de temps, agrandir la nef et construire le clocher actuel (1842). Depuis lors les curés qui se sont succédé à Chaudesaigues ont tous eu à cœur la décoration et l'embellissement du sanctuaire de Marie. M. Tailland fit exhausser les chapelles latérales ; M. Tourette fit faire trois magnifiques autels. Mais les plus grands travaux de restauration ont été faits en 1859 et 1860, et on peut dire que toute la paroisse s'y prêta avec entrain. Les ouvriers de la ville, comme les habitants des villages, firent revivre les merveilles des âges de foi, en renouvelant les corvées volontaires. On donnait

Digitized by Google

qui des bois, qui son travail, qui son obole : « C'est pour Notre-Dame de Pitié ! » ce mot magique obtenait tout. L'autel en maçonnerie avec un revêtement de boiseries gothiques est surmonté d'un superbe rétable parfaitement sculpté et peint blanc et or. Au-dessus du tabernacle, la statue miraculeuse apparaît à travers un grillage gracieux, formé d'une série de rosaces à quatre lobes. Aux fenêtres

Fig. 50. Chapelle de Notre-Dame de Pitié, à Chaudesaigues.

brillent des vitraux donnés par différents bienfaiteurs et retraçant les principaux traits de la vie de Notre-Dame. Les chapelles latérales sont ornées également d'autels en style gothique, et la chapelle entière est entourée de boiseries du même goût. Toutes ces sculptures ont été exécutées par M. Roche, enfant de Chaudesaigues. A l'heure actuelle, la chapelle de Notre-Dame de Pitié reçoit de nouvelles

Digitized by Google

restaurations et de remarquables embellissements par les soins du nouveau Doyen de Chaudesaigues, M. l'abbé Coutarel.

Les principales réparations une fois terminées, l'église et l'autel furent consacrés, le 23 décembre 1861, par Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour. Les reliques placées alors, avec l'acte de la consécration sur parchemin, dans le tombeau de l'autel, sont les suivantes : du voile de la Sainte Vierge, de son sépulcre ; des reliques des saints Innocents, de saint Georges, de saint Symphorien, de sainte Claire, de sainte Blandine, de saint Bernard et de saint Flour. Le souvenir de cette consécration est rappelé par les douze croix peintes sur les murs de la chapelle. Ajoutons enfin qu'une seconde cloche est allée, en 1870, rejoindre dans le beffroi, celle de 1571, à laquelle nous avons fait plusieurs fois allusion.

Après l'historique et la description du sanctuaire de Marie que nous n'avons pas voulu interrompre, reprenons l'édifiant récit des faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Pitié et les témoignages de vénération que la piété des fidèles n'a cessé de lui rendre.

A peine la statue miraculeuse avait elle reprit sa place dans l'auguste sanctuaire que les pèlerins reprennent le chemin de Chaudesaigues, venant, non seulement des paroisses environnantes, mais encore, comme autrefois, des diocèses de Mende et de Rodez qui, à la hauteur de Chaudesaigues, enserrent celui de Saint-Flour, à l'est et à l'ouest. Glanons dans les procès-verbaux et les souvenirs.

Catherine Vincent, originaire de Saint-Chély, déclare avoir éprouvé pendant six mois de vives douleurs aux reins et dans les jambes, ce qui lui causait une telle faiblesse qu'elle avait peine à se soutenir, même avec des béquilles ; de sorte que, pour lui faire entendre la messe, on était obligé de la charier à l'église dans une brouette. On avait consulté plusieurs médecins de la localité et des environs, qui avaient prescrit à la jeune malade un grand nombre de remèdes. Mais au lieu de la soulager, ils n'avaient fait qu'aggraver son mal. Voyant que l'art des hommes était impuissant, sa mère prend la résolution de la porter en

Digitized by Google

dévotion à Notre-Dame de Pitié. Le voyage fut des plus pénibles. La veille de l'Assomption, qui, cette année-là (1806), se trouvait un dimanche, la malade arrivait à Chaudesaigues afin de pouvoir entendre la messe à Notre-Dame, le jour même de la fête. Pendant le Saint Sacrifice, au moment de l'Elévation, comme sa mère l'exhortait à prier Dieu dévotement, Catherine lui répond : « Mais maman, je suis guérie ! » La mère fit peu d'attention à ce que lui disait la petite fille. Cependant, comme elle allait faire la communion, elle sentit intérieurement une impression de confiance, se disant que la Sainte Vierge était bien assez puissante pour guérir sa chère malade. Quelle ne fut pas sa joie lorsque se levant, après la messe, pour aller vénérer, selon la coutume, les reliques contenues dans une statuette de la Vierge, elle s'aperçut que sa fille la suivait, marchant seule et sans appui. Elles se retirèrent pleurant de joie, la mère conduisant par la main sa fille guérie, suivies d'un grand nombre de fidèles qui criaient : Miracle ! miracle ! Les béquilles de l'enfant restèrent à la chapelle de Notre-Dame, où on les voit encore, comme un témoignage irrécusable du prodige. Un mois après, le 10 septembre, la mère et la fille revinrent à Chaudesaigues pour témoigner leur reconnaissance à la Reine des Cieux. Catherine Vincent qui, lors de son précédent voyage était maigre, chétive, triste, était maintenant gaie, alerte, et portant sur ses joues les fleurs de la jeunesse et de la santé. Toutes deux firent leur déclaration devant M. Pagenelle qui, non content de leur déposition, voulut encore écrire à M. le curé de Saint-Chély pour avoir des renseignements précis sur l'état antérieur de la miraculée. M. Bros confirma l'exactitude du récit de ses paroissiennes.

Jean Bouldoire, âgé d'environ trente ans, du lieu d'Erissac, commune de Cayrol, canton d'Espalion, avait été subitement atteint d'une douleur si vive à la jambe droite qu'il ne pouvait aucunement s'en servir. Pendant quarante jours on le transporta d'un lit à l'autre, et même dans les moments où il éprouvait quelque soulagement, il ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de béquilles. Les médecins lui firent subir plusieurs traitements qui ne produisirent aucune

Digitized by Google

amélioration. Voyant l'inutilité de leur science, le malade se voua à la Sainte Vierge et promit d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Pitié, d'y faire dire une messe et de faire en même temps une offrande pour obtenir sa guérison. A l'instant même qu'il eut fait vœu, il put étendre sa jambe que la douleur avait repliée; les souffrances diminuèrent sensiblement et, en peu de temps, elles eurent complétement disparu. Jean Bouldoire, qui était devenu d'une maigreur extrême, reprit sa bonne santé en peu de jours. Il accomplit son vœu le 7 juin 1839 et fit sa déclaration qu'il signa avec le curé Pagenelle.

Durant l'année 1859, le pèlerinage fut très fréquenté et des grâces nombreuses vinrent récompenser la foi des pèlerins. Une jeune fille de quinze ans, atteinte de rhumatismes si violents qu'ils avaient occasionné une déviation de la colonne vertébrale, paraissait si gravement malade que le docteur Brémont désespérait de la guérir et avait fait part de ses craintes aux parents. La jeune personne, se voyant en danger, fait sa confession, commence une neuvaine à la Sainte Vierge, et, le neuvième jour, se trouve parfaitement guérie au moment de la communion. Elle revint chez elle de son pied. Depuis lors son corps s'est redressé et fortifié, si bien qu'elle peut porter sur la tête de lourds fardeaux sans aucune souffrance. Le médecin, apprenant le nouvel état de la malade, dit à son père que, puisque la Sainte Vierge s'en mêlait, il ne fallait s'étonner de rien, mais qu'il n'aurait jamais compté sur cette guérison. (Procès-verbal de M. Tourette, curé de Chaudesaigues).

Un homme de la Lozère était venu aux eaux thermales. S'étant présenté chez M. Tourette pour obtenir de lui quelque aumône, il lui avoua que, depuis quelque temps, les médecins l'avaient abandonné, que son estomac ne pouvait plus supporter de nourriture, qu'il ne marchait plus enfin qu'avec le secours de béquilles. M. le curé lui conseilla d'avoir recours aux remèdes surnaturels en commençant une neuvaine à la chapelle. Un jour, entendant la sainte messe à Notre-Dame, cet homme sentit tout à coup comme un ébranlement dans tous ses membres et, ayant essayé de se tenir debout sans béquilles, il constata qu'il

Digitized by Google

était guéri. Après avoir remercié la Sainte Vierge, il alla trouver son médecin qui fut fort surpris de sa guérison. Deux jours après, cet homme reprenait la route de son pays, mieux portant que jamais.

Toujours en cette même année 1859, un bouvier qui avait transporté des pierres pour la reconstruction de la chapelle, avait abandonné ses bœufs sur la route. Ennuyés sans doute d'attendre, ces animaux reprirent d'eux-mêmes le chemin du village. Mais à un détour de la route, ils passèrent trop près du précipice, furent entraînés par le char et roulèrent avec lui jusqu'au fond de l'abime. Quand on les releva, les bœufs étaient sains et saufs, le char seul avait subi dans la chute quelques légères avaries. Tout le monde regarda cette extraordinaire préservation comme toute naturelle. « Cet homme, disait-on, a travaillé pour la Sainte Vierge ; la Sainte Vierge a travaillé pour lui. »

Le 22 avril 1862, un jeune prêtre de la Lozère venait demander à M. le curé la permission de dire la messe à la chapelle : il avait à rendre grâce à Marie. Abandonné des médecins et réduit à la dernière extrémité, il avait fait une neuvaine et un vœu à Notre-Dame de Pitié. A la fin de la neuvaine il s'était trouvé guéri et il venait remplir sa promesse. Depuis lors il n'a plus ressenti aucune atteinte de sa maladie.

Le même jour, M. Rigal, missionnaire apostolique, curé de Brion, racontait à M. le curé que, dans sa jeunesse, ayant été menacé d'une phthisie pulmonaire, sa mère le conduisit en dévotion à Chaudesaigues. Après avoir fait la communion, il sentit qu'il s'opérait en lui un changement notable, et à la fin de l'action de grâce que sa dévotion avait fort prolongée, il se trouva entièrement guéri. Depuis lors il a toujours joui d'une santé florissante.

Au mois de mai de l'année 1864, un enfant de la Lozère fut conduit en dévotion à Notre-Dame. Il eut la plus grande peine du monde à se rendre de la ville au sanctuaire, au moyen de béquilles qui lui étaient indispensables depuis longtemps. Son père et sa mère firent la communion pour toucher plus facilement en sa faveur le cœur de la Mère de Pitié. A la fin de la messe le petit infirme s'avance, toujours

Digitized by Google

avec la plus grande difficulté, de la balustrade et se met à genoux pour baiser le reliquaire qu'un prêtre lui présente. Mais, à peine s'est-il acquitté de ce pieux devoir, qu'il se relève aisément et revient à sa place sans le secours de ses béquilles, à la grande surprise de tous les assistants et au grand bonheur de ses parents ravis. L'enfant remercia sa bienfaitrice et laissa ses béquilles suspendues dans l'oratoire en témoignage de la faveur obtenue.

Voici enfin une jeune fille qui vient, en 1868, demander à Notre-Dame de lui rendre l'usage de la parole qu'elle avait perdue par suite d'une paralysie des cordes vocales. Elle fait une neuvaine à la suite de laquelle elle trouve une guérison complète et définitive.

Mais si le ciel se montre si facile à exaucer les prières que les infirmités humaines font monter à Dieu par Marie, il arrive aussi parfois qu'il punit sévèrement les contempteurs de la Vierge et de son culte. Voici, en ce genre, un trait raconté par M. Passenaud, ancien curé d'Espinasse, qui en avait été témoin, tandis qu'il faisait ses premières études à Chaudesaigues. Un voiturier passait devant la chapelle, portant deux voyageurs. L'un d'eux le prie d'arrêter un instant sa voiture pour lui permettre d'aller réciter un *Ave Maria,* comme c'est l'habitude de presque tous ceux qui passent dans ce lieu. Ayant satisfait sa dévotion, le pieux étranger présente, en sortant, de l'eau bénite à son compagnon de voyage et au voiturier qui l'avaient accompagné. Le premier la reçut avec piété ; le second la refusa avec tant de dédain que le jeune Passenaud et ses condisciples ne purent s'empêcher de se dire entre eux : « Le malheureux ! il lui arrivera quelque chose ; suivons-le. » En effet, quelques pas plus loin, la voiture vient à verser et les deux voyageurs, jetés dans les broussailles, se relevèrent sans aucun mal. Mais le cheval fut tout mutilé, la voiture brisée et le voiturier, couvert de sang et de blessures, ne se releva qu'avec peine d'une longue maladie qui en fut la conséquence. Il est à croire qu'il fut guéri pour toujours de sa peur de l'eau bénite.

Ce qui montre, au premier coup d'œil, la confiance des populations, et ce qui fait en même temps la plus belle

Digitized by Google

décoration d'un sanctuaire de pèlerinage, c'est le grand nombre d'*ex-voto* que les fidèles ont suspendus à ses murs. Avant la restauration de la chapelle, on y voyait beaucoup d'anathèmes de cire représentant des têtes, des jambes, des bras qui témoignaient d'autant de guérisons obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Pitié. On y voyait aussi des béquilles en grand nombre attestant, avec une éloquence particulière, la puissance d'intercession de la Sainte Vierge en faveur des infirmes qui s'étaient adressés à Elle. Tout cela a disparu et a été remplacé par des *ex-voto* plus élégants : des cœurs d'or et d'argent, des bannières données par les paroisses du canton de Chaudesaigues et du canton de Fournels (Lozère). Il reste cependant encore trois *ex-voto* anciens : ce sont trois petits tableaux perdus parmi les grandes toiles modernes et représentant diverses apparitions de la Sainte Vierge à une jeune personne qui s'était adressée à Elle.

Nous venons de nommer Fournels : les fidèles de ce canton se sont toujours montrés très dévots envers Notre-Dame de Pitié et, de nos jours, c'est de là qu'est venu à Chaudesaigues le plus remarquable de nos pèlerinages modernes.

C'était en 1872, presque au lendemain de nos désastres, M. le marquis de Brion crut qu'il était opportun d'aller demander aide et protection à Celle qui, dans ses malheurs, a toujours secouru la France. M. le doyen de Fournels l'encouragea dans une aussi bonne pensée. Aussitôt de nombreux pèlerins se groupent par paroisse, s'organisent en procession et se dirigent vers Chaudesaigues. Dans les rangs de l'interminable procession, un vaillant champion de la bonne cause, M. de Dreusy, tenait haut et ferme une magnifique bannière que l'on apportait en hommage à la Vierge de Pitié.

On se souvient encore, à Chaudesaigues, du magnifique spectacle que donnèrent ces bons et fermes Lozériens. La chapelle était de beaucoup trop petite pour contenir cette foule de deux mille cinq cents pèlerins, tous avides cependant d'assister à la messe solennelle, au chant des vêpres ; tous désireux d'entendre et la parole de feu du prédicateur, et la

Digitized by Google

parole douce et paternelle de Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour, qui, de passage dans la localité, voulut assister à l'office du soir. Avec bonheur il bénit la bannière du pèlerinage sur laquelle on lisait, d'un côté : *Cœur de Jésus, sauvez Rome et la France ;* de l'autre : *Notre-Dame de Pitié, protégez le canton de Fournels.* On la voit aujourd'hui suspendue aux voûtes du sanctuaire.

La splendeur de ce pèlerinage n'a été dépassée que par les splendeurs plus grandes encore du couronnement. Mais avant de décrire ces cérémonies si touchantes et si grandioses, mentionnons encore quelques pieux usages en vigueur et se rapportant à la dévotion envers Notre-Dame de Pitié.

Les pèlerins, qu'ils viennent isolés, ou groupés en procession, sont dans l'habitude, aussitôt qu'ils aperçoivent, du haut des montagnes voisines, la chapelle de la Vierge, de tomber à genoux pour saluer Marie par une prière. Ils en font autant au retour, lorsqu'ils sont sur le point de perdre de vue le sanctuaire chéri. L'endroit de la pieuse station est marqué par une croix qu'on appelle *la croix du pater*. Ainsi les pèlerins de Palestine tombent à genoux et baisent la terre au moment où, du haut des collines, ils aperçoivent de loin « la triste Jérusalem ».

Nous avons, plusieurs fois déjà, parlé des Pénitents de Chaudesaigues. Marie n'a pas de plus dévoués serviteurs, et tandis qu'ailleurs les confréries de ce genre sont sur leur déclin ou même ont disparu, ici on retrouve encore la fidélité primitive. Soir et matin, chaque dimanche et chaque vendredi de carême, ils récitent en commun l'office de la Vierge dans leur chapelle. Chaque année, ils sont dans l'usage de faire un certain nombre de processions qui ont toujours pour but la chapelle de Notre-Dame de Pitié ; les plus solennelles sont celles du Jeudi-Saint et de l'Assomption. Cette dernière fête est leur fête patronale. La procession se fait le soir, après les vêpres et le salut de la paroisse. Au sortir de l'église, les Pénitents se dirigent en ordre vers la chapelle vénérée ; la foule et le clergé suivent en procession. Dans le parcours on s'arrête aux croix des divers quartiers où, après le chant d'une antienne, le prêtre qui préside récite

Digitized by Google

l'oraison du saint patron. A Notre-Dame de Pitié, on donne une seconde fois la bénédiction du Saint Sacrement. Enfin, traversant la longue avenue, la procession pénètre dans la chapelle des Pénitents où a lieu un troisième Salut solennel.

Ecoutons M. Lecoq, racontant dans sa notice sur Chaudesaigues une de ces processions dont il avait été témoin.

« En arrivant dans cette ville, dit-il, un dimanche, nous fûmes fort étonnés de voir, à l'angle de chaque rue, de grandes lanternes carrées, que nous prîmes pour des reverbères, et nous le fûmes bien plus encore en voyant allumer ces lanternes en plein midi, lorsqu'un soleil ardent répandait partout une vive clarté et étincelait dans toutes les paillettes de mica que contiennent les roches des environs. Nous ne tardâmes pas à apercevoir près de ces lanternes des niches en bois convenablement vitrées, dans lesquelles étaient logés des saints de noms et de costumes différents, presque tous dorés ou couverts de riches vêtements. Le son des cloches nous annonça bientôt après une procession solennelle ; elle était remarquable par le grand nombre de fidèles qui la suivaient, par la riche dorure des châsses et par la présence de nombreux pénitents blancs, la tête entièrement couverte d'un capuchon percé de deux petits trous à la hauteur des yeux. On accourait de toutes parts à Notre-Dame de Pitié et le bruit de ses miracles, en s'étendant au loin, augmentait chaque année l'affluence des malades qui s'y rendaient. »

Le premier janvier voit les fidèles se porter en foule à la chapelle pour faire leur première visite à Notre-Dame de Pitié et mettre sous sa maternelle protection tous les intérêts particuliers et généraux de la cité. Ce spectacle se renouvelle aux fêtes de la Sainte Vierge qui se rencontrent dans le cours de l'année.

Qui n'a vu encore, chaque dimanche, durant la belle saison, la route conduisant à la chapelle couverte de pieux promeneurs ? Ils vont où le cœur les pousse. L'usage a prévalu d'aller ainsi visiter la bonne Mère dans son radieux sanctuaire, et pour un grand nombre c'est le complément obligé de la sanctification du jour du Seigneur.

Mais il est des jours où la chapelle est plus fréquentée

Digitized by Google

encore que d'habitude; ce sont d'abord les deux fêtes consacrées par l'Eglise à honorer Notre-Dame des Sept-Douleurs, c'est-à-dire le vendredi de la Passion et le troisième dimanche de septembre. A ces deux fêtes il faut ajouter celles de l'Invention et de l'Exaltation de la Sainte Croix et de saint Laurent. Tout ce qui rappelle la Passion du Sauveur nous fait aussi songer à la Compassion de sa Mère. Quant à la célébration de la fête de saint Laurent dans la chapelle miraculeuse, la tradition ne nous en explique pas le motif; peut-être faut-il voir là un indice que l'oratoire primitivement élevé en ces lieux était dédié à ce saint diacre de l'Eglise romaine. Quoi qu'il en soit, ces fêtes se célèbrent avec une grande pompe, le jour même de leur incidence. Il y a messe solennelle avec diacre et sous-diacre, et le soir vêpres et complies suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement. Ce qui attire surtout les fidèles, c'est l'indulgence plénière que l'on peut gagner, à ces différents jours, dans le sanctuaire.

C'est aussi à Notre-Dame qu'ont lieu les exercices du mois de Marie. La population s'y porte en foule, chaque soir, pour prier la Vierge et chanter avec amour ses louanges devant sa statue vénérée, qui trône au milieu de l'or, des lumières et des fleurs.

Une autre dévotion particulière à ce lieu c'est la touchante coutume d'y venir consacrer à la Sainte Vierge les jeunes enfants et de les vouer au bleu pour un temps déterminé. Ce n'est pas seulement de la paroisse, c'est de fort loin qu'on apporte à Notre-Dame de Pitié ces innocents pour invoquer sur eux la protection de Marie et la bénédiction du prêtre. La mère de famille soucieuse de conserver à son enfant la pureté de l'âme, autant que la santé du corps, tient à le vouer de bonne heure à Notre-Dame. Elle fait offrir le saint Sacrifice à son intention et apporte un vêtement complet, de couleur bleue, agrémenté de blanc. Le prêtre bénit ces habits aux couleurs célestes, récite une oraison sur ce jeune frère des anges et le consacre à Marie, demandant pour lui la conservation de la vie du corps et de l'âme. Ces consécrations se renouvellent si souvent qu'on serait tenté d'appeler Notre-Dame de Pitié Notre-Dame des

Digitized by Google

Enfants. Peut-être faut-il attribuer à ce pieux usage le grand nombre de vocations ecclésiastiques fournies en tout temps par la paroisse de Chaudesaigues.

III.

Couronnement de Notre-Dame de Pitié

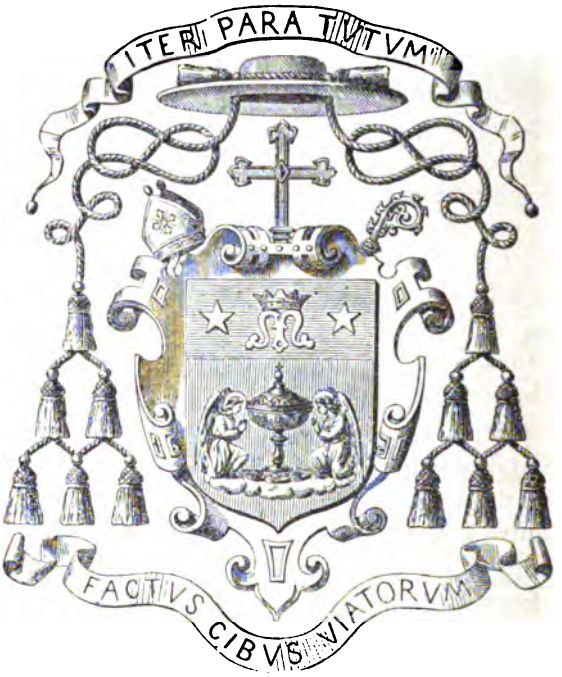


Fig. 51. Sceau de Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour.

Une pieuse dame conduisit un jour un tout jeune enfant aux pieds de la Madone miraculeuse de Chaudesaigues. La Reine des cieux prit l'enfant sous sa sauvegarde et le marqua au front d'un signe mystérieux. C'était plus que la vocation ecclésiastique, c'était la prédestination à l'épiscopat: cet enfant devait s'asseoir plus tard sur le siège de Saint-Flour. Nos lecteurs ont nommé Mgr François-Marie-Benjamin Baduel, dont la piété singulière envers Marie est connue de tout le diocèse.

Au mois de juin 1879, Mgr Baduel, accompagné de

Digitized by Google

Mgr Lamouroux, vicaire général, et de M. Lamouroux, curé de Chaudesaigues, se rendait à Rome pour y faire son premier pèlerinage *ad limina* et demander au successeur de Saint Pierre une bénédiction spéciale pour le diocèse confié à sa sollicitude. Dans cette circonstance Monseigneur se souvint du pèlerinage que, dans son enfance, il avait fait à Notre-Dame de Pitié, des grâces dont cette bonne Mère l'avait toujours comblé, et, pour témoigner sa reconnaissance à Marie, il sollicita du Souverain-Pontife, pour Notre-Dame de Chaudesaigues, une faveur analogue à celle qu'il avait déjà obtenue pour Notre-Dame des Oliviers. Léon XIII accéda encore cette fois à ses désirs et lui fit délivrer le bref suivant qui sera désormais un des titres les plus glorieux et les plus précieux du sanctuaire privilégié.

LÉON XIII, PAPE

A notre vénérable frère l'Evêque de Saint-Flour

« Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

« Vous avez eu soin de Nous exposer que votre vœu le plus ardent serait de Nous voir orner d'un diadème la statue de la Mère de Dieu, objet d'un culte ancien et vénérée par un nombreux concours de pèlerins, sous le titre de Notre-Dame de Pitié, dans le sanctuaire public, dédié à cette divine Mère, sur la paroisse de Chaudesaigues.

« C'est pourquoi Nous qui, en ces temps si pénibles pour l'Eglise, n'avons rien tant à cœur que de faire tout ce qui peut contribuer à développer de plus en plus, parmi les fidèles, la dévotion envers la Bienheureuse Mère de Dieu, Nous avons accueilli avec empressement votre supplique, toute à la gloire de cette divine Mère. Accédant donc à vos désirs, Vénérable Frère, par ces présentes et de Notre autorité apostolique, Nous vous confions la mission de couronner en Notre nom l'Image ci-dessus mentionnée. Mais afin que cette solennité, dont vous avez à fixer l'époque, tourne au bien spirituel des âmes, Nous avons résolu de faire participer aux trésors de l'Eglise, dont le Très-Haut Nous a constitué le dispensateur, les fidèles prosternés au pied de l'autel de la céleste patronne. En conséquence, à

Digitized by Google

tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui, vraiment contrits, s'étant confessés et ayant communié, visiteront avec piété, le jour même du couronnement ou un des sept jours suivants, le sanctuaire précité et prieront dévotement, devant la Très Sainte Image de la Mère de Dieu, pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de la Sainte Eglise, notre Mère, Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur l'indulgence plénière de tous leurs péchés. Cette indulgence pourra être appliquée par voie de suffrage, aux âmes qui ont quitté cette vie en union avec Dieu par la charité. Et ce nonobstant toute chose contraire.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 20 juin 1879, de notre Pontificat l'an deuxième.

« L. Cardinal NINA, secrétaire. »

Ces faveurs obtenues du Siège Apostolique furent annoncées à tout le diocèse par une lettre pastorale datée du 5 août 1879, dans laquelle Monseigneur disait entre autres choses : « Nous n'avons qu'à descendre dans notre « propre cœur pour y puiser les sentiments de la plus filiale « reconnaissance envers Notre-Dame de Chaudesaigues. « Depuis plus d'un demi-siècle déjà, et dès les premiers « jours de notre enfance, cette reconnaissance nous était « imposée comme une dette sacrée que jamais sans doute « nous ne saurions acquitter, mais qu'il nous sera du moins « donné de manifester, dans cette circonstance mémorable, « par des témoignages plus solennels et par des honneurs « d'un caractère tout exceptionnel. »

La date de la solennité était fixée au 8 septembre, fête de la Nativité. Dès lors l'élan était donné. La population de Chaudesaigues, heureuse et fière de cette marque insigne d'honneur, ne songe plus qu'aux apprêts de la fête. On ne veut être inférieur, sous aucun rapport, aux splendeurs qu'avaient déjà déployées, dans des circonstances analogues, les villes de Mauriac et de Murat.

Aussi, au jour fixé, la petite cité de Chaudesaigues se trouva toute pavoisée, les rues enguirlandées et la chapelle

Digitized by Google

décorée avec le meilleur goût. Quatre évêques rehaussèrent de leur auguste présence cette solennité qui n'avait pas eu sa pareille dans la contrée ; c'étaient : Mgr de Saint-Flour, délégué apostolique ; Mgr Bourret, évêque de Rodez ; Mgr Goux, évêque de Versailles, et Mgr Boyer, évêque de Clermont. Mgr de la Tour d'Auvergne avait été invité à cette nouvelle fête. Il s'excusa de ne pouvoir y assister, retenu qu'il était par la retraite pastorale qui devait être suivie d'un synode. Hélas ! quelques jours plus tard, le 24 septembre, Mgr l'Evêque de Saint-Flour assistait à ses obsèques dans la métropole de Bourges !

Les prélats présents à Chaudesaigues étaient entourés de près de deux cents ecclésiastiques, parmi lesquels plusieurs vicaires généraux et archiprêtres, soit du diocèse de Saint-Flour, soit des diocèses voisins de Rodez et de Mende.

Comme cela avait eu lieu l'année précédente, à Murat, un *Triduum* préparatoire fut prêché par le R. P. Isabel, de l'ordre des Frères Prêcheurs. La veille de la fête, les pèlerins affluèrent dans la petite cité. Ils se pressaient surtout dans le sanctuaire de Notre-Dame de Pitié où un grand nombre passèrent la nuit en prière. Dès minuit, on commença à célébrer, sans interruption, le saint sacrifice aux trois autels de la chapelle.

Le jour de la solennité, qui était un lundi, le temps s'annonça favorable et tout le monde s'en réjouissait. A 9 heures, le cortège se forme à l'église paroissiale, d'où l'on se rend en procession à la chapelle, pour prendre la statue miraculeuse et la porter sur l'estrade où doit avoir lieu le couronnement.

Là, Monseigneur de Saint-Flour célèbre une messe basse, suivie d'une chaude allocution du R. P. dominicain, dont la voix sonore peut facilement se faire entendre de huit mille pèlerins qui entourent l'autel, montrant, en termes éloquents, comment Marie, depuis dix-huit siècles, est le soutien de l'Eglise catholique. La foule est encore sous l'impression de sa parole, lorsque Monseigneur de Saint-Flour, s'avançant majestueusement vers la statue vénérée, place sur sa tête une couronne d'or enrichie de

Digitized by Google

pierreries. (1) En même temps, des milliers de voix entonnent le *Salve Regina*, dont le chant, modulé sur un ton solennel et lent, porte aux pieds de Marie les hommages de tous les cœurs. La cérémonie se termine par la bénédiction donnée simultanément à la foule par les quatre prélats, et la statue couronnée, placée sur un splendide brancard, est rapportée triomphalement dans son sanctuaire, sur les épaules de huit prêtres en dalmatique.

Cette statue, dont nous donnons le dessin, n'est point une œuvre d'art ; mais, comme on l'a fort bien dit, ce n'est pas devant les Vierges de Raphaël que l'on prie le mieux. Celle-ci, à défaut d'autre mérite, était entourée de l'auréole des miracles et de l'amour de tout un peuple, avant d'être couronnée de la main des Pontifes. Elle est en bois et représente la Vierge assise, les mains jointes, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. Nul cachet, nul style, et cependant il y a une douleur profonde dans les traits de cette Mère ; sa pose inspire la compassion et attendrit les cœurs. Si la statue n'est point belle pour l'artiste, elle est pieuse pour le fidèle : cela suffit (2).

On avait pu suivre, dans la matinée, le programme de la première partie de la fête ; mais vers midi le tonnerre gronda tout à coup, le ciel se couvrit et, ouvrant ses cataractes, versa, durant toute la soirée, la pluie par torrents. Après un moment de joie et d'allégresse, on retrouvait la Vierge du Calvaire, la Vierge des Douleurs. La grande procession du soir devenait impossible ; les décors étaient gâtés et flétris, l'illumination qu'on avait préparée ne pouvait plus avoir lieu. Après un moment de découragement, la pieuse population prit généreusement son parti de ce contre-temps. Elle se dédommagea en encombrant tout le soir la chapelle, baisant mille et mille fois la statue couronnée de Notre-Dame de Pitié.

Les vêpres furent célébrées à l'église paroissiale où

(1) Cette couronne, fermée, avec des tiges de lis entre les branches, est l'œuvre de la maison Poussielgues, de Paris.

(2) Mentionnons seulement trois autres statues de Notre-Dame de Pitié : l'une au-dessus de la porte d'entrée du sanctuaire, l'autre au milieu de la chapelle, surmontant un tronc où les fidèles jettent leurs offrandes ; une troisième enfin, beaucoup plus petite, renfermant des reliques et que l'on donne à baiser aux fidèles.

Digitized by Google

l'on put entendre Monseigneur de Rodez déverser le trop plein de son cœur dans une improvisation, aussi touchante qu'animée, sur les douleurs de Marie qui ont adouci si largement les douleurs de l'humanité. « O Vierge consola-« trice, Vierge des guérisons! contemplez toutes les « blessures, toutes les cicatrices de la pauvre humanité. O « Mère des miséricordes et des toutes-puissantes consola-« tions, brisez ces chaînes de notre triste captivité : ces « âmes et moi-même nous vous en supplions.... Cité de « Chaudesaigues, tu sembles destinée à guérir toutes les « douleurs! On t'amène les corps pour que tu leur rendes « la souplesse, l'agilité, la santé; et dans ton enceinte « encore Marie guérit les âmes, comme tes eaux salutaires « rétablissent les corps. Cité bénie, que tes enfants soient « fidèles, ils seront sauvés. Ils n'ont pas choisi la Vierge « des fleurs et des réjouissances, mais celle de la dernière « heure. Elle leur obtiendra la grâce du salut! »

C'est ainsi que l'évêque de la Vierge de Ceignac chantait, dans une langue magique, la Vierge de Chaudesaigues.

Tout était fini. La foule reprit le chemin de ses foyers, après avoir salué une dernière fois la Mère des Douleurs et reçu de nos évêques une dernière bénédiction. Mais cette fête ne fut pas concentrée dans la seule ville de Chaudesaigues. Le même jour, par ordre de Monseigneur, un salut solennel était chanté dans tous les centres de pèlerinages et de confréries, pour remercier Dieu de toutes les grâces obtenues, par l'intercession de Marie, dans les nombreux sanctuaires qui lui sont spécialement consacrés dans la Haute-Auvergne.

En 1880 et 1881, Mgr de Saint-Flour voulut venir célébrer à Chaudesaigues le premier et le second anniversaire du couronnement, prolongeant en quelque sorte pendant trois ans ces fêtes augustes, favorisées cette fois d'un temps plus propice. La statue miraculeuse, exposée sur un magnifique autel au milieu de la place, reçut la vénération de tout le peuple. Il fallut plusieurs heures pour permettre à tous les assistants de venir toucher avec respect de leurs lèvres émues la Madone bien aimée, sous le regard du premier Pasteur attendri d'un tel spectacle.

Digitized by Google

Monsieur Lamouroux, curé de Chaudesaigues, qui avait eu le bonheur de voir couronner Notre-Dame de Pitié, fut appelé à Saint-Flour, en 1884, comme chanoine titulaire, et remplacé par M. Coutarel qui voulut mettre, lui aussi, son ministère sous les auspices de Marie. En conséquence il fit célébrer le cinquième anniversaire du couronnement avec beaucoup de solennité. Le Père Irénée, gardien des Capucins de Clermont, fut appelé pour prêcher le *Triduum* préparatoire. La veille de la fête (7 septembre), la statue fut portée processionnellement à l'église paroissiale, et l'illumination qui s'alluma le soir fut comme l'aurore anticipée d'une fête que le ciel sembla vouloir solenniser avec la terre. Tous les prêtres du canton de Chaudesaigues, suivis de beaucoup de leurs paroissiens, assistaient à la grand'messe et aux vêpres. A la seconde procession, qui se fit pour ramener la statue dans son sanctuaire, deux mille personnes environ se pressèrent une dernière fois pour le *baisement*. On avait beaucoup de peine à contenir cette foule impatiente; les uns ne pouvaient se décider à quitter les pieds de la bonne Mère; les autres voulaient avoir leur tour. Ce spectacle fut une grande consolation pour le nouveau curé. « La foi, « écrivait-il plus tard, la confiance se révélaient dans ces « pieux excès que nous voulions modérer, mais que nous « ne pouvions ne pas admirer. Encore une fois la dévotion « envers Notre-Dame de Pitié s'est révélée plus ardente que « jamais. Je reçois souvent des lettres de personnes qui me « recommandent des malades ou qui me prient de remercier « Notre-Dame de Pitié pour des faveurs obtenues. »

Des médailles ont été frappées en l'honneur de Notre-Dame de Chaudesaigues : elles représentent d'un côté l'image de la Mère des douleurs tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils; de l'autre, une vue de la chapelle. Le chapelet et les scapulaires de Notre-Dame de Pitié sont chaque jour demandés par les fidèles, et portent de tous côtés la connaissance et l'amour de la Vierge de Chaudesaigues.

O Mère affligée, ô Notre-Dame de Pitié, nous venons aujourd'hui vous rendre notre filial hommage. Jésus, le fruit

Digitized by Google

de vos entrailles, fut enfanté par vous sans douleur ; mais nous, vos enfants d'adoption, nous sommes entrés dans votre cœur par le glaive. Aimez-nous, cependant, ô Marie, co-rédemptrice des hommes ! Et comment ne compterions-nous pas sur l'amour de votre cœur si généreux, lorsque nous savons que, pour notre salut, vous vous êtes unie au sacrifice de votre Fils ? Quelles preuves ne nous avez-vous pas constamment données de votre maternelle tendresse, ô vous qui êtes la Mère de miséricorde, le Refuge des pécheurs, l'Avocate infatigable de toutes nos misères ? Donnez-nous, ô Mère affligée, de sentir et de goûter la douloureuse Passion de votre Fils. C'est sous vos yeux qu'elle s'est accomplie ; vous y avez pris une part sublime. Faites-nous en pénétrer tous les mystères, afin que nos âmes, rachetées du sang de votre Fils et arrosées de vos larmes, se convertissent enfin au Seigneur et persévèrent désormais dans son service.

(L'*Année liturgique*. VI. 198.)

Dictionnaire du Cantal. III. 166. — *Notre-Dame de Pitié de Chaudesaigues*, par l'abbé Jouve. 1883. — *Semaine catholique de Saint-Flour*, année 1879. — Notes communiquées par M. l'abbé Coutarel, curé, en 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE II

NOTRE-DAME DE FRIDIÈRE

A SAINT-FLOUR

Non timebit domui suæ a frigoribus nivis.
Elle ne craindra point pour sa maison le froid des neiges. (Prov. XXXI. 21.)

La dévotion à Marie dans la ville épiscopale est si chère à tous les cœurs que presque chaque quartier veut avoir sa chapelle de la bonne Vierge ; à ce point que, pendant une longue suite de siècles, cette ville, quoique peu grande, a compté jusqu'à six sanctuaires de la Mère de Dieu. Il y avait d'abord l'église de Notre-Dame. C'était primitivement une chapelle dédiée à Sainte Foy et desservie par une communauté de prêtres dits de *Sainte-Foy* ou *pauvres frères,* parce qu'ils vivaient d'aumônes et des offrandes des fidèles. Ils existaient à Saint-Flour avant la fondation du monastère (1004) et desservaient les paroisses voisines. Archambaud, troisième évêque de Saint-Flour, forma le projet de les ériger en Chapitre au personnel de dix-huit Chanoines, vingt choriers et un prévôt. Pour cela il se rendit à Avignon auprès du pape Benoît XI et en rapporta la bulle de fondation de ce Chapitre. L'église collégiale fut bâtie en 1337, sous le vocable de Notre-Dame. Les comptes de décimes de l'année 1516 mentionnent sept chapellenies et une vicairie établies dans cette église et donnent les noms des titulaires à cette époque. En 1621 il y avait dix chapelles et on y conservait des reliques de la

Digitized by Google

Fig. 52. Sceau du chapitre de Notre-Dame de Saint-Flour.

Sainte Vierge, de saint Paul, de saint André, de saint Odilon et de saint Mary, devant lesquelles le peuple aimait à aller prier. L'inventaire des meubles de la collégiale, fait en 1790, mentionne onze chapelles et une statue de la Sainte Vierge couverte de lames d'argent, avec quatre couronnes aussi d'argent qui servaient à la décorer les jours de fête.

Mutilée par la révolution, qui n'en a guère laissé qu'une fenêtre de style flamboyant d'un beau travail, cette église sert aujourd'hui de halle au blé.

Notre-Dame du Bon-Secours est une chapelle située près du Grand-Séminaire. Démolie en 93, elle fut reconstruite après la révolution et agrandie, vers 1840, au moyen de souscriptions recueillies, non seulement dans le quartier des Planchettes où elle est située, mais encore dans le reste de la ville. Elle conserve son ancienne statue échappée à la destruction, et les fidèles aiment à y assister aux saints mystères qu'on y célèbre fréquemment. Un directeur du Grand-Séminaire y prêche, chaque année, tous les jours du mois de Marie.

Notre-Dame de la Providence, située dans la rue du Tuile-Haut, qui descend au faubourg, fut détruite comme la précédente en 93. Il paraît qu'elle était auparavant au-dessus de la porte de la ville. La révolution passée, on érigea d'abord, près de l'ancienne chapelle, un petit oratoire sans autel ; mais il fut agrandi, en 1828, par le moyen de souscriptions, et surtout par la générosité de deux familles d'artisans, habitants du quartier. Modeste, mais propre et décente, cette chapelle a pour son plus bel ornement l'ancienne statue de la Vierge qui a été heureusement conservée.

Notre-Dame de Pitié, dans la rue du Tuile-Bas, au dessous de *l'hôpital-vieux*, est un petit oratoire grillé, sans

Digitized by Google

autel, dédié à la Mère des douleurs. A côté de la statue de la Vierge on voit un ermite à genoux. On y fait souvent brûler des cierges par dévotion ; les potiers sont dans l'habitude d'en allumer un à chaque fournée.

A la Chapelle des Carmélites est *Notre-Dame Trouvée*, ainsi appelée par le peuple, parce qu'elle fut trouvée dans le chemin rapide qui va de la ville au faubourg. C'est un petit buste de la Vierge tenant l'Enfant Jésus, en cuivre fondu, portant les caractères du XVIe siècle, et qu'on a enchâssé dans la poitrine d'une statue plus grande. On la vénère à l'autel placée du côté de l'épitre.

Enfin Notre-Dame de Fridière est honorée dans l'église de Sainte-Christine, au faubourg ; son histoire demande quelques développements.

Frédeire, est un hameau de la paroisse de Chaudesaigues, où avait existé, dès les temps reculés, une chapelle dédiée à la Sainte Vierge. La statue qu'on y vénérait fut transférée, on ne sait à quelle époque, ni pour quelle raison, dans un petit village situé au dessous de Saint-Flour, tout près du faubourg de Sainte-Christine, où une chapelle fut bâtie en son honneur sous le nom de Notre-Dame de Frédeire, plus tard Fridière. Le premier oratoire élevé en ce lieu daterait du XIe siècle, et aurait été donné, avec ses dépendances, au monastère de Saint-Flour par Astord Recourède, un des ancêtres sans doute d'une ancienne famille de robe de la ville de Murat. La seconde construction de la chapelle serait de 1310 ; et enfin elle aurait été reconstruite encore en 1642.

Il semblerait que le souvenir de l'ancienne madone de Frédeire s'était conservé jusqu'à cette époque dans les environs de Chaudesaigues, car un certain Jean Bouschet qui, dans son testament dicté en 1677, lègue dix livres à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, laisse aussi pareille somme pour la chapelle de Notre-Dame de Fridière de Saint-Flour, pour y faire dire des messes à son intention.

A ce moment d'ailleurs Notre-Dame de Fridière était un pèlerinage fort fréquenté et il s'y opérait de nombreux miracles : en voici quelques-uns.

Vers l'an 1620, un marchand de Saint-Flour, nommé Broucy, avait une petite fille de sept à huit ans qui n'avait

Digitized by Google

jamais marché, ne pouvant que se traîner sur ses mains et sur ses genoux. On se représente facilement la désolation des parents de voir leur fille en cet état. Sa mère eut un jour la pensée de s'adresser à Notre-Dame de Fridière. Durant neuf jours elle se rend dans le pieux oratoire et prie avec ferveur pour la guérison de la petite infirme qui ne pouvait venir elle-même aux pieds de la sainte image. Le neuvième jour, comme la pieuse mère rentrait chez elle, après avoir fait sa dévotion, elle trouve sa fille debout et marchant aussi facilement que si ses jambes n'avaient jamais été malades. En même temps, tous les autres membres du corps s'étaient trouvés subitement développés et fortifiés. En reconnaissance de cette guérison merveilleuse, cette jeune fille voulut se consacrer au Seigneur par le vœu de virginité et vécut en pratiquant dans le monde, jusqu'à la mort, la chasteté parfaite.

En 1628, un homme de Faverolles, qui était demeuré plusieurs années privé de la vue, fut conseillé par quelques personnes dévotes à la Sainte Vierge d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Fridière; Celle qui, lui disait-on, a donné au monde la Lumière, donnera sans aucun doute quelque soulagement à vos yeux. Il goûte cet avis, se fait conduire à Fridière, se confesse et entend la sainte messe avec beaucoup de dévotion. Et voilà qu'au moment même de l'élévation de l'hostie il recouvre la vue, et une vue parfaite. Il communie en action de grâces. Pierre Brisson, docteur en théologie et official, dressa procès-verbal authentique de cette guérison extraordinaire.

Un enfant de huit ans, appartenant à la famille de Fiancel, du faubourg de Saint-Flour, était muet de naissance. Ses parents, témoins des miracles qui arrivaient dans l'oratoire de Fridière et que les étrangers venaient y chercher, se dirent que la Sainte Vierge pourrait bien aussi en faire un en leur faveur. Ils conduisirent donc le petit muet au sanctuaire de la Vierge. Il n'y fut pas plutôt entré que, jetant les yeux sur l'autel et voyant la statue qui le surmontait richement ornée, il s'écria tout-à-coup : « Oh! comme on l'a bien parée! » Ce furent ses premières paroles, et dès ce

Digitized by Google

moment il parla aussi distinctement qu'on pouvait le désirer. Ceci arriva en 1645.

La même année, vers les fêtes de Noël, une jeune fille, aussi muette de naissance, vint de Peyre, diocèse de Mende. Depuis longtemps elle essayait d'exprimer par des signes, (ne pouvant le faire autrement), le grand désir qu'elle avait d'aller à Notre-Dame de Fridière, de Saint-Flour, où elle espérait recouvrer la parole, de même que plusieurs personnes du pays avaient obtenu, dans ce pèlerinage, la guérison de leurs infirmités. Quand on eut compris son intention, on la laissa partir avec sa sœur aînée. Toutes deux firent leurs dévotions à Fridière du mieux qu'elles purent, mais repartirent sans que la muette eût été guérie. Comme elles rentraient chez elles à une heure assez avancée de la nuit: « Tout le monde sera couché chez nous, » dit à part soi la sœur aînée. « Non, non! repartit tout-à-coup la sœur cadette, car je vois de la lumière à travers la fenêtre et j'entends du monde qui parle. » A partir de ce jour la langue de la muette fut déliée ; elle s'exprimait avec beaucoup de facilité et parlait « comme un oracle, » dit le P. Branche, à la grande satisfaction et édification de tout le voisinage.

Ces faits furent racontés à notre historien, le 31 août 1646, dans la chapelle de Fridière, par un prêtre de Saint-Flour nommé Chouvel, en présence de Messire Jacques Marchet, prieur de Saint-Quentin qui accompagna le P. Branche dans ses pèlerinages d'Auvergne. Là se trouvaient aussi plusieurs autres personnes, qui affirmèrent aux deux voyageurs qu'elles avaient été soulagées, dans leurs incommodités, en invoquant Notre-Dame de Fridière.

Nous n'avons pas trouvé d'autres renseignements sur cette chapelle jusqu'en 1792, où elle fut dépouillée de tous les ornements que la piété et la reconnaissance des fidèles y avaient déposés, depuis de longs siècles, et convertie en un grenier à foin. Au-dessous de la chapelle se trouvait un oratoire dédié à saint Bernard, le grand serviteur de Marie et le doux prédicateur de ses gloires. Cet oratoire fut également saccagé et il n'en reste rien aujourd'hui qu'une fenêtre cintrée, éclairant la maison sous laquelle passe le

Digitized by Google

Pl. XI

NOTRE-DAME DE FRIDIÈRES, A SAINT-FLOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

chemin qui conduit du faubourg à Villedieu, en traversant la rivière d'Arder.

La statue miraculeuse de Marie aurait sans doute disparu, comme celle du saint docteur, sans le dévouement d'un habitant de Saint-Flour, nommé Rodier Jean-Baptiste, qui l'enleva à temps et la cacha d'abord dans une meule de blé où elle resta pendant trois mois. Il la transporta ensuite chez lui, dans la maison dite de Marlhat, rue des Planchettes, près de la fontaine que l'on trouve avant d'arriver au Grand-Séminaire, et la garda cachée dans son grenier, sous une ruche, jusqu'à ce que la Révolution fut passée. En mourant il la laissa comme une précieuse relique à sa fille Elisabeth Rodier.

Sous l'épiscopat de Mgr de Marguerye, en 1847, M. Juillard, curé de Sainte-Christine, ayant appris que la statue de Notre-Dame de Fridière avait été providentiellement conservée, eut la bonne pensée de la réclamer, pour son église, auprès de la fille du sauveur de la sainte Image. Celle-ci accéda volontiers au louable désir de M. le curé du Faubourg. Une enquête fut faite alors pour constater l'identité de la statue. Plusieurs personnes âgées qui l'avait vue, avant la Révolution, dans son sanctuaire, la reconnurent et affirmèrent sous la foi du serment que c'était bien l'ancienne statue, vénérée autrefois dans la chapelle de Fridière. Ce point une fois acquis, M. Bouange, vicaire général, et M. le curé du Faubourg firent réparer la sainte Image d'une manière convenable, et préparèrent la cérémonie de la translation, qui fut fixée au dimanche de la Trinité, 30 mai 1847.

Ce jour-là, vers les quatre heures du soir, le clergé et les fidèles de la paroisse de Sainte-Christine se rendirent processionnellement devant la maison Marlhat, où ils furent rejoints par le clergé de Saint-Vincent, les ecclésiastiques du collège, plusieurs chanoines de la cathédrale, les pénitents blancs et un grand concours de peuple. On retira alors de la maison qui l'avait abritée, depuis plus d'un demi-siècle, la statue de Notre-Dame de Fridière, vers laquelle se portèrent aussitôt tous les regards. Un mouvement de pieuse et joyeuse surprise se produisit à ce moment dans la foule,

Digitized by Google

à la vue de cette chère et vénérable image de la Mère de Dieu, qui apparaissait soudain dans l'attitude d'une reine, assise sur un trône, vêtue d'un manteau royal de satin bleu céleste, et portant sur la tête une superbe couronne.

La procession s'organisa aussitôt et se rendit, par la rue des Planchettes, la route nationale et le quartier de Fridière, dans l'église de Sainte-Christine, où la statue vénérée fut déposée, à la vive satisfaction de toute la paroisse, dans la première chapelle à gauche du maitre-autel. C'est là qu'elle reçoit depuis lors les hommages empressés des fidèles.

Cette vénérable statue représente la Sainte Vierge assise sur un siège plein et sans dossier, tenant devant elle l'Enfant Jésus assis dans son giron. Le Sauveur tient de la main droite le globe du monde, surmonté de la croix, et de la gauche le livre des Evangiles. Il a les pieds nus, tandis que ceux de la Vierge sont chaussés, selon les règles de l'ancienne iconographie. A l'époque de la restauration, les vêtements de la Mère et de l'Enfant ont reçu des ornements gravés et la statue, sauf les chairs qui sont peintes de carnation, a été entièrement dorée. On a fait frapper des médailles à l'effigie de Notre-Dame de Fridière.

O Marie, Souveraine du ciel et de la terre, nous vous remercions d'avoir choisi cette ville épiscopale pour y recevoir, dans de si nombreux sanctuaires, les hommages du clergé et des fidèles. N'êtes-vous pas la Vierge sacerdotale, la Mère du Prêtre Eternel, la Reine des Apôtres, la Reine du clergé, la Mère commune des pasteurs et des ouailles? Recevez donc ici les hommages des uns et des autres. Donnez aux pasteurs la sainteté, le zèle, la vigilance pour conduire et sauver leurs troupeaux; donnez aux fidèles le respect, la docilité, la soumission pour se laisser guider toujours dans les voies de la sainteté et du salut.

O Notre-Dame de Fridière, vous dont l'Esprit-Saint a dit que le *froid* du péché *n'approcha jamais de votre demeure,* c'est-à-dire de votre cœur, allumez dans nos propres cœurs la flamme de la divine charité, qu'elle y brûle sans cesse par la pratique de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain.

Digitized by Google

Ecartez de votre maison, de l'Eglise de Dieu et du cœur de vos enfants, le froid glacial du péché mortel, le refroidissement du péché véniel, de l'indifférence ou de la tiédeur. Que nos âmes soient toujours embrasées d'amour pour votre divin Fils et pour vous ; que ce feu ne s'éteigne jamais en nous, mais qu'il s'y enflamme toujours de plus en plus. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal, III. 174, 355, 376. — J. Branche, *Vie des saincts d'Auvergne*, I, 73. — Hamon, *Notre-Dame de France*, II, 316. — Chaumeil, *Sanctuaires à la Très Sainte Vierge*, 7.

Fig. 53 Vierge romane au portail de Moissac (Puy-de-Dôme).

Digitized by Google

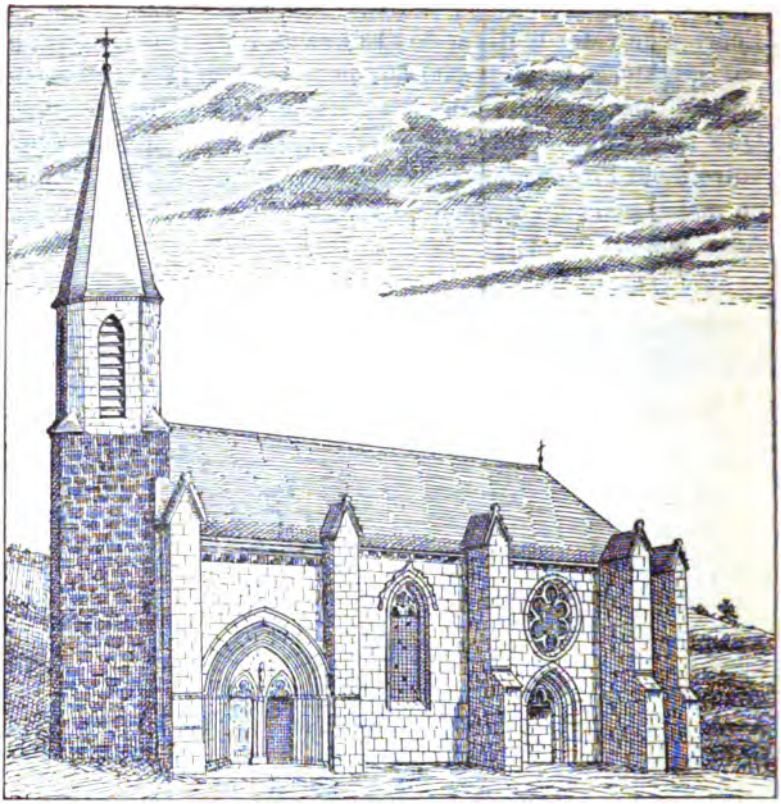


Fig. 54. Eglise de Notre-Dame de Villedieu. XIVe siècle.

CHAPITRE III

NOTRE-DAME DE VILLEDIEU

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.
De glorieuses choses ont été dites de vous,
ô cité de Dieu ! (Ps. 86. 3.)

ILLEDIEU est une paroisse de cinq cents âmes, à six kilomètres sud de Saint-Flour, dont l'église était autrefois le but d'un antique pèlerinage à Marie : voici comment le P. Jacques Branche en raconte l'origine.

Un cultivateur labourait un jour son champ, sur l'emplacement de

Digitized by Google

l'église actuelle, lorsque ses bœufs s'arrêtèrent tout à coup en face d'un fourré de ronces. En vain il les excite de la voix, de l'aiguillon, les animaux refusent d'avancer. Ne sachant à quoi attribuer cette immobilité insolite de ses bêtes, le laboureur s'avance vers le buisson dont il écarte les branches, pour y découvrir ce qui peut bien arrêter ainsi son attelage. Quelle n'est point sa surprise, lorsqu'il aperçoit, au milieu des broussailles, une petite image de la Vierge. Enchanté de sa trouvaille, il s'empresse de la prendre et de la porter au prêtre qui desservait l'église de Villedieu, laquelle était alors à six ou sept cents mètres de distance, au commun des Chazeaux, et lui raconte comment il vient de découvrir la sainte image.

Le curé, voyant dans ce fait quelque chose de merveilleux, prit l'image de la Bienheureuse Vierge et, accompagné de ses paroissiens, la porta en procession à Saint-Flour, pour qu'elle y fût mieux honorée. Mais à plusieurs reprises on la retrouva à la même place, dans son buisson. Devant ce nouveau prodige, les habitants de Villedieu, comprenant que Marie avait choisi spécialement ce lieu pour y être honorée, y transportèrent l'église paroissiale.

J. Branche assigne à ce fait la date de 1383, mais il y a ici une erreur évidente; l'église actuelle a été bâtie en 1365, mais il existait déjà en ce lieu une église plus ancienne dont il reste encore une partie, la base du clocher, qui renferme précisément la chapelle de Notre-Dame, couronnée par une coupole romane du XIe siècle : c'est donc vers ce temps qu'il faut placer l'aventure racontée par le P. Branche.

Avant la Révolution, on voyait exposé, dans l'église, un groupe sculpté représentant deux bœufs, attelés et conduits par un bouvier, que l'on montrait aux pèlerins, pour leur rappeler l'origine du pèlerinage.

Auprès de Villedieu s'élève une colline que le vulgaire nomme le Puy-de-Villedieu. Elle ne produit rien, pas même de l'herbe, contre l'ordinaire des montagnes les plus affreuses de l'Auvergne. C'est là que, d'après la tradition, se serait opéré un autre prodige, le miracle eucharistique rapporté

Digitized by Google

par Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, natif d'Auvergne. Voici les paroles du saint abbé :

« Un paysan d'Auvergne avait entendu dire que le vrai secret de conserver les abeilles était de jeter dans la ruche le Sacré Corps du Sauveur. Il le retira donc de sa bouche, après l'avoir reçu de la main du prêtre et courut vers ses abeilles ; mais ayant voulu souffler l'hostie avec force dans l'ouverture de la ruche, elle tomba par terre, où les abeilles la recueillirent et la portèrent avec beaucoup de vénération à leur ruche, en présence du maître qui, ne faisant pas réflexion plus sérieuse à l'action de ses abeilles, s'en alla où l'appelaient ses affaires.

« Sur le chemin, le sacrilège se sentit troublé d'une terreur soudaine, qui lui fit comprendre enfin qu'il avait mal fait. Touché donc, ou plutôt poussé par une force intérieure, il revint sur ses pas, et, pour expier son impiété, il s'en prit aux mouches innocentes, en répandant sur la ruche une quantité d'eau qui les étouffa ; il n'en voulut pas cependant laisser perdre le miel ni la cire, qu'il se mit en devoir de retirer de la ruche.

« A l'ouverture, il trouva l'hostie en la forme d'un bel enfant, mais paraissant mort, comme si l'eau que le paysan avait versée l'eût noyé avec les mouches à miel.

« Le scélérat prit l'enfant entre ses mains profanes pour l'ensevelir secrètement, mais le Sacré Corps disparut aussitôt. Le paysan, effrayé, fut rendre compte de ce qui s'était passé à son propre prêtre (c'est-à-dire à son curé) ; celui-ci le redit à l'évêque de Clermont, et l'évêque à Pierre-le-Vénérable, qui ajoute que Dieu prit soin de venger sa cause, sur le lieu où la chose était arrivée. La mort enleva tous les habitants et ce ne fut qu'une solitude effroyable qui n'a jamais rien produit depuis. » Pierre-le-Vénérable étant mort en 1156, c'est donc dans la première moitié du XIIe siècle que le fait a dû se passer.

Ces deux prodiges opérés, l'un par la Sainte Vierge, l'autre par l'Eucharistie, semblaient concourir pour faire de ce coin de terre un lieu prédestiné, et peut-être faut-il voir dans le dernier la raison du nom de Villedieu. Quoi qu'il en soit, et pour nous en tenir exclusivement à ce qui regarde

Digitized by Google

le culte de la Sainte V[illegible]
avant 1277, à Villedieu, une chapelle [illegible]
Rozanet, qui attirait une grande afflue[illegible]

Ce concours et les miracles qui s'[illegible]
déterminèrent plus tard Pierre d'Estai[illegible]
Flour, à y établir un Chapitre de six [illegible]
chanter journellement les louanges [illegible]
Pour eux, il fit bâtir l'église actuelle, l[illegible]
gothique du XIVe siècle, qui a été fort[illegible]
jours ; pour eux, il éleva, au nord d[illegible]
entouré de bâtiments, qui ont tous [illegible]
mais dont il est facile de constater l'ex[illegible]
sition des portes de l'église, actuell[illegible]
s'ouvraient autrefois de ce côté (1366).

L'évêque affectionnait tellement [illegible]
même s'y bâtir une résidence épisco[illegible]
tants de Saint-Flour, soit qu'ils [illegible]
les intérêts de leur ville, les suite[illegible]
pouvait se prolonger, soit qu'ils craign[illegible]
rité de leur évêque, à cause des Routi[illegible]
parcouraient alors le pays, le détourn[illegible]
l'obligèrent à cesser les travaux.

L'œuvre fut reprise, en 1444, par [illegible]
Beauvoir, treizième évêque de Saint-F[illegible]
pue encore pour la même cause.

En 1483, le siège de Saint-Flour [illegible]
par la mort d'Antoine de Léotoing, [illegible]
l'élection d'un nouvel évêque. Comme [illegible]
la ville, le Chapitre cathédral se réunit [illegible]
Claude de Doyat, prévôt de Clermont [illegible]
Limousin. Mais le pape Sixte IV, reg[illegible]
comme irrégulière, lui refusa l'insti[illegible]
Charles de Joyeuse fut installé évêque [illegible]

Après la fondation du Chapitre, la [illegible]
envers Notre-Dame de Villedieu fit de [illegible]
foule y était grande toute l'année, mais [illegible]
fête titulaire de l'église, par suite de [illegible]
spéciales que plusieurs personnes a[illegible]
main libérale de cette bonne Mère.

Digitized by Google

Parmi les guérisons miraculeuses opérées, on raconte celle d'un jeune homme originaire de la paroisse de Laurie. Voici le fait : ce jeune homme était resté longtemps perclus des jambes, et ne pouvait faire quelques pas qu'au moyen de deux béquilles. Il se traîna comme il put à Villedieu, où il arriva la veille de Notre-Dame de septembre. Le lendemain il se confessa, entendit la messe et communia. Après ses dévotions accomplies, il sentit que ses forces revenaient. Aussi il se hâta de se débarrasser de ses échasses, offrit deux cierges en action de grâce et s'en retourna chez lui, sans aucun appui. Chaque année, sa vie durant, il revint à Villedieu célébrer la fête de la Nativité, donnant ainsi des preuves de sa guérison et de sa reconnaissance envers Marie. Il n'y a qu'une cinquantaine d'années que les potences laissées par lui ont disparu de la chapelle de Notre-Dame, où bien des personnes se souviennent encore les avoir vues.

Vers le milieu de la nef, du côté de l'évangile, existe un puits, profond de près de cinq mètres, et large de plus de deux mètres, dont l'eau, sans goût particulier, est très limpide, très claire et surtout très froide. Elle passe pour être miraculeuse, et les pèlerins de tout temps ont demandé à en boire, à en emporter, et un grand nombre de malade sont été soulagés par ce moyen. Voici ce que raconte, à ce propos, le Père Branche. A une fête de la Nativité, comme on avait exposé les statues dont nous avons parlé plus haut, et que le puits était ouvert pour permettre aux nombreux pèlerins d'y puiser, une jeune fille, nommée Catherine, absorbée par la contemplation du berger et des bœufs, se laissa choir dans le puits. Elle y resta assez longtemps. Mais tandis qu'on criait : Miséricorde ! et qu'on se mettait en devoir de la retirer, bien qu'on la crût morte, voici, ô miracle ! que l'eau, d'ordinaire très basse, s'éleva peu à peu jusqu'à l'ouverture du puits, soulevant avec elle la jeune fille. Bertrand Rouland, chanoine de l'église, et un autre homme, Antoine Chastel, dit Chabanettes, se trouvaient là ; ils prirent la jeune fille, chacun par un bras, et la sortirent saine et sauve, avant que l'eau vint à se retirer de nouveau. « C'est M. de Rames, vicaire général de Saint-Flour, ajoute « Branche, qui me conseilla d'aller voir cette rareté ; et le

Digitized by Google

« sieur Rouland sus-nommé m'en fit l
« d'un autre chanoine de la même égli

Ces faits extraordinaires excitaient
ferveur populaire qui se manifestait
des offrandes, des fondations. Les regi
ont été perdus ; nous n'avons trouvé le
seule, aux archives départementales. A
testament, en date du 6 octobre 1678, f
Notre-Dame, deux messes à dire, l'u
l'Assomption, et l'autre dans l'octave d
outre deux messes de *Requiem*.

Fig. 55. Notre-Dame de Villedieu

L'image mi
Dame de Villedi
la Vierge en h
représentant M
sur son bras g
Cette statue, qu
et représentait
Vierge assise, v
des jambes et la
dessous de la
0m, 45 de hautei
que, durant la
habitants du bo
leur maison, p
vandalisme des
brûlèrent plusi
saints et de s
même de démo
gie et le courag
mieux pensants arrêtèrent ces vandal
rent le beau monument que nous adm
tard, la statue ainsi sauvée fut rer
Madone présente, dans le socle qui la s
où se conserve une image précieuse
noire, très ancienne et que l'on croit
leuse trouvée dans le buisson.

L'autel où se trouve la statue est
nef, en regard du maître-autel, dans l

Digitized by Google

de l'ancienne église. Sous le clocher, élevé en 1835, se voient deux chapelles superposées, disposition peut-être unique dans la Haute-Auvergne. La chapelle inférieure renferme la statue miraculeuse; la supérieure, à laquelle on arrive par un escalier à découvert, est en forme d'ambon, couverte d'une coupole. Les parois extérieures de cette partie de l'église laissent voir des pierres toutes noircies et rongées par le temps.

Depuis la Révolution, le pèlerinage de Notre-Dame de Villedieu n'a plus la même importance. Le peuple n'y court plus en foule; on n'y voit guère d'étrangers; les pèlerins se font de plus en plus rares. Cependant, jusqu'en 1844 environ, les paroisses voisines s'y rendaient en procession, le jour de la Nativité, croix en tête, bannières déployées, guidées par leur pasteur respectif. Les offices s'y célébraient avec une grande pompe : il y avait grand-messe, vêpres, prédication, bénédiction du Très Saint Sacrement; les communions étaient nombreuses. Mais, aujourd'hui, il faut l'avouer, le zèle des peuples, sous ce rapport, s'est bien relâché. Les processions ont cessé; les paroisses ne viennent plus en corps; on a laissé tomber l'enthousiasme populaire, à cause, dit-on, de quelques abus. S'il y avait des abus, il fallait, ce semble, chercher à les détruire, et ne pas supprimer pour cela l'institution elle-même.

Les Pénitents blancs de Saint-Flour ont continué seuls à venir visiter, longtemps encore, la Vierge de Villedieu le dimanche du Bon-Pasteur. C'était l'accomplissement d'un vœu que les Sanflorains avaient fait à la Sainte Vierge, à une époque où une épidémie ravageait leur ville. Cette procession de pénitence se faisait, dans le principe, avec beaucoup de piété et de ferveur; un grand nombre de Pénitents communiaient à Villedieu. Rien de plus touchant que de voir une centaine d'hommes, revêtus d'aubes blanches, marchant sur deux rangs et chantant les litanies de la Vierge à l'aller et au retour, suivis d'une foule de gens qui se joignaient à la procession! Mais voilà cinq ou six ans que cette pieuse coutume a cessé; nous n'avons pas à rechercher ici les causes de cette interruption regrettable.

Digitized by Google

De temps en temps cependant viennent quelques étrangers qui font leurs dévotions à Notre-Dame et demandent de l'eau de son puits ; plusieurs ont eu écrit à M. le curé qu'après avoir fait une neuvaine et bu de cette eau miraculeuse, ils s'étaient trouvés guéris. C'est ce qui est arrivé en particulier à deux personnes, l'une de Recoules et l'autre des environs d'Allanche qui, après avoir fait leurs dévotions de cette manière, ont certifié de leur guérison inespérée au digne pasteur de Villedieu. On prend de cette eau surtout pour les maladies d'entrailles ou vices du sang.

Mais si les étrangers ne viennent presque plus, les habitants de la paroisse n'ont pas oublié leur antique et miraculeuse Madone. Les mères chrétiennes surtout, composant la congrégation de Notre-Dame des Grâces, tiennent à dédommager Marie et à suppléer, par leur piété et leur amour, à l'affluence des pèlerins d'autrefois. Il faut voir avec quelle dévotion elles célèbrent leur fête, qui a lieu le second dimanche de mai ! Comme elles s'y préparent par la réception des sacrements ! Comme elles sont heureuses et fières d'être placées sous la bannière et le patronage de Marie !

O Marie, ô Notre-Dame, c'est bien à vous que le prophète David adressait ces paroles, que l'Eglise répète dans les offices qu'elle vous a consacrés : « De glorieuses choses ont été dites de vous, Cité de Dieu ! » *Gloriosa dicta sunt de te Civitas Dei !* Vous êtes vraiment la Cité de Dieu, le sanctuaire auguste où le Fils de l'Eternel a voulu habiter pendant neuf mois. Mais vous êtes aussi la Cité des hommes, le refuge des pécheurs, des infirmes, de tous les malheureux d'ici-bas. Votre cœur s'ouvre avec bonheur pour les recevoir, et là, dans cet asile assuré, les malheureux oublient leurs souffrances et leur tristesse. Vous les en délivrez souvent ; vous les consolez toujours, et ils peuvent vous adresser ces autres paroles de la sainte Eglise dans la liturgie : « En vous, ô sainte Mère de Dieu, habitent tous ceux qui goûtent la vraie joie, le bonheur véritable. » *Sicut lætantium omnium habitatio est in te.* Recevez-nous donc aujourd'hui sous votre manteau tutélaire et protecteur, vous que les laboureurs et

Digitized by Google

les princes de l'Eglise, que les prêtres et les simples fidèles ont également aimée et honorée, vous que les arts ont glorifiée à l'envi ; et un jour introduisez-nous, avec tous vos fidèles serviteurs, dans la Cité permanente dont vous êtes la Reine, dans le temple éternel de Jésus, votre Fils. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal, II, 422, 434 ; IV, 597. — Jacques Branche : *Vie des saincts d'Auvergne*, I, 76. — Archives départementales. — Notes communiquées par M. Marisson, curé de Villedieu, 1884.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

NOTRE-DAME DE PLANCHIS

A PIERREFORT

Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.
Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et puisera le salut dans le Seigneur.
(Prov. VIII. 35.)

A l'ouest de la petite ville de Pierrefort, sur la rive droite du ruisseau le Vezou, en face et presque au pied du roc basaltique sur lequel se dresse le vieux castel, on voit une modeste chapelle dédiée à la Sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Planchis. Le bâtiment est bas et sans style, les fenêtres à plein cintre et la voûte en lambris. Vers 1867 ou 1868, M. Bouschet, alors curé de Pierrefort, le fit agrandir en y ajoutant la petite abside à pans coupés qui forme aujourd'hui le chevet de la chapelle. Du rétable adossé au mur vertical qui la terminait primitivement, il ne conserva que l'autel et les bas-reliefs qui l'entourent. Les colonnes torses qui le soutenaient sont allées embellir deux autels de l'église paroissiale.

Tout récemment encore, par les soins de M. Bousquet, curé actuel, ce sanctuaire a été entièrement décoré de peintures. Le chœur avec son ciel d'azur semé d'étoiles d'or, la voûte et les murs latéraux gracieusement ornés, sont d'un bel effet. Sans avoir rien de remarquable au point de vue de l'art, ce sanctuaire est aujourd'hui dans un parfait état de décence et de propreté.

Digitized by Google

Cette chapelle est de fondation assez ancienne, si c'est d'elle que parle un Pouillé de 1648, sous le titre de *Chapellenie de Notre-Dame et de Saint-Pierre, à Pierrefort.* En tout cas, Cassini la mentionne au XVIIIe siècle. Son nom lui vient sans doute de la *planche* ou *passerelle* qui devait servir jadis à franchir le torrent, avant la construction du pont actuel.

A l'époque de la révolution, la chapelle fut vendue comme bien national, et ce fut un tisserand de Pierrefort, nommé Joseph Delgrés qui, le 2 messidor, an IV (20 juin 1796), soumissionna pour l'achat du bâtiment estimé 756 livres; la chapelle était alors presque en ruine. Restaurée après la tourmente, elle fut rendue à sa destination primitive, et c'est aujourd'hui, comme à l'origine, un lieu de dévotion très fréquenté par les habitants de Pierrefort et des paroisses voisines. Presque tous les voyageurs qui passent sur la route de Laguiole ne manquent pas de se détourner un instant, pour entrer et adresser une prière à Marie.

Sa fête principale est la Présentation de la Sainte Vierge. On y célèbre aussi la Transfiguration de Notre-Seigneur, dont le tableau surmonte l'autel; ce qui a donné lieu de croire à quelques personnes que la Transfiguration est la fête principale de la Chapelle. Quoi qu'il en soit, ces deux fêtes sont célébrées solennellement à Planchis; on y dit toutes les messes, le Saint-Sacrement demeure exposé jusqu'aux vêpres, qui sont suivies de la publication d'un rénage et de la bénédiction. La chapelle sert aussi de station les deux premiers jours des Rogations, et au jour de l'Assomption, on y porte encore la procession après vêpres, puis on rentre à l'église paroissiale pour le salut solennel.

On remarque dans cet oratoire une grande statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, et dans la poitrine de laquelle se trouve une petite niche vitrée, où se voit une autre statue plus petite, qu'on croit être l'image miraculeuse. On remarque aussi, dans le mur extérieur du chevet, faisant face à la ville, une niche où se trouve une autre statue de la Vierge, en marbre blanc, tenant également l'Enfant Jésus sur le bras gauche. Cette statue a été mutilée. La légende veut qu'elle ait été volée pour être transportée

Digitized by Google

ailleurs, et on ajoute qu'elle est toujours revenue à sa première place. Quelques-uns pensent (et avec raison peut-être) qu'elle est la vraie statue miraculeuse. Toujours est-il qu'elle est fort ancienne, sauf la tête qui est rapportée et paraît d'une date plus récente. Nous signalerons aussi un tableau assez remarquable suspendu au-dessus de la porte d'entrée : c'est la tête de saint André, apôtre.

La chapelle de Planchis est le siège de la Congrégation des Enfants de Marie de Pierrefort, qui y fut établie le 4 septembre 1842. M. Bouange, alors secrétaire général du diocèse, présida cette cérémonie et fit don à la Congrégation naissante de nombreuses reliques, contenues dans deux coffrets en bois de noyer, solidement fixés au mur, au-dessus de l'autel, l'un du côté de l'épître, l'autre du côté de l'évangile. Le premier renferme l'arche sépulcrale de saint Pie, martyr, avec cette inscription : *S. arca sepulchralis sancti Pii, martyris;* le second contient divers ossements des martyrs du Velay, avec ces mots : *Sancti Martyres Velaunenses,* le tout muni de sceaux authentiques, ainsi que le constatent les registres de la Congrégation et les procès-verbaux conservés aux archives de la fabrique.

Un décret impérial du 14 juin 1853 déclara cet oratoire chapelle de secours, lui donna une existence légale et la rendit habile à recevoir des legs. Madame Bauran, veuve de M. Pierre-Joseph Esparvier de la Rochette, y fonda une rente de 25 francs destinée à l'entretien de la chapelle. Une autre dame de Pierrefort, Marie-Jeanne Chanson, veuve Jalbert, y fit aussi, en 1872, une fondation de quatre messes qui doivent se dire aux quatre saisons de l'année.

Indépendamment de ces fondations, les fidèles demandent souvent la célébration de messes de dévotion en l'honneur de Notre-Dame de Planchis. On voyait autrefois, et l'on voit encore, des *ex-voto* en cire suspendus aux parois du sanctuaire, emblèmes touchants de la reconnaissance des fidèles pour des guérisons obtenues par l'intercession puissante de la Mère de Dieu. Nous serions heureux de pouvoir raconter en détail les merveilles qui se sont opérées ici, mais le souvenir a disparu avec les personnes qui en

Digitized by Google

avaient été l'objet. Nous citerons toutefois deux guérisons assez frappantes.

La première est celle d'un enfant de sept à huit ans entièrement privé de l'usage de ses jambes. Par un bien mauvais temps, ses parents le portèrent sur les épaules à Notre-Dame de Planchis où ils firent dire une messe. Le saint Sacrifice n'était pas encore terminé que l'enfant se sentit guéri. Il voulut marcher tout seul, et de fait, il se rendit sans appui à l'une des maisons voisines où ses parents avaient reçu l'hospitalité. Impossible de dire la joie et le bonheur de ce père et de cette mère, en voyant leur enfant guéri. C'est une personne, aujourd'hui plus qu'octogénaire, témoin oculaire du fait, qui l'a raconté, et, malgré la distance des années, elle ne peut le redire encore aujourd'hui sans une émotion profonde.

La seconde guérison miraculeuse est celle d'une jeune personne nommée Marie Cros, de Liamontou (Aveyron). Deux médecins en consulte auprès d'elle avaient jugé nécessaire, comme unique moyen de guérison, l'amputation d'une jambe ; mais le père ne voulut à aucun prix y consentir, aimant mieux, disait-il, voir mourir sa fille que de lui laisser subir cette opération. Alors sa pieuse mère, n'espérant plus rien du côté de la terre, se tourna du côté du ciel. Il y a environ une douzaine d'années, M. le curé actuel de Pierrefort vit venir à lui une femme étrangère lui demandant une messe à Notre-Dame de Planchis, et le priant de lui désigner le jour où elle pourrait être dite. Au jour marqué elle fut fidèle au rendez-vous. De son côté la jeune fille voulut se faire porter à l'église de sa paroisse, en même temps que la messe se disait pour elle à Planchis. Les vœux et les prières de la mère et de la fille furent exaucés. La messe entendue avec ce sentiment de confiance qu'inspire au cœur d'une mère le désir d'obtenir la guérison de sa fille, elle retourna auprès de son enfant. Quelle ne fut pas sa joie en la retrouvant guérie et apprenant d'elle le moment où s'était opérée cette guérison. C'est de la jeune personne elle-même qu'on tient le récit de ce prodige. Depuis elle est venue témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame de Planchis, et toujours pleine de force et de santé,

Digitized by Google

elle ne peut assez remercier sa bienfaitrice de la grande faveur qu'elle en a obtenue.

A quelques pas en avant de la chapelle, se dresse une belle croix en fonte, bénite en 1884, en même temps que deux cloches destinées à l'église paroissiale, par Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour. Voici la circonstance qui donna lieu à la plantation de cette croix. Dans la nuit du 14 au 15 mars, quelques malfaiteurs renversèrent l'ancienne croix, plantée de l'autre côté du chemin. Grandes furent, au matin, la surprise et l'indignation des habitants du quartier, à l'aspect de la croix de Planchis brisée en morceaux et gisant sur le sol. Cette profanation sacrilège fit naître aussitôt la pensée d'une prompte réparation. Le dimanche suivant, M. le curé annonçait du haut de la chaire une quête à la porte de l'église pour le relèvement de la croix. Quelques mois après, elle se dressait de nouveau sur un piédestal convenable, comme une réparation de la sauvage fureur des iconoclastes demeurés inconnus.

Du pied de la croix on jouit d'une vue très pittoresque de Pierrefort, qui étage devant vous ses maisons, disposées en amphithéâtre, entre le vieux castel à demi ruiné à gauche, et l'élégant clocher de la paroisse à droite.

O Marie, ô Notre-Dame de Planchis, gardienne de cette ville qui vous est si dévouée, continuez à étendre sur elle votre protection maternelle. Placé au bord du torrent tumultueux qui baigne ses murs, votre sanctuaire nous rappelle que vous veillez constamment sur nous durant notre pèlerinage ici-bas. Ah ! préservez du naufrage notre pauvre âme voguant sur ce fleuve si rapide qu'on appelle la vie, et surtout aidez-la à franchir heureusement ce redoutable passage qui sépare le temps de l'éternité. Appuyés d'un côté sur la croix de votre Fils, de l'autre sur votre bras maternel, puissions-nous éviter toute chute mortelle et arriver au port du salut. Priez en particulier pour ces âmes innocentes et pures qui se sont réfugiées sous votre manteau immaculé, et qui aiment à se dire *vos enfants*. Mais priez aussi pour ces cœurs coupables, trop nombreux, hélas ! qui, blasphémant ce qu'ils ignorent, poursuivent de

Digitized by Google

leur haine aveugle le Christ et son Eglise. Obtenez par vos supplications et vos larmes leur conversion, afin qu'un jour tous vos enfants de la terre, sauvés par vous, aient la joie de vous entourer au ciel et de contempler à découvert, durant l'éternité, le visage transfiguré et radieux de votre divin Fils ! Ainsi soit-il !

Notice communiquée par M. l'abbé Bousquet, curé-doyen de Pierrefort, 1887. — Archives départementales

Digitized by Google

CHAPITRE V

NOTRE-DAME DE TURLANDE

Paroisse de Paulhenc

Turris eburnea, ora pro nobis.
Tour d'ivoire, priez pour nous.
(Lit. lauret.)

I.

Le hameau de Turlande, ou Tourlande, composé aujourd'hui de quatre maisons, est situé à deux kilomètres sud-est du bourg de Paulhenc, près d'une chaîne de rochers courant vers l'est, sur une longueur de cinq ou six cents mètres, jusqu'au ruisseau de Pierrefort. Ces rochers, de nature quartzeuse, vus du nord, sont comme une véritable *sierra*, et, à l'aspect du midi, ils forment une muraille gigantesque abritant les pentes abruptes et boisées qui descendent vers le lit profondément encaissé de la Truyère. C'est véritablement un lieu sauvage et d'une grandeur imposante.

Sur le pic le plus élevé, à l'extrémité nord-ouest de la chaîne, était posé un petit fortin d'un accès difficile, dominant immédiatement le petit hameau de Turlande. On n'en voit aujourd'hui que très peu de vestiges, le fossé qui le défendait au nord et quelques restes de mortier dans les fissures du rocher. On ignore à quelle époque il a été détruit ; vraisemblablement longtemps avant la révolution. Il aurait été abattu à coups de canon tirés du village de

Digitized by Google

Batoux (Aveyron), situé sur la rive gauche de la Truyère. « Il était, dit M. Durif, Clef d'Auvergne du côté de la Guienne. »

Le château de Turlande a donné son nom à une famille de très ancienne chevalerie dont Géraud et Pons, les deux premiers membres connus, figurent, comme bienfaiteurs, dans l'acte de fondation du monastère de Saint-Flour, au commencement du XIe siècle. On compte, dans cette famille, des chanoines de Brioude, des abbés et des bienfaiteurs des abbayes de la Chaise-Dieu et de Conques. A la fin du XIVe siècle, Pierre de Turlande, le dernier de cette maison, vendit sa terre aux vicomtes de Murat. Elle alla ensuite à la Couronne, et, sous Louis XIII, fut donnée, avec le Carladès, au prince de Monaco.

Une tradition locale veut que le château de Turlande ait donné quelque temps asile à Marguerite de Valois, première femme du Béarnais ; Turlande faisait alors partie du Carladés, et l'on sait que Marguerite avait été exilée au château de Carlat. Les bois taillis, situés au-dessous des rochers dont il a été parlé, portent encore le nom de *bois de la Bannide*, en souvenir de la reine exilée (bannie).

C'est au pied du rocher qui portait le château, vers le nord-ouest, qu'est bâtie la chapelle de Notre-Dame de Turlande. C'est un édifice carré, sans abside, de dix-huit mètres de long sur six de large, bâti en pierres d'appareil, couvert en tuiles du pays. Il était éclairé par trois fenêtres à plein cintre dont deux au chevet et la troisième au pignon. Les deux premières ont été murées, probablement à l'époque où l'on a posé le rétable. C'est alors sans doute qu'on a ouvert, dans le sanctuaire, du côté du midi, une fenêtre carrée pour donner du jour à toute la chapelle. Cette fenêtre est ornée d'un vitrail représentant la Vierge assise, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux.

La porte en ogive, sans tympan et d'un beau travail, les colonnes qu'on voit à l'entrée du sanctuaire, avec leurs chapiteaux à feuilles de chêne et de vigne, indiquent le XIIIe siècle. La tradition veut que la chapelle de Turlande ait été bâtie par les mêmes ouvriers que le pont de Tréboul, sur la Truyère ; ce pont, à deux arches, semble indiquer la

Digitized by Google

La statue de la Vierge mérite d'être étudiée avec soin. Elle est en bois de tilleul et représente la Mère de Dieu. assise dans une sorte de fauteuil carré, supporté par quatre colonnettes rondes à chapiteaux sans sculpture. Le dossier et les bras sont formés par une balustrade à arcatures en plein cintre, trois pour le dossier et deux pour chaque bras. La Vierge tient, assis sur ses genoux, l'Enfant Jésus dont la main droite est levée comme pour bénir, et la main gauche tient un livre serré contre la poitrine. La tête de la Vierge est enveloppée d'un voile ; celle de l'Enfant porte une couronne et n'est vraisemblablement pas la tête primitive qui devait avoir plus de caractère.

Cette ancienne statue (du XIIe siècle, d'après M. Arthur Loth, qui l'a visitée le 22 août 1883), avait beaucoup souffert de l'injure du temps et des hommes, et allait se détériorant tous les jours. Le derrière de la tête et les épaules étaient carbonisées en partie, sans doute par le fait des cierges de dévotion qu'on avait fait brûler trop près de la statue. La joue gauche présentait une entaille faite par un instrument tranchant, résultat probable de quelque attentat sacrilège pendant les guerres religieuses ou la Révolution. Les pieds et la main droite de l'Enfant Jésus avaient disparu. Enfin, le groupe entier avait été enduit d'un badigeon grossier qui couvrait les restes d'une ancienne peinture. Tel était l'état de la vénérable image lorsque, en 1884, elle a été restaurée par M. Peuch, de Saint-Flour, qui s'est acquitté de sa tâche délicate avec beaucoup de soin et de goût.

D'après la tradition, cette statue aurait été trouvée dans le bois de la *Bannide*. On voit encore, à gauche du sentier qui mène de Turlande au hameau de Champagnac et au pont de Tréboul, un piédestal qui supportait autrefois une croix de pierre. Cette croix, dit-on, indiquait l'endroit même où l'on aurait découvert la statue mystérieuse. Une autre croix très ancienne, appelée *Croix de Turlande*, se voit entre le village de La Salvetat et celui de La Bessière, paroisse de Lieutadès ; on ne manquait jamais autrefois de s'y agenouiller et de réciter une prière à la Sainte Vierge, le visage tourné vers la chapelle.

D'autres prétendent que la Vierge aurait été trouvee

Digitized by Google

La chapelle de Turlande est sous l'invocation de Notre-Dame de l'Assomption ; c'est pour cela que, le 15 août, la paroisse de Paulhenc y va célébrer la grand'messe. Il y a encore la messe à Turlande, avec bénédiction du T. S Sacrement, aux fêtes de l'Annonciation, de la Nativité, de la Présentation et des Sept-Douleurs de la Sainte Vierge.

Le Souverain Pontife Grégoire XVI a enrichi ce sanctuaire d'un certain nombre de précieuses indulgences, que tout fidèle peut gagner aux conditions ordinaires. Quatre Indulgences plénières : le jour de la Sainte Trinité, le jour de l'Assomption, le dimanche dans l'octave, ou le jour même de l'octave, et un autre jour dans l'année, au choix de chacun ; Indulgence de trois ans et de trois quarantaines aux fêtes de l'Annonciation, de la Nativité, de la Présentation et des Sept-Douleurs de la Sainte Vierge, pourvu qu'on fasse la Sainte Communion. Enfin cent jours d'Indulgence toutes les fois qu'on prie, dans la chapelle de Turlande, aux intentions du Souverain Pontife. (Bref du 21 août 1840.)

Par décret impérial du 6 novembre 1856, la chapelle de Turlande a été déclarée Chapelle de Secours ; le même décret y autorise une fondation perpétuelle de vingt-trois messes et une rente annuelle de quarante francs.

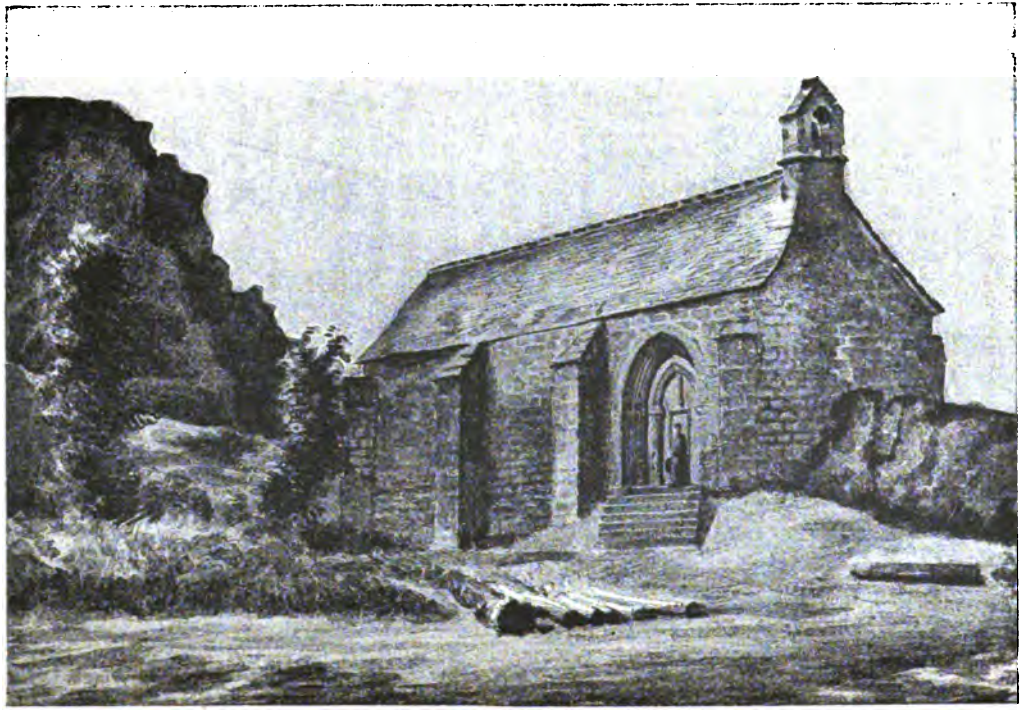
Après cet exposé de l'état actuel des choses, remontons un peu les temps passés, pour y retrouver les vieux souvenirs du pèlerinage, admirer la piété des aïeux et raconter les prodiges par lesquels la bonne Vierge a récompensé leur confiance.

II.

Les dispositions testamentaires des XVIIe et XVIIIe siècles, et même des époques antérieures, portaient souvent la clause d'un certain nombre de messes à célébrer à Notre-Dame de Turlande, ou de legs en faveur de la chapelle. Parfois même des mariages y étaient célébrés. Ainsi il y en eut un en 1682, deux en 1698, un en 1719... Ce fait est très rare de nos jours. Mais citons quelques fondations anciennes.

Noble Guillaume de Guas, chevalier, seigneur de Lescure, en la paroisse de Saint-Martin-sous-Vigouroux, fait son testament, la veille de Notre-Dame d'août 1361, par

Digitized by Google



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE TURLANDE (PAULHENC)

Digitized by Google

Digitized by Google

lequel, entre autres dons, il lègue deux sous tournois à chacun des sanctuaires suivants : Notre-Dame de Turlande, Saint Jean de Boussac, Saint Gausbert de Lausiac, Notre-Dame de Villedieu, Saint Germain de Cezens, Saint Hilaire de Brezons, Sainte Marie de Malbo, Sainte Marie de Gourdièges, Saint Jean de Pierrefort, Saint Saturnin de Paulhenc.

Guillaume Babie, originaire de La Borie, paroisse de Paulhenc, fait son testament, le 9 décembre 1666, à Alais où il est détenu par la maladie. Il demande que, pour le repos de son âme, on dise une messe à Notre-Dame de Turlande, une à Notre-Dame de Pailherols, une à Notre-Dame du Rosaire et trois au maitre-autel de Paulhenc.

Par autre testament du 14 mars 1693, Antoine Troupel, dit Barra, du Battut, paroisse de Paulhenc, donne trois trentenaires de messes ; deux doivent être célébrés à l'église paroissiale et un à Notre-Dame de Turlande.

Antoine Costerousse, aussi du Battut, par son testament reçu Gabriel de Saint-Pol, prêtre et vicaire de Saint-Saturnin de Paulhenc, le 8 décembre 1703, « *veut et entend qu'il lui soit dict et célébré à son honneur un trentenaire de messes à Nostre-Dame de Turlande.* »

Guillelmine Dommergue, femme à Pierre Veissières, du même village, demande aussi trois trentenaires de messes basses, l'un au grand autel de l'église de Paulhenc, l'autre à la chapelle de la Conception de la Sainte Vierge et le troisième à la chapelle de Notre-Dame de Turlande ; plus une messe à Notre-Dame de Pitié de Chaudesaigues, et une autre à un autel privilégié (14 mars 1703).

En 1780, Marguerite Trine, de La Borie, donne aussi quatre messes basses à la chapelle de Turlande.

Aujourd'hui il y a moins de fondations de cette nature à la chapelle de Notre-Dame, mais c'est encore l'usage de présenter à Marie les morts des villages de Turlande et de Champagnac, pour une absoute et une prière à la Madone. De plus, on sonne habituellement la cloche de Turlande pour les enterrements et les services funèbres des villages de Turlande, de La Borie, de Fontanes et généralement de tous les autres situés à l'est de la paroisse.

Digitized by Google

Nous avons dit que cette cloche avait été sauvée durant la Révolution et cachée dans le bois de la *Bannide*. Là aussi se cachait un confesseur de la foi, M. Jalabert, vicaire de Lieutadès, et plus tard curé de Paulhenc (1813-1835), qui s'y mettait à l'abri des *patriotes*, toujours l'arme au bras, et ne craignant pas de quitter sa retraite pour aller porter les secours de la religion dans les paroisses environnantes, dès qu'il savait que quelqu'un y avait besoin de son ministère. Le proscrit célébrait quelquefois la messe dans la chapelle de Turlande, à la faveur des ténèbres de la nuit, et l'on ajoute que l'on apportait alors pour le divin sacrifice la statue vénérée, que les fidèles de Turlande avaient dérobée à temps à la fureur des nouveaux vandales. Un digne chrétien, Pierre Angles, de Lieutadès, veillait sur M. Jalabert. Il procurait des vivres au pauvre prêtre, l'accompagnait quand il fallait porter les secours de la religion à quelque malade, et l'avertissait quand il y avait du danger. Malgré toutes les précautions, Pierre Angles et son protégé furent pris et écroués dans les prisons d'Aurillac, d'où ils parvinrent heureusement à s'évader. L'abbé Jalabert était l'oncle de Mgr Durand Jalabert, mort protonotaire apostolique, vicaire général de Saint-Flour.

Le 2 prairial, an VII (21 mai 1799), la chapelle de Turlande fut mise en vente, comme bien national, au prix de 400 livres, mais elle ne trouva pas d'acquéreur, personne sans doute ne voulant se rendre adjudicataire du bien de l'Eglise. On mentionne comme mobilier un rétable, un tabernacle, un balustre, etc. La pièce inférieure, qualifiée de sacristie, « bâtie à l'antique par la reine Marguerite », fut aussi mise en adjudication au prix de 200 livres, mais elle ne trouva pas davantage d'acquéreur. L'immeuble d'ailleurs ne devait pas tarder à être rendu à sa pieuse destination, et la statue vénérée, à reprendre sa place sur son trône séculaire.

La chapelle de Turlande a été, de temps immémorial, un but de pèlerinage. Anciennement on y venait, dit-on, de fort loin, et la Madone voyait accourir à ses pieds de nombreux visiteurs, tant des paroisses voisines que des paroisses plus éloignées. Comme cela se pratique encore, le dimanche de la Sainte-Trinité était le jour du grand pèlerinage. En

Digitized by Google

cette solennité, la confrérie des Pénitents blancs de Pierrefort ne manquait pas de se rendre à Turlande, en procession, avec de nombreux fidèles de tout âge. En passant à Paulhenc on se joignait à la procession du lieu, et les deux paroisses, fraternisant dans une sainte émulation, allaient entendre la grand'messe et faire leurs dévotions dans le sanctuaire vénéré. On remontait dans le même ordre, au chant des cantiques et des litanies, vers l'église paroissiale, pour y célébrer solennellement l'office du soir. Après le chant des Vêpres, la procession de Pierrefort s'organisait de nouveau et celle de Paulhenc l'accompagnait jusqu'à une certaine distance du bourg.

Depuis environ quarante ans, la confrérie des Pénitents n'existe plus, mais la paroisse de Pierrefort continuait de se rendre à Turlande en procession, le dimanche de la Trinité. Cependant le pieux usage fut interrompu et, pendant quelques année, la paroisse de Paulhenc fut seule à l'observer. Mais la triste année 1870, ranimant la piété dans le cœur des indifférents, vit une manifestation importante et qui restera dans les annales de Notre-Dame de Turlande.

C'était vers la fin de septembre : la France est envahie ; des désastres inouis se sont amoncelés sur notre malheureux pays ; l'avenir est gros de menaces ; il faut recourir à la prière pour désarmer le courroux du ciel : on a donc résolu un pèlerinage à Notre-Dame de Turlande. Les paroisses de Pierrefort, de Saint-Martin, de Sainte-Marie et bon nombre de fidèles des autres paroisses voisines viennent se joindre à celle de Paulhenc, pour former une immense procession. On descend à Turlande, au chant des litanies et des hymnes de pénitence. Un autel est dressé à l'entrée du sanctuaire, trop petit pour contenir l'assistance, et l'on y célèbre le saint sacrifice, aux pieds de la statue vénérée. Après la messe, on remonte à Paulhenc avec la Vierge, que les ecclésiastiques se font un honneur de porter tour à tour sur un brancard richement orné. Le soir, les vêpres sont chantées solennellement dans l'église paroissiale, après lesquelles chaque fidèle est admis à venir vénérer la bonne Vierge, placée sur un autel qu'on a dressé devant la croix de la place. En même temps la procession s'organise de nouveau pour repor-

Digitized by Google

ter la statue dans son antique sanctuaire ; on remonte dans le même ordre et l'on ne se sépare qu'après la bénédiction du T.-S. Sacrement. M. Bouschet, curé-archiprêtre de Murat, présida cette belle cérémonie, assisté de nombreux ecclésiastiques.

Cette magnifique fête laissa des souvenirs et porta des fruits : Depuis 1876, reprenant l'antique coutume, la paroisse de Pierrefort, à laquelle se joint quelquefois celle de Saint-Martin, vient chaque année, le dimanche de la Trinité, en procession à Turlande, avec bon nombre d'autres pèlerins, venus surtout de Cezens, de Saint-Martin, de Sainte-Marie et des paroisses limitrophes du diocèse de Rodez.

En 1880, les paroisses de Saint-Martin et de Vigouroux, qui avaient été empêchées par le mauvais temps, le jour de la Sainte-Trinité, n'ont pas voulu perdre pour cela le bénéfice du pèlerinage. Le dimanche, 22 août, plus de trois cents personnes de ces deux paroisses avaient répondu à l'appel de leur curé respectif.

Durant l'année, le sanctuaire est moins fréquenté de nos jours qu'il l'était autrefois. Néanmoins des messes sont très souvent demandées par les fidèles de Paulhenc et des environs.

III.

Racontons maintenant quelques-unes des grâces merveilleuses obtenues de Notre-Dame de Turlande par ses dévots serviteurs. Ici la Sainte Vierge est spécialement invoquée pour les enfants malades. On demande une ou plusieurs messes et on fait bénir des vêtements que l'enfant doit porter. D'après M. Avit, ancien curé, de pieuse mémoire, de nombreuses faveurs ont été obtenues par l'intercession de la bonne Mère ; des enfants perclus des jambes ont pu marcher au sortir de la chapelle. Des personnes âgées se souviennent avoir vu, suspendues auprès de l'autel, des jambes en cire en très grand nombre, *ex-voto* qui témoignaient des guérisons obtenues. « Une foule de guérisons, dit une « note laissée par M. Avit, ont été opérées dans ce sanctuaire,

Digitized by Google

« d'après ce que se plaisent à raconter les anciens et les « témoins de ces merveilles. »

Malheureusement la note du saint curé se borne à ce simple énoncé ; aucun fait n'a été relaté par lui et conservé par écrit. Il n'y a que des traditions un peu vagues et incertaines. Voici ce qu'on a pu recueillir de plus positif.

Une petite fille paralysée fut portée par sa mère à Turlande pour une neuvaine de messes. Le neuvième jour, au moment de l'Elévation, la pauvre enfant aperçoit une grande lumière et, au moment de la Communion, elle peut se lever et aller seule à la sainte Table : elle était guérie.

Une femme de Fontanes, paroisse de Paulhenc, mariée à Lascombes, canton de Sainte-Geneviève (Aveyron), apparaissait après sa mort à son enfant, petite fille de sept ans, et à la servante de la maison, demandant une messe à Notre-Dame de Turlande. Comme la messe se disait, la défunte apparut encore, au moment de l'Elévation, à l'enfant et à la servante qui avait accompagné sa jeune maîtresse. La servante s'évanouit, et M. Jalabert, alors curé, la fit porter à cheval jusqu'au bourg de Paulhenc. Quant à l'enfant, l'apparition dura pour elle jusqu'à la fin de la messe, se dissipant peu à peu à mesure que le saint Sacrifice touchait à sa fin. A partir de ce moment l'apparition ne se renouvela plus.

Une sœur dévote de Laguiole (Aveyron), s'étant recommandée à Notre-Dame de Turlande, fut délivrée d'une douleur aux jambes qui la faisait souffrir depuis un certain temps et lui rendait la marche fort pénible.

Une petite fille du nom d'Albaret, de Fontanes, était percluse des jambes. On la porte à Turlande ; on fait dire une messe et l'enfant est guérie.

Un enfant de Vines (Aveyron), privé d'un œil, l'a recouvré à Notre-Dame de Turlande. Un autre enfant de la même localité y a laissé ses béquilles.

Un homme du Battut, paroisse de Paulhenc, avait abandonné depuis longtemps ses devoirs religieux et repoussait avec obstination les pieuses exhortations du saint M. Avit. Or, un jour, on frappe à la porte du presbytère : c'est M. le curé qu'on demande pour aller confesser le

Digitized by Google

pauvre obstiné. Inquiet et joyeux tout à la fois, le bon pasteur s'empresse d'accourir, comme on peut le penser. Mais il n'est pas plus tôt arrivé au domicile du malade qu'il s'aperçoit sans peine qu'il ne s'agit que d'une légère indisposition. Il ne peut s'empêcher de manifester sa surprise d'un changement si inattendu et si spontané. « Monsieur le Curé, répond le pauvre pécheur tout attendri, si j'ai senti le désir de vous voir, je le dois à la Sainte Vierge ; je n'ai pas passé un seul jour sans adresser ma prière à Notre-Dame de Turlande : telle a été ma seule dévotion depuis que j'ai quitté mes devoirs religieux. » Notre homme se confessa aussitôt et demeura fidèle aux pratiques religieuses le reste de ses jours.

Une femme de Cezens vint à Turlande portant son enfant à la bonne Mère, pour la prier de donner au petit infirme l'usage de ses jambes. Elle ne fut pas exaucée ; l'enfant grandissait, mais ne pouvait marcher. Cependant l'amour maternel ne perdait pas confiance et priait toujours. Une année s'est écoulée depuis le premier pèlerinage et il est décidé qu'on retournera à Turlande. Mais au jour marqué, l'enfant est malade et il n'est pas possible qu'il quitte la maison. « N'importe, dit la mère, j'irai seule ; la Sainte Vierge entendra bien, quand même, ma prière. » Sa foi persévérante fut récompensée et dire sa joie quand, à son retour, elle vit son enfant accourir au-devant d'elle et la combler de caresses, est impossible.

On raconte aussi qu'une femme d'Aubac, paroisse de Cezens, est venue, à plusieurs reprises, demander la guérison de sa petite fille ; elle ne manquait jamais de porter de l'huile pour la lampe de la bonne Vierge, et sans doute qu'elle aura fini par être exaucée.

Voici un fait raconté par M. Alexis Cros, adjoint au maire de Cantoin :

« Pour mon compte personnel, j'ai une entière confiance « à Notre-Dame de Turlande et je la lui dois. Je me trouvais « un jour d'orage à la pêche, dans la rivière de la Truyère, « quand tout à coup je vois venir, comme une montagne, « une crue énorme. Il fallait fuir et vite, car le flot allait « m'atteindre. Mais mon filet était embarrassé ; j'avais déjà

Digitized by Google

« tenté de le retirer ; mes efforts avaient été vains. Il m'en « coûtait cependant de l'abandonner. J'étais précisément en « face de la chapelle de Turlande. Instinctivement, mais de « grand cœur, j'adresse à la Sainte Vierge ma prière. Et « quelle n'est pas ma surprise, quand je puis retirer, à « l'instant et sans la moindre peine, mon filet tout rempli « de poissons, et me garer de l'inondation qui m'atteignait. « J'ai toujours cru à un secours particulier de la bonne « Vierge en cette circonstance. Bien des années se sont « écoulées depuis ce jour du danger et de ma *pêche miracu-* « *leuse ;* ce fait m'est toujours présent comme s'il était d'hier. « Aujourd'hui je ne vais plus à la pêche, mais quelque part « que la Providence porte mes pas, dans la peine et le « malheur, je ne manquerai pas de m'adresser à Notre- « Dame de Turlande, comme je le fis sur les bords de la « Truyère. »

Mentionnons, pour terminer, une guérison constatée par le curé actuel de Paulhenc, M. Galvier. Guillaume-Germain Barthélemy, fils de Pierre, fermier au Théron, paroisse de Paulhenc, âgé de dix-huit mois, dépérissait rapidement et l'on craignait une issue fatale et prochaine. Le 18 septembre 1883, les parents font dire pour lui une messe à Turlande. A partir de ce jour et sans aucun autre moyen employé, l'enfant reprend de la vigueur et revient à la santé. Les bons fermiers et leurs maîtres n'hésitent pas à rapporter à Notre-Dame de Turlande ce bienfait signalé.

O Marie, ô Notre-Dame de Turlande, vous êtes vraiment pour nous la *Tour de David,* la *Tour d'ivoire,* où nous trouvons la sécurité et la paix dans la guerre que nous livrent nos ennemis visibles et invisibles ; vous êtes véritablement *l'Arche d'Alliance,* comme vous appelle encore l'Eglise, puisque vous avez renfermé pendant neuf mois dans votre sein virginal Celui qui a dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel ;* vous êtes bien le *propitiatoire d'or* où la Majesté divine est descendue, non plus en figure mais en réalité ; vous êtes le *Trône* où la *Sagesse* éternelle a voulu s'asseoir et d'où elle rend ses oracles. Oh ! merci à vous d'avoir consenti à fixer votre demeure dans ces lieux où

Digitized by Google

retentirent autrefois des bruits de guerre, où l'on n'entend plus que les cantiques des pieux pèlerins venant visiter votre sanctuaire. Ah! ne nous quittez pas; gardez-nous toujours votre bienveillante protection, votre maternel amour. Soyez toujours notre avocate puissante et écoutée auprès de la *Trinité Sainte* dont vous êtes comme le *complément,* au dire d'un saint Père. Continuez à venir au secours de nos misères corporelles et de nos misères spirituelles plus grandes encore. Guérissez nos âmes en guérissant nos corps, et un jour, attirez-nous tous à votre suite dans les régions bienheureuses, où vous régnez en souveraine, depuis le jour de votre glorieuse Assomption. Ainsi soit-il.

Notice communiquée par M. l'abbé Galvier, curé de Paulhenc, 1885. — Dictionnaire du Cantal. V. 5. — Archives départementales.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE TURLANDE (PAULHENC)

Digitized by Google

Digitized by Google

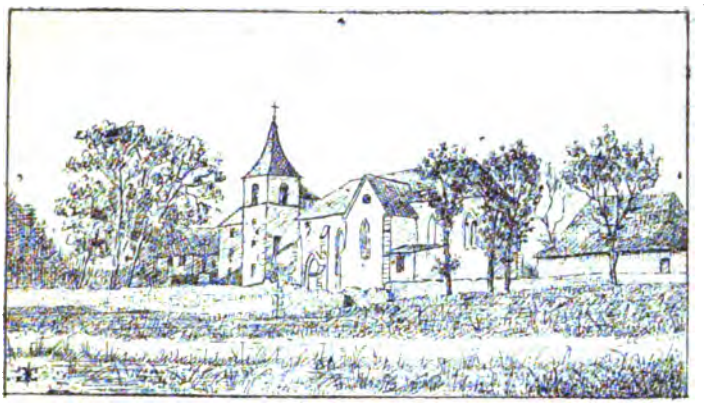


Fig. 56. Chapelle de Notre-Dame de la Visitation de Lescure.

CHAPITRE VI

NOTRE-DAME DE LA VISITATION

A LESCURE

Quasi cedrus exaltata sum in Libano.
Je me suis dressée comme le cèdre sur le mont Liban. (Eccli. XXIV.)

Sur le versant oriental des montagnes de la Haute-Auvergne, au point où commence la Planèze, riche en céréales, s'élève un sanctuaire béni, où la Reine du Ciel a souvent fait éclater sa puissance et sa bonté. Le site choisi par elle est des plus grandioses et son horizon des plus étendus : au nord, le Mont-Dore qui se perd dans les nues ; à l'est, Saint-Flour, et derrière lui la crête des montagnes de la Margeride ; au midi, les hauteurs de Laguiole ; à l'ouest et plus près de nous le Plomb du Cantal, qui domine de sa

Digitized by Google

masse imposante les monts qui l'environnent, en paraissant le soutenir.

Aux premières années du XVIIe siècle, ces lieux, visités aujourd'hui par tant de pèlerins, ne présentaient que d'incultes bruyères, de maigres pâturages où les bergers des environs menaient paître leurs troupeaux. Pourtant, il y avait là une vieille croix de pierre, ombragée par deux grands arbres au tronc plusieurs fois séculaire, remplacés aujourd'hui par deux ou trois tilleuls pleins de vigueur. Ce gracieux belvédère, appelé le Peuch-de-Besse, Marie l'avait marqué de son doigt ; elle voulait en faire un de ses pèlerinages les plus fréquentés.

I.

Jean Paillé

Jean Paillé, jeune homme de dix-huit à vingt ans, très dévot à la Sainte Vierge, était berger communal du village de Lescure, commune de Valuéjols, situé à quelques pas seulement au-dessous de la chapelle actuelle. Il avait l'habitude de conduire ses troupeaux au Peuch-de-Besse, et là, agenouillé au pied de l'antique croix, il récitait pieusement le chapelet. Or, un jour, c'était le 2 juillet 1717, fête de la Visitation de la Sainte Vierge, tandis qu'il était ainsi en oraison, et que le troupeau broutait paisiblement à l'entour, voici qu'une vision du Ciel se révèle à ses yeux éblouis : c'est Marie elle-même qui lui apparait et qui, de sa douce et maternelle voix, lui dit : « Jean, tu me feras bâtir une petite chapelle en cet endroit ». Puis la vision disparut. Plusieurs fois encore elle se renouvela, et la Vierge faisait toujours la même recommandation au jeune berger. Celui-ci, familiarisé enfin avec l'apparition, lui dit un jour : « Mais, Sainte Vierge, on ne voudra pas me croire. — Prie-les, dit la Reine du Ciel, et à la fin ils t'écouteront. »

Jean, surmontant alors sa timidité, commença à raconter dans le village les visions dont il avait été favorisé et les désirs manifestés par la Sainte Vierge. Mais on le traita de simple, d'idiot, et on ne se servit de ses ouvertures que pour le tourner en ridicule.

Digitized by Google

Cet accueil le fit rentrer dans son mutisme habituel. Cependant, pour répondre, dans la mesure de ses forces, à la demande de sa Mère du ciel, il se mit à construire de ses mains, auprès de la vieille croix, un petit oratoire en pierres sèches, et quand il l'eut terminé, il y déposa avec respect une statuette de la Sainte Vierge, qu'il avait trouvée, dit-on, au pied de la croix, à la suite de la première apparition. Cette sainte image, haute à peine de $0^{m},40$, se voit encore aujourd'hui exposée vers le fond de l'église, en face de la porte, entourée de potences, d'*ex-voto* en cire et autres figures. Elle est toute mutilée et tient à peine sur sa base, par le fait de l'indiscrète dévotion de certains visiteurs, qui en ont détaché des fragments, pour les emporter comme reliques.

On laissa Jean Paillé satisfaire sa dévotion à son aise, et on commençait à ne plus parler de ses apparitions, lorsque un fait, qui se répéta plusieurs fois, vint forcer les gens à se raviser. Pendant sept ans consécutifs, la grêle en été, ou la gelée au printemps, avaient ravagé tout le pays environnant et détruit presque toutes les récoltes. A la fin la misère était si grande qu'on donnait un char de foin pour une *tourte* de pain. De plus, la foudre, éclatant à droite et à gauche, faisait toujours quelque victime, et ces pauvres gens, atterrés, semblaient voués au malheur.

Mais voici que, depuis l'apparition, les choses changent de face. A peine les nuages commencent-ils à s'amonceler et le tonnerre à gronder au loin, que notre berger court à son oratoire, expose sa Vierge; aussitôt les nuages se dissipent et l'orage s'éloigne; désormais plus de grêle destructive, plus de malheurs à déplorer.

Les habitants de Lescure, vaincus par ces prodiges, veulent cette fois concourir à l'érection de la chapelle, mais à la condition qu'elle sera bâtie au milieu de leur village. Cet endroit en effet paraît plus convenable que le Peuch-de-Besse, lieu solitaire, exposé à tous les vents. En vain Jean Paillé proteste et soutient que la Sainte Vierge veut être honorée là-haut; il n'est pas écouté. La chapelle est construite à l'endroit même où se trouve aujourd'hui une petite croix de pierre, et la statue de la Vierge y est ins-

Digitized by Google

tallée. Mais, ô prodige! le lendemain elle est retrouvée dans l'oratoire du Peuch-de-Besse. Naturellement Jean Paillé est accusé de l'avoir soustraite; mais le fait, malgré une sévère surveillance, s'étant renouvelé plusieurs fois, il n'y avait plus à douter de la volonté du Ciel.

Le bruit de ces choses insolites avait gagné la Planèze; l'on accourait de toutes parts pour voir la Vierge miraculeuse, et c'était l'avis de tout le monde, qu'il fallait élever là un sanctuaire plus convenable, plus digne de la Reine du Ciel. Jean se met donc à l'œuvre; il parcourt les bourgs et les villages pour demander des corvées. Tout le monde s'y prête avec entrain. En quelques mois, sable, pierre, bois, tous les matériaux arrivent à souhait. Tout semble tenir du prodige : les chars, dit-on, malgré des faix énormes, ne sont pas écrasés; les bœufs les traînent comme de légers fardeaux, et l'on vit un bouvier que ses camarades laissaient sans secours, décharger seul, avec son pique-bœuf, une pierre qui avait demandé les bras les plus robustes pour la hisser sur le traîneau.

Cependant quelques hommes de Lescure, froissés de n'avoir pu garder la Vierge au milieu de leur village, se prêtaient de mauvaise grâce à la construction de la nouvelle chapelle. L'un d'eux entre autres, nommé Bellet-Redon, répondit au berger, qui le pressait de concourir comme tout le monde à ce saint travail : « Va! va! mes vaches ne s'y *écorneront* pas!.. » Et le lendemain, il trouvait les quatre cornes de ses vaches dans la crèche. Au commencement de ce siècle on voyait encore ces cornes appendues, comme des trophées de la puissance de Marie, à une colonne du vieux rétable. Que sont devenus ces objets, preuves irrécusables du prodige? On ne peut que regretter vivement leur disparition.

Enfin, commencé en 1723, l'édifice sort peu à peu de ses fondements. L'année suivante, au 2 juillet, il était terminé et Mgr d'Estaing du Saillans, évêque de Saint-Flour, envoyait un de ses grands vicaires pour en faire la bénédiction. Le nombre des pèlerins, accourus la veille pour assister à cette inauguration, fut si grand que tout le monde ne put trouver un logement dans les villages voisins : près

Digitized by Google

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA VISITA

à deux lieues de St-Flour en Auvergne, fondée et établie en
J. *Paillé*, berger en la paroisse de Valeugues, près le village de

LITANIES

de la Ste. Vierge.

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison.
Christe audi nos.
Christe exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redémptor mundi Deus, miserere nobis.
Spiritus Sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo Virginum, ora.
Mater Christi, ora pro nobis.
Mater divinæ gratiæ ora pro nobis.
Mater purissima, ora pro nobis.
Mater inviolata, ora pro nobis.
Mater intemerata, ora pro nobis.
Mater amabilis, ora pro nobis.
Mater admirabilis, ora pro nobis
Mater Creatoris, ora pro nobis.
Mater Salvatoris, ora pro nobis.
Virgo prudentissima, ora pro nobis.
Virgo venerandæ, ora pro nobis.
Virgo prædicandæ, ora pro nobis.
Virgo clementis, ora pro nobis.
Virgo potens, ora pro nobis.
Virgo fidelis, ora pro nobis.
Speculum justitiæ, ora pro nobis.
Sedes sapientiæ, ora pro nobis.
Causa nostræ lætitiæ ora pro nobis.
Vas spirituale, ora pro nobis.
Vas honorabile, ora pro nobis.
Vas insigne devotionis ora pro nobis.
Rosa mystica, ora pro nobis.
Turris Davidica, ora pro nobis.

ORAISON.

SOuvenez-vous très-pieuse Vierge Marie, Mere de consolation, qu'il ne fut dit ni ouï dire qu'aucune Personne ait été refus laquelle parmi ses afflictions & ses nécessités ait eu recours à votre aide, & demandé l'assistance de vos prieres & crédit envers Jesus. En cette grande confiance, pauvre ame pécheresse que je suis, je viens à vous, Mere des Vierges, je m'y adresse de to en larmes & soupirs; je vous prie & réclame humblement votre secours. Octroyez-moi donc cette grace de voir mes pleurs & afin que par vos faveurs il vous plaise les faire exaucer au Ciel. Ainsi soit-il.

Se vend à Toulouse chez J. COSTES, rue du Taur.

Digitized by Google

ANCIENNE GRAVURE DE NOTRE-DAME DE LA VISITATION, A L'ESCURE

Digitized by Google

de trois mille personnes passèrent la nuit en plein air, autour de l'église.

Le monument primitif, élevé par Jean Paillé, n'avait rien de remarquable; il consistait seulement dans ce qui formait le chœur de l'ancienne église, et qu'on a conservé au fond de la nouvelle. Murailles massives et sans style, voûte en berceau basse et lourde; tel fut le premier édifice construit par notre berger, en 1724. Il était surmonté d'un campanile, où se voyait, il n'y a pas encore longtemps, une petite cloche (aujourd'hui suspendue au clocher de l'église) portant cette inscription: *Messire Jean-Baptiste Daniel m'a faite en l'année 1727*. La date de l'érection de cette chapelle nous a été conservée par un monument de l'époque; c'est une image grossière, mais très précieuse, gravée sur bois, à Toulouse. Elle réprésente l'apparition de la Sainte Vierge à Jean Paillé. On y voit Marie portant sur le bras gauche l'enfant Jésus, et étendant sa main droite, en signe de protection, sur le jeune berger qui, la tête découverte, est à genoux devant elle. Près de lui paissent tranquillement trois moutons. Dans le fond, on voit la chapelle surmontée de son petit clocher. A droite et à gauche de la Vierge sont suspendus des *ex-voto*, parmi lesquels on remarque une potence, un cœur, une jambe et une *corne de vache*. Nous donnons de cette gravure une reproduction réduite.

Mais bientôt le sanctuaire fut insuffisant pour contenir les pèlerins dont le nombre augmentait chaque jour, et Jean Paillé songea à y ajouter une nef plus spacieuse. Il acheta pour cela une parcelle de terrain appartenant à la maison Roussilhe, de la Mallevieille. Notre berger n'avait pas encore 25 ans, puisque, d'après le titre de vente, il fallut, pour passer l'acte, le faire émanciper.

Jean avait aussi acheté, par acte du 27 décembre 1724, d'Olympe et de Bertrand Roussilhe, de la Vieilleville, plusieurs héritages pour le prix total de 725 livres. Il voulait sur ces biens-fonds faire une fondation de vingt messes dans la chapelle de Lescure. Mais, pour des motifs que nous ne connaissons pas, il demanda et obtint de la chancellerie du Parlement des lettres de rescision, en date du 23 avril 1727, lesquelles furent entérinées par le juge de la vicomté de

Digitized by Google

Cheylanne, paroisse de Lavaissenet. Jean Paillé, pour obtenir la résiliation, s'était appuyé sur ce que, à l'époque de la vente, il était encore mineur. Les vendeurs acceptaient la résiliation et offraient de rendre le prix, mais ils exigeaient que l'acheteur déclarât d'où provenaient les fonds qui avaient servi à payer les héritages, et ne voulaient les rembourser qu'à titre d'emploi, c'est-à-dire à condition qu'ils seraient consacrés à la fondation des vingt messes.

Jean répond qu'il n'a pas à justifier d'où provenaient les ressources affectées par lui à l'achat des susdits héritages et que, quant à la fondation, elle a été faite durant sa minorité et qu'elle n'a été ni acceptée, ni fulminée par l'autorité ecclésiastique. D'ailleurs il a acquis d'autres biens, une montagne et plusieurs maisons, qui sont sa propriété et peuvent suffire à la fondation.

De ce procès il n'est resté que quelques pièces qui nous en laissent ignorer l'issue. Il en est de même d'un autre différent que notre berger eut l'année suivante, 1728, avec Jean Cheminade, marchand, habitant de Lescure, et qui fut porté devant la juridiction de Brioude. De ces faits deux points ressortent clairement : d'abord que les offrandes faites à Notre-Dame de Lescure étaient dès lors considérables, puisqu'elles permettaient à Jean Paillé, *introducteur de la dévotion de Notre-Dame de la Visitation, à Lescure,* comme il est qualifié dans les actes, non-seulement de construire la chapelle, mais encore d'acquérir des immeubles importants, comme maisons, champs, montagne, etc.; en second lieu, que le berger, à qui tout réussit à merveille tant qu'il resta humble et pauvre, ne sut pas se préserver des soucis et des embarras que suscitent d'ordinaire la réussite et la prospérité. On l'accuse même, dans une des pièces de la procédure. d'avoir dépensé inconsidérément les deniers du pèlerinage et les biens de l'Eglise. Ces accusations, portées contre Jean par la partie adverse, doivent être acceptées avec beaucoup de méfiance. Le pauvre berger était plus habile dans les choses du ciel que dans les celles de la terre. Aussi finit-il par s'embarrasser dans la gestion de ces biens, et peut-être y échouer.

Mais, malgré tout, le sanctuaire de Lescure fut toujours

Digitized by Google

l'objet de son amour et de ses préoccupations. Il parcourut, en quêtant, la Haute et la Basse-Auvergne, le Velay, le Gévaudan, afin d'embellir de plus en plus la sainte chapelle de la montagne. Un vieux rétable, que l'on peut encore voir avec ses sculptures, ses colonnes torses, ses dorures qui disparaissent, est sans doute le fruit de ses longues courses. Partout il était reçu comme un saint. On raconte qu'il était tellement en vénération que, dans un seul jour, on déchira plusieurs fois ses habits pour avoir de ses reliques.

Enfin, brisé par les fatigues et par l'âge, — il avait quatre-vingts ans, — n'ayant rien conservé, pour ses vieux jours, il fut reçu, sur la recommandation de Mgr l'évêque de Saint-Flour, à l'hospice de cette ville, où il termina saintement sa vie, peu d'années avant la Révolution.

Jean Paillé était originaire de chez L'hoste, du village du Chambon, paroisse de Paulhac. Il était issu d'une famille pauvre, mais honnête et pieuse. Ses parents, surchargés de famille, étaient obligés de louer leurs enfants de bonne heure. Mais la mère avait soin, avant de les éloigner, de les former sérieusement à la piété et à la vertu. Notre berger en est une preuve, et c'est sans doute aux principes religieux qu'elle lui inculqua dès son enfance qu'il dût de devenir un des favoris de la Sainte Vierge.

Sa famille a changé de nom, mais la maison s'appelle toujours L'hoste-Barriol, du Chambon. Lorsque vous traverserez ce village, demandez au premier venu où est la maison de Paillé : « Voyez-vous, vous répondra-t-on, voyez-vous cette maison nouvellement restaurée ? C'est là que naquit le berger de Lescure. »

II.

L'histoire de la chapelle de Lescure.

La chapelle de Lescure était située sur le territoire de la paroisse de Valuéjols, et ce furent les prêtres de cette église qui la desservirent jusqu'à la Révolution. On ne comprendrait pas comment ils pouvaient suffire à ce surcroit de travail, si on ne savait qu'ils étaient secondés par les prêtres habitués originaires des villages environnants. Voici

Digitized by Google

les noms de quelques uns de ces vénérables ecclésiastiques: Bellet ; R. P. Cibiel, religieux de Saint-François ; Raymond, de Magnargues ; Maury, Niocel et Pautard, tous trois de la Mallevieille ; ce dernier mourut martyr de la Révolution, à Rochefort, le 13 janvier 1793.

Les ecclésiastiques des paroisses voisines devaient aussi prêter leur concours, dans les grandes circonstances, pour satisfaire la piété des fidèles. Ce qui le prouve c'est qu'on avait été obligé d'ériger cinq confessionnaux, le long de la nef, comme le constate l'état du mobilier, dressé lors de la vente de l'église en 1790.

C'était surtout le 2 juillet que les pèlerins venaient en plus grand nombre. Ce jour, consacré par l'apparition de la Sainte Vierge, avait été choisi pour fête patronale et il était chômé, comme il l'est encore aujourd'hui, à l'instar des fêtes les plus solennelles. Un prodige, du reste, l'avait comme consacré au culte de Marie.

En 1764, Jean Cibiel-Pradal, de Lescure, faisait reconstruire sa maison. La veille du 2 juillet, il dit aux maçons : « Vous savez que c'est demain notre fête et qu'on ne travaille pas. » — « Et que nous importe votre fête, répondit l'un d'eux, nous avons à gagner notre journée. » Le lendemain, il se rend seul au chantier où ses compagnons ont refusé de le suivre. A peine est-il à son travail que, comme pris de folie, il tourne le marteau contre lui-même et s'en frappe les jambes à coups redoublés. A ses cris ses camarades arrivent, lui arrachent l'instrument fatal et le transportent à la chapelle pour lui faire demander pardon à la Sainte Vierge de son audacieuse profanation. Elle en eut pitié, car, malgré les nombreuses et profondes blessures qu'il s'était faites, il en fut quitte pour quelques jours de repos.

Quelques années plus tard, on éleva à côté du sanctuaire un clocher où furent placées deux cloches dont l'une est arrivée jusqu'à nous. Elle porte l'inscription suivante : *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent Angeli. 1773. Parrain, M. Antoine Cibier ; marraine, Marie-Anne Daude, femme à François Roussilhe.* L'autre, avariée pendant la révolution, a été refondue à Bournoncles. On lit sur sa robe : *1830. Parrain, M.*

Digitized by Google

Jean Raymond de Maniargues ; marraine, Marie Roussilhe, de Mallevieille ; Me Delorme, desservant.

Nous voici arrivés à ces jours de deuil que nous avons à signaler dans l'historique de tous nos pèlerinages : Lescure ne fut pas épargné. En 1790 les deux cloches dont nous venons de parler furent confisquées, et un certain Jean Coste se chargea de les transporter à Saint-Flour. Cet acte de spoliation souleva l'indignation générale ; mais, terrifiés par les menaces des agents de la Révolution, les hommes n'osaient se montrer. Les femmes de la Mallevielle se chargèrent du coup de main. Les tabliers remplis de pierres, elles vont se poster au dessous du village, attendant le passage du commissionnaire, dans un endroit qui surplombe le chemin. A peine a-t-il paru qu'il est assailli par une grêle de pierres ; il dételle au plus vite et se sauve. Maîtresses de la situation, nos braves chrétiennes se saisissent du char, ramènent à bras les cloches au village et cachent en lieu sûr ce glorieux trophée de leurs exploits.

La statue miraculeuse fut aussi soustraite aux profanateurs : ce fut une femme de Lescure-Bas, nommée la mère Marti, qui, à l'approche des nouveaux vandales, courut à la chapelle et emporta la Vierge dans son tablier. Elle la cacha chez elle et la rendit, quand des jours meilleurs furent venus.

L'église de Notre-Dame de Lescure fut bientôt mise en vente comme propriété nationale. Il y avait dans l'intérieur trois autels et une tribune, une sacristie avec deux armoires, cinq confessionnaux, et enfin, dans le petit clocher à peigne surmontant le sanctuaire, une petite cloche qu'on avait laissée en place. Le tout, avec la maison contiguë et le jardin, fut estimé 1260 livres et acquis par Jean Roussilhe, de la Mallevieille, commissaire du district de Tanavelle, et plus tard député du Cantal.

Le Concordat avait rétabli en France le culte catholique ; mais Lescure, qui n'était point paroisse, tarda quelques années à rouvrir son sanctuaire aux pèlerins. Il était alors dans un pitoyable état : les portes et les fenêtres avaient disparu, et le clocher était en partie démoli. Ce ne fut qu'en 1806, au mois de mai, que les habitants de la section

Digitized by Google

de Lescure rachetèrent la chapelle à François Roussilhe et à sa femme Marianne Daude, qui, « pour le bien de la religion » et le prix de 2.000 francs, se départirent de tous leurs droits. La maison attenante au sanctuaire fut aussi acquise de François Rigal et de Marguerite Roussilhe, sa femme, pour servir de presbytère à la succursale qu'on espérait obtenir.

A force de sacrifices, les habitants de Lescure parvinrent à rebâtir le clocher et restaurer la chàpelle, et lorsqu'elle fut en état d'être livrée de nouveau au culte, l'autorité ecclésiastique envoya pour la desservir un confesseur de la foi, M. Farreire, originaire du village de Galuze, commune de Valuéjols. Ancien prieur de la collégiale, ancien principal du collège de Saint-Flour, ce prêtre, aussi distingué par ses talents que par ses vertus, se dévoua sans réserve à l'œuvre du pèlerinage de Lescure. Il s'adjoignit comme vicaire M. Cheyrouse, d'Auzolles, paroisse de Bredon. Sous le ministère de ces deux fervents apôtres, le pèlerinage acquit une très grande célébrité : les pèlerins revinrent plus nombreux qu'auparavant, et avec les pèlerins les miracles, et avec les miracles les offrandes. Dans les comptes de fabrique rendus par Jean Vidal, trésorier, depuis le 28 mai 1806 jusqu'au 26 décembre 1809, on remarque que la vente de la cire a produit 319 francs, les rénages 264 francs, les dons particuliers et les troncs 1073 francs. Durant ces trois années, on a acheté une croix, des boîtes pour les saintes huiles, un porte-Dieu, un encensoir, un ostensoir, des fonts baptismaux et un étendard pour les processions. Peu à peu l'église reconstituait ainsi son mobilier.

Le service du pèlerinage ne suffit pas au zèle du curé et du vicaire de Lescure : comme on sortait à peine de la Révolution et qu'il n'y avait pas encore de Petit-Séminaire, la pensée vint à M. Cheyrouse d'ouvrir une école de latin pour quelques jeunes gens de la paroisse, qui paraissaient avoir la vocation ecclésiastique. Sous la direction de ce maître improvisé se formèrent des élèves qui, plus tard, sont devenus l'élite du clergé du diocèse : M. Vidal, qui fut d'abord curé de Pleaux, puis de Saint-Flour, enfin chanoine et grand-vicaire ; M. Tailland, curé de Neuvéglise, ensuite

Digitized by Google

de Chaudesaigues, grand-vicaire également ; M. Charbonnel, mort archiprêtre de Murat ; les MM. Maury, de la Mallevieille, chanoines honoraires, dont l'un fut un excellent professeur de philosophie, et l'autre un zélé missionnaire, nommé ensuite curé de Marcenat. Nous passons sous silence d'autres jeunes gens qui suivirent avec honneur diverses carrières. De tels élèves auraient suffi pour faire la réputation d'un professeur de l'Université. Rien de plus humble pourtant que cette école qui fonctionnait sans bruit, sous le regard de la Reine du Clergé : on n'avait d'autre salle pour la classe que l'espèce de chambre qui se trouve au dessous du clocher et où l'on parvenait par l'escalier extérieur, qui se voit encore. Bien des palais scolaires, bâtis de nos jours à grands frais, auront de la peine à produire des hommes de valeur et de mérite comme ceux qu'on vient de nommer.

En 1820, M. Farreire n'était déjà plus curé de Lescure. Accablé sous le poids des infirmités autant que des années, — il avait cent trois ans — il s'était retiré dans sa maison natale de Galuze, où il mourut peu après.

M. Pade, originaire de Clavières-de-Montagnes, le remplaça ; c'était un prêtre intelligent et d'un zèle incomparable. En peu de temps il établit dans chaque village une école ou tout le monde était reçu : jeunes gens et vieillards. Lui-même allait y faire de temps en temps des conférences religieuses et former des jeunes gens et des jeunes filles pour chanter à l'église. C'est sous lui que Lescure fut érigé en succursale par ordonnance royale du 13 décembre 1820. Après avoir renouvelé sa paroisse, et développé le pèlerinage, M. Pade, que ses mérites appelaient à monter plus haut, fut nommé curé de Paulhac. (1er juillet 1827.)

M. Peschaud, de Mons, paroisse de Roffiac, et M. Vaissade, de Saint-Urcize, ne firent que passer à Lescure.

Ce fut sur M. Delorme, de Montchamp, que tomba ensuite le choix de Mgr de Gualy. Bon théologien, homme de cœur, le nouveau curé de Lescure fut installé le 2 juillet 1830 et desservit la paroisse pendant plus de vingt-cinq ans. (1830-1856.) Il eut la joie d'être témoin d'un grand nombre de prodiges, que nous raconterons plus loin, et il en avait recueilli plusieurs par écrit.

Digitized by Google

M. Borie, de Coltines, remplaça, en 1856, M. Delorme devenu curé de Clavières-de-Montagnes. D'une piété remarquable, d'une éloquence entraînante, M. Borie aurait fait un grand bien au pèlerinage. Mais les forces trahirent son zèle. Après avoir lutté, pendant sept ans, contre une maladie qui minait sa santé, il fut forcé de demander un climat plus doux (1863).

M. Rouchèz, vicaire de Lescure, fut alors, par une dérogation à la règle commune, nommé curé de cette paroisse. Mgr de Pompignac fit cette exception en sa faveur, parce qu'il l'avait jugé capable de reconstruire la chapelle. M. Rouchèz justifia le choix du prélat : il entreprit et mena à bonne fin cette œuvre importante.

Le plan du nouvel édifice fut tracé par M. Ravenet, architecte de Murat, et lui fait le plus grand honneur. Le style gothique fut adopté, ce style sobre, grave et pur du XIIIe siècle, qui convient si bien à la beauté simple et modeste, qu'on aime à se représenter dans la personne de la Reine des Vierges. Une nef à trois travées, deux bras de croix, un sanctuaire éclairé par cinq fenêtres géminées, garnies de vitraux, tel est l'ensemble de la nouvelle église. Les voûtes sont soutenues par des nervures au profil délicat, qui reposent à leur tour sur des faisceaux de colonnettes engagées dans les murs. La porte est percée du côté du midi, dans la dernière travée. De l'ancienne chapelle on a conservé le clocher et le sanctuaire bâti par Jean Paillé. On ne peut que louer la simplicité du plan et l'exécution soignée de toutes les parties ; les lignes sont partout pures et gracieuses, et on peut dire que c'est une des églises les mieux bâties de celles qui ont été récemment construites. Commencée en 1864 elle fut solennellement consacrée par Monseigneur de Pompignac,

Digitized by Google

le 2 juillet 1869, au milieu d'un grand concours d'ecclésiastiques et de pèlerins.

Après l'édifice matériel, M. Rouchèz ne négligea pas l'édifice spirituel, je veux dire la sanctification de ses paroissiens, les fils privilégiés de Notre-Dame de la Visitation. En 1874, une mission fut donnée par les R. P. Franciscains. Elle attira beaucoup de monde, et le jour de la clôture, qui coïncidait avec la fête patronale, Monseigneur de Saint-Flour vint en présider les derniers exercices. La fête n'avait jamais été aussi splendide. L'église était de beaucoup insuffisante pour contenir la foule; on avait dressé, sous les tilleuls, une estrade avec un autel où Sa Grandeur célébra le saint Sacrifice, assisté de ses deux vicaires généraux. Jamais peut-être le noble Evêque n'avait paru plus beau, plus majestueux. Jamais sa voix ne sembla plus harmonieuse et plus sonore. Le contraste des ornements d'or, du vert feuillage et de l'azur du ciel; les quarante prêtres entourant le pontife à l'autel; les six mille pèlerins couvrant la montagne aux alentours de la chapelle, formaient un tableau des plus grandioses et des plus gracieux à la fois. Plusieurs miracles s'opérèrent, dit-on, ce jour-là ; toujours est-il que, le soir de la fête, on releva deux béquilles laissées sur le pavé du temple, abandonnées là par quelque paralytique guéri qui voulut rester inconnu.

Après ces grands travaux, vieillard déjà et menacé de cécité, M. Rouchèz céda, en 1884, à un de ses anciens vicaires, M. Crozat, la houlette de pasteur, qu'il ne se sentait plus la force de porter. Puisse Marie donner à son successeur la consolation d'accomplir les travaux que son zèle médite déjà pour le bien de sa paroisse, comme pour l'embellissement du sanctuaire !

III.

Les miracles de Notre-Dame de Lescure

Nous n'avons pas encore parlé des miracles opérés à Lescure; ils sont si nombreux que nous craignons de fatiguer le lecteur par des redites. Mais nous devons à la gloire de Marie de publier les plus remarquables opérés en ce siècle.

Digitized by Google

Un des premiers, et qui fit le plus de bruit, fut la guérison, en 1810, d'une jeune fille, nommée Annette Andral, du village de Lachamp, paroisse d'Ussel. Elle avait dix ans et ne marchait point encore. Tous les remèdes employés étaient restés sans effet, et la réponse des médecins était désespérante : Estropiée pour la vie ! Ses parents attristés la portent à Notre-Dame de Lescure, font une neuvaine et le dernier jour, fête de la Visitation, au milieu de la messe, la petite fille se lève et marche : elle est guérie ! Peu de temps après, on ramena l'enfant à la chapelle pour remercier la Sainte Vierge.

Cinq ans plus tard eut lieu une guérison identique. Une jeune fille, appartenant à l'une des plus honorables familles de Murat, était paralysée des jambes depuis sa naissance: elle ne marchait qu'à l'aide de béquilles. Pas n'est besoin de dire que tous les moyens humains avaient été tentés pour la guérir. A bout d'expédients, on la voue à Notre-Dame de Lescure. On fait le pieux voyage, et voilà qu'au milieu de la messe que l'on dit pour elle, la petite est saisie tout-à-coup d'un mouvement fébrile ; elle s'agite, se lève, jette ses crosses et marche. Aujourd'hui c'est une pieuse et bien respectable mère de famille.

Des guérisons de cette nature se voyaient pour ainsi dire chaque jour, témoins les nombreuses béquilles laissées par les pèlerins, dans le sanctuaire où ils avaient été guéris, et qui donnèrent lieu à une anecdote un peu originale dans sa simplicité, mais que nous donnons comme peinture de mœurs. M. Farreire avait invité un vicaire de Valuéjols, nommé Crozat, à prêcher la fête de la Visitation. La section de Lescure venait de se détacher de Valuéjols ; les habitants et même les prêtres de la paroisse, n'avaient pas vu avec plaisir cette séparation qui leur enlevait le plus riche quartier de la commune. Sous l'influence sans doute de ces regrets, l'abbé Crozat, au lieu d'exalter les grandeurs de la Vierge de Lescure, développa la proposition suivante : C'est « une erreur, sinon du fanatisme, de croire que la Sainte « Vierge veuille être honorée dans un lieu plutôt que dans « un autre... La Sainte Vierge est la mère de tous les hom- « mes ; dès lors, que ce soit à Valuéjols, à Ussel ou à Les-

« cure qu'on la prie, elle nous écoute également partout. »

Quand il eut fini : « Cheyrouse, dit tout bas le curé à son vicaire, monte en chaire, et va rétablir la vérité. » Celui-ci passe un instant à la sacristie, et bientôt paraît à la tribune sacrée, portant une brassée de béquilles qu'il place devant lui. « Oui, mes frères, s'écria-t-il, la Sainte Vierge « est la mère de tous les hommes ; oui, elle peut nous exau- « cer partout où nous l'invoquons ; mais il est aussi vrai de « dire qu'elle a des lieux privilégiés où elle manifeste sa « puissance aux yeux même des plus incrédules ; et nous « devons dire que Lescure est un de ces endroits favorisés. « Ainsi voilà, dit-il en les prenant les unes après les autres, « voilà les crosses de tel estropié, voici celles de tel autre, « etc., etc. Et maintenant, ajouta-t-il après avoir épuisé le « faisceau, maintenant, puisque la Sainte Vierge nous « exauce également partout, qu'à Valuéjols on en fasse voir « autant ! » L'argument était sans réplique et l'auditoire dut le comprendre.

Longtemps après, un jour de fête de l'année 1844, un jeune séminariste de Lescure priait M. le Curé de lui laisser préparer une belle illumination. « Volontiers, lui répond le Curé, M. Delorme ; va dans la chambre du vicaire ; tu trouveras une caisse pleine de cierges ; il y a là de quoi te contenter. » Le jeune séminariste court au lieu indiqué et, dans la première caisse qu'il ouvre, il aperçoit, non des cierges, mais des béquilles entassées, sans doute celles qui servirent si bien à appuyer l'éloquence de M. Cheyrouse. Disons avec regret qu'on chercherait vainement aujourd'hui ces précieux témoignages de la puissance de Notre-Dame. Mais continuons à relater les faits merveilleux arrivés à Lescure.

En 1820, une pauvre femme de La Voûte (Haute-Loire), appelée Marion Cardaire, amenait à Lescure, porté sur un âne, Jean, l'aîné de ses fils, âgé de dix-huit ans, qui n'avait jamais marché. « Nous venons de bien loin, disait-elle, pour chercher la guérison ; la Sainte Vierge ne peut la refuser à une mère infortunée comme moi ! » Une foi si vive devait être récompensée ; elle le fut. La neuvaine faite, le paralytique commença à allonger ses jambes jusque là repliées

Digitized by Google

sous lui; il se leva et marcha comme s'il n'avait jamais été perclus. Une autre guérison bien extraordinaire suivit de près. Anne Neyrat, de la paroisse de Cassaniouze, canton de Montsalvy, était restée percluse des jambes à la suite d'une grave maladie. Clouée pendant sept ans sur son lit de souffrance, elle disait souvent : « Ah ! si on me portait à Notre-Dame de Lescure ! je suis sûre que je guérirais ! » Anne n'avait qu'une brebis qu'il lui fallut vendre, hélas ! pour compléter la somme nécessaire pour faire le pèlerinage.

Ce sacrifice fait, elle partit pour Notre-Dame de Lescure. Elle y arriva après bien des difficultés et des souffrances, portée sur une misérable charrette. Sa neuvaine commencée, elle éprouve, chaque jour, un soulagement fort sensible. Le neuvième jour, la guérison était complète.

Au mois de janvier 1822, une dame d'Aurillac est prise d'un accès de folie, et tous les soins pour la calmer sont inutiles. Une personne de sa famille lui ayant conseillé de se recommander à Notre-Dame de Lescure, en lui promettant de l'y conduire au printemps, cette pensée ne la quitta plus ; elle veut absolument faire ce voyage et sans retard. Enfin, un jour, trompant la vigilance de ses proches, elle part, traverse, au cœur de l'hiver, les montagnes du Cantal et parvient jusqu'à Lescure. A peine entrée dans la chapelle elle est subitement guérie. Trois jours après, arrive son mari avec deux autres parents, n'ayant qu'une crainte, qu'elle fût restée ensevelie dans les neiges. Quelle ne fut pas leur joie de la retrouver saine de corps et d'esprit.

Voici un fait plus extraordinaire. Un enfant de la paroisse de Mandailles, dont les parents avaient différé le baptême pour attendre le parrain et la marraine, vint à mourir. On le baptise au moment où il expire. Mais la validité du sacrement donné précipitamment dans cette extrémité était fort incertaine. Les parents sont dans la plus grande perplexité etinconsolables de ce malheur. — « Allons ! dit la mère, partons pour Lescure ! La Sainte Vierge, qui nous avait obtenu cet enfant, nous fera bien connaître s'il est sauvé. » Ils partent et, entrés dans l'église, ils déposent l'enfant sur le marchepied de l'autel et s'écrient : « Sainte Vierge, s'il ne vous plaît pas de ressusciter notre enfant, du moins

Digitized by Google

donnez-nous un signe qu'il est sauvé. » Au même instant l'enfant tressaille dans son maillot; on regarde; il ne bouge plus, mais il rend du sang par le nez. A ce prodige, les parents comprirent que l'enfant est au ciel, car les médecins déclarèrent que, sans un miracle, l'enfant ne pouvait ni remuer, ni saigner du nez. Trente ans plus tard, un ancien curé de Lescure disait : « Il faut que cette paroisse de Mandailles soit bien aimée de la Sainte Vierge : il ne se passe pas d'années qu'elle n'en reçoive quelque faveur. »

Une riche famille de Figeac était grandement affligée : elle avait trois enfants, trois garçons, tous perclus des jambes. Après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine, les parents, sur le conseil d'un voyageur de la Planèze, firent pendant trois ans le pèlerinage de Lescure; les deux premières démarches n'amenèrent aucune amélioration; mais au retour du troisième pèlerinage, ils trouvèrent leurs enfants jouant dans le jardin et radicalement guéris! Après les premiers moments donnés à l'expansion de leur joie, ces fortunés parents repartent aussitôt pour aller remercier la Vierge de Lescure et, en témoignage de gratitude, suspendent au cou de la statue une bourse contenant six cents francs en or.

En 1824, un enfant de Tanavelle, aveugle de naissance, fut voué par ses parents à Notre-Dame de la Visitation; il avait huit ans. Deux fois ils font ensemble le voyage de Lescure; deux fois, sans doute pour éprouver leur persévérance, la Sainte Vierge se montre sourde à leurs supplications. Mais le troisième pèlerinage n'était pas accompli que le miracle était fait : au moment où la mère donnait au petit aveugle ses plus beaux habits pour le départ, ses yeux s'ouvrirent tout-à-coup. C'est au milieu des larmes de joie et des transports de la reconnaissance que l'on prend le chemin de Lescure, pour aller remercier la bonne Vierge de cet immense bienfait.

Un jour d'été de l'année 1844, M. le Curé de Lescure et plusieurs ecclésiastiques se trouvaient réunis dans la sacristie lorsque se présente une femme d'une trentaine d'années. — « Vous ne me connaissez pas, M. le Curé, dit-elle après les saluts d'usage? Je suis cette femme de Sainte-

Digitized by Google

Geneviève de l'Aveyron, qui vins ici, il y a deux ans, avec des béquilles. La première année j'en laissai une ; l'année dernière je laissai l'autre, et je repartis bien guérie, bien portante. Et non seulement la Sainte Vierge m'a rendu la santé et les forces, mais elle m'a encore sauvé la vie. Comme nous arrivions, avec mes compagnes de voyage, sur les bords de la Truyère, la rivière se trouva débordée. Le batelier refuse de nous passer à cause du danger. Sur nos instances, il se décide ; mais à peine est-il arrivé au milieu du courant que la barque lui échappe et prend le fil de l'eau. » — « Nous sommes perdus ! » dit-il en jetant sa rame. — « Notre-Dame de Lescure, m'écriai-je en tombant à genoux, vous qui m'avez guérie, sauvez-nous ! » — A peine avais-je prononcé ces paroles, que le batelet quitte le courant et va s'échouer au bord d'un pré. » Tous les auditeurs furent vivement impressionnés par ce récit fait avec l'accent de la vérité et le sentiment de la plus vive reconnaissance.

L'année suivante, de pauvres gens apportèrent à Notre-Dame un enfant d'une douzaine d'années tout à fait estropié. Ses jambes, d'une excessive maigreur, étaient absolument incapables de le porter. Or, avant la fin de la neuvaine, cet enfant commença à marcher, avec hésitation d'abord, mais bientôt avec assurance. La guérison fut graduelle mais complète.

Les faits ci-dessus ont été rapportés par des témoins oculaires dignes de foi ; ceux que nous allons raconter sont extraits de procès-verbaux ou de témoignages, écrits et signés par ceux qui en furent l'objet ou les témoins. C'est d'abord Marie Robert, de la Rongière, paroisse de Soulages, qui affirme que sa petite fille ayant perdu l'ouïe, à l'âge de huit ans, la recouvra complètement après trois pèlerinages à Lescure. De plus, à dix-huit ans, la même jeune fille eut des attaques qui troublèrent sa raison : mêmes visites à Lescure et même guérison.

C'est Marie Baduel, de Latga, commune de Tanavelle, qui, à l'âge de dix ans, ne marchait pas encore. Ses parents la portèrent à Lescure en 1855. Or, pendant la messe, tandis que la mère priait avec ferveur la Sainte Vierge d'avoir pitié de son enfant, la petite Marie se lève et court chercher

Digitized by Google

un fruit que son oncle lui montrait à l'autre extrémité du banc : elle était guérie.

C'est Rosalie Cussac, jeune élève de Notre-Dame de Saint-Flour, guérie, en 1858, de la maladie connue sous le nom de danse de Saint-Guy. Sa mère, outre le pèlerinage qu'elle fit à Notre-Dame de la Visitation, promit à la Sainte Vierge de lui conduire sa fille, après sa première communion, afin que la seconde fut faite en action de grâces, dans l'église même de Lescure, ce qu'elle fit en effet.

L'année suivante, M. Armand Pélisse, de Saint-Chély-d'Apcher, est pris subitement d'une méningite qui lui enlève toute connaissance. Appelés en grande hâte, les médecins déclarent que le mal est sans remède et la mort imminente. Alors, sa jeune femme se jette à genoux, appelle à son secours la Vierge de Lescure et fait vœu, si son mari recouvre la connaissance pour recevoir les derniers sacrements, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de la Visitation pour la remercier. A l'instant même, le malade recouvre ses sens et la parole ; il se confesse, reçoit le viatique et l'extrême-onction, après quoi il perd de nouveau connaissance et ne tarde pas à mourir.

Un enfant âgé de cinq ans, nommé Pichot, du village de Marmier, paroisse de Saint-Saturnin, est guéri, après trois pèlerinages, d'une chorée qui avait résisté à tous les remèdes.

Une demoiselle Devez, née à Mallet, paroisse de Talizat, était devenue toute paralysée à la suite de crises nerveuses qui se renouvelèrent, jusqu'à dix fois par jour, pendant deux ans. Le 2 juillet 1863, elle trouve à Lescure un mieux sensible ; un second pèlerinage, fait l'année suivante, compléta sa guérison.

Marie Queille, de Condeval, paroisse de Marcenat, tombe paralysée à l'âge de quinze ans. Pendant trois années consécutives on la conduit à Lescure, et au dernier pèlerinage (1875), elle en revient guérie. « Elle ne se possédait pas de joie, dit un témoin oculaire. Après avoir suspendu ses crosses à l'autel de la Vierge, elle revint chez elle à pied, et son père, traînant la petite voiture vide qui l'avait apportée, ne fit que pleurer de joie le long de la route. »

Digitized by Google

Il y a une vingtaine d'années, on voyait se traîner dans les rues de Saint-Flour un pauvre garçon tout estropié qui ne pouvait marcher que sur ses genoux et sur ses mains. On le rencontrait surtout sur la place du Palais, nettoyant la chaussure des voyageurs et des passants; c'était son unique gagne-pain. Sa mère, ayant entendu parler des miracles faits à Lescure, voulut y conduire son fils. Une de ses voisines, à qui elle fit part de son projet, lui dit : « Reste tranquille, la Sainte Vierge ne peut guérir de pareilles infirmités. — N'importe ! dit-elle, je veux essayer. » Elle part seule pour Lescure, faute d'avoir trouvé un véhicule pour y transporter son fils. Plusieurs fois elle fait ce pieux voyage sans jamais perdre confiance. Et voilà qu'au retour du dernier, elle trouve avec joie son fils debout, sur ses pieds : le jeune Copiat est parfaitement guéri. Ils partent tous deux pour aller remercier la bonne Vierge de Lescure, et le miraculé place à côté de son trône les deux poignées de bois dont il se servait pour se traîner dans les rues.

Naguère, en 1882, le petit Alphonse Raynal, fils de M. Raynal, boucher, sur la place des Mets, à Saint-Flour, était frappé, à l'âge de huit ans, d'une chorée si violente qu'il en perdit la parole et l'usage des jambes. Sa mère le porta à Notre-Dame de Lescure, promettant, s'il guérissait, d'y revenir deux ans de suite, en action de grâces. Au moment où on lui faisait baiser les saintes reliques, l'enfant jeta un cri aigu qui saisit tous les assistants. C'était l'annonce d'un miracle. En effet, le soir même, à peine rentré à Saint-Flour, l'enfant parla et marcha. Il s'est très bien porté depuis, et se fait un plaisir de raconter à qui veut l'entendre sa merveilleuse guérison.

Terminons par la relation d'un fait vraiment surnaturel qui s'est passé, il y a peu d'années, sous les yeux de M. Pautard, chanoine honoraire, curé de Paulhac, l'intéressant historien de Notre-Dame de Lescure. Nous le laissons parler lui-même.

« Françoise Martin, de Douze, paroisse de Paulhac, fut atteinte, à l'âge de dix ans, de convulsions nerveuses. Ses bras, ses jambes s'agitaient sans cesse ; sa figure se contractait. Elle était atteinte de la Danse de Saint-Guy.

Digitized by Google

Pl. XV

NOTRE-DAME DE LA VISITATION, A LESCURE

Digitized by Google

Digitized by Google

« M. Amagat, actuellement député du Cantal, ayant été consulté, prescrivit un régime qui sembla amener d'abord une certaine amélioration. Mais bientôt les convulsions devinrent plus terribles que jamais, à tel point que cette enfant se déchirait la langue avec les dents, et même, à la fin, ne parlait plus. A peine pouvait-on lui faire prendre un peu de nourriture. Aussi la pauvre petite maigrissait-elle à vue d'œil, pleurait sans cesse et s'isolait des autres enfants.

« Sa mère vint un jour me trouver et me dit : « Monsieur « le curé, nous allons plus mal ; notre enfant est perdue, et « il n'y en a pas pour longtemps. — Vous n'avez plus qu'une « ressource, lui répondis-je, vouez-la à Notre-Dame de « Lescure ; faites ce pèlerinage, et la Sainte Vierge vous la « guérira. »

« Ma réponse fut pour cette mère infortunée comme une inspiration. On était au mois de mai : Madame Martin et son mari partent un beau jour pour Lescure. Mais que de mal leur donna Françoise ! A peine pouvait-on la retenir dans la voiture. Ce fut une lutte qui se continua tout le long du chemin. Arrivés à Notre-Dame, ce fut encore pis : elle se démène, se contorsionne, frappe des pieds, pousse des cris si épouvantables que tous ceux qui se trouvent dans l'église en sont effrayés. On la dirait possédée.

« Ses pauvres parents la ramènent à la maison plus affligés que jamais. « Nous n'avons rien fait, me dit la mère en arrivant, la Sainte Vierge ne nous a pas guérie. — Oh ! repris-je, il ne faut pas désespérer. Priez toujours et vous verrez que vous serez exaucée. » Elle commençait à l'être : dans la soirée, la mère entend la petite qui lui dit d'une voix distincte : « Maman, viens voir, déjà j'attrape ma balle ! » Dès ce jour la petite fille alla mieux : les agitations étaient moins violentes ; elle ne se déchirait plus la langue ; il y avait une amélioration sensible.

« Voici venir le mois de juillet où, chaque année, la paroisse de Paulhac se rend en procession à Notre-Dame de Lescure. La petite Françoise avait choisi ce jour pour faire un second pèlerinage. Elle s'y prépare par une neuvaine et par la confession. Toutes ses compagnes firent la communion avant de partir. Mais pour elle, elle veut aller

Digitized by Google

la faire à Lescure, convaincue que Jésus et sa Mère achèveront de la guérir. Elle ne se trompait pas. Dès ce jour elle a été radicalement guérie. Aujourd'hui elle est forte, robuste, bien plus grande que ne le sont d'ordinaire les enfants de son âge. »

Nous ne dirons rien maintenant des nombreuses faveurs de l'ordre spirituel; de ces grâces qui ont pour théâtre le fond de l'âme. Que d'affligés ont trouvé là les consolations dont ils avaient besoin! Que de malheureux pécheurs, bourrelés par le remords, ont senti la paix rentrer dans leur cœur en mettant le pied dans ce sanctuaire! Que de mères, que d'épouses désolées y ont obtenu, celles-ci la conversion d'un époux, celles-là le retour d'un enfant prodigue. De tels faits, parfois plus merveilleux que la guérison d'une maladie physique, échappent à tout contrôle, mais ils n'en sont pas moins certains que les premiers. Ce qu'on peut dire c'est que, si on avait pris note de tous les faits merveilleux arrivés à Notre-Dame de Lescure, il y en aurait pour remplir des volumes.

Il serait difficile de fixer, même approximativement, le nombre des pèlerins qui visitent, chaque année, le sanctuaire de Notre-Dame de Lescure : on les compte par milliers. Dès que renaît la belle saison, que le soleil brille d'un plus vif éclat, que les prairies et les montagnes s'émaillent de fleurs, on voit arriver les premiers pèlerins. Mais c'est surtout aux mois de juillet, août et septembre, qu'on les voit venir par nombreuses caravanes, non seulement des arrondissements de Saint-Flour, de Murat et d'Aurillac; mais même du Lot, de l'Aveyron, surtout du Mur-de-Barrez, de Thérondels, etc...

Plusieurs paroisses de la Planèze viennent, tous les ans, en procession, se mettre sous la protection de Marie. Valuéjols ouvre la marche et vient toujours le dimanche qui précède la fête. Le 2 juillet, arrivent Lavaissenet et Ussel; le dimanche suivant, c'est le tour de Murat; puis viennent Paulhac, Bélinay, Coltines, Talizat, quelquefois même Cussac et Rezentières. Ces dernières paroisses n'ont pas de jour marqué pour ces saints voyages. Aussitôt qu'on aperçoit ces processions à l'horizon avec leurs croix d'or qui brillent

Digitized by Google

au soleil, leurs étendards qui flottent au vent, les cloches annoncent leur venue par de joyeux carillons et la procession de Lescure s'organise pour aller au devant de ces pieux visiteurs. Bientôt leurs rangs se confondent ; alors ce n'est plus qu'une longue procession qui, sur la verte pelouse, produit le plus pittoresque et le plus charmant effet. Bientôt le sanctuaire est envahi, et la Vierge bénie voit prosternés à ses pieds tous ses enfants unis dans la même vénération, la même affection pour leur commune Mère.

Une particularité distingue la procession venue de Murat. Avant de repartir, elle se rend au cimetière pour chanter un *De profundis*. C'est un souvenir accordé à un Pénitent de Murat qui, étant venu en pèlerinage avec ses confrères, mourut subitement à Lescure ; on l'enterra à l'ombre du sanctuaire de Marie, et depuis, tous les ans, ses compatriotes viennent prier solennellement sur sa tombe.

C'est le 2 juillet surtout que les pèlerins aiment à se rendre à Lescure ; ce jour-là on compte environ de 1500 à 2.000 étrangers. Mais il y a également beaucoup de monde à toutes les fêtes de la Vierge, même en hiver, lorsque le temps n'est pas trop mauvais. Tous ceux qui viennent à Lescure tiennent à vénérer les reliques du sanctuaire, et beaucoup demandent au prêtre de réciter sur eux les litanies de la Sainte Vierge.

Outre la petite statue de la Vierge placée par J. Paillé dans l'oratoire primitif, et dont nous avons parlé, il y en a une autre, plus grande, vénérée au maître-autel. Cette dernière, antérieure aussi à la Révolution, est en bois, coloriée ; la Vierge tient l'enfant Jésus sur le bras gauche. On l'habille de riches étoffes, elles-mêmes chargées de cœurs d'or et d'argent de toute grandeur, pieux *ex-voto* offerts par les pèlerins. Sur la robe de la Vierge se lit cette inscription bien à sa place ici : *Santé des infirmes, p. p. n.* De riches couronnes ornent le front de la Vierge et de l'Enfant, qui sourit gracieusement aux dévots clients de sa Mère.

Par rescrit du 18 février 1839, le pape Grégoire XVI accorda au maître-autel de Notre-Dame de Lescure la faveur de l'autel privilégié quotidien à perpétuité. Par autre rescrit du 25 février de la même année, il accorda en outre les

Digitized by Google

indulgences suivantes aux conditions ordinaires : Indulgence plénière les jours de la Visitation et de la Nativité, ou pendant l'octave ; de plus, un jour dans l'année au choix des pèlerins ; sept ans et sept quarantaines les jours de la Purification, de l'Annonciation, de l'Immaculée-Conception, de l'Assomption, de la Présentation et des Sept-Douleurs de la Vierge, ainsi que durant leurs octaves. Les mêmes indulgences peuvent être gagnées aux processions qui viennent dans la chapelle et à celles où l'on porte la statue. Enfin il y a cent jours d'indulgence attachés à la simple visite de l'église, pour tous les jours de l'année.

On a dû remarquer que la plupart des guérisons citées plus haut ont été obtenues après une neuvaine faite en l'honneur de Notre-Dame de la Visitation. Si les faveurs miraculeuses semblent ne pas être aussi nombreuses actuellement, cela ne viendrait-il pas de ce que les pèlerins se contentent d'un simple voyage, sans neuvaine préparatoire ! Il nous a semblé utile, en terminant cette notice, de rappeler aux dévots à Marie ce moyen dont l'expérience a démontré l'efficacité pour obtenir d'Elle les grâces que l'on désire.

O Marie, Notre-Dame de la Visitation, recevez favorablement les prières que nous sommes venus vous offrir dans votre sanctuaire de la montagne. Ses commencements furent bien modestes : Un berger ignorant et simple, comme ceux qui adorèrent dans la crèche votre divin Fils, fut l'instrument docile dont votre bonté se servit pour fonder ici un illustre pèlerinage. Ah ! c'est bien avec raison que l'Eglise met sur vos lèvres ces paroles de nos saints Livres : *Je me suis élevée comme le cèdre sur le sommet du Liban*, car Dieu aime à exaltor et à glorifier ceux qui s'abaissent. O la plus humble et la plus glorifiée des créatures, obtenez à vos serviteurs cette vertu d'humilité qui attire les grâces du Seigneur et les fait tomber avec abondance sur les âmes. Alors nous serons dignes d'obtenir de vous ces miracles de guérison, accordés si largement à ceux qui nous ont précédés dans cette enceinte, et que nous osons solliciter pour nous-mêmes. *Santé des infirmes, priez pour nous ;* voyez

Digitized by Google

nos infirmités, nos souffrances, nos misères, et daignez nous en délivrer, afin que, pleins de reconnaissance pour vos bienfaits, nous servions désormais, avec une fidélité plus grande, Jésus, votre aimable Fils, et parvenions ainsi au séjour du Ciel. Ainsi soit-il.

Diction. du Cantal, V. 515. — *Le pèlerinage de Notre-Dame de Lescure*, par M. Pautard, ch. h. 1885. — *Rosier de Marie*, année 1857, Nos 124, 125. — Archives de l'église de Lescure. — Notes de M. Crozat, curé, 1884.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

NOTRE-DAME DE VAUCLAIRE

Paroisse de Molompise

Ego flos campi et lilium convallium.
Je suis la fleur des champs et le lis des vallées.
(Cant. II. 1.)

OLOMPISE (1) est une très ancienne paroisse, comprise aujourd'hui dans le canton de Massiac. Nous y trouvons deux oratoires dédiés à Marie. Le premier que nous visiterons est situé à un petit kilomètre au nord du bourg, sur le bord de la route, au bout d'une prairie qui, par une pente douce, descend jusqu'à l'Alagnon. C'est Notre-Dame de Bon-Secours. Bien modeste aujourd'hui, ce sanctuaire remonterait au commencement du VIIIe siècle, aux temps héroïques de Charles Martel. Celui-ci ayant remporté une grande victoire sur les Sarrazins, un samedi, 6 octobre 732, jour de sainte Foy, en souvenir de ce triomphe, jugé miraculeux, on éleva près de Molompize, dont l'église était dédiée à sainte Foy, cette chapelle à la Sainte Vierge.

Une si haute et si noble origine méritait une plus grande renommée : dépourvue d'annales, la chapelle actuelle, de construction récente, est très simble et sans cachet architectural. Elle est éclairée par deux fenêtres à plein cintre, percées du côté du midi, et par la porte qui s'ouvre au

(1) *Ecclesia molendini Pisini :* Eglise du moulin de Marmot.

Digitized by Google

Pl. XVI

NOTRE-DAME DE VAUCLAIRE (MOLOMPIZE)

Digitized by Google

Digitized by Google

couchant. L'intérieur est bien tenu, mais ni l'autel, ni la statue n'offrent rien de remarquable. Cependant les fidèles de Molompise ont une très grande dévotion à Notre-Dame de Bon-Secours. Les voyageurs ne manquent pas de saluer en passant la Vierge protectrice, et on en voit plusieurs jeter à travers les petits barreaux d'un guichet l'offrande de quelques centimes. Nous avons remarqué à côté de l'autel un modeste *ex-voto*, consistant en un cadre bien simple, dans lequel un bouquet de fleurs d'oranger est disposé en couronne, avec cette incription : *guérison obtenue. A. B. Souvenir de l'année 1870.* C'est le jour de la Visitation que le clergé et les fidèles de la paroisse se rendent processionnellement à Notre-Dame de Bon-Secours.

I.

Dans le même vallon pittoresque et resserré de l'Alagnon, entre Molompise et Ferrière, sur la rive droite, à quatre kilomètres du chef-lieu, on voit au village de Vauclaire une belle et antique chapelle dédiée encore à la Sainte Vierge. Elle est bâtie entre la voie du chemin de fer, qui affleure le chenet, et la rivière sur laquelle s'ouvre la porte. C'est une remarquable construction de la fin du XIIIe siècle. Elle consiste dans une seule nef terminée par deux pignons, éclairée de chaque côté par trois fenêtres à lancette dont l'amortissement est formé, à l'extérieur, par une petite archivolte. Aux angles et entre chaque fenêtre, des contreforts s'appuient sur le mur, au sommet duquel se voit une corniche formée de modillons, courant sous le toit. Une fenêtre semblable à celles de la nef est percée au chevet. Au couchant, une très belle porte, dont les arceaux sont décorés de lobes semi-circulaires, est surmontée d'une rosace également découpée en six lobes, surmontée elle-même d'une petite fenêtre ogivale éclairant les combles. La circonférence intérieure de la rosace a, dit-on, les mêmes dimensions que l'ancien bourdon de la cathédrale de Saint-Flour. Enfin la façade se termine par un petit clocher à peigne dont l'unique ouverture renferme une cloche. Entre la porte et la rosace, on remarque les armes du chapitre cathédral de Saint-Flour

Digitized by Google

Fig. 57. Sceau du chapitre cathédral de Saint-Flour.

à qui appartenait autrefois le prieuré de Vauclaire. C'est une sculpture du XVe siècle enchâssée après coup dans le mur.

L'intérieur de l'édifice est décoré de peintures et les fenêtres sont garnies de vitraux représentant la Vierge, Saint Joseph et autres saints. Bâtie, à ce que l'on croit, en action de grâce par une personne à qui la Sainte Vierge avait rendu la vue, cette chapelle est placée, comme un joyau, dans un site à la végétation luxuriante, mais entourée de maisons dont la plupart ne sont que des masures, au milieu de jardins mal clos et mal cultivés, voisinage misérable qui n'en fait que mieux ressortir la beauté de l'édifice.

Quelle fut l'histoire de cette chapelle durant tout le Moyen-Age? Personne ne l'a recueillie pour la transmettre à la postérité. Nous savons seulement par le registre de Guillaume Trascol, archidiacre de Saint-Flour au commencement du XIVe siècle, que l'église de Vauclaire *(Vallis Clara)* était comprise dans l'archiprêtré de Blesle et avait un prieur attaché à son service, lequel devait le gîte à l'archidiacre lorsqu'il était en tournée. Quand Saint-Flour eut été érigé en évêché, Vauclaire continua à faire partie de l'archiprêtré de Blesle. Son prieur était à la nomination du monastère de la Couronne, au diocèse d'Angoulême. La Couronne était une abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1122, et placée sous le patronage de la Sainte Vierge et de tous les saints.

Y avait-il longtemps que notre oratoire appartenait à l'abbaye angoumoise? D'où vient que ces religieux en étaient les patrons? Est-ce parce qu'ils en avaient été les fondateurs? Autant de questions insolubles aujourd'hui (1).

(1) Un certain Aimeric Brun, chevalier, fonda, en 1179, un monastère ou un prieuré de treize moines au lieu appelé *ad altas valles*, dont on ignore l'emplacement. Ce prieuré de *Hautval* ne serait-il pas le même que Vauclaire qui aurait plus tard transformé son nom? Il y avait une famille noble portant le nom de Brun, établie dans l'ancienne élection de Brioude. *(Chronicon monasterii de Corona. p. 65.)*

Digitized by Google

Ce qui est certain c'est que, dans le courant du XVe siècle, ce riche prieuré passa au chapitre cathédral de Saint-Flour, qui en nommait le titulaire. La justice en appartenait cependant à la noble famille de Tinières, établie au château de Mardogne, près d'Allanche. La dernière héritière de cette maison, Jeanne, fille de Jacques de Tinières, avait épousé, en 1477, Germain de Foix, issu de l'antique et illustre famille des Comtes souverains de Foix, de Bigorre, de Navarre, de Béarn, etc. Celui-ci avait, sans l'agrément de sa femme, parait-il, fait cession de la justice de Vauclaire, Lachalm et Rezentières, au chapitre cathédral de Saint-Flour. Mais Jeanne de Tinières refusa d'approuver l'acte; d'où suivit un procès qui se termina bientôt par la révocation pure et simple de la cession. L'acte fut passé au château de Mardogne, le 19 novembre 1503, sous le sceau d'Anne de France, duchesse de Bourbonnais et d'Auvergne.

Comme les autres bénéficiers de cette époque, le chapitre de Saint-Flour affermait les cens et rentes de ses différents bénéfices à des séculiers qui, moyennant une certaine somme, en prélevaient les revenus pour leur propre compte. C'est ainsi qu'en 1742, Me Jacques Vaissier, bourgeois de Saint-Flour, était fermier des cens et rentes du prieuré de Vauclaire appartenant à MM. du chapitre cathédral. Le chapelain vivait sur la portion congrue qui lui était laissée.

Le chapitre de Saint-Flour demeura en possession du prieuré de Vauclaire jusqu'aux jours néfastes de la Révolution. A cette époque la chapellenie de Vauclaire possédait une maison située devant l'église pour la résidence du chapelain, un jardin, deux terres et deux petits bois. Le tout fut estimé, le 21 décembre 1790, par Vigier, expert de Massiac, à la somme totale de 404 livres et mis en vente le 15 février suivant. Ce furent les sieurs Bertrand, Mosnier et François Martin, habitants de Vauclaire, qui s'en rendirent acquéreurs. Le chapitre cathédral possédait en outre un pré et un jardin que Jean Lavige, de Massiac, porta, dans son expertise du 28 janvier 1791, à la somme de 1291 livres.

Le 20 pluviose, an III (8 février 1795), Bertrand Verdier, commissaire expert, demeurant à Saint-Flour, fut envoyé

Digitized by Google

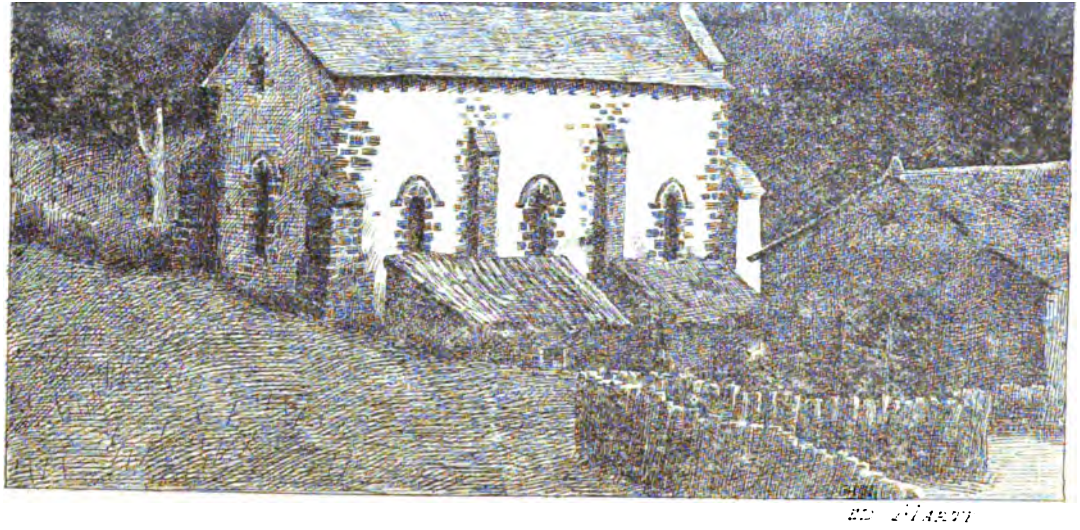
par le district pour faire l'estimation de la chapelle. Dans son rapport il décrit l'état du monument, dans lequel il a trouvé quelques boiseries de l'autel et du tabernacle et la chaire à prêcher en bon état. Les huit fenêtres sont toutes « bien barrandées en fer. » Au devant de la porte se trouvait alors un vestibule, ou auvent, fermé d'une grille. Il s'avançait d'une toise et demie et tenait toute la largeur de la chapelle. Le monument et le terrain adjacent sont estimés 600 livres. Nous n'avons pas trouvé d'acte de vente.

La tempête avait disparu depuis longtemps ; partout les sanctuaires de pèlerinages avaient rouvert leurs portes et les pèlerins affluaient de nouveau aux pieds des autels de Marie : à Vauclaire, les choses restaient dans le même état d'abandon. Cependant l'intérêt de la religion et des arts réclamait impérieusement la réouverture du petit monument. C'était le vœu du pasteur de Molompise, le vénérable M. Vergne, de toute la paroisse et surtout des habitants de Vauclaire. Aussi, grâce au zèle de tous, il fut enfin rendu à sa destination primitive, le 8 septembre 1838.

Le lendemain, dimanche, la fête de la Nativité fut célébrée avec beaucoup de magnificence, dans le sanctuaire restauré, par le clergé des environs et un grand concours de fidèles. Dans la matinée arrivèrent les processions de Molompise et de Ferrière, l'une descendant et l'autre remontant le cours de l'Alagnon. Le chant des cantiques, répété par les échos de la vallée, le pieux cortège qu'on voyait s'avancer lentement à travers les arbres, une sainte joie peinte sur tous les visages, le recueillement de ces pieux pèlerins durant la célébration des saints mystères, la pieuse avidité avec laquelle ils écoutaient les éloges de la Reine des cieux, tout cela offrait un touchant et édifiant spectacle qui rappelait les âges de foi et remplissait l'âme de consolation et d'espérance.

Tel fut le 9 septembre 1839, au village de Vauclaire, jour de véritable triomphe pour Marie et de réparation trop tardive d'un oubli trop prolongé. La statue vénérée avait repris sa place sur son trône antique, où elle reçoit depuis, tous les ans, surtout à l'époque de la Nativité, la visite de nombreux pèlerins.

Digitized by Google



CHAPELLE DE VAUCLAIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

Vers 1842, s'était formée, à Aurillac, une commission pour la conservation des monuments historiques du département. Mgr de Marguerye proposa, pour être classées, plusieurs églises et chapelles, entre autres celle de Vauclaire. Cependant, cette bienveillante proposition de l'évêque n'eut pas le résultat désiré. On ne peut que le regretter, car, bien qu'embellie à l'intérieur, cette église présente néanmoins à l'extérieur des signes de délabrement et des menaces de ruine partielle.

II.

Le plus beau, le plus précieux ornement de cette chapelle c'est bien, sans contredit, l'antique statue de la Vierge que l'on y vénère depuis des siècles. Elle représente la Mère de Dieu assise sur un siège à arcatures romanes, sans dossier. La Vierge tient l'Enfant Jésus assis devant elle, dans son giron. Les visages et les mains sont noirs; les habits, peints de différentes couleurs, consistent, pour la Vierge, en une robe ornée sur le devant d'une bande ou *laticlave,* et d'un manteau ou *peplum,* qui sert en même temps de voile et couvre le buste de plis nombreux et parallèles. Les types sont parfaitement tranchés. La figure de la Mère a un certain caractère de finesse et d'originalité, tandis que le visage de l'Enfant offre quelque chose de dur et de barbare qui prouve qu'il est le résultat de quelque restauration maladroite. Une couronne adhérente orne la tête du personnage principal; elle est formée d'un large cercle, sommé de cinq pointes qui supportaient sans doute primitivement des fleurons aujourd'hui disparus. Cette statue remonte incontestablement au XIIe siècle, peut-être au XIe, et, si on peut y relever des imperfections de dessin, comme des épaules trop larges, un buste trop long, l'ensemble est plein de dignité et commande le respect.

La légende s'est emparée de la statue de Vauclaire et lui a brodé une origine merveilleuse. Les femmes du village vous diront que leur *bonne Vierge* fut trouvée jadis au milieu des bois, vers le sommet de la montagne; que, transportée d'abord dans l'église de Bonnac, elle ne voulut point y rester, mais revint seule dans sa retraite de la forêt. Un

Digitized by Google

habitant de Vauclaire l'ayant prise à son tour, et placée dans sa maison, elle y demeura, témoignant ainsi que Marie avait choisi ce lieu pour en faire le théâtre de ses faveurs et de se grâces. Pour la recevoir plus convenablement, on construisit plus tard la chapelle dont nous avons fait la description et l'historique.

Le 4 septembre 1646, le Père J. Branche était à Vauclaire ; il admirait la beauté de la chapelle et la majesté de l'autel, « dont le principal ornement, dit-il, est une image « de la Sainte Vierge, belle à ravir, de couleur noire, assise « sur une chaise, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. » Il nous apprend qu'elle était alors visitée par un grand nombre de pèlerins qui venaient, soit isolément, soit en procession, le jour de Notre-Dame de septembre et plusieurs autres fois dans l'année. Quelle que fût l'infirmité dont ils souffraient, les malades y trouvaient leur guérison, les aveugles principalement y recouvraient la vue, comme il arriva à une femme de Montgreleix, près de Marcenat.

C'était dix ans avant le passage du P. Branche qu'avait eu lieu le miracle. Après avoir longtemps souffert des yeux, cette femme avait fini par perdre la vue. Touchées de son état, quelques personnes qui avaient fait le pèlerinage de Vauclaire lui donnèrent l'espoir de guérir, si elle se rendait à ce sanctuaire, où beaucoup d'aveugles, disait-on, avaient recouvré la lumière pour leurs yeux éteints, d'où serait venu le nom de Vauclaire. La pauvre infirme goûta cet avis (les malheureux s'accrochent à tout !) Celle-ci du moins ne fut pas frustrée dans sa confiance. Elle se fait conduire à Vauclaire et y arrive la veille de la Visitation de la Sainte Vierge (1er juillet 1636). Lorsqu'on fut au haut du vallon, en face de la chapelle miraculeuse, elle mit pied à terre et tout à coup s'écria : « Ah ! bon Dieu ! que je vois là-bas une belle église ! » La vue venait de lui être rendue instantanément. Elle descendit, satisfit sa dévotion et, dans sa reconnaissance, fit vœu d'offrir un don assez considérable à Notre-Dame de Vauclaire.

De retour chez elle, ses parents et amis l'entourent avec joie, la félicitent et bénissent Dieu et la Sainte Vierge de la faveur miraculeuse accordée à celle dont tout le monde

Digitized by Google

plaignait autrefois le sort. Quand elle voulut ensuite accomplir son vœu, certaines personnes, intéressées sans doute, lui conseillèrent de faire à l'église de sa paroisse, la libéralité qu'elle destinait à la chapelle de Vauclaire, disant que Dieu et la Sainte Vierge en seraient tout aussi satisfaits. Elle se laissa persuader. Mais voici que de nouveau elle perd la vue. Reconnaissant aussitôt sa faute, elle se hâte de la réparer en envoyant à Vauclaire le don qu'elle avait promis, et voici que, par un nouveau prodige, la vue lui est rendue une seconde fois. Un acte authentique, relatant ces faits, fut dressé à cette époque et envoyé aux chanoines de Saint-Flour pour être conservé dans leurs archives.

Ce miracle ne fut pas le seul que l'on raconta au P. Branche. Des soldats et gentilshommes du pays avaient été faits prisonniers de guerre ; ils eurent recours à Notre-Dame de Vauclaire qui écouta leurs supplications et procura d'une manière inespérée leur délivrance. Le fait arriva particulièrement à un certain M. de Rocheferme, qui en fit la déposition entre les mains de Me Jean Busche, alors desservant de la chapelle. Pendant qu'il faisait sa neuvaine d'action de grâce à Notre-Dame de Vauclaire, ce gentilhomme logeait à Molompise, chez un nommé Vincent Olier qui, avec Marie Courte, sa femme, assura le fait au P. Branche, lors de sa visite au sanctuaire.

Telle était, il y a deux cents ans, la dévotion à Notre-Dame de Vauclaire ; telles étaient les grâces extraordinaires que Marie se plaisait à accorder à ses dévots serviteurs. Cette dévotion s'est maintenue à travers les âges et paraît encore aussi vivace qu'autrefois.

C'est le jour de la Nativité, avons-nous dit, que se célèbre la fête de Notre-Dame de Vauclaire. Le pèlerinage dure cinq jours et attire un nombre considérable de fidèles, non-seulement du Cantal, mais de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. En rentrant dans ses foyers chacun aime à raconter les merveilles opérées par l'intercession de la Mère de Dieu, dont il a été l'objet ou le témoin, suite naturelle des miracles d'autrefois, mais que nous avons le regret, faute de renseignements, de ne pouvoir rapporter en détail.

Digitized by Google

O Marie, Notre-Dame de Vauclaire, je viens aujourd'hui me mettre sous votre protection puissante et réclamer votre assistance, dans cette église, où vous êtes honorée depuis si longtemps et où vous avez opéré tant de miracles. O Vierge sainte, vous connaissez tous mes besoins ; daignez me secourir ; obtenez-moi un goût constant pour la prière, la fidélité à garder les commandements de Dieu et de son Eglise, la fuite du péché, la pratique des vertus chrétiennes et la patience dans les maux de la vie. Obtenez-moi aussi, si c'est la volonté de votre adorable Fils, le soulagement et la guérison de cette infirmité qui afflige mon corps. Je me propose à l'avenir de ne faire usage de ma santé que pour travailler, avec plus d'ardeur, à l'affaire importante de mon salut. Faites, ô ma bonne Mère, que j'aie en vous, toute ma vie, une tendre et affectueuse confiance, et que je m'efforce de vous imiter, afin d'avoir le bonheur de participer, un jour, à votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il !

Dictionnaire du Cantal. IV. 356. — *Histoire de sainte Foy*, par Louis Servières, p. 83. — P. J. Branche : *Vie des saincts et sainctes d'Auvergne*. I. 96. — Archives départementales et communales d'Aurillac. — L'*Echo du Cantal*, 29 septembre 1838. — Notes communiquées par M. Meindre, curé de Molompise, 1885.

Fig. 58. N.-D d'Orcival
(Puy-de-Dôme)
XIIe Siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

NOTRE-DAME DE LAURIE

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel.
Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël.
(JUDITH. XV. 10.)

I.

OTRE-DAME de Laurie est vénérée dans l'église paroissiale de ce nom, située dans le canton de Massiac, à huit ou dix kilomètres, en droite ligne, au nord de Vauclaire. Dans le sanctuaire de cette église, on remarque des colonnes et des arcades romanes, et à l'extérieur du chevet, des modillons à figures grimaçantes qui font remonter cette partie de l'édifice au XIe siécle ; le reste est de construction récente.

Cette église dépendait autrefois du monastère de Chantoin, à Clermont, dans l'enclos duquel on voyait le sanctuaire de Notre-Dame de Gloire, fondé en 330 : c'était le second oratoire élevé, dans la ville arverne, en l'honneur de la Sainte Vierge. Le premier était Notre-Dame d'Entre-Saints qui remontait au temps de l'introduction du christianisme dans nos contrées ; le troisième, la cathédrale construite en 450 ; Notre-Dame du Port, devenue la plus célèbre, ne fut fondée qu'au VIe siècle.

Chantoin était primitivement une abbaye de religieuses qui furent remplacées, au XIIe siècle, par les chanoines

Digitized by Google

réguliers de Saint-Augustin, lesquels présentaient à la nomination de l'évêque le prêtre chargé de desservir l'église de Laurie. Sous Louis XIII (1633), les chanoines furent remplacés, à Chantoin, par les Carmes déchaussés, qui gardèrent le patronage de l'église de Laurie, la dédièrent à Notre-Dame du Mont-Carmel et nommèrent à la cure jusqu'à la Révolution.

La statue miraculeuse de Notre-Dame de Laurie est exposée aujourd'hui sur l'autel d'une basse-nef située sur le côté nord de l'église. C'est une Vierge en bois très ancienne (XIe ~~ou XIIe~~ siècle), fort vermoulue et dégradée en plusieurs endroits. Elle est assise sur un escabeau et tient l'enfant Jésus sur le genou gauche ; les visages de la Vierge et de l'Enfant étaient autrefois de couleur noire ; en 1833, on trouva à propos de les badigeonner de couleur rose. La tête de l'Enfant Jésus, sans beauté ni caractère, a dû être refaite par un artiste local. Cette vénérable image, habituellement recouverte de riches étoffes brodées, demanderait une restauration urgente qui assurerait sa conservation, en même temps qu'elle lui rendrait son caractère primitif.

La tradition, recueillie par le P. Branche, raconte que cette statue était anciennement honorée dans un endroit appelé *la Moliève*, aujourd'hui Marteli, près de la Couarde-Basse, village de Laurie ; que de là elle fut transportée miraculeusement, dit-on, à la fontaine du Roulier, (d'autres disent à celle de la Saigne), dans une niche en pierre bâtie à côté de la source ; qu'enfin elle fut portée à l'église de Laurie, où elle est honorée depuis déjà plusieurs siècles. Une lampe brûlait autrefois jour et nuit devant cette statue ; ce pieux usage a été rétabli depuis peu.

Un soir de la Pentecôte, les fidèles de Laurie étaient réunis dans l'église pour la solennité du jour, lorsque l'assistance fut tout à coup enveloppée d'une lumière surnaturelle qui se répandit dans l'humble enceinte, et au milieu de laquelle apparut la Sainte Vierge, tenant son divin Fils entre ses bras. Ce fait miraculeux, attesté par la tradition, rendit ce sanctuaire plus célèbre encore, et fut cause que les pèlerins s'y transportèrent en plus grand nombre, le lundi de la Pentecôte.

Digitized by Google

Pl. XVIII

NOTRE-DAME DE LAURIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit de son origine et de son ancienne célébrité, le plus ancien témoignage authentique concernant le pèlerinage de Notre-Dame de Laurie est un vœu de la ville de Blesle, fait en 1318. Depuis deux ans la peste s'était abattue sur cette ville et ravageait les pays d'alentour. Tous les corps d'état, atteints plus ou moins par le fléau, étaient dans une désolation sans pareille. Ne trouvant point sur la terre le remède au mal qui les décimait, ils le demandèrent au ciel, et pour cela le corps commun de Blesle projeta l'établissement d'une procession annuelle à Laurie. Nous avons cru édifiant pour le lecteur de transcrire ici la délibération qui fut alors insérée au Chartrier de l'abbaye de Blesle, dont l'abbesse était dame temporelle du lieu.

« Puisqu'il est si tristement avéré que les fléaux du « courroux céleste sévissent avec plus d'intensité contre la « France entière, plus cruellement encore contre l'Auvergne « et cette cité infortunée; puisque cette calamité dévasta- « trice dépeuple les habitations, encombre les cimetières, « brise tous les liens d'union, multiplie les désespoirs; « puisqu'il n'est pas moins reconnu que toutes les ressour- « ces humaines sont impuissantes contre ce fléau, envoyé « par le ciel pour le châtiment des pécheurs; il est conve- « nable, il est même nécessaire de suivre l'exemple de « notre bienheureux et très saint Pontife Jean XXII, qui « occupe en ce moment le siège apostolique d'Avignon et « qui, sans autre appui que l'assistance divine, s'efforce de « conjurer la colère du ciel par des prières, des jeûnes et « des processions imposées au clergé et aux gens de la « campagne, ainsi qu'il résulte de ses lettres apostoliques « données à Avignon, sous l'anneau du pêcheur, le onzième « jour du mois de janvier de la présente année, lequel enfin, « pendant neuf jours consacrés au repentir et à la pénitence, « s'est rendu lui-même à la chapelle de la Bienheureuse « Vierge Marie, Notre-Dame des Doms, suivi de tout son « clergé et d'une multitude de pénitents qui se flagellaient « sévèrement.

« Il n'est pas moins convenable de se conformer à l'édit « de notre roi très chrétien, fils aîné de l'Eglise, Philippe V, « qui, pour la plus grande gloire de Dieu, a interdit l'entrée

Digitized by Google

« du Parlement aux évêques, afin que, rien ne les détour-
« nant des exercices de piété, ils pussent plus facilement
« fléchir le courroux céleste, en adressant à Dieu, avec les
« troupeaux confiés à leur sollicitude, des supplications
« contre le fléau destructeur, selon le vœu de ses lettres
« royales, datées de Vincennes, le 20 février 1317.

« Qu'il soit notoire à tous les fidèles de Jésus-Christ que,
« conjointement avec l'assemblée générale, la congrégation
« de cette ville de Blesle, fondée et établie par notre très
« saint Roi, Louis IX, par lettres données à Brioude l'an
« 1246, se présenta au nombre de douze notables, avec l'au-
« torisation du vénérable Raymond, premier évêque de
« Saint-Flour, sous les auspices du seigneur Michel,
« secrétaire tabellion de très illustre et très puissant Bé-
« raud, duc de Mercœur, au parloir de l'abbaye royale de
« Blesle, et qu'ils y furent reçus par Anne de Liori, Supé-
« rieure des Chanoinesses, avec nos seigneurs François,
« curé de l'église abbatiale de Saint-Pierre, Odilon, prêtre
« sacristain, et les chapelains hebdomadiers de Sainte-
« Catherine, savoir : Pierre, Antoine, autre Pierre, Natalis
« et Guillaume. Il fut arrêté par l'assemblée qu'avec l'agré-
« ment de l'Abbesse, il serait fait un vœu pour implorer la
« miséricorde divine, par l'intercession de la Vierge Marie,
« Mère de Dieu et Consolatrice des affligés, dans la sainte
« chapelle de Laurie, et que les sieurs François et Odilon se
« rendraient processionnellement, à pied, unissant leurs
« larmes et leurs prières aux prières et cantiques publics,
« dans la susdite église de Laurie, où seraient célébrés les
« saints mystères par le clergé, chargé de présenter à Dieu
« les supplications et les offrandes de l'assemblée.

« Et ces pieuses dispositions ayant été favorablement
« accueillies par l'Abbesse, ainsi que par le clergé de l'église
« royale de Saint-Pierre, le quadruple vœu suivant a été
« unanimement fait et arrêté :

« 1° Tous les ans et avec l'assistance alternative de deux
« prêtres de l'église Saint-Pierre, les habitants de Blesle
« se rendront dévotement, à pied et sans qu'aucun obstacle
« les en puisse dispenser, dans la chapelle de Laurie, le
« lundi de la Pentecôte. Ceux qui, pour cause de santé ou

Digitized by Google

« d'occupations graves, n'auront pu participer à ce pèleri-
« nage, seront tenus de s'unir d'intention, d'assister autant
« que possible aux messes qui seront célébrées dans la cité,
« à la même heure que dans la chapelle de Laurie, et
« d'envoyer à cette chapelle, par l'entremise de leurs parents,
« proches ou voisins, leurs offrandes et leurs prières à la
« Vierge Marie. Que ceux qui (ce qu'à Dieu ne plaise!)
« auront négligé d'accomplir ce vœu soient l'objet des
« malédictions de notre postérité.

« 2° L'assemblée générale de Blesle, par l'entremise du
« seigneur Michel, secrétaire du duché de Mercœur, se
« rendra sans retard auprès du Révérend évêque de Saint-
« Flour pour le prier d'approuver ce vœu et d'en permettre
« l'exécution dans son diocèse. Le seigneur Michel a offert
« son concours pour cette mission.

« 3° Pareillement et pour la réalisation du même vœu,
« ledit seigneur Michel ira se présenter à l'abbé de Chantoin,
« pour lui communiquer ce vœu et lui demander la faculté
« de l'accomplir dans son église de Laurie, d'en ouvrir à cet
« effet les portes au clergé et aux habitants de Blesle, de
« pourvoir à toutes les choses nécessaires à la célébration
« des saints Mystères et d'accueillir ainsi, de concert avec
« ses moines, nos humbles prières.

« 4° L'abbé de Chantoin, dans les dépendances duquel
« se trouve la chapelle de Laurie, sera invité par le seigneur
« Michel à assurer sans aucun obstacle, dans sa chapelle,
« l'accomplissement de ce vœu.

« Ainsi unanimement délibéré, avec l'assentiment et à
« la grande satisfaction de l'assemblée générale de la ville
« de Blesle, de l'Abbesse et de ses Chanoinesses, du curé, du
« clergé et de tous les habitants.

« Donné au vestibule de l'abbaye, sous le sceau de
« Saint-Pierre et du duc de Mercœur, le vingt-et-unième jour
« d'avril, l'an de l'incarnation mil trois cent dix-huit. »

Ce vœu fut exécuté pour la première fois le lundi de la Pentecôte, 12 juin 1318. Depuis lors, chaque année, à pareil jour, les habitants de Blesle se sont rendus en procession à Laurie, sous la conduite du clergé, en chantant des cantiques et en récitant des prières. De leur côté, les habitants

Digitized by Google

de Laurie venaient en procession à leur rencontre : on se donnait réciproquement le salut et on revenait ensemble au sanctuaire de Marie. Après l'office, les habitants reconduisaient processionnellement les pèlerins jusqu'à l'endroit où l'on s'était rencontré le matin, et, se saluant de nouveau, on se séparait. Les plus anciens habitants de Blesle disent avoir entendu raconter à leurs ancêtres qu'on n'avait jamais manqué à cette procession quelque temps qu'il fît.

Encore aujourd'hui la ville de Blesle est fidèle, chaque année, au vœu que firent ses ancêtres, il y a plus de cinq siècles.

La dévotion à Notre-Dame de Laurie n'était pas spéciale à la ville de Blesle; elle attirait d'autres pèlerins en grand nombre : tous les habitants des lieux circonvoisins, dans un rayon assez étendu, se faisaient un devoir de l'honorer. Il n'y avait guère de processions allant à Notre-Dame de Vauclaire qui ne se rendit aussi, en passant, à Notre-Dame de Laurie, à cause des nombreux miracles qui s'y opéraient et dont nous rapporterons les principaux.

Une dame de Saint-Flour avait un chancre qui lui avait dévoré une partie du visage. Elle se rendit en pèlerinage à Laurie, pleine de confiance dans la bonté et la puissance de la Mère de miséricorde. Elle ne fut pas trompée dans son attente, car après qu'elle eut passé quelques jours en prière auprès du vénéré sanctuaire, sa plaie se ferma et son visage reprit sa régularité et sa beauté première. En action de grâce elle offrit à l'autel de la Vierge un voile tissu d'or et d'argent, et, pour montrer sa gratitude, elle revenait chaque année en pèlerinage à Laurie.

Il y avait à Allanche une demoiselle Gouzel de Lavenal, qui descendait de Gabriel de Gouzel, seigneur de Lavenal, ennobli par lettres de Henri III, pour sa belle défense de la ville d'Allanche contre les protestants, en 1574. Cette noble demoiselle avait pour servante une jeune fille nommée Michelette, qui fut prise, un jour, d'une folie subite. Elle courait, criait, frappant ceux qu'elle rencontrait sur son passage et faisant enfin mille extravagances. Cela dura trois semaines. Comme elle connaissait les merveilles que Dieu opérait à Laurie par l'intercession

Digitized by Google

de sa sainte Mère, la pieuse maîtresse de cette pauvre folle, de concert avec ses parents, l'y conduisit pour lui faire faire une neuvaine. Au bout de trois jours l'exaltation de la malade commença à diminuer; elle ne criait plus et allait d'elle-même à l'église. Bientôt elle fut tout à fait guérie ; son bon sens lui revint comme auparavant et les symptômes de folie ne reparurent plus. Les médecins avaient dit que si elle se mariait, ses enfants seraient sujets à la même maladie; ils se trompaient. La jeune fille se maria plus tard, eut de nombreux enfants, tous parfaitement sains d'esprit et de corps.

Les boiteux et les estropiés recouvraient aussi, dans l'oratoire de Notre-Dame, l'usage de leurs jambes, et y laissaient en *ex-voto* leurs béquilles et leurs potences. C'est ce qui arriva à un pèlerin des environs de Clermont, qui y retrouva la santé et les forces, et promit, comme la dame de Saint-Flour, de revenir chaque année, sa vie durant, rendre grâce du bienfait qu'il avait reçu. Plusieurs possédés du démon ont été délivrés dans ce sanctuaire, aussitôt qu'on a prononcé sur eux les prières de l'exorcisme. Ces guérisons merveilleuses attiraient à l'église de Laurie des dons et des offrandes ; celles qu'on faisait le plus communément consistaient dans des tissus et des voiles de soie, pour l'ornement de la statue et la décoration de l'autel.

Le P. Branche, à qui nous avons emprunté les détails ci-dessus, vint à Laurie en 1646. N'y ayant pas rencontré le curé, il interrogea les habitants et particulièrement messire Jean Bouat, notable de la localité, âgé de plus de soixante-dix ans, et son hôtesse qu'il qualifie de « femme fort honneste et de bon âge, » qui lui racontèrent les faits rapportés ci-dessus.

II.

A la fin du dernier siècle, l'église de Laurie s'écroula, sauf le chevet et le bas-côté du nord où se trouve la statue miraculeuse. L'église a été rebâtie en 1809, comme l'indique la date sculptée au dessus de la porte, et le bas-côté du nord, qui n'a pas de pendant au midi, vient d'être magnifiquement restauré, comme nous le dirons bientôt.

Digitized by Google

Vers le commencement de ce siècle, un curé de Laurie, pour engager les habitants de Faulières, village situé à environ deux kilomètres à l'ouest du bourg, à faire chez eux le mois de Marie, leur aurait permis d'emporter la vieille statue miraculeuse qui avait été, paraît-il, mise de côté depuis quelque temps. A peine les femmes qui étaient venues la prendre sortaient-elles de l'église, qu'elles entendirent un grand bruit, comme si le bâtiment venait d'être ébranlé par un tremblement de terre. Il y avait deux femmes de Laurie dans l'église lorsque cela se passa et elles engagèrent celles de Faulières à remettre la statue à sa place ; ce qu'elles firent. M. le Curé ne voulut guère croire à ce fait extraordinaire, pensant sans doute que c'était une ruse des femmes de Laurie qui ne voulaient point laisser emporter leur statue. Mais le lendemain il trouva ouvertes les deux portes de l'église, qu'il avait fermées lui-même la veille, ainsi que la porte du tabernacle. Ce fut alors qu'on fit vœu d'élever un autel à la statue miraculeuse. On ajoute que de violents orages avaient désolé le pays, pendant les deux ou trois ans que la vénérable image de Marie avait été laissée ainsi sans honneur.

Après la Révolution, Blesle avait repris son pèlerinage annuel, mais il se faisait sans beaucoup de solennité, lorsque, il y a quatre ans, M. le curé de Laurie appela à son aide M. l'abbé Pau, chanoine honoraire de Tulle et de Saint-Flour, aumônier de la Cascade, près Bort. Ce zélé missionnaire prit à cœur la restauration du culte de Notre-Dame de Laurie, l'embellissement de son sanctuaire et la réforme religieuse de la paroisse : triple entreprise qu'il a été heureux de mener également à bonne fin.

Il vint présider, pour la première fois, le pèlerinage de Blesle, le lundi de la Pentecôte 1884. A la messe du pèlerinage, il s'adressa surtout aux pèlerins, devant lesquels il commenta, dans un éloquent langage, le vœu fait jadis par leurs ancêtres. Le soir ce fut aux habitants de Laurie qu'il parla plus particulièrement, leur appliquant ce mot de saint Paul : *Gardez le dépôt qui vous a été confié,* c'est-à-dire le culte et la dévotion de Notre-Dame de Laurie.

Aux fêtes de Pâques de l'année suivante, M. l'abbé Pau

Digitized by Google

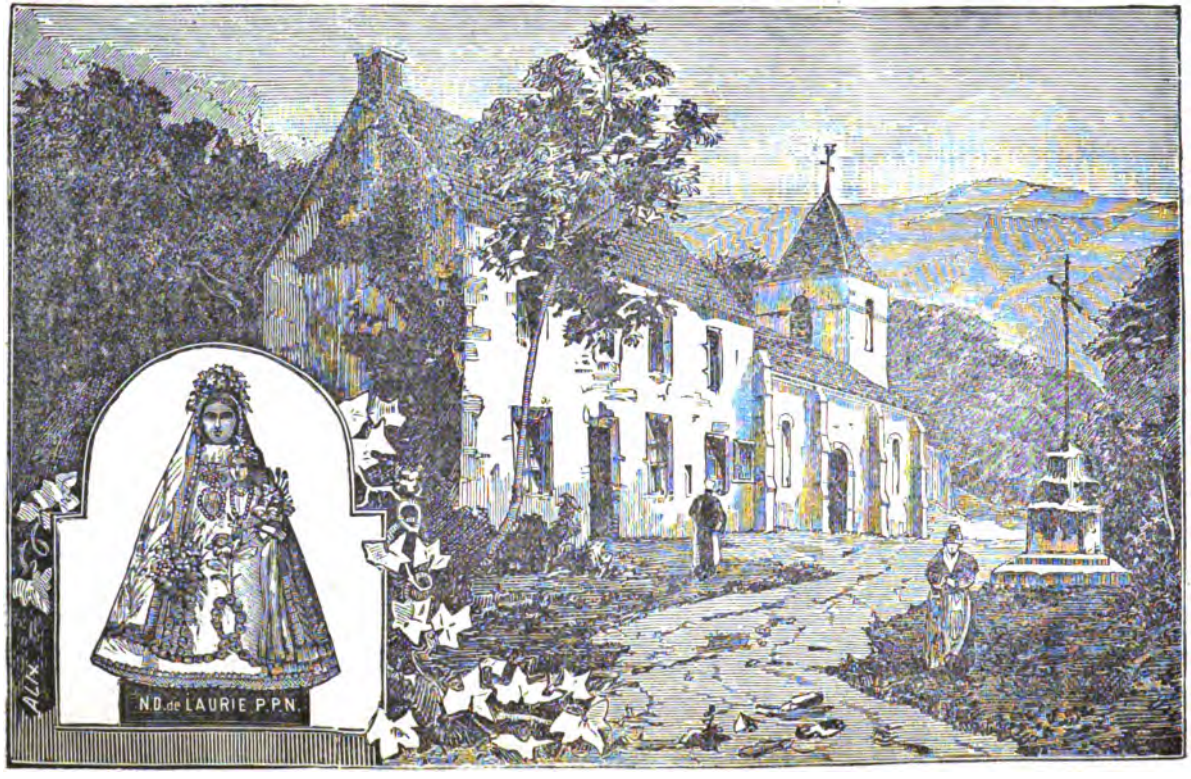


Fig. 59. Eglise de Notre-Dame de Laurie.

Digitized by Google

vint prêcher une mission dont le succès fut des plus éclatants. Tous les hommes, presque sans exception, s'approchèrent de la Table sainte, à la suite de M. le Maire qui s'était mis à la tête du mouvement religieux suscité dans la paroisse. C'est dans cette circonstance que fut décidée la restauration de l'autel et du sanctuaire de Notre-Dame de Laurie.

Le lundi de la Pentecôte 1885, le nombre des pèlerins de Blesle était doublé, et avant le départ, les Enfants de Marie laissèrent aux pieds de la Sainte Image un grand et beau médaillon, en témoignage de leur piété.

Durant l'hiver de 1886 les réparations commencèrent. L'autel de la Vierge miraculeuse, primitivement adossé au mur latéral du nord, en face de la porte d'entrée, fut enlevé, et un magnifique autel en marbre, de style roman, fut placé au fond de la petite nef, à droite du maître-autel. Toutes les familles de la paroisse voulurent contribuer à cette dépense, heureuses d'offrir un léger sacrifice à leur chère Madone. Monseigneur de Saint-Flour et M. l'abbé Pau voulurent bien s'inscrire en tête de la liste de souscription.

En même temps, on s'occupa de restaurer et d'assainir la nef, et l'on découvrit, non sans étonnement, que l'eau qui alimente la fontaine publique de Laurie passe sous l'église, la traversant en diagonale du nord-est au sud-ouest, mais sans canal qui la conduise. On croit que cette eau vient du communal de *Marteli,* où se voit une source qui ne tarit jamais, laquelle alimenterait la fontaine du *Roulier,* plus rapprochée de l'église, et enfin celle de Laurie. La source aurait ainsi suivi la statue dans ses diverses pérégrinations. « La Sainte Vierge, disent naïvement les femmes du peuple, ne peut pas rester sans sa fontaine. »

Le 14 juin 1886, lundi de la Pentecôte, deux cents pèlerins de Blesle arrivaient à Laurie faisant retentir les échos d'alentour de ce refrain joyeux : « Nous allons à Marie au nom de nos aïeux !.... » Le modeste bourg offre l'aspect le plus animé et le plus gracieux : partout des arcs de triomphe se dressent, chargés de verdure et de fleurs, tandis que les cloches font retentir les airs de leur joyeux carillon. Le pasteur et les fidèles de Laurie, rangés sous

Digitized by Google

leur bannière, vont successivement dans toutes les directions accueillir les processions de Blesle et des paroisses voisines, arrêtées un instant sous les portiques fleuris dressés à leur honneur.

Dans l'église, de beaucoup trop étroite, de nouvelles surprises attendent les pèlerins. Les murs du sanctuaire ont disparu sous les festons et les guirlandes de fleurs; de nombreux oriflammes portent d'ingénieuses et pieuses devises à l'adresse de Marie et des paroisses représentées au pèlerinage. Au-dessus du maître-autel brillent les armes de Mgr de Saint-Flour. Mais c'est surtout vers le nouvel autel en marbre blanc que se portent tous les regards, pour y contempler la statue de la Vierge souriant à tous du haut de ce trône.

Durant le saint sacrifice, le vénérable chanoine qui, depuis dix jours, prêche le Jubilé aux fidèles de la paroisse, parait en chaire et, comme d'habitude, fait vibrer dans le cœur des assistants la fibre de l'enthousiasme et de la dévotion envers Marie. Le soir, après une nouvelle et éloquente prédication, après une dernière bénédiction du Saint-Sacrement, les fidèles des diverses paroisses sont reconduits avec le même cérémonial qu'ils avaient été reçus, chacun, sous le charme et l'émotion de cette sainte journée, se donnant rendez-vous, pour l'année suivante, au sanctuaire de Laurie.

En effet, en 1887, M. l'abbé Pau présidait encore le pèlerinage, de plus en plus nombreux, du lundi de la Pentecôte. Ce jour-là, huit cents pèlerins étaient réunis aux pieds de la Vierge miraculeuse, et l'église, cette fois, était insuffisante pour les contenir.

Au mois d'avril 1888, M. l'abbé Pau, toujours infatigable, était à Laurie, prêchant une cinquième mission aux fidèles de la paroisse. Elle fut terminée sous les auspices de Mgr Baduel, arrivé à Laurie, le dimanche 29, et reçu d'une manière splendide. Toute la population se porta au devant de Sa Grandeur, à une assez grande distance du bourg, et, par la bouche du président de la fabrique et d'une jeune fille de la Congrégation des Enfants de Marie, souhaita la bienvenue à l'envoyé du Seigneur. Cette station n'avait pas

Digitized by Google

été prévue dans l'itinéraire de la tournée pastorale : Monseigneur venait à Laurie dans l'unique but de faire son pèlerinage et, par son exemple, engager ses ouailles à venir prier la Vierge bénie. Sa Grandeur est repartie le lendemain, après avoir confirmé les enfants de la paroisse et promis de revenir sous peu consacrer le magnifique autel élevé en l'honneur de Notre-Dame.

Cependant les réparations et les travaux d'embellissement ont été poussés avec une grande activité. Les trois travées de la petite nef renfermant l'autel de la Vierge ont été décorées de peintures délicates et de bon goût. La voûte de la première travée, la mieux soignée comme de raison, est peinte en azur avec un semis d'étoiles d'or. Les murs sont ornés de fleurons et présentent les armoiries de la ville de Blesle, avec une inscription (1) rappelant le vœu de 1318, fidèlement rempli depuis bientôt six siècles. Le mur plein de la seconde travée, en face de la porte, est occupé par une large et élégante draperie dont le fond bleu est semé d'étoiles et du chiffre de Marie d'or, portant au milieu les armoiries de Mgr de Saint-Flour. La voûte est peinte en rouge pâle avec un semis de fleurs de lis. Enfin la dernière travée présente une voûte semée de feuillages romans et des murailles azurées, comme celles qui avoisinent l'autel.

L'autel de la Vierge est richement décoré et accompagné de girandoles, lampes, table de communion splendide en marbre blanc; aux murs sont appendues des plaques de marbre votives, dont l'une, plus grande que les autres, a été placée par les soins du conseil de fabrique, pour conserver le souvenir de deux bienfaiteurs insignes de la Vierge de Laurie, Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour, et M. l'abbé Pau, chanoine de Saint-Flour et de Tulle. Une seconde inscription, en style lapidaire comme la première, et rappelant le vœu de Blesle, doit bientôt faire pendant à celle-ci.

Ainsi, grâce au zèle d'un pieux évêque et d'un apôtre dévoué, les temples matériels et les temples spirituels, qui sont les âmes, s'embellissent à l'envi et deviennent, de jour

(1) *Urbs et conventus Blasiliæ, die XXI Aprilis. MCCCXVIII.*

Digitized by Google

en jour, plus dignes, l'un par ses r
leur foi, de l'auguste Vierge, patron
douce influence, l'avenir, sans a
développer la splendeur de l'édifice
des âmes fidèles. Puissent les po
apprendre le chemin de Notre-Da
puiser à ses pieds, et la santé du
cœur, gage assuré du bonheur prés

En terminant, disons un mot de
dont le château était naguère encor
à une ancienne famille, qui en ava
premier membre connu est Guy de
La piété était héréditaire dans cette
lons pour preuve que les privilèges
1546, par le pape Paul III, à Hugue
descendance, à cause de sa relig
Jacques de Laurie fut admis au Ch
En 1666, Pierre de Laurie fut main
conjointement avec François de
parent. Un descendant de ce de
d'Esplots, fit ses preuves pour l'éco
bre 1782. C'est assurément à la dévo
la Sainte Vierge que ce jeune homm
baptême le nom de Marie. La der
famille, mariée à M. de Bourdeille
Laurie à l'époque de la Révolution.

Laurie portait comme armoiries
de gueules. N'est-il pas permis de vo
dans ce symbole, une allusion d
prérogatives et aux vertus de l'au
symbolise sa pureté immaculée, le r
la rose enfin rappelle la poétique in
l'Eglise : *Rosa mystica, ora pro nobis*.

Je vous salue, ô mon aimable
gardienne incomparable de ce coin
Haute-Auvergne. O Notre-Dame d
plus vive confiance, je viens suppli
de m'accorder les grâces que vous

Digitized by Google

ceux qui sont venus, depuis tant de siècles, vous implorer dans ce sanctuaire de votre prédilection.

Pourriez-vous ne pas me tendre la main et refuser de me secourir au milieu de ma détresse profonde ? Oh ! non, il ne sera jamais dit qu'un de vos fidèles enfants soit venu au pied de cet autel, sans que vous ayez tari ses larmes et exaucé sa prière.

Vous êtes bien cette créature auguste qui daignâtes, dans un excès d'amour, illuminer les parois de ce temple des rayons célestes de votre présence, et délivrer une cité, éternellement reconnaissante, du terrible fléau qui décimait ses habitants ! Veuillez donc, ô Notre-Dame de Laurie, m'obtenir la faveur spéciale que je vous demande en ce moment. Obtenez-moi celle aussi de vous aimer constamment et sans mesure, sur cette terre d'exil, afin de pouvoir vous louer éternellement dans la patrie céleste. Ainsi soit-il !

(40 jours d'indulgence ; Mgr de Saint-Flour.)

Dictionnaire statistique du Cantal, IV. 15. — P. Jacques Branche, *La vie des saincts d'Auvergne*, I. 98. — Chartrier de l'abbaye de Blesle de 1770, à la Bibliothèque de Clermont. — *Semaine catholique* de Saint-Flour. — Notes de M. l'abbé Durif, curé de Laurie. 1886 — 1888.

Digitized by Google

APPENDICE

STATUES DE LA SAINTE VIERGE
érigées en plein air

1856. Maurines. — IMMACULÉE CONCEPTION.
Fonte; hauteur : 1m 80, avec le piédestal, 3m 80.

Au centre de la paroisse de Maurines se trouve un mamelon de forme conique qui porte le nom de Montelergue, corruption de Mont-Clair, du sommet duquel on aperçoit, au nord les montagnes de la Margeride, à l'orient les premiers rudiments des Cévennes, au sud-ouest les Monts d'Aubrac et au couchant le Cantal avec ses découpures pittoresques. Nous avons encore une bulle d'Alexandre VII qui excommunie quiconque oserait porter des mains sacrilèges sur les biens de Mont-Clair et ses dépendances, comme appartenant aux moines d'Aubrac.

Après la définition du dogme de l'Immaculée Conception et au moment où s'élevait, au Puy, la colossale statue de Notre-Dame de France, les paroissiens de Maurines eurent la pensée d'élever, eux aussi, sur le sommet de Mont-Clair, une image de la Sainte Vierge. Les émigrants de la paroisse, habitant Paris, en firent les frais, et l'on fixa le jour de l'érection au 15 juin 1856. M. le doyen de Chaudesaigues, entouré de tous les prêtres des environs, présida la cérémonie. Après la bénédiction de la statue, une procession joyeuse et triomphante se déroula le long des sentiers pour la transporter au sommet du monticule, où elle fut dressée sur son piédestal, au chant du *Magnificat* et de l'*Ave maris*

Digitized by Google

stella. En ce moment un violent orage éclata dans les environs; mais, à l'admiration de tous, il vint mourir au pied de la montagne; et depuis on a remarqué que les campagnes d'alentour ont été préservées de la foudre et de la grêle. Les fidèles de la paroisse et même bien des personnes étrangères viennent souvent vénérer la sainte image. Mgr de Pompignac, de douce mémoire, voulut un jour l'honorer de sa présence, et accorda quarante jours d'indulgence à tous les pieux fidèles qui viendraient y faire leurs dévotions.

1857. Vabres. — Immaculée Conception.

Fonte; hauteur : 1m 80, avec le piédestal 3m.

Cette statue fut érigée par M. Lampre, ancien curé de Vabres, chanoine honoraire de Viviers. Elle est située sur la place, en face de la porte de l'église. On y porte les processions dominicales. Beaucoup de personnes sont dans l'habitude, en se rendant à l'église ou en en sortant, de s'agenouiller devant la Vierge et de réciter un *Pater*, un *Ave*, trois *Gloria Patri*, avec l'invocation : O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

1864. Vic-sur-Cère. — Notre-Dame de Sion.

Fonte; hauteur : 2m 25, avec le piédestal 4m 75.

Fig. 60. Sceau de Guillaume Pelicier, curé de Vic (XIIIe siècle.)

Cette Vierge est honorée sous le vocable de *Notre-Dame de la Vallée*. Placée dans l'enclos de l'Hospice, sur un monticule d'où elle domine la vallée de la Cère, elle fut érigée en 1864. Ce n'était d'abord qu'une petite statue en terre cuite qui fut remplacée, en 1884, par une plus grande, en fonte. La Vierge tient devant elle l'Enfant Jésus qui ouvre ses bras vers la ville et la vallée, comme pour y répandre ses bienfaits et y étendre sa protection. Cette protection s'est manifestée d'une manière sensible : on a remarqué en effet que, depuis l'érection de cette statue

Digitized by Google

vénérée, aucun orage désastreux n'est venu fondre sur la vallée, ni aucune épidémie frapper ses habitants.

Chaque année, le dimanche qui suit la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, on célèbre avec éclat une fête où l'on voit accourir, en grand nombre, les habitants des paroisses voisines venant se placer sous la protection de *Notre-Dame de la Vallée.*

1867. La Bruyère (Chalvignac). — N.-D. DES VICTOIRES.
Terre cuite ; hauteur : 1m 50, avec le piédestal, 2m 80.

Les bruyères de Chalvignac étaient demeurées incultes jusqu'au jour où M. Beauchamp-Dubreuil, inspecteur des mines de Champagnac, et pendant quelques années maire de Mauriac, tenta de les défricher, en y créant un domaine. En 1867, le propriétaire fit élever, au milieu des champs en exploitation, une statue de la Vierge qui fut désignée sous le nom de *Notre-Dame de la Bruyère.* Elle est située à l'ouest de la maison de ferme, à deux cents pas environ des bâtiments, au milieu d'un rond-point planté d'arbres. L'inauguration eut lieu le dimanche, 26 mai. Les prêtres de Mauriac et ceux de Chalvignac s'y étaient rendus. On y chanta les vêpres solennelles suivies de cantiques composés pour la circonstance. M. Aurier, curé-archiprêtre de Mauriac fit la bénédiction de la statue.

1869. Riom-ès-Montagnes. — VIERGE-MÈRE.
Fonte; hauteur : 1m 60.

Sur la place de Riom, on voit une belle statue de la Sainte Vierge, dressée au-dessus de la fontaine publique. Elle fut érigée en souvenir d'une mission prêchée par trois Pères Capucins de Clermont. M. Broquin, plus tard vicaire général de Saint-Flour, était alors curé de Riom.

1872. Thiézac. — IMMACULÉE CONCEPTION.
Fonte; hauteur :.....

C'est aussi à la suite d'une mission donnée à Thiézac,

Digitized by Google

en 1872, par les PP. Franciscains, que fut élevée, sur le sommet du mamelon nommé le *Puy de Rose*, une statue de la Sainte Vierge représentant l'Immaculée Conception. Elle est tournée vers le sanctuaire de Notre-Dame de Consolation, dont nous avons donné l'historique, et domine au loin le bourg et la vallée.

1872. Chaliers. — IMMACULÉE CONCEPTION.
Fonte; hauteur : 2m 20, hauteur totale : 6m.

Cette statue, don du P. Barret, S. J. originaire de Chaliers, fut érigée à l'est du bourg, sur un mamelon, en face du fameux viaduc de Garaby, et bénite, le 8 septembre 1872, par M. Cathelat, curé de Labessayre-de-Lair, (M. Galvier était alors curé de Chaliers). Elle domine les deux vallées de Lorcières et de Laval et s'aperçoit de tous les points de la paroisse. Mgr de Pompignac, voulant favoriser la piété des fidèles envers cette belle statue, accorda, le 5 décembre de la même année, une indulgence de quarante jours, à gagner chaque fois qu'à la vue de la Vierge on réciterait, contrit de cœur, un *Pater* et un *Ave*. On s'y rend en procession trois fois par an : le jour de la première communion des enfants qui font à ses pieds leur consécration à la Sainte Vierge, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur et le jour de l'Assomption. On voit quotidiennement des fidèles prier devant cette statue, en allant à leur travail ou en revenant. Les convois funèbres y font aussi une pieuse station.

1873. Alleuze. — NOTRE-DAME DE LOURDES.
Fonte; hauteur : 1m 80.

C'est M. Laniol, alors curé, qui fit dresser cette pieuse image de Marie sur un rocher situé à l'extrémité de la place d'Alleuze. Dans les processions, le clergé et les fidèles de cette paroisse vont souvent chanter à ses pieds les litanies de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

1873. Claviers (Moussages). — IMMACULÉE CONCEPTION.
Fonte; hauteur : 1m 70, hauteur totale : 4m.

Cette statue élevée par François Lesmarie, en face de la chapelle de Notre-Dame de Claviers, fut bénite le huit septembre 1873. Malgré ses dimensions restreintes, se détachant sur le fond clair ou sombre du firmament et dominant le cours de la rivière du Mars, elle est là comme un phare qui frappe les regards, attire l'attention des indifférents et suggère une prière aux âmes pieuses.

1875. St-Martin-Valmeroux. — IMMACULÉE CONCEPTION.
Fonte; hauteur : 1m 90.

Deux capucins : le P. Théodore et le P. Moïse, prêchèrent une mission en préparation à la communion pascale de l'année 1875. A la suite de cette mission, une statue de la Vierge fut placée à quelque distance du bourg, sur un rocher, au bord de la route de Mauriac. Marie tourne son visage et tend ses bras vers le bourg de Saint-Martin, comme pour appeler à Elle ses enfants.

L'enthousiasme de la population fut tel, dans cette circonstance, que les jeunes gens dételèrent les bœufs du chariot qui devait transporter la statue à la place désignée, et voulurent l'y trainer seuls. Madame Salvage, femme de l'ancien député, si connue par sa charité inépuisable, avait fait toute la dépense de cette bonne œuvre. M. l'abbé Pagès, doyen actuel de Marcenat, était alors curé de Saint-Martin.

Les dimanches, après vêpres, surtout en été, on voit bon nombre de personnes du bourg qui vont, en récitant le chapelet, faire un petit pèlerinage à la statue vénérée.

1876. Fontanges. — IMMACULÉE CONCEPTION.
Fonte; hauteur : 4m.

Le jubilé de 1875 fut prêché à Fontanges par deux Franciscains de Limoges, dont la parole apostolique ébranla profondément la population. Le succès de cette mission

Digitized by Google

Fig. 61. Ancienne Vierge à Fontanges (XVe siècle.)

était trop universel et trop consolant pour qu'on ne songeât point à en laisser à la postérité un monument durable.

En avant de Fontanges, au milieu de la vallée, s'élève un rocher énorme, appelé le *rocher Saint-Michel,* à cause d'une chapelle dédiée à cet archange qui s'élevait autrefois à sa cime. La pensée vint à M. Bertrandy, curé, d'élever sur ce roc une statue de la Vierge; il la communique au Père Alexandre qui en fait part aux fidèles du haut de la chaire.

Aussitôt l'élan est donné ; une souscription est ouverte immédiatement, où tous, riches et pauvres, veulent voir leur nom inscrit. Mais, malgré toutes les diligences, ce ne fut qu'au mois de septembre de l'année suivante que la statue put être dressée, après bien des travaux préparatoires, sur le solide piédestal que la nature lui avait préparé.

La bénédiction solennelle eut lieu le dimanche, 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, au milieu d'un grand concours de fidèles et de l'enthousiasme de toute la population. Mgr de Pompignac était venu exprès à Fontanges pour présider cette cérémonie, sans pareille dans les annales du pays, et M. l'abbé Barbe, de Toulouse, qui venait de prêcher les deux retraites ecclésiastiques, fut l'orateur de la fête. M. de la Tour, maire de la commune, se faisant l'interprête de tous, remercia Monseigneur en termes émus, et M. le Comte de Malé, adjoint, célébra dans une pièce de poésie la gloire de ce jour, dont le souvenir se conservera impérissable dans le cœur de tous. Ici, comme à Vic, on a remarqué que, depuis l'érection de la statue, les moissons n'ont jamais été endommagées par la grêle et les orages.

Digitized by Google

1878. Murat. — VIERGE-MÈRE.
Fonte ; hauteur : 7m, hauteur totale : 15m.

Voici la plus belle et la plus colossale statue élevée par le diocèse en l'honneur de Marie. Nous avons raconté, au chapitre de Notre-Dame des Oliviers, les splendeurs de l'inauguration qui en fut faite, le 18 juin 1878, par Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, qui la bénit et la dédia sous le nom de *Notre-Dame de la Haute-Auvergne*. Puisse la Vierge Marie, du haut de ce gigantesque piédestal de granit, où se dressait jadis le donjon des comtes d'Armagnac, protéger toujours, non-seulement la ville de Murat qui lui a donné de telles preuves de dévouement et d'amour, mais le diocèse entier couvert, en quelque sorte, de ses antiques sanctuaires et de ses modernes statues !

1879. Saint-Hippolyte. — VIERGE-MÈRE.
Fonte ; hauteur : 2m.

Sur la place de Saint-Hippolyte, en face de l'église, se dresse une belle statue de Notre-Dame de la Font-Sainte, bénite, le 2 juillet 1879, par M. l'abbé Combes, curé. Ce fut, en quelque sorte, le dernier acte de son administration si féconde par l'extension qu'il donna au pèlerinage. L'année suivante, l'âge et les infirmités l'obligèrent à s'éloigner d'une paroisse et d'un sanctuaire qu'il avait tant aimés. Il est mort, plein de jours et de mérites, le 5 juin 1886, à Valuéjols, où il s'était retiré dans le sein de sa famille, non loin de Notre-Dame de Lescure. C'est un samedi que le fidèle et vaillant serviteur de Marie rendit à Dieu sa belle âme.

1884. Leynhac. — VIERGE-MÈRE.
Fonte ; hauteur : 1m 30.

Cette statue, donnée par M. l'abbé Miquel, vicaire général honoraire de Saint-Flour, est placée sur une colonne, au-dessus de la fontaine publique qui décore la place de Leynhac. Elle fut bénite par M. Raoux, curé, le

Digitized by Google

jour de la Toussaint 1884, à l'issue de la grand'messe, en présence de presque toute la population de la paroisse. La bénédiction accomplie, et après une allocution adaptée à la circonstance, tout le monde se mit à genoux et on l'invoqua sous le nom de *Notre-Dame de la Fontaine,* qui lui est resté.

1886. Laroquebrou. — IMMACULÉE CONCEPTION
Fonte ; hauteur : 3m 30.

Sur l'aiguille de granit qui se dresse, presque au milieu de la ville de Laroquebrou, à 40 mètres au-dessus de la place, s'élevait autrefois une chapelle à la Vierge dont il ne restait plus qu'un pan de mur. Le projet de placer sur ce gigantesque piédestal une statue à la Sainte Vierge surgit dans l'esprit de plusieurs, à la suite d'une mission prêchée par des Pères Capucins venus de Savoie. M. l'abbé Delort, actuellement supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Flour, alors curé de Laroquebrou, en pressa l'exécution, et le dimanche, 5 septembre 1886, avait lieu la bénédiction d'une belle statue, copie fidèle de celle qui domine Lyon, du haut du clocher de Fourvière.

Ce jour-là donc les habitants de Laroquebrou célébraient, avec un enthousiasme et une piété difficile à décrire, l'inauguration de la Vierge qui, du sommet de son rocher, leur tend si gracieusement les bras. Les rues étaient coupées à chaque pas d'arcs-de-triomphe, décorées de verdure et jonchées de fleurs. L'église surtout se faisait remarquer par la richesse et l'élégance de son ornementation, s'harmonisant si bien avec les lignes de sa noble architecture.

Messieurs les archiprêtres d'Aurillac, tout le clergé du canton, beaucoup de prêtres étrangers et une multitude de fidèles des environs, même de la Corrèze et du Lot, étaient accourus à la cérémonie, rehaussée surtout par la présence de Mgr Lacarrière, qui, à l'office du soir, fit entendre son éloquente et infatigable parole.

Quand la nuit fut venue, l'aspect du rocher et de la ville devint vraiment féerique, par la splendide illumination qui s'alluma de toute part. Du pied de la statue, on se

Digitized by Google

sentait remuer jusqu'au fond de l'âr
son regard sur la ville éblouissante
entendait monter de tous les points
Laudate Mariam ! Louez Marie ! Lou

Les chants vinrent mourir deva
foule se retira heureuse, bénie par
par son bien-aimé pasteur.

Cette fête avait laissé des impre
cœur des habitants de Laroquebr
célébrer l'anniversaire, et l'on peut
4 septembre 1887, présidée par
d'Oran, Cantalien de naissance, ne l
de l'inauguration. Dans un remarqu
Delmont, le prédicateur des gloir
chères montagnes, a fait l'historiqu
Vierge dans la ville de Laroquebrou
sous le titre de *Notre-Dame des Misér*

Digitized by Google

CONCLUSION

VUE D'ENSEMBLE

Sur l'influence sociale et religieuse des Pèlerinages de la Haute-Auvergne

ous voici arrivés au terme de notre pieux voyage, à travers les montagnes et les vallées, aux sanctuaires vénérés de Notre-Dame. Si la course a été longue, les stations échelonnées sur la route nous ont délicieusement reposés de nos fatigues. Le lecteur, en s'engageant à notre suite, redoutait peut-être la monotonie du voyage, craignant de trouver, presque partout, à peu près les mêmes légendes, les mêmes miracles, les mêmes usages pieux ; mais, s'il nous a suivi jusqu'au bout, il a pu constater, au contraire, combien étaient variées les manifestations de la bonté de Marie, combien multiples et divers les témoignages de l'amour et de la reconnaissance des peuples.

Et maintenant recueillons-nous pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de nos pèlerinages de la Haute-Auvergne, et en montrer, pour notre pays, la haute portée sociale et religieuse.

Deux points, ce me semble, ressortiront de cette étude rétrospective. — C'est surtout à l'époque des grands mouvements sociaux que se fondent les pèlerinages ; que les populations de nos montagnes recourent plus spécialement

Digitized by Google

à Marie, comme à leur protectrice; qu'ils la proclament *Dame* et *Reine d'Auvergne*, avant même qu'elle eût été déclarée *Reine de France*. — C'est au culte et au service de Jésus, et surtout de Jésus dans l'Eucharistie qu'aboutit toujours, d'une manière plus ou moins directe, la dévotion à la Sainte Vierge, suivant cette parole de saint Bernard que nous allons « à Jésus par Marie ». *Ad Christum per Mariam*.

I.

Rappelons tout d'abord que la cathédrale de Clermont, la *ville d'Auvergne*, comme on disait autrefois, est dédiée à la Sainte Vierge, sous le titre de l'*Assomption*, et que ce fut probablement son premier évêque, saint Austremoine, qui choisit ainsi la Mère de Dieu pour patronne de son vaste diocèse englobant alors l'Auvergne tout entière.

A la fin du VIIe siècle, un des successeurs de saint Austremoine, saint Bonnet, fut favorisé, la veille de la fête de l'Assomption, d'une apparition de la Sainte Vierge. La Reine des cieux le revêtit d'une chasuble merveilleuse, qu'on a conservée longtemps comme une précieuse relique (1), faveur extraordinaire qui dut provoquer, dans toute la région d'Auvergne, un accroissement de respect et de dévotion envers les statues miraculeuses de la Mère de Dieu. Aussi, voyons-nous les évêques de Clermont, au moyen-âge, mettre sur leurs monnaies l'effigie de Marie.

Pour arriver à ce qui concerne particulièrement la Haute-Auvergne, nous ne connaissons que trois pèlerinages dont la fondation soit certainement antérieure à l'an mille : Mauriac, Molompize et le Bourgnioux près Roumégoux. Mais chacune de ces fondations marque une époque tranchée, coïncide avec un événement remarquable. Notre-Dame des Miracles est inaugurée à la mort de Clovis, à l'époque où, les invasions terminées, il s'agit de christianiser les farouches vainqueurs des vieux gaulois, comme du monde romain; Marie vient y aider.

Notre-Dame du Bon-Secours, de Molompise, est érigée en mémoire de la victoire décisive remportée sur les

(1) Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, et plusieurs autres saints ont été l'objet d'un privilège semblable.

Digitized by Google

Visigoths, entre Tours et Poitiers, par Charles-Martel, en 732, victoire qui sauva l'Europe de l'invasion musulmane.

Enfin Notre-Dame du Bourgnioux (920) surgit au moment où la féodalité triomphe et va monter sur le trône, en la personne de Raoul, duc de Bourgogne. Ce système féodal, dont on a dit tant de mal, et qui en a fait réellement, sauva cependant l'Europe menacée, au Xe siècle, d'une nouvelle invasion de barbares, retrempa vigoureusement les caractères et donna naissance à la chevalerie. Le Bourgnioux, on l'a vu, doit sa fondation au cercueil de saint Géraud, le type peut-être le plus pur et le plus parfait du seigneur féodal ; et, après lui, la Vierge, qui sera plus tard Notre-Dame du Cœur, vient mêler à ce régime de la force comme une goutte de sa céleste douceur.

En dehors de ces trois sanctuaires, dont la date est certainement connue, bien d'autres encore durent être fondés dans le haut Moyen-Age. Nous partons de ce principe que, lorsqu'une nouvelle église ou chapelle s'élevait en l'honneur de Marie, on lui donnait généralement pour titulaire, comme cela se fait de nos jours, la fête de la Sainte Vierge le plus récemment établie et par conséquent la plus en honneur. Or nous avons compté quinze à dix-huit pèlerinages qui ont pour fête titulaire ou patronale l'Assomption, célébrée dans tout l'univers catholique dès le VIIe siècle. A partir de cette époque il n'y eut pas d'autre fête établie en l'honneur de la Sainte Vierge jusqu'à l'introduction, chez nous, de celle de la Nativité (IXe siècle). Plusieurs au moins des pèlerinages précités durent donc être fondés avant cette dernière date.

Dans les antiques statues de la Vierge, le personnage principal est l'Enfant Jésus, Marie n'est qu'un personnage secondaire dont le giron maternel sert de trône à son divin Fils. Mais peu à peu, la dévotion envers la Mère de Dieu s'accentue, surtout à partir de saint Bernard. Plusieurs cités et communes, voire même des pays entiers, des royaumes sont donnés en fief à Marie.

Au commencement du XIIe siècle, la plupart des principales villes de la Chrétienté érigent à l'honneur de la Vierge, non-seulement des cathédrales, mais des Hôtels

Digitized by Google

de Ville dont le fronton est orné de la statue de la Vierge-Mère, portant au front la couronne de la cité ou de la région. Ce n'est que plus tard, à partir du XVe siècle, que l'Enfant Jésus apparait également couronné.

Or il ne faut pas voir dans ces couronnes, murales ou autres, du XIIe au XVe siècle, un pur appareil d'ornementation, mais un vrai témoignage de vasselage, signifiant ou constatant la remise officielle de la ville ou du territoire sous la sauvegarde de la divine Mère. De nos temps, le couronnement périodique de certaines statues de Marie ne se fait plus que par l'autorité et avec la permission du Souverain Pontife; au XIIe siècle, c'étaient les princes, les magistrats de la localité ou de la région qui, en grande pompe, décrétaient le placement de l'emblème princier, comtal, ou mural, sur la tête de telle ou telle Madone.

L'Auvergne se distingua, on peut le dire, dans cette sorte d'hommage, entraînant vasselage à l'égard de Marie, et on l'honorait officiellement comme *Reine* dans la basilique de Notre-Dame du Port, à Clermont, dès le Xe, ou tout au moins le XIe siècle. Pour le moment nous n'en voulons donner que deux ou trois preuves.

La première, et la principale, c'est que le vœu-lige de la première croisade a été prêté par tous les tenants-fiefs d'Auvergne, aux pieds de Notre-Dame du Port; ce qui indique clairement, pour qui connait les us et coutumes de cette époque, que cette Madone était déjà regardée comme possédant, de droit, le degré hiérarchique suprême sur la contrée. La première elle a été honorée du titre officiel de *Regina Arverniæ.*

La deuxième preuve, la moindre, mais non à dédaigner, c'est la charte de fondation de la commune de Paray (Saône-et-Loire), octroyée par le comte Lambert, tenant-fief d'Auvergne (1), qui donne à la Vierge le territoire de cette commune, pour être régie, en son lieu, place et honneur par les moines de Cluny; et jusqu'à présent, la Vierge Reine du territoire de Paray-le-Monial, Notre-Dame de Romay, garde

(1) Courtépée : *Description de la Bourgogne,* II. 6. et seqq.
M. l'abbé Cucherat : *Essai historique sur Paray*, inséré dans « Le Pèlerin de Paray », 1877, I, p. 56, 77, 125.

Digitized by Google

au front la couronne comtale du comte Lambert d'Auvergne.

A ces preuves, tirées de l'histoire, nous pouvons ajouter celles fournies par les monuments, et, en particulier, quelques-unes des Vierges représentées dans ce livre, telles que les figures : 33, 35, 42, 53, 55, et la belle statue de Vauclaire (planche XVI), où la divine Mère apparait couronnée, tandis que l'Enfant Jésus ne l'est pas.

Ces données suffisent pour établir nettement que le titre de *Marie Reine d'Auvergne* date au moins du XIe siècle. Le titre officiel de *Marie Reine de France* date seulement, comme on sait, de la consécration solennelle du royaume faite par Louis XIII, l'an 1637. De toutes les contrées cisalpines et rhénanes, depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle, l'Auvergne *entière* et *seule* a été le Royaume de Marie officiellement remis à sa gouverne.

Or, Elle a exactement rempli les conditions et charges inhérentes aux deux titres de Reine d'Auvergne et de France, aussitôt qu'ils lui ont été légalement conférés, et il est facile de démontrer en particulier qu'elle a exercé, du XIe au XVIe siècle, la charge de tutrice et régente des monts d'Auvergne.

On n'y pénètre qu'à sa faveur ; on n'en sort que sur sa foi. Elle règne depuis Aurillac jusqu'à Clermont ; Elle tient les châteaux forts sous son sceptre. Elle garde les villes, les monastères, les hameaux. Elle les gouverne pour leur salut et pour la splendeur et la défense de la nation des Francs, dont son Fils Jésus est le Roi règnant. Elle lance et maintient à l'honneur le drapeau d'azur des croisades, et la couleur bleue de son Immaculée-Conception, qui a brillé sur Jérusalem, Saint-Jean-d'Acre, Damiette et Jaffa, Elle en confie la garde aux montagnards d'Auvergne, ses féaux chevaliers. On connaît les noms de cent d'entre eux ayant pris part aux expéditions saintes dont l'idée première est due à Silvestre II, premier pape français, originaire d'Aurillac, et la salle des Croisades, à Versailles, garde les glorieux écussons de cinquante fils de l'Auvergne qui avaient pris la croix.

S'il est constant, comme on le prétend chez nous, que, tous les samedis, on peut voir le soleil luire sur nos mon-

Digitized by Google

tagnes, au moins quelques instants, ce qui n'est relaté dans les traditions d'aucune autre contrée, l'Auvergne peut dire que ce rayon de soleil inespéré lui est envoyé en retour de sa ligéïté première et entière envers la Reine des cieux. Il rappelle l'arc-en-ciel de l'alliance contractée par Dieu avec l'humanité en la personne du patriarche Noé.

Des expéditions d'outre-mer résulta, pour la dévotion à la Vierge, une impulsion vigoureuse, attestée par près de vingt nouveaux pèlerinages fondés vers cette époque. Nous voulons parler de ceux qui sont sous le vocable de la Nativité. Cette fête, établie dans le diocèse de Clermont, vers la fin du IXe siècle, gagna toujours en solennité jusqu'au milieu du XIIIe et demeura en grand honneur, même après l'introduction de la fête de la Visitation.

Ces fondations suffirent à la piété des peuples jusqu'à la guerre de Cent ans, qui fit endurer tant de maux à la Haute-Auvergne. Limitrophe du Limousin, les Routiers l'avaient ravagée plusieurs fois sans merci. Aussi, à cette époque, les peuples sentent-ils le besoin, dans leur détresse, de s'adresser encore à Marie, et, cette fois, c'est à la Mère des Douleurs que vont leurs prières. Notre-Dame de Pitié possède, en effet, chez nous sept à huit pèlerinages plus ou moins importants, sans compter bon nombre de statues et de chapelles qui lui sont dédiées dans les églises paroissiales. Ce fut une autre époque de renouvellement, comme une nouvelle floraison de sanctuaires bénis.

Bientôt, après une renaissance beaucoup trop payenne dans les lettres, dans les arts et dans les mœurs, viennent les luttes fratricides des guerres religieuses, où une minorité impie et cruelle veut imposer par le glaive la révolte contre la Mère commune, la Sainte Eglise. Mais les énergiques enfants de l'Auvergne prétendent demeurer fidèles à leur antique foi et crient de nouveau vers leur Reine qui a *vaincu les hérésies dans le monde entier*. La Vierge répond, comme toujours, à leur appel par de nouveaux prodiges de préservation ou de délivrance, auxquels firent écho de nouveaux pèlerinages et des fondations de processions d'action de grâce, se répercutant de ville en ville, jusqu'au moment où la Ligue prit fin par la conversion de Henri IV.

Digitized by Google

La France, la première entre toutes les nations occidentales, eut le mérite de rendre un culte public à la Conception Immaculée de Marie, et ici non plus l'Auvergne ne fut en retard. Certes les vieux chroniqueurs avaient droit de dire que « le Royaume de France est le Royaume de Marie » : *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ,* et pourtant il n'existait pas d'acte authentique qui constatât cette réciproque donation de la France à Marie et, si on peut le dire aussi, de Marie à la France. Mais il viendra le jour de la solennelle consécration, qui nous apparait comme la récompense divinement accordée à notre pays pour avoir si énergiquement rejeté le venin de l'hérésie protestante. Cet acte capital est réservé à Louis-le-Pieux qui, en 1637, à Aubervillers, aux pieds de Notre-Dame des Vertus, consacre, par vœu, son royaume à Marie et, en mémoire perpétuelle de cette consécration, établit la procession solennelle de l'Assomption. Dès lors la Vierge, Mère de Dieu, est reconnue officiellement *Reine de France,* titre qu'un grand pape, Benoit XIV, lui confirme dans le siècle suivant.

Un nouvel élan est ainsi donné à la piété populaire. Ce renouvellement de ferveur, cet ébranlement inouï des populations vers les anciens sanctuaires furent récompensés, dans notre pays plus peut-être que partout ailleurs, par une éclosion de miracles, la plus étonnante qui se soit produite à la fois dans tous les sanctuaires de la Haute-Auvergne. A un signe de la Vierge toute-puissante, la peste cesse ses ravages ou respecte absolument les lieux qu'Elle protège ; les aveugles, les muets, les enfants maladifs ou estropiés de naissance, les incurables sont délivrés de leurs infirmités et rendus à une santé florissante ; le soleil brille pour mûrir les moissons, ou bien une pluie bienfaisante vient rafraîchir le sol desséché et brûlé ; les torrents grossis et prêts à ensevelir de nouvelles victimes s'apaisent ; l'incendie s'éteint ; la foudre elle-même respecte ceux qui s'abritent sous le manteau de Marie.

Il y avait à ces faits merveilleux, recueillis sur les lieux mêmes par un historien contemporain, visiblement suscité par la Providence, une autre raison. Le protestantisme, le calvinisme et après eux le jansénisme avaient pris particu-

Digitized by Google

lièrement possession des province
région des passages et défilés, se
de là sur Clermont, (comme l'avai
les Sarrazins); mais la Vierge étai
peuple de la Haute-Auvergne cont
par une manifestation plus sensibl
sa bonté.

Malgré le règne du philosoph
de nouveaux pèlerinages surgiss
anciens se rétablissent : Lescur
Sainte, etc.. La Sainte Vierge fait
pour sauver son peuple qui n'en p
vu partout les pèlerinages moins
XVIIIe siècle.

A l'aurore de notre siècle,
rouvrent, et les peuples, accouran
autels restaurés de la Reine d'A
leur foi, leur confiance, leurs écla
nouvelles faveurs, aussi étonna
peut-être que les anciennes. Au m
d'une merveilleuse manière, le
dans la distribution, sur notre t
dévotion à Marie. Si nous jetons
carte qui accompagne ce volume,
admirable plan, dressé depuis des
notre époque, le règne plus accen
Ciel sur la Haute-Auvergne.

La voie ferrée de Capdenac à
tement du Cantal, du nord-est au
longue diagonale, en passant pa
est remarquable que, depuis Maur
est échelonnée de pèlerinages, de
Marie. De Quézac à Laurie on
quinze stations pour le pèlerin, di
voie. Ainsi, depuis longtemps, la V
de ces vallées et défilés que devai
fréquentée, assurément, de tout
encore traverser un jour nos mon

Digitized by Google

Observons encore qu'après Notre-Dame de Quézac. qui tient pour ainsi dire les portes du Midi, on ne trouve, jusqu'à Aurillac, qu'un ou deux sanctuaires voisins du chemin de fer; mais à partir de cette dernière ville, dans la partie du trajet la plus difficile et la plus dangereuse à la fois, ils se multiplient et se pressent, comme pour y être le palladium des voyageurs. On a remarqué en effet que. depuis l'établissement de cette ligne, en 1866, il ne s'y est produit aucun accident de personnes.

Sur cette ligne, il est un point stratégique entre tous : c'est Neussargues, où la voie venant de Sévérac-le-Château, par Saint-Flour, rejoint la ligne de Capdenac à Arvant, pour aboutir tôt ou tard à Bort. Là, trois grandes compagnies se donneront un jour la main. Or la Sainte Vierge avait, à l'avance, pris possession de ce point central, par l'érection en 1853, du premier sanctuaire du diocèse dédié à l'Immaculée Conception. Nous avons fait ressortir au chapitre III du troisième Livre toute l'importance de cette prise de possession providentielle.

Il est, au dessous d'Aurillac, un autre point, La Capelle-Viescamp, où viennent aboutir, après s'être réunies un peu auparavant, les deux voies en construction de Saint-Denis-les-Martels et d'Eygurande; Notre-Dame n'a eu garde de négliger ce poste. Mais ici, au lieu de se saisir du point central, comme à Neussargues, Elle s'est emparée des quatre aboutissants, dont trois étaient déjà en sa possession : Notre-Dame des Miracles tenait celui du nord; Notre-Dame du Cœur, celui de l'est; Notre-Dame de Quézac, celui du midi; l'issue de l'ouest était libre. Et voilà que Marie en a pris officiellement possession, en se postant à Laroquebrou, par l'érection solennelle, il y a deux ans, de sa majestueuse statue.

Les peuples ont compris, d'instinct, les desseins miséricordieux de leur Reine, et tandis que la France, dans l'élan de la victoire, au retour de Sébastopol, dressait, au Puy, avec le bronze des canons ennemis, la statue gigantesque de *Marie, Reine de France,* ses sujets des montagnes érigeaient, à Murat, sur le rocher de Bonnevie, avec un

Digitized by Google

enthousiasme indescriptible, la statue tutélaire de *Marie, Reine de Haute-Auvergne.*

Comme leurs ouailles, les Pasteurs entrent dans ce courant, le favorisent et le dirigent. Durant cette même période, les évêques de Saint-Flour, et ceux que nos montagnes envoient à d'autres diocèses manifestent à l'envi leur dépendance volontaire de Marie, en timbrant, presque tous, leur blason de son image ou de ses emblèmes : Mgr de Pompignac se met sous les *Auspices de Marie immaculée ;* Mgr Baduel adopte son chiffre couronné et lui demande de le *diriger sûrement dans ses voies : Iter para tutum ;* Mgr Lacarrière invoque l'*Etoile de la mer : Ave maris Stella ;* Mgr Bouange s'adresse au *Cœur de Marie* pour aller plus directement au *Cœur de Jésus*, et Mgr Pagis place dans son écusson la *Vierge de Lorette,* si aimée de Salers.

Enfin, Rome elle-même consacre à Marie ce titre de *Reine de Haute Auvergne,* en décernant à *quatre* de nos vénérables statues de la Mère de Dieu les honneurs du couronnement pontifical. *Aucun autre diocèse* de France ne possède autant d'effigies de la Vierge couronnées, et pour ainsi dire consacrées, par la plus haute autorité qui soit au monde. Arras, Laval et Saint-Brieuc en ont trois; douze autres diocèses en ont deux ; plusieurs une seule; près de la moitié n'en ont pas.

Disons-le donc hardiment, et proclamons-le à l'honneur de notre sol chéri : la France, et l'Auvergne avant la France, sont des terres dont Marie est *officiellement la Reine*; et ajoutons que Paray-le-Monial, la Ville du Sacré-Cœur, est comme le don de joyeux avènement de ce Règne de Marie, fait par l'Auvergne à la France.

Si Marie accepte la couronne de la Royauté, c'est pour la faire passer à son divin Fils, Jésus-Christ, que l'impiété tend, aujourd'hui surtout, à chasser de l'Etat et de la société. Rassurons-nous ! la Vierge Reine prépare visiblement à son Fils une victoire définitive. C'est en effet la mission providentielle de Marie de conduire à Jésus. Partout la dévotion à la Sainte Vierge amène, comme conséquence nécessaire, l'accroissement de la dévotion à Jésus, surtout à Jésus-Hostie. Rien de plus facile à démontrer, en ce qui

Digitized by Google

concerne la Haute-Auvergne, notre religieux et bien aimé pays.

II.

Nous l'avons vu à chaque page de ce livre, la dévotion des pèlerins se manifeste principalement de trois manières: par des offrandes de cierges, par des messes offertes ou entendues et par des communions.

Le cierge, d'après tous les liturgistes, est la figure symbolique de Jésus-Christ. Saint Anselme considère trois choses dans le cierge : la cire, la mèche et la flamme. « La « cire, dit-il, ouvrage de l'abeille virginale, représente la « chair du Christ ; la mèche, qui est intérieure, est l'âme : « la flamme, qui brille à la partie supérieure, est la divini- « té » (1). Le cierge a surtout cette signification le Samedi-Saint et le jour de la Purification, qui lui doit le nom de *Chandeleur ;* et c'est peut-être de l'usage d'y porter, à la procession, des cierges allumés qu'est venue la très ancienne coutume de faire brûler des cierges en l'honneur de la Mère de Dieu.

Les messes demandées en si grand nombre aux autels des pèlerinages ne sont plus des symboles, mais la réitération mystique du sacrifice sanglant de la croix. Par la messe, Jésus-Christ devient présent en personne sur l'autel, devant les pèlerins, devant l'effigie miraculeuse de Marie. Il semble que la divine victime, offerte ainsi sous les yeux de sa Mère, ait plus de valeur et d'efficacité auprès du Père, présentée qu'elle est par les mains de Marie. C'est pourquoi tant de messes sont célébrées et offertes, tant de fondations faites dans les divers sanctuaires ! Alors même qu'on ne sollicite aucune faveur particulière, ne tient-on pas à laisser au lieu du pèlerinage, l'honoraire pour la célébration d'une messe ? Aussi, et nous avons souvent eu occasion de le remarquer, c'est pendant la messe, et parfois même au moment précis de l'Elévation, que s'opèrent la plupart des miracles. Si le malade n'a pu faire le pèlerinage en personne, il est guéri tandis qu'on célèbre pour lui, à l'autel de la Madone, la messe qui sollicite le prodige.

(1) D. Guéranger : *L'Année liturgique*, 2 février.

Digitized by Google

Les communions ! c'est par centaines qu'on les compte dans les petits sanctuaires, les jours de pèlerinage, et par milliers dans les sanctuaires plus fréquentés. C'est ainsi qu'on distribue, en moyenne, cinq à six mille hosties consacrées à la Font-Sainte, pendant la durée du pèlerinage, autant à Lescure, et près de quinze mille à Quézac. Tout pèlerin qui veut faire sérieusement son pieux voyage s'y dispose par la confession, et le termine par la communion.

Le culte divin, dont l'Eucharistie est le centre, est surtout en honneur dans les lieux de pèlerinage. Il s'y développa principalement au XVIIe siècle. C'est là, presque toujours, que nous trouvons les chapitres et les communautés de prêtres : (Aurillac, Murat, Chaudesaigues, Mauriac, Salers, Rouffiac, Villedieu, etc., etc..) ; là que s'établissent principalement les confréries du Saint-Sacrement, du Saint-Esprit, des Pénitents et autres : (Aurillac, Saint-Christophe, Chaudesaigues, Murat, Mauriac, etc..); là que fleurissent les fondations de l'office divin à certains jours de fêtes, plus fréquemment encore celles de bénédictions et d'expositions du Très Saint Sacrement : (Mauriac, Ségur, Chaudesaigues, Aurillac, Murat, Pierrefort, etc..); là que sont nées et que naissent encore nombreuses les vocations ecclésiastiques et religieuses : (Chaudesaigues, Saint-Flour, Aurillac, Pleaux, Mauriac, Lescure, etc..)

La visite au Saint Sacrement est une autre forme de la dévotion à Jésus-Christ. C'est un spectacle des plus édifiants que de voir, à Mauriac, le grand nombre de personnes qui, chaque soir, vont prier à l'église. On peut dire qu'à partir du moment où la nuit commence à tomber, jusqu'à l'heure assez avancée où se ferme l'église, celle-ci se vide et se remplit incessamment d'hommes et de femmes venant faire leur prière du soir au pied des autels. Beaucoup de personnes qui n'ont peut-être pas fait leur prière du matin ne voudraient pas aller prendre le repos de la nuit sans être venues se recommander à Dieu et à Notre-Dame des Miracles. Il en est de même, nous en sommes assuré, dans beaucoup d'autres lieux de dévotion à Marie.

Les deux seuls miracles eucharistiques, signalés dans l'histoire du diocèse, se sont produits dans deux lieux de

Digitized by Google

pèlerinage : à Villedieu (XIe siècle), et à Mauriac (XIXe siècle.) Nous avons raconté le premier dans le cours du volume; voici le second emprunté au récent ouvrage de M. l'abbé Reyt.

« Un incendie terrible avait éclaté au milieu de la ville « de Mauriac et dévorait la maison de la pharmacie Fon- « tanges, située entre le portail des Pénitents et la maison « Durieu. Tout paraissait conspirer pour le propager et « multiplier ses ravages : le vent soufflait et poussait les « flammes vers le centre de la ville ; l'eau manquait et le « peuple, affolé de terreur, ne savait plus que faire pour « arrêter le fléau. Tous les moyens humains paraissaient « impuissants.

« M. l'abbé Noyrit le crut ainsi, et alors, n'écoutant que « sa foi, il court à l'église, se prosterne au pied de l'autel « en versant des larmes. Soudain, il se relève, plein de « calme et d'espoir, appelle le sacristain, fait sonner la « cloche du Saint-Sacrement, place les Espèces Eucharis- « tiques dans l'ostensoir, et, suivi de quelques personnes « stupéfaites, va présenter le Dieu Sauveur au fléau « dévorant, en le conjurant de l'arrêter. Il invite en même « temps la foule à prier avec lui et à chanter le *Parce,* « *Domine.*

« O prodige ! le vent paraît obéir ; il s'apaise ou change « de direction, l'incendie est bientôt maîtrisé : la foi et la « prière du saint prêtre ont triomphé ! Point n'est besoin « de dire que cette démarche fut diversement appréciée ; « mais le peuple approuva hautement et crut plus que jamais « à la sainteté de son pasteur. En témoignage de sa recon- « naissance pour cette protection éclatante, il offrit à l'église « une magnifique enseigne de soie qui existe encore. » (1)

La dévotion au Saint-Sacrement porte les âmes à expier, à réparer pour les sacrilèges dont Jésus-Christ est, hélas ! parfois l'objet dans la Sainte Eucharistie. Il existe dans le diocèse une cérémonie expiatoire solennelle dont nous avons parlé. Or, c'est dans la ville de Notre-Dame des Oliviers qu'elle a lieu, tous les ans, le jour de la Saint-Pierre.

(1) M. l'abbé Reyt : *Vie de M. l'abbé Noyrit,* p. 200.

Digitized by Google

La dévotion au Sacré-Cœur n'est qu'une forme spéciale de la dévotion à Notre-Seigneur. Aussi la première église paroissiale, (et encore la seule), dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, dans le diocèse de Saint-Flour, est celle de Condat (1884), et l'on a vu que, dans cette paroisse, se trouvent précisément deux chapelles de pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge.

Non seulement les églises, mais encore les nouvelles localités qui surgissent à l'ombre des sanctuaires de Marie portent l'empreinte évidente de l'influence directe de la Vierge ramenant tout à son Fils. En voici une touchante preuve. Le nouveau village bâti pour les ouvriers du chemin de fer, en face du mamelon où se dresse la chapelle de Notre-Dame de Puy-Rachat, a reçu, de la part des ouvriers, le nom de *Christoville*, *la ville du Christ !*

Enfin nous avons vu que Marie, non contente de guérir les infirmités corporelles, porte aussi ses soins à la conversion des âmes pécheresses, les ramenant doucement à l'amour de Dieu, à la religion et à la vertu. Toutes choses égales d'ailleurs, l'esprit chrétien et les pratiques religieuses se sont bien mieux conservées, en ces temps de défaillance universelle, dans les paroisses bénies qui reconnaissent Marie pour leur patronne et leur reine, et nous pourrions en donner bien des preuves. Contentons-nous de dire, d'une manière générale, que si la Haute-Auvergne est restée religieuse et pratiquement chrétienne, c'est grâce à sa dévotion envers la Sainte Vierge dont les pèlerinages sont si nombreux, on l'a vu, dans notre diocèse.

Aussi, et c'est par là que nous voulons terminer, Mgr Baduel, le pieux évêque actuel de Saint-Flour, dans son troisième voyage au tombeau des saints Apôtres, en décembre 1887, pouvait-il, avec fondement, faire au Souverain-Pontife, Léon XIII, l'éloge « de ce cher diocèse, resté, mal-« gré le malheur des temps, un des plus religieux de « France ; de cette vieille terre d'Auvergne, illustrée par tant « de saints personnages ; où le culte de la Très Sainte Vierge « s'est conservé toujours florissant, grâce aux nombreux

Digitized by Google

« pèlerinages qui y sont établis, et qui doivent leur origine « à des faveurs particulières de la Reine du Ciel. » (1)

O Vierge Marie, *Notre-Dame de la Haute-Auvergne*, soyez mille fois bénie pour les inépuisables bienfaits que vous versez, depuis des siècles, sur les enfants de ces montagnes dont vous êtes la Reine. Ah ! n'interrompez pas le cours de vos antiques faveurs, mais *montrez* toujours, et de plus en plus, *que vous êtes notre Mère*, l'asile des âmes innocentes et le refuge des âmes coupables ; la mère des heureux du siècle, la mère surtout des malheureux et de tous les déshérités de ce monde. Accompagnez-nous dans ce pèlerinage douloureux et plein de périls qu'on appelle la vie, et faites-nous arriver heureusement au port de l'Eternité, où vous régnez en Souveraine avec Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Obtenez enfin, pour notre chère France, le règne complet de votre Divin Fils, par un progrès ininterrompu dans la dévotion envers la très sainte et très adorable Eucharistie ! *Amen !*

(1) *Lettre pastorale*, No 72, p. 1361.

Digitized by Google

LITANIES

DE

NOTRE-DAME DE LA HAUTE-AUVERGNE

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père, du haut des cieux, ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié de nous.
Trinité Sainte, un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
Sainte Vierge des Vierges, priez pour nous.

Notre-Dame de la Haute-Auvergne, priez pour nous.
Notre-Dame des Miracles, priez pour nous.
Notre-Dame du Cœur, priez pour nous.
Notre-Dame des Oliviers, priez pour nous.
Notre-Dame de Pitié, priez pour nous.

Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, priez pour nous.
Notre-Dame de la Nativité, priez pour nous.
Notre-Dame de la Visitation, priez pour nous.
Notre-Dame de la Compassion, priez pour nous.
Notre-Dame de l'Assomption, priez pour nous.

Notre-Dame d'Aureinques, priez pour nous.
Notre-Dame aux Neiges, priez pour nous.
Notre-Dame de Lorette, priez pour nous.
Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.
Notre-Dame de la Font-Sainte, priez pour nous.

Digitized by Google

Notre-Dame de Montaigu, priez pour nous.
Notre-Dame de Puy-Rachat, priez pour nous.
Notre-Dame de Sous-terre, priez pour nous.
Notre-Dame du Pont, priez pour nous.
Notre-Dame de Planchis, priez pour nous.
Notre-Dame d'Hauterive, priez pour nous.
Notre-Dame du Château, priez pour nous.
Notre-Dame du Mas, priez pour nous.
Notre-Dame de Vauclaire, priez pour nous.
Notre-Dame de Valhonnête, priez pour nous.
Notre-Dame de la Vallée, priez pour nous.
Notre-Dame de la Bruyère, priez pour nous.
Notre-Dame du Bourgnioux, priez pour nous.
Notre-Dame Trouvée, priez pour nous.

Notre-Dame de Quézac, priez pour nous.
Notre-Dame de Lescure, priez pour nous.
Notre-Dame de Fridière, priez pour nous.
Notre-Dame de Villedieu, priez pour nous.
Notre-Dame de Laurie, priez pour nous.
Notre-Dame de Valentines, priez pour nous.
Notre-Dame de Feniers, priez pour nous.
Notre-Dame de Laborie d'Estaules, priez pour nous.
Notre-Dame d'Aubespeyre, priez pour nous.
Notre-Dame de Pailherols, priez pour nous.
Notre-Dame de Turlande, priez pour nous.

Notre-Dame de Bon-Secours, priez pour nous.
Notre-Dame de Grâces, priez pour nous.
Notre-Dame de Guérison, priez pour nous.
Notre-Dame d'Heureuse-Délivrance, priez pour nous.
Notre-Dame de Consolation, priez pour nous.
Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.
Notre-Dame des Miséricordes, priez pour nous.
Notre-Dame de la Bonne-Mort, priez pour nous.
Notre-Dame de la Haute-Auvergne, priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

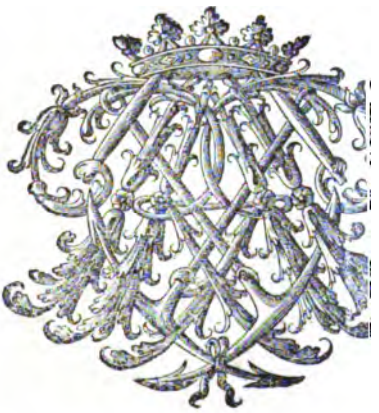
Digitized by Google

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du
nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du
de nous, Seigneur.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.

Priez pour nous, sainte Mère de Dieu
Afin que nous soyons rendus dignes d
Jésus-Christ.

Prions :

Seigneur Dieu, daignez nous acco
sommes vos serviteurs, la grâce de jouir
la santé de l'âme et du corps, et, par la g
sion de la Bienheureuse Vierge Ma
délivrez-nous des tristesses du temps prés
jouir de l'éternelle félicité. Par Jésus-Chri
Ainsi soit-il !



Digitized by Google

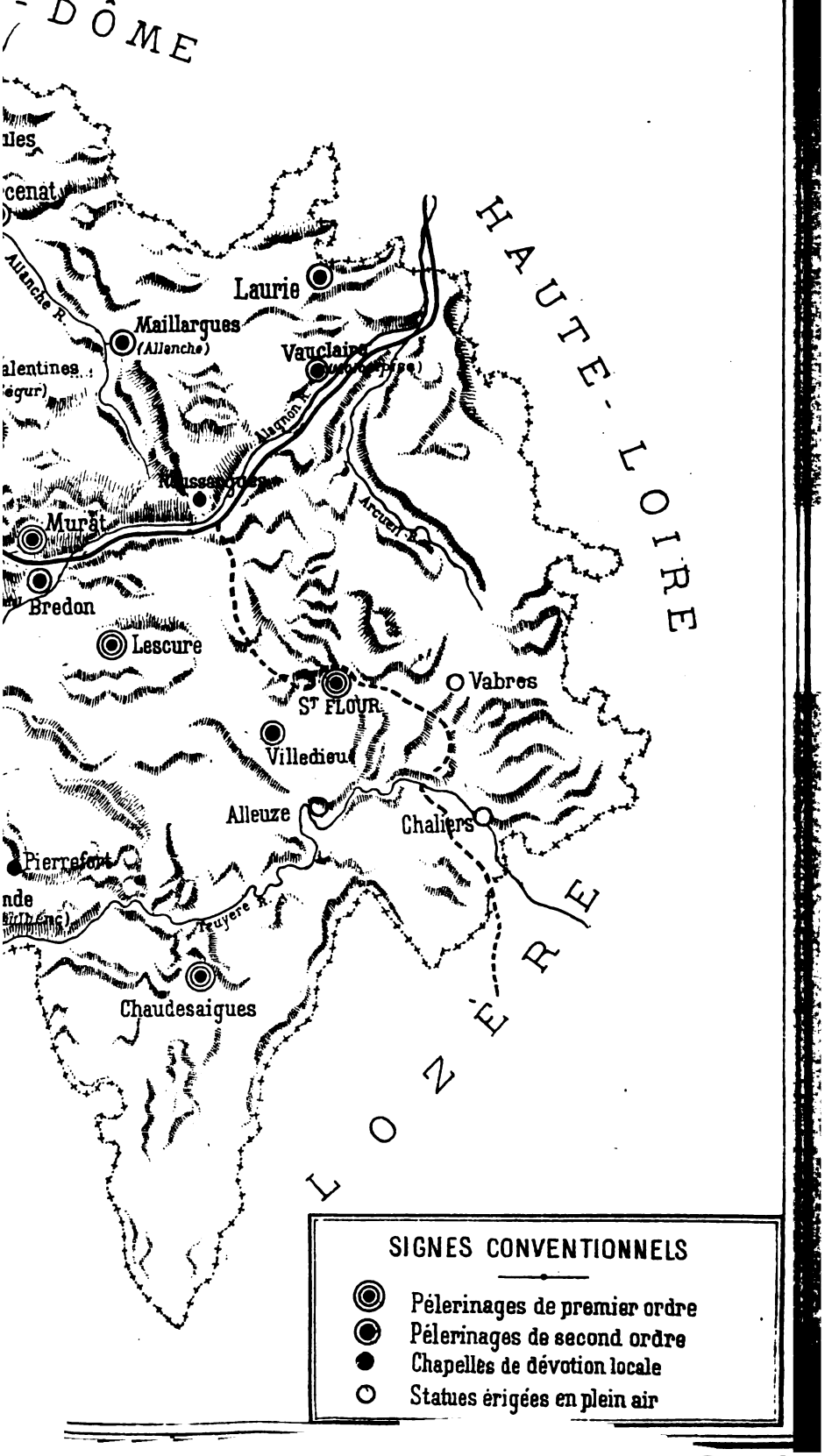
ERRATA

Le lecteur aura facilement rectifié les quelques erreurs typographiques, fort rares du reste, qui, malgré la plus minutieuse attention, se sont glissées dans le texte. Il faut cependant relever ici deux fautes plus importantes que renferme la *Conclusion*. Page 616, ligne 1, il faut lire *Sarrasins*, au lieu de *Visigoths*.

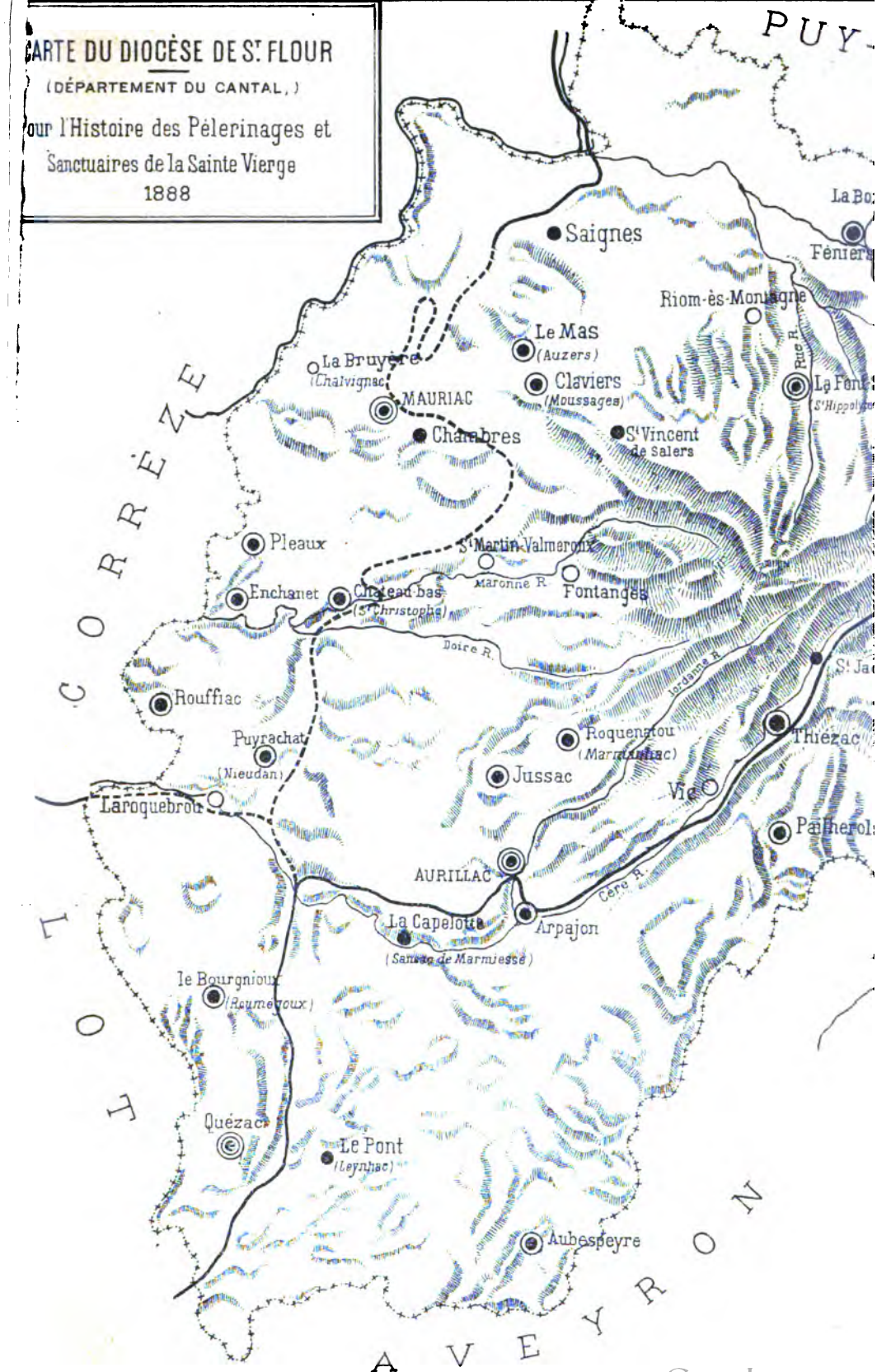
De plus, page 617, ligne 30, le comte Lambert est donné comme tenant-fief d'Auvergne; la chose n'est pas assez bien prouvée pour pouvoir être donnée comme absolument certaine. Il faut donc, pour rester dans l'exactitude stricte, supprimer ce qui est dit page 623, ligne 27, de Paray-le-Monial, qui aurait été comme le don de joyeux avènement du Règne de Marie, offert par l'Auvergne à la France. Mais cette rectification n'infirme en rien ce qui est dit de la priorité du Règne de la Sainte Vierge sur l'Auvergne.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



RILLAC, IMP. LITH. C. DRUSSY

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Dédicace à la Vierge. v
Epître dédicatoire à Mgr de Saint-Flour. vii
Approbation de Monseigneur. ix
Avant-propos. xiii
Sources de l'ouvrage. xxiii
Déclaration de l'auteur. xxv

Livre premier
ARRONDISSEMENT DE MAURIAC

Chapitre I. — Notre-Dame des Miracles, à Mauriac. . . 1
Chapitre II. — Notre-Dame de Claviers, paroisse de Moussages. 93
Chapitre III. — Notre-Dame du Mas, paroisse d'Auzers. . 117
Chapitre IV. — Notre-Dame de Pitié, à Pleaux. 129
Chapitre V. — Notre-Dame de Guérison, à Enchanet. . . 138
Chapitre VI. — Notre-Dame du Château, paroisse de Saint-Christophe. 150
Chapitre VII. — Notre-Dame de Lorette, à Salers. . . . 163
Chapitre VIII. — Notre-Dame de la Font-Sainte, paroisse de Saint-Hippolyte. 188

Livre deuxième
ARRONDISSEMENT D'AURILLAC

Chapitre I. — Notre-Dame du Cœur, à Aurillac. . . . 213
Chapitre II. — Notre-Dame aux Neiges, à Aurillac. . . . 241
Chapitre III. — Notre-Dame de Grâces, à Arpajon. . . . 261
Chapitre IV. — Notre-Dame de Pitié d'Hauterive, à Jussac. 267
Chapitre V. — Notre-Dame de Bon-Secours, ou de Roquenatou, paroisse de Marmanhac. . . . 280
Chapitre VI. — Notre-Dame de Puy-Rachat, paroisse de Nieudan. 288
Chapitre VII. — Notre-Dame de Grâce, ou du Bourgnioux, paroisse de Roumégoux. 307
Chapitre VIII. — Notre-Dame de Pitié, ou de Sous-Terre, à Rouffiac. 320

Digitized by Google

Pages.
Chapitre IX. — Notre-Dame de Quézac. 333
Chapitre X. — Notre-Dame d'Aubespeyre. 364
Chapitre XI. — Notre-Dame de Pailherols. 373
Chapitre XII. — Notre-Dame de Consolation, à Thiézac. . 382

Livre troisième

ARRONDISSEMENT DE MURAT

Chapitre I. — Notre-Dame des Oliviers, à Murat. . . . 393
Chapitre II. — Notre-Dame du Pont, à Bredon. 429
Chapitre III. — Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, à Neussargues. 440
Chapitre IV. — Notre-Dame de Valentines, paroisse de Ségur-les-Villas. 446
Chapitre V. — Notre-Dame de Pitié, paroisse d'Allanche. . 458
Chapitre VI. — Notre-Dame de Montaigu et Notre-Dame des Miracles, à Marcenat. 463
Chapitre VII. — Notre-Dame de Féniers, paroisse de Condat. 471
Chapitre VIII. — Notre-Dame de Laborie-d'Estaules, paroisse de Condat. 479

Livre quatrième

ARRONDISSEMENT DE SAINT-FLOUR

Chapitre I. — Notre-Dame de Pitié, à Chaudesaigues. . 491
Chapitre II. — Notre-Dame de Fridière, à Saint-Flour. . 520
Chapitre III. — Notre-Dame de Villedieu. 528
Chapitre IV. — Notre-Dame de Planchis, à Pierrefort. . . 537
Chapitre V. — Notre-Dame de Turlande, paroisse de Paulhenc. 543
Chapitre VI. — Notre-Dame de la Visitation, à Lescure. . 557
Chapitre VII. — Notre-Dame de Vauclaire, paroisse de Molompise. 582
Chapitre VIII. — Notre-Dame de Laurie. 591

Appendice. — Statues de la Sainte Vierge érigées en plein air. 605
Conclusion. 614
Litanies de Notre-Dame de la Haute-Auvergne. 629

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

des sanctuaires

	Pages.
Notre-Dame d'Aubespeyre.	364
Notre-Dame d'Aureinques.	241
Notre-Dame d'Aurillac.	213
Notre-Dame de Bon-Secours, à Aurillac.	215
Notre-Dame de Bon-Secours, à Marmanhac.	279
Notre-Dame de Bon-Secours, à Molompise.	582
Notre-Dame de Bon-Secours, à Saint-Flour.	521
Notre-Dame du Bourgnioux.	307
Notre-Dame des Carmes, à Aurillac.	214
Notre-Dame des Carmes, à Pleaux.	132
Notre-Dame du Château, à Saignes.	151
Notre-Dame du Château, à Saint-Christophe.	153
Notre-Dame du Chœur.	217
Notre-Dame de Claviers.	93
Notre-Dame du Cœur.	220
Eglise du Cœur Immaculé de Marie, à Chambres.	238
Chapelle du Cœur Immaculé de Marie, à Aurillac.	215
Notre-Dame de Consolation.	382
Notre-Dame de Féniers.	471
Notre-Dame de la Font-Sainte.	188
Notre-Dame de Fridière.	522
Notre-Dame de Crâces, à Arpajon.	261
Notre-Dame de Grâces, à Mauriac.	14
Notre-Dame de Grâce, à Roumégoux	307
Notre-Dame de Guérison, à Enchanet.	138
Notre-Dame d'Hauterive.	219
Notre-Dame d'Heureuse-Délivrance.	115
Eglise de l'Immaculée-Conception, à Neussargues.	440
Chapelle de l'Immaculée-Conception, à Aurillac.	443
Chapelle de l'Immaculée-Conception, à Saint-Jacques-des-Blats.	443
Pensionnat de l'Immaculée-Conception, à Saint-Angeau.	444
Notre-Dame de Laborie-d'Estaules.	479
Notre-Dame de Laurie.	591
Notre-Dame de Lorette, en Italie.	164

Digitized by Google

Notre-Dame de Lorette, à Salers. 167
Notre-Dame de Lourdes, à Sansac-Veinazès. 443
Notre-Dame du Mas. 117
Notre-Dame des Miracles, à Marcenat. 468
Notre-Dame des Miracles, à Mauriac. 1
Notre-Dame de Montaigu, en Brabant. 464
Notre-Dame de Montaigu, à Marcenat. 466
Notre-Dame aux Neiges. 214 241
Notre-Dame de Nieudan. 288
Chapitre de Notre-Dame, à Saint-Flour. 520
Notre-Dame des Oliviers. 393
Notre-Dame de Pailherols. 373
Notre-Dame de Pitié, à Chaudesaigues. 491
Notre-Dame de Pitié, à Jussac. 269
Notre-Dame de Pitié, à Maillargues. 458
Notre-Dame de Pitié, à Pleaux. 129
Notre-Dame de Pitié, à Rouffiac. 320
Notre-Dame de Pitié, à Saint-Flour. 521
Notre-Dame de Pitié, à Sansac-de-Marmiesse. 267
Notre-Dame de Planchis. 537
Notre-Dame du Pont de Bredon. 431
Notre-Dame du Pont de Leynhac. 429
Notre-Dame de la Providence. 521
Notre-Dame de Puy-Rachat. 288
Notre-Dame de Quézac. 333
Notre-Dame de Roquenatou. 279
Notre-Dame de Sous-Terre. 320
Notre-Dame Trouvée. 522
Notre-Dame de Turlande. 543
Notre-Dame de Valentines. 446
Notre-Dame de Vallée-Honnête. 471
Notre-Dame de Vauclaire. 582
Notre-Dame de Villedieu. 528
Notre-Dame de la Visitation, à Lescure. 557

Digitized by Google

TABLE DES FIGURES

L'illustration du présent volume se compose de deux éléments principaux : les planches hors texte et les gravures dans le texte.

I.

Illustration hors texte

Elle comprend seulement des Madones miraculeuses et des églises ou chapelles de pèlerinage.

		Pages.
Pl. I.	— Notre-Dame des Miracles de Mauriac (frontispice).	III
Pl. II.	— Eglise de N.-D. des Miracles à Mauriac. (XIIe s.)	16
Pl. III.	— Gravure du Bréviaire Mauriacois, (1658). . .	32
Pl. IV.	— Ancien rétable de Notre-Dame de Lorette, à Salers. (XVIIIe s.)	176
Pl. V.	— Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, à Aurillac.	256
Pl. VI.	— Notre-Dame des Oliviers, à Murat.	400
Pl. VII.	— Rocher de Bonnevie et statue de Notre-Dame de la Haute-Auvergne.	416
Pl. VIII.	— Notre-Dame de Féniers. (XVe s.)	476
Pl. IX.	— Chapelle de Notre-Dame de Laborie-d'Estaules.	480
Pl. X.	— Notre-Dame de Pitié de Chaudesaigues. . . .	496
Pl. XI.	— Notre-Dame de Fridière, à Saint-Flour. (XIIe s.)	524
Pl. XII.	— Chapelle de Notre-Dame de Turlande. (XIIIe s.)	548
Pl. XIII.	— Notre-Dame de Turlande. (XIIe s.)	556
Pl. XIV.	— Ancienne gravure de Notre-Dame de la Visitation. (1724).	560
Pl. XV.	— Notre-Dame de la Visitation, à Lescure (XVIIIe s.)	576
Pl. XVI.	— Notre-Dame de Vauclaire. (XIIe s.)	582
Pl. XVII.	— Chapelle de Notre-Dame de Vauclaire. (XIIIe s.)	586
Pl. XVIII.	— Notre-Dame de Laurie. (XIIe s.)	592
	Carte des pèlerinages.	

II.

Illustration dans le texte

A. — Madones

1° *Madones de la Haute-Auvergne*

Notre-Dame de Claviers (XIIe s.), fig. 10. 98

Digitized by Google

Pages.
Notre-Dame du Mas (XVIIe s.), fig. 11. 120
Notre-Dame de Pitié de Pleaux (XVe s.), fig. 12. 134
Notre-Dame de Champagnac (XIIe s.), fig. 16. 151
Notre-Dame du Château-Bas (XIIe s.), fig. 17. 154
L'Annonciation d'Ydes (XIIe s.), fig. 19. 164
Notre-Dame de la Font-Sainte, fig. 23. 199
Notre-Dame du Cœur (XVIIe s.), fig. 27. 227
Notre-Dame d'Aurillac (XVIIIe s.), fig. 30. 251
Vierge du XIIIe siècle, fig. 33. 287
Notre-Dame de Jalleyrac (XIIIe s.), fig. 35. 306
Notre-Dame d'Aubespeyre (XIXe s.), fig. 37. 370
Notre-Dame de Pailherols (XVIe s.), fig. 38. 379
Notre-Dame de Consolation (XVIIIe s.), fig. 39. 384
Notre-Dame des Oliviers (XVe s.), fig. 42. 410
Notre-Dame du Pont de Bredon (XVIIe s.), fig. 44. 431
Notre-Dame de Bredon (XIIe s.), fig. 45. 439
Notre-Dame de Valentines (XIIIe s.), fig. 48. 452
Notre-Dame de Villedieu (XVIIe s.), fig. 55. 533
Ancienne Vierge à Fontanges (XVe s.), fig. 61. 610

2° *Madones de la Basse-Auvergne*

Notre-Dame de Chateauneuf-les-Bains (XIIIe s.), fig. 18. . . 161
Vierge au portail de Notre-Dame du Port (IXe s.), fig. 49. . 470
Vierge de Moissac (XIe s.), fig. 53. 527
Notre-Dame d'Orcival (XIIe s.), fig. 58. 590

3° *Vierges étrangères à l'Auvergne*

Notre-Dame du Cœur de Jésus, fig. 25. 221
Notre-Dame de Bon-Conseil, à Génazzaro, fig. 26. 223
Vierge de saint Luc, à Bologne, fig. 32. 260

B. — Églises et Chapelles

Chapelle de Notre-Dame de Claviers, fig. 9. 93
Chapelle de Notre-Dame du Château-Bas, fig. 15. 150
Chapelle de Notre-Dame de la Font-Sainte, fig. 22. 188
Chapelle de Nieudan, fig. 34. 297
Eglise de Quézac, fig. 36. 357
Eglise de Bredon, fig. 43. 429
Chapelle de Valentines, fig. 47. 446
Chapelle de Notre-Dame de Pitié, à Chaudesaigues, fig. 50. . 502
Eglise de Villedieu, fig. 54. 528
Eglise de Notre-Dame de la Visitation, à Lescure, fig. 56. . . 557

Digitized by Google

Eglise de Laurie, fig. 59. 599

C. — Sceaux et Monnaies

1° *Sceaux à l'effigie de la Sainte Vierge*

Sceau de l'église de Mauriac, fig. 4. 58
Sceau de Notre-Dame d'Aurillac, fig. 24. 214
Sceau du Chapitre de Murat, fig. 41. 402
Sceau du Chapitre de Saint-Flour, fig. 52. 521
Sceau de Guillaume Pélicier, curé de Vic, fig. 60. 606
Monnaies des évêques de Clermont, fig. 1. XIII

2° *Sceaux épiscopaux*

Sceau de Massillon, fig. 2. 34
Autre sceau de Massillon, fig. 14. 149
Sceau de Mgr de Marguerye, fig. 3. 54
Sceau de Mgr Lyonnet, fig. 5. 64
Sceau de Mgr de Pompignac, fig. 6. 73
Sceau de Mgr Baduel, fig. 7. 75
Autre sceau de Mgr Baduel, fig. 51. 512
Sceau de Mgr de la Garlaye, fig. 8. 92
Sceau de Mgr Pagis, fig. 20. 182
Sceau de Mgr Bouange, fig. 29. 235
Sceau de Mgr Lacarrière, fig. 31. 257
Sceau du Chapitre cathédral de Saint-Flour, fig. 57. 584

D. — Divers

Portrait de Massillon, fig. 13. 145
La *Santa Casa*, fig. 21. 187
L'étudiant Léonard Salverti, fig. 28. 229
Fragment de devant-d'autel, fig. 40. 385
Saint Pierre Damien, fig. 46. 445

Douze lettres ornées et dix culs-de-lampe variés, empruntés surtout aux productions typographiques du XVII° siècle, ont été en outre distribués dans le texte.

Saint-Flour. — Imprimerie F. Boubounelle.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Sainte Théodechilde, fille de Clovis. In-12. . . . . 2 25
Crosse de saint Césaire, à Maurs. In-8°. . . . . » 50
Christ couronné du Rieu. In-4° . . . . . 2 »
Christ de Barcelone. In-4° . . . . . 2 »
Bourse de saint Til, à Brageac. In-4°. 1 50
Saint Til, solitaire à Brageac. In-8°. . . . . 1 »

Saint-Flour. — Imp. F. Boubounelle.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO ➡ CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library 642-3403

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation De
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

NOV 18 1976
REC. CIR. OCT 18 '76

FORM NO. DD 6, 40m, 6'76
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

Digitized by Google

M307040

01726

M307040

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google